







ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME DIX-HUITIÈME.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaife.*

TOME DIX-HUITIÈME.

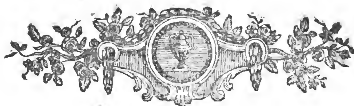


A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

LIVRE IV.

KAMSCHATKA.

CHAPITRE III.

Découverte & Conquête du Kamschatka par les Russes. Leur Commerce avec ce Pays.

Le Cosaque Wolodimer, Commissaire d'Anadir-Ostrog, reçut ordre, en 1697, d'étendre Kamschatka.

Kamſchatka.

la domination Ruſſe, en découvrant & ſoumettant de nouveaux pays. Il envoya ſeize ſoldats, commandés par le Capitaine *Morosko*, pour lever des tributs & faire des conquêtes. Celui-ci s'avança juſqu'au Kamſchatka, qui n'eſt pas à cent lieues de la riviere d'Anadir. Sur le récit de ſon expédition, le Commiſſaire partit lui-même, à la tête de cent hommes, pour ſoumettre les Kamſchadales. La réſiſtance fut longue & opiniâtre de la part de ces peuples ſauvages, qui n'avaient rien à perdre que leur liberté. Ils manquaient d'armes; mais les Conquérans ne pouvaient arriver qu'en très-petit nombre, à une ſi grande diſtance & par des routes ſi difficiles. Les ſuccès furent longtemps balancés. Les Coſaques chargés de cette expédition, par la Cour de Ruſſie, combattaient avec courage & formaient des établiſſemens. Mais bientôt l'abus tyrannique du pouvoir, les débauches, les diſcordes inteſtines offraient une vengeance facile aux Kamſchadales, qui, après avoir payé quelques tributs de peaux de bêtes, finiſſaient par égorger leurs vainqueurs.

Les dangers & les peines qu'il fallait eſſuyer dans une longue route de terre, au milieu des peuples indépendans ou peu ſoumis, toujours prêts à la guerre ou à la révolte, obligerent d'en chercher une plus courte & plus sûre. On tenta, dès l'an 1715, un paſſage par mer, d'*Ochotsk* au

Kamſchatka. Ainſi, l'on devait aborder à cette Preſqu'iſle par la côte occidentale, au lieu d'y entrer par la côte orientale. D'ailleurs c'étaient deux voies ouvertes à la conquête & au commerce; mais la derniere avait les plus grands avantages. D'*Iakoutsk*, qui eſt ſur la Léna, il n'y a gueres que dix ou douze degrés juſqu'à Ochotsk, au lieu de trente degrés à parcourir depuis cette riviere juſqu'à celle d'*Olioutore*. D'Ochotk on n'a qu'une traverſée d'environ trois cens lieues de mer, pour aborder au Midi du Kamſchatka, par un climat toujours plus doux. Dès qu'on eut trouvé cette route, les tributs ne paſſerent plus par le Nord. Mais ils furent toujours en proie à l'avidité des Commiſſaires, & au pillage des Coſaques, qui tantôt empriſonnaient les Officiers de la Ruſſie, & tantôt vexaient les habitans du Kamſchatka. Ceux-ci tuaient à leur tour les Collecteurs des taxes. Il ne ſe fit que des brigandages, pendant trente ans dans toute cette Preſqu'iſle, entre ceux qui travaillaient à la réduire, & ceux qui réſiſtaient au joug de la conquête. C'eſt le ſort de toutes les nouvelles Colonies. Il faut les arroſer de ſang, & les engraiſſer de carnage, pour les préparer à la culture, à la civiliſation, aux beaux arts.

Kamſchatka.

Cependant l'eſprit du Czar Pierre premier, qui

Kamſchatka.

joignait aux vues d'agrandiſſement, l'ambition d'éclairer ſon Empire, pour l'illuſtrer; cet eſprit de conquête & de lumiere, ſuggéra quelques expéditions utiles. En 1720, on tenta la découverte des Iſles Kouriles, que la mer ſemble avoir détachées du Kamſchatka, & que la politique y veut rejoindre. On les parcourut, on les ſuivit juſqu'à l'Iſle *Matzumai*, qui touche preſqu'au Japon. C'était le chemin d'un commerce à ouvrir entre les Ruſſes & les Indiens, & de faire communiquer l'équateur avec le cercle polaire. En 1728, on leva la carte des côtes ſeptentrionales du Kamſchatka, d'où l'on s'éloigna, juſqu'au ſoixante-ſeptieme degré dix-ſept minutes de latitude: car il eſt plus aiſé de faire des voyages que des établiſſemens. En 1729, un Capitaine Ruſſe & un Chef de Coſaques, allerent avec des troupes au Kamſchatka, par ordre de la Cour, afin d'en reconnaître les côtes, ſoit au Nord, ſoit au Midi; de ſoumettre, de gré ou de force, tous les Koriaques, qui ne feraient pas tributaires, de planter des colonies & de bâtir des oſtrogs; de cimenter un commerce avec les Nations circonvoiſines: mais ces ordres ne purent s'exécuter qu'en partie. Ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des côtes méridionales juſqu'aux frontieres de la Chine. Ainſi le Kamſchatka, ce pays ſauvage, peut devenir un jour le chemin d'un grand

commerce. Qui ſait même, ſi cette Péninſule n'aura pas des liaiſons avec celle de l'Inde! L'Iſle du Japon ſemble placée entre ces deux Régions, pour faciliter cette nouvelle route du commerce de l'Aſie avec l'Europe, plus courte & moins dangereuſe, peut-être, que l'ancienne. Tout enhardit à cette eſpérance, & le haſard même en a jetté les germes. Kamſchatka.

En effet, dès l'an 1730, un vaiſſeau Japonais vint échouer ſur la pointe du Kamſchatka. Ce navire, chargé de ris, d'étoffes de ſoie, de toiles de coton, qu'il portait d'une Province du Japon à une autre, fut pouſſé en pleine mer, par une tempête de huit jours. Après avoir été le jouet des vents, & ſans doute de l'ignorance des Pilotes, pendant ſix mois; après avoir jetté ſes marchandiſes, ſes agrêts, ſes mâts, ſes ancres, dans la mer, il fut porté par les courans à *Kourils-Kaia-Lopatka*. L'équipage, compoſé de dix-ſept hommes, voulut deſcendre à terre, & camper ſous une tente, avec ce qu'il put ſauver des reſtes & des débris du vaiſſeau. Au bout de vingt-trois jours, ils apperçurent un Officier Coſaque avec des Kamſchadales. Ravis de revoir des hommes, ils leur firent des préſens. Mais le perfide Coſaque s'étant dérobé la nuit avec ſes gens, les Japonais, à qui la tempête avait enlevé leur vaiſſeau, ſe mirent dans un eſquif, pour le chercher

Kamſchatka.

ſur la côte, ou pour aborder à quelque habitation. Ils trouverent *Chtinnikow* (c'était le nom du Coſaque) qui dépeçait la carcaſſe de leur navire, pour en avoir le fer. Ce barbare envoya auſſi-tôt ſes Kamſchadales dans un canot, à l'eſquif des Japonais ; & dans le temps que ceux-ci leur tendaient des mains ſuppliantes, pour demander du ſecours & la vie, ils les aſſaſſinerent avec les mêmes armes dont ces malheureux leur avaient fait préſent. On ne garda que deux de ces étrangers ; l'un était un enfant de onze ans. *Chtinnikow* s'empara de tout ce qui était dans l'eſquif, brûla le vaiſſeau & ſe retira dans le Fort ſupérieur de Kamſchatkoi, avec ſon butin & ſes deux priſonniers. Mais un Commiſſaire, arrivé peu de temps après, retira de ſes mains ces miſérables victimes, & les fit conduire avec toutes ſortes de bons traitemens à Iakoutsk. De-là ces deux Japonais allerent, ſous la protection du Gouvernement, à Tobolsk, puis à Moſcow, & à Pétersbourg. C'eſt là qu'ils furent préſentés à la Cour, en 1731. On les fit élever dans une école militaire, où ils reçurent le baptême, en 1734. Deux ans après, on les mit avec de jeunes Ruſſes, pour apprendre la langue du pays, & communiquer la leur ; mais cette même année, le plus âgé, qui avait quarante-trois ans, périt après ſix ans d'exil, dans un climat trop étranger à celui de ſa naiſſance. Le

plus jeune mourut trois ans après, le 15 Décembre 1739. L'Académie de Pétersbourg, qui avait été chargée de leur éducation, les fit modeler en plâtre, & conserva ce monument singulier, dans le cabinet des curiosités, où on le voit aujourd'hui.

Kamſchatka.

Malgré toutes les précautions des Impératrices de Russie, pour adoucir le joug des Kamſchadales, les Coſaques exercerent sur ce Peuple vaincu, toutes les vexations qui suivent la conquête. Comme ils n'avaient point emmené des femmes avec eux, ils abuserent de la force pour en avoir. Lorſqu'ils avaient assujéti quelques Oſtrogs, ils prenaient un certain nombre de femmes & d'enfans, qu'ils partageaient entr'eux. Ils vivaient avec une de ces femmes en concubinage, & quand ils en avaient eu des enfans, ils lui donnaient l'inspection sur les autres esclaves de la Nation. « Ceux qui voulaient contracter des alliances avec » les Kamſchadales libres, signaient des billets, » par lesquels ils leur promettaient d'épouser leurs » filles, dès que le Prêtre ferait arrivé; de sorte » que le baptême de la fille promise, celui de » ses enfans, les fiançailles & le mariage, se fai» saient souvent tout à-la-fois : car il n'y avait » pour tous ces Oſtrogs, qu'un seul Prêtre, qui » demeurait au Fort inférieur de Kamſchatkoi, & » visitait les autres Oſtrogs tous les ans, ou tous » les deux ans. » Cependant les Coſaques vivaient

Kamſchatka.

en Seigneurs Ruſſes, du travail de leurs eſclaves; ou des tributs qu'ils en exigeaient. Quand ils allaient lever ceux de la Couronne, le Tributaire payait, indépendamment de la taxe du Prince, quatre renards ou zibelines; l'une pour le Receveur, l'autre pour ſon Commis, une troiſieme peau pour l'Interprete, & la quatrieme pour les Coſaques. Ceux-ci paſſaient leur temps à jouer ces peaux, dans les cabarets. Enſuite ils jouerent leurs eſclaves, de ſorte que ces malheureux changeaient de maîtres vingt fois dans un jour. Cette oppreſſion alla ſi loin, que les Kamſchadales réſolurent enfin de ſecouer le joug, & d'exterminer tous les Ruſſes de la Preſqu'iſle. Mais, depuis que la route était établie par la mer de Pengina, l'abord des bâtimens était devenu trop facile & trop fréquent pour exécuter un pareil complot, ſans une occaſion favorable. On attendit ce moment: il parut s'offrir. Les *Tchoukţchis*, Peuple voiſin de l'Anadir, non-contens de repouſſer la domination Ruſſe, étaient venus attaquer les Koriaques, ſes tributaires. Il était aiſé de chaſſer avec des troupes diſciplinées, des Sauvages qui n'avaient que l'amour du butin & de l'indépendance. Mais ils reparaiſſaient toujours auſſi légers, auſſi prompts que leurs flêches. On voulut les dompter par une guerre vive & ſoutenue. Le Capitaine *Pawlutski*, venu au Kamſchatka

en 1729, reçut ordre d'en partir avec ses troupes, pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il allait soumettre des rébelles, son départ en formait derriere lui. Les habitans de l'embouchure du Kamschatka, ceux des deux rivieres intérieures, qui sont au centre du Pays, l'*Elowka* & la *Kliout-chewa*, se répandirent dans la Presqu'isle durant l'hiver, faisant des complots sous le prétexte & l'apparence de visites. Il n'est pas difficile à des Peuples conquis, de se liguer contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue. Dès que le bruit se fut répandu, que *Cheslakow*, Chef des Cosaques, venu avec Pawlutski, pour la grande expédition de 1729, avait été tué par les Tchoukchis, les Kamschadales, feignant de craindre les incursions de ces rébelles, s'armerent comme pour se défendre, mais dans l'intention secrette de se délivrer des Cosaques, qu'ils priaient cependant de rester avec eux. Toutes les précautions étaient prises par ces Sauvages, pour intercepter les communications avec l'Anadir. S'il revenait des troupes Russes, soit de ce côté, soit par la mer de Pengina, elles devaient être reçues dans les ports, avec des démonstrations de confiance, afin qu'on pût les massacter, quand elles traverseraient l'intérieur du pays. Deux Chefs étaient à la tête de ce complot. A peine le dernier Commissaire se fut embarqué avec ses tributs,

Kamschatka.

Kamſchatka.

pour entrer dans l'Anadir ; les Kamſchadales aſſemblés ſur leurs canots, remonterent le Kamſchatka, le 20 Juillet 1731. Ils égorgerent le peu de Coſaques qui étaient reſtés ; ils y ſurprirent l'Oſtrog inférieur, ils brûlerent tout, excepté l'Egliſe & les fortifications, où les effets du pillage furent mis en dépôt. Dès le lendemain, ils ſe revêtirent des habits Ruſſes, ſoit de femme ou de Prêtre, & firent des feſtins, des danſes & des cérémonies ſuperſtitieuſes, en ſigne de réjouiſſance & de triomphe. Théodore *Khartchin*, l'un des deux Chefs de la conſpiration, nouveau Chrétien, ordonna à un Kamſchadale qui ſavait lire, & qui avait été baptiſé comme lui, de chanter le *Te Deum*, en habit ſacerdotal. Enſuite il fit écrire ſur le regiſtre de l'Egliſe : *Par ordre du Commiſſaire Théodore Khartchin, on a donné à Savina* (c'était le nom de l'Officiant) *trente renards ordinaires, pour avoir chanté le* Te Deum.

Cependant un vent contraire avait obligé le vaiſſeau de Pawlutski, à jetter l'ancre au ſortir de l'embouchure du Kamſchatka. Quelques Coſaques échappés au carnage, apporterent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons, qui mouillaient encore ſur la côte. Auſſi-tôt on deſcendit pour éteindre le feu du ſoulévement ; & quatre jours après la priſe du Fort, on revint le battre en brêche, avec quelques canons du vaiſſeau.

Khartchin, qui, du haut des remparts, avait insulté les Russes, fut forcé de s'évader en habit de femme. Presque tous les assiégés périrent ; les uns furent tués dans le Fort ; les autres, avec les richesses qu'ils y avaient amassées, furent brûlés par le feu qui prit au magasin à poudre. Trente Kamschadales, qui s'étaient rendus avant l'assaut, furent massacrés & passés au fil de l'épée, en représaille des insultes que les rébelles avaient faites aux femmes & aux enfans des Cosaques. C'est l'usage entre ces sortes de guerriers, qui ne possédent encore parfaitement des arts de la société, que celui de détruire, si naturel à l'homme, civil ou sauvage.

Kamschatka.

Cependant Khartchin, ayant rejoint plusieurs autres Chefs de l'émeute général, vint à la rencontre des Russes, pour les forcer à se rembarquer. Après quelques combats peu décisifs, on fit des propositions. Khartchin demanda un otage pour sûreté de sa personne, & passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamschadales, promit de vivre en paix, & dit qu'il irait engager les siens à mettre bas les armes. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eut rejoint son parti, il envoya dire aux Russes, qu'on ne voulait pas entendre parler de paix. Le lendemain, il reparut avec les rébelles, sur la rive gauche de la *Klioutchi*, l'une des deux rivieres

Kamſchatka.

où la révolte avait éclaté. Mais, faiſant mine de n'être venu que pour achever l'accommodement qu'il avait entamé, il dit qu'il paſſerait de l'autre côté, ſi l'on envoyait deux otages. On y conſentit, & dès qu'il fut à l'autre bord, les Ruſſes oppoſant la perfidie à la ruſe, le retinrent priſonnier, & crierent à leurs otages de ſe jetter dans la riviere. Pendant que ceux-ci la traverſaient à la nage, on fit feu ſur les Kamſchadales, pour les empêcher de tirer des fleches ſur les transfuges.

Quand la révolte eut perdu celui qui l'entretenait, tous les autres Chefs de peuplades ſe diſſiperent, ou périrent avec leurs partiſans. L'un de ces principaux mutins, prêt de tomber entre les mains du vainqueur, égorgea ſa femme & ſes enfans, puis ſe tua lui-même. Bientôt on vit le carnage recommencer ſous le fer & le feu des Ruſſes. Un détachement, qui marchait le long de la mer de Pengina, paſſant tout au fil de l'épée, joignit les Coſaques du Fort ſupérieur de Kamſchatkoi, & ces deux corps réunis s'avancerent contre les rébelles d'Awatſcha, qui étaient au nombre de plus de trois cens. « Ils emporterent » d'aſſaut les Forts où les révoltés s'étaient retran» chés, & les maſſacrerent, confondant les in» nocens avec les coupables, & emmenant leurs » femmes & leurs enfans priſonniers. Après avoir » fait couler beaucoup de ſang, & détruit un

» grand nombre de ces Peuples, ils rétablirent » la tranquillité dans ce pays, & revinrent chargés » d'un immense butin. »

Kamschatka.

Quand le feu de la révolte fut assoupi, M. Basile Merlin, Officier Russe, & le Major Pawlutski, eurent ordre d'en rechercher les causes, pour l'éteindre dans sa source. En vertu de leur commission, ils firent mourir, par les voies juridiques, trois Russes, parmi lesquels était cet André *Chtinnikow*, qui avait inhumainement fait massacrer les malheureux Japonais. Plusieurs Cosaques furent punis des vexations qui avaient soulevé les Kamschadales. Les plus coupables d'entre les rébelles, entr'autres Théodore Khartchin, subirent la mort. La plupart s'y présenterent avec cette indifférence, qui caractérise tous les Peuples sauvages, pour qui la vie n'est rien sans la liberté. Un d'entr'eux disait, en riant, qu'il se trouvait malheureux d'être pendu le dernier. » Ils témoignaient une égale fermeté au » milieu des supplices & des tortures les plus » affreuses de la question. Quelques cruels que » fussent les tourmens qu'on leur fit souffrir, ils » ne laissaient échapper que ces mots, *Ni, Ni.* » C'est le cri des filles Kamschadales, que l'amour livre pour la premiere fois aux douces atteintes de la volupté. Encore ces malheureux, dit-on, ne criaient-ils ainsi qu'au premier coup; « car ser-

Kamſchatka.

» rant enſuite leur langue contre les dents, ils » gardaient un ſilence obſtiné, comme s'ils euſſent » été privés de tout ſentiment. »

Depuis cette époque, la paix a régné dans le Kamſchatka. La douceur du Gouvernement y a rétabli la tranquillité, que la force des armes & la dureté des tributs en avaient bannie. On n'exige plus de chaque habitant, qu'une peau des animaux qu'il tue à la chaſſe, ſoit renard, caſtor marin, ou zibeline. Les Kamſchadales ſont gouvernés par leurs propres Chefs, qui jugent de toutes les affaires, ſi ce n'eſt en matiere criminelle. On a rendu la liberté à tous les priſonniers, que les Coſaques avaient faits eſclaves, avec défenſe de traiter jamais les Kamſchadales comme tels. Enfin, pour mieux aſſervir ce peuple, par un joug plus doux & plus volontaire, on a tâché de leur faire embraſſer le Chriſtianiſme. Les moyens humains ont ſecondé les voies du ciel. L'Impératrice, Eliſabeth Pétrowna, a exempté d'impôts, pour dix ans, tous les nouveaux baptiſés. Cette faveur a fait proſpérer le zèle des Miſſionnaires. Tous les Kamſchadales courent au-devant d'une Religion, qui, les ſoulageant d'un tribut dès cette vie, leur promet des récompenſes après la mort. C'eſt le vrai miracle de la Religion, de rendre les Princes humains, & les peuples heureux.

L'ouvrage de la converſion des Kamſchadales,

Kamſchatka.

eſt ſoutenu par tous les établiſſemens d'une ſage politique. Les forts & les temples ſe ſont réciproquement appuyés dans tous les lieux où les temples n'ont pas été des citadelles. La Ruſſie s'eſt aſſuré le Kamſchatka, par cinq oſtrogs ou forts. Il y en a deux ſur chaque côté des deux mers, un au centre des terres; tous jettés ſur les bords de quelque riviere navigable, qui communique à la mer.

Le dénombrement des Kamſchadales monte à deux mille ſept cens ſeize tributaires. Le total des taxes produit chaque année trente-quatre peaux de caſtors marins, ſept cens zibelines, dix-neuf cens ſoixante-deux renards. On eſtime ces tributs à dix mille roubles au Kamſchatka. Ils en valent vingt mille à Iakoutsk. Ainſi, chaque Kamſchadale vaudrait à la Ruſſie près de ſept roubles, ou trente-cinq livres tournois.

Les Kamſchadales n'avaient jamais connu de négoce entr'eux, ni même avec leurs voiſins, quand les Ruſſes vinrent leur apporter le commerce avec la guerre. C'eſt l'uſage des Européens envers les Sauvages, depuis plus de deux ſiécles. Dès le commencement de la conquête du Kamſchatka, quelques marchands ſuivirent les collecteurs des taxes, mais en qualité de ſoldats, obligés de faire le ſervice militaire avec les Coſaques, pour avoir la liberté de trafiquer. Ces ſoldats

Kamſchatka.

revendeurs, qui reſterent dans le pays, n'y jouirent pas même des privileges, & de la franchiſe des Coſaques dont ils rempliſſaient les fonctions, & furent ſoumis à la capitation, comme les habitans.

Quand la route maritime d'Okhotsk fut ouverte, les vrais Négocians envoyerent des Facteurs & des Commis au Kamſchatka, pour faire quelque fortune dans cette nouvelle colonie. La facilité du voyage attira beaucoup de monde, & dès qu'on put s'embarquer ſur des vaiſſeaux Ruſſes, qui allaient droit aux Ports de cette Preſqu'iſle, les marchands ſe firent matelots comme ils s'étaient faits ſoldats, dans l'eſpérance de s'enrichir. Ils réuſſirent ſi bien, qu'un homme débarqué, pour ainſi dire ſans pacotille, acquit dans l'eſpace de ſix à ſept ans, un fond de commerce de quinze mille roubles. Ces Facteurs s'établirent au Kamſchatka, pour ne pas retourner chez les Négocians qui les avaient envoyés. Mais la métropole, voulant favoriſer ſans doute les grandes entrepriſes, aux dépens de la liberté, dans un gouvernement où ce nom même eſt un attentat contre le deſpotiſme, les obligea de revenir dans leur patrie; & le commerce ne prit qu'une forme plus étendue & plus réguliere. Tels furent ſes progrès, qu'en peu de temps les officiers & les ſoldats y payerent tout, argent comptant; au lieu

que,

Kamſchatka.

Commerce.

que, dans le commmencement, il fallait faire de longs crédits. Il eſt vrai que c'était toujours au profit du marchand, qui prenant, en retour de ſes marchandiſes fort cheres, des pelleteries à bas prix, gagnait doublement, & ſur les dentées de Ruſſie, qu'il revendait au Kamſchatka, & ſur les peaux du Kamſchatka, qu'il revendait en Ruſſie. Ce commerce rendit encore davantage par les échanges qui ſe faiſaient des marchandiſes du Kamſchatka, pour celles de la Chine. Celles-ci, revendues le quadruple de leur prix, valent au Négociant un fonds de pelleteries, qu'il revend encore au quadruple. Mais ſi ce profit eſt immenſe, il eſt court. Un Marchand ne peut reſter plus d'un an au Kamſchatka, ſans riſquer une perte conſidérable.

L'avantage du gain fait qu'on vend à ſon arrivée tout ce qu'on a, juſqu'à ſes habits même. Mais, par la raiſon qu'on a vendu ſi cher, il faudrait racheter au double, tout ce dont on aurait beſoin l'année ſuivante, d'autant plus, que le vendeur devenant acheteur de ſa propre marchandiſe, en augmenterait le prix par ſa concurrence. D'ailleurs les fourrures gardées perdent de leur couleur, qui en fait la beauté; dès-lors la valeur en diminue. Ces marchandiſes en reſtant dans les magaſins, ne rapportent point d'intérêt.

Kamſchatka.

Cependant l'acquéreur conſomme ſans gagner ; vit & ſe loge fort mal à beaucoup de frais, eſſuie toutes les incommodités d'un climat étranger & mal ſain, altere enfin ſa fortune & ſa ſanté.

Les marchandiſes qu'on apporte au Kamſchatka, viennent de la Ruſſie, ou de l'Europe, de la Sibérie, de la Bulgarie, & de la Chine. La Ruſſie y envoie des draps communs de toutes couleurs, des chauſſures qui ſe font à Caſan ou à Tobolsk, des mouchoirs de ſoie & de coton, un peu de vin, du ſucre, quelques ouvrages d'argent, des galons, ſans doute pour les habitans étrangers, des miroirs, des peignes, de fauſſes perles & des grains de verre pour les gens du pays. « On y » porte, de la Sibérie, différens vaiſſeaux de fer » & de cuivre, du fer en barre, & divers outils » de ce métal, comme des couteaux, des haches, » des ſcies & des briquets, de la cire, du ſel, du » chanvre, du fil pour faire des filets, de gros » draps & des toiles communes. De la Bukha- » rie, & du pays des Calmouks, on y porte des » toiles peintes, des toiles de coton blanches, » luſtrées, & de différentes couleurs. On apporte » de la Chine des étoffes de ſoie & de coton, du » tabac, du corail & des aiguilles, que les Kamſ- » chadales préferent à celles de la Ruſſie. Enfin » on leur apporte du pays des Koriaques, toutes » ſortes de peaux de rennes, crûes & préparées,

» C'eſt la meilleure marchandiſe, parce qu'il s'en » fait un grand débit. »

Kamſchatka.

Ce commerce doit ſe faire avec une certaine modération, & proportionnellement au beſoin du moment. Comme il n'y a point de trafic dans le pays, ni de circulation, les Marchands établis au Kamſchatka, n'achetent gueres au-delà de la conſommation intérieure, & ne veulent point ſe charger, même à très-bas prix, de ce qui reſte aux vaiſſeaux qui s'en retournent. Semblables aux Kamſchadales, ils ne prennent que ce dont ils ont un beſoin preſſant, aimant mieux riſquer d'acheter cinq fois plus cher de leurs compatriotes le néceſſaire dont ils manquent, que d'avoir, à bon marché, le ſuperflu d'avance. Auſſi le prix des marchandiſes qu'on apporte au Kamſchatka, n'eſt-il jamais bien fixe. Dans l'automne, qui eſt la ſaiſon du concours des marchands, on achete à meilleur marché. Au printemps, les marchandiſes renchériſſent; c'eſt le temps du débit. M. Krachenninikow donne, à cette occaſion, un tarif des marchandiſes qui ſe vendent au Kamſchatka, avec le prix de l'achat, & celui du gain pour le marchand.

Par ce tarif, on voit que la toile étrangere, qui vaut un rouble en Ruſſie, ſe vend deux roubles au Kamſchatka; que les draps les plus communs, qui coûtent douze *copeks*, ou ſols, par archine,

Kamſchatka.

ſont vendus cinquante ou ſoixante ſols. Le damas, de dix roubles par pièce, ou rouleau, vaut vingt-cinq roubles. Le taffetas, de trois roubles la pièce, en vaut huit. Des bottes qui ont coûté ſoixante à quatre-vingt copeks, ſe vendent trois roubles, dont un vaut cent copeks. La toile de coton de Bukharie, retire ſept à huit roubles, ſur trois d'avance; & celle du pays des Kalmouks retire un rouble, ou même un rouble & demi, ſur quarante copeks.

L'étain travaillé, qui coûte vingt-cinq ſols la livre, en rend cent quatre-vingt. Une marmite de cuivre, de trente cinq ſols, en vaut cent vingt. Une poële de fer, de quinze ſols, ſe revend un rouble. Un couteau de Solikamskoi en Sibérie, vaut cinq à ſix fois ſon prix, au Kamſchatka. Le corail, à douze ſols le cent, vaut un rouble. Le tabac d'Ukraine, qui vaut dix ſols la livre, ſe vend neuf francs. Les Ruſſes, à ce prix, ſont meilleurs négocians ou meilleurs financiers que nous.

La farine de ſeigle, dont la meſure a coûté vingt-cinq copeks, ſe vend depuis quatre roubles juſqu'à huit. Le ſuif, qui coûte neuf francs le poude de quarante livres, ſe vend de quatre à cinq roubles; & le beurre à ſix francs le poude, eſt vendu ſix ou huit roubles. Les peaux de rennes préparées, ne gagnent que deux tiers au-deſ-

ſus du prix de l'achat, & les jeunes peaux avec le poil, qui n'ont coûté qu'un rouble, en valent jusqu'à douze. Kamſchatka.

Enfin, on importe au Kamſchatka pour dix mille roubles de marchandiſes, qui rapportent trente ou quarante mille roubles; & celles qu'on exporte de ce pays à Kiakhta, ſur les frontieres de la Chine, rendent au moins le double de ce prix. Autrefois tous les marchés ſe faiſaient en fourrures; & la peau de renard, qu'on évaluait un rouble, était la meſure commune de toutes les autres pelleteries. Ainſi, le Kamſchadale achetait un renard de tabac, ou de farine, ou de beurre; c'eſt-à-dire, qu'il donnait en pelleteries, un prix équivalent à tant de peaux de renard, pour avoir un tel poids de farine. Pour une livre de tabac, que donnait le Ruſſe, il fallait lui livrer un renard quatre cinquiemes; c'eſt-à-dire, une marchandiſe équivalente à ce prix, qui eſt neuf francs. Le renard, ou la peau de renard, était donc une monnoie de compte, purement factice & nominale, qui, dans l'origine, ayant repréſenté phyſiquement les autres valeurs, ou marchandiſes, était devenue un ſigne idéal de convention. D'abord la peau de renard acheta tout, juſqu'à l'argent même; aujourd'hui l'argent achete le renard. Ainſi, comme le renard repréſentait un rouble en argent, ou cette valeur en marchandiſes, & qu'aujourd'hui

Kamſchatka.

il n'a conſervé, de ſa repréſentation, que le nom & l'idée, on ne devrait pas être ſurpris de voir un Kamſchadale vendre pour un renard, ou pour deux renards, de renard; c'eſt-à-dire, vendre des peaux de renard pour la valeur d'un rouble, ou de deux roubles, valeur exprimée par le mot d'un renard, ou de deux renards. Mais aujourd'hui les Kamſchadales mêmes achetent & vendent à prix d'argent.

Les marchandiſes qui ſortent du Kamſchatka, paient à la douane d'Okhotsk, un droit de dix pour cent; & de douze, quand ce ſont des zibelines. Mais un revenu plus conſidérable, que la Couronne de Ruſſie tire de cette Colonie; c'eſt celui qui vient de l'eau-de-vie, dont il ſe fait une conſommation qui produit au Fiſc trois ou quatre mille roubles.

Routes du Kamſchatka.

Il fallait que la ſoif du gain, ou la fureur des conquêtes, fût bien ardente, pour faire courir au Kamſchatka par des routes où l'on avait à combattre non-ſeulement des Peuples indomptables & féroces, mais le froid & la faim, quelquefois plus cruels que les hommes. Tels étaient pourtant les ennemis, qu'allaient braver les collecteurs des taxes du Kamſchatka, pour la Couronne de Ruſſie. Ces Coſaques ne voyageaient que dans l'hiver, ſans autres proviſions que celles qu'ils portaient ſur leurs petits traîneaux. « Il leur fallait

» traverser de vastes déserts, où régnent souvent des » ouragans affreux. Alors, obligés de séjourner, » ils consommaient bientôt leurs provisions, & se » trouvaient réduits à manger leurs sacoches de » cuir, leurs courroies & leurs chaussures, & sur- » tout leurs femelles, qu'ils faisaient rôtir. Il pa- » raît presque incroyable, dit M. Krachenninikow, » qu'un homme puisse vivre dix à onze jours sans » manger ; c'est pourtant une chose qui ne sur- » prend personne dans ce pays, puisque parmi » ceux qui ont fait ce voyage, il y en a peu » qui n'aient été exposés à cette cruelle ex- » trémité. »

Kamschatka.

Cet Auteur indique ensuite trois routes, qui menaient autrefois d'Iakoutsk au Kamschatka. La premiere allait, par la Léna, dans la mer glaciale, d'où l'on entrait dans les rivieres d'Indigirka, ou de Kowitma. De-là, par terre, on allait gagner la mer de Pengina, ou l'Olioutore, qu'on côtoyait en canot, ou à pied. Mais cette route, qui faisait parcourir douze cens lieues, au-lieu de six cens, était sujette à de grands inconvéniens, car dans la belle saison, où les glaces sont fondues, il ne fallait pas moins d'un an pour ce trajet, même avec un vent favorable, & si le temps était contraire, les glaces pouvaient briser les bâtimens, & l'on était trois ans à faire cette route. On l'a donc abandonnée.

Kamſchatka.

La ſeconde route, par terre, menait à Anadirskoi. On traverſait ſix à ſept zimovies, ou habitations d'hiver, pour y lever environ deux mille ſix cens quatre-vingt-trois zibelines, & une cinquantaine de renards. Ce tribut exige l'emploi de cinquante ſoldats, avec deux Commiſſaires, pour garder près de ſoixante-dix otages, qui répondent du paiement des taxes. Ainſi, ce chemin n'était pas tant la route du Kamſchatka, que celle de pluſieurs autres pays, tributaires de la Ruſſie. Enſuite d'Anadirskoi, en côtoyant la riviere de Pengina, puis la mer de ce nom, on gagnait, à travers les montagnes, l'Oſtrog inférieur du Kamſchatkoi. Ce dernier chemin, d'environ douze cens verſtes, était d'un mois, & ſe faiſait en partie avec des rennes, à dix lieues, ou quarante verſtes par jour. Mais, comme la route entiere, depuis l'embouchure du Kamſchatka, demanderait ſept mois de marche, ſans compter les ſéjours, on ne s'en ſert que pour expédier des couriers dans les affaires qui ne peuvent ſouffrir les riſques & les retardemens de la mer.

La troiſieme route ſe fait preſque toute par eau. On deſcend d'Iakoutsk, la *Léna*, juſqu'à l'embouchure de l'*Aldan*. On remonte celle-ci, juſqu'à l'embouchure de la *Maiou*, d'où l'on remonte, juſqu'à l'*Ioudoma*. On gagne, par cette riviere, un endroit qui s'appelle la Croix-d'Ioudoma,

Kamſchatka.

d'où l'on ſe rend à Okhotsk, par terre, ou bien on s'arrête en chemin, ſur la riviere d'*Ourak*, que l'on deſcend pour regagner, par mer, le port d'Okhotsk. Mais, comme cette riviere éſt dangereuſe par ſes cataractes, on ne s'y expoſe gueres. D'ailleurs ce trajet d'Iakoutsk par eau, demande au-moins un été tout entier, & ſouvent davantage, quoiqu'il n'y ait peut-être gueres plus de deux cens lieues en droiture, d'un port à l'autre.

Ainſi, la route la plus ſûre & la plus fréquentée, eſt celle dont M. Krachenninikow nous donne l'itinéraire, dans le Journal d'un Voyage qu'il a fait lui-même d'Iakoutsk au Kamſchatka.

D'Iakoutsk, on deſcend la Léna l'eſpace de dix verſtes, & l'on s'arrête à *Iarmanka*, vis-à-vis l'Iſle aux Ours. *Iarmanka*, qui ſignifie *foire*, eſt un lieu qui, ſans être habité, ſert de rendez-vous aux gens qui vont à Okhotsk. On y reſte quelques jours pour les préparatifs de ce voyage; on y arrange les balots de façon que, peſant chacun deux poudes & demi, la charge d'un cheval ſoit de cinq poudes.

D'Iarmanka, le Voyageur Ruſſe arriva à Okhotsk en trente-quatre jours de marche; mais la deſcription de ſa route eſt ſi confuſe & ſi embarraſſée, qu'il y a peu de lecteurs qui euſſent la patience de l'y ſuivre.

Kamſchatka.

« On peut dire de cette route (c'eſt lui-même » qui parle) qu'elle n'eſt pas mauvaiſe depuis » Iakoutsk, juſqu'au paſſage de la *Bélaia*; mais » de-là juſqu'à Okhotsk, elle eſt auſſi incommode, » & auſſi difficile qu'il ſoit poſſible de ſe l'imaginer, car il faut côtoyer continuellement des » rivieres, ou paſſer à travers des montagnes » couvertes de bois. Les bords des rivieres ſont » remplis d'une ſi grande quantité de groſſes » pierres & de cailloux ronds, qu'il eſt ſurprenant que les chevaux puiſſent marcher deſſus; » beaucoup s'y eſtropient. Plus les montagnes » ſont hautes, plus elles ſont remplies de boues. » On trouve ſur leur ſommet des marais énormes, » & des endroits couverts d'une terre mouvante. » Si un cheval de ſomme s'y enfonce, il n'y a » nul moyen de l'en tirer. Et quand on marche, » on ne peut voir qu'avec la plus grande horreur la terre ſe mouvoir, comme les vagues, » dix ſagènes autour de ſoi. »

Ainſi, malgré tous les périls de la mer, les voyages de terre ſont encore plus rebutans par la longueur des routes, la difficulté des chemins, l'incommodité des tranſports, ſur-tout dans ces pays déſerts, où la terre qui paraît à peine ſortie du ſein des mers, conſerve encore le limon & la vaſe dont elle fut détrempée. Les rivieres ſans nombre, qui tiennent ce pays dans une

ſorte d'immerſion, attendent la main de l'homme, pour recevoir des loix & des barrieres dans leur cours, pour rendre habitable & fécond le ſol qu'elles inondent. Kamſ-chatka.

Cependant M. Krachenninikow, qui avait fait la partie la plus longue & la plus déſagréable de ſon voyage, avait encore d'autres périls à eſſuyer avant d'arriver au terme. Il attendit près de deux mois à Okhotsk, qu'un vaiſſeau venu du Kamſchatka, fût radoubé pour y retourner. Enfin ce bâtiment fut prêt & chargé, & l'on partit le 4 Octobre. Laiſſons parler l'Auteur juſqu'à la fin de ſon voyage.

« Nous ſortîmes, dit-il, à deux heures après » midi, de l'embouchure de la riviere Okhota; » &, ſur le ſoir, nous perdîmes la terre de vue; » mais, ſur les onze heures, on apperçut que notre » bâtiment faiſait une ſi grande quantité d'eau, » que ceux qui étaient à fond de cale, en avaient » juſqu'aux genoux. Quoiqu'on fît agir ſans ceſſe » les deux pompes, & que chacun travaillât à » puiſer l'eau avec des chauderons, & tous les » vaſes qui tombaient ſous la main, elle ne di» minuait point. Notre vaiſſeau était tellement » chargé, que l'eau entrait déjà dans ſes ſabords: » il n'y avait pas d'autre moyen pour nous ſauver, » que d'alléger le vaiſſeau. Nous jettâmes à la » mer tout ce qui était ſur le pont, ou attaché

Kamſchatka.

» autour du vaiſſeau ; mais cela ne produiſant » aucun effet, nous jettâmes encore environ quatre » cens poudes de la cargaiſon. Enfin l'eau com» mença à diminuer. On ne pouvait pourtant pas » quitter la pompe, car, en quelques minutes, » l'eau augmentait de deux pouces.

« Nous reſtâmes dans cette triſte ſituation, juſ» qu'au 14 Octobre, ayant ſans ceſſe beaucoup » à ſouffrir du froid & de la neige mêlée de pluie. » Enfin nous arrivâmes à l'embouchure de la » *Bolſchaia-Reka*, & nous y entrâmes ; mais il » s'en fallut peu que ce ne fût pour notre mal» heur. Les matelots ne connaiſſaient ni le flux, » ni le reflux. L'un & l'autre, même dans le temps » le plus calme, excitent, en commençant, une » agitation conſidérable, qui fait qu'on les con» fond. Le vent du Nord rendait alors les vagues » très-hautes. Elles étaient ſi impétueuſes, qu'elles » paſſaient pardeſſus le vaiſſeau, qui, très-mauvais » d'ailleurs, craquait de toutes parts. La rapidité » du reflux, & le vent contraire que nous avions » de côté, ne laiſſaient plus d'eſpérance d'entrer » dans la riviere. Pluſieurs étaient d'avis de re» gagner la mer, & d'attendre le flux. Si l'on » avait ſuivi ce conſeil, nous étions perdus ſans » reſſource ; car ce vent impétueux du Nord, » continua d'être ſi violent pendant plus d'une » ſemaine, qu'il nous aurait emportés en pleine

» mer, où notre vaisseau aurait infailliblement » péri. Mais, par bonheur pour nous, on se dé» termina à suivre l'avis de ceux qui soutinrent » qu'il valait mieux nous faire échouer sur la côte, » ce que nous fîmes environ à cent brasses de » l'embouchure de la riviere, du côté du Midi. » Notre bâtiment fut bientôt à sec; car le reflux » durait encore. Kamschatka.

» Sur le soir, lorsque le flux revint, nous » coupâmes le mât. Le lendemain, nous ne trou» vâmes plus que des planches des débris de » notre vaisseau; le reste fut emporté par la mer. » Nous vîmes alors tout le danger que nous avions » couru, car toutes les planches du vaisseau étaient » si noires & si pourries, qu'elles se rompaient » aisément sous la main.

» Nous restâmes sur la côte dans des balaganes » & des cahuttes, jusqu'au 21 de ce mois, atten» dant les canots qu'on devait nous envoyer de » l'Ostrog. Pendant le temps de notre séjour, il » y eut un tremblement de terre presque conti» nuel; mais, comme il était très-faible, nous » attribuâmes le mouvement que nous sentions, » & la difficulté avec laquelle nous marchions, » à notre foiblesse, & à la violente agita» tion que nous venions d'essuyer sur la mer. » Nous ne fûmes pas long-temps à reconnaître » notre erreur; car quelques Kouriles, qui vin-

Kamſchatka.

» rent dans l'endroit où nous étions, nous direns » que ce tremblement de terre avait été très- » violent, & que les eaux de la mer s'étaient » élevées très-haut. Enfin nous partîmes de cet » endroit le 21 Octobre, & le lendemain nous » arrivâmes ſur le ſoir à Boltchereskoi-Oſtrog. »

Il réſulte de ce récit, qu'en dix jours, par un temps calme, avec un vaiſſeau délabré, l'on a fait autant de chemin ſur mer, qu'on en avait fait dans un mois par terre, avec la belle ſaiſon, & ſans contretemps. Mais ce qui prouve combien la navigation a d'avantage ſur toutes les autres manieres de voyager, c'eſt le retour du Kamſchatka à Iakoutsk. Le trajet maritime eſt très-court, quand il ſe fait dans les longs jours de l'été. La mer n'eſt point orageuſe; on n'y craint que les calmes. Mais, en ſuppoſant que le temps ſoit le même pour la traverſée, ſoit du continent, ſoit de la preſqu'Iſle, on gagne toujours beaucoup, en retournant d'Okhotsk à Iakoutsk. On peut aller, par eau, du port de mer juſqu'à la riviere Aldan, en gagnant l'Ioudoma, qui ſe jette dans la *Maïou*. Le chemin le plus difficile, eſt juſqu'à la Croix d'Ioudoma. M. Krachenninikow fut ſept jours pour aller du port d'Okhotsk à *Ioudomskoi-kreſt*; de-là, cinq jours pour entrer dans la Maïou, mais en ne navigeant que le jour. Car il deſcendit en moins de trois jours l'Ioudoma, qui ne ſe re-

monte pas en moins de cinq ou six ſemaines. Enfin il ne fut que dix-huit jours à regagner Iakoutsk, du port d'Okhotsk, en y comprenant même le temps de ſéjour & de retardement. Ainſi, le retour épargne la moitié du temps, ſans parler des fatigues & des peines du voyage par terre.

Kamſchatka.





CHAPITRE IV.

Pays & Peuples voisins du Kamschatka.

Kamschatka.

LES ISLES KOURILES semblent être une dépendance du Kamschatka, par la proximité où elles se trouvent de cette terre. Elles sont comme autant de stations, qui conduisent de ce continent au Japon. On ne peut donc se dispenser d'en attacher la description à l'Histoire du Kamschatka. Elles en ont été détachées par la mer: il s'est fait une transmigration de peuples entre la Péninsule & les Isles voisines. On passe continuellement des unes à l'autre. Ces Isles seront peut-être un jour les échelles du commerce du Japon & de l'Inde, avec le Nord de l'Asie, ou même de l'Europe, si l'ame des Russes est plus indomptable & plus forte que les périls & les frimats de la mer Glaciale. Tout invite à faire connaître ces Isles.

Elles s'étendent depuis la pointe méridionale du Kamschatka, non pas directement au Sud, comme l'a dit M. Muller, d'après la relation des Kouriles eux-mêmes, trop peu Géographes pour ne pas s'y tromper; mais au Sud-Ouest, tournant sur

sur une courbe ovale, ou parabolique, au détroit de *Tessoi*, qui sépare l'Isle de *Matsoumai*, derniere des Kouriles, du continent de la Tartarie Chinoise. Il paraît par la position générale de ces Isles, par leur distance & leur situation respectives, qu'elles faisaient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme, qui semble avoir été englouti par la mer. Elle y a fait à-peu-près le même chemin qu'aux Antilles, creusant & minant un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert plusieurs passages, pour former ce golfe qui compose la mer d'Amur & celle de Pengina. Il y a même entre cette contrée de l'Asie, & celle de l'Amérique Septentrionale, une ressemblance singuliere, soit que l'on considere, d'un côté, l'étendue circulaire des Isles Kouriles & celle des Antilles, soit qu'on examine les progrès & les ravages de la mer, qui a formé, d'une part, le golfe du Mexique, & de l'autre, ce long sinus compris entre les Kouriles & le continent d'Asie. On apperçoit que ces deux chaînes d'Isles étaient jadis une barriere que la terre opposait au choc continuel de la mer, qui regagne toujours à l'Orient, ce qu'elle doit perdre au couchant, où nous voyons même en Europe, même en France, qu'elle a laissé du terrain, témoin ces landes qui s'étendent depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne. Mais, quel que soit le rapport que ces grouppes d'Isles, si éloignés

Kamschatka.

Kamſchatka.

entr'eux, ſemblent offrir aux yeux, ou peut-être à l'imagination, arrêtons-nous à la deſcription de celles dont il s'agit dans cet endroit de l'Hiſtoire des Voyages. On ne peut en déterminer le nombre d'une maniere irrépréhenſible. La Carte géographique en préſente trente-ſix, mais il n'y en a que vingt-deux de bien connues. La différence des noms que leur donnent les Kouriles, les Japonois & les Ruſſes, en fait varier la quantité préciſe. M. Spanberg, qui les a ſuivies depuis le Kamſchatka juſqu'au Japon, mais ſans y aborder, ni pouvoir les compter avec exactitude, nous laiſſe incertains & ſur leurs vrais noms, & ſur leur nombre. M. Krachenninikow a ſuppléé à ce défaut, par les notions qu'il en a priſes dans MM. Steller & Muller. « Au reſte, il ſerait à ſouhaiter, dit-il, que la deſcription que M. Spanberg » a donnée des Iſles Kouriles, qui s'étendent juſqu'au Japon, pût s'accorder avec celle de » M. Muller : on connaîtrait par-là au juſte, » non-ſeulement leur grandeur & la véritable » ſituation de chacune en particulier, mais encore » la diſtance qu'il y a entr'elles, au-lieu qu'à » préſent, on n'en peut juger que par con» jecture. »

La premiere des Kouriles, appellée *Chourntchou*, a, du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, cinquante verſtes de longueur ſur trente de largeur. Elle

est remplie de montagnes, de lacs & de marais; d'où sortent de petites rivieres qui tombent dans la mer. Trois de ces rivieres, où l'on trouve du saumon de différente espèce, mais en petite quantité, présentent chacune une habitation. Quarante-quatre personnes font toute la population de l'Isle. On veut que ces habitans y soient venus du Kamschatka, à l'arrivée des Russes; c'était du-moins leur asyle le plus proche. Ils firent, dit-on, alliance avec d'autres Insulaires voisins; & les enfans sortis de ce mêlange de Kamschadales & de Kouriles, ont une figure plus avantageuse, des cheveux plus noirs, & beaucoup plus de poil. Quelle que soit cette origine, il est vraisemblable que ce sont tantôt les Insulaires qui passent au continent, quand ils ont trop de monde, ou trop peu de subsistance, & tantôt les habitans de la terre ferme, qui peuplent les Isles, quand ils y sont chassés par la guerre, ou jettés par les tempêtes. Ces différentes causes doivent avoir établi une réciprocité d'origine & de population, entre les Kouriles & le Kamschatka. Le trajet qui sépare le Cap de la Péninsule, d'avec l'Isle de *Choumtchou*, n'est que de quinze verstes, que l'on fait en trois heures, mais dans un temps calme, & vers la fin de la marée. Car, durant le flux, les vagues battent si fort du Cap à l'Isle, que les flots élevés de vingt à trente sagenes, ne

Kamschatka.

Kamſchatka.

permettent pas aux canots d'aller d'un rivage à l'autre. Les Coſaques appellent ces vagues *ſovwem*, les Kouriles *kogathe*, c'eſt-à-dire, chaîne de montagnes, quelquefois *kamoui*, divinité. Auſſi leur jette-t-on, en paſſant, des idoles de bois, pour calmer leur courroux, ou plutôt pour diminuer la crainte du danger. Les Sauvages & leurs Dieux ont cela de commode, que la malice des uns & la frayeur des autres, s'appaiſent, comme elles s'irritent, de rien.

La ſeconde Iſle eſt *Poromouſir*, deux fois plus grande que la premiere. Le détroit qui l'en ſépare, n'eſt que de deux verſtes, mais ſemé de rochers, & bordé de côtes eſcarpées. Les habitans de cette Iſle ſont, dit-on, de vrais Kouriles; ils ont leurs habitations ſur la pointe du Sud-Oueſt, aux bords d'un lac qui a cinq verſtes de circuit. Ces deux premieres Iſles ſont ſujettes à des tremblemens de terre & à des inondations. La mer y apporte de l'Amérique & du Japon, différentes eſpèces d'arbres, parmi leſquels ſont les débris des camphriers. On m'en a donné de grands morceaux, dit Krachenninikow.

A l'Oueſt de *Poromouſir*, eſt une Iſle déſerte, déſignée ſur la Carte, ſous le nom d'*Anſinogen*, mais que les Kouriles appellent *Ouia-Koujatch*, qui veut dire rocher eſcarpé. Ce n'eſt qu'une montagne ronde, qui paraît, dit-on, exhaler de

la fumée ; on y va des Kouriles & du Kamſchatka, chaſſer ou pêcher les lions & les veaux marins, qui s'y plaiſent. Les Peuples d'alentour font une hiſtoire poétique de cette montagne. « Elle était » autrefois, diſent-ils, au milieu du grand lac » Kourile, qui eſt ſur la pointe du Kamſchatka ; » mais comme ſon ſommet dérobait la lumiere aux » montagnes voiſines, elles lui firent la guerre, » & l'obligerent de chercher un aſyle à l'écart, » dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le » lac ; &, pour monument de ſa tendreſſe, elle y » laiſſa ſon cœur. C'eſt un rocher qui eſt encore » dans le lac Kourile, & qu'on appelle *Outchitchi*, » qui ſignifie *cœur de rocher*. Mais le lac, la payant » de retour, courut après elle, quand elle ſe leva » de ſa place, & il ſe fraya, vers la mer, un » chemin, qui eſt aujourd'hui le lit de la riviere » *Ozernaia.* » Les jeunes gens, dit-on, rient de cette fable, & les vieilles femmes la racontent comme une vérité. C'eſt du-moins un reſte de ce ſtyle allégorique, répandu depuis bien des ſiécles, par toute la terre, ſur les cataſtrophes & les révolutions phyſiques que le globe a éprouvées. Tous les Peuples ſauvages ont mis leur hiſtoire en fables, ou leurs fables en hiſtoire ; mais tous n'ont pas ſu, comme les Grecs, embellir leurs erreurs. Les amours d'Alphée & d'Aréthuſe, en Sicile, n'ont pas d'autre origine que l'amour du

Kamſchatka.

Kamſ-chatka.

lac Kourile pour la montagne *Ouiakoujatch*. C'eſt dans l'imagination des Peuples enfans, que font nées ces deux fables.

La troiſieme des Kouriles, (car l'Iſle *Ouiakoujatch* n'eſt pas proprement de ce nombre), c'eſt celle de *Sirinki*. Les habitans des deux premieres vont chercher dans celle-ci, des oiſeaux & de la *ſarana* pour vivre.

La quatrieme eſt l'Iſle d'*Onekoutan*. M. Steller dit que les habitans des Iſles plus éloignées, venant dans celle-ci enlever les femmes & les enfans, les Inſulaires d'*Onekoutan* allerent s'établir à *Poromouſir*. M. Krachenninikow dit au contraire que les Kouriles d'*Onekoutan*, tirent leur origine de ceux de *Poromouſir*. La preuve en eſt que des familles entieres de la quatrieme Iſle, vont rendre viſite, on plutôt hommage, aux habitans de la ſeconde, en leur payant des tributs de peaux de caſtor ou de renard. « On peut juger » par-là, continue M. Krachenninikow, que les » autres habitans d'*Onekoutan* ne refuſeraient pas » de payer des tributs, ſi on envoyait des gens » pour les ſoumettre & les aſſurer de la clémence » de Sa Majeſté Impériale, & de la puiſſante » protection qu'ils peuvent en attendre contre » leurs ennemis, qui viennent de temps en temps » faire des incurſions chez eux. »

En général, il paraît qu'on n'a pas des con-

naissances bien certaines sur toutes ces Isles. L'Auteur Russe, abandonné de M. Steller à la quatrieme Isle, a recours à M. Muller, pour la description des suivantes, dont son premier guide, ni lui, n'ont pu, dit-il, avoir aucun détail. M. Muller en parle d'après les notions qu'il en a tirées des Japonais, qui firent naufrage au Kamschatka, d'où ils furent envoyés à Pétersbourg. Mais il n'est point d'accord avec M. Steller, ni sur le nombre, ni sur la place de ces Isles. Kamſchatka.

La cinquieme est selon lui, l'Isle *Koukoumicha*. Elle forme un triangle avec les Isles *Sirinki* & *Ouiakhkoupa*; mais elle est la plus méridionale des trois. « Il paraît que ce sont ces Isles qui sont » indiquées dans l'Atlas Russe, sous les noms » de Diakou, Sainte-Hélié, ou Ilia, & Galan'e. »

Quoi qu'il en soit de la cinquieme & de la sixieme Isle, sur la position desquelles les Géographes sont en contestation; la septieme est *Araoumakoutan*, qu'un volcan rend déserte.

La huitieme est *Siaskoutan*, qui a quelques habitans; la neuvieme, à l'Ouest, est *Ikarma*; la dixieme, au Sud-Ouest, *Machaoutchou*; la onzieme, au Sud-Est, s'appelle *Igathon*. Ce sont de petites Isles désertes.

La douzieme, à une demi-journée de *Siaskoutan*, au Midi, s'appelle *Chokoki*. On dit que les

Kamſchatka.

Japonais en tirent de la mine ; mais on ne ſait de quelle eſpèce.

La treizieme Iſle & les quatre ſuivantes, ſont *Neotogo*, *Chachowa*, *Ouchitir*, *Kitoui* & *Chimouchir*. En moins de douze heures, on peut traverſer, dans un canot, chacun des détroits qui les ſéparent. Mais on riſque d'être emporté en pleine mer, & d'y périr, tant les courans y ſont forts & les vagues enflées, pour peu que le vent s'élève. Auſſi les habitans de ces Iſles ne vont-ils de l'une à l'autre qu'au printemps, & par une mer calme. La ſeizieme a des roſeaux dont on fait des fleches, & la dix-ſeptieme des hommes indépendans.

La dix-huitieme eſt *Tchirpoui*, qui n'a point d'habitans ; mais elle fournit des oiſeaux & des racines à la précédente & à la ſuivante.

Celle-ci s'appelle *Itourpou*, ſi éloignée de *Chimouchir*, que de l'une, on ne voit point l'autre. *Ouroup* eſt la vingtieme, & *Kourachir* la vingt-unieme.

La derniere, la plus grande & la plus fameuſe de toutes, eſt l'Iſle *Matſumai*. Ses habitans nombreux, comme ceux des trois précédentes, ont avec eux, la même origine & la même langue. Les Japonais les appellent tous du nom général de Peuples d'*Ieſo*. « Ceci peut ſervir, dit M. Kra-

» chenninikow, à corriger l'erreur des Géographes, qui ont donné le nom d'*Iefo* à une grande » terre située au Nord-Eft, près du Japon. » Kamfchatka.

Les habitans d'*Ouroup* & d'*Itourpou*, commercerent autrefois durant vingt-cinq ou trente ans, avec les Kouriles, voifins du Kamfchatka. Mais quelques-uns d'eux ayant été faits prifonniers dans l'Ifle de *Poromoufir*, le commerce & la navigation furent interrompus entre les Kouriles des deux extrémités de la chaîne.

Les premieres & les dernieres de ces Ifles, n'ont prefque pas de bois. L'Ifle *Kourachir* eft fangeufe & ferrugineufe, dit M. Steller. On y voit beaucoup de bêtes féroces, des ours, des chevres fauvages, des renards, mais inférieurs à ceux du Kamfchatka. Les Japonais, dit-on, vont tous les ans y acquérir des peaux de ces fortes d'animaux, pour des uftenfiles, des meubles & des étoffes qu'ils y apportent. D'autres prétendent que les habitans de *Kourachir* vont prendre à *Matfumai* des étoffes du Japon, de foie & de coton, & des uftenfiles de fer, pour les revendre aux Ifles d'*Ouroup* & d'*Itourpou*. Celles-ci donnent en retour des toiles d'ortie.

L'Ifle *Matfumai*, habitée par des Japonais, la plupart bannis, offre une ville de fon nom, munie d'armes & de fortifications. A la pointe du Sud-Oueft de l'Ifle, eft une garnifon pour défendre

Kamſchatka.

le pays de l'invaſion des Chinois, & des incurſions de la Corée. Le détroit ou le courant de mer, qui paſſe entre cette Iſle & le Japon, large, en certains endroits, de vingt verſtes, ſe rétrecit en beaucoup d'autres, & par-tout eſt hériſſé de caps & de rochers, qui rendent le paſſage très-difficile. Si l'on perd du temps, ou ſi l'on manque d'attention, les vaiſſeaux vont ſe briſer ſur ces écueils, ou ſont emportés en haute mer, par la rapidité des courans.

« Au-reſte, dit M. Krachenninikow, on ſait » que les Hollandais, après avoir quitté ces Iſles, » (ce ſont les quatre dernieres Kouriles) trouve» rent, du côté de l'Eſt, une petite Iſle, à la» quelle ils donnerent le nom d'*Iſle des Etats*; » & que de-là, continuant plus loin leur route » à l'Eſt, ils apperçurent une grande terre, » (qu'ils appellerent *Terre de la Compagnie*), qu'ils » croyaient unie au continent de l'Amérique Sep» tentrionale. Les rapports faits par les Japonais, » & les éclairciſſemens donnés par les habitans de » l'Iſle d'*Ieſo*, ne nous ont procuré aucune lumiere » là-deſſus; mais il paraît que la Terre de la Com» pagnie eſt la même que celle qui fut découverte » par le Capitaine Eſpagnol, nommé *de Gama*; » qu'on doit plutôt la regarder comme une Iſle, » que comme un continent, parce que l'Amé» rique, ſuivant toutes les obſervations faites

» entre le Japon & la Nouvelle-Espagne, ne » peut s'étendre aussi loin vers l'Ouest, à cette » même latitude. » Kamschatka.

On juge, par la situation des Isles Kouriles, que leurs habitans devraient participer également de la figure & des mœurs des Japonais & des Kamschadales, qu'elles séparent. Mais la différence prodigieuse que la police & les arts ont mise entre un Empire riche & peuplé, tel que celui du Japon & des Isles qui sont ou désertes, ou mal habitées, fait que les Insulaires des Kouriles doivent beaucoup plus ressembler aux Sauvages du Kamschatka, qu'au Peuple féroce, mais industrieux du Japon. Si l'on croit que la proximité puisse avoir la même influence pour le bien que pour le mal, il suffit, pour se détromper de cette prévention, de jetter un coup-d'œil sur la Corse, qui, environnée de deux Nations, depuis long-temps éclairées & policées, a conservé sa férocité, sa paresse, son ignorance naturelle, & paraît encore plus loin de l'Italie, pour les arts & les loix, que les pirates Africains ne le sont de l'Europe, pour l'industrie & les lumieres. Des Isles pauvres, incultes, & d'un abord difficile, d'un séjour désagréable & peu sûr, n'attirent point un Peuple commerçant, qui pourrait les défricher & les cultiver. Des Sauvages sans arts & sans connaissance, n'abordent gueres chez une

Kamſchatka.

Nation policée, dont les mœurs & le caractere repouſſent encore plus l'homme groſſier, que celui-ci ne rebute l'homme civiliſé. On ne s'étonnera donc pas de trouver beaucoup de rapports entre les Kamſchadales & les Peuples Kouriles.

Ceux-ci ſont pourtant mieux faits, d'une taille & d'une figure plus avantageuſes. Tout ce qu'ils ont de ſauvage, ils le tiennent des Kamſchadales, ou des Toungouſes errans du continent, comme un viſage baſanné, l'uſage de ſe noircir les lèvres, & de ſe peindre des figures ſur les bras juſqu'aux coudes, de ſe faire des habits compoſés de peaux de bêtes & d'oiſeaux de différentes eſpèces, aſſortis de poils & de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonais, comme la coutume d'avoir les cheveux ras pardevant, juſqu'au ſommet de la tête; & pendans parderriere, de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent les deux goûts, & l'habillement ſauvage aux étoffes du luxe. Curieux des brillantes couleurs, mais peu jaloux de la propreté, un Kourile habillé d'écarlate, portera ſur ſes épaules un veau marin, dégoûtant de graiſſe & de ſang. Un Kourile, dit M. Steller, trouvant un corſet de ſoie, mit cet habillement, & ſe promena gravement devant les Coſaques, qui ſe moquaient de lui. Quel était le plus ſtupide, ou le Sauvage, qui penſait que

les femmes & les hommes étaient par-tout habillés également, comme dans son Isle, ou le Cosaque, qui n'en savait pas assez pour réfléchir que l'Insulaire ne devait pas en savoir davantage?

Kamschatka.

Les Kouriles se nourrissent de quadrupèdes marins, & se logent comme les Kamschadales, quoique avec plus de propreté, tapissant leurs siéges & leurs murailles de nattes de jonc. Ils connaissent aussi peu la Divinité que les Kamschadales. Mais ils ont, comme eux, leurs idoles de bois, qu'ils appellent *Ingoul*, ou *Innakou.* En font-ils des Dieux ou des démons? c'est ce qu'on ignore. Mais ils leur offrent les premieres bêtes qu'ils prennent, en mangent la chair, & leur en laissent la peau.

Ils ont des *baidares* pour naviger en été, des raquettes pour marcher en hiver, faute de chiens pour aller en traîneaux. Quand les femmes ne font pas des nattes, ou des habits, elles suivent leurs maris à la chasse des bêtes marines.

Les Kouriles ont jusqu'à deux ou trois femmes; mais ne voient les filles qu'ils recherchent, que la nuit à la dérobée, comme les Tartares Mahométans, jusqu'à ce qu'ils aient payé au pere le prix que doit leur coûter la fille.

Une femme infidelle occasionne à son mari la perte de l'honneur, ou de la vie. Le mari qui

Kamfchatka.

l'a furprife, appelle fon adverfaire en duel, & c'eft au bâton. Celui qui fait le défi, reçoit le premier, fur le dos, trois coups d'une maffue groffe comme le bras ; enfuite il les rend à fon ennemi. Ce jeu continue ainfi, jufqu'à ce que l'un des deux demande grace, ou fuccombe fous le nombre ou la force des coups. Refufer le duel, ferait un déshonneur, comme parmi nous. Le coupable, qui préfere la vie à l'honneur, doit dédommager le mari, par une compenfation en bêtes, en habits, en provifions de bouche. Il y a long-temps que ces fortes de compenfations fe font introduites auffi chez les peuples policés.

Les femmes Kouriles ont un ufage plus cruel que celui de trahir leurs maris : quand elles accouchent de deux enfans, on en fait périr un. Cependant ce Peuple eft doux & humain ; il refpecte les vieillards, il chérit les liens du fang ; il connaît l'amitié.

« C'eft un fpectacle touchant, dit M. Krachen-
» ninikow, que de voir l'entrevue de deux
» amis, qui habitent dans des Ifles féparées. L'é-
» tranger vient fur un canot, & l'hôte, qui va
» le recevoir, marche avec cérémonie. Chacun
» endoffe fon habit de guerre, prend fes armes,
» agite fon fabre & fa lance. Ils bandent leur arc
» l'un contre l'autre, comme s'ils allaient com-
» battre, & ils s'approchent en danfant. Quand

» ils se sont joints, ils s'embrassent avec toutes » sortes de caresses, & versent des larmes de » joie. » On mene le convive dans une iourte, on le fait asseoir, on se tient debout devant lui, pour écouter le récit des aventures de son voyage, les nouvelles de sa famille. Quand il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte, à son tour, tout ce qui s'est passé dans l'Isle, durant l'absence de l'étranger. On se réjouit, ou l'on s'afflige tour-à-tour, selon la nature des récits. Enfin on mange, on danse, on chante. Telles sont les mœurs des Kouriles.

Kamschatka.

Comme le Kamschatka n'est important pour les Russes, que par la communication qu'il peut leur ouvrir, avec les deux grandes sources du commerce & des richesses, il est naturel, qu'après avoir trouvé la route qui les mene au Japon & aux Indes, ils en cherchent une vers l'Amérique. La Presqu'isle du Kamschatka doit être à-peu-près également éloignée de ces deux régions; s'il est vrai que les terres situées à l'Est de *Tchoukotskoi*, ne soient qu'à deux degrés & demi de ce Cap; & fassent partie du continent de l'Amérique.

M. Steller va plus loin dans ses conjectures. Il dit que ce continent situé depuis le cinquante-deuxieme jusqu'au soixantieme degré de latitude septentrionale, s'étend du Sud-Ouest au Nord-Est, presque par-tout à une égale distance des côtes

Kamſchatka.

du Kamſchatka. Il ſoupçonne même que ces deux continens ſe joignaient autrefois. La figure des côtes de l'un & de l'autre; le grand nombre des Caps qui s'avancent des deux côtés, dans une longueur de trente à ſoixante verſtes; la multitude & la ſituation des iſles qui ſe trouvent entre ces deux terres, ſur une mer fort étroite; tout le porte à préſumer que l'ancien & le nouveau Monde ont été ſéparés avec violence par cet élément qui change perpétuellement la face du globe terreſtre.

« Les Iſles, dit-il, qui s'étendent depuis le » Kamſchatka, juſqu'à l'Amérique, entre le cin» quante-unieme & le cinquante-quatrieme degré » de latitude, forment une chaîne auſſi ſuivie que » les Iſles Kouriles. La terre de la Compagnie » doit être la baſe du triangle de ces deux chaînes » d'Iſles. »

Enfin il y a des reſſemblances frappantes entre les Kamſchadales & leurs voiſins de l'Amérique. Les traits du viſage ſont les mêmes; les uns & les autres mangent de la *Sarana*, qu'ils préparent de la même maniere; leurs haches, leurs habits, leurs chapeaux, leurs canots, tous ces objets de comparaiſon portent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Amérique n'eût-il jamais été joint à celui de l'Aſie, ces deux parties du monde ſont ſi voiſines, qu'il eſt très-poſſible que les habitans

les habitans de l'Asie aient passé en Amérique par les Isles intermédiaires, qui favorisaient cette transmigration. M. Steller joint à ces traits de conformité, des rapports très-sensibles entre les mœurs des Kamschadales & celles des Américains. Mais ces ressemblances appartiennent peut-être plus au climat, à la position, au genre de vie commun à tous les Sauvages du Nord, qu'à l'origine des deux nations. C'est dans les langues, plus que dans les usages, qu'il faut chercher les racines des différentes populations. Or, si le langage ne montre point de traces de parenté, entre les habitans de l'Asie & de l'Amérique, il est difficile d'en établir sur les autres rapports. Mais il s'agit moins de savoir les relations que la Nature mit autrefois d'un continent à l'autre, que de découvrir celles que le commerce & la navigation y peuvent créer ou renouer. Kamschatka.

Parmi les Isles qui serviront peut-être un jour d'entrepôt, ou de relâche, à la navigation des Russes en Amérique, une des plus considérables, est l'Isle de *Beering*. Elle exige, par l'importance & la nouveauté de sa découverte, une description détaillée. Isle de Beering.

Cette Isle est composée d'une masse de montagnes. On voit les plus élevées, par un temps serein, à vingt lieues de distance. C'était une ancienne opinion des Kamschadales, qu'il devait

Kamſchatka.

y avoir une terre vis-à-vis l'embouchure du Kamſchatka, parce qu'ils voyaient toujours des brouillards de ce côté, quelque pur que fût l'horizon. Cependant les plus hautes de ces montagnes n'ont que deux verſtes, ou demi-lieue, de hauteur perpendiculaire. Leur principale chaîne eſt ſerrée & continue. Celles d'à-côté ſont coupées de vallons, formés par de petits ruiſſeaux, qui prenant leur cours dans la longueur de l'Iſle, ont leur embouchure au Nord ou au Midi. Les vallées, creuſées entre les plus hautes montagnes, ont les plus petits ruiſſeaux, & ſont étroites. Celles qui ſont au pied des montagnes les moins élevées, ſont plus larges & arroſées des plus grands ruiſſeaux. De même les plaines les plus éloignées des grandes montagnes, ou placées derriere les Caps les plus bas, ſont plus étendues que les plaines voiſines des hauts promontoires. Les terres, comme les eaux, s'étendent & s'élargiſſent en s'éloignant des montagnes & s'approchant de la mer. Les montagnes de l'Iſle *Beering* ſont en général compoſées d'un roc de la même eſpèce & de la même couleur. Mais les Caps, qui s'avancent en mer, ſont d'une pierre dure & griſâtre. M. Steller attribue cette différence à l'eau de la mer.

Les côtes méridionales de l'Iſle ſont plus eſcarpées & plus rompues que celles du Nord. La

forme & l'aspect des montagnes, & des côtes, offrent par-tout, à l'imagination de M. Steller, l'ouvrage des inondations de la mer, des tremblemens de terre & des fontes de neige. On lui prête, à ce sujet, quelques observations qui feront peut-être curieuses pour les Physiciens, mais dont nous ne garantissons ni l'utilité, ni même l'authenticité, vu la négligence avec laquelle on nous les donne. Il en est de l'ouvrage de M. Krachenninikow, dans certains endroits, comme d'un lieu de l'Isle *Beering*, qu'on appelle l'*Antre*. Les rochers y représentent des murailles, des escaliers, des bastions; les uns ressemblent à des colonnes; plusieurs forment des voûtes & des portes; mais elles paraissent plutôt un ouvrage de l'art, qu'un jeu de la Nature. Ainsi, la collection de l'Auteur Russe, paraît quelquefois moins l'histoire de la Nature, qu'un amas d'érudition apprêtée, compilée, & mal ordonnée. C'est au lecteur d'en juger.

Kamschatka.

« S'il y a, d'un côté de l'Isle, une Baie, (dit cet » Historien du Kamschatka, d'après M. Steller » sans doute), il se trouve sur le rivage opposé » un Cap; & par-tout où le rivage va en pente » douce, & où il est sablonneux, vis-à-vis il est » plein de rochers, & entrecoupé. Dans les en- » droits où la côte se brise, & tourne d'un côté » ou de l'autre, on observe qu'un peu auparavant,

Kamſchatka.

» le rivage eſt toujours fort eſcarpé, l'eſpace d'une » ou de deux verſtes...... On a obſervé ſur » les plus hautes montagnes que, de leur inté» rieur, il ſort des eſpèces de noyaux, qui ſe ter» minent en cônes; & quoique la matiere dont » ils ſont faits, ne differe en rien de celle des » montagnes mêmes, ils ſont pourtant plus ten» dres, plus purs & plus clairs. » M. Krachenninikow dit qu'on peut regarder ces noyaux qu'il croit formés « par quelque mouvement in» térieur de la terre, & ſur-tout par ſa preſſion » vers le centre, comme une eſpèce de cryſtal, » ou comme la matiere la plus pure des monta» gnes, qui, ſortant du centre, eſt d'abord liquide, » & ſe durcit enſuite à l'air. »

L'Iſle de Beering eſt environnée au Nord-Eſt, juſqu'à quatre ou cinq verſtes, des bancs couverts de rochers, qui ſemblent avoir été détachés par la mer, de l'Iſle même dont ils augmentaient la largeur. Ces rocs ont les mêmes couches que les montagnes, & l'on apperçoit entr'eux des traces du cours d'une riviere. Sous ces rocs les plus eſcarpés, l'eau eſt baſſe, contre l'obſervation générale qui trouve preſque toujours la profondeur de l'eau, ſur les rivages de la mer, proportionnée à l'élévation des côtes. Enfin, ce qui prouve combien l'Océan travaille fortement ſur cette Iſle, c'eſt qu'en moins de ſix mois elle

a changé de face dans un endroit, où une montagne est tombée dans la mer. Kamſchatka.

Mais l'Iſle de Beering, remarquable par elle-même, ne l'eſt peut-être pas moins par celles qu'on découvre dans ſes environs. Ce ſont autant de ſignaux, & peut-être de ports, que la Nature a mis ſur le chemin du Nord de l'Aſie à l'Amérique. Ainſi, tandis que les Anglais & les Français cherchent, à l'envi, des Iſles qui leur aſſurent l'entrée du nouveau Monde, par la mer du Sud, il eſt aſſez ſingulier que les Ruſſes s'ouvrent une chaîne d'Iſles qui les y mene par la mer du Nord. Si jamais ce vaſte continent ſe peuple par les deux zones glaciales ou tempérées; c'eſt alors peut-être qu'on verra les riches conquérans de la zone torride, expoſés aux mêmes révolutions que les peuples Méridionaux de l'Europe ont plus d'une fois éprouvées ſur notre hémiſphère. Ce bouleverſement des empires & des nations eſt d'autant plus facile à prévoir dans le lointain des ſiècles, que les Ruſſes ont conſervé l'eſprit conquérant de leurs ancêtres, & que les maîtres du Mexique & du Bréſil ne promettent pas d'être des Romains.

Quoi qu'il en ſoit de l'avenir, aſſurons-nous d'un préſent plus heureux, ſi cependant les progrès de la navigation, ſont réellement ceux du bonheur des hommes. Les Ruſſes qui ſont allés juſqu'à l'Iſle de Beering, diſent que du ſommet

Kamſchatka.

des montagnes, on découvre deux autres Iſles. L'une au Midi, n'a que ſept verſtes de circuit; l'autre au Sud-Oueſt, renferme, dans une enceinte de trois verſtes, les deux rochers qui la compoſent.

Au Nord de l'Iſle de Beering, dans une ſituation à peu-près la même, ou parallele, eſt une Iſle de quatre-vingt à cent verſtes de longueur. Elles ſont ſéparées l'une de l'autre par un détroit de vingt verſtes, au Nord-Oueſt, & d'environ quarante au Sud-Eſt. Les montagnes de la derniere ſont moins hautes que celles de la premiere. On y trouve, à trente braſſes au-deſſus du niveau de la mer, une grande quantité de troncs d'arbres, & de ſquelettes entiers de bêtes marines, que la mer y a vomis, ſans doute, dans une inondation.

La terre y eſt ſujette à de fréquens tremblemens, dont quelques-uns, au rapport des voyageurs, y ont duré l'eſpace de ſix minutes. Du reſte, le climat de cette Iſle eſt plus rude & plus piquant que celui du Kamſchatka, ſoit parce qu'elle eſt fort expoſée à tous les vents, ſoit parce qu'elle n'a point de bois. Dans les vallées ſurtout, les tourbillons de vent ſont ſi forts, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tenir debout. Mais ſi l'air eſt froid & déſagréable dans cette Iſle, la terre y donne en abondance des eaux minérales, pures

& très-salubres pour les malades. On y compte plus de soixante ruisseaux, dont quelques-uns ont huit ou dix sagenes de largeur, sur deux de profondeur. Ces ruisseaux, qui tombent promptement dans la mer, s'élèvent quelquefois, dans les grandes marées, à la hauteur de cinq sagenes. Kamſchatka.

Après ces excursions dans les Isles voisines du Kamschatka, soit au Midi, soit à l'Orient, il faut revenir dans cette presqu'Isle, pour jetter un coup-d'œil sur le continent, où elle est attachée, & connaître les peuples qui l'entourent. C'est d'eux qu'elle a tiré ses habitans & sa langue, du moins en partie. Elle leur doit ses mœurs, ses opinions, & presque tout ce qu'elle a de commun avec les nations de la Sibérie.



CHAPITRE V.

Koriaques.

Kamſ-chatka.

LES KORIAQUES ſont ou habitans, ou voiſins, du Kamſchatka. Les premiers qu'on appelle *Fixes*, ſont établis ſur toute la partie ſupérieure du Kamſchatka, depuis la riviere *Ouka*, dans la côte Orientale, juſqu'à la *Tigil*, ſur la mer Occidentale. Tout l'eſpace compris entre ces deux points, juſqu'au voiſinage de l'Anadir, eſt couvert, ou plutôt parſemé, des habitations de ce peuple. Les autres Koriaques, beaucoup moins reſſemblans aux Kamſchadales, par les traits & les mœurs, errent avec leurs rennes au milieu de ces peuples fixes, arrêtant leurs courſes à-peu-près dans les limites géographiques où ceux-ci bornent leurs domiciles. Mais ces deux Nations, dont l'origine eſt peut-être la même, different par la figure, le genre de vie, le caractere & les opinions. Les Koriaques errans ſont maigres, comme leurs rennes; ils ont le viſage ovale, de petits yeux ombragés de ſourcils épais, le nez court, la bouche grande; ils ſont plus petits & moins gros que les Koriaques fixes. Ceux-ci, dit M. Kra-

chenninikow, sont plus robustes & même plus courageux. Cependant les Koriaques errans, méprisent les sédentaires, comme des esclaves. Est-ce que la liberté consiste à courir ? Non : mais les Koriaques à rennes, sont riches de leurs troupeaux; & les sédentaires tiennent d'eux leurs vêtemens. La Nature a rendu les uns libres, & les autres dépendans. Quand un Koriaque à rennes va chez les autres Koriaques, ils courent tous au-devant de lui. On le comble de présens, on supporte ses mépris. Par-tout le besoin rampe, & l'opulence dédaigne. Rien de plus vain, de plus présomptueux que les Koriaques à rennes. Le Philosophe Russe leur fait un reproche d'être persuadés qu'il n'y a point de vie au monde plus heureuse que la leur. Ils disent, comme presque tous les Sauvages de la terre aux peuples commerçans de l'Europe ; « si vous étiez plus riches que nous, » vous ne viendriez pas de si loin chercher ce » qui vous manque sans doute ; contents de » ce que nous possédons, nous n'avons pas » besoin d'aller chez vous. » Les Koriaques à rennes portent leur orgueil jusques dans leur morale. Jaloux de leurs femmes, ils les tuent, elles & leurs amans, quand ils les surprennent en adultere, souvent même sur un soupçon d'infidélité. Tout leur fait ombrage. Il faut qu'elles soient mal-propres, dans la crainte d'irriter leurs

Kamschatka.

Kamſ-chatka.

maris. Jamais elles ne ſe lavent; jamais elles ne peignent leurs cheveux; jamais elles n'ont de rouge ſur le viſage. « Pourquoi ſe fardetaient-» elles, diſent leurs maris, ſi ce n'était pour plaire » aux autres; puiſque nous les aimons ſans pa-» rure? » Auſſi portent-elles leurs ajuſtemens les plus beaux, ſous des habits uſés & dégoûtans. Cet uſage eſt d'autant plus étonnant, que les Koriaques fixes ont des mœurs tout-à-fait oppoſées. Chez eux, c'eſt une politeſſe d'offrir ſa femme, ou ſa fille, à un étranger; une injure de refuſer cette offre. Un Koriaque fixe tuerait un homme qui n'aurait pas voulu prendre ſa place dans le lit conjugal; comme un Koriaque à rennes aſſaſſinerait celui qu'il trouverait avec ſa femme. Le bien & le mal, en ce genre, dépendent des conventions. Le Koriaque fixe ne fait que changer de lit & de femme, avec l'ami qu'il reçoit chez lui. Les femmes, à leur tour, mettent tout en uſage pour entretenir cette réciprocité de bons offices entre les maris. On les voit ſe parer de leurs beaux habits, ſe peindre de blanc & de rouge.

Les *Tchouktchi*, eſpèce de Koriaques plus fiers & plus forts que les deux autres peuples; les *Tchouktchi*, qui ſans les Ruſſes, dit-on, enleveraient les rennes aux Koriaques errans, pour les obliger à vivre en eſclaves de racines, & de poiſſons,

comme les sédentaires ; les *Tchouktchi* ont les femmes les plus complaisantes. Elles sont toutes nues dans leurs iourtes, assises sur leurs talons, par un reste de pudeur, mais occupées à admirer les belles figures qu'elles se sont tracées par-tout le corps ; plus enchantées de ces ornemens qui ne les quittent jamais, & qui tiennent à leur peau, que des riches habits qui leur feraient étrangers.

Kamschatka.

Les Koriaques errans habitent par-tout où il y a de la mousse pour leurs rennes, contents de l'eau de neige pour leur boisson, & d'arbustes verds pour se chauffer. Aussi leurs iourtes sont-elles inhabitables, par la fumée, & par l'humidité qu'occasionne leur feu, qui fait dégeler la terre. On ne voit rien à travers ce brouillard âcre & brûlant ; on y perd les yeux, quelquefois en un jour. Il est aisé de juger, que ces Koriaques ne sont pas sédentaires, à la construction même de leurs iourtes. Sans planchers, sans cloisons, quatre pieux avec des traverses qu'ils supportent ; un foyer entre ces pieux, où les chiens sont à l'attache : voilà le logement de ce peuple errant. Souvent les chiens attrapent la viande dans les marmites, malgré les coups de cuiller que leur donnent les femmes, en faisant la cuisine. Elle n'est pas délicate ; on cuit la viande avec la peau couverte de tout son poil. Encore n'est-ce que de

Kamſ-chatka.

la chair de rennes morts de maladie, ou arrachés à la gueule du loup qui les a étranglés. Un Koriaque aura juſqu'à dix mille rennes dans ſes troupeaux, & n'en tuera pas un pour ſe nourrir, à moins qu'il ne veuille régaler un hôte, par extraordinaire. On dit que c'eſt humanité dans ces Sauvages, quand ils reſpectent la vie des troupeaux, qui font leur ſoulagement par l'uſage des traîneaux, & leur richeſſe par le commerce des peaux. Les Koriaques attendent que la Nature détruiſe elle-même ces animaux, pour nourrir les hommes. Ils ne font point, dit-on, l'office de bourreaux envers leurs bienfaicteurs. Ils aiment mieux manger les autres bêtes qu'ils prennent à la chaſſe, avec leſquelles ils ne ſe ſont point mis en ſocieté de travaux & de ſervices, de peines & de ſoins. Mais non, ce n'eſt pas l'humanité, c'eſt le beſoin ſeul qui guide les Koriaques, dans le traitement qu'ils font éprouver aux rennes; puiſqu'avant d'en former des attelages, ils châtrent les mâles, en leur perçant, de part en part, les veines ſpermatiques, ſans leur arracher les teſticules. Les nombreux troupeaux de rennes ſervent aux Koriaques de matiere d'échange ou de commerce, pour leur procurer des fourrures, & tout ce dont la Nature leur donne le beſoin, ſans le ſatisfaire. Ils vivent familierement avec leurs rennes; ces animaux entendent très-bien le ſens de tous les cris des

Kamſchatka.

bergers qui les gardent. Les Koriaques ſans ſavoir compter, s'apperçoivent, au premier coup-d'œil, d'un renne qui leur manque entre pluſieurs milliers, & diront même de quelle couleur était l'animal égaré. Ces peuples errans ſont auſſi ignorans en matiere de Religion, que les Kamſchadales. « Un » Chef, ou Prince Koriaque, avec lequel j'eus » occaſion de converſer, dit M. Krachenninikow, » n'avait aucune idée de la Divinité. Cependant » ils ont beaucoup de vénération pour les démons, » parce qu'ils les craignent. Ils immolent même des » chiens & des rennes, ſans ſavoir à qui ils offrent » ce ſacrifice, ſe contentans de dire, *Waiou-* » *koing, Iaknilalougangeva.* C'eſt pour toi; mais » envoie nous auſſi quelque choſe. »

Quand les Koriaques doivent paſſer des rivieres ou des montagnes, qu'ils croient habitées par les eſprits malfaiſans, ils tuent un renne, dont ils mangent la chair; enſuite ils en attachent la tête & les os ſur un pieu, vers le ſéjour de ces Démons. Les Koriaques errans, ou fixes, ont des Prêtres, ou Magiciens, qui ſont Médecins, & qui prétendent guérir les maladies, en frappant ſur des eſpèces de petits tambours. « Au reſte, dit » l'Auteur Ruſſe, une choſe fort ſurprenante, c'eſt » qu'il n'y a aucune Nation, quelque ſauvage, & » quelque barbare qu'elle ſoit, chez qui les Prê- » tres & les Magiciens ne ſoient plus adroits,

» plus fins & plus rusés que le reste du Peuple. »

Kamschatka.

Les Magiciens, ou *Chamans*, dont on parle ici, font croire que les démons leur apparaissent, tantôt de la mer, & tantôt des volcans, & que ces esprits les tourmentent dans des songes. Quelquefois ils font semblant de se percer le ventre, en présence du peuple; le sang coule à gros bouillons, ils s'en lechent les doigts, ensuite ils étanchent & ferment la plaie avec des herbes magiques, & des conjurations. Mais cette plaie n'est qu'une outre percée, & ce sang n'est que de veau marin. Il faut au-moins ces apparences de merveilleux, pour tromper un peuple grossier, qui n'est pas imbu de ces dogmes mystérieux, que les Mages de l'Inde ou de l'Egypte, ont jadis imaginés comme un supplément à la charlatanerie; invention dont l'effet est d'autant plus infaillible, que la raison seule peut en rompre le prestige, & que les sens n'en sont pas les témoins & les juges.

Les Koriaques à rennes n'ont point de fêtes, peut-être par la raison qu'ils n'ont pas de domicile. Car les Koriaques fixes célèbrent, tous les ans, une fête d'un mois; pendant laquelle, enfermés dans leurs habitations sans aucun travail, ils passent le temps à se régaler, & à se réjouir.

Les Koriaques errans, plus sauvages sans doute que les fixes, ne divisent l'année que par quatre sai-

ſons, ne diſtinguent les vents que par les quatre points cardinaux de l'horizon. La grande Ourſe eſt pour eux *la Renne ſauvage ;* les Pleyades ſont *le Nid du canard ;* Jupiter eſt *la Flêche rouge ;* la Voie lactée, eſt la *Riviere parſemée de cailloux.* Chaque peuple retrouve dans les cieux, par l'imagination, ce que ſes yeux voient ſur la terre.

Kamſchatka.

Les diſtances, chez les Koriaques, ſe meſurent par journées, & les journées varient depuis trente juſqu'à cinquante verſtes de chemin.

Avant l'arrivée des Ruſſes, les Koriaques ne ſavaient pas ce que c'était que prêter ſerment de fidélité. Mais enfin on leur a inculqué cette idée par des ſignes très-expreſſifs. « Les Coſaques, au-lieu de » les faire jurer ſur la Croix, ou l'Evangile, leur » préſentent le bout du fuſil, leur faiſant entendre » que celui qui ne ſera pas fidèle à ſon ſerment, » ou qui refuſera de le prêter, n'échappera pas » à la balle toute prête à le punir. » C'eſt auſſi la méthode qu'on emploie pour terminer les affaires douteuſes & embrouillées. Ainſi, les balles de fuſil jugent les procès chez les Koriaques, comme les boulets de canon vident les différends entre les Rois. Celui qui a peur a tort. Cependant les Koriaques ont un grand ſerment qui conſiſte en ces mots, *Inmokon, Keim, Metinmetik ;* « oui, certainement, je ne vous mens pas. »

Les Koriaques ont une maniere de recevoir

Kamſchatka.

les viſites, bien oppoſée à celle des Kouriles. Celui qui va rendre ces ſortes de devoirs, (car c'en eſt un ſans doute), après avoir dételé ſes rennes, reſte aſſis ſur ſon traîneau, attendant qu'on l'introduiſe, comme ſi c'était à une audience. La maîtreſſe de la maiſon lui dit, *Elko*, le maître eſt chez lui. Celui-ci, aſſis à ſa place, dit à l'étranger, *Koïon*; c'eſt-à-dire, approche. Enſuite, lui montrant l'endroit où il doit s'aſſeoir, il lui dit *Katvagan*, aſſeois-toi. Du reſte on le régale, mais ſans le forcer à manger.

Ces mœurs ne ſont point ſans vraiſemblance. Mais eſt-il auſſi croyable que les Koriaques, comme on le dit, ſe permettent le meurtre, parce qu'ils n'ont aucune idée des peines de l'autre vie; tandis que le châtiment du meurtrier dépend de tous les parens du mort, dont le ſang crie toujours vengeance? Eſt-il bien avéré que le vol, chez toutes ces Nations Sauvages, excepté les Kamſchadales, ſoit non-ſeulement permis, mais recommandable, pourvu que le voleur n'ait pas l'injuſtice de voler ſa famille, ni la mal-adreſſe d'être pris ſur le fait? Eſt-il vrai ſur-tout, qu'une fille ne puiſſe épouſer un homme, avant qu'il ait donné des preuves de ſon talent pour le larcin? C'eſt pourtant ce qu'on dit des Tchouktchi. Ceux-ci ſont, à la vérité, des peuples vagabonds & brigands qui vivent de pillage, comme certains Arabes, &

beaucoup

beaucoup de Tartares. Mais il y a de la différence entre des mœurs destructives, qui naissent du besoin avant l'état de police, & des principes avoués & reçus dans un état de société. Il ne faut pas confondre la vie disetteuse & précaire de quelques Sauvages du Nord, que rien ne lie en peuplades, avec la constitution raisonnée des Spartiates, qui nommaient communauté, ce que nous appellons propriété ; jouissance libre d'un bien public, ce que nous appellons vol d'un bien particulier.

Kamfchatka.

Si les Koriaques n'ont pas adopté la communauté des femmes, ils aiment du moins la polygamie, épousant, quand ils sont riches, jusqu'à deux ou trois femmes, qu'ils entretiennent dans des endroits séparés, avec des troupeaux de rennes qu'ils leur donnent. Ils ont aussi quelquefois des concubines ; mais elles sont déshonorées sous le nom injurieux de *Kaien*. Un usage très-singulier, que la superstition a répandu chez les Koriaques fixes, c'est de donner dans leur lit conjugal, la seconde place à des pierres qu'ils habillent & caressent comme de femmes. « Un habitant d'*Ou-*
» *kinka*, dit M. Krachenninikow, avait deux de
» ces pierres ; l'une grande, qu'il appellait sa femme ;
» l'autre petite, qu'il appellait son fils. Je lui de-
» mandai la raison de cette étrange singularité. Il

Kamſchatka.

» me dit qu'un jour dans un temps qu'il avait tout » le corps couvert de puſtules, il avait trouvé ſa » grande pierre ſur le bord d'une riviere; qu'ayant » voulu la prendre elle avait ſoufflé ſur lui, comme » aurait pu faire un homme; & que de peur, il » l'avait jettée dans la riviere. Dès ce moment ſon » mal empira, juſqu'à ce qu'au bout d'un an, ayant » cherché ſa pierre dans l'endroit où il l'avait » jettée, il fut étonné de la retrouver à quelque » diſtance de ce lieu même, ſur une grande pierre » plate, avec une autre petite à côté. Il prit les » deux qui étaient enſemble, les porta dans ſon » habitation, les habilla, & bientôt après ſa ma- » ladie ceſſa. Depuis ce temps-là, dit-il, je porte » toujours la petite pierre avec moi, ſoit à la chaſſe, » ſoit en voyage, & j'aime ma femme de pierre, » plus que ma véritable épouſe. »

Les femmes Koriaques font tetter leurs enfans deux ou trois ans, & les accoutument enſuite à la viande. Dès l'âge le plus tendre, on les exerce à la fatigue, au travail. Ils vont chercher du bois & de l'eau fort loin; ils portent des fardeaux, ils gardent les rennes. Les enfans des gens riches, dès qu'ils naiſſent, ont quelques-uns de ces animaux, qu'on leur deſtine pour héritage; mais ils n'en jouiſſent pas, avant l'âge mûr. Les rennes les plus chéris accompagnent leur maître au tombeau;

Kamſchatka.

c'eſt-à dire, au bûcher; & tandis qu'on brûle le cadavre du mort, avec ſes armes & les uſtenſiles dont il ſe ſervait, on égorge ſes rennes d'apanage, pour en manger la chair, & jetter le reſte au feu. Enſuite on prend toutes les cornes de rennes morts, qu'on a ramaſſées durant l'année; on les enfonce dans la terre, près du bûcher. « Le » Chaman, ou Prêtre, les envoie au mort, comme » ſi c'était un troupeau de rennes. Quand les gens » du convoi funèbre retournent chez eux, pour » ſe purifier, ils paſſent entre deux baguettes; » & le Prêtre, qui ſe tient auprès de ces baguettes myſtérieuſes, frappe tous ceux qui paſſent, avec une petite verge, en prononçant des paroles magiques, afin que les morts ne faſſent pas mourir les vivans. Voilà les triſtes uſages des Koriaques, les puériles & ſombres idées dont on entretient leur imagination, pour maîtriſer les forces indomptables de leur corps, par la faibleſſe de leur eſprit. L'imagination eſt dans l'homme, ce que ſont les cornes dans le taureau: c'eſt avec cela qu'il renverſe tout; mais c'eſt par-là qu'on le tient ſous le joug.

Quoiqu'on ait une connaiſſance fort imparfaite de la langue des Kamſchadales, qui participe ſans doute de toutes celles des peuples leurs voiſins, établis ſur le continent ou dans les Iſles Kouriles;

Kamſchatka.

cependant il eſt néceſſaire d'en rapporter le peu que l'on en ſait, pour y chercher quelques traces de l'origine de la nation qui la parle. Dans l'affinité de cette langue avec celle de la Sibérie ou des Kouriles, on peut diſcerner ce que la Preſqu'Iſle a contracté de liaiſon avec les Nations de la terre ou de la mer; jusqu'à quel point ſa population s'eſt compoſée & fondue dans un mêlange de peuples originairement étrangers. Si l'on y découvre des mots, ſoit radicaux, ſoit dérivés, Chinois ou Japonois, Tartares, ou même Américains, on ſaiſira, peut-être, le fil de la génération, ou de la tranſmigration de ces peuples, à travers les ramifications de leurs langues. Quelques vocabulaires des langues les plus ſauvages & les plus éloignées, ſoit pour le climat, ſoit pour la forme & le ſon, peuvent jetter un grand jour ſur cette branche obſcure des ſciences; qui a été la premiere cultivée, & la derniere approfondie, parce qu'on a long-temps uſé des fruits, ſans faire attention à l'arbre. Ces ſortes de vocabulaires, doivent faciliter l'exécution du projet d'un archéologe univerſel. Un ſi beau projet avait été conçu par des Philoſophes. L'Auteur du *Méchaniſme des Langues* avait eſſayé de l'exécuter en partie. Celui du *Monde Primitif* en a embraſſé toute l'étendue, & a déployé une érudition

aussi utile que profonde, quoiqu'elle soit nécessairement conjecturale.

Kamschatka.

Quand on possédera une nomenclature des mots principaux de chaque langue, c'est-à-dire, des mots qui désignent les choses communes à tous les hommes; alors il sera plus facile de trouver les racines de plusieurs dialectes, & de découvrir la langue-mere de certains climats. On distinguera, dans chaque pays, les mots qui y sont nés, pour ainsi dire, de la terre même & de ses productions; & les mots qui y sont venus avec les transmigrations des peuples étrangers, soit conquérans, soit fugitifs. On discernera tantôt le mêlange & l'altération de deux langues, dont une troisieme s'est formée, & tantôt le démembrement & la division d'une seule langue en plusieurs dialectes. On verra qu'en ce genre l'esprit humain n'est pas aussi fécond, aussi inventif qu'on le suppose; & peut-être en admirera-t-on davantage la puissance de la Nature, qui, faisant la loi aux hommes, leur prescrit en quelque sorte les noms, en leur donnant les choses. Enfin on découvrira la régle infaillible & constante que suit l'homme, soit en créant, soit en dénaturant, soit en modifiant, bien ou mal, une langue: on découvrira sa marche générale dans la nomenclature des êtres sensibles qu'il désigne presque toujours par le

Kamſchatka.

bruit, la couleur, & le mouvement, qui leur ſont particuliers, par quelque effet dominant de la qualité qui conſtitue leur principale relation avec nos organes: on découvrira les écarts & les progrès de l'imagination dans l'appellation des choſes intellectuelles, qui ne ſont elles-mêmes que les divers rapports des choſes phyſiques, ſoit entr'elles, ſoit avec nous.

Ces idées générales nous menent à des réflexions particulieres, tirées de la nature des langues dont il s'agit dans ce chapitre. « Les Kamſ» chadales, dit M. Steller, ont la coutume de » donner à chaque choſe un nom qui marque » ſa propriété; & alors ils n'ont égard qu'à quel» que reſſemblance du nom, & aux effets de la » choſe. » C'eſt ainſi qu'ils ont appellé les Ruſſes, *Brichtatin*, ou gens de feu, parce qu'ils ont des armes à feu. Cette dénomination leur paraiſſait d'autant plus juſte, que, ne connaiſſant point l'uſage & les effets de ces armes, ils croyaient que le feu était produit par le ſouffle des Ruſſes, & non par le fuſil. C'eſt dans le même eſprit d'analogie, qu'ils appellent le pain *brichtatin-augtch*; c'eſt-à-dire, la racine, ou la *ſarana* des hommes qui vomiſſent le feu. Quand ils ne connaiſſent pas aſſez une choſe, pour lui trouver dans leur langue un nom convenable, ou analogue à

ſes propriétés, ils empruntent un nom de quelque langue étrangere, ſans s'embarraſſer ſi c'eſt le nom véritable de ce qu'ils veulent déſigner. « Par exemple, ils appellent un Prêtre *Bogbog*, » vraiſemblablement parce qu'ils lui entendent » prononcer ſouvent le mot *Bog*, qui ſignifie » Dieu. » Au reſte, ce ne ſerait pas la premiere fois qu'on aurait confondu le Prêtre avec la Divinité, non-ſeulement dans le nom, mais dans le culte même. En général les Kamſchadales, comme tous les peuples, ſauvages ou policés, quand ils ignorent le nom d'une choſe étrangere, en cherchent un dans leur propre langue; & s'ils trouvent un rapport frappant, de quelque faculté ou propriété ſenſible, entre deux êtres d'une nature très-différente, ils ne manqueront pas de leur donner le même nom. C'eſt ainſi qu'ils appellent un Diacre, *Kianguitch*; c'eſt le nom d'un canard marin, qui chante, diſent-ils, comme un Diacre. Quelquefois ils donnent à un homme le nom de la choſe qu'il fait le mieux, ou le plus. Par exemple, ils appellerent un Lieutenant-Colonel, qui avait fait prendre pluſieurs Kamſchadales, *Itachzachak*, celui qui prend.

Kamſchatka.

Mais ſi les Sauvages dénaturent ou défigurent les idées & les noms des Ruſſes, ceux-ci le leur rendent avec uſure. « On doit remarquer, dit

Kamſchatka.

» M. Krachenninikow, que nous n'appellons au-» cune de ces Nations par ſon propre nom, & que » nous nous ſervons le plus ſouvent de celui qui » lui eſt donné par ſes voiſins, qui avaient été » auparavant ſoumis par les Ruſſes. » Ceux-ci ont tiré le nom de Kamſchadales, du mot Koriaque *Kontchala*, qui vient de *Kootch-ai*; & le nom de Kouriles, du mot Kamſchadale, *Kouchi*. On voit combien ces noms étrangers ſe dénaturent encore dans la bouche des Ruſſes, qui veulent les adapter à leur prononciation, & au génie de leur langue. Ainſi, quand du mot *Ooutou*, qui ſignifie canard, ils ont fait le mot *Ooutka*; on ſent combien une terminaiſon étrangere écarte tout-à-coup un mot de ſa forme primitive. Comme les Kamſchadales appellent un Prêtre Ruſſe *Bogbog*, parce qu'il répète ſouvent le mot *Bog*; de même les Coſaques appellerent *Koriaques*, un peuple qui prononçait ſouvent le mot *Kora*, qui ſignifie renne. Il était naturel d'appeller Nation à Rennes, celle qui met ſa richeſſe & ſon bonheur dans ſes troupeaux de rennes.

Les habitans du Kamſchatka ont trois langues, la Kamſchadale, la Koriaque & la Kourile; & chacune de ces langues a deux ou trois dialectes. « Les Kamſchadales parlent moitié de la gorge,

» moitié de la bouche. Leur prononciation eſt » lente, difficile, peſante & accompagnée de di- » vers mouvemens ſinguliers du corps. Les Koria- » ques s'énoncent de la gorge, avec difficulté, » comme en criant. Les mots de leur langue ſont » longs, & les ſyllabes ſont courtes. » Leurs mots commencent & finiſſent conſtamment par deux voyelles, comme on voit dans *Ouemkai*, jeune renne indompté. « Les Kouriles parlent avec len- » teur, d'une façon diſtincte, libre, agréable. Les » mots de leur langue ſont doux, & il n'y a point » de concours trop fréquent de conſonnes, ou de » voyelles. » L'Auteur de ces obſervations y ajoute des rapports entre les mœurs & les langues de ces Nations ſauvages. Mais ces rapports ne ſont pas aſſez marqués, ni aſſez détaillés pour s'y arrê- ter. Suivons d'autres obſervations plus ſingulieres & plus importantes, relativement à la langue. On va la voir naître des choſes, & tenir preſque tout de la nature, & non des conventions arbi- traires.

Kamſchatka.

Ces peuples ont différentes manieres de divi- ſer l'année, & de nommer les mois. Les uns par- tagent l'année ſolaire en deux années, qui ſont l'hiver & l'été; l'une commence au mois de No- vembre; l'autre au mois de Mai. Quelques-uns diviſent l'année en quatre ſaiſons; mais dont on n'a pas encore déterminé le commencement ni la

Kamſchatka.

fin. Cependant ils ont une maniere de compter les années; c'eſt par le nombre des idoles, qu'ils appellent *Khantaï.* Ce ſont de petites figures de bois, taillées en forme de ſyrènes. Quand ils ont conſtruit une iourte, ils placent une de ces figures auprès du foyer. Chaque année, à leur *fête de la purification*, ils en font une nouvelle, qu'ils mettent à côté des anciennes. Autant d'idoles, autant d'années, depuis la conſtruction de la iourte.

En général, dit M. Steller, le cours de la lune régle la durée de chaque année, & l'intervalle d'une lune à l'autre, fixe le nombre des mois. Cependant on dit ailleurs que leur année eſt de dix mois, les uns plus longs, & les autres plus courts; parce que, dans le partage qu'ils font de ces mois, ils n'ont aucun égard au cours des aſtres, mais à la nature de leurs travaux. M. Steller dit encore, « qu'ils prennent pour fondement de la » diviſion de l'année, les effets de la nature ſur » la terre. » Il paraît que ces deux choſes les dirigent également dans la dénomination des dix mois qui compoſent leur année. Ils appellent le mois du grand froid, *le mois qui rompt les haches*; le temps le plus chaud, *le mois des longs jours*, parce qu'ils ſont plus frappés ſans doute de cette circonſtance de l'été, qu'incommodés de ſa chaleur. Dans un canton du Kamſchatka, il y a le *mois des poiſſons rouges*, le *mois des poiſſons*

blancs ; ce ſont les mois, où ces poiſſons retournant des rivieres à la mer, fourniſſent une pêche abondante. Dans un autre canton, il y a le *mois des Vaches Marines ;* le *mois des Rennes Domeſtiques*, le *mois des Rennes Sauvages ;* ce ſont les mois où ces divers animaux font leurs petits. Ailleurs le mois de Mai s'appelle *Tava-Koatch*, le mois des râles. *Tava* eſt le nom de l'oiſeau ; *Koatch*, qui ſignifie la lune & le ſoleil, eſt le nom générique des mois. Ainſi, Juin s'appelle *Koua-Koatch*, le mois des coucous ; Octobre, *Pikis-Koatch*, le mois des vanneaux ; Avril, *Maſgal-Koatch*, le mois des hoche-queues. La plupart déſignent Septembre, par un nom qui ſignifie la *Chûte des Feuilles.* Preſque tous ont le mois de la *Purification des Fautes.* C'eſt le ſeul que la ſuperſtition ait nommé. Les Kamſchadales du Midi nomment Janvier *Ziza-Koatch*, c'eſt-à-dire, *ne me touchez pas.* C'eſt alors que, de peur de ſe geler les lèvres, s'ils buvaient dans l'eau courante, ils la puiſent dans des cornes de bélier, ou des vaſes d'écorce d'arbre.

Kamſchatka.

Du reſte, ils ne connaiſſent pas les ſemaines, & n'ont pas de noms pour diſtinguer, ni compter, les jours. Les événemens extraordinaires leur ſervent d'époque pour dater les temps. Ils n'ont ni caractere d'écriture, ni figures hiéroglifiques. Toutes leurs connaiſſances ſe tranſmettent par une

Kamſchatka.

tradition toujours plus ſuſpecte que des monumens.

Les Kamſchadales du Nord, au-deſſus du fleuve Kamſchatka, appellent le vent d'Orient, *Kouncouchkt*, c'eſt-à-dire, vent de mer; celui d'Occident, *Eemchk*, vent de terre; celui du Nord, *Tinguiltchkt*, c'eſt-à-dire, vent froid; celui du Sud-Oueſt, *Guingui-Eeemchkkht*, c'eſt-à-dire, ſaiſon des femmes, parce que, dans ce vent de pluie, le Ciel pleure comme une femme. Ainſi les Kamſchadales, comme tous les peuples originaux, ne déſignent les choſes que par les rapports qu'elles ont avec eux, ou même entr'elles. Pour différencier les vents, ils remarquent leurs effets principaux, & attachent à chacun l'idée de la ſenſation qu'ils en éprouvent, ou de la circonſtance acceſſoire qui eſt la plus frappante pour eux. Si l'on cherchait l'étymologie de tous les noms primitifs de chaque langue originelle, on trouverait toujours que c'eſt la Nature, & non le haſard, qui a guidé les hommes dans la formation des mots. Les Koriaques du Nord appellent le vent, *Kittickh*, & les Inſulaires de Karaga, le nomment *Gichkhchatchgan*. On apperçoit dans la conſtruction de ces ſyllabes, un deſſein d'imiter le bruit des vents. Quand ces peuples ont voulu déſigner la poſition des vents, ils ont joint la ſyllabe qui repréſentait le mieux le bruit du vent, au mot

représentatif de la chose, qui marquait sa position. C'est assez la marche de l'esprit humain, dans la formation des langues. Il est aisé d'en trouver une nouvelle preuve dans le Vocabulaire suivant.

Kamschatka.





VOCABULAIRE de la Langue du Kamſchatka, & des Iſles Kouriles.

Kamſchatka.

FRANÇAIS.	DIALECTES KAMSCHADALES.
DIEU....	Kout, Koutkai, Koutkha.
Diable....	Kana Tkana.
Le ciel.....	Kogal, Kokhal, Keiſſ.
Le ſoleil...	Galen-Kouletch, Koutchc, Latch.
La lune....	Gouingan-Kouletch, Koatch, Laailgin.
L'étoile....	Ejengin, Achangtt, Agajin.
Le jour....	Taage, Kouſgal, Koulkhalla.
La nuit....	Kounnouk, Koulkoua, Kounkou.
Les nuages..	Gourengour, Ouichaa, Miija.
La pluie....	Tchoukhtchouk, Tchahtchou.
La neige....	Korel, Kolaal.
La foudre..	Kikhkïg, Kikhchigina.
La terre....	Chemr, ſemt.
Montagne..	Eel, Namoud, Aala.
Le bois....	Ououd, Ooda, Lagilan.
Arbre.....	Oua, Oo, Ouou.
Le feu.....	Broumitch, Panguitch.
La fumée...	Gajoungage, Nagarangatch, Ngatchege.

FRANÇAIS.	DIALECTES KAMSCHADALES.
L'eau......	Ajam, Ii.
La mer....	Keiaga, Ningel.
Lac.......	Corro, Kchou, Koulkhona.
Riviere....	Kig, Kiga,
Sable......	Bouijimt, Kachemt, Simijimtch.
Cailloux...	Koual, Ouvatchou, Ouatch.
Homme....	Krochchouga, Ouchkamja.
Mari......	Kengich, Elkou, Kamjan.
Pere......	Ipip, Apatch, Ichkh.
Garçon....	Paatchoutch, Peaitchitch, Nanatcha.
Femme....	Tchikhengoutch, Ngingitch, Ichitch.
Mere......	Angouan, Aalgatch, Latkchkha.
Fille......	Tchikhouatchoutch, Oukhtchoumakhtcha.
Tête......	Khabel, Tcha, Ktkhin.
Yeux......	Eled, Nannin, Lella.
Oreilles....	Ilioud, Iguiad, Illa.
Nez.......	Kaiako, Kaiki, Kaiakan.
Lèvres.....	Chakchi, Kiffa, Kechkha.
Bouche....	Teloun, Tokhidda, Tchanna.
Langue....	Ditchil, Etchella.
Joues......	Ouan, Ouaad, Kkoaoudda.
Parties naturelles de l'homme..	Kallaka.

Kamfchatka.

Kamſchatka.

FRANÇAIS.	DIALECTES KAMSCHADALES.
Idem *de la femme....*	Koipion, Kouppan.
Les jambes..	Katkhein, Tchkouada.
Iourte, ou logement ſous terre.....	Kiſt, Kichit.
Arc.......	Itchet, Tchkhtch, Tchaſtcho.
Fleche....:.	Kag, Kakha, Kalkh.
Canot.....	Tatkham, Takhtim, Tatkhtoma.
Traîneau...	Chichken, Caachan, Chkhlick.
Hache.....	Koachou, Kouachoua.
Bonnet....	Galaloutch, Pakhal.
Habit......	Koabege, Tangak, Kaptkhatch.
Chauſſure...	Tchilken, Sianoun, Chæoun.
Blanc.....	Gilkalo, Attikh, Atkhala.
Noir......	Drelou, Tiggan, Ktgala.
Rouge.....	Tchatchal, Tchean.
Verd......	Doulkarallo, Noukhouſannou.
Grand.....	Tollo, Khitchin, Pellaga.
Petit.....	Dinelou, Tchoungouiong, Nianikoula.
Haut.....	Dachelou, Kououn, Kingilla.
Chaud.....	Nomla, Kikang, Oumela.
Froid.....	Dikeilou, Sakkeing, Lkelaga.
Mort......	Kiriin, Kitchikin, Kijann.
Vivant...	Kijounilin, Kakova, Kakolin.

Renard,

FRANÇAIS.	DIALECTES KAMSCHADALES.
Renard....	Tchachiai.
Zibeline....	Kimkhim.
Hermine....	Diitchitch.
Loup......	Kitaiou.
Ours......	Kacha.
Goulu.....	Timmi.
Renne.....	Elouakap.
Lièvre.....	Miitchitch.
Veau marin.	Kolkha.
Castor marin.	Kaiikou.
Chat marin.	Tatliach.
Lion marin..	Siout.
Aigle......	Siatch.
Faucon....	Chichi.
Perdrix....	Eioukhtchitch.
Coq de bois..	Tkakan,
Corneille...	Kaæa.
Corbeau....	Kaougoulkak.
Pie.......	Ouakitchitch.
Hirondelle..	Kainktchitch.
Alouette....	Tohelaalaï.
Coucou....	Koakoutchitch.
Bécasse....	Saakouloutch.
Peuplier...	Tkhichin.
Bouleau....	Itchou.
Saule......	Lioumtch.

Kamschatka.

FRANÇAIS.	DIALECTES KAMSCHADALES.
Aulne.	Sikit.
Sorbier. . . .	Kailim.
Petit cèdre. .	Soutoun.
Génevrier. . .	Kakain.
Manger. . . .	Balolk, Tchikhich-Kik.
Boire.	Bigilik, Tikouckhouchk.
Dormir. . . .	Titehkajik, Toungoukoulachk.
Parler.	Kajinoukhchkajik, Kajedoukhtch.
Rire.	Tijuchik, Tachioukachk.
Pleurer. . . .	Tingajik, Touououchik, Sinchtch.

Kamſchatka.





DIALECTES
DES KORIAQUES.

FRANÇAIS.	KORIAQUE.
Dieu....	Angan, Kooikiniakou.
Diable.....	Kalaiaitſčtiga, Okhtkana, Nimſit.
Le ciel.....	Iiagan, Khain, Chilken.
Le ſoleil....	Tiitikou, Kouleatch, Chagalkh.
La lune....	Geiligen.
L'étoile....	Leliapitchan, Ejenitch.
Le jour.....	Galoui, Teloukhtat.
La nuit....	Nikinik, Dikouil. Tenkiti.
Les nuages..	Gingai, Khetchaan, Chamkajon.
La pluie....	Koumoukhatou, Etchkoutch.
La neige....	Kalatig, Pangoulkicha.
La foudre...	Kiigala, Koukigilaati.
La terre....	Noutelekan, Bichimt, Noutiniout.
Montagne..	Naiou, Lujalken, Michankofi.
Le bois....	Outtoukan, Igouſtlin.
Arbre......	Outtepel, Igonft.
Le feu.....	Miligan, Bilgimiltch, Milkhanoul.
La fumée...	Ipiit, Kongalat, Tgatka.
L'eau......	Mimel.
La mer....	Ankan, Ejegou, Ninvigen.

Kamſchatka.

Kamſchatka.

Français.	Koriaque.
Lac.	Gittigin, Kolkh, Gitch.
Riviere.	Oueem.
Sable.	Geitchaam.
Cailloux. . .	Goungoun.
Homme. . . .	Ouimtagoula, Kelgola.
Mari.	Khouiakoutch, Inkhelnkhilch.
Pere.	Empis, Ep, Papa.
Garçon. . . .	Kaiakapil, Kogamnakhankatch.
Femme. . . .	Négouen, Niſnikhch.
Mere.	Ella, Illia, Elli.
Fille.	Igavakig, Gouſikoukou.
Tête.	Leout, Koltch, Tennakal.
Yeux.	Elliſa.
Oreilles. . . .	Viliougi, Flïouſi.
Nez.	Enigittain, Eikou.
Lèvres.	Ouamilkalougen, Koumoon.
Bouche. . . .	Ikiingen, Chakcho.
Longue.	Giigel, Lakcha.
Joues.	Walkalti, Elpou, Lioukhlioukhouſe.
Parties naturelles de l'homme..	Alka.
Idem *de la femme....*	Pennen, Ouata.
Les jambes..	Gitkat, Khtkaſe.

Kamſchatka.

FRANÇAIS.	KORIAQUE.
Iourte, ou logement ſous terre.....	Iainga, Chichtiou.
Arc.......	Igit, Icht.
Fleche.....	Makim, Makma.
Canot.....	Attwout, Kotkhim.
Traîneau...	Ouetik, Chichid, Gatkhi.
Hache.....	Aal.
Couteau....	Ouala, Walawat.
Fer.......	Pilgouten, Walatch.
Bonnet....	Penkc, Galalioutch, Kellam.
Habit.....	Manigitcham, Kouklianka.
Chauſſure...	Plakou.
Blanc.....	Nilgakin.
Noir......	Nooukiu, Lijaeloung, Lwoulklek.
Rouge.....	Nitchitchakin, Lichamff.
Verd......	Aplelia, Noloutcliac, Ikhtchitchi.
Grand.....	Nemeiankin, Koutkholloun, Louhaklin.
Petit......	Eppouloukin, Kouamkaloun.
Haut......	Nenengelokhen, Nioulakin, Likhnolan.
Chaud.....	Nomkin, Nomling.
Froid.....	Nakaialgakin, Nitchakkin.
Mort.....	Viala, Ija; Viſigla.
Vivant....	Koukiioulaattou, Ioulgatch.

Kamſchatka.

FRANÇAIS.	KORIAQUE.
Renard....	Iaioun.
Zibeline....	Kittigin.
Hermine...	Imiaktchak.
Loup......	Egilougoun.
Ours......	Kainga.
Goulu.....	Khaeppei.
Renne.....	Lougaki.
Lièvre.....	Milout.
Veau marin.	Memel.
Caſtormarin.	Kalaga.
Chat marin..	Talatcha.
Lion marin.	Oulou.
Aigle......	Tilmiti.
Faucon....	Tilmitil.
Perdrix....	Eouew.
Coq de bois..	Kinatou.
Corneille...	Tchaoutchawawalou - Ouelle.
Corbeau....	Nimella - Ouelle.
Pie.......	Ouikittigin.
Hirondelle..	Kawalingek.
Alouette....	Geatcheier.
Coucou....	Kaikouk.
Bécaſſe....	Tcheieia.
Peuplier....	Iakal.
Bouleau....	Lougoun.
Saule......	Tikil.

Français.	Koriaque.
Aulne....	Nikilion.
Sorbier....	Eloèn.
Petit cèdre..	Katchiwok.
Génevrier...	Valvakitcha.
Manger.....	Mevouik, Kotua.
Boire......	Migoutchik, Kouiki.
Dormir....	Miialkatik, Boungouiakou.
Parler.....	Kamigoumougat, Pankoulk.

Kamſ-chatka.





DIALECTE DES KOURILES.

FRANÇAIS.	KOURILE.
Kamſchatka. *Dieu*.............	Kamoui.
Diable.............	Ouin Kamoui.
Le ciel.............	Niſs.
Le ſoleil.............	Tchoppou.
La lune.............	Tchouppou.
L'étoile.............	Kéta.
Le jour.............	Ta.
La nuit.............	Sirkounne
Les nuages.............	Ouourar.
La pluie.............	Sirougen.
La neige.............	Oupach.
La foudre.............	Oum.
La terre.............	Kotan.
Montagne.............	Orgour.
Le bois.............	Ni.
Arbre.............	Iantouraſni.
Le feu.............	Api.
La fumée.............	Siouponia.
L'eau.............	Pi.
La mer.............	Atouika.

Français.	Kourile.
Lac.	To.
Riviere.	Per.
Sable	Gta.
Cailloux.	Poina.
Homme.	Ainou.
Mari.	Kakaiou.
Pere.	Mitchi.
Garçon.	Poumpou.
Femme.	Kmatchi.
Mere.	Aapou.
Fille.	Kpommatchi.
Tête.	Paop.
Yeux.	Sik.
Oreilles.	Kfar.
Nez.	Etou.
Lèvres.	Tchaatoi.
Bouche.	Tchar.
Langue.	Akhou.
Joues.	Noutkikhou.
Parties naturelles de l'homme.	Tchi.
Idem *de la femme.*	Tchit.
Les jambes.	Kema.
Iourte, ou logement sous terre.	Tchet
Arc.	Kou.

Kamschatka.

Kamfchatka.

FRANÇAIS.	KOURILE.
Fleche	Akki.
Canot	Tchip.
Traîneau	Chkeni.
Hache	Oukar.
Couteau	Epiia.
Fer	Kaani.
Bonnet	Koutchi.
Habit	Our.
Chauſſure	Kir.
Blanc	Retanoo.
Noir	Ekouroko.
Rouge	Ouratilkiva.
Verd	Téouninoua.
Grand	Porogo.
Petit	Moiogo.
Haut	Triiva.
Renard	Kimoutpé.
Hermine	Tannerum.
Veau marin	Betarkor.
Caſtor marin	Rakkou.
Chat marin	Onnep.
Lion marin	Etaſpè.
Aigle	Sourgour.
Perdrix	Niepoue.
Corneille	Paskour.
Pie	Kakouk.

FRANÇAIS.	KOURILE.
Hirondelle...........	Kouiakana.
Alouette............	Rikintchir.
Coucou............	Kakkok.
Bécaſſe............	Peroroi.
Aulne..............	As.
Sorbier.............	Kokſouneni.
Petit cèdre..........	Pakſeptni,
Génevrier...........	Pachkouratchkoumamai.
Manger.............	Ikama.
Boire..............	Kpekreigioua.
Dormir.............	Kmokonrov.
Parler.............	Kitokroſiva.

Kamſchatka.

Ce peu de mots ſuffit pour donner matiere aux recherches des Philologues, ou Philoſophes grammairiens. On voit du premier coup-d'œil, que la langue des Kouriles eſt la plus originale des trois, qu'on a miſes en parallèle. Ses monoſyllabes dénotent, pour ainſi dire, les premiers cris de la Nature, ou les premiers accens de la voix humaine, qui s'eſſaie & prélude à l'articulation par de ſimples accens. Preſque tous les mots de cette langue ſont ſonores. Pluſieurs commencent & finiſſent par des voyelles. Quelques-uns ont une origine très-ſignificative. Rien de plus analogue au bruit de la foudre, que la ſyllabe *Oum*. Rien

Kamfchatka.

n'eft plus expreffif, pour défigner un pere, que le mot *Mitchi*, qui montre la voie, ou l'inftrument de la paternité. Les Kouriles appellent un enfant *Poumpou*, comme nous l'appellons *Poupon*; & fa mere *Aapou* d'un nom relatif à l'enfant. Ils appellent un arc *Kou*, comme les Anglais l'appellent *Bow*. Ils appellent un canot *Tchip*, mot très-analogue à *Ship*, qui fignifie en Anglais un vaiffeau. Quelle que foit l'origine de ces mots, la langue Kourile parait ifolée, comme les habitans qui la parlent. Elle femble, par fes terminaifons & fa conformation, avoir plus de rapport à la plupart des langues fauvages de l'Amérique Septentrionale, qu'aux langues barbares du Continent de la Sibérie & de la Tartarie. Ne ferait-ce qu'un effet de vaine curiofité, d'examiner l'analogie de toutes les langues des Sauvages Infulaires, pour favoir fi c'eft la Nature qui les a dictées aux hommes, fans le fecours de leur réflexion; comment elle a varié les dénominations des mêmes êtres; en un mot, ce que le climat, le fol, la mer, & les productions, ont apporté d'influence dans la compofition de ces langues? Plus elles feront difetteufes, bornées, monofyllabiques, plus il fera facile de les comparer. On doit trouver entr'elles les mêmes différences, qu'on remarquera dans les peuples qui les parlent, & dans les chofes qu'elles repréfentent.

Kamſchatka.

Quant aux langues, ou dialectes, du Kamſchatka, elles ont beaucoup de reſſemblance, ſoit entr'elles, ſoit avec celles du Continent, où cette Preſqu'iſle eſt attachée. Mais la Nature parait avoir ſouvent guidé, par l'analogie, les inventeurs des mots qui la compoſent. Les mots *Bouijimt*, & *Simijimtch*, qui ſignifient ſable, ſont également compoſés des mots *Chemt*, ou *Semt*, terre, & des mots *Ajam* & *Ii*, qui veulent dire eau; comme ſi le ſable n'était qu'une terre couverte ou baignée d'eau. Les mots *Ououd*, *Ooda*, qui ſignifient bois, ſortent viſiblement des mots *Oua*, *Oo*; *Ouou*, qui veulent dire arbre. *Ououd* eſt compoſé d'*Oua*, comme un bois eſt compoſé d'arbres. Peut-être tous ces mots ne ſont-ils qu'une imitation du bruit que font les arbres agités par les vents. Si cette conjecture eſt haſardée; en eſt-ce une auſſi téméraire de croire que le mot Anglais *Oak*, chêne, a quelque analogie avec le mot Kamſchadale *Oua?* Mais d'où ces deux Nations, ſi éloignées l'une de l'autre, ont-elles tiré des mots qui leur ſont communs? Les Saxons qui conquirent l'Angleterre, y auraient-ils apporté des mots originairement Tartares, ou Sibériens? Le même mot ſerait-il né ſans tranſplantation, comme le même arbre, dans des iſles, ou des pays iſolés? Eſt-ce le bruit du vent à travers les feuillages, qui a dicté le même ſon aux Bretons & aux Kamſchadales, ſitués à-peu-

Kamſchatka.

près ſous la même latitude, mais ſéparés par cent cinquante degrés de longitude? Les mots *Eel* & *Hill*, l'un Kamſchadale, l'autre Anglais, qui ſignifient montagne, ont-ils une origine commune dans une langue primitive? Viennent-ils immédiatement de la Nature, qui, ſous un climat à-peu-près égal, aurait dicté le même ſigne du même objet, à ces deux peuples? L'analogie ne marche ici qu'à tâtons, & l'art des étymologies eſt trop incertain, pour ne pas inſpirer de la défiance & des précautions. Encore un coup, il faut voir & comparer pluſieurs Vocabulaires enſemble, avant d'en tirer des réſultats & des conſéquences qui menent à des principes généraux.

Cependant comme la Nature a formé les êtres analogues, ou de la même eſpèce, ſur un même moule, peut-être a-t-elle auſſi modelé ſur un même type, les noms originaux qui les repréſentent. La plupart des grands objets, communs à tous les pays, excitent par-tout une ſenſation dominante; mais cette ſenſation n'étant pas toujours unique, la maniere de repréſenter ces objets par la parole, ne devrait pas être par-tout la même. Ainſi, tel homme, ou tel Peuple, aura repréſenté le chêne par ſa grandeur, tel autre par ſon fruit, tel par ſon écorce, & tel par ſon principal uſage; ſous la zône torride, par la fraîcheur que donne l'ombre de ſon feuillage; dans le Septentrion, par

Kamſchatka.

la chaleur que communiquent ſes branches jettées au feu. Mais un indice de la pente de l'homme, à imiter la voix de la Nature, dans la formation des mots, c'eſt l'accord de la plupart des langues à repréſenter certains oiſeaux par la répétition de leur chant. Ainſi, le mot Kamſchadale *Koakoutchitch*, le mot Koriaque *Kaikouk*, & le mot Kourile *Kakkok*, rappellent à l'oreille le chant du *coucou*, de même que le mot Français & le mot Latin *cucullus*, qui, par ſa ſignification, dicta ſa prononciation *Concoullous*. Les Kamſchadales repréſentent un traîneau par le bruit qu'il fait dans la neige: les mots *chichid & chkhlichg*, rappellent cette voiture qui gliſſe, ainſi que le mot Koriaque *gatchi*, & notre mot Français *gachis*. Mais n'eſt-ce pas trop de réflexions, peut-être inutiles, ou fauſſes, ſur une matiere qui demande la plus grande ſagacité? Eſt-il permis d'arrêter ainſi ſur des mots l'impatience de ceux qui liſent les Voyages, pour ainſi dire, en courant, comme ils ont été faits? Jettons un dernier coup-d'œil ſur le Kamſchatka.

Comme dans chaque Hiſtoire il y a des faits qui échappent au rédacteur, ou qui ne peuvent entrer dans les diviſions générales des matieres qui la compoſent, il eſt permis de les recueillir à la fin de l'Ouvrage. Ces ſortes de débris ne ſont pas toujours les moins précieux d'une col-

Kamfchatka.

lection, ni fans attrait pour un lecteur qui revient avec plaisir sur un pays dont il connaît déjà la carte & le tableau.

M. Kracheninikow a fait des remarques singulieres sur le flux & le reflux des mers du Kamfchatka. S'il eft vrai, dit-il, que le flux & le reflux, dans la plupart des mers, foient égaux, & arrivent toujours aux mêmes heures, il s'enfuivra que les mers du Kamfchatka ne reffemblent qu'à la mer blanche, où l'on voit, en vingt-quatre heures, un grand flux & un petit flux. Les Kamfchadales appellent ce dernier *manikha*. Tour-à-tour, le gtand flux fe change en petit, & le petit en grand.

L'Auteur obferve d'abord, « que l'eau de la » mer, qui, dans les temps du flux, entre dans » les baies des embouchures des rivieres, n'en » fort pas toujours toute entiere dans le reflux, » mais feulement fuivant l'âge de la lune. C'eft » par cette raifon que les baies, dans le temps du » reflux, font quelquefois à fec, & il n'y a que » l'eau de la riviere qui refte dans fon lit naturel, » au-lieu que dans d'autres temps, fes bords font » inondés. »

Dans le temps de la pleine & la nouvelle lune, le flux dure environ huit heures, & monte jufqu'à près de huit pieds; « enfuite commence le » reflux, dont la durée eft d'environ fix heures,

» & l'eau

» & l'eau de la mer baisse d'environ trois pieds; » après quoi, revient le flux qui dure trois heures, » à-peu-près, pendant lesquelles l'eau ne monte » pas tout-à-fait d'un pied. Enfin l'eau diminue, » & toute l'eau de la mer se retire, & laisse le » rivage à sec. Cette diminution dure l'espace de » sept heures environ. » Telles sont les périodes des marées pendant trois jours, après la nouvelle & la pleine lune. Mais il n'en est pas de même, lorsqu'on approche du dernier quartier; alors les grandes marées diminuent, & le petit flux augmente, jusqu'à se changer en haute marée. Ce changement, d'un flux en l'autre, arrive constamment quatre fois dans un mois.

Kamſchatka.

Lorsque le flux commence, on entend, même par le temps calme, un bruit affreux dans l'embouchure des rivieres, & l'on voit s'élever de grosses vagues, qui se heurtent, écument & jaillissent en petite pluie. Ce combat des eaux de la riviere, avec celles de la mer, dure jusqu'à ce que celles-ci, prenant le dessus, rétablissent le calme. Il semble que la rapidité des rivieres augmente l'impétuosité du flux de la mer. Quand le reflux commence, le combat se renouvelle, comme si la mer résistait par un second flux, au mouvement du reflux. Est-ce au gissement des côtes qu'il faut attribuer ces phénomènes, ou ce

Kamſ-chatka.

qu'on nous donne ici pour une ſingularité, n'eſt-il qu'un ordre conſtant que la mer ſuit par-tout où elle trouve des rivieres ? Ces mouvemens ſont-ils les mêmes dans le golfe de Pengina, que ſur la côte orientale du Kamſchatka ? C'eſt ce que l'Auteur ne dit pas, & ce qu'il ſerait peut-être important de ſavoir.

Glanons encore, & reprenons dans la Gazette Littéraire ce que ſes Auteurs ont pris dans l'Hiſtoire du Kamſcatka.

« Les gloutons, diſent-ils, ſe ſervent d'un » moyen aſſez ſingulier pour tuer les daims : ils » grimpent ſur un arbre, emportant un peu de la » mouſſe, que les daims aiment davantage. Lorſ- » qu'un daim paſſe auprès de l'arbre, le glouton » laiſſe tomber ſa mouſſe ; ſi le daim s'arrête pour » la manger, le glouton ſe jette ſur ſon dos, & » s'attachant fortement entre ſes cornes, lui dé- » chire les yeux, & lui cauſe des douleurs ſi vives, » que ce malheureux animal, ſoit pour mettre fin » à ſes tourmens, ſoit pour ſe débarraſſer de ſon » cruel ennemi, va ſe frapper la tête contre les » arbres, juſqu'à ce qu'il tombe ſans vie. Alors le » glouton partage ſa chair en morceaux, qu'il » cache dans la terre, pour ſe la réſerver. Le » glouton tue les chevaux de la même maniere, » ſur la riviere de Léna. On peut aiſément appri-

» voiser cet animal, & lui apprendre plusieurs » tours. » Mais, quoi qu'il mange moins alors que dans son état naturel de liberté, comme tous les animaux domestiques, cependant il coûte trop à nourrir, s'il est vrai, comme l'a dit M. Glein, qu'il lui faille douze à treize livres de viande par jour.

Kamschatka.

Le moyen le plus hardi d'attraper les ours à la chasse, est celui que les mêmes Auteurs ont décrit. « Un homme, disent-ils, prend dans sa » main gauche, un couteau, & à sa main droite, » un stilet aiguisé par les deux bouts, & attaché » à une corde dont il enveloppe son bras. Il » s'avance ainsi vers un ours, lequel se dresse, » comme d'ordinaire, sur ses pattes de derriere, » & attaque le chasseur la gueule ouverte. Celui- » ci, avec autant d'adresse que de courage, en- » fonce sa main dans la gorge de l'ours, & y » place le stilet verticalement, de maniere que, » non-seulement cet animal ne peut plus refermer » sa gueule, mais qu'il est forcé par les douleurs » cruelles qu'il ressent, de suivre le chasseur » sans résistance, par-tout où l'on voudra le » mener. »

Au sujet des phoques, ou veaux marins, des loutres, des chats & des lions marins, des amours, des combats & des mœurs de tous ces

Kamſchatka.

animaux amphibies, les Journaliſtes qu'on vient de citer, font une réflexion très-philoſophique. Quand on croit, diſent-ils, ces récits fabuleux, ou fort exagérés, on en juge, ſans doute, d'après les animaux qui vivent autour de nous. « On ne s'apperçoit pas que ces animaux ſont » aſſervis, contraints ou dénaturés. Diſperſés par » la crainte, ou le beſoin, l'énergie de leurs » facultés eſt bornée au ſoin de pourvoir à leur » ſubſiſtance, de conſerver leur eſpèce, & de ſe » garantir des embûches de l'homme. C'eſt dans » les lieux déſerts & inhabités, que les animaux » développent & étendent leurs facultés ; ils ſe » rapprochent, s'uniſſent, établiſſent entr'eux une » ſorte de police ; c'eſt l'aſſociation qui perfec- » tionne tous les êtres ſenſibles & animés. Quel » miſérable animal ſerait l'homme lui-même, s'il » était forcé de vivre dans les forêts, ſolitaire & » ſans communication avec ceux de ſon eſpèce ! » Il n'y a autour de nous, que les inſectes qui » vivent en ſociété, parce que leur petiteſſe les » dérobe à la tyrannie de l'homme. Quoiqu'on » ne puiſſe obſerver que très-imparfaitement leurs » mouvemens & leurs mœurs, on y remarque » cependant plus d'intelligence, de ſuite & d'ordre, » que dans des eſpèces d'animaux, dont l'orga- » niſation ſemble bien plus parfaite. »

Kamschatka.

Ces raisonnemens sont confirmés par l'exemple & les jeux d'un animal marin, qui n'ayant pas encore éprouvé les hostilités de l'homme, semblait se plaire à le suivre. Cet animal, que M. Steller a vu sur les côtes d'Amérique, « a environ cinq pieds de long, son corps, plus gros » vers la tête, se rétrecit vers le bas, & est » couvert d'un poil très-épais, gris sur le dos, » & rouge sous le ventre; il a une tête assez » semblable à celle du chien, avec de grands » yeux, des oreilles pointues & dressées, & une » espèce de barbe autour des lèvres. M. Steller a » été fort surpris de ne lui point voir de pattes, » comme aux autres animaux marins. Cette des- » cription ressemble assez à celle que Gessner a » donnée de l'animal nommé *singe de mer*, nom » que celui-ci pourrait mériter, non par sa forme, » mais pour son agilité, & si l'on peut se servir » de ce terme, pour ses manieres. Il nageait » autour du vaisseau pendant plusieurs heures, » regardant tantôt un objet, tantôt un autre, » avec un air de surprise; il s'élevait du tiers de » son corps, au-dessus de l'eau, droit comme un » homme, quelquefois pendant une demi-heure, » passait ensuite pardessous le vaisseau, pour se » remontrer à l'autre bord, dans la même atti- » tude, & répétait cette manœuvre trente fois

Kamfchatka.

» de fuite ; d'autres fois, il paraiffait avec une » efpèce d'herbe à la bouche, qu'il jettait & » reprenait tour-à-tour, en fe jouant de mille » façons. »

Après les mœurs de ces animaux, on peut revenir à celles de l'homme. Les Kamfchadales en ont de raifonnables & de folles, pour réprimer le larcin & le meurtre. « Quoiqu'il n'y ait point » (chez eux) de loix pour venger les offenfes, » il y a des conventions reçues, qui en tiennent » lieu, comme chez tous les Peuples où la fociété » a pris quelque forme. Lorfqu'un Kamfchadale » a été tué, c'eft aux parens à tuer l'affaffin ; cet » ufage a toujours été celui des Peuples non-» civilifés. Quand on furprend un voleur, fi c'eft » fon premier larcin, on lui fait rendre ce qu'il » a pris, & on le laiffe vivre folitaire, fans lui » donner aucune efpèce de fecours. On brûle les » mains de ceux qui fe font rendus plufieurs fois » coupables du même crime. Lorfqu'on ne peut » pas découvrir un voleur, on prend un bou-» quetin, à qui on brûle les nerfs dans une af-» femblée publique, avec beaucoup de cérémonies » magiques : ces peuples ne doutent pas qu'au » moyen de cet enchantement, le voleur ne » fouffre les mêmes tourmens qu'on fait fouffrir » à cet animal. On reconnaît bien dans cet ufage,

» le principe & l'objet de la superstition, qui, » dans sa naissance, a été regardée comme un » supplément à la législation, propre à pré- » venir par des terreurs imaginaires, les crimes » qui se déroberaient à la vigilance de la loi. »

Kamschatka.

Terminons ce résumé, pour ne rien omettre d'important, par un fait de commerce qui prouvera l'utilité de la découverte du Kamschatka. Les peaux des castors marins y sont d'un profit très-considérable pour la Russie. Les Kamschadales peuvent, avec ces peaux, acheter des Cosaques tout ce qui leur est nécessaire, & les Cosaques les troquent, pour d'autres effets, avec les Marchands Russes qui gagnent beaucoup dans le commerce qu'ils en font à la Chine. Le temps de la chasse des castors marins, est le plus favorable pour lever les tributs. Car souvent les Kamschadales donnent un castor au-lieu d'un renard, ou d'une zibeline, quoiqu'il vaille au-moins cinq fois davantage. Un castor se vend quatre-vingt-dix roubles. Cependant autrefois il ne se vendait que dix roubles à Iakoutsk. On n'en fait pas usage en Russie. Mais les Marchands de Moscow achetent de la Chambre du Commerce de Sibérie, ceux qu'on apporte du Kamschatka. Ils les envoient à leurs Commis, sur les frontieres de la Chine, & ce commerce, malgré les frais de

G iv

Kamſchatka.

tranſport, & les riſques où les expoſe l'éloignement de Moſcow à la Chine, eſt d'un très-grand avantage. Quand la Ruſſie aura une navigation bien établie au Kamſchatka, elle y pourra faire un commerce direct avec les côtes de la Chine.

Fin du Livre quatrieme.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.
VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

LIVRE V.
GROËNLAND.

CHAPITRE PREMIER.
Glaces. Climat. Minéraux. Végétaux.

LE GROENLAND qui fut découvert au printemps, il y a fept à huit fiécles, par des Norwégiens & Groënland.

Groënland.

des Islandais, tire le nom de *Terre Verte* que lui donnerent ces voyageurs, de la verdure qu'ils avaient trouvée sur ses bords ranimés par la belle saison. Cependant l'hiver y est comme éternel par les rochers de glace que le froid entasse sur ses montagnes. Si ce pays n'est pas une Isle entre l'Europe & l'Amérique, c'est du-moins là que finit l'une & que l'autre commence ; à moins que l'Asie ne revendique cette aride portion du globe. Quoi qu'il en soit, le Groënland tient à notre hémisphère ; mais la Nature, y ferme, ce semble, par les rigueurs du climat la communication qu'elle y avait ouverte entre les deux Mondes. Est-ce par le Continent qu'ils s'y joignent ? N'y sont-ils séparés que par un léger détroit ? On l'ignore jusqu'à présent. Mais ne fût-ce que pour décider cette question importante à résoudre, on devrait voyager dans le pays dont on publie ici l'histoire ; peut-être ouvrira-t-il la nouvelle route qu'on cherche pour mieux s'emparer de la Terre entiere.

Entre la mer glaciale à l'orient, & le détroit de Davis au couchant, dans un espace d'environ trente-cinq degrés de longitude, le Groënland s'avance & s'étend depuis le cinquante-neuvieme degré de latitude Nord, jusqu'au soixante-dix-huitieme. C'est du-moins à ce voisinage du Pôle que s'est arrêtée l'audace des Voyageurs. Sans

doute elle ira plus loin encore, & l'homme pourra mefurer un jour, par fes pas, tout le globe qu'il habite. Alors on fauta fi le Groënland confine & fe joint au Spitzberg & à la Nouvelle-Zemble, s'il réunit les deux hémifpheres aux nœuds du Pôle, s'il touche à l'Amérique, & fi c'eft par-là que le nouveau Monde, forti du lit des mers, s'eft peuplé des Sauvages de l'ancien Monde; vafte objet des connaiffances de l'efprit humain, attrait nouveau pour fon infatigable curiofité! Groënland.

La Côte occidentale du Groënland, feule portion de ce pays qui foit aujourdhui connue, ou du-moins fréquentée, prend du Sud au Nord, une étendue d'environ vingt degrés. Elle eft coupée & comme dentelée, par une infinité de baies qui font parfemées d'une multitude innombrable de petites Ifles. C'eft-là que la mer femble s'être retirée, en s'éloignant de l'Amérique Septentrionale. On dirait qu'elle y laiffe à regret échapper de fon fein des terres qu'elle avait fans doute englouties, car tandis que l'Iflande eft féconde, cultivée & policée même, par la nature d'un fol habitable, d'où vient que le Groënland, à la même hauteur du Pôle, fe trouve défert, ftérile, d'un abord & d'un féjour également pénibles? N'eft-ce pas que ce pays, prefqu'entierement couvert & traverfé par les eaux, porte des marques plus récentes des inondations fuc-

Groënland. ceſſives dont l'Océan ſe plaît à dévaſter & délivrer tour-à-tour les différentes contrées d'un globe qui ſemble lui ſervir de jouet? A la vue des Iſles & des Golfes qui ſe multiplient ou s'agrandiſſent autour du Groënland, il eſt difficile de ne pas ſoupçonner que la mer refoule, pour ainſi dire, des Pôles vers l'Equateur; & ce qui peut autoriſer cette conjecture, c'eſt que le flux qui monte juſqu'à dix-huit pieds au Cap des Etats, ne s'élève que de huit pieds à la baie de Disko, c'eſt-à-dire, à dix degrés plus haut de latitude au Nord.

Toute cette Côte eſt hériſſée de rochers inacceſſibles, mais qui ſe laiſſent voir à plus de quarante lieues en pleine mer. La terre y eſt ſtérile, où plutôt le roc aride & nu, s'y dérobe conſtamment ſous la glace & la neige, qui s'accumulant d'année en année, ont comblé les vallons & mis des plaines au niveau des montagnes. Les rochers d'où la neige diſparaît quelquefois, n'offrent au loin, qu'un front noir & ténébreux, ſans trace de verdure ni même de terre, mais de près; on y découvre des veines d'une pierre marbrée, des lambeaux de gazon, de mouſſe, ou de bruyere, comme jettés par haſard ſur le roc, & dans les vallées, quelques buiſſons épars autour des étangs, & le long des ruiſſeaux. Quiconque a vu la Norwège, croit la retrouver

dans le Groënland, si ce n'est que les montagnes, là couvertes d'arbres, & coupées à pic dans le sein de la mer qui les baigne, sont ici toutes nues, & comme environnées des étangs & des marais glacés que l'Océan y forme pour les rendre, ce semble, doublement formidables.

Groënland.

A l'entrée du Groënland, par le Midi, s'offre le Cap *Farwel*. C'est une Isle séparée du *Statenhok*, ou *Cap des Etats*, par un courant si étroit, que la mer, en se brisant contre les rochers, les brise à son tour, & les roule en pièces dans ses tourbillons. Ce détroit est tourmenté de vents impétueux, à-peu-près comme celui de Magellan, avec lequel il a d'autres rapports de situation, car l'un est aussi voisin du Pôle arctique, que l'autre peut l'être du Pôle austral.

En montant au Nord, on trouve le détroit de Frobisher, matiere de contestation entre les Navigateurs, ou les Voyageurs qui doutent encore si la mer communique de l'orient au couchant par cette issue. On ne sait pas même si Martin Frobisher, envoyé au Groënland en 1576, par la Reine Elisabeth, a jamais découvert ou tenté ce passage. M. Egede, qui est notre premier guide dans l'histoire de ce Pays très-peu connu, dit qu'après avoir essayé de passer à la côte orientale du Groënland, par ce prétendu détroit, il n'a pu s'assurer si c'en était un réellement. M. David

Groënland.

Crantz, dont les relations plus récentes & plus étendues, ont beaucoup enrichi cette partie de la connaissance du globe, prétend que le détroit de Frobisher existe, mais que les glaces en ont fermé le passage. Il nous donne à ce sujet, la relation d'un Facteur des Colonies Danoises, qu'il suffit d'entendre raisonner, pour donner confiance à ce qu'il rapporte. Voici l'extrait de son récit.

« J'ai eu toutes les facilités dans mes voyages, » de bien examiner le détroit de Frobisher. Je » ne pouvais d'abord concevoir comment il appor» tait tant de glaces dans la mer, sans qu'il en » parût aucune diminution sensible dans un pas» sage qui devait être fermé par les terres, s'il » n'eût été qu'une baie. Ce débordement des » glaces dure depuis Juillet jusqu'en Novembre, » & lorsque le courant est fort & le temps calme, » elles forment sur la mer une étendue de vingt » à trente lieues de longueur, sur cinq ou six de » largeur, à moins que le vent ne les pousse plus » avant, & ne les disperse. Quand je demandais » aux Groënlandais d'où venait cette prodigieuse » quantité de glaces, c'est que le canal est long, » & n'a point de fin, me répondaient-ils; on dit » que nos peres le traversaient autrefois.

» Impatient de ne pas en savoir davantage, je » me hasardai, en 1747, d'avancer dans cette baie » avec quelques Groënlandais qui chassaient aux

Croënland.

» rennes. Quand j'eus fait quatorze lieues à travers
» les glaces, je grimpai fur une montagne, d'où
» je crus pouvoir découvrir toute la longueur du
» détroit; mais ma vue, qui s'étendait à quarante
» lieues, ne m'offrit que des montagnes & des
» glaces entassées les unes fur les autres, de forte
» qu'elles devaient me cacher l'embouchure orien-
» tale que je cherchais, foit qu'elle fût entre ces
» amas de glaces flottantes, ou derriere cette
» longue fuite de montagnes. Je fus cependant ar-
» rêté fur ce fommet, par un bruit extraordinaire,
» comme de plufieurs canons qui tireraient à-la-
» fois. C'était le froiffement des glaces qui fe
» heurtaient dans le paffage étroit où le courant
» les entraînait; d'un autre côté, c'était comme
» le mugiffement d'une cafcade : je reftai quelque
» temps abforbé dans ce fentiment mêlé de ter-
» reur & d'admiration que la Nature infpire,
» quand elle fe montre ou fe fait entendre au
» loin. Je compris que c'était l'eau qui coulait avec
» fracas, fous les pièces de glace, & que par
» conféquent il y avait un courant qui les pouffait
» dans ce détroit; mais je n'en étais que plus em-
» barraffé de comprendre comment le détroit
» pouvait être bouché, tandis qu'il y paffait chaque
» année, en très-peu de jours, une quantité de
» glaces, d'une étendue fi confidérable. En 1751,
» j'eus la folution de ce problême, dans un

Groënland.

» voyage que je fis à *Eisblink*, où j'avançai dans » les terres aussi loin qu'aucun Groënlandais eût » jamais été. Je découvris que, quoiqu'il ne pa- » raisse aucune différence entre la terre-ferme & » la mer, quand elles sont couvertes d'une croûte » de glace immobile, il peut fort bien y avoir de » l'eau où l'on n'imagine que de la terre. Je com- » pris de plus, que des glaces pouvaient être en- » traînées par le courant dans la haûte mer, sous » un détroit dont la surface est glacée. Car on » ignore quand & comment se ferme l'embou- » chure de la baie qu'on appelle le *Pont de glace*. » Il est probable qu'au fort de l'hiver, durant le » calme des grands froids, les glaces flottantes, » qui viennent de la mer, s'arrêtent & s'engorgent » dans l'embouchure, qu'elles se couvrent ensuite » d'un amas de neige, dont la gelée fait une nou- » velle croûte de glace; que, dans les dégels du » printemps, il n'y a que la superficie de cette » masse qui fonde pendant le jour, pour geler » encore la nuit, & que les glaces ainsi cimentées » par la neige & la gelée, forment un amas si dur » & si solide, que le soleil, ni les courans, ni » les vents ne peuvent les dissoudre & les dis- » perser durant l'été. Après bien des années, la » quantité des neiges qui s'amassent & se dur- » cissent sur la glace, augmente & s'élève de » façon que la force du courant y peut creuser

en-dessous

» en-dessous des arches de vingt brasses de hauteur. Groënland.
» Les pièces de glace qui tombent, chaque année, » des montagnes dans la baie d'*Eisblink*, sont en» traînées par le courant sous ce pont. Les plus » petites y glissent facilement, & les plus grandes » s'y heurtent & s'y brisent jusqu'à ce qu'elles y » puissent passer en morceaux détachés; c'est ainsi » que se forme ce fameux *pont de glace*. Il en » doit être à-peu-près de même dans le détroit » de Frobisher, par lequel la mer fait passer des » courans de glace, d'Orient en Occident, sous » des ponts cimentés d'une neige durcie par les » hivers. Peut-être ce détroit a-t-il une issue ca» chée sous terre, du côté de l'Orient, & d'au» tant moins large, qu'on remarque dans les pièces » de glace qui se dégorgent à l'embouchure oc» cidentale de ce canal, qu'elles ne sont pas lisses » & polies, mais raboteuses & sillonnées; ce qui » prouve qu'elles ont été froissées & morcelées » par le courant dans le passage. »

Le même Voyageur, que la curiosité semble attacher à cette extrémité du Nord, autant & plus que l'intérêt de son commerce, a tenté non-seulement de découvrir, mais de parcourir toute la longueur de ce détroit, pour voir s'il n'y aurait pas de communication entre la côte orientale & la côte occidentale du Groënland. Il croit que du côté de l'Orient, où l'on imagine que perce le

Groënland.

détroit de Frobisher, il ne doit y avoir que deux ou trois montagnes qui ne ſoient pas toutes de glace, au-lieu qu'au Nord-Eſt & au Nord-Oueſt du Groënland; on diſtingue très-bien le ſommet des rochers, & la pierre ou la terre nue au-deſſus des glaces & des neiges; d'où il conclut qu'il y a un chemin, ou plutôt un courant de mer à travers le Groënland; mais il ne conſeille à perſonne de ſuivre cette route. « Ce n'eſt pas, » dit-il, qu'on n'en puiſſe traverſer les glaces à » pied, avec un canot ſur la tête, ſoit en deſ- » cendant de petits vallons de quatre ou cinq » braſſes, ſoit en ſautant d'un ſommet de glace à » l'autre, comme je l'ai fait avec quelques Groën- » landais, nous appuyant ſur des perches, ou ſur » le canon de nos fuſils, que nous avions apportés » pour vivre de notre chaſſe. À la vérité, l'on » trouve quelquefois dans ces glaces, des trous » qui n'ont pas de fonds, mais ils ne ſont pas » larges, ou l'on peut en faire le tour. Les plus » grands inconvéniens ſont l'impoſſibilité qu'un » homme apporte les proviſions de vivres né- » ceſſaires pour un ſi long voyage, & la difficulté » de reſpirer au milieu de ces glaces, où l'on » eſt obligé de paſſer les nuits ſans tente ni toit » d'aucune eſpèce. Car, quoique nous euſſions la » précaution de ne point dormir ſur la glace ou » la neige, cependant, malgré les peaux d'ours

» & de rennes, malgré les fourrures & les habits » chauds dont nous étions garnis, à peine avais-je » pris une heure de repos, que je me sentais tout » le corps gelé ; de sorte que je n'ai jamais » éprouvé tant de froid en plein air, dans le » cœur de l'hiver le plus rigoureux du Groënland, que j'en avais sur le détroit de Frobisher » aux premiers jours de Septembre. »

Groënland.

Au-dessus de ce détroit, s'élève ce sommet qu'on appelle *Eisblin*, & dont le Voyageur, que nous venons de citer, a déjà parlé. C'est une grande montagne de glace, dont la cime brille de loin aux yeux des Navigateurs, & jette une lumiere, qui ressemble à l'aurore boréale. Cette espèce de phare est placée sur une baie dont l'embouchure est fermée par un rempart de glaces que la marée y pousse, & que le froid y gele & consolide ensemble. Elles forment, comme nous l'avons dit, un pont de glace avec ces arches : le pont s'étend d'un bord de terre à l'autre, l'espace de huit lieues en longueur, sur deux lieues de largeur. Les arches s'élèvent de quarante-deux à cent vingt pieds de hauteur. On peut passer sous ce pont en batteau, si l'on ne craint pas les pièces de glace qui se détachent quelquefois des arches, ou qui roulent des montagnes dans le canal d'où le reflux les entraîne dans la mer. Lorsque les Groënlandais veulent aller au havre d'Eisblin, ils

Groënland.

prennent leurs petits canots sur leurs têtes, & vont par terre gagner une baie ouverte & commode de vingt lieues de longueur, & large de deux lieues. Autrefois même ils y avaient bâti des maisons, ce qui prouve que l'embouchure de la baie n'a pas toujours été fermée. Les langues de terre ou bancs, qui s'étendent aux deux côtés du pont de glace, sont d'un sable si fin & si léger, que les grands vents en obscurcissent l'air comme d'un nuage, & le portent à plus de douze lieues au loin, de façon qu'on a, malgré soi, la bouche & les yeux remplis de cette poussiere.

Vers le soixante-quatrieme degré de latitude nord, on trouve une montagne, la plus haute peut-être qui soit dans le Groënland. Elle a trois branches ou pointes, dont la plus élevée se voit à soixante lieues en pleine mer. Cette montagne tient lieu de phare aux Navigateurs, & de barometre aux habitans du pays; car, dès qu'on est menacé de la tempête, le sommet de ce pic est enveloppé d'un petit nuage ou brouillard de pluie; du reste sa cîme est constamment découverte, parce que la roideur de la montagne ne permet à la neige & aux glaces de se loger que dans ses fentes ou ses crevasses.

Un peu plus haut (toujours au Nord) est le golfe de *Bals-River*, qui s'avance au Nord-Est dans les terres, jusqu'à la longueur de vingt-huit

lieues ; ſur quatre lieues d'un bord à l'autre, dans ſa plus grande largeur. C'eſt à l'entrée de ce golfe qu'on trouve quelques centaines d'Iſles enfermées dans une enceinte de ſix lieues au plus. Groënland.

Non loin de-là, ſont les Iſles de *Naparſók*; remarquables par des traces de vie & de fécondité. On y voit de la verdure, on y entend des oiſeaux. La mer y pouſſe des poiſſons & des veaux marins; elle y jette une quantité de bois dont elle a dépouillé d'autres bords. C'eſt enfin là que s'arrêtent les glaces flottantes que la mer roule de la côte orientale, autour du Cap des Etats, & qui, pouſſées enſuite par les vents du Sud, ne peuvent aller plus loin, parce que les courans trouvent à ce point du Nord, une ſorte de réaction qui les tient en équilibre, ou de barriere invincible que la Nature leur oppoſe.

Depuis le ſoixante-cinquieme degré juſqu'au ſoixante-ſeptieme, il n'y a rien qui fixe l'attention des Voyageurs. Vers le milieu du ſoixante-ſixieme degré commence le détroit de Davis, où l'Amérique fait face à la côte occidentale du Groënland.

L'objet le plus conſidérable pour les Géographes & les Navigateurs qui côtoyent le Groënland dans le détroit de Davis, c'eſt la baie de Disko. Elle eſt d'environ cent-ſoixante lieues de

Groënland. tour, entre le soixante-huitieme & le soixante-onzieme degré de latitude. Il faut y entrer à travers une multitude de petites Isles, dont une partie s'élève & s'avance vers l'Orient, & l'autre à l'Ouest, vers la grande Isle de Disko. Celle-ci donne son nom à la Baie dont elle pourrait ouvrir & fermer l'entrée, comme l'Isle de Cuba pourrait dominer sur le golfe du Mexique; au Nord de la Baie, c'est une plaine élevée & couverte de neige; au Midi, le terrain est plus bas & plus uni. L'eau de la Baie s'appelle le Weigats, qui a six lieues de largeur. La pêche y est abondante, & la meilleure de la contrée. Les Groënlandais y prennent en hiver, une grande quantité de veaux marins sur la glace, & de petites baleines au printemps. Les bords de la baie de Disko sont les plus peuplés de toute la côte de Groënland, & c'est la meilleure place de commerce pour ce canton du Nord.

Au-dessus de l'Isle & de la Baie de Disko, on trouve pour dernier havre, *Nogsoak*, ou le grand-Cap. C'est-là que finissent le Weigats, les Colonies Danoises, & les lumieres des Navigateurs sur le Nord du Groënland. C'est de-là qu'on entre dans la Baie de Baffin, qui s'étend depuis le soixante-douzieme jusqu'au soixante-dix-huitieme degré du Pôle arctique. Guillaume Baffin, qui la découvrait, en 1716, par le détroit de Davis, n'y trouva point

d'habitans au soixante-quatorzieme degré, mais seulement la place & les traces de quelques tentes, d'où il conjectura qu'il y venait des pêcheurs à certains temps de l'année. Malgré les prétentions des Groënlandais de Disko, qui veulent que le Groënland soit habité jusqu'au-de-là du soixante-dix-huitieme degré, on ne saurait vivre dans ces climats du Nord si reculés. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des oiseaux de mer, des ours blancs, des veaux marins, & même des baleines. Mais les nuits d'hiver y sont de toute la journée; le pays n'est que de glace & de rocher; les hommes y manqueraient de bois & de fer; ils n'y trouveraient pas même du foin pour mettre dans leurs souliers, & ne pourraient trafiquer que pour de l'herbe ou de la paille, ni bâtir leurs maisons que d'argille, au-lieu de pierre, que de cornes ou d'arêtes de poissons, au-lieu de bois. Groënland.

Ce n'est jusqu'ici, que le tableau géographique du Groënland; mais, avant d'entrer dans ses terres, & de parcourir les mers qui l'environnent, on doit aux voyageurs un détail précis & circonstancié de ses ports, & comme un itinéraire qui les guide dans une contrée trop peu fréquentée pour être assez connue.

Depuis le Cap *Farewel* jusqu'à *Fridéric-Shaap*, il y a cent lieues qu'on peut faire en cinq jours.

[redacted] Groënland.

1.° Ce Cap est comme flanqué de deux Isles; l'une est *Sermesok*, ou l'*Isle de glace*, & l'autre *Nennortalik*, ou l'*Isle aux Ours*, environnées elles-mêmes de grandes & de petites Isles; elles sont séparées de la Terre ferme par un détroit ou courant rapide, au travers duquel on passe, dit-on, de l'Ouest à l'Est du Groënland.

2.° *Onartok*, Isle charmante, d'une belle verdure & d'un havre commode pour la pêche des harengs. Elle tire son nom d'une fontaine bouillante, & si chaude même en hiver, qu'une pièce de glace qu'on y jette est aussi-tôt fondue.

3.° *Ikkersoak*, ou *grande Baie*. Aux environs on trouve, dans la Baie d'*Igalik* ou des *Eaux chaudes*, des pierres transparentes, angulaires, & si dures qu'elles coupent le verre comme fait le diamant. Ensuite vient *Tunnunliarbik*, ou la *Baie aux Angles*, assez bon Havre; puis *Kangek* & *Aglutok*. Ce sont les plus beaux lieux qu'il y ait dans tout le Groënland, les plus anciennement habités, & les mieux fréquentés de nos jours.

4.° *Kikkertarsoak*, ou la *grande Isle*. Elle offre un port où les Allemands faisaient jadis un grand commerce. Cependant, en 1742, un de leurs vaisseaux à l'ancre y fut brisé par les glaces qu'une tempête y poussa du Midi, mais l'équipage se sauva.

5.° *Kudnarme*, bonne habitation sur la Terre-ferme, près de quelques Isles. Un peu plus haut s'avance un Isthme assez long, mais étroit. Les Groënlandois l'appellent *Ittiblik*, ils s'y retirent quand la mer est grosse. Groënland.

6.° *Sermeliarsok* ou *la Baie de Glace*, bonne pêcherie de harengs & de veaux marins. Cette Baie que les Géographes placent au soixante-&-unieme degré vingt minutes, entrait probablement dans le Détroit de Frobisher; mais les glaces lui en ferment aujourd'hui la communication.

Tous ces lieux sont peuplés ou habités par les Groënlandois, & peu connus ou peu fréquentés des Européens. Nous allons parler maintenant des Colonies Danoises, qui se sont établies sur le reste de la côte, depuis le soixante-deuxieme degré jusqu'au soixante douzieme.

Colonies Danoises.

La premiere Colonie qu'on rencontre en arrivant de l'Europe, au Groënland, est celle de *Fridéric'Shaap*, fondée en 1742. C'était une très-bonne place de commerce, à un mille & demi de la mer. On y trafique en huile de baleine, en peaux de renards & de veaux marins. Cette Colonie a perdu & souffert beaucoup par les glaces, dans les commencemens, au point que les vaisseaux qui venaient lui apporter des provisions, étaient obligé d'aller les décharger au port de *Godhaab* ou *Bonne-Espérance*, d'où on les

ou les Isles de *Kellingeit*, à cinquante lieues environ de la premiere Colonie. C'est un endroit excellent pour la chasse ou la pêche des veaux marins qu'on prend très-facilement entre les Isles où ils se trouvent comme enfermés. Groënland.

Environ à huit lieues plus loin est *Buxe-Bay*, où les Allemands ont un port, ouvert aux batteaux des Groënlandois errans, qui viennent s'y cantonner durant l'hiver.

A six lieues plus haut se trouve *Kariak*, remarquable par une riviere dans le continent.

A deux lieues plus loin la grande Baie d'*Amaralik* ou de *Bals'River*. La mer y donne du poisson, & la terre des Rennes; le sol y est parsemé de gazon, de buissons; on y trouve de la pierre de taille, qu'on prend même pour du marbre bâtard, avec des veines de grenat.

Au-dessous de la triple montagne de *Hiorte-Tag* ou de *Stag-Shorn*, on trouve à six lieues de la Baie d'*Amaralik*, celle de *Kobe*, où se prend du saumon nain, qui s'enfonce çà & là dans de petits étangs.

La troisieme Colonie est celle de *God'Shaab*; située au soixante-quatrieme degré quatorze minutes, à l'extrémité de la Baie de *Bals-River*. Parmi les cent Isles que renferme cette Baie, les plus considérables que les nationaux appellent *Kittiksut*, ont au Nord l'Isle de *Kangek*, ou

Groënland.

de l'Espérance, qui confine au *Westerland*, séparé du Continent par un petit Détroit, où les Groënlandois font une très-bonne pêche en automne. Au midi passe un autre courant, qu'on appelle *le Passage du Sud*, & qui sépare les Isles de *Kittiksut* d'une multitude de grandes Isles, entre lesquelles est le Détroit de Hambourg. Au Nord-Est, elles ont un troisieme passage, qui conduit dans les terres à une Péninsule, où se trouve un Havre commode pour les vaisseaux qui font la pêche de la baleine. A une demi-lieue sur la côte, à l'Ouest, est la Maison ou Communauté des Freres Moraves du Groënland, qu'on appelle *New-Hernhutt*, & à une pareille distance au Nord, la Colonie de *Bonne-Espérance*. Elle consiste en une maison, où logent le Facteur & le Missionnaire, avec leurs gens; puis une Eglise, un magasin, une forge, & une brasserie.

A deux lieues au-dessus s'élève l'Isle de *Saalberg*, ou *La Montagne de la Selle*, tirant son nom de sa cime, qui ressemble à une selle de cheval. On la voit de quarante lieues de loin. Les oiseaux s'y retirent dans les nuits de l'hiver. Tout auprès on trouve l'Isle aux Ours, & l'Isle *Aupillatork*, qui ont environ huit lieues de long, & sont entre deux Baies.

L'une de ces Baies tire au Sud-Est, vers *Pissiksarbik*, où la pêche est bonne; elle est terminée

par une autre plus petite qui s'avance dans les terres.

Groënland.

L'autre Baie est au Nord. Elle a à l'Ouest *Kanneisut*, pays plat & désert, coupé de rochers. On y trouve pourtant une pêcherie de saumon, avec un lac d'eau douce, long de huit lieues, mais très-peu poissonneux. Cette Baie du Nord se divise en deux branches; l'une s'appelle *Ujaraksoak*, dont les bords fournissent une pierre blanche & douce comme de la craie; & l'autre branche est couverte de glaces.

Telle est à-peu-près la Colonie de Bonne-Espérance, qui fut d'abord placée à l'Isle de Kangek, en 1721, puis transportée dans le Continent en 1728. Tout ce quartier était sans comparaison le meilleur de la côte Occidentale, & contenait quelques milliers de Groënlandois. Mais, depuis que la petite vérole l'eût dépeuplé, en 1733, il ne s'est pas rétabli pour le nombre des habitans. Un Facteur qui s'est attaché à faire un dénombrement exact de la population de ces côtes, n'a trouvé dans l'espace de quarante lieues, que neuf cens cinquante-sept Groënlandois domiciliés. Encore est-ce un canton des plus peuplés, car si vous en exceptez la côte du Sud & la Baie de Disko, vous pourrez voyager l'espace de vingt lieues sur ces côtes, sans trouver une seule ame. En supposant donc qu'il y ait quatre cens lieues

de pays habité, & mille ames par quarante lieues, eu égard au Sud & au Nord de la côte, qui sont assez peuplés, le total de la population devrait monter à dix mille ames. Cependant le Facteur dont nous avons parlé, n'en compte que sept mille. Il assure qu'en 1730 le Groënland pouvait avoir trente mille habitans Indigènes, & qu'en 1746, il n'en trouva que vingt mille. Depuis cette époque ce nombre a diminué encore des deux tiers.

La quatrieme Colonie est à *Zukkertop*, située au soixante-cinquieme degré quarante-huit minutes, & fondée en 1755, à cinquante-six lieues de celle de Bonne-Espérance. Son nom dérive de trois montagnes qui ont la forme conique d'un pain de sucre, & qui servent de signal aux Navigateurs, pour entrer dans son Havre. C'est un des meilleurs & des plus sûrs qu'il y ait dans tout le pays, à une demi-lieue de la haute mer, entre deux petites Isles qui le couvrent. Outre le poisson & les oiseaux que cette côte fournit en abondance, on y voit de temps en temps des baleines; mais les Groënlandois en prennent rarement, & les Européens jamais, faute de batteaux propres à cette pêche.

Au-dessus de Zukkertop, on passe deux Baies, dont l'une longue de trente-cinq lieues, est bordée de verdure; puis à vingt lieues plus loin, on

trouve une grande Isle au milieu d'une foule de petites. Elle est remarquable par des grosses baleines, & la quantité de saumons qu'on y pêche. La terre y contient une sorte d'argille blanche, qui brille comme l'argent, & ne brûle point dans le feu. Parmi les rochers, qu'on y voit, il en est un fort grand avec une vallée profonde, où la marée amene dans les beaux jours d'été, quantité de veaux marins, qui se trouvant à sec dans le reflux, sont pris comme dans un filet par les Groënlandois qui les tuent. A quarante lieues de Zukkertop, est la Baie d'*Amarlok*, auprès de laquelle on prend tous les ans quelques baleines.

Groënland.

La cinquieme Colonie est celle d'*Holsteinburg*, fondée en 1759, l'une des plus commodes pour le commerce & le séjour.

La sixieme est celle de *Sud-Bay*, au soixante-septieme degré trente minutes. Elle avait été formée en 1756; mais, depuis l'établissement de celle d'*Holsteinburg*, on n'y tient plus qu'un homme pour tirer l'huile de baleine des Groënlandois qui sont au voisinage.

La septieme Colonie s'appelle *Egedes minde*, du nom du Capitaine *Egede*, qui l'établit en 1759, & voulut perpétuer ainsi la mémoire de son pere, ce sage & zélé Missionnaire à qui le Danemarck est redevable de ses établissemens

Groënland.

dans le Groënland, & l'Europe, des plus justes notions que nous ayons de ce pays éloigné. La pêche de la baleine avait très-bien réussi d'abord dans les trois dernieres Colonies; mais les Groënlandois les fréquentent peu depuis quelque temps, quoique le pays soit excellent pour la pêche & la chasse : leur raison est qu'à Egedes minde, les glaces ferment le port durant tout l'hiver jusqu'au mois de Mai, & qu'alors la saison de pêcher la baleine est passée. Aussi délibere-t-on si l'on ne transportera pas cette Colonie aux Isles de Dunk.

La huitieme est à *Christians-hope*, établie en 1734, au soixante-neuvieme degré & demi, ou selon d'autres, au soixante-huitieme trente-quatre minutes.

La neuvieme Colonie est à *Claus-haven*, qui est plutôt un Comptoir. A quatre lieues plus avant dans le Nord, est *Ice-Bay*, ou la *Baie de glace*, où fut jadis un Port ouvert, qui maintenant est fermé par les glaces : car il en sort chaque année des montagnes entieres.

La dixieme est celle de *Jacob's-haven*, ou le *Port de Jacob*, pratiqué en 1741. Le commerce des trois précédentes n'occupe qu'un seul vaisseau, dont la charge est de quatre cens muids d'huile de baleine, chacun de quatre-vingt gallons.

La onzieme

La onzieme Colonie, eſt entre le ſoixante-neuvieme & le ſoixante-dixieme degré, à *Ritten-benk*, fondée en 1755. Groënland.

Enfin la douzieme eſt à *Noogſoak*, à l'extrémité du Weigats. Elle fut érigée en 1758.

La Nature a ſemé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation, & lorſqu'elle ceſſe de nous prodiguer ſes bienfaits, elle attire encore nos hommages même par l'effroi qu'elle nous inſpire. Mais parmi les horreurs dont elle s'environne quelquefois, & qui doivent entrer dans le dépôt de ſes tréſors, pour compoſer le ſyſtême d'où réſulte le bien univerſel; rien ne mérite plus l'attention d'un Etre intelligent & curieux que ces maſſes énormes de glace dont elle a revêtu les Pôles du Globe, & fortifié, pour ainſi dire, les pivots de la terre.

Il faut que le Groënland ſoit comme pétrifié de glaces, à voir la prodigieuſe quantité qu'il en flotte au loin ſur toute la face des mers dont ce pays eſt entouré. C'eſt un ſpectacle qui n'eſt pas ſans quelque plaiſir que ces montagnes de glace, qui repréſentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu ſur la terre, & où la Nature ſemble ſe divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt c'eſt une Egliſe avec un clocher qu'on ſe figure voir dans le lointain; tantôt un Château avec ſes tours & ſes créneaux : quelquefois c'eſt un vaiſ- Glaces.

Groënland.

seau qu'on croit fendre la mer à pleines voiles; & souvent il arrive qu'un Pilote trompé par l'éloignement & la ressemblance, s'écarte de sa route & redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire; d'autres fois ce sont de grandes Isles couvertes de plaines, de vallons & sur-tout de montagnes dont la tête s'élève à six cens pieds au-dessus des eaux. Un Missionnaire, homme d'ailleurs peu crédule & digne de foi, rapporte qu'à la Baie de Disko, dans un fond de trois cens brasses d'eau, l'on a vu de grandes montagnes de glaces subsister des années entieres, au point qu'il y en avait une qu'on appellait la *ville d'Amsterdam*, & une autre la *ville de Harlem*, & que les voyageurs allaient radouber leurs vaisseaux, & décharger leurs marchandises sur ces villes flottantes.

Cette glace est pour l'ordinaire très-dure, claire & transparente comme du verre, d'un verd pâle, ou d'un bleu céleste; mais quand on la fait fondre & regeler, elle devient blanche. On en voit qui tire sur le gris & même sur le noir, mêlée & incrustée de terre, de pierres & de brossailles, que la pluie y a fait entrer & qui sont incorporées avec la glace, comme le ciment dans une muraille.

Ces blocs & ces masses grandes ou petites, se rencontrent sans nombre dans les baies du Dé-

troit de Davis, sur-tout au printemps, après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines, & jettées par pièces dans le Détroit où elles se pressent vingt & trente à-la-fois, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent & s'entassent l'une sur l'autre, par l'embarras de passer dans un chemin qu'elles se ferment à l'envi. Groënland.

Quelques-unes s'attachent & séjournent sur les côtes plates, jusqu'à ce que le soleil les ait insensiblement fondues, ou que le flux, les tempêtes & les courans les aient enlevées des bords de la côte pour les entraîner à la mer.

Il y a des glaces qui s'épaississent entre les rochers jusqu'à les surpasser de leur propre cime. Elles sont bleues, percées de fentes & de cavités, sillonnées par les torrens de pluie, & couvertes de neiges qui, dans une continuelle alternative de fontes & de gelées, s'élèvent d'année en année à une hauteur prodigieuse. Elles sont d'une nature plus solide que les glaces flottantes, & ne sont pas moins curieuses par leurs décorations. On y voit comme des arbres avec leurs branches & des flocons de neige à la place des feuilles : ici se sont des colonnades & des arcs de triomphe : là des portiques & des façades avec des fenêtres; & les rayons de lumiere azurée qui sortent du

Groënland. fond de ces miroirs naturels, réfléchissent au-dehors comme des images de gloire céleste.

Il est difficile d'expliquer comment se forment & d'où viennent ces énormes montagnes de glace qu'on voit flotter sur une immense étendue de mer. Les uns disent qu'elles naissent de la mer elle-même, qui se gele jusqu'au fond dans les baies, d'où elles sont détachées par les fontes de neige qui débordent au printemps, puis grossies par les brouillards & les pluies qui se congelent, enfin emportées par les vents dans le grand Océan. Mais, outre que la mer se glace rarement à plus de six pieds de profondeur, & qu'on ne la trouve jamais prise jusqu'au fond dans les baies les plus petites & les plus calmes, on observe que ces pièces de glace ne sont point salées, mais douces comme l'eau des rivieres; il est donc à présumer qu'elles sortent, pour la plupart, des fleuves & des ruisseaux, ou des montagnes & des rochers qui les forment dans leurs profondes cavernes.

Ces montagnes sont si hautes que la neige, sur-tout quand elle vient du Nord, ne saurait y fondre le jour & doit se glacer la nuit. Elles ont des cavités où le soleil ne darde jamais un de ses rayons; il y a sur la pente de ces montagnes de petits tertres, où la neige & la pluie se tournent en glace. Lorsque les monceaux de neige viennent

à s'affaisser sous leur propre poids, & qu'entraînés par la pluie, ils roulent sur le sommet de ces écueils qui sortent & s'avancent des flancs d'une montagne, alors s'ils rencontrent une espèce de plaine ou de plate-forme élevée où les glaces se soient comme enracinées, la neige s'y gele & grossit de toute sa masse durcie l'ouvrage des hivers. Il s'y forme à la longue une épaisseur de glace où les nuits ajoutent beaucoup plus de volume & de poids que les beaux jours n'en peuvent diminuer. Ces masses énormes, qui sont comme accrochées ou suspendues aux rochers, fondent bien moins à leur sommet qu'au pied ou dans les voûtes & les creux que le dégel y forme insensiblement. Quand les fondemens & la base en sont ainsi minés par la chaleur même de la terre qui respire au printemps, la glace alors croulant sous son fardeau, se brise, se détache, & roule de roc en roc avec un fracas épouvantable; & lorsqu'elle pend sur des précipices, & qu'elle tombe dans une baie où elle se rompt en grosses pièces, on entend comme un bruit de tonnerre, & l'on éprouve sur la mer une agitation si forte que les petits batteaux, qui se trouvent par hasard au voisinage le long des côtes, en sont quelquefois submergés avec les Groënlandois qui venaient y pêcher. Groënland.

Les crevasses qu'on découvre dans ces mon-

Groënland. tagnes de glace, viennent de ce que l'eau de neige dégelée au-dessous, se gelant de nouveau pendant la nuit, enferme dans son sein une grande quantité d'air. Cet air emprisonné cherche à se délivrer par sa propre élasticité, & à briser ou du moins à étendre les limites de son enceinte; & comme l'air & l'eau, qui sont glacés par la gelée dans une bouteille, en se raréfiant, font éclater en pièces le vase où ils étaient contenus, de même on voit fendre & briser avec fracas ces montagnes de glace où l'air avait été surpris & comme investi par le froid. Cette éruption de l'air est même accompagnée d'un bruit très-effrayant, & d'une secousse si violente que les personnes qui se trouvent auprès sont obligées de s'asseoir par terre de peur d'être renversées; en même-temps, la terre, le bois, les pierres, les hommes ou les bêtes que les vents ou quelqu'accident avaient enveloppés dans ces masses de neige glacée, en sont comme vomis par ces volcans de glace; s'il est permis de donner le même nom à des effets semblables de causes aussi différentes que le sont le froid & le feu.

Ce sont au reste des phénomènes que la Nature a rendus très-fréquens dans les montagnes de la Suisse. Que si les Alpes & même les Cordillieres, placées sous la ligne Equinoxiale, sont toujours couvertes de neige & de glace; faut-il s'étonner d'en voir des montagnes éternelles sur les mers

& les terres du Groënland à dix ou quinze degrés du Pôle ? Cependant il ne faut pas croire que le froid augmente toujours en raison directe de la distance de l'Equateur ; car non-seulement les Groënlandois vivent au soixante-quinzieme degré de latitude, & les Européens au soixante-&-onzieme ; mais il y a bien des jours d'été où il ne tombe que de la pluie sur les plus hautes montagnes du Groënland, & où la neige s'y fond en tombant. A la vérité, ces montagnes n'ont pas trois mille deux cens brasses de hauteur, comme celles du Pérou, ni deux mille sept cens cinquante comme le mont Saint-Godard ; mais tout au plus mille : or l'on sait qu'à l'égard des montagnes le triple d'élévation équivaut pour le froid, à plus de deux mille lieues d'éloignement de l'Equateur.

Groënland.

Il est certain que les montagnes de glace, qui nagent sur les mers du Nord, y rendent la navigation difficile & périlleuse, mais beaucoup moins qu'on ne l'imagine. Comme on les voit de loin, & qu'elles flottent à de grandes distances les unes des autres ; on les évite sans peine, à moins qu'un brouillard épais ne les dérobe à la vue, & qu'une tempête violente ou même la force des courans dans un temps calme, ne pousse & ne brise les vaisseaux contre ces écueils mouvans. Cependant il est rare qu'il périsse quelque navire par ces accidens, même dans la Baie d'Hudson ;

Groënland. d'autant plus qu'on a toujours ſoin ſur les vaiſſeaux, de commettre un ou deux hommes pour veiller à ce danger jour & nuit. Les plaines de glace ſont beaucoup plus à craindre que les montagnes; les côtes du Détroit de Davis ſont preſque toujours couvertes de plaines glacées & flottantes, de ſorte que les Navigateurs ſont obligés de les eſquiver, ou de tourner tout autour, juſqu'à ce qu'ils trouvent un paſſage ouvert par les vents ou les courans : encore eſt-il bien haſardeux de s'y engager, parce qu'un vent ou un courant tout contraire, ou la marée ou la tempête venant à rapprocher ces glaces, elles peuvent croiſer un vaiſſeau dans ſa route, l'inveſtir & le mettre en pièces.

Ces glaces flottantes, comme des radeaux, occupent quelquefois un eſpace de deux cens lieues de longueur ſur ſoixante ou quatre-vingt de largeur; & quand les vents ou les courans ne les ſéparent pas, elles ſe ſuivent de ſi près, qu'un homme pourrait ſauter d'une pièce à l'autre, & même voir diſtinctement les jointures où elles ſe ſont réunies. L'épaiſſeur n'en eſt pas toujours égale, mais elles ont communément neuf à douze pieds. Elles ſont ſalées, parce qu'elles ont été formées de la congélation de la mer : ce n'eſt pas qu'il ne s'en mêle auſſi que l'eau douce a fournies; mais on les diſcerne aiſément à leur

transſparence. Il y en a de cette eſpèce, qui s'é- paiſſiſſent depuis quatre braſſes juſqu'à dix, en ſe formant de pluſieurs plans de glace attachés & collés l'un ſur l'autre par la gelée. Ces maſſes s'élèvent au-deſſus la mer & contiennent quelquefois une grande quantité d'eau douce, comme le baſſin d'un étang. On en voit auſſi qui ſont ſurmontées de grandes ou petites montagnes de glace, mais celles-ci ſe ſéparent de la plaine flottante parce qu'elles donnent plus de priſe au vent & au courant. Ces campagnes vitrifiées par le froid, repréſentent de loin une perſpective très-riche & fort variée. A meſure qu'on approche de ces glaces, l'air devient plus froid; elles s'annoncent auſſi par un brouillard épais & bas qui les accompagne & les dérobe aux yeux. Cependant quelques Navigateurs ont obſervé dans le Détroit de Davis que cette ſorte de brouillard ſe diſſipe à proportion qu'on eſt plus voiſin des glaces; de même qu'en avançant plus au Nord on rencontre moins de glace & un air plus chaud.

Groënland.

C'eſt ſur-tout par les relations de ceux qui vont faire la pêche de la baleine au Spitzberg, que nous pouvons connaitre ces glaces flottantes, leurs cauſes, leurs effets, & ce qu'il y a de plus curieux & de plus important à ſavoir ſur ce prodige effrayant des climats & des ſaiſons.

La mer commence à charier des glaces au Spitz-

Groënland.

berg, dans les mois d'Avril & de Mai. Elles viennent au Détroit de Davis en très-grande quantité, partie de la Nouvelle-Zemble, & la plupart le long de la côte Orientale du Groënland, portées de l'Est à l'Ouest, suivant le mouvement le plus général de la mer. Elles sortent en grandes pièces, & semblent des campagnes ou des Isles couvertes d'une neige épaisse. Quand la glace se détache dans tous les autres endroits, elle tient encore fortement au Spitzberg; d'où l'on a conclu qu'il doit y avoir de la terre ferme à l'extrémité du Pôle, puisque la glace y est prise. Avant d'appercevoir ces glaces fixes, on les reconnait à la blancheur de l'athmosphère qui les couvre. Elles ne sont pas d'un clair transparent & poli, comme celles d'eau douce, mais elles ressemblent à du sucre; d'ailleurs spongieuses, parce qu'elles fondent par-dessous, & par-là plus approchantes de la couleur verte du vitriol. Quand les pêcheurs de la baleine ne veulent pas se hasarder au milieu de ces glaces dispersées, ils ancrent leurs vaisseaux à la glace fixe, ou même à quelque champ de glace flottante; mais c'est toujours une situation dangereuse : car si la furie des vagues enflées par la tempête vient à briser ces glaces en morceaux, outre la commotion subite & violente qui en résulte sur la mer, il s'y forme un mouvement de tourbillon, qui roule tous ces débris au centre, & si le vaisseau

se trouve au milieu de ce tourbillon, il est perdu: aussi se garde-t-on plus soigneusement de ces glaces brisées que des autres, parce qu'emportées plus rapidement par le courant, elles assaillent un navire de tous les côtés, & le mettent en mille pièces, quoique la construction de cette espèce de vaisseaux soit d'une plus forte résistance. Quand il leur arrive d'être ainsi brisés, l'équipage se sauve sur la glace ou dans la chaloupe, jusqu'à ce qu'un autre vaisseau vienne le recueillir sur son bord. Cependant il faut que les vaisseaux suivent les baleines à travers les glaces, où elles se retirent quand elles se sentent saisies par un harpon: mais les pêcheurs ont alors la précaution d'attacher une pièce de glace à la poupe du vaisseau pour retarder la rapidité de sa course, & ne pas risquer qu'il soit emporté par la force des vents ou des flots contre ces Isles de glace; ou bien ils en écartent les plus grosses pièces avec de longues perches armées de fer, ou même ils défendent les flancs de leur navire en y suspendant des baleines mortes, du-moins la queue ou les nageoires de cet énorme poisson.

Groënland.

M. Crantz cherchant l'origine & la source de ces glaces, qui semblent boucher le passage du Détroit de Davis, dit: qu'elles ne peuvent se former dans ce canal, tant à cause de l'agitation du flux & du reflux, que de la rapidité du courant,

Groënland.

augmentée par la force des vents. Le peu de glace qu'il peut y avoir entre les isles & dans les golfes qui sont à l'abri du vent, ou même dans la Baie de Disko, disparait bientôt, emportée par les coutans à la côte de l'Amérique. C'est de la côte Orientale du Groënland que viennent les glaces qui couvrent ses bords à l'Occident. Il parait donc qu'elles ne peuvent sortir que de la mer Glaciale, qui, s'étendant de la Tartarie jusqu'au Pôle, a bien assez de longueur & de largeur, pour fournir tant de glace. Mais, dit M. Crantz d'après M. de Buffon, si sous le Pôle ce n'était qu'une mer, elle ne s'y gelerait pas, soit à cause du mouvement continuel des vagues agitées par l'oscillation de la marée & par l'inconstance des vents, soit parce que le froid n'y est pas aussi excessif que le fait présumer la latitude du climat. S'il y a des terres sous le Pôle, la glace n'y prendrait pas pour cela, de façon à couvrir toute l'étendue de la mer Glaciale. Il faut donc supposer que celle-ci reçoit tout ce qu'elle en donne, des fleuves de la grande Tartarie, des côtes de la Nouvelle-Zemble & du Spitzberg, & de la côte Orientale du Groënland, d'où toutes ces glaces sont portées par un grand courant uniforme & régulier, le long de l'Islande, autour du Cap des Etats, ou à travers le Détroit de de Frobisher vers celui de Davis au soixante-

cinquieme degré de latitude, où le même courant de l'Eſt à l'Oueſt les rejette des côtes du Groënland vers celles de l'Amérique. Groënland.

Les petits golfes que les montagnes mettent à l'abri des vents, ſe gelent tous les hivers, & ſe couvrent de pièces de glace, qui ſont les unes d'eau ſalée, & les autres d'eau douce. Mais les vents impétueux du printemps les briſent & les pouſſent à la mer. On voit de ces glaces s'étendre l'eſpace de pluſieurs lieues ſur le bras gauche de Bals-River, au Nord de cette Baie. « C'eſt une » choſe que j'ai examinée avec attention, dit » M. Crantz, dans un voyage que je fis à Piſſik- » ſarbik. J'allai ſix lieues plus avant dans la Baie, » & je la trouvai encore couverte de glace le » premier de Juin, mais pourtant libre & navi- » gable près de la terre. Je deſcendis & fis une lieue » à pied dans un vallon, pour voir quelques ruines » des anciens Norwégiens, ſur les bords d'un » grand lac d'eau douce : mais ce ne ſont plus » qu'un grand amas de pierres, couchées ſous les » herbes. La vallée me parut large d'une lieue » & longue de deux. Elle eſt traverſée d'un petit » ruiſſeau qui s'égare, s'arrête, & forme dans ſa » route divers petits étangs. Les montagnes voi- » ſines ne ſont pas auſſi roides que celles qui s'é- » lèvent en pleine mer; elles offrent à l'œil une » aſſez riante perſpective de verdure. Le ſoleil

Groënland.

» qui me brûlait entre ces côteaux, m'obligea » bientôt d'en descendre. Tandis que mes matelots » Groënlandois étaient occupés à la pêche du » saumon, je gagnai seul une petite montagne, » d'où j'apperçus au Nord la Baie couverte de » glace vers son embouchure. J'eus la curiosité » de traverser un marais d'une demi-lieue de » largeur, tapissé d'un gazon, ou les Groënlan- » dois passent quand ils vont avec leurs canots sur » la tête ou sous le bras, prendre des veaux marins » aux bords de la Baie. Mais, comme je ne pou- » vais pas bien voir les glaces dans toute leur » étendue, j'avançai plus loin par ce même che- » min, sur une langue de terre élevée. Là, je dé- » couvris un champ de glace qui s'étendait à la » longueur de douze lieues, sur une de largeur. » Un peu plus loin, on la voit occuper jusqu'à » vingt lieues dans ces deux dimensions. Mais je » ne pus discerner la mer d'aucun côté; quoiqu'un » certain brouillard dont elle se couvre, me fît » juger à-peu-près ou devait être l'embouchure de » la Baie. Il ne me fut pas permis d'aller plus loin; il » était dix heures du soir, & le soleil se couchait. » Du côté de l'Est, ou des terres, je vis une plaine » de glaces brisées, flotter l'espace d'une lieue en » long, sur une demi-lieue de large. Elles s'é- » levaient ensuite, autant que je pus les discerner, » jusqu'à la hauteur d'une tour assez grande, &

» présentaient, d'une montagne à l'autre, comme Groënland.
» une rue de maisons, avec des toits en talus
» terminés en pointe. Je m'imaginai que c'était là
» la fin de la Baie ; car au-delà, je vis la glace
» s'élever en amphithéâtre entre les montagnes,
» l'espace de six lieues, semblable aux cascades
» d'un torrent écumeux, qui se précipite de roche
» en roche. Une montagne assez peu élevée, &
» qui n'avait pas beaucoup de neige, terminait à
» l'Orient cette longue perspective de glace, qui
» s'étendait fort loin à droite & à gauche. »

En général, les glaces suivent la direction des courants ou des vents. Si le vent est à l'Ouest, il pousse les glaces dans les baies de concert avec le flux des marées. S'il tourne à l'Est ou au Nord, il les chasse & les reporte à la mer avec le reflux. De-là elles suivent les courans au Nord, d'où elles se détournent au Sud des terres Septentrionales de l'Amérique, jusqu'à ce qu'elles y soient fondues par le Soleil. Ainsi, la côte Occidentale du Groënland, est alternativement couverte ou délivrée des glaces, selon l'influence & la direction des marées, des vents, ou des courans. Quand elles sont à une certaine hauteur, si c'est alors le vent d'Ouest qui domine, les Groënlandois ne peuvent se mettre en mer, sans courir de grands risques. Mais ce concours de difficultés arrive rarement, & ne dure gueres plus de quinze jours.

Groënland.

La Providence a d'ailleurs dédommagé les habitans du Groënland, des peines de la mer, par des avantages que cet élément leur rapporte. Si la Nature leur refuse des forêts & des arbres, elle ordonne à l'Océan de jetter sur leurs côtes une grande quantité de bois, que les glaces des montagnes ont enfermé dans leur sein, ou du moins entraîné dans leur chûte. Sans cela les Européens ne sauraient comment se chauffer en ce pays-là, & les Groënlandois manqueraient de matériaux pour construire leurs maisons, leurs tentes & leurs batteaux, & sur-tout pour emmancher ces fleches ou ces harpons, qui leur procurent la subsistance, les vêtemens, le chauffage & la lumiere par la pêche & la chasse. Parmi ces provisions de bois que leur apportent les courans, on voit de grands arbres déracinés qui roulant des années entieres sur les flots & les glaces, ont perdu leurs branches & leur écorce, & se trouvent rongés par le temps & les vers. Ce sont ordinairement des saules, des aulnes, du bouleau, qui viennent des baies du Sud, ou des trembles que la mer charie de plus loin : mais la plus grande partie consiste en pins & en sapins : cette derniere espèce est un arbre dur & rougeâtre, traversé de veines très-sensibles; il est d'une odeur plus agréable que le sapin ordinaire.

Ce bois vient de quelque pays fertile sans doute, mais

mais froid & montagneux. Quel est-il ? on l'ignore : ce ne peut être la terre de Labrador, contrée de l'Amérique assez voisine du Groënland ; parce que ces arbres viennent avec les glaces que les courans poussent en Amérique, loin de les en amener. On pourrait plutôt croire qu'ils seraient apportés du Canada par un courant qui les pousserait au Spitzberg, & de là sur le Groënland ; mais ce devrait donc être des bois du Nord de l'Amérique, & sur-tout des chênes, qui sont très-commun dans le Canada : cependant on ne recueille, en fait de chênes, que quelques planches de vaisseau. Ellis, qui a trouvé de ce bois flottant dans la Baie d'Hudson, dit qu'il y a des gens qui le croient tirés de la Norwège : mais, ajoute-t-il, les vents du Nord-Est, qui sont très-violens dans ces contrées, repousseraient ces débris, comme les courans qui portent du Sud au Détroit de Davis & à la Baie d'Hudson, arrêteraient tout ce qui peut venir de l'Amérique aux côtes du Groënland. Ellis conclut donc, que les terres Méridionales de ce pays même, fournissent la grande quantité de bois, dont sa rive Occidentale est toujours couverte par les glaces : mais il établit son sentiment sur le rapport de M. Egede, qu'il a mal entendu. Car celui-ci dit qu'au Midi le Groënland produit des saules & des aulnes aussi gros que la cuisse ; mais les bois flottans sont des

Groënland.

Groënland.

pins de la grosseur d'un mât de navire; or l'on n'en trouve point dans le pays d'où les fait venir le Voyageur Ellis.

Ce bois encore un coup, est apporté par les courans, & ceux-ci viennent de l'Est. S'il y a quelque pays qui produise abondamment de cette sorte de bois flottans, c'est de-là sans doute que la mer les tire en quantité; & plus loin, on en trouvera, plus il faut reculer la terre qui les donne. Or il croît de cette espèce d'arbres dans l'Islande plus que par-tout ailleurs. J'ai vu, dans un ancien Journal Maritime d'un Navigateur Allemand, deux baies au Sud-Est de l'Isle de Jean Mayen, sous le soixante-&-quinzieme degré, dont les bords étaient tellement couverts de ce bois apporté par les glaces, qu'il y en avait de quoi charger un vaisseau. Il faut donc l'aller chercher plus haut, soit au Pôle ou vers l'Orient. Mais, quand il y aurait des terres sous le Pôle, il est à présumer qu'elles ne produiraient gueres que des arbrisseaux ou des buissons, comme le Groënland : ainsi, ces grands arbres flottans ne pourront venir que de la Sibérie ou de la Tartarie Asiatique, où les bois sont arrachés des montagnes par les grosses pluies & les débordemens qui enlèvent des pièces de terre toutes couvertes d'arbres, les roulent dans les grandes rivieres, & de-là dans la mer. Ensuite les glaces flottantes les entraînent avec le courant

vers le Pôle, jusqu'au voisinage du Spitzberg, où les courans du Nord les repoussent entre l'Islande & le Groënland au Sud-Est, & par le Cap des Etats, les jettent dans le Détroit de Davis. Mais comme c'est là vers le soixante-cinquieme degré, que le courant commence à changer, les bois flottans cessent d'aller au Nord, & se détournent à l'Ouest de l'Amérique; aussi n'en trouve-t-on point à la Baie de Disko, ni au-dessus. Cependant il vient des sapins au Kamschatka qui n'en produit point; & les habitans disent que ce sont les vents d'Est qui les leur amenent, sans doute de la contrée de l'Amérique opposée au Kamschatka. Dans ce cas, on pourrait supposer que ces sapins poussés de l'Amérique par les grands courans, qui vont de l'Est à l'Ouest, suivant la direction naturelle de l'Océan, font le tour du Kamschatka, & passent devant la Léna, grand fleuve de la Tartarie, qui les pousse au Nord vers le Spitzberg & la côte Orientale du Groënland.

Groënland.

Après les glaces & les bois, flottans sur la mer du Groënland, il n'y a rien de plus digne de l'attention des Observateurs, que le cours des marées. Le flux, qui détermine la force & la direction des courans, change régulierement au Groënland comme sur les autres côtes de l'Océan, & suit le cours périodique des phases de la Lune. Du Sud au Nord, il va toujours en diminuant

K ij

Groënland.

depuis la hauteur de trois brasses, & ne monte pas plus d'un pied au-dessus de la Baie de Disko. Cependant en ce lieu-là même, il s'élève de trois brasses aux grandes marées, c'est-à-dire aux nouvelles & pleines Lunes. Le vent augmente avec le flux, de façon qu'on prévoit l'un par l'autre : ainsi, trois jours avant & après les grandes marées, sur-tout de l'Equinoxe, on doit s'attendre à des tempêtes, quoiqu'elles n'arrivent pas toujours.

L'aiguille aimantée varie dans la boussole de deux points & demi, c'est-à-dire environ de vingt-huit degrés, tournant vers l'Ouest. A l'extrémité de la Baie de Baffin, elle varie de cinq points ou cinquante-six degrés ; & c'est la variation la plus considérable qu'on ait encore observée.

Les puits & les sources, qui sont avancés dans les terres, montent & baissent avec les changemens des phases de la Lune & des périodes des marées. En hiver, dans le temps même où tout est couvert de glace & de neige, on voit sourdre & disparaître avec le flux & le reflux des fontaines toutes nouvelles ; dans des lieux où communément il n'y avait point d'eau, & fort élevés au-dessus du niveau de la mer : car, en général, le Groënland n'est pas aussi bien fourni d'eaux que les pays élevés des climats plus chauds, & la plupart des sources, qui d'ailleurs offrent une eau claire & même très-saine, sortent d'un terrain

imbibé d'une neige fondue, qui se filtre dans ses veines. On trouve çà & là dans les vallons, de beaux étangs formés & entretenus par les glaces & les neiges qui distillent des montagnes. Il ne peut y avoir de grandes rivieres en ce pays de frimats; car il est traversé de petits vallons serrés entre des montagnes escarpées, dont le sommet très-élevé se couvre de glaces, qui ne fondant point, fournissent peu de torrens. Les sources qui donnent de l'eau dans l'été, sont bientôt arrêtées par le froid des hivers : ainsi, les hommes & les animaux du Groënland mourraient de soif, si la Providence n'y envoyait pas en hiver des pluies fréquentes & des fontes de neige qui remplissent les étangs. Groënland.

Quoiqu'un pays où la neige & la glace ont des retraites éternelles, ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable même au cœur de l'hiver, dans les endroits où les habitans jouissent des rayons du Soleil, pendant une heure ou deux; malgré la rigueur de la gelée, qui glace les liqueurs les plus fortes, jusque dans les chambres chaudes. Mais dans le climat où cet astre bienfaisant ne s'élève point sur l'horizon, les gens qui prennent du thé, voient geler leur tasse sur la table où ils la posent. « La glace & la gelée, (dit » M. Paul Egede, dans son Journal du 7 Janvier » 1738), tapissent l'intérieur de la cheminée Climat.

Groënland.

» jusqu'à l'embouchure des poëles, sans qu'elles » puissent fondre au feu qu'on y fait tout le jour. » Le tuyau de la cheminée est couvert d'une voûte » de glace, percée de petits trous, que la fumée » a creusés en s'évaporant. Les portes & les mu- » railles sont plâtrées de neige ou incrustées de » glace ; & ce qu'on aura peine à croire, tout » gele dans l'intérieur des maisons, le linge dans » les tiroirs, le bois du lit : le duvet même des » oreillers & des lits, se gele d'un pouce d'é- » paisseur. Il faut casser la viande quand on la tire » des barils pour la manger, & même après qu'on » l'a mise sur le feu dans de l'eau de neige, la » surface doit bouillir assez long-temps, avant » que la pointe du couteau puisse pénétrer au- » dedans de la pièce de viande. » Tels sont les effets du froid à la Baie de Disko ; mais en général cette extrême rigueur fait bientôt place au dégel, & le temps passe de l'un à l'autre tous les quatre ou cinq jours.

Le plus grand froid commence dans le Groënland, comme par-tout ailleurs, à la nouvelle année, & devient si perçant aux mois de Février & de Mars, que les pierres se fendent en deux, & que la mer fume comme un four, sur-tout dans les Baies. Cependant le froid n'est pas aussi sensible au milieu de ce brouillard épais que sous un ciel sans nuages. Car, dès qu'on passe des terres

Groënland.

à cette athmoſphère de fumée, qui couvre la ſurface & les bords des eaux, on ſent un air plus doux & le froid moins vif, quoique les habits & les cheveux y ſoient bientôt hériſſés de bruïne & de glaçons. Mais auſſi cette fumée cauſe plutôt des engelures qu'un froid ſec; & dès qu'elle paſſe de la mer dans une athmoſphere plus froide, elle ſe change en une eſpèce de verglas que le vent diſperſe dans l'horizon & qui cauſe un froid ſi piquant, qu'on ne peut ſortir au grand air ſans riſquer d'avoir les mains ou les pieds entierement gelés. C'eſt dans cette ſaiſon qu'on voit l'eau glacer ſur le feu avant de bouillir; c'eſt alors que l'hiver pave un chemin de glace ſur la mer, entre les Iſles voiſines, & dans les baies & les détroits; c'eſt alors que les Groënlandois meurent ſouvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chaſſe, ou pour la pêche, ni pour ſe procurer la moindre nourriture; & quand ils ſortiraient, où en trouveraient-ils?

Un hiver ſi rigoureux eſt toujours bien long; cependant ce peuple compte ſon été depuis le commencement de Mai juſqu'à la fin de Septembre: car, durant les cinq mois de cet intervalle, il campe dans des tentes. Mais la terre n'eſt bien amollie & détrempée par le dégel, qu'au mois de Juin, encore n'eſt-ce qu'à la ſurface, & il ne laiſſe pas de neiger juſqu'au ſolſtice d'été. La neige

Groënland.

reprend au mois d'Août, mais ne s'empare des campagnes qu'en Octobre. On dit pourtant qu'il tombe moins de pluie & de neige dans le Groënland qu'en Norwège. Rarement voit-on la neige sur les bords de la mer au-dessus d'un pied de profondeur, si ce n'est dans les endroits où le vent en fait des monceaux, & jamais elle n'y séjourne long-temps; quand elle ne fond pas au soleil, le même vent qui l'a entassée, la disperse en tourbillons d'une poudre si subtile, que les habitans n'osent se montrer hors de leur porte. Il y a des années de suite où la neige séjourne depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au solstice d'été, accumulée en certains endroits creux ou bas, à la profondeur de plusieurs brasses, où elle gele bientôt de façon qu'on y peut marcher en sûreté avec des raquetes, ou souliers de neige, & alors on voit quelquefois pleuvoir bien des jours avant qu'elle dégele & se fonde.

L'été du Groënland moins long qu'ailleurs, y est pourtant assez chaud pour qu'on soit obligé de se dégarnir quand on marche, sur-tout dans les baies & les vallons, où les rayons du soleil se concentrent, sans que les vents de mer y pénètrent. L'eau qui reste dans les bassins & les creux des rochers après le flux, s'y coagule au soleil & s'y crystallise en un très-beau sel de la plus grande blancheur. Enfin la chaleur devient

Groënland.

si vive sur cette même mer, où la glace a duré six mois, que dans certains jours sereins de l'été, la poix & le goudron se fondent tout autour des vaisseaux ; mais ces effets sont rares, soit parce qu'ordinairement les étés sont rafraîchis par des vents qui soufflent du côté des Isles de glace, au point que le soir on est obligé de reprendre ses doubles fourrures; soit à cause des brouillards frais qui régnent sur la côte depuis Avril jusqu'au mois d'Août, & quelquefois si fort épais, qu'à peine peut-on voir les vaisseaux devant soi. Souvent le brouillard est si bas qu'on le confond avec l'eau même, d'où sa vapeur s'élève ; mais alors la cime des montagnes en est plus claire, & le Voyageur respirant aux rayons du soleil, porte sa tête au-dessus des nuages, tandis que ses pieds marchent dans les ténèbres.

En général, la plus belle saison du Groënland est l'automne ; mais sa durée est courte & souvent interrompue par des nuits de gelée très-froides. C'est à-peu-près dans ce temps-là que, sous une athmosphere noircie de vapeurs & teinte de rayons, on voit les brouillards qui se gelent quelquefois jusqu'au verglas, former sur la mer comme un tissu glacé de toile d'araignées, & dans les campagnes charger l'air d'atomes luisans, ou le hérisser de glaçons pointus semblables à de fines aiguilles.

Groënland. On a remarqué plus d'une fois que le temps & la saison prennent dans le Groënland une température opposée à celle qui régne dans toute l'Europe ; en sorte que si l'hiver est très-rigoureux dans les climats tempérés, il est doux au Groënland & très-vif en cette partie du Nord, quand il est le plus modéré dans nos contrées. A la fin de 1739 l'hiver fut si doux à la Baie de Disko, que les oies passerent au mois de Janvier suivant, de la Zône tempérée dans la glaciale, pour y chercher un air plus chaud ; & qu'en 1740, on ne vit point de glace à Disko jusqu'au mois de Mars, tandis qu'en Europe elle régna constamment depuis Octobre jusqu'au mois de Mai. Celui qui fait cette observation, ajoute que le soleil, qui a coutume de reparaitre au Groënland, peu de jours après le nouvel an, ne s'y laissa voir qu'en Février, quoique le ciel y fût clair & serein. L'Observateur attribue ces deux effets très-singuliers, en eux-mêmes & par leur contraste, aux exhalaisons douces & imperceptibles qui furent repoussées aux bords du Groënland par les froids rigoureux des climats plus tempérés.

De même l'hiver de 1763, qui fut extrêmement froid dans toute l'Europe, se fit si peu sentir au Groënland, qu'on y a vu quelquefois des étés moins doux.

En général l'air du Groënland est pur, léger &

très-sain. On y peut vivre long-temps en bonne santé, pourvu qu'on ait l'attention de s'y tenir habillé chaudement, & d'y prendre une nourriture frugale, & un exercice modéré. Aussi n'y voit-on gueres aucune des maladies communes en Europe, ni d'autre incommodité que le scorbut, & quelque mal aux yeux, ou douleur de poitrine, qui procèdent des diètes longues & forcées, des froids excessifs, & de la blancheur éblouissante des neiges; mais ces maux sont rares. Les premiers Missionnaires Allemands, que le zèle a transportés dans ces climats éloignés, y ont joui trente ans d'une santé vigoureuse, sans aucune maladie considérable, malgré la vie étroite & dure qu'ils y menaient, sur-tout dans les commencemens, où ils n'avaient qu'une mauvaise nourriture, qui même leur manquait souvent. Ces Missionnaires parvenaient à la plus grande vieillesse parmi les glaces de l'Ourse, tandis que leurs Confreres mouraient jeunes dans des pays plus chauds. Les Groënlandois eux-mêmes se défendent très-bien des rigueurs de leur climat, & se trouvent plus incommodés des chaleurs de l'été & de l'humidité des hivers dans les Ports d'Allemagne, quand ils y viennent, que des froids plus vifs & plus longs de leur pays natal.

Groënland.

Le temps y est variable; la pluie n'y dure gueres sur-tout à Disko, où le ciel, dit-on, est cons-

Groënland.

tamment beau durant l'été. On y voit peu de pluies d'orage ou de grêles subites. Les vents y changent aussi souvent qu'ailleurs. Quoiqu'ils viennent des terres ou des montagnes, ils ne sont pas si forts ni si froids qu'on l'imagine, & même ils contribuent à rendre le temps plus beau. M. de Buffon, qui veut que les vents suivent la température des zônes, & qui faisant régner le vent d'Est, ou le vent du soleil, dans la zône torride, prétend que les vents des pôles soufflent aux zônes glaciales, ne sait peut-être pas, dit M. Crantz, que plus on avance vers le Nord, plus on éprouve de ces vents du Midi qui causent des dégels au plus fort des hivers.

Cependant il y a des vents si impétueux au Groënland, principalement dans l'automne, que les maisons s'en ébranlent & se fendent, les tentes & les batteaux en sont emportés dans les airs, & les flots de la mer balayés & dispersés en pluie sur les terres. Les Groënlandois assurent même que les ouragans ont souvent roulé dans l'air & mis en pièces des pierres qui pesaient deux livres. Quand ils veulent sortir pour mettre leurs canots à l'abri, ils sont obligés de ramper sur le ventre, de peur d'être le jouet des vents. En été, on voit s'élever de semblables tourbillons, qui bouleversent les flots de la mer, & font pirouetter les batteaux. Les plus fieres tempêtes viennent du Sud, tournent

au Nord, s'y calment, & finiſſent par épurer les eaux. C'eſt alors que la glace des baies eſt enlevée de ſon lit, & ſe diſperſe ſur la mer en monceaux. Ces tempêtes ſont annoncées d'avance par un cercle qui ſe forme autour de la lune, & par des rayons de diverſes couleurs qui brillent dans les airs. Groënland.

Quelquefois il s'élève des nuages orageux, d'où ſortent des éclairs; mais rarement ſont-ils accompagnés du tonnerre : & lorſqu'on l'entend par haſard, on ne peut diſcerner au bruit, ſi c'eſt réellement la foudre qui gronde, ou la glace qui ſe briſe, ou des pierres qui roulent d'un rocher. On ne voit gueres non plus dans le Groënland, de tremblemens de terre, ni de volcans, quoiqu'il ſoit voiſin de l'Iſlande où ils ſont ſi communs. On n'y trouve pas même de pierres de ſoufre. Ainſi, la Nature économiſe ſes fléaux comme ſes bienfaits, épargnant les orages & les peſtes de la zône torride, aux pays qu'elle a ſoumis à l'inclémence des hivers.

L'été n'a point de nuit pour les Groënlandois: car au-deſſus du ſoixante-ſixieme degré, le ſoleil ne ſe couche point quand il a atteint le ſigne du Cancer. Sous le ſoixante-quatrieme degré, il ne diſparaît qu'à dix heures dix minutes du ſoir, pour reparaitre cinquante minutes après. Ce n'eſt pas qu'il ne reſte environ trois heures quarante mi-

Groënland.

nutes sous l'horizon ; mais, comme on voit dans le mois de Juin ses rayons toujours dardés ou réfléchis sur la cime des montagnes, on peut dire qu'il n'est pas tout-à-fait absent, d'autant plus que durant ce mois & le suivant, il éclaire l'horizon par un crépuscule, à la lueur duquel on lit & l'on écrit sans chandelle en très-petits caractères. Les habitans de cet horizon profitent de ces longs jours pour chasser & pêcher toute la nuit, & les Navigateurs pour passer sans danger à travers les glaces des mers voisines. Quoique le soleil ne se couche point entierement au fort de l'été, cependant sa lumiere n'est pas aussi vive le soir qu'à midi, mais son éclat baisse insensiblement avec son disque, & devient foible comme un clair de lune, au point qu'on peut fixer ses rayons sans en être ébloui.

Par la même raison que le Groënland a des jours sans nuit, il doit avoir des nuits totales & sans mêlange de jour. La Baie de Disko ne voit point la face du soleil depuis le 30 de Novembre jusqu'au 12 de Janvier. On n'a, pour suppléer à cette absence, qu'un foible crépuscule qui naît de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber sur les hautes montagnes & sur les brouillards épais dont le froid compose l'athmosphère de la zône glaciale. Malgré cet abandon du soleil, les nuits ne sont jamais aussi noires sous le Pôle que dans

les autres pays; car la lune & les étoiles semblent y redoubler de lumiere & de scintillation, & leurs rayons répercutés par la neige & la glace dont la terre est couverte, jettent une lueur assez vive au milieu de ces nuits froides, pour qu'on puisse marcher sans lanternes, & même lire facilement les caracteres moyens de l'Imprimerie. Durant la disparition du soleil, la lune veille presque toujours sur ces climats ténébreux, aussi ne l'y voit-on gueres durant l'été, non plus que les étoiles, depuis Mai jusqu'au mois d'Août. Mais, indépendamment de l'astre des nuits, on a pour s'éclairer une lumiere continuelle qui brille dans le Nord, & dont les nuances & les jeux variés font un des phénomènes les plus curieux de la Nature. Groënland.

« Sans entrer dans des recherches profondes » sur la cause de cette lumiere boréale, j'obser» verai, dit M. Crantz, que ni moi, ni personne » de ceux qui ont vécu long-temps dans les pays » les plus septentrionaux, nous n'avons jamais » vu de véritable aurore boréale dans le Nord » ou le Nord-Est; car ce n'en est point une » que cette lumiere bleue que l'athmosphère » éclairée du soleil réfléchit sur l'horizon: mais » l'aurore boréale part constamment de l'Est ou » du Sud-Est, d'où elle s'étend presque toujours » jusqu'au Nord-Ouest, & quelquefois éclaire

Groënland.

» tout l'horizon. Ainsi, les aurores boréales n'ont » pas la même situation au Groënland que dans » la Norwège, la Laponie, la Russie & les autres » contrées de l'Europe. Au reste, comme les glaces » de la mer, & les volcans de l'Islande, sont à » l'Est & au Sud-Est du Groënland, & que ces phé- » nomènes augmentent de temps en temps comme » les lumieres boréales, il peut y avoir, entre ces » effets singuliers de la Nature, des rapports & » des liaisons, qui bien constatés par une suite » d'observations, nous aideraient à découvrir la » cause de l'aurore boréale.

» Tout ce que j'ai remarqué de particulier sur ce » phénomène, continue M. Crantz, c'est que le » temps s'adoucit à mesure que la lumiere de ces » aurores est plus tranquille, & qu'à proportion » qu'elle s'agite & devient plus rouge, il s'élève » des tempêtes vers le Sud. » Cette observation est directement contraire à celles que nous faisons dans la zône tempérée, sur ces mêmes apparitions.

On voit aussi, depuis quelques années, des feux follets qui tombent du ciel dans l'eau. Sans parler de l'arc-en-ciel, des étoiles errantes, & d'autres météores ou phosphores, communs dans tous les pays, il y a dans le Groënland, plus souvent qu'ailleurs, des parhélies, & des cercles lumineux autour de la lune, qui sont autant d'effets de la brume,

brume, même dans le temps où le ciel parait le plus ferein. « J'ai vu, dit notre Voyageur, un » arc-en-ciel, qui au-lieu de fes couleurs dominantes, n'offrait aux yeux qu'une raie d'un gris » pâle fur un fond blanc. Le temps était alors » obfcurci & troublé par un nuage de grêle. Mais, » parmi tous les phénomènes, ce qui m'a le plus » frappé & le plus occupé l'imagination, c'eft » d'avoir vu dans un beau jour d'été fort chaud & » très-clair, les Ifles de Kookernen préfenter un » afpect tout différent de celui qu'elles ont naturellement. D'abord elles paraiffaient plus » grandes comme à travers un verre de loupe; » & fi voifines que de Goodhaap où j'étais, j'en » comptais à quatre lieues de diftance toutes les » pierres & les creux remplis de glaces. Quelque » temps après la fcène changea de face, & ne » laiffa voir qu'une campagne couverte d'un bois » taillis. A cette décoration fuccéda bientôt un » tableau mouvant de toutes fortes de figures où » fe repréfenterent tour-à-tour des vaiffeaux avec » leurs voiles & leurs pavillons, des Châteaux » antiques & ruinés avec des tours renverfées; » des nids de cigognes & mille phantômes femblables que les nuages peignent fouvent à l'imagination, mais qui, s'éloignant peu-à-peu, » s'évanouirent enfin fans retour. Dans ces fortes » d'apparitions l'air eft ordinairement clair, mais

Groënland.

Groënland.

» cependant chargé de vapeurs subtiles, comme » dans un temps chaud & pesant. Lorsque ces » vapeurs s'arrêtent à une certaine distance entre » l'œil de l'Observateur & les Isles de Kookernen, » celles-ci s'agrandissent comme au travers d'un » verre convexe; & communément deux heures » après, il s'élève un léger vent d'Ouest qui ra- » masse les vapeurs & les condense en un petit » brouillard avec lequel se perdent & disparaissent » ces jeux de la Nature. »

M. Crantz termine cet Article intéressant par des observations éphémériques, où il rend compte des variations du temps, qu'il a suivies durant une année entiere.

L'hiver de 1761, fut extrêmement doux, & d'un temps variable, avec très-peu de neige.

Au mois d'Août, il y eut un beau soleil, fort chaud, entremêlé de grêle qui venait du Midi. Vers la fin, on eut du brouillard, de la glace, mais point sur la mer. Ce temps fut accompagné d'un soleil chaud, suivi de neige, & d'une pluie froide.

En Septembre, le vent fut d'abord Nord-Est; le temps clair & chaud, la glace d'un pouce d'épaisseur là où le soleil ne donnait point. Ensuite le vent tourna vers le Sud, & le temps fut d'une chaleur calme & très-pesante; puis le vent au Sud-Ouest avec de la pluie; enfin une rude tem-

pête du Sud & puis du Nord. Alors la terre fut gelée, sans pouvoir dégeler au soleil. Il y eut deux ou trois pouces de glace, mais sur l'eau douce. Groënland.

En Octobre, vent de Nord-Est avec la neige, qui dura quelques jours; ensuite même vent orageux & froid, puis la neige épaisse de quatre doigts, qui séjourna avec un temps très-mauvais venant du Sud.

Au commencement de Novembre, le vent de Nord-Est devint si froid, que l'eau gela dans les maisons, & les liqueurs au-dehors. Le fond des baies charia des glaces, & l'eau de la mer se gela. Cependant le soleil était si chaud durant le jour, que la neige disparaissait devant ses rayons. Ensuite le vent fut au Sud, accompagné de grésil; puis le dégel, la grêle, la neige, enfin le vent au Sud.

En Décembre, tout fut couvert de neige. Après un temps d'orage & d'éclairs, vint un froid aussi vif qu'il en eût jamais été; mais il fut bientôt suivi d'un temps doux & de vents de Sud-Est; & l'année finit ainsi.

Le mois de Janvier commença par des vents de Nord & de Nord-Est, qui annoncerent les grands froids de bonne heure, & charierent des glaces du fond des baies dans la mer. Ensuite le temps s'adoucit, la neige vint, entremêlée de froids secs qui ne duraient que cinq ou six jours;

Groënland.

En Février, même temps à-peu-près, mais bientôt suivi de grêle & de verglas; puis un temps doux, avec un peu de neige; puis le dégel & la grêle, avec les vents d'Eſt & du Midi; enfin le froid & la grêle tout enſemble.

Tout le mois de Mars fut un printemps précoce, & la ſaiſon, plus douce qu'on ne l'a communément en Allemagne, fut accompagnée des vents de Sud, d'Eſt & de Nord Eſt, mais qui ſe calmaient durant le jour. On s'attendit à un mois d'Avril froid, & à voir flotter les glaces par les vents de Sud & d'Orient.

En Avril, le vent de Nord-Eſt amena d'abord des froids très-vifs qui devinrent ſupportables, puis un temps de grêle avec un vent de Sud-Eſt. On commençait à ſe paſſer de feu; mais, vers la fin, le froid reprit très-vivement & ſe ſoutint, quoique le vent d'Eſt amenât le dégel.

Au mois de Mai le dégel fut interrompu par la gelée & de grandes neiges: enſuite des jours chauds & des nuits froides, puis la grêle à la fin.

Juin annonça l'été par des chaleurs. La terre dégela profondément. On ſema les jardins. Vint enſuite un temps de neige froide, avec des vents de Sud-Oueſt très-violens. L'été parut, mais rafraîchi par un vent de Nord-Eſt, & le mois finit par les brouillards & la grêle qui vinrent du Sud-Oueſt.

Juillet produisit d'abord de la grêle, puis des jours chauds, mais agréables, suivis d'un vent de Midi, dont la forte chaleur fut tempérée par le zéphyr de l'été. Groënland.

L'Auteur observe à la fin de ce Journal, que, dans le Groënland, il regne la plupart du temps un grand calme, dont la durée augmente à mesure qu'on avance dans le Nord.

Il résulte en second lieu de ces observations, que les vents sont aussi variables dans cette région que par-tout ailleurs. Souvent même il souffle un vent très-fort sur les côtes entre les Isles, tandis qu'un calme profond domine sur la mer; ou tout au contraire la mer est agitée, & la terre tranquille. On voit aussi les vents de terre, qui regnent dans le beau temps, changer le lendemain avec les vents de mer.

On remarque enfin que, dans les plus rudes hivers, il y a des vents du Midi qui amenent un temps doux & de la grêle. C'est ce qu'on voit, sur-tout à Disko, & plus loin dans le Nord. Ces vents du Sud sont d'autant plus agréables, qu'ils soulagent les hommes & les animaux en leur fournissant par le dégel des eaux à boire; mais ils occasionnent aussi plus de glace, parce que la grêle & la neige fondues au dégel, se regelent d'autant plus vîte dans les nuits froides, de même que l'eau quand elle a été chauffée, est plus suſ-

Groënland. ceptible de congélation. Ainsi, comme le vent du Midi souffle constamment au pôle arctique, il devrait y tempérer le froid par le dégel; mais aussi la glace y reprend plus fortement, sur-tout s'il y a plus de terre que de mer au pôle.

Les terres méritent d'autant plus d'être observées dans le Groënland, qu'il y en a très-peu; la mer qui l'environne ayant englouti presque toute la substance de ce pays dans ses golfes, où les glaces & les neiges brisées & fondues tombent & se précipitent avec ce qu'elles peuvent enlever & déraciner sur les rochers qui ne sont, pour ainsi dire, que les ossemens nus & décharnés de la terre végétale & vivante. Ce qui lui reste de moëlle & de sève, n'est qu'une légere couche d'argille, de sable ou de tourbe. Cette argille, qui couvre les environs de *Good-Haap*, est d'un bleu pâle, mêlée de sable sans suc & sans consistance. Ailleurs on en trouve d'une espèce plus grasse, d'un gris clair, avec le brillant d'un minéral semblable à l'argent, & la vertu de résister au feu. Ici l'argille est mêlée d'un sable fin & léger, très-luisant; & cette terre est propre à l'engrais des campagnes. Là, c'est une autre sorte de sable qui se mêle à l'argille; ce sable d'un beau blanc, est comme des perles, extrêmement pesant. La plupart des terres sablonneuses du Groënland tirent sur le gris ou le brun, & sont mêlées de

quantité de pierres; mais produiraient beaucoup de choses, si elles étaient engraissées. Groënland.

La tourbe se trouve dans les endroits marécageux, avec un mêlange de coquilles de moule, de sable & de gravier; mais elle n'est pas bonne à brûler. La meilleure est entrelacée de racines, de mousse & d'herbes séchées, & quelquefois de débris de pierre & de bois. On la trouve dans les terrains bas, partie sur un fond sablonneux, & partie sur le rocher. Cette tourbe contient aussi des petoncles qu'on ne retrouve point ailleurs dans le pays; ce qui, joint aux coquillages des moules, ferait supposer que la mer a couvert autrefois ce terrain. Mais il est encore plus probable qu'il s'est engraissé de la dépouille des montagnes voisines que la pluie a rongées jusqu'au roc. Une raison d'analogie vient à l'appui de cette conjecture; c'est que la meilleure espèce de tourbe se trouve sur les sommets les plus élevés de petites Isles désertes & de rochers presque nus, où des nuées d'oiseaux vont se jucher la nuit, & déposer leurs œufs durant le jour. Le peu de terre qu'il y avait sur ces hauteurs, étant mêlée avec le fumier de ces oiseaux, a dû produire de la mousse & du gazon dans son temps; ces végétaux nourris de nouvelles couches de fumier, de plumes, de coquilles d'œufs, d'ossemens & d'autres débris qu'on déterre jusqu'à une certaine profondeur, ont

Groënland.

formé à la longue un bon lit de tourbe, de deux pieds d'épaisseur, qui couvre la cîme des rochers. Cette tourbe est dure à couper, à cause des racines de végétaux dont elle est hérissée, mais elle fait un très-bon feu, & une belle flamme.

Après la terre viennent les rochers. On ne peut guères dire ce qu'ils contiennent, parce que les montagnes du Groënland ne sont pas assez accessibles pour qu'on y fouille. Mais au défaut d'autres recherches, il est permis de juger des matieres que renferment ces rochers, par celles de leur surface, & par les fragmens ou les débris qui s'en détachent. Si les montagnes voisines du pôle sont moins hautes que celles des environs de l'Equateur, elles ont aussi moins de neige & de glace, sur-tout les plus méridionales du Groënland. Celles-ci ne présentent qu'une roche dure, d'un gris-clair, sans lits ni veines bien distinctement tracés; on n'y trouve habituellement de la neige que dans des fentes ou des crevasses profondes. Mais les glaces & les neiges ont établi leur séjour éternel dans les montagnes qui forment un large dos au milieu du Groënland. De tous ces sommets élevés il se détache de grands quartiers de roche, qui se brisant dans leur chûte, paraissent aux pieds de la montagne les ruines d'une ville démolie. C'est-là qu'on pourrait découvrir les matieres qui ont servi à la formation

de ces montagnes: mais il eſt extrêmement dangereux d'aller étudier la Nature au milieu de ces débris, ſoit parce que l'on n'y arrive qu'à la ſueur de ſon front, malgré le froid exceſſif, en ſautant & roulant de pierre en pierre, au riſque de ſe rompre le cou; ſoit parce qu'un Naturaliſte peut y être à tout moment écraſé par la chûte continuelle des quartiers, que leur poids & leur pente entraînent des ſommets dans les précipices; auſſi ces rochers rongés par les ſiécles & les ſaiſons, ſont-ils les moins élevés. On voit à leurs fragmens, que la plupart contiennent des mines de toute eſpèce dans leur ſein. Les rochers, qui ſont ſur les côtes ou dans les Iſles de la mer, ont bien plus de ſolidité: durs comme le marbre, & polis par l'agitation & l'écume des vagues qui les baignent, ils ſont percés dans l'intérieur de cavernes profondes. Ces cavités ou fentes, plus communes que dans les montagnes des autres pays, n'ont gueres plus d'un pied & demi de largeur, & ſont creuſées dans une direction perpendiculaire. On y trouve du ſpalt, du quartz, du grenat, du talc, & d'autres pierres compoſées de ſubſtances hétérogènes. Il y a très-peu de ces rochers qui ſoient formés en couches, comme l'eſt la pierre faite de ſable: les veines ou lits qu'on y remarque, ne ſont gueres parallèles à l'horizon, mais conſtamment obliques.

Groënland.

La plupart de ces rochers font d'une pierre dure, gris-blanc, compofée en partie de gravier, & d'argille en partie, où même de fable, comme la pierre de taille ordinaire, ou celle dont on fait les meules de moulin. On y trouve auffi des pierres à aiguifer, très-fines, de couleur rouge ou jaune. Il y a une pierre de cette efpèce, qui contient des grains brillans, & qui fe coupe en tranches comme l'ardoife. Les Groënlandois tirent du Midi de leur pays une forte de pierre à aiguifer, d'un fable ou gravier rouge & fin, avec des taches blanches. Elle fe polit comme le marbre, & peut s'employer dans les édifices.

On trouve fur le bord de la mer beaucoup de marbres de toutes fortes de couleurs, mais la plus grande partie noirs & blancs, parfemés de veines. Le rivage eft couvert de quartiers informes de marbre rouge, avec des veines blanches, vertes, & d'autres couleurs. Ce marbre s'eft tellement poli par le frottement des flots, qu'il n'eft pas de beaucoup inférieur aux plus beaux marbres d'Italie.

On voit peu de véritable ardoife dans le Groënland, quoiqu'il renferme çà & là des carrieres d'une pierre brune affez fine, que les eaux minent & fendent en gros quartiers. Mais ce fera peut-être du fpalt; on en trouve dans le creux des rochers de toutes couleurs, & quelquefois

de très-brillant. Les Groënlandois vont chercher sur leurs côtes méridionales, comme une rareté, des blocs d'une pierre blanche, à demi-transparente; elle est aussi fragile que du spalt, mais si tendre qu'on pourrait la tailler avec un canif, ou la couper sans peine avec les dents: ils trouvent encore au midi de l'albâtre assez blanc, mais qui n'a ni l'éclat ni le poli du nôtre, & qui ressemble à la poudre de cheveux, quand on le coupe. Groënland.

Le Groënland a plusieurs sortes de pierres à l'épreuve du feu, comme le *glimer* ou *cat-silver*, & la pierre de talc blanche; noire, ou grise: mais on ne peut pas la tailler en carreaux assez grands pour tenir lieu de vîtres aux fenêtres, comme on fait en Russie.

Il n'y a pas cependant au Groënland du talc proprement dit, ni de la serpentine. Mais on y trouve en plusieurs endroits, & sur-tout à *Bals' River*, une pierre tendre, dont on fait la vaisselle. Quoique bien des gens l'appellent du marbre bâtard, parce qu'elle a des veines; son nom le plus commun est *Weichstein*. Elle se fait un lit étroit & profond entre les rochers. Il y en a une espèce, (c'est la meilleure) d'un beau verd de mer, rayée de rouge, de jaune, & d'autres couleurs; mais ces raies ont rarement quelque transparence. Cette pierre est formée d'une craie fine

Groënland.

& visqueuse, qui se pulvérise quand on la met en œuvre. Mais, quoique fort tendre, elle est compacte & très-pesante. Comme on ne la trouve point disposée en couches, & qu'elle ne peut s'enlever ni par écailles ni par feuilles, il est difficile de la tailler en quartiers, sans qu'elle se réduise en grumeaux. D'ailleurs cette pierre est plus souple au ciseau, ou même au tour, que le bois. Elle est douce & grasse au toucher, comme le suif ou le savon : lorsqu'elle est frottée d'huile, elle a le luisant & le poli du marbre. Elle ne devient point poreuse à l'air, & prend de la consistance au feu. Sans parler des meilleurs creusets qui se font de cette pierre, les Groënlandois en ont des ustensiles & des lampes. Comme la cuisine faite dans cette espèce d'ustensiles, est plus saine & de meilleur goût que dans nos batteries de fer ou de cuivre, on envoie de cette vaisselle en Danemarck où elle est très-rechetchée, même dans les meilleures maisons. M. Crantz ne doute pas qu'elle ne soit préférable à la vaisselle ou poterie de Chiavenna, sur le lac de Côme, dont on fait tant d'usage dans toute l'Italie.

Rien de plus commun dans les montagnes du Groënland, que l'*amiante*, ou la *pierre de lin*. Celle-ci ressemble à des éclats de bois. Son grain est un tissu de filamens longs d'un travers de doigt, séparés à distances égales par une sorte de join-

ture. Quand on la rompt, elle présente à l'endroit de la jointure une surface dure & polie, comme une pierre à aiguiser: mais si l'on vient à la broyer, elle se déploie en fils de lin d'une grande blancheur. Lorsque l'amiante est battue, amollie & trempée dans l'eau chaude, jusqu'à y perdre la portion de chaux qui liait & cimentait ses filamens en pierre, on la fait sécher sur un crible, puis on la peigne comme de la laine ou du lin, & l'on en file une étoupe dont on peut faire du linge. Sa qualité singuliere est, comme l'on sait, que le feu lui tenant lieu de lessive & de savon, blanchit ce linge loin de le consumer. Les Anciens brûlaient leurs morts enveloppés dans des draps de ce lin incombustible. Les Tartares & les habitans des Pyrénées en tricotent des bourses. On peut en faire du papier. Il servirait très-bien de mêche pour les lampes, si l'on avait soin de le nettoyer & de le peigner. Mais les Groënlandois n'ont pas tant d'industrie, & se contentent de prendre des éclats de cette pierre d'amiante, qu'ils trempent dans l'huile de baleine, pour servir d'allumettes à leurs lampes : tant que ces allumettes sont imbibées d'huile, elles brûlent sans se consumer.

Groënland.

Ces peuples, malgré la pauvreté où la Nature a voulu qu'ils vécussent, ont pourtant des pierres fines qu'ils ignorent ou méprisent sans doute,

Groënland. tandis que notre luxe le leur envie. « J'ai vu » dans leurs montagnes stériles, dit M. Crantz, » du jaspe soit jaune, soit rouge, avec des veines » d'une blancheur transparente. »

On y trouve aussi du quartz & du crystal en grandes pièces. Il y en a de jaune & noir, tirant sur la topaze. Il y en a qui change comme l'opale, & réfléchit tantôt du jaune & tantôt du bleu.

M. Crantz met le grenat du Groënland dans la classe du quartz, parce qu'il se trouve dans les fentes les plus élevées des rochers, en pièces de grandeur & de forme inégales. Mais, comme il est très-dur & d'un sanguin transparent, qui tire sur le violet, les Lapidaires le rangent parmi les rubis. C'est dommage qu'il soit si fragile, & qu'on n'en puisse conserver que de la grosseur d'une feve, quand on le met en œuvre.

« Je me suis procuré, dit le même Observateur, » des brillants d'un crystal à six angles, couleur » d'acier. Ces six angles étaient joints ensemble, » & le plus petit était le plus saillant. J'ai vu de » ces brillants dont le fond, quoique blanc, pé- » tillait d'un feu rouge. J'ai trouvé aussi dans le » Groënland des pierres transparentes comme » des fragmens de porcelaine de la Chine. Elles » sont larges & plates, en deux morceaux ci- » mentés & réunis par une sorte de glaire rou-

» geâtre. Elles font feu, comme la pierre à fusil, » mais ne font point de cette derniere espèce, » car il n'y en a pas dans le pays. » Groënland.

Minéraux.

Quant aux minéraux & aux métaux, il en sort quelques traces des entrailles du Groënland; mais quand bien même on pourrait pénétrer dans les cavernes qui renferment ces trésors, quels qu'ils soient, il serait impossible d'exploiter ces mines faute de bois, & d'ailleurs la dépense excéderait le profit.

Ce pays de montagnes incultes ne manque ni de fer, ni de laiton. A la couleur de certains rochers, dont la surface tire sur le verd & le bleu, l'on juge qu'ils doivent contenir du cuivre.

On trouve quelquefois dans la pierre calcaire une espèce de verd-de-gris, solide en partie, en partie écaillé en lames très-minces. Les Groënlandois ont trouvé çà & là des morceaux de métal grands ou petits, qu'au poids & au brillant ils prenaient pour de l'or; mais à l'essai ces pièces se sont trouvées de bronze ou de métal de cloches.

On rencontre aussi des marcassites au Groënland. Elles ressemblent au cuivre & jettent des étincelles, quand on les bat avec le fer: communément elles sont plates & quarrées, quelquefois plusieurs unies ensemble. Quelques-unes ont le centre de leurs quatre côtés trian-

Groënland.

gulaires, à la pointe de leur pyramide, comme le cryſtal.

On ne croit pas que les Groënlandois aient du nître, de l'alun, ni du vitriol; quoiqu'ils prétendent qu'il y a de ces matieres dans une ſource minérale du Midi, dont l'eau leur ſert à ſe guérir de certaines maladies, & à préſerver leurs fourrures de la corruption. La pierre ponce eſt rare auſſi dans le Groënland; cependant on en trouve quelques morceaux de blanche, de griſe, & beaucoup plus de noire, que la mer y aura ſans doute entraînés des volcans de l'Iſlande.

Végétaux.

Quels végétaux peut-on attendre d'un pays où la Nature ſe refuſe à tous les vœux & les efforts des hommes, où la terre & la mer ſemblent défendre d'aborder & d'habiter, où le froid enfin ne laiſſe ni ſol ni ſuc, ni rien de tout ce qui peut offrir, je ne dis pas un ſéjour, mais un paſſage aux voyageurs? Car le Groënland n'eſt pas même un chemin sûr pour aller au Pôle; fut-il d'ailleurs ouvert pour l'Amérique. Comment s'arrêter ou paſſer dans des terres où les montagnes ne ſont que pierre & glace, & où la plupart des vallons ſont à peine couverts d'un peu de mouſſe & d'herbe, productions mal-ſaines de quelques marécages? Les côteaux les moins eſcarpés qui retiennent une légère portion du ſable & de la terre que les torrens de pluie & de glace entraînent des montagnes,

tagnes, les Isles qui n'ont pour habitans que des oiseaux sauvages, dont le fumier rend à ces terres ingrates plus de séve & d'aliment qu'elles n'en fournissent; ces collines & ces Isles ne produisent que quelques herbes éparses parmi des bruyeres & des buissons. Encore cette verdure est-elle courte & maigre, en raison de l'aridité du sol proportionnée à la rigueur du climat glacial. Cependant, autour des cabanes & des tentes des Groënlandois, les sables que la mer a jettés ou laissés sur le roc, nourris du sang & de la graisse des baleines qu'on pêche sur les côtes, reproduisent en retour une assez grande quantité d'herbe épaisse & fine, mais qui n'est ni si haute, ni si large qu'en Europe, parce qu'elle pointe, mûrit & seche en très-peu de jours, sous un ciel où l'hiver laisse à peine deux mois de trêve à la terre. Groënland.

Envain les Européens ont tenté d'y semer de l'avoine & du bled. La paille ou le tuyau croissent assez vîte, mais rarement vont-ils jusqu'à l'épi, & jamais à la maturité, même dans les temps & les lieux les plus chauds du Groënland, parce que les nuits froides y reviennent trop tôt. C'est par la même raison, que le pays ne peut avoir aucune production des jardins : car à la mi-Juin où l'on plante, la terre est encore gelée pardessous, & dès le mois de Septembre, le froid y reprend; & gele la surface. Il faut donc tout arracher, ou

Groënland.

le laisser périr, excepté les porreaux qui passent l'hiver sous la neige. La salade & les choux ne peuvent se transplanter, & restent toujours petits. Il n'y a que les raves qui croissent au Groënland aussi bien qu'ailleurs, & quelques navets qui ne sont pas plus gros que des œufs de pigeons, mais qui sont bons à manger, même verds. Du reste rien ne vient, & tout périt sur pied ; encore ce peu de légumes ou de plantes a-t-il besoin, pour réussir, d'être à l'abri des vents de Nord & des branchages ou bois flottans que la mer charie & jette sur ses bords.

Mais, pour commencer par les végétaux communs, il y a dans le Groënland deux sortes d'herbe, ou de *gramen.* L'une que les Botanistes appellent *gramen arundinaceum majus*, est une espèce de jonc fort clair, qui croît entre les rochers, & dont les Groënlandois font des paniers ou des corbeilles. L'autre approche du *gramen hordaceum*, ou *gramen d'orge*, qui naît parmi les pierres, sur un terrain de sable ou de gravier, autour des habitations. Il a des feuilles larges, un tuyau assez gros, d'un pied & demi de hauteur, comme le froment auquel il ressemble d'ailleurs par l'épi, si ce n'est que celui du *gramen* a souvent six pouces de long. Il a le grain comme l'avoine, mais rarement vient-il à maturité, tant les étés sont courts. C'est de cette herbe que les Groënlandois mettent

dans leurs souliers ou leurs bottes, pour se garantir les pieds des incommodités de la glace & de l'humidité. Groënland.

La verdure la plus commune dans le Groënland, est la mousse. « Un jour que j'étais assis sur » un rocher, dit M. Crantz, j'en comptai plus de » vingt espèces autour de moi, sans sortir de ma » place. Il y en a d'épaisse qui est douce comme » une fourrure. On s'en sert pour boucher les » fentes des cabanes. »

Une seconde espèce de mousse, dont les fibres ont une palme de longueur & sont serrées entr'elles, comme celle des champignons, tient lieu d'amadoue & de mêches pour les lampes. Une autre sorte ressemble au *Lycopodium*, si ce n'est qu'elle n'a ni fleurs ni étamines.

Il y a de la mousse à feuilles, entr'autres une espèce tout-à-fait blanche qui sert à nourrir les rennes durant l'hiver, & quelquefois les hommes dans les extrémités de la faim. Une autre mousse de la même espèce à-peu-près, est encore d'une plus grande ressource; car on la mange, dit-on, comme du pain en Islande. Ces deux sortes de mousse sont d'abord désagréables à la bouche, mais quand on en a mâché & avalé, elles laissent un goût de seigle qui plaît.

La mousse du Groënland produit des champignons & des mousserons. Il y en a de jaunes

Groënland. & de rouges; quelques-uns ressemblent à des cloux de girofle; mais tous sont petits.

Parmi les arbustes, il en est d'une espèce qui rampe sur le sable, comme le thym sauvage, & qui porte des fleurs, mais n'a point d'odeur, ni de graines. Une autre espèce a des feuilles rondes, jointes de deux en deux, avec une petite fleur cotonneuse entre chaque feuille double : les rennes en mangent.

Il y a quatre sortes d'arbustes dans le Groënland, qui portent des graines ou des baies, & dont on se sert en ce pays-là pour allumer le feu. Les Naturalistes les distinguent, parce que ces arbustes ne croissent que dans le Nord & que la graine en est utile à la Médecine, sur-tout pour rafraîchir le sang & guérir du scorbut. Les Groënlandois en mangent par cette raison, & ils en conservent tout l'hiver sous la neige dans de petits vases. Ces peuples ne font aucun cas de la graine de genièvre, qui vient chez eux plus grosse & plus forte qu'en Europe, quoique l'arbuste en soit très-bas & rampant.

Le Groënland produit trois espèces de saules, l'une à feuilles d'un verd-pâle, l'autre dont les feuilles pointues sont d'un verd-brillant, & la troisieme, à feuilles larges & cotonneuses. Aussi cette derniere espèce a-t-elle beaucoup de coton dans sa baie. Mais tous ces saules sont arrêtés par le

froid à la surface de la terre, & ne s'élèvent guères au-dessus. Groënland.

Les bouleaux, parmi lesquels il en est qui sont différens des nôtres & qu'on distingue à leurs feuilles dentelées, ne prennent point non plus d'essor; & ne montent jamais à une certaine hauteur. Cependant sur les côtes Méridionales du Groënland où le Soleil est plus chaud & séjourne davantage, les arbrisseaux & sur-tout les aulnes qui croissent au bord des ruisseaux, poussent jusqu'à la hauteur d'un homme, sur trois ou quatre pouces d'épaisseur. Mais ils viennent si courbés qu'on en fait peu de commerce; de sorte que ce bois très-commun au Groënland, y est en même-temps fort inutile; car les habitans ne s'en servent pas même pour le chauffage.

Le cormier vient très-aisément dans ce pays froid, & y produit en abondance de ses fruits âpres & durs. On y trouve encore une espèce de pois que les Groënlandois ont appris des Européens à cuire & à manger. Les habitans parlent aussi d'un fruit qu'on voit, disent-ils, sur la côte Meridionale, & qui doit ressembler tout au plus à nos grosses prunes jaunes, quoiqu'ils les comparent aux oranges. Mais quelle que soit la richesse de la Nature en ce genre de productions au Midi du Groënland, la stérilité de la terre se fait sentir par-tout en allant au Nord, & semble y

Groënland. augmenter à chaque pas, jusqu'à la pierre aride & nue.

Après les grands végétaux, on doit placer les plantes qui, par quelque singularité, méritent un coup d'œil des Botanistes.

L'oseille des bois, *acetosella*.

L'oseille des champs, *acetosa arvensis lanceolata*. On l'appelle encore *oseille de brebis*; elle a des feuilles pointues, longues & larges d'un travers de doigt, en forme de lance.

L'oseille des montagnes; *acetosa montana rotundi folia*. Cette plante très-commune au Groënland & rare ailleurs, a des feuilles d'un verd-foncé comme la cuillerée. Sa tige a trois pieds de long dont les fleurs & la semence occupent les deux tiers. Les Groënlandois très-peu frugivores en général, recherchent & mangent de cette espèce de plante.

Le capillaire, *adiantum aureum*, croît dans la mousse.

Alchimilla vulgaris. Cette plante est commune & très-grande au Groënland.

Le moron, *alsine*, s'y trouve de toutes les sortes.

Anserina.

Asperula.

L'*angélique*, très-haute & très-forte, vient en abondance dans les vallées étroites où il fait le plus

de chaud. Les Groënlandois en mangent la tige & la racine avec délices; aussi est-elle meilleure dans les pays froids que dans les climats Méridionaux, ainsi que toutes les plantes des montagnes en général. Groënland.

Bistorta minima. On en mange la racine, parce que c'est un amer astringent.

L'œillet de montagne, *caryophillus montanus*; d'une odeur agréable, mais faible.

La consoude, *consôlida media.*

La prêle ou queuë de cheval, *equisetum.*

La petite fougere, *filix petræa minor.*

La grande fougere, *filix ramosa & cornuta.* On en prend en façon de tabac; elle fait moucher.

La gentiane.

L'eristicum, la livèche : c'est une plante qui se mange avec sa racine, d'un très-bon goût approchant du céleri.

La viorne, *lysimachia spicata, flore albo.*

Morsus diaboli, foliis hirsutis.

L'herbe aux poux.

La quinte-feuille.

Ranunculus aquaticus, flore luteo & albo. C'est une plante jaune & blanche, qui se plaît dans les fosses de fumier.

Le romarin sauvage, qu'on appelle la *plante de térébenthine*, parce qu'il a l'odeur forte de

Groënland.

cette gomme, se trouve dans les endroits secs & couverts de mousse. Il y en a de deux espèces, l'une a des feuilles longues & pointues dont une jaune en bas; l'autre a des feuilles courtes dont une blanche en bas.

Le serpolet, qu'on appelle la *mere du thym*, d'une couleur rougeâtre, d'une odeur forte, croît sur les rochers à l'exposition du soleil : on en prend comme du thé.

La dent de lion, ou pissenlit, *taraxacum*, vient en quantité dans les endroits humides. Les Groënlandois en aiment la racine & la mangent volontiers crûe.

Le *chicotin*, *telephium*. La racine de cette plante que les Groënlandois appellent *sortlak*, & qui, dans les autres pays, a la forme d'une noisette oblongue, chez eux est rouge en-dedans, exhale une forte odeur de rose musquée ou de giroflée, qu'elle retient même, quand elle est entierement seche. « Après en avoir gardé durant » un an dans du papier, dit M. Crantz, je » fus bien étonné d'y trouver deux jets que » cette racine séchée avait poussés, sans doute » parce qu'elle était dans un endroit chaud : » ces rejetons végéterent quelque temps; mais » ils périrent, parce qu'ils étaient trop exposés » à l'humidité. »

Terminons cet Article par la plante la plus

commune & la plus utile ; le *cochléaria.* C'eſt le ſouverain remède contre le ſcorbut. La Nature l'a mis au Groënland, à côté du mal. On l'y trouve abondamment par-tout où la terre eſt engraiſſée de la ſubſtance des veaux marins, & de la fiente des oiſeaux. Il croît fort vîte, & ſi aiſément qu'on en verra douze tiges ſortir d'une racine, quoiqu'il ne ſoit ſur pied qu'un ſeul hiver. La ſemence en tombe dans la terre, en automne; ſans doute que les oiſeaux l'y portent, ou qu'elle ſe trouve dans leur fiente. La plante ſe fait jour au printemps; on la cueille avant les grands froids, & on la garde tout l'hiver cachée exprès ſous la neige, pour en faire une ſoupe dont le goût parait excellent, du-moins dans un pays où tout manque. Groënland.

C'eſt un ſpécifique contre tous les maux : auſſi en mange-t-on de toutes les façons, & ſur-tout en ſalade. Car loin d'être déſagréable au goût, comme en Europe, le cochléaria du Groënland a un certain aigre-doux qui plaît, quand il eſt fraîchement cueilli : cependant lorſqu'on en mange beaucoup le ſoir, il trouble le ſommeil; ce qui prouve que, comme il abonde en ſucs échauffans & ſtimulans, il doit détruire les obſtructions & faciliter la circulation du ſang. « Toutes les fois, » dit M. Crantz, que je me ſuis ſenti, dans l'hiver, » quelques ſymptomes de ſcorbut, par le défaut

Groënland.

» d'exercice; comme une certaine mélancolie, » de la pesanteur dans les membres, des vapeurs, » une chaleur ou une oppression de poitrine, & » d'autres semblables incommodités, qui peuvent » être accompagnées de quelque éruption cutanée; » une poignée de cochléaria, jettée dans un verre » d'eau froide, m'a délivré promptement de tous » ces maux. » C'est un antidote universel pour les Groënlandois; mais ils ont une aversion invincible pour tous les végétaux, dont la production tire quelque substance de l'ordure & des immondices de l'homme.

C'est ici le lieu de parler des plantes de la mer, peut-être plus nombreuses que celles de la terre, sur-tout au Groënland, où l'un de ces élémens s'enrichit tous les jours aux dépens de l'autre: car les pluies roulant dans l'Océan tout ce qu'il y a de germes sur les montagnes; le fond des mers, s'il venait tout-à-coup à se découvrir, offrirait peut-être en certains endroits un aspect moins aride & moins effrayant que celui des terres du Groënland. Ces sables profondément cachés, que le flot & le flux battent & remuent sans cesse, ne sont pas sujets aux frimats, & ressentent sans doute l'influence de l'humide végétal que la mer y dépose elle-même, ou du moins qu'elle y nourrit par les sels dont elle est imprégnée. Cet élément si terrible pour tous les êtres vivans qu'il n'a pas

conçus dans son sein, crée & produit aussi ses végétaux dont il entretient la plupart des animaux qui l'habitent, puisqu'ils ne vivent pas tous les uns des autres. Ces grottes & ces campagnes sont toujours vertes, que l'imagination des Poëtes nous fait voir dans le Palais de Thétis, ne sont donc pas une pure fiction, mais une exagération des richesses que la Nature recèle & conserve au fond du lit des mers, comme un dépôt qu'elle doit rendre un jour. Qui sait même si parmi les bois flottans dont les mers glaciales couvrent les rivages du Nord aux environs du Pôle, il n'en est point quelque espèce qui soit née dans ce vaste élément; & si les branchages que les pêcheurs enlèvent quelquefois avec beaucoup de peine dans leurs filets rompus, n'appartiennent pas à des arbres enracinés au fond de l'Océan?

Groënland.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, la mer a ses gazons : on en trouve sur les côtes du Groënland, qui sont hérissés d'une herbe longue & rameuse, mais dont les nombreuses racines servent moins à la nourrir qu'à l'ancrer à la terre. Ces racines s'attachent aux rochers & s'entortillent autour des pierres & des moules, par tant de nœuds & de replis, que les tempêtes, qui brisent les vaisseaux, ne peuvent souvent arracher de sa place une poignée de gazon. Il y a des plantes

Groënland.

marines qui croissent auprès des côtes : « J'en ai » compté, dit M. Crantz, plus de vingt sortes, » depuis la longueur d'un demi-pouce jusqu'à un » pied. » Plus on avance dans la mer & plus elle a de profondeur, plus les plantes qu'on y trouve sont longues & larges. Les unes & les autres, celles qui sont loin ou près de la terre, sont couvertes d'une multitude d'animalcules, ou d'insectes presque invisibles ; mais avec la différence qu'on ne reconnaît ces animaux, dans les plantes éloignées des terres, qu'à la trace de leurs dents, par les trous dont les feuilles sont criblées. Les plus petites, qui viennent au bord des côtes, ont une espèce de pédicule qui ressemble à la cosse des pois ou des feves, & qui est rempli de petits grains noirs : mais comme l'Observateur déjà cité, n'a jamais vu de grains prendre une consistance qui annonce la maturité, il conclut qu'ils ne contribuent pas à la propagation de la plante, & qu'elle tire son germe reproductif d'une espèce de glaire qui l'enveloppe.

Quelques-unes de ces plantes ressemblent aux feuilles de chênes, d'autres au chaume ou à la javelle des pois secs, à des boucles de cheveux, à des plumes de paon. Mais les gazons de mer, qui croissent loin du bord, ont à-peu-près la forme

de l'algue qui couvre les étangs. Ces plantes s'entrelacent par le mouvement des vagues comme la corde d'un cable, souvent de la grosseur du bras d'un homme, à la longueur de plusieurs brasses. Il y en a qui ressemblent à de la fraise de veau. Les plus grosses ont une tige creuse de deux ou trois brasses de long, tout-à-fait minces à la racine, leur tige croît jusqu'à deux ou trois pouces d'épaisseur. La feuille est également longue de deux à trois brasses, sur un pied & demi de largeur. Une autre espèce de ces longues plantes, a une tige plate qui sépare la feuille au milieu. Quand on seche à l'ombre ces deux sortes de plantes, il se crystallise sur la premiere un sel très-fin en longs filets; & sur la seconde une espèce de sucre. C'est vraisemblablement l'*alga saccharifera*, que les Islandais mangent, avec du beurre. Les brebis la broutent en hiver, & les Groënlandois, non plus que les Européens, ne dédaignent pas de s'en nourrir quand ils manquent de vivres. La mer fournit encore au Groënland une espèce de feuille rouge & verte, fort tendre & rafraîchissante, qu'on y mange en salade, pour se guérir ou se préserver du scorbut.

Groënland.

Tels sont à-peu-près les végétaux que l'homme a pu découvrir au fond d'une mer couverte de glaces. C'est sur-tout dans l'Histoire d'un pays aride

Groënland.

& désert comme le Groënland, qu'il est permis de ne rien laisser échapper de ce que la Nature y dérobe aux outrages de l'hiver; & quand on n'a point de choix à faire, il faut tout recueillir.





CHAPITRE II.

Bêtes, Oiseaux & Poissons.

LE GROENLAND, cette terre marâtre, a mis, pour ainsi dire, tous ses habitans en guerre, lorsqu'elle n'a donné à l'homme pour le nourrir & le vêtir, que la chair & la peau des animaux. C'est donc là qu'il naît carnassier & meurtrier par une fatale nécessité; c'est dans ces sortes de climats les plus inhabitables, qu'a dû commencer la société entre des chasseurs ou des pêcheurs, que des dangers & des besoins communs, mais sur-tout des rencontres fréquentes en des lieux resserrés & coupés par les glaces & les eaux, auront sans doute bientôt réuni & fait passer d'un état d'hostilités passageres à la stabilité d'une paix que semble commander & maintenir un genre de vie laborieux, pénible & misérable. Les Groënlandois, quoique toujours armés, ne sont pas cependant inhumains & sanguinaires; ce caractere odieux n'appartient qu'à nos sociétés policées, où l'on verse le sang des hommes sans aucune de ces extrémités pressantes, & de ces hasards imprévus & inévitables où nous jette malgré nous la Nature. Le Groënlandois est pêcheur, parce que la terre lui refuse

Groënland.

Groënland.

des grains & des fruits ; il eſt chaſſeur, parce que la faim le met aux priſes avec l'ours, qui l'attaque ſouvent, ou lui diſpute les rennes : car ce ſont à-peu-près les animaux qu'on trouve le plus fréquemment dans les pays glacés.

Cependant on voit auſſi une grande quantité de lièvres dans le Groënland ; ils y ſont toujours blancs, & non pas ſeulement en hiver comme dans la Norwège où l'on obſerve qu'ils ſont gris en été. Cette eſpèce féconde qui multiplie beaucoup dans tous les pays, eſt en général groſſe & même aſſez graſſe au Groënland, quoiqu'elle n'y vive que d'herbe & d'une mouſſe blanche, qui peut avoir quelque influence ſur la couleur des animaux qui s'en nourriſſent : mais elle ne leur donne pas ſans doute un goût bien exquis ; car les Groënlandois ne font aucun cas du lièvre.

Le renne eſt le daim du Nord, dans l'un & l'autre hémiſphère. Cet animal eſt ſauvage au Groënland : timide & fuyard, il ſent le chaſſeur, avant d'en être apperçu, ſur-tout quand le vent ſouffle & vient de l'homme à lui. Les plus forts rennes ſont de la groſſeur d'une geniſſe de deux ans. Leurs bois reſſemblent aux cornes d'un bouc, ſi ce n'eſt qu'ils ſont tout unis & de la largeur de la main à la cime ; ils les perdent chaque année au printemps. Tandis qu'ils ont la corne tendre, leur poil eſt comme une laine douce qui tombe bientot,

Groënland.

bientôt. Ce poil renaît, d'abord très-court; l'animal maigrit alors, sa peau devient mince & ne vaut pas grand chose. En automne, il rengraisse, & sa peau s'épaissit. C'est par cette alternative, dit Anderson dans son *Histoire Naturelle du Groënland*, que tous les animaux du Nord supportent mieux les extrémités du froid & du chaud, gras & fourrés en hiver, légers & secs durant l'été. Dans cette saison, ils broutent l'herbe tendre des vallons, & dans l'autre, ils creusent sous la neige, & cherchent la mousse des rochers.

Il y avait jadis beaucoup de rennes à *Ball'river*: mais les Groënlandois les ont détruits par une chasse qui était une sorte de battue. Les femmes & les enfans gardaient une certaine enceinte de terrain, & dans les intervalles qu'ils ne pouvaient occuper, ils dressaient des troncs d'arbres couverts de tourbe, & assez approchants de la figure humaine pour en imposer à des animaux peureux; puis ils poussaient les rennes dans des défilés & des passages étroits, où les hommes les attendaient & les tuaient à coups de fleches: ou bien les femmes les relançaient vers les bords de quelque baie, d'où les bêtes voulant se sauver dans l'eau, mouraient sous les dards ou les harpons des chasseurs apostés. Mais, depuis que ces peuples ont des balles & de la poudre pour chasser les rennes au fusil, ils en ont furieusement éclairci l'espèce; car ils préfèrent

Groënland. cette chasse à toute autre, & passeront volontiers les premiers mois de l'été à se procurer deux ou trois peaux de rennes, pour avoir en hiver une fourrure distinguée.

Les renards ne sont pas aussi nombreux, ni tout-à fait de la même forme au Groënland, que dans les pays plus méridionaux. Assez semblables aux chiens par les pieds & la tête, ils jappent comme eux. La plupart sont gris ou bleus, & quelques-uns blancs ; ils changent rarement de couleur, & quand l'espèce bleue commence à muer, elle devient pâle & n'est plus bonne à rien. Ils vivent d'oiseaux ou de leurs œufs, & lorsqu'ils n'en peuvent pas attraper, ils se contentent de moules, de crabes, ou de ce qu'ils pêchent. Ce sont les renards qui ont appris aux femmes Groënlandoises à barboter dans la mer avec leurs pieds, afin d'exciter la curiosité des poissons. Ceux-ci montent à fleur d'eau, pour voir s'il y a quelque chose à prendre, & sont pris eux-mêmes dans l'instant par les femmes ou par les renards. Ces animaux ont leurs tanieres dans les fentes des rochers ; mais les Groënlandois savent plusieurs façons de les y attraper : ils font une petite loge de pierre, dans laquelle ils suspendent un morceau de viande au bout d'une perche ; quand le renard prend la viande, le bâton tire une corde qui fait tomber une pierre devant l'entrée de la

Groënland.

loge, & la trappe est bouchée. Ils ont aussi des lacets de baleine qu'ils cachent autour d'un trou creusé dans la neige & rempli de mets friands pour le renard; quand il y vient manger, le Groënlandois, caché dans une hutte de neige, serre le lacet & l'animal est étranglé. Moins rusé peut-être qu'en Europe, ou sans doute plus affamé, le renard donne encore dans d'autres pièges, & tombe souvent dans des fosses profondes qu'on a faites exprès & couvertes de neige, où l'on a mis quelque appât. Les Groënlandois trouvent un double profit à prendre des renards; car, outre la peau qu'ils en vendent fort cherement, sur-tout celle des bleus, ils en mangent la chair préférablement à celle des lièvres.

Tous ces animaux ne sont qu'utiles à l'homme: mais il y en a par-tout qui lui disputent, sinon l'empire de la terre, au-moins le droit exclusif d'y faire du ravage, destructeurs & voraces comme lui. Dans le Groënland, ce sont les ours qui sont féroces & méchans. Ils ont la tête étroite & oblongue, comme le chien, & l'on dit qu'ils aboient tout aussi bien que lui. Leur poil est blanc, long & doux comme de la laine; ils sont plus gros que les ours noirs: on en voit souvent de six à neuf pieds de longs; leur chair est blanche & grasse, d'un goût de mouton, & fort au gré des Groënlandois. La graisse d'ours est très-bonne

Groënland.

pour apprêter le poiſſon; celle des pattes eſt employée dans la médecine. Cet animal court ſur la glace après les veaux marins & les baleines mortes, il attaque le lion de mer; mais ce monſtre, dont le nom porte par-tout l'idée de la force & de la terreur, ſe défend vigoureuſement ſur tous les élémens, &. même ſur mer il vient à bout de l'ours. Celui-ci, loin de craindre l'homme, & non content de ſe tenir en défenſe, oſe affronter, entre les glaces qu'il traverſe à la nage, un bateau de Pêcheurs, & ſouvent plus d'un Groënlandois perd la vie dans ce combat. Quand l'ours eſt pourſuivi ſur les eaux, il plonge & nage ſous la glace. Lorſqu'il eſt à terre, il vit d'oiſeaux, en mange les œufs, & ſi la faim le preſſe, il dévore les hommes & déterre les cadavres. En hiver, il ſe claquemure dans les crevaſſes des rochers, ou s'enſévelit dans la neige, juſqu'à ce que le ſoleil l'attire hors de ſa taniere. C'eſt alors qu'allêché par l'odeur du veau marin, il en va piller la chair juſque dans les cabanes des Groënlandois. Mais ceux-ci criant auſſi-tôt après l'ours raviſſeur, lui donnent la chaſſe avec leurs chiens, l'environnent armés de lances, le terraſſent & le tuent, non ſans riſque de leur propre vie.

Ces peuples diſent auſſi qu'ils ont vu des ours noirs, dont la peur exagere la taille, juſqu'à leur donner ſix braſſes de hauteur. Ils parlent encore

d'une espèce de tigre blanc tacheté de noir, aussi grand qu'un veau, disent-ils, mais aucun Européen n'en a jamais vu dans leur pays. Peut-être sont-ce quelques-uns de ces ours tigrés, qui communiquent du Groënland à l'Islande par les glaces.

Groënland.

Les Groënlandois n'ont d'autres animaux apprivoisés qu'une espèce de chien de moyenne taille, qui ressemble extrêmement au loup. La plupart sont blancs, quoiqu'il y en ait d'un poil noir très-épais. Si l'ours & le renard aboient dans le Groënland, en revanche le chien y heurle & grogne. Cette espèce, stupide en ce pays-là, ne sert de rien à la chasse, pas même pour pousser les ours dans le leurre ou le piège. Mais aussi l'homme l'emploie, au défaut de chevaux, à tirer des traîneaux. Les Groënlandois attelent à ces sortes de voitures, depuis quatre chiens jusqu'à dix, & vont dans ce brillant équipage se faire des visites, ou traîner chez eux leur pêche sur la glace. La plupart des maîtres mangent leurs chiens, pour peu que la faim les y pousse; mais tous en prennent la peau pour couverture de lit, ou pour en border leurs habits.

Il n'y a point de troupeaux à laine, au Groënland. En 1759, un Missionnaire y transporta du Danemarck, trois brebis avec un bélier; ces animaux ont réussi à donner deux ou trois petits

Groënland.

chaque année. De *New-herrnhut*, où cette race avait été transplantée, on en a envoyé quelques agneaux à *Lichtenfels*, pour y provigner. Ce sont deux maisons de la Mission des Freres Moraves. Ils ont mangé tous les ans de ces animaux, & chaque hiver il leur en reste dix. Il faut que l'herbe soit aussi nourrissante en ces cantons qu'elle y est rare & courte; puisque trois agneaux venus d'une seule portée en hiver, y sont plus gros dans l'automne suivant, qu'un mouton d'un an ne l'est en Allemagne, & puisqu'on a tiré d'un seul bélier jusqu'à vingt livres de suif & soixante-dix livres de viande. La chair de ces animaux a peu de maigre; mais la graisse en est si bonne & si délicate, qu'on la mange avec plaisir & sans en être incommodé. Les nouveaux Missionnaires ont vécu fort bien de leur petit troupeau, sur-tout depuis que les rennes sont devenus rares. Ils auraient de quoi faire pâturer jusqu'à deux cens moutons, sur la petite plaine, qui est autour de leur maison de *New-herrnhut*; mais seulement pour quatre mois d'été. Pendant huit grands mois d'hiver, ils seraient obligés de tirer du fourrage de quelques cantons autrefois habités par les Groënlandois, & maintenant abandonnés : il faudrait le faire venir par eau, & ce serait avec tant de peine, qu'ils se sont réduits à ne garder que dix bêtes à laine, pour perpétuer la race.

On tenait autrefois des vaches à la Colonie de *Goodhaap* ; on s'en est défait, parce qu'elles coûtaient trop de dépenses & de soins. Il serait moins dispendieux d'y élever des chèvres & des cochons ; mais ces animaux font tant de dégât aux Groënlandois, soit en pillant leurs provisions quand ils les exposent à l'air, soit en rongeant les peaux dont ils couvrent leurs maisons, qu'on a été obligé de renoncer à la ressource dont ces espèces comestibles pouvaient être pour la subsistance des hommes. Groënland.

Peut-il y avoir beaucoup d'oiseaux dans un pays sans végétaux ? C'est la terre qui par-tout doit nourrir ses habitans ; elle n'est peuplée qu'à proportion de sa fécondité. Le Groënland n'aura donc que peu de volatiles. L'oiseau qu'on y trouve le plus commun, est celui qu'on appelle *la perdrix du Nord*, qui ne fréquente guères en effet que ce climat froid & les glaces des Alpes. Il est blanc en hiver, & gris en été ; non que la couleur de ses plumes change, comme on l'a débité, mais c'est qu'il les perd dans le printemps & l'automne pour en prendre de nouvelles : il ne lui reste de gris que le bec & le bout de la queue. En été, cet oiseau vole sur les montagnes où il trouve des mûriers sauvages dont il mange les feuilles : il ne s'éloigne pas de la neige, car il aime le froid ; mais lorsqu'elle est trop abondante en hiver, il Oiseaux

Groënland.

se rapproche des bords de la mer où les grands vents balayant les rochers, lui découvrent un peu de terre qui peut lui fournir de la nourriture. Les hommes toujours prêts à tourner à leur profit l'industrie de tous les autres êtres, le prennent & le mangent alors qu'il est le plus gras & d'un goût exquis.

On raconte des merveilles de sa prévoyance, entr'autres, qu'il ramasse des provisions pour l'hiver, dans son nid perché sur les plus hautes cimes des rochers. Quelques-uns disent qu'à l'approche des grands froids, il remplit & gonfle son jabot de nourriture, & va s'enfoncer sous un lit de neige où il vit & végète; peut-être dans un long sommeil, de la substance dont il s'est pourvu. Mais si les perdrix du Nord pouvaient se sustenter à si peu de frais, on ne les verrait pas tout l'hiver voler en troupe, & chercher leur subsistance sur les montagnes. Elles ont si peu de cet esprit, qui veille sur la conservation des individus de toute espèce, qu'au-lieu de se percher sur les branches ou les pierres qui couvrent des piéges qu'on leur tend, elles vont se jetter dans le piége même. On a de plus observé que lorsqu'elles voient un homme qui les épie, loin de se cacher entre les pierres, elles se trahissent par le bruit qu'elles font en sortant la tête du trou. Dès que le Chasseur est à leur piste, la peur les aveugle au point qu'elles

Groënland.

l'attendent dans l'endroit même où l'œil de l'Oiſeleur ſemble les arrêter, ou n'en ſortent qu'en ſe traînant d'une aile tremblante juſqu'à ſes pieds & ſous ſa main. On les voit pourtant en hiver ſe tapir ſur la neige pour ſe cacher; comme ſi cette ſaiſon leur donnait plus de jugement qu'elles n'en montrent en été : ce ne ſerait pas au reſte la ſeule eſpèce de créatures en qui l'on verrait plus de génie durant le froid que dans le grand chaud. Combien d'Auteurs écrivent des pages brûlantes dans les temps de glace, & des phraſes ſéches & froides durant les ardeurs de la canicule ? Quant à l'oiſeau du Nord dont tout l'inſtinct n'eſt que le fruit de ſes beſoins, M. Crantz croit en pieux Miſſionnaire que la Providence a pris un ſoin marqué de conſerver cette eſpèce ſtupide. La couleur de ſes plumes, dit-il, ſupplée à l'attention qui lui manque, pour ſe dérober aux oiſeaux de carnage, dont il ſerait la proie : durant l'été le peu de plumage qui lui reſte eſt d'un gris de la couleur des rochers, & dans l'hiver il eſt blanc comme la neige; de ſorte que l'oiſeau raviſſeur ne peut diſtinguer la perdrix, de la place qu'elle occupe. Mais n'eſt-ce pas abuſer, pour ainſi dire, de la confiance même qu'on doit à la Providence, que de pouſſer ſi loin le ſyſtème ou la manie des cauſes finales ? Quand la Nature & ſon Auteur ont voulu que les hommes, les

monstres & les oiseaux carnassiers vécussent & peuplassent, sans doute plus d'une proie a été assignée ou livrée à leur faim meurtriere. Ce n'est pas à nous qui détruisons tout, & qui sommes les tyrans de la terre, à prêter à la Divinité des desseins de bienfaisance que nous démentons sans cesse par nos cruautés; à moins que nous ne prétendions soustraire la perdrix à l'œil du vautour, pour la réserver sans partage à notre voracité.

Groënland.

Cependant M. Crantz, dont le zèle cherche par-tout des traces de l'esprit immortel & conservateur, qui veille sur les êtres périssables, a peut-être raison de reconnaitre cette vigilance universelle dans la conformation de l'oiseau dont il nous donne l'histoire. C'est en effet dans l'organisation de chaque espèce, que sont les semences de vie & de mort de tous les individus, & la raison suffisante de leur durée. Ainsi, quand on observe que la perdrix du Nord a les ongles des pieds garnis d'une sorte de bourlet épais & revêtu d'une plume qui ressemble à la laine, on a droit de présumer, avec notre sage Missionnaire, que ce duvet est une sorte de fourrure créée exprès contre le froid. Quand on voit que les doigts de ce même oiseau ne sont pas entierement séparés ni privés de la membrane qui désigne les oiseaux aquatiques, on peut imaginer que c'est pour lui donner la facilité de nager, en cas qu'il ait à traverser des lacs ou

des bras de mer trop larges pour la portée de son vol. Cette espèce appartient donc, pour ainsi dire, à trois élémens, puisqu'elle marche, vole & nage tour-à-tour. C'est le moyen, ce semble, d'en être plus libre, si elle ne trouvait par-tout des ennemis. Mais cet oiseau porte l'amour de la liberté, qui parait si vif & si naturel chez les habitans de l'air, jusqu'à mourir de douleur en deux heures de temps dès qu'il est pris.

Le Groënland a des bécassines, qui vivent des coquillages que la mer jette sur ses bords. Elles sont bonnes à manger, mais très-petites. Ce pays est encore visité dans la belle saison par quelques chantres des bois, quand il y a de la verdure & de la cueillerée pour les attirer & les retenir. Parmi ces jolis oiseaux, une espèce ressemble au moineau, plus grande cependant & plus belle, avec un chant très-agréable. Un autre oiseau qui chante encore mieux, approche de la linote, quoiqu'il soit plus petit : on le distingue à la tête qui est en partie d'un rouge couleur de sang vif & vermeil. On peut l'apprivoiser & le nourrir de gruau durant l'hiver, mais la chaleur des chambres l'étouffe & le suffoque. Il en vient quelquefois des vols entiers à bord des vaisseaux, comme un nuage poussé par les vents de tempête à quatre-vingt ou cent lieues de la terre. Une troisieme sorte de petits oiseaux du Groën-

Groënland. land, eſt le hoche-queue, que les Norwégiens appellent *ſteenſquette*, & les Gaſcons *batti-couette.* Il ſe nourrit de vers. Les Groënlandois prétendent que la plupart de ces oiſeaux habitent pendant l'hiver dans les trous des rochers. Mais il eſt probable qu'au Nord, encore plus que dans nos climats tempérés, les oiſeaux ſont les fidèles meſſagers du ſoleil qu'ils devancent au printemps & ſuivent en automne, cherchant toujours la verdure qui naît ſous ſes pas.

Quant aux oiſeaux étrangers, les Européens ont tenté de tranſporter au Groënland des pigeons & de la volaille, mais ils ſont d'une trop grande dépenſe. Il ſerait plus aiſé d'y élever des canards domeſtiques, s'ils ne ſe haſardaient trop avant dans la mer, & ne riſquaient d'être emportés par les vagues dans les gros temps.

Quoique l'eſpèce volatile ſoit rare & peu nombreuſe en ces climats ſtériles & glacés, on y voit pourtant des oiſeaux de proie : mais c'eſt qu'ils vivent de toutes les eſpèces d'oiſeaux, amphibies, terreſtres, ou marins. Il y a, par exemple, des aigles d'un brun foncé, dont les ailes déployées ont juſqu'à huit pieds de longueur. Le roi des airs, l'aigle veille du haut des rochers ſur la terre & ſur les eaux, & ſitôt qu'il voit quelque proie s'élever de l'un ou l'autre élément, il fond ſur elle & l'emporte en ſon aire. Quelquefois même

il enlève avec ses serres un jeune veau marin, qui jouait sur la surface d'une mer tranquille. L'aigle partage son empire avec des faucons gris ou tachetés comme certaines poules blanches. Ces oiseaux de rapine ne sont pas en grand nombre, sans doute faute de proie, & vivent retirés dans les montagnes. Mais, d'un autre côté, les Groënlandois sont infestés par des nuées de corbeaux, considérablement plus grands que les nôtres, & qui leur volent tout, jusqu'au cuir de leurs canots, qu'ils déchirent & qu'ils dévorent, quand ils ne trouvent pas autre chose à manger. Pour l'ordinaire, ils vivent d'insectes de mer ou de coquillages qu'ils emportent & laissent tomber sur les rochers pour les casser : mais s'ils ont grand'faim, ils les avalent tout entiers. Ces corbeaux sont difficiles à tuer à la volée; c'est pourquoi les Groënlandois les prennent dans des piéges; car ils ont besoin de leurs plumes au défaut de baleine, pour pêcher à la ligne. Lorsqu'on les voit voler avec une espèce d'inquiétude, & faire grand bruit dans l'air, c'est un présage de vent de Sud & de tempête.

Groënland.

Autant la terre manque d'oiseaux au Groënland, autant la mer en abonde. Les poules d'eau qu'on y voit, ont les doigts des pieds joints par une membrane, comme les pattes d'oie. Elles ont les jambes placées & retirées en arriere, ce qui

Oiseaux aquatiques.

Groënland.

les rend pesantes pour marcher, mais très-propres à nager : car les rames doivent être au bout & non au milieu du bateau. Le plumage épais & serré de ces oiseaux, joint à la graisse qu'ils ont entre cuir & chair, & à l'abondance du sang, sert à les garantir du froid, & les aide en même-temps à se soutenir sur l'eau, parce que cette maniere d'être leur donne à proportion plus de volume que de poids. Ils nagent & volent toujours contre le vent, de peur de déranger leurs plumes dont la position est destinée, ce semble, par la Nature, à leur faire éviter les dangers & franchir les obstacles qu'ils rencontrent devant eux. De même que l'eau coule sous leurs plumes, les balles y glissent. C'est une cotte de mailles qui leur couvre la poitrine & les flancs. Il y a de ces poules qui ont trois doigts au pied; d'autres en ont un quatrieme de plus, mais très-court. Il y en a dont les ailes courtes exigent qu'elles habitent plus souvent l'eau que l'air, & les disposent mieux à nager qu'à voler.

La plupart des oiseaux de mer sont distingués & classés par le bec, que les uns ont large dentelé, comme le canard, & les autres rond & pointu comme le *willok :* mais tous sont conformés d'une maniere adaptée à leurs besoins. Ceux qui ont de longues ailes, & ne peuvent plonger pour chercher leur proie, obligés de l'attendre sur la

surface des eaux, ont en revanche un bec long & crochu pour la mieux saisir.. Groënland.

Parmi cette espèce, on peut ranger l'oie sauvage, qui est grise, plus connue encore dans les pays plus chauds que dans le Groënland. Elle y vient cependant à l'entrée de l'été, probablement des côtes de l'Amérique les plus voisines, pour faire ses œufs & nourrir ses petits, puis en hiver, elle retourne aux lieux de sa naissance.

En second lieu viennent les canards sauvages, également propres à vivre dans la mer & dans l'eau douce. Il y en a de deux sortes, l'une au large bec, qui ressemble assez à nos canards domestiques; & l'autre au bec pointu avec une touffe sur la tête. Ces deux espèces font leurs petits sur des étangs d'eau douce. Une troisieme espèce, qu'on appelle *Oie d'Ecosse*, est de couleur gris-cendré, & à gorge noire.

Le *faisan de mer* est un oiseau plus petit que le canard; il a le dos gris & le ventre blanc.

Parmi les canards ou poules d'eau, il n'en est point de plus beau ni de plus utile à l'homme qu'une certaine espèce noire & distinguée chez les Naturalistes par son duvet; ils l'appellent *Anas plumis mollissimis.* Sa chair supplée aux meilleures viandes; singularité d'autant plus remarquable que toutes les poules d'eau ont un goût déplaisant d'huile & de poisson : son duvet sert

Groënland.

à garnir des vestes aux Groënlandois, & même aux Européens : enfin ses œufs se mangent en très-grande quantité aux mois de Juin & de Juillet. Mais c'est pour son *édredon* que ce canard est le plus recherché. L'édredon est le duvet qu'on trouve dans le nid de ces tendres oiseaux : ils se l'arrachent à eux-mêmes pour en faire un lit plus chaud à leurs petits : exemple touchant de cet amour maternel que la Nature inspire & répand au milieu même des glaces du Nord ; de cet amour, que rien n'altere dans les animaux, tandis qu'il dégénere & s'éteint chaque jour parmi les hommes. Mais ce duvet des nids est mêlé d'ordure & de saletés : on le purge dans un crible fait comme une harpe, dont on frappe les cordes avec une baguette de façon que ce qu'il y a de sale & de pesant touche & passe à travers le crible, & qu'il ne reste au-dessus que la plume fine & légere.

Il y a deux sortes de poules d'eau dans le Groënland. On connait l'une de ces espèces nommée en Groënlandois *mittek*, à la femelle, dont les plumes jaunes bordées de noir paraissent grises de loin, & au mâle, qui a le dos blanc & le ventre noir, la tête tirant sur le violet, & le col blanc. L'autre espèce, appellée *Kingalik*, est remarquable par une protubérance à dents de peigne qui lui croît sur le bec entre les narines, & qui est

Groënland.

eſt d'un jaune orangé. La femelle en eſt brune, & le coq tout noir, excepté les ailes qui ſont blanches & le dos marqueté de blanc. Ces ſortes d'oiſeaux de mer ſont plus grands que le canard ordinaire, & ceux de la premiere eſpèce ſont fort nombreux. Il en parait très-peu dans l'été, qui eſt la ſaiſon de leurs amours. Mais en hiver on les voit par troupes, dès le matin, voler des baies vers les iſles, où ils vont chercher leur nourriture, c'eſt-à-dire des coquillages, & le ſoir ils reviennent à leurs paiſibles demeures pour y paſſer la nuit. Leur vol ſuit ordinairement les détours des eaux qui ſéparent & baignent les iſles, & rarement volent-ils ſur la terre, à moins que la force du vent, ſur-tout quand il ſouffle du Nord, ne les oblige à ſe tenir ſous l'abri des terres. C'eſt alors que les chaſſeurs tirent ſur ces oiſeaux, de quelque pointe de terre avancée dans la mer, & l'on va les pêcher ſur des canots; ceux qui ne ſont que bleſſés plongent au fond, avec un peu de gazon de mer dans leur bec, & ne reviennent gueres ſur l'eau.

La ſeconde claſſe de poules de mer eſt diſtinguée de la premiere par un bec pointu & des ailes plus courtes. Elle fournit une grande variété d'eſpèces pour la forme & la groſſeur : quant à la couleur, le fond en eſt blanc ou noir, avec différens mêlanges.

Groënland. Sous cette classe est une sorte de plongeon, que les Groënlandois appellent *Tuglek*, de la couleur d'un étourneau, & de la grosseur d'un coq-d'inde. Ses plumes sont blanches sous le ventre, & d'un noir parsemé de blanc sur le dos : son col est verd, avec un collier rayé de blanc; son bec est étroit & pointu, épais d'un pouce & long de quatre. Il a deux pieds de longueur, de la tête à la queue, & cinq pieds environ, les ailes déployées. Ses jambes sont grandes, fort en arriere; il a les pieds de l'oie avec un ongle, ou sorte d'ergot très-petit.

L'oiseau le plus approchant de celui-là, est celui que les Groënlandois appellent *Esarokitsok*, nom qui signifie *la petite aile.* En effet, il a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, & si peu fournies de plumes qu'il ne peut voler : d'un autre côté ses pieds sont si loin de l'avant-corps & si panchés en arriere, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout, ou marcher.

Après *la petite aile* vient *la courte langue*, ou l'*Okeitsok.* On appelle ainsi une poule de mer qui, n'ayant presque point de langue, garde un silence éternel. Mais en revanche elle a la jambe & le bec si longs qu'on pourrait l'appeller *la cigogne de mer.* Cet oiseau glouton dévore un nombre incroyable de poissons, qu'il va pêcher à vingt ou trente brasses de profondeur, & les avale tout

entiers, quoique d'un pied & demi de long, & même des carrelets larges d'un pied. On ne le tue ordinairement que quand il est occupé à faire sa pêche ; car il a, pour veiller à sa sûreté, de grands yeux saillans & très-vifs, couronnés d'un cercle jaune & rouge.

Les trois oiseaux qu'on vient de décrire peuvent être mis dans la classe des *cormorans*. L'oiseau qu'on peut ranger le plus près de l'*okeitok*, est le plongeon, que les Latins appellent *Colymbus*, mais qui se distingue de l'espèce *aux courtes ailes* par un vol très-élevé. Il a la tête d'un gris-brun, le dos d'un gris-clair, & le ventre blanc. Sa femelle va pondre auprès des étangs d'eau douce, & garde ses œufs, même quand la place est inondée. On l'appelle l'*oiseau de l'été*, parce que les Groënlandois ne s'attendent point à l'arrivée de la belle saison, qu'ils n'aient vu cet avant-coureur. Sans doute il prend ses quartiers d'hiver en des pays plus chauds, de même que les autres poules de mer, dont le Groënland ne jouit qu'en été. Son cri ressemble à celui du canard, & les Groënlandois veulent peindre ce cri par le nom de l'oiseau, quand ils l'appellent *karsaak*. Sa voix présage la pluie ou le beau temps, selon que le ton en est rapide & rauque, ou doux & prolongé.

L'oiseau qu'on appelle au Groënland *Akpa*, a la grosseur d'un canard ordinaire, le dos d'un

Groënland.

noir de charbon, & le ventre blanc. Cette espèce se tient en troupe bien avant sur la mer, & n'approche des terres que dans les grands froids. Mais alors il en vient en si grand nombre, que les eaux, qui coupent les isles d'alentour, semblent couvertes d'un brouillard épais & noir. Les Groënlandois les tuent avec leurs javelots, ou les poussent sur la côte, de façon à les prendre avec la main, parce que ces oiseaux ne peuvent ni courir, ni voler. On s'en nourrit durant les mois de Février & de Mars, du-moins à l'embouchure de *Ball-river*; car ils ne se trouvent pas indifféremment par-tout. Leur chair est la plus tendre & la plus nourrissante qu'il y ait parmi les poules de mer, & leur plume est très-bonne pour garnir des vestes d'hiver.

A côté de l'*akpa*, les Naturalistes placent le pigeon de mer. Les Groënlandois l'appellent l'*oiseau des courans*, parce qu'il cherche sa proie où le courant est le plus fort. Il ressemble d'ailleurs à l'*akpa*, si ce n'est qu'il a moins de volume, & le bec coloré d'un beau vermillon, de même que les pieds, qui cependant deviennent gris en hiver, comme le reste du corps.

Un oiseau très-approchant de ces deux-là, mais plus petit encore, c'est le *perroquet de mer*. Il a le bec & la serre larges d'un pouce, si crochus & si tranchans, qu'il peut venir à bout du corbeau, son ennemi capital, & l'entraînet avec lui sous

l'eau. Les Groënlandois connaissent un autre perroquet de mer, qu'ils appellent *Kallingak*, tout-à-fait noir, & gros comme un pigeon. Groënland.

Le moineau de mer, qui s'appelle ainsi, parce qu'il ressemble au moineau par le bec, cet oiseau, que les habitans de Terre-Neuve nomment l'*oiseau de glaces*, parce qu'il y habite toujours, n'est pas plus grand qu'une grive, & du reste a le plumage de l'*akpa*.

Enfin la bécassine de mer, qui, comme celle de terre, vit de petoncles, est une espèce d'amphibie, qui peut se sauver sur les deux élémens; car elle a deux doigts joints par une membrane, pour aller sur l'eau, & le troisieme libre & séparé, pour habiter la terre.

Une troisieme classe d'oiseaux marins est désignée par la longueur du bec & des ailes. A la tête de cette classe est la mouëtte, qui se subdivise en plusieurs sortes. Les Allemands appellent la premiere espèce *Bourguemestres*, & la seconde *Sénateurs*, peut-être parce qu'elles sont vêtues de noir comme ces Magistrats. Ces deux espèces sont de la grosseur d'un canard; deux autres, pas plus grosses qu'un pigeon, different encore des premieres par la couleur du plumage, qu'elles ont ou gris, ou bleuâtre, ou totalement blanc. Toutes ces mouëttes ont le bec mince & long, arrondi vers le bout, avec un avancement comme le croc

Groënland. d'un harpon, afin de bien ſerrer leur proie. Des ailes très-longues leur ſervent à planer dans les airs, où ces oiſeaux ſe tiennent quelquefois immobiles pour chercher à dévorer; dès qu'ils apperçoivent une proie, ils fondent deſſus comme un faucon. Les mouëttes peuvent auſſi plonger quelque-temps, mais reſtent rarement dans l'eau, à moins qu'ayant beſoin de ſe repoſer au milieu de leur vol, elles ne trouvent ni glaces, ni bois flottans. Elles ſe retirent plus volontiers dans le creux des rochers, où elles enlevent le poiſſon que les vagues agitées ont jetté ſur le ſable.

La cinquieme eſpèce de mouëttes eſt un oiſeau que les Allemands appellent *Mallemuke*, mot qui déſigne ſon étourderie, parce qu'il ſe jette, comme les mouches, ſur le corps des baleines mortes, au riſque de s'y faire tuer par les pêcheurs. Du reſte il approche rarement de la terre, mais on le trouve par nuées à quatre-vingt lieues en pleine mer, ſur la trace des vaiſſeaux, pour attraper les débris de nourriture qu'on en jette; & quand il en a trop mangé, il les regorge, dit-on, pour les avaler de nouveau.

Une ſixieme eſpèce, plus ſinguliere encore, eſt la mouëtte qu'on peut nommer *le Voleur de mer*; car elle pourſuit les autres mouëttes, diſent les matelots, juſqu'à ce que la peur leur ait fait rendre des excrémens qu'elle prend à la volée pour étan-

cher une soif ardente, causée par la graisse de la baleine, dont elle s'est gorgée. Mais ce qu'il y a de vrai dans ce récit, c'est que cet oiseau, n'étant pas trop bon nageur, se plaît à voguer sur le gazon de mer, ou sur le bois flottant, à la suite des autres mouëttes, & quand celles-ci, plus habiles dans l'art de la pêche, laissent tomber quelque poisson de leur bec, le voleur de mer ne manque pas d'escroquer ce butin.

Le *Tattaret*, qui tire son nom de son cri, est notre mouëtte ordinaire : c'est le plus petit, mais le plus joli des oiseaux de cette classe. Il a le bec jaune, court & crochu, & trois ongles à chaque pied ; du reste il serait tout blanc, s'il n'avait le dos azuré d'un bleu céleste.

Comme tous ces oiseaux suivent le hareng, les enfans du Groënland les attrapent avec un hameçon, au bout duquel ils accrochent un poisson ; tandis que la ligne est attachée à un fagot. Les tattarets font leurs nids par troupes, sur la cime des rochers les plus escarpés, & si quelqu'un approche de leur voisinage, ils se mettent à voler avec des cris perçans, comme s'ils voulaient faire peur aux gens, & les éloigner par ce bruit affreux.

Le dernier des oiseaux marins aux longues ailes est l'*hirondelle de mer*. Il est plus gros que notre hirondelle, mais du reste lui ressemble par la tête

Groënland. & par sa queue fourchue. Sa couleur est blanchâtre; si ce n'est qu'il a une espèce de calotte, ou tache noire sur la tête. Son bec pointu est excessivement long, à proportion de sa grosseur. C'est un oiseau de passage, comme le tattaret.

Il y a quelques autres sortes d'oiseaux dans le Nord & le Sud du Groënland, que nous n'avons pas, comme il y en a dans nos climats des espèces qu'on ne trouve point ailleurs. Les Groënlandois, qui vivent dans ces cantons reculés du Nord, où les Européens n'ont point de Colonies, disent qu'il leur vient tous les étés, du côté de l'Amérique, une sorte d'oiseaux très-approchans du pigeon. Ils arrivent par volées innombrables; ils sont si familiers qu'ils entrent dans les tentes; ce qui jette les Groënlandois dans la consternation : car ils s'imaginent, toutes les fois qu'un oiseau vient dans une cabane, qu'il y apporte un présage infaillible de mort pour quelqu'un de ceux qui l'habitent. Ces peuples parlent encore d'une sorte d'oiseaux du Nord, qui se battent en l'air avec tant d'acharnement, qu'il en tombe une foule de morts dans les bateaux des pêcheurs.

Comment est-ce que la Nature pourvoit à la subsistance de ces différentes classes d'oiseaux aquatiques ? sans doute c'est la mer qui les sustente tous : s'ils n'étaient pas obligés d'y chercher leur nourriture, on ne les verrait point vivre sur un élément où ils ne sont pas nés.

Groënland.

C'eſt vraiſemblablement à la rigueur des frimats que la plupart des oiſeaux, engendrés dans les terres du Nord, doivent la néceſſité où ils ſont de vivre ſur la mer. Mais tous ne s'entretiennent pas des mêmes ſubſtances : la claſſe des canards ſe nourrit en général des gazons de mer. Les oiſeaux marins, de la ſeconde claſſe, mangent de petits poiſſons qu'ils dépécent avec leur bec tranchant, ou qu'ils avalent tout entiers. Ces deux claſſes ont de courtes ailes qui ne les empêchent pas de plonger, & d'aller chercher leur nourriture à plus de vingt braſſes ſous l'eau. Mais les mouëttes qui ſont les oiſeaux aquatiques de la troiſieme claſſe, ne pouvant plonger, avec leurs grandes ailes & leurs longues queues, ſe nourriſſent de petits poiſſons qu'elles enlèvent avec un long bec à la ſurface des eaux. Il y en a cependant qui plongent un moment & reviennent emportant leur proie ſous leurs ailes, comme ferait un homme ſous ſon bras. Mais la plupart ſe tiennent ſur les baleines mortes. Ces eſpèces voraces ne détruiſent pas du moins leurs ſemblables, comme certains oiſeaux de terre, qui dévorent d'autres oiſeaux. La mer, qui fournit aux mouëttes & aux macreuſes des végétaux & des poiſſons, les garantit en même-temps des incurſions des vautours & des monſtres qui dépeuplent la terre & les airs.

Groënland.

Quant à leurs œufs & leurs petits, Anderson a fait de curieuses observations sur la maniere dont ces oiseaux les dérobent à la voracité des hommes & des animaux. D'abord ils pondent dans les fentes des rochers les plus escarpés, où l'homme, ni l'ours, ni le renard ne peuvent grimper ni pénétrer. Ils sauvent leurs petits de l'oiseau de proie, soit en les cachant dans des creux étroits & profonds, soit en les transportant sur leur dos en haute mer. Mais, s'ils étoient tous aussi précautionnés, les Groënlandois ne mangeraient gueres de ces oiseaux, ni de leurs œufs; car ils ne sont pas aussi adroits que les Norvégiens, pour se glisser par une corde, dans les précipices & les cavernes où nichent ces volatiles. Plusieurs oiseaux de mer se contentent de faire leurs nids dans des isles ou sur des rochers, à l'abri des renards; d'autres pondent quelquefois leurs œufs sur la terre. Les habitans du pays disent qu'autrefois ils remplissaient, en très-peu de temps, un batteau d'œufs d'édredon, dans les isles qui sont autour de Ball'river; & qu'ils n'y pouvaient faire un pas sans casser des œufs sous leurs pieds. Mais cette quantité commence à diminuer, quoiqu'elle soit encore étonnante. La plupart des œufs d'oiseaux marins, sont verds, quelques uns jaunes ou gris; tachés de points noirs ou bruns. Tous ces œufs sont plus gros, à proportion de l'animal qui les

Groënland.

pond, que ne le font ceux des oiseaux terrestres. La coque en est très-dure, ainsi que la pellicule, ou l'enveloppe de dessous ; ils ont le moyeu rougeâtre. Celui des œufs de la mouëtte est tout-à-fait rouge, avec un blanc plus plus considérable que dans les autres œufs, qui ne sont pas non plus aussi gros. Le moyeu le plus rouge est bien le plus gros ; mais c'est aussi le plus désagréable au goût.

Poissons.

L'Histoire naturelle du Groënland est plutôt une portion de l'histoire de la mer, que de celle de la terre. Les baies, les lacs, les isles & les marécages dont ce pays Septentrional est formé, couvert, environné, n'en font, pour ainsi dire, qu'une dépendance de la souveraineté des mers. Ce ne sont, en quelque sorte, que des terres adjacentes à l'océan, & c'est bien-là que le maître de la mer l'est aussi de la terre. Si la patrie est le lieu où l'on vit, les Groënlandois appartiennent plus à l'élement qui les nourrit, qu'à celui qui les voit naître, puisqu'ils ne pourraient subsister sans les ressources de la mer. C'est donc par la pêche, qui se fait dans le Groënland, que l'habitant de ce pays devient utile à presque toute l'Europe, à laquelle il fournit une branche importante de commerce ; ainsi, par une singularité bizarre, un pays qui manque du nécessaire, nous donne le superflu. Le nord est en même-temps le rendez-vous des poissons les plus nombreux & les plus

Groënland.

rares, les plus petits & les plus gros : car y a-t-il de contraste plus frappant entre deux espèces, soit pour le volume ou pour le nombre, que celui qu'on voit entre le hareng & la baleine ? Celle-ci dévore les harengs par milliers, & en détruirait l'espèce, si l'instinct ne les avertissait de se dérober sous les glaces, aux poursuites de leur ennemi. A peine l'espèce innombrable s'est-elle engraissée & repeuplée dans sa retraite, qu'à la fonte des glaces, & aux premieres ardeurs du soleil, elle disperse ses essaims de toutes parts dans l'océan vers les climats les plus doux ; mais bientôt ces colonies rencontrent le maquereau, le merlan, & d'autres poissons voraces, qui, poursuivis par la baleine, chassent à leur tour les harengs vers les côtes & les baies, où le monstre des mers ne peut avancer, à cause de sa pesante grosseur. C'est-là que le hareng, échappé à tant d'ennemis, tombe entre les mains de l'homme. Le sauvage pêcheur du nord, non content de s'en nourrir, en fait une provision, dont le prix sert à lui procurer ce qui lui manque.

Par un cours de l'industrie, entierement opposé, ce semble, à celui de la Nature, c'est l'habitant des climats tempérés, qui va dans une mer glaciale porter les denrées de premier besoin aux Groënlandois, pour en rapporter des provisions utiles sans doute, mais en quelque façon

superflues, eu égard à la fertilité des terres qu'il habite, ou dont il est environné. Ainsi, l'abondance des grains régne souvent dans un pays où l'on ne seme ni ne recueille; tandis que la terre même la plus féconde, voit ses habitans périr dans la disette des biens qu'elle leur a donnés. Combien de gens nés dans nos ports, qui pourraient défricher & cultiver des landes & des sables que la mer nous a laissés, vont sur les côtes du Groënland, affronter les glaces flottantes, & s'exposer à mille morts, pour y pêcher le hareng & la baleine! Il faut pourtant avouer que cette pêche est un présent du Ciel pour les Peuples du Nord, qui, non-seulement peuvent en subsister, mais en retirent des sommes considérables. On sait le profit immense que vaut à la Hollande la pêche du hareng & de la morue. La Norwège, pays très-pauvre, & qui ne fait pas cependant un aussi grand commerce en ce genre, que les Hollandais, quoiqu'elle soit voisine des mers où ce poisson abonde, charge tous les ans, dans le seul port de Berghen, six cens tonneaux de merluche salée & de morue seche, sans compter plusieurs vaisseaux d'anchois. M. Pontoppidan, Evêque de Berghen, dit que, dans l'espace de deux lieues de côte, on voit deux ou trois cens bateaux aller ensemble à la pêche du hareng, & dans une seule prise, en rapporter dix mille tonnes.

Groënland.

Groënland.

Cependant croiroit-on que ce n'eſt rien en comparaiſon de la quantité que la baleine & les autres grands poiſſons en dévorent. Heureuſement la Nature fournit à cette vaſte conſommation, en réparant au-delà des pertes qu'elle fait. Elle a même pourvu, dit-on, ſi abondamment, à la reproduction de ces eſpèces comeſtibles, qu'on a trouvé juſqu'à dix mille œufs dans le corps d'un ſeul hareng. On aſſure que le *capelin* du Groënland ne jette pas ſon fray dans la mer; mais qu'il ſe retire dans des rochers où les pierres & les herbes recueillent ſes germes; c'eſt-là qu'ils reſtent à l'abri de tout danger, juſqu'à ce que les doux rayons du ſoleil, & la molle écume des vagues faſſent éclore les œufs dans la ſaiſon des zéphirs. Raſſemblés ainſi dans les baies dès leur naiſſance, les poiſſons ſemblent s'offrir d'eux-mêmes aux beſoins de l'homme, & ſe méfier ſi peu de ſes filets, qu'à peine a-t-on fait une pêche copieuſe, il en vient auſſi-tôt une plus abondante à faire; tant la Nature eſt prompte à remplir les vides dans cette mer, qui ne peut, ce ſemble, non plus manquer de poiſſons que d'eau. En effet, quoique chaque eſpèce y naiſſe dans ſon temps, il n'y a pas un mois dans l'année qui n'en fourniſſe ſon tribut à l'Océan. « Mais, » dit très-bien M. Crantz, c'eſt la prodigalité » même de l'Auteur de la Nature, qui nous rend

» insensibles à ses bienfaits, & l'habitude de voir » ses trésors grossir sous la main qui les dissipe, » fait qu'on en jouit sans s'en appercevoir. » Groënland.

C'est sur-tout au Nord qu'on peut admirer dans la sage compensation que la Nature a faite de ses richesses, combien les hommes sont dédommagés de la stérilité de la terre, par la fécondité de la mer. C'est là qu'un Naturaliste doit aller étudier l'ichtyologie. La meilleure école de cette science, est dans les mers glaciales. Quel vaste champ pour un esprit curieux de connoître, non-seulement les formes & les espèces qui distinguent les poissons en troupeaux innombrables, mais aussi le caractère, les propriétés, l'industrie & l'instinct de ces animaux stupides & muets ! Quel sujet de profondes méditations que le progrès insensible d'organisation & de vie qui s'étend & se développe dans les habitans du vaste Océan, depuis l'insecte imperceptible aux yeux, jusqu'à l'énorme & prodigieuse baleine ! Et si l'on veut descendre l'échelle des êtres, quelle chaîne à parcourir depuis le *kraven*, ce monstre presque fabuleux par l'immensité de l'espace que son volume occupe, jusqu'à l'inconcevable *zoophite*, cette production animale & végétale de la mer !

Mais, continue M. Crantz, cette étude demande l'homme tout entier, & le séjour de toute sa vie dans le véritable pays des poissons. On

Groënland.

ne doit pas attendre une ichtyologie exacte ni complette d'un Missionnaire, qui n'a ni l'inclination, ni le temps de s'y adonner. D'ailleurs le Groënland n'est pas aussi pourvu de poissons, du-moins pour la variété des espèces, que bien d'autres côtes du Nord situées sous la même latitude. Comme ses rivieres ne sont point grandes, ou que du-moins on ne peut les remonter bien avant, à cause des glaces qui couvrent les baies, que d'ailleurs les lacs enfermés dans les terres, sont aussi presque toujours glacés, on ne trouve gueres dans tout le Groënland, que deux sortes de poissons d'eau douce, qui sont le saumon & la truite saumonée. Celle-ci vient en abondance dans les ruisseaux; elle y est très-grosse & fort grasse; le saumon, plus rare, ne se trouve que dans certains endroits. Les Groënlandois prennent ces poissons avec la main sous les pierres, ou les percent avec une fourche. Dans le temps où le saumon remonte de la mer dans les rivieres, ils bâtissent à l'embouchure un réservoir de pierre avec une écluse. Le saumon passe pardessus l'écluse dans les grandes marées; mais pour peu qu'il s'amuse à jouer dans l'eau douce où il est entré, le flot baisse, l'eau se retire à la fin, & laisse le poisson presqu'à sec, ou comme emprisonné dans le réservoir. Les Européens prennent du saumon avec des filets dans les étangs; mais ils ont

ils ont toujours besoin des Groënlandais qui vont avec leurs canots soulever & débarrasser les filets d'entre les rochers & les pierres. Groënland.

Sans doute il doit y avoir une étonnante variété de poissons, puisque, sans parler du nombre prodigieux que la baleine & le veau marin en consomment, il en est beaucoup plus encore que l'approche de ces ennemis dévorans dérobe à notre vue, & tient cachés au fond de la mer dans le creux des rochers. Quoique les côtes du Groënland soient extrêmement poissonneuses, cependant, soit que la mer y aît peu de bancs de sable & de bas-fonds, soit qu'elle y manque de certains végétaux propres à bien des espèces de poissons, il s'en trouve de beaucoup moins de sortes que dans les côtes de la Norwège.

Le poisson le plus abondant & le plus commun que la mer fournisse aux Groënlandais, est le petit hareng, d'un demi-pied de long. Il a le dos d'un verd foncé, & le ventre d'un blanc argenté, beaucoup de petites arêtes, & presque point d'écailles. Il en vient en si grande quantité frayer dans les baies sur les rochers, que la mer en est toute noirâtre & perlée d'une infinité de germes. C'est aux mois de Mars & d'Avril qu'ils paraissent, annoncés & trahis par la mouëtte qui s'en nourrit elle-même. Ils frayent les deux mois suivans; & c'est alors que les Groënlandais en font

Groënland.

leur provision; car, dans l'espace de quelques heures, ils en chargent des bateaux entiers par le moyen de cribles ronds, tissus de fil de boyau; ensuite ils les sechent sur le roc en plein air, puis les emballent dans de grands sacs de cuir ou de vieille toile; & c'est-là leur ressource de tous les jours pour l'hiver.

On pêche des harengs plus gros, au Midi du Groënland; mais ce sont probablement des coureurs d'une espèce étrangere, qui se sont détachés de la grande armée de harengs qu'enfante la mer glaciale sous le Pole. Comme ces poissons innombrables vont par divisions & par colonnes, les uns à gauche sur toutes les côtes du Nord de l'Europe, les autres à droite entre l'Islande & le Groënland, sur les côtes de l'Amérique, il n'est pas possible qu'il ne se disperse quelques-uns de ces derniers dans les golfes & baies qui sont autour du Cap des Etats, & ce sont-là les gros harengs que les Groënlandais prennent quelquefois.

Après l'*angmarset* ou le hareng, le Groënlandais préfere le *Scorpion marin*. C'est un poisson d'un pied de long, rempli d'arêtes; il a la peau lisse & tachetée de gris, de jaune, de rouge & de noir, comme celle du lézard; la tête grosse, ronde & large, la bouche grande, & les nageoires larges & piquantes. Il vit toute l'année

dans les baies, mais en pleine eau, quoique près de la terre. On le pêche en hiver, & ce sont de pauvres femmes & des enfans qui le prennent avec des lignes faites de baleine ou de plumes d'oiseaux; ces lignes ont trente ou quarante brasses, avec une pierre bleue au bout, pour les enfoncer. Au-lieu d'amorce, on met à l'hameçon un os blanc, un grain de verre, ou bien un morceau de drap rouge. C'est sans doute la couleur ou le brillant qui attire le scorpion de mer. Ce poisson, très-vilain d'ailleurs, est d'un goût excellent, sur-tout dans la soupe, & si sain, que les malades peuvent en manger. Groënland.

Le Groënlandais n'a pas d'autre poisson à écaille que le saumon & le rouger. Celui-ci tire son nom de sa couleur, du reste il ressemble à la carpe, fort gras, très-bon à manger, mais difficile à prendre.

Avril & Mai ramenent aux Groënlandais la pêche du *chat-marin*, qui va frayer sur la côte, & se prend avec des fourches. Long de cinq pieds, épais & gros, la tête large, deux grands yeux de chat ou de hibou; pour toute peau, une écorce épaisse, dure & calleuse, hérissée de nœuds pointus; à travers cette enveloppe sombre, une chair rougeâtre, qui change & tire sur le verd, quand l'animal est gros; cinq rangs de bosses racornies sur le dos, le ventre & les flancs;

Groënland.

près de la tête & sous le collet, une protubérance charnue, au moyen de laquelle il s'attache aux pierres si fortement, qu'on ne peut qu'avec peine l'en arracher : tel est à-peu-près ce poisson. Sa chair est grasse & molle; elle rassasie bien vîte; cependant quand elle est séchée à l'air, l'estomac s'en accommode mieux.

Un poisson assez singulier, c'est celui que les uns appellent le serpent de mer ; d'autres Loup-marin ; d'autres, *ronge-pierre*. Il a non-seulement les mâchoires, mais toute la bouche & le palais haut & bas, garnis de dents. Par leur nature & leur forme, elles ressemblent plus aux dents d'un chien, qu'à celles d'un poisson. Celui-ci vit de chevrettes, de hérissons de mer & de moules, dont les écailles & les épines ne l'arrêtent point. Long de deux pieds, il a la tête assez hideuse, & le reste du corps mince & terminé en pointe comme l'anguille; une nageoire lui court par toute la longueur du corps, tant dessus que dessous. Sa chair ressemble au lard, & l'on n'en mange gueres que séchée au vent.

Cette mer du Nord donne aussi des carrelets grands & petits, mais qu'on pêche rarement. Il y a pourtant dans cette espèce une sorte de plie que les Groënlandais prennent en certaines saisons, avec un hameçon attaché à une ligne de baleine, ou courroie de boyau, qui a jusqu'à

cent cinquante brasses de longueur. Les plus grosses plies ont six pieds de long, sur un demi-pied d'épaisseur. Elles pesent jusqu'à deux cens livres & plus. Elles ont la peau lisse, blanche par-dessous, & tachetée de brun sur le dos; les yeux placés à fleur de tête, plus gros que ceux d'un bœuf, environnés d'une peau qui peut leur servir de paupiere; la bouche d'ailleurs peu large, & les mâchoires garnies d'une double rangée de dents pointues qui rentrent en-dedans; la gorge & le palais meublés de deux membranes ou luettes armées de pointes. Ce poisson vit de crabes, & ne quitte gueres le fond de la mer; on croirait peut-être que c'est en partie à cause de sa pesanteur, de sa forme & de ses nageoires étroites, qui l'empêchent de se tenir sur l'eau; mais les pêcheurs assurent que, quand il se sent pris à l'hameçon, il saute plus vîte qu'ils ne peuvent tirer la ligne, & s'élance avec tant de rapidité, qu'ils en ont les mains écorchées par la courroie qu'ils tiennent. Sa chair est de bon goût, sa graisse délicate. Les Groënlandais coupent la plie en petits morceaux, & la font sécher au soleil, tandis que d'autres peuples du Nord la boucanent à la fumée. Les plies rodent sans doute d'un endroit à l'autre; car il y a des pêcheries au Groënland, où l'on n'en trouve jamais, comme à *Fisher-Bay*; mais à *Good-shaap*, on en prend

Groënland.

Groënland.

au mois de Mai, plus encore en Juillet & Août; jamais entre les terres, toujours en pleine mer. Plus loin, à *Zukkertop*, la pêche s'en fait au mois d'Août & de Septembre.

Venons aux poissons qui n'ont point de sang. Parmi ceux que la Nature a logés dans des écailles, on peut compter d'abord les crabes faits en forme d'araignée, avec huit pieds & deux pinces, sans queues. Leurs yeux, semblables à des cornes, sont fixes, transparens, & fort saillans. Ils ont au lieu de bouche, deux os blancs, qui leur servent, comme une paire de ciseaux, à couper ce qu'ils mangent. Leur chair a l'on ne sait quel goût désagréable, qui vient peut-être de ce qu'ils se nourrissent d'oiseaux & de poissons faits pour la voierie. On ne connaît point au Groënland d'écrevisse de mer, ni de riviere. On y trouve en revanche, une grande quantité de chevrettes qui naissent sur l'algue marine, mais qui s'éloignent de la terre quand elles sont grosses, & vont servir de pâture aux veaux marins.

On y voit encore le hérisson de mer, qui se défend avec ses épines; & le *star-fish*, armé de cinq ou six pointes. L'un & l'autre ont l'anus devant, & la bouche derriere. Le *star-fish* est pourvu d'une multitude de petites cornes qui sont pour lui le principal organe du tact, ou du sentiment, comme celles du limaçon.

Entre les rochers, la mer jette une quantité d'algue, où pendent & s'attachent de grandes moules bleues très-bonnes à manger. On trouve, dans leurs coquilles, des perles de la grosseur d'un grain de millet. Groënland.

Le Groënland n'a point de bonnes huîtres: les deux espèces qu'on en connaît dans ce pays, ne sont point mangeables. On y trouve en dédommagement des petoncles d'un goût excellent; des moules qui ressemblent à des œufs de canard; des coquillages de plusieurs espèces, les uns en forme de féve, d'autres en grains de café; la plupart enrichis & rayés, dans tous les sens, des plus belles couleurs. Parmi ceux-ci sont des petoncles pas plus gros qu'un pois, pendus aux rochers qui s'avancent dans la mer; revêtus d'un couvercle qu'ils ferment quand ils tombent dans l'eau ou qu'on veut les prendre. On trouve quelquefois des coquillages faits comme des mourailles. Par-tout où ils s'attachent, soit aux rochers, à l'algue, aux moules, aux crabes, ou même à la baleine, ils y tiennent si fortement, qu'on les met en pièces plutôt que de les en arracher. C'est une espèce de limaçon blanc, luisant & rayé tout du long, de la grosseur d'une noix, ouvert en-dessus, mais avec deux couvercles mobiles à charniere, qui s'imbibent par leurs fentes de l'eau de mer, seule nourriture de ce poisson. Lorsqu'il est hors des eaux, échauffé

Groënland.

du soleil, il avance deux cornes couvertes d'une infinité de petites plumes. On en trouve en grand nombre attachés à la quille des vaisseaux; & de-là vient que les gens qui n'ont jamais vu de ces coquillages dans leur pays, s'imaginent que les vers de bois qui percent & rongent un navire, sont sortis de cet animal.

« J'ai trouvé, dit M. Crantz, sur une vieille » moule bleue, grand nombre de coquillages de» puis la grosseur d'un grain de moutarde jusqu'à » celle d'une lentille. En les examinant avec un » microscope, j'ai reconnu que ce qui ne paroiss» sait à l'œil nu qu'une sorte de teigne adhé» rente au moule, était une multitude innombra» ble de petits limaçons. Ils s'attachent, non-seu» lement à d'autres coquillages, mais aux pierres » mêmes, & c'est avec tant de force, qu'on pour» rait soulever une pierre par ces limaçons, qui » y sont incrustés. »

Les insectes sont peut-être l'espèce qui nous paraît abonder le plus dans la Nature vivante. La mer en a ses légions, même parmi les coquillages. Elle a sur-tout une sorte de *Punaise*, garnie de sept écailles d'un jaune marbré, qui sont terminées chacune par un pied. La queue de cet insecte est composée de six autres écailles plus petites, attachées ensemble avec deux clous. Sa tête ressemble à celle d'un cerf-volant. Ce petit être,

presque invisible, tourmente la baleine, au point qu'elle en bondit de rage sur l'écume des mers. Un autre ennemi encore plus acharné sur ce tyran des poissons, c'est une espèce de *pou*. Cet insecte triangulaire, & cuirassé d'écailles, avec six pieds courbés & tranchans comme une faucille, & quatre cornes pointues qui lui sortent de la bouche, s'enfonce si avant dans la peau de la baleine, & sur-tout sous les nageoires & les lèvres, qu'elle en est toute criblée, comme si des oiseaux l'avoient béquetée. C'est ainsi que la Nature se joue elle-même de tous ses ouvrages, & se plaît à détruire les monstres les plus redoutables par les plus vils insectes.

Groënland.

« Je n'ai jamais vu, dit M. Crantz, d'insectes » de mer sans écailles, si ce n'est une sorte de » séche si hideuse, que je la rejettai vîte en la pre- » nant. Elle avoit environ six pouces de long sur » deux doigts d'épaisseur. Son corps est comme » une bourse ouverte, où elle peut cacher & ren- » fermer sa tête. C'est ici la plus curieuse partie » de cet animal; car, outre deux grands yeux » qu'il a, l'on voit sortir de sa bouche, faite » comme le bec d'un oiseau, huit cornes fixes & » crochues, dont deux des intermédiaires sont » pour le moins aussi longues que le doigt, & les » autres plus courtes, mais toutes garnies de pe- » tites dents. Ces cornes, de même que tout le » corps, sont d'une matiere visqueuse & gluante,

Groënland.

» à demi-transparente & d'une couleur gris de » cendre. Ce poisson a sous le ventre une liqueur » noire & luisante comme de l'encre. Elle lui sert » à se dérober aux poursuites des poissons vora- » ces, qui lui font une guerre déclarée ; car, dès » qu'elle répand cette liqueur, elle se trouve aussi- » tôt dans une eau trouble du noir le plus épais, » & ses ennemis restent confondus. Une goutte » de cette gomme liquide sur la main d'un homme, » brûle comme du feu. Au moyen de sa nature » visqueuse, il est probable que cet animal peut » varier sa forme, & se replier de toute façon. » Car, continue M. Crantz, j'ai cru reconnaître » un de ces animaux que la mer avait jetté sur le » sable, & je l'ai vu tantôt long, & tantôt rond, » montrer ses cornes dans l'eau, remuer une lon- » gue queue & des nageoires semblables à des » pieds, qu'il avoit fort près de la tête, puis reti- » rer & cacher tous ses membres dès qu'il étoit » à terre. »

On voit souvent nager dans la mer une es- pèce d'animal blanc qui s'alonge, se recourbe & quelquefois se transforme en serpent. On l'ap- pelle *le manger de la baleine*, parce que celle du Groënland se nourrit de cette seule espèce d'in- sectes, & de quelques autres petits vers approchans de la mouche & de l'escargot, mais sans écailles.

L'ortie de mer, insecte venimeux & d'un caus-

tique très-brûlant, est encore à-peu-près du même genre; si ce n'est qu'elle est plus large, & faite comme une petite assiette. Toutes ces substances visqueuses sont des êtres vivans qui tirent leur subsistance de la mer, & prennent toutes sortes de métamorphoses. « J'en ai vu, dit M. Crantz, » un de près qui avoit la forme d'un schelling d'An- » gleterre. Il étai dur, blanc, diaphane; dans la » main, il devenait mou comme de la gelée de » viande. J'y ai remarqué huit rayons d'un rouge » brillant, qui dardaient du centre vers autant de » côtés; quand on le prenait à la main, il avait » la figure d'un bonnet rond & creux, dont les » carnes ou coutures seraient bordées de rouge. » Groënland.

Toutes ces espèces sont rangées parmi les zoophytes; c'est-à-dire, qu'étant intermédiaires entre les animaux & les végétaux, elles croissent comme la plante, & se nourrissent comme l'animal: tels sont les zoophytes, si ce n'est qu'ils ne nagent point, mais demeurent attachés à la pierre, ou à l'algue marine où ils sont nés. Il y a des zoophytes sur les mers du Groënland: les uns ont la forme d'un myrthe dont les branches sont entrelacées; d'autres ressemblent à une pomme de pin; d'autres à des figues de l'Inde, tous aussi blancs que la naige. On les prendrait pour une plante, si l'on n'y voyoit sensiblement les entrailles de l'animal, quand on ouvre ces corps équivoques.

Groënland. La mer vomit, dans les tempêtes, une sorte de nid adhérente à l'algue & gros comme une pomme. Ce nid est composé d'une multitude prodigieuse d'insectes d'un jaune éclatant, à demi-diaphane. Ces pelorons sont faits en colliers de perles enfilées.

Telle est la chaîne des êtres, & la gradation que la Nature suit dans l'Océan comme sur la terre, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'excessivement grand. Qui sait si tous les animaux qui paraissent être une portion les uns des autres, ne sont pas dans l'ensemble une portion de la terre dont ils sortent sans cesse pour y rentrer? Voilà ce grand abîme où l'esprit humain se perd, qu'il n'est pas permis à aucun mortel de sonder.

M. Crantz finit cet article sur les poissons du Groënland, par la description d'un *goulu* ou chien de mer, qu'il y a vu prendre avec un harpon, près de la côte où se faisait la pêche du hareng.

On sait que ces animaux ont depuis deux pieds de long, jusqu'à huit ou dix brasses, & qu'ils pesent de dix à vingt quintaux. Celui dont il s'agit avait deux ou trois brasses de longueur; deux nageoires sur le dos, & six sous le ventre; sa queue était fourchue, avec une branche plus grande que l'autre; sa peau très-rude & raboteuse, comme si elle eût été couverte de grains de sable. On voit, dans la suite de la description de cet animal, une tête pointue & longue de deux pieds,

avec deux grandes narines au-deſſous. Sa bouche large d'un pied, n'eſt pas placée en avant comme celle des autres poiſſons; mais reculée d'un pan en-deſſous du grouin, & tant ſoit peu recourbée. Cette ſituation fait que cet animal glouton en eſt moins dangereux; car tandis qu'il eſt forcé de ſe relever droit ſur ſa queue, pour ſaiſir la proie, il lui donne le temps de s'échapper. La mâchoire ſupérieure eſt armée de quatre ou ſix rangs de petites dents pointues comme celles du brochet, & les gencives ſont pleines de boutons. La mâchoire inférieure eſt garnie d'une double rangée de cinquante-deux dents un peu recourbées en-dedans, les pointes croiſées en ſautoir; de ſorte qu'elles reſſemblent à une ſcie de fer, & qu'elles en tiennent lieu aux Groënlandais. Le chien marin a les yeux plus gros que ceux d'un bœuf, & derrière ſes yeux ſont ſes oreilles, mais ſans organe extérieur. Ce poiſſon n'a pas un ſeul os: ſon épine du dos n'eſt qu'un cartilage tendre qu'un homme peut briſer avec ſes ongles; à la place des jointures, il a de grandes cavités remplies d'une graiſſe liquide. Sa chair eſt de deux ſortes; l'une eſt chair de poiſſon, tendre à fondre ſous les doigts & propre à faire du bouillon; l'autre reſſemble à la chair des animaux terreſtres, elle eſt rouge & diſpoſée en petits filets ſur les côtés; mais le lard qu'on trouve ſous les nageoi-

Groënland.

Groënland.

res est très-ferme, & d'un doigt d'épaisseur. Ce poisson est friand de chair humaine, c'est pour cela qu'il suit les vaisseaux, dans l'espérance d'attrapper quelque cadavre, si l'on en jette. Mais les Groënlandais, non moins avides de chien marin, que le chien peut l'être d'un Groënlandais, vont à la pêche de cet animal, le prennent avec un harpon, qu'ils lâchent par une chaîne de fer, car il mangerait ou couperait toutes les lignes; le tirent à bord de leur vaisseau, & le coupent en pièces sans délai, pour prévenir l'effet dangereux des terribles coups de queue qu'il donne en se débattant sur le tillac. Il a tant de vie, que ses tronçons sautent & s'agitent quelques heures après qu'ils ont été coupés; & qu'on y voit encore du mouvement au bout de trois jours. Le foie du chien marin rend beaucoup d'huile, souvent jusqu'à deux barils, selon la grosseur de l'animal. Ce qui distingue le chien marin des poissons & le rapproche des quadrupèdes, c'est qu'il ne fraie point, mais accouche de ses petits, & pour l'ordinaire, il en fait quatre d'une portée.

Une autre espèce qui a la même singularité de porter & faire ses petits, c'est la raye. Elle a la bouche formée à-peu-près comme le chien de mer; mais avec cet avantage que ses yeux sont si exactement placés au-dessus de sa bouche, qu'en la faisant rentrer en-dedans, comme sa confor-

mation le lui permet, elle peut voir tout ce qui se passe à sa portée, & saisir la proie qui se présente. Elle bat des nageoires, comme un oiseau des ailes : du reste la raye est trop connue pour en rapporter autre chose que ces particularités. Ce sont-là les poissons les plus communs au Groënland. Groënland.

A la tête de tous les poissons, & peut-être de tous les animaux, doit marcher la baleine. Si l'on considere sa grandeur, elle occupe à proportion autant d'espace sur la mer, que l'éléphant sur la terre, & son volume l'emporte autant sur celui du quadrupède, qu'un des deux élémens surpasse l'autre en étendue. Ainsi, comme la mer couvre les deux tiers du globe, la baleine est au moins deux fois plus grosse que l'éléphant. Sa force est proportionnée à sa masse, puisque d'un coup de queue, elle submerge ou fracasse des bateaux ; & que son souffle, semblable aux vents impétueux, jette l'eau dans les airs comme de la poussiere. Quand elle s'agite & bondit sur les mers, on dirait une tempête dont le mouvement se fait sentir à plus d'une lieue, & dont le bruit porte aussi loin qu'un coup de canon. C'est par une suite de cette activité prodigieuse, & par un reste de cette puissante vie que la Nature a répandue au loin dans tout son corps, que lorsqu'elle se sent blessée, elle fend les eaux avec une rapidité qui devance

Groënland.

le vol de l'aigle. De-là cette élasticité des nerfs de la baleine, & ce ressort de tant de mouvemens mécaniques ; ressort que rien ne brise & n'altere, & qui se répand jusques dans les moindres fibres de la matiere où la Nature l'a caché. On ne peut donc s'empêcher de parler de ce prodige de l'espèce animale, par-tout où il se rencontre, & malgré les descriptions qu'on en trouve dans cet Ouvrage, il faut encore recueillir des particularités nouvelles que nous offre le Groënland.

Pêche de la baleine par les Européens.

Ce pays maritime fournit plusieurs sortes de baleines dont la principale espèce se rend, ou se tient à la baie de Disko. C'est-là que les vaisseaux Européens vont les prendre au mois d'Avril, ou qu'ils les suivent jusques sur les côtes d'Amérique, où elles s'arrêtent dans la baie de Hudson. Dès qu'on voit ou qu'on entend la baleine, un bateau de six pêcheurs vole à sa rencontre, escorté de cinq ou six autres bateaux qui le suivent. C'est à la tête de l'animal que le pêcheur en veut. Quand la baleine se dresse pour respirer, le premier bateau s'avance de côté, le Harponneur lance son fer au monstre, près des nageoires ou des ouïes, & s'enfuit de peur que l'animal, sentant le coup, ne renverse la nacelle. La baleine plonge avec une incroyable vîtesse, quelquefois

durant

durant une heure, emportant jusqu'à deux mille brasses de corde, que tous les bateaux de pêcheurs ne manquent pas de lui lâcher à la suite du harpon enfermé dans son corps. Si l'animal s'engage dans les glaces, on le suit encore par le passage qu'il s'ouvre. Mais, s'il se retire sous une isle flottante de ces glaces, il faut renoncer à l'avoir, arracher le harpon de sa blessure à force de bras, ou couper la corde. Ce coup manqué fait perdre un profit d'environ deux cens livres sterlings, que vaut une baleine de moyenne grandeur. Si la baleine reparaît en vie, on lui jette encore deux ou trois harpons, ou l'on tâche de la tuer avec des lances. Quand elle est morte de sa premiere blessure, elle revient sur l'eau, mais le ventre en haut; c'est une suite des loix de la gravité, qui font tomber les corps par la partie la plus solide ou la plus pesante. Le vaisseau, qui a dépêché ses chaloupes après la baleine, vient les joindre d'aussi près qu'il se peut. Les bateaux se remorquent au vaisseau même avec leur proie enfilée par deux trous dans une corde. Le premier soin est d'aller aux mâchoires de l'animal, pour lui couper les barbes avec un long couteau recourbé, puis, au moyen d'un cabestan, on les enlève dans le vaisseau. On se contente d'en garder cinq cens qui sont les plus grandes, & ce seul objet vaut tout

Groënland.

Groënland.

le reſte de la baleine. On lui coupe enſuite la langue; puis on dépouille tout le corps de ſa graiſſe, en commençant à-la-fois par la tête & par la queue, afin d'achever par le milieu. Les gens qui font ce travail, ont des clous pointus à leurs ſouliers, pour ne pas gliſſer ſur la peau de ce poiſſon. On coupe entieres la queue & les nageoires, qui doivent être enſuite dépecées en petits morceaux, dont on fait de la colle-forte. Quarante ou cinquante hommes ont dépouillé & dépecé une baleine dans l'eſpace de quatre ou cinq heures. Quand ils ſont arrivés par les deux extrémités au milieu du corps, le poiſſon tourne alors de lui-même ſur ſa derniere tranche qui forme un plan horizontal ſur les eaux. On enleve donc le reſte de la graiſſe; puis la carcaſſe de la baleine plongeant de ſon propre poids, diſparaît aux cris de joie de tous les pêcheurs. Cependant peu de jours après, cette carcaſſe renflée au fond des eaux, ſurnage encore & vient ſervir de pâture aux poiſſons, aux oiſeaux & aux ours qui s'en régalent à l'envi.

Quand les pêcheurs ont fini ce premier ouvrage, ils gagnent quelque havre, ou vont ſe remorquer aux glaces. Enſuite ils tirent les tranches de graiſſe du fond de cale; enlèvent la groſſe peau qu'ils jettent à la mer, & dont les Groënlandais font encore bonne chere. On coupe cette graiſſe en petits

morceaux qu'on met dans des facs de cuir, d'où on la vuide dans des cuves pour en remplir fucceffivement les tonneaux. Durant cet ouvrage, l'huile regorge autour du vaiffeau, jufque pardeffus les fouliers des pêcheurs. On la ramaffe à grands feaux fous les gouttieres du vaiffeau, pour la vuider dans les tonneaux mêlée avec de la graiffe. Celle qui diftille goutte à goutte des tonneaux, eft l'huile la plus pure & la meilleure. La plus groffiere eft celle qui vient de la graiffe qu'on fait bouillir ou frire fur le feu. Ce qui refte après cette double opération, eft très-peu de chofe, puifque cent tonneaux de graiffe en rendent quatre-vingt feize d'huile.

Groënland.

La pêche qu'on vient de décrite fe fait par les Européens; mais les Groënlandais font auffi la pêche de la baleine à leur maniere. Quand ils y vont, c'eft avec leurs plus beaux habi s; car, difent leurs jongleurs, fi quelqu'un avoit des habits fales, ou qui euffent touché par malheur à quelque corps mort, la baleine s'échapperait, ou, fût-elle-morte, ne reviendrait plus fur l'eau. Les femmes font auffi de la partie, & leur affaire eft de tenir prêtes les cafaques de mer, ou de raccommoder les bateaux qui font garnis de cuir & de peau. On va fans crainte au-devant du monftre, hommes & femmes dans des bateaux: on lui jette des harpons où font fufpendues des veffies faites

Pêche de la baleine par les Groënlandais.

Groënland.

de grandes peaux de veaux marins, qui embarrassent ou soutiennent la pesante baleine, de façon qu'elle ne peut plonger jusqu'au fond. Lorsqu'elle est fatiguée de vains efforts, on l'accable, on l'achève à coups de lances. Alors les hommes se jettent à l'eau avec leur casaque de chien marin, où les bottes, le corps & le capuchon, tiennent ensemble exactement cousus. Enveloppés ainsi jusque pardessus la tête, ils ont l'air d'autant de chiens de mer, qui courent autour du monstre, sans crainte de se noyer; cet habillement étant une espèce de scaphandre avec lequel ils peuvent même se tenir debout & marcher dans l'eau. On coupe les barbes fort adroitement avec d'assez mauvais couteaux; puis ils tranchent & taillent la baleine tous à-la-fois, hommes, femmes, enfans, pêle-mêle & l'un sur l'autre, pour avoir part au butin; car ne fût-on que spectateur, on a des droits à partager la dépouille. Malgré tout ce désordre, ils ont grande attention à ne pas se blesser ou se couper les uns les autres, & cependant personne ne revient de la pêche sans quelque plaie.

Parlons des quadrupèdes que la mer nourrit dans son sein. L'espèce en est comprise sous le nom général de *chien* ou de *veau marin*, & plus communément en français, sous le nom de *loup-marin*. Ces animaux ont une peau ferme, rude,

velue, comme les quadrupèdes terrestres, à cela près, que leur poil est épais, court & lisse, comme s'il était huilé. Ils ont les deux pieds de devant formés pour marcher, & ceux de derriere pour nager; à chaque pied cinq doigts avec quatre jointures chacun, armés d'une griffe pour grimper sur les rochers, ou se cramponner sur la glace. Leurs pieds de derriere ont les doigts joints en patte d'oie, de sorte qu'en nageant, ils se déploient comme un éventail. Quoique ce soient des espèces d'amphibies, la mer est leur élément, & le poisson leur nourriture. Cependant ils vont dormir à terre, & même ils ronflent si profondément au soleil, qu'il est aisé de les surprendre. Avec une allure estropiée, ils courent des pieds de devant, & sautent ou s'élancent avec ceux de derriere, mais si vîte, qu'un homme a de la peine à les attraper. Ils ont des dents tranchantes & des poils au museau, forts comme les soies du sanglier. Deux naseaux leur servent à respirer l'air qu'ils viennent prendre à fleur d'eau tous les quarts-d'heure. Enfin ils ont le corps gros au milieu & terminé en cône par les deux extrémités, ce qui les aide beaucoup à nager.

Groënland.

Les Groënlandais connaissent cinq ou six espèces de veaux ou loups-marins. La premiere se trouve toute l'année à Bals'river. La peau des jeu-

Groënland. nes sert à faire de belles vestes; & quand un Groënlandais porte une de ces fourrures, noires sur le dos & blanches sous le ventre, il s'estime autant qu'un homme habillé de velours. La peau d'un vieil animal est ordinairement tigrée, & fait des housses & des ornemens de cheval. Cette espèce s'appelle *Kassigiak*.

La seconde espèce change de nom comme de couleur, jusqu'au dernier période de son accroissement. Le fœtus qui est tout blanc & couvert de laine, se nomme *Iblau*. La premiere année, il devient couleur de crême, & s'appelle *Attarak*; la seconde il est gris, & porte le nom d'*Atteitsiak*; la troisieme, sa couleur est diversifiée, on l'appelle *Agléktok*; la quatrieme il est tacheté, ce qui le fait appeller *Milektok*, & la cinquieme année il prend le nom générique d'*Attarsoak*. Alors c'est un animal fait, de couleur de gris-blanc, & la Nature lui dessine sur le dos deux croissans noirs dont les cornes se regardent. Sa peau roide & forte, s'emploie à couvrir des malles ou même des tentes, & quelquefois on en fait des habits. Mais on a soin d'ôter le poil à ces peaux, & d'y laisser un peu de graisse, quand on veut en doubler les bateaux. L'*Attarsoak* abonde en graisse & l'on en tire une huile, qui, pour le goût, l'odeur ou la couleur, n'a rien de plus fort

que la vieille huile d'olive. Avec un baril de graiſſe, on fait, dit-on, un baril d'huile & deux pintes au-delà.

La quatrieme eſpèce eſt remarquable par de la laine noire qu'elle a ſous ſon poil blanc, ce qui lui donne un gris aſſez beau; mais une choſe aſſez ſinguliere eſt une ſorte de peau épaiſſe & velue qu'elle a ſur le front, & qu'on appelle *cache-muſeau*, parce que l'animal l'abat ſur ſes yeux dans un temps d'orage, pour les garantir des tourbillons de ſable, de neige ou de pluie, que le vent fouette au loin.

Après les mâles de l'eſpèce quadrupède, qui abonde le plus dans la mer du Groënland, M. Crantz place la vache marine, & donne la deſcription d'un de ces animaux dont il a obſervé la conformation, autant que le bruit & le tumulte des Groënlandais occupés à le découper, ont pu le lui permettre.

« Cette vache avait (c'eſt M. Crantz qui parle), » dix-huit pieds de long, & à-peu-près autant » de circonférence dans ſa plus grande épaiſſeur. » Sa peau n'était pas unie, mais ridée par tout le » corps, plus encore autour du cou. Elle peſait » environ quatre cens livres. Sa graiſſe était blan- » che & ferme comme du lard, épaiſſe de la lar- » geur de la main; ſa tête était ovale, & ſa bouche » ſi petite, que je n'y pus faire entrer le doigt.

Groënland.

» La vache marine a la lèvre inférieure triangulaire, terminée en pointe un peu avancée » entre deux longues défenſes qui viennent de » la machoire ſupérieure. Sur les deux lèvres, & » de chaque côté du nez, on voit une peau ſpongieuſe, d'où ſorrent des mouſtaches d'un poil » épais & rude, longues d'un empan, treſſées » comme une corde à trois bouts ; ce qui donne » à ce poiſſon une ſorte de majeſté hideuſe, convenable aux monſtres. Celui que je vis, n'avait » point de dents inciſives dans l'intérieur de la » bouche, aucunes ſur le devant, mais il lui en » reſtait quatre de chaque côté ; & dans la mâchoire inférieure à gauche, trois dents machelieres aſſez larges & concaves. Cet animal ne » peut donc guères attraper ni manger du poiſſon, » à cauſe de ſes défenſes qui ſemblent plus faites » pour repouſſer les ours ſur la terre, ou les glaces, que pour attaquer les habitans de la mer. » Cependant il s'en ſert à tirer les moules du » ſable & des cavernes, & quelquefois à grimper » lui-même ; car il s'attache & ſe ſuſpend aux glaces » & aux rochers par ces mêmes défenſes, élevant » ainſi ſon corps maſſif & lourd. Il y a des gens qui » penſent que la vache marine vit non-ſeulement » de moules & d'algue, mais encore de chair, » parce qu'on la voit prendre à terre des pièces » de baleine qu'elle emporte ſous l'eau : cepen-

Groënland.

» dant on ne peut rien conclure de ce fait; car » les Groënlandais assurent que ce monstre em- » porte de même des poules d'eau, mais pour » jouer en les faisant sauter en l'air & les rece- » vant dans sa gueule, sans les manger. La défense » gauche que j'ai vue, poursuit M. Crantz, avait » un pouce de moins que la droite, & celle-ci en » avait vingt-sept de longueur, dont sept pouces » étaient cachés dans la racine qui est au crâne, » & qui peut avoir huit pouces de circonférence. » Une de ces dents pesait quatre livres & demi, » & le crâne entier vingt-quatre livres. » On tuait autrefois beaucoup de vaches marines pour en avoir les dents, mais depuis qu'elles ont éprouvé que l'homme est le plus dangereux ennemi de tous les animaux, elles sont devenues plus difficiles à prendre, soit en mettant toujours en avant un espion qui veille pour la sûreté de la troupe, soit en défendant toutes en corps celle qui est attaquée. Il est dangereux, mais il est beau de les voir quand elles sont blessées, s'efforcer en plongeant de renverser de leur corps un bateau de pêcheurs, ou de le couler à fond en y faisant un trou avec leurs défenses. Mais la société, mere des arts qui conservent ou qui détruisent, donne toujours à l'homme une supériorité constante sur tous les êtres, soit isolés, soit réunis, qui sont restés dans l'état de nature; & les ani-

Groënland.

maux armés de toutes leurs forces, ne peuvent résister aux progrès de notre industrie. Le Sauvage fera son arc & ses flèches des arêtes du poisson que sa faim a dévoré, & se servira des dépouilles mêmes de l'individu pour désoler toute l'espèce.

Pour revenir des vaches aux veaux marins, on en trouve, dans le détroit de Davis, une grande quantité des deux premieres espèces déjà désignées; mais les Groënlandais n'en attrapent presque point qui ne soient jeunes & peu faits à la guerre. Quant aux deux dernieres espèces, il s'en fait deux émigrations chaque année. Une colonie part en Juillet de ce fameux détroit pour y revenir en Septembre. Ce détachement va chercher de la nourriture dans des mers & des pays ouverts par la belle saison. La seconde émigration est de la troupe entiere qui sort au mois de Mars pour faire ses petits, & revient au mois de Juin en famille nombreuse comme un troupeau de brebis, mais en mauvais état & fort maigre; au lieu que ceux de l'autre voyage se sont engraissés. Dans la seconde excursion, ces animaux ont un temps & une route fixes pour s'en retourner comme les oiseaux de passage, & l'on peut les suivre à la piste. On sait qu'ils reviennent d'abord du Midi; que vingt jours après leur départ, ils sont à quatre-vingt ou cent lieues plus au Nord. On s'attend

à les voir sur la fin de à *Fridrik-shaab*, au commencement de Juin à *Bonne-Espérance*, & ainsi du reste, avançant toujours vers le Nord avec le soleil. Arrivés au détroit de Davis, on les voit durant plusieurs jours ensemble; les uns restent, les autres vont encore plus loin: mais où? c'est ce qu'on ne peut déterminer avec la même certitude. Ils ne disparaissent pas sous les eaux; car ils ont besoin de respirer l'air: ils ne vont point en Amérique, puisque ce serait tourner à l'Ouest, & que les Navigateurs ne les ont jamais vus dans cette saison sur la mer libre. D'un autre côté, ils ne peuvent s'établir dans les glaces, ni faire leurs petits parmi les rochers inhabités; car c'est toujours du Sud & jamais du Nord qu'on voit arriver les jeunes veaux marins. Il faut donc qu'ils trouvent un passage par quelque détroit ignoré, tel que le canal qu'on suppose ouvert de la baie de Disko à la côte orientale du Groënland, où il est certain qu'ils passent, mais est-ce par ce canal au soixante-neuvieme degré, ou par le détroit de Smith au soixante-huitieme? Ou bien font-ils le tour du Groënland par une mer ouverte au Nord sous le Pole? Quelque soit leur chemin, ils passent devant l'Islande, & reviennent, par le Cap des Etats, à la Baie d'où ils étaient partis.

Groënland.

Il n'y a point de peuple à qui les veaux marins soient d'une aussi grande nécessité qu'aux Groën-

Groënland.

landais, puisque la mer est leur champ, & la pêche leur moisson: ils ont plus besoin de ces troupeaux marins, que l'Européen de moutons, & l'Indien, de cocotiers; car ces animaux leur fournissent, outre la nourriture & le vêtement, de quoi couvrir des tentes pour se loger & des canots pour naviger. Joignez à ces avantages que la graisse du veau marin donne de l'huile pour les lampes, & peut entretenir le feu de la cuisine & des chambres; que cette huile sert à conserver le poisson sec, & qu'enfin le veau marin est l'objet & la matiere d'un commerce d'échange avec toutes les denrées qui manquent au Groënland. De plus, les fibres de cet animal valent mieux pour coudre que le fil & la soie; la peau de ses boyaux tient lieu de vitres aux fenêtres, de rideaux, de portes & même de chemises, tandis que les vessies servent de bouteilles ou d'outres pour l'huile. Les os de ce monstre suppléoient jadis au fer pour les outils & les instrumens. Son sang même n'est pas inutile; on en fait une sorte de bouillon pour la soupe. En un mot, avec les veaux marins, le peuple du Groënland peut se passer de tout le reste, & sans cette ressource il manquerait de toutes les autres. Aussi distingue-t-on un vrai Groënlandais à la pêche des veaux de mer, comme on reconnaissait un Romain à la guerre. Cette pêche fait toute la gloire & la fortune de

la Nation. On y combat pour ses foyers ; c'est l'art suprême où se forme & s'exerce la jeunesse ; art pénible & hasardeux, qui n'assure la subsistance qu'au risque de la vie : mais c'est aussi de-là que dépend le salut du peuple. Groënland.





CHAPITRE III.

Habitans du Groënland.

Groënland.

Figure.

Les Groenlandais, qui s'appellent eux-mêmes *Indigenes*, pour se distinguer des autres Nations dont ils ne connaissent souvent que les vices, en sont méprisés à leur tour pour la petitesse de leur taille, qui reste presque toujours au-dessous de cinq pieds de hauteur. Cependant elle est bien conformée & dans les justes proportions d'un bel ensemble. Du reste ils ont un visage large & plat; des joues rondes & potelées, mais dont les os s'élèvent en avant; des yeux petits & noirs, mais sans feu, sans étincelles d'esprit ou d'ame; un nez qui sans être plat, n'est point assez grand ni saillant; une bouche communément petite & ronde, la lèvre inférieure un peu plus grosse que celle d'en-haut. Leur couleur en général est olivâtre; leur teint est brun, mais animé d'un rouge vif; ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement bruns, (car leurs enfans naissent assez blancs) mais que cette couleur sombre leur vient de la malpropreté où ils vivent; toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes & se lavant très-rarement. Que si le climat contribue

Groënland.

à leur donner à la longue cette couleur d'olive, peut-être sera-ce un effet de la brusque alternative de froid & de chaud qu'ils éprouvent, passant tous les ans d'un hiver excessivement long & rigoureux, aux chaleurs brûlantes d'un soleil qui reste près de deux mois sur l'horizon. Mais il est probable qu'ils doivent le fond brun de leur teint à leur nourriture onctueuse, épaisse & grasse, qui s'incorpore & s'insinue si bien dans leurs veines, que leur sueur en contracte une odeur d'huile & de poisson, & que leurs mains sentent le lard de veau marin qu'ils mangent & touchent perpétuellement. Cependant il y a des Groënlandais passablement blancs qui ont les joues rouges & le visage d'une rondeur point trop marquée; en sorte que dans certaines montagnes de la Suisse ils ne passeraient pas pour étrangers.

Le peuple du Groënland a les cheveux noirs, épais, forts & longs; mais rarement de la barbe, parce qu'il se l'arrache ou l'épile. Il a les mains petites & charnues, les pieds de même; la tête & les membres assez gros; la poitrine haute, les épaules larges, sur-tout les femmes qui sont accoutumées, dès la jeunesse, à porter de lourds fardeaux. Ils ont le corps fourni de chair, communément gras & très-sanguin: avec ce préservatif naturel, & des fourrures bien épaisses, ils s'exposent au froid la tête & le cou nus; &, dans leurs mai-

Groënland. sons, ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux genoux : mais l'odeur qu'ils exhalent en cet état, n'est pas supportable aux Européens. Les Missionnaires Danois ont de la peine à y résister dans les églises, même en hiver ; car il y fait si chaud, qu'ils y suent à grosses gouttes, & ne peuvent respirer par l'épaisseur des exhalaisons d'huile & de graisse.

Les Groëlandais ont le pied leste & la main adroite. On voit chez eux peu de malades, d'infirmes, d'avortons ou d'enfans contrefaits. D'ailleurs peu propres à ce qu'ils n'ont jamais fait, ils sont habiles dans les choses d'habitude. Ils montrent en général beaucoup de courage ; & ce n'est pas cette ardeur passagere & momentanée qui naît de la vivacité de l'imagination, mais plutôt cette constance qui vient de la force du corps. Un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours, ou qui ne se sera repû que d'algue ou d'herbe marine, luttera hardiment avec son canot contre la tempête & la fureur des vagues. Les femmes porteront jusqu'à quatre lieues sur leurs épaules, un renne tout entier, une pièce de bois, ou un quartier de pierre qui peseront le double de ce qu'un Européen pourrait soulever.

Caractère. Le caractère de la nation Groënlandaise, n'a rien d'assez tranchant, ni d'assez marqué pour être bien défini. La disposition flegmatique & tranquille

Groënland.

quille de leurs humeurs, les porte à une ſorte de mélancolie, ou de morne ſtupidité: l'abondance du ſang rend leur colere furieuſe, quand elle eſt provoquée par de rudes aſſauts: mais il en faut de très-violens pour agiter & remuer des ames qui ne ſont ni vives, ni fort ſenſibles. Ils n'ont ni de la gaieté juſqu'à la joie, ni de la joie juſqu'à la folie; ils ſont au reſte d'une humeur aſſez paiſible pour une ſociété ſûre. Contens du préſent, ils ne ſe ſouviennent guères du paſſé, ni ne s'inquiètent de l'avenir; auſſi donnent-ils plus volontiers qu'ils n'amaſſent. Aſſez ignorans & groſſiers pour s'eſtimer beaucoup, ils mettent tout leur eſprit à ſe moquer des Européens: cependant ils conviennent que ces étrangers ont plus d'induſtrie & d'intelligence qu'eux; mais ils ne jugent pas que cet avantage ſoit d'un grand prix. Y a-t-il rien de meilleur que la chaſſe du veau marin? & quand on a ce qu'il faut pour vivre, à quoi ſert le reſte? C'eſt-là toute la logique de ce peuple ſimple ſans bêtiſe, & ſenſé ſans raiſonnement. Il ſe croit, avec ce peu d'idées, mieux policé que les étrangers, parce qu'il les voit tomber dans des excès qui lui ſont inconnus. S'il s'en trouve un ſeul qui ſoit d'un caractère doux & modéré; c'eſt dommage, diſent les gens du pays, qu'il ne ſoit pas né parmi nous: mais il ſe fera, ce ſera bientôt un homme; & cela veut dire un Groënlandais. Pour l'ordinaire

Groënland.

ils aiment mieux céder que disputer ; aussi quand leur patience est poussée à bout, ce sont des lions qui ne craignent plus rien. Ils supportent quelquefois les injures des hommes, comme celles de la fortune, ou comme les maux de la Nature, avec une indifférence qui passe le stoïcisme, moins par art & par réflexion, que par insensibilité de caractère : mais s'ils prennent du chagrin & de l'animosité pour quelqu'offense, les y voilà plongés jusqu'au moment de la vengeance ; d'autant plus terribles dans leur ressentiment, qu'ils s'y livrent avec plus de peine, & l'ont nourri plus long-temps.

Quoique les peuples sauvages, ainsi que l'homme en général & tous les animaux, soient portées à la paresse & à l'oisiveté, la rigueur & la stérilité du climat ne permettent guères aux Groënlandais d'être long-temps sans rien faire. Cependant ils ont cette inconstance naturelle aux enfans, qui leur fait entreprendre cent choses & les abandonner ; curieux & bientôt dégoûtés de tout ce qu'ils ignorent. Dans les longs jours du Groënland, on ne dort que cinq ou six heures, & dans les longues nuits, que huit heures au plus : mais si l'on travaille ou si l'on veille toute la nuit, on dormira volontiers tout le jour. Dès le matin, un Groënlandais monte sur quelque éminence, & d'un air pensif regarde le ciel & la mer ; quel temps il

nuta; la peine & le danger que le jour lui prépare; & son front prend l'aspect nébuleux ou serein de l'horizon. Mais quand il n'y a point de travail pour la journée, ou qu'on revient le soir d'une heureuse pêche; c'est alors qu'on est de belle humeur, qu'on parle & qu'on s'égaie dans le calme & la prospérité. Tel est l'homme sur toute la face de la terre; plus ou moins semblable ou contraire à lui-même, en raison de la variété de ses besoins & de ses goûts; mais toujours abruti par la peine, ou tourmenté par le travail. Groënland.

On a demandé plus d'une fois comment s'est répandu, chez l'espèce humaine, l'usage de la chair & du sang des animaux. Interrogez les Groënlandais: leur situation vous répondra pour eux. Ils naissent tous chasseurs ou Pêcheurs. De quoi vivraient-ils; de quoi s'habilleraient-ils sans les rennes, les oiseaux & les veaux de la mer? Dans les climats de l'Inde & de l'Asie, où des prés toujours fleuris entretiennent sans interruption le lait des troupeaux; où les arbres continuellement verds ne manquent jamais de fruit; où les buissons mêmes nourrissent l'habitant qui se repose sous de vastes ombrages; où le soleil non-seulement dispense de l'invention des vêtemens, mais en interdit le fardeau; sans doute ce fut offenser la Nature, que d'égorger les animaux: encore peut-être fallait-il exterminer toutes les espèces Nourriture.

Groënland.

avec qui l'on ne pouvait vivre en paix, ni en société. De la fécondité de ces heureux pays, devaient éclore dans le cerveau des beaux génies, l'allégorie de l'âge d'or, & le systême du régime pythagorique. Mais le siécle de fer & l'usage du sang sont naturels au Groënland, & la guerre y est née avec l'homme que la terre y force de vivre de carnage, ou de mourir de faim. On a déjà vu qu'elle n'y donne rien dans l'été, que l'hiver ne reprenne à l'instant; c'est-à-dire, quelques herbes qui servent plutôt de remède que d'aliment, à peine écloses au soleil & bientôt couvertes par la glace. Les Groënlandais se trouvent donc obligés de courir après les rennes; mais cette espèce rare en des pays d'un froid trop excessif, est consommée à la chasse même, & l'on n'en peut faire de provision. D'ailleurs les Groënlandais ne mangent guères de chair tout-à-fait crûe ou sanglante, comme on le croit, & comme le font réellement bien des peuples chasseurs. Il est vrai que, dès qu'ils ont tué quelque animal, ils dévorent sur-le-champ un morceau de sa chair ou de sa graisse, & qu'ils boivent de son sang tout chaud; mais peut-être est-ce un effet de la superstition, & non pas de la faim & de la voracité: car s'il n'y a point quelque mystère dans cette coutume, pourquoi verrait-on une femme, quand elle dépouille un veau marin, en donner un ou deux morceaux de graisse

à toutes les personnes de son sexe qui se trouvent autour d'elle, & point aux hommes, qui rougiraient même d'en recevoir? Groënland.

Au défaut des plantes & des végétaux, & dans la disette des animaux terrestres, ce peuple pêcheur vit de poisson, ou plutôt de cette espèce amphibie, qui tient le plus à la terre par sa conformation & ses besoins; c'est encore une fois le veau marin. On en garde la tête & les pieds en été sous le gazon, & tout le corps en hiver sous la neige. Les Groënlandais mangent une pièce de veau, moitié gelée, ou moitié pourrie, avec autant d'appétit & de plaisir, que les peuples délicats en trouvent dans le gibier. On fait dessécher à l'air certaines parties de l'animal, telles que les côtes, pour les servir ainsi sans autre préparation; il en est de même du saumon, du merlus & de la plie, qu'on découpe en longues tranches. Pour les oiseaux & la plupart des poissons, on les mange bouillis ou étuvés, mais sans autre sel qu'un peu d'eau de mer. Quand on a pris un veau, le premier soin est de fermer la plaie mortelle dont il est abattu, pour retenir le sang dans ses veines; jusqu'à ce qu'on puisse le transvaser dans des pots où on le conserve pour en faire de la soupe. On mange les entrailles des petits animaux, sans autre précaution que de presser les boyaux avec les doigts pour en faire sortir les ordures. La matiere

Groënland. contenue dans le ventre d'un renne, est si précieuse & si exquise au goût des Groëlandais, qu'ils en font des présens à leurs meilleurs amis. Ce ventre de renne & la fiente de la pérdrix préparés dans l'huile fraîche de baleine, font pour ce peuple, ce que font parmi nous la bécassine & le coq de bruyere. Cette Nation a ses ragoûts & ses sausses, comme une autre.

Par exemple, on prend des œufs frais qu'on mêle avec des baies de buisson & avec de l'angélique; on jette le tout dans une *outre de veau marin* remplie d'huile; c'est un excellent cordial pour l'hiver. On arrache avec les dents la graisse qui tient à la peau des sarcelles ou poules d'eau; & quand on prépare les peaux de veaux de mer, on racle avec un couteau la graisse qui était restée de l'animal écorché : de ce mêlange il se fait une espèce d'aumelette qui est le mets délicieux & favori des Groënlandais. Ils ne boivent point l'huile de baleine, comme on l'a débité, la réservant pour les lampes ou pour leur trafic. Mais ils mangent volontiers des harengs secs dans la graisse de veau dont ils se servent aussi pour frire le poisson, ayant l'attention de la bien mâcher avant de la cracher dans la poële. Leur boisson est de l'eau claire qu'ils tiennent chez eux dans des fontaines ou vases de cuivre, ou dans des auges de bois qu'ils font eux-mêmes très-propre-

ment, & qu'ils ornent d'anneaux & d'os, ou d'arêtes de poisson, artistement travaillés. Ils ont soin d'entretenir cette provision, par un supplément d'eau fraîche qu'ils vont chercher chaque jour avec une cruche ; c'est une peau de veau bien cousue, & qui sent le cuir à demi-tanné. Pour rafraîchir leur eau, qui s'échauffe promptement dans leurs cabanes, ils y jettent un morceau de glace ou de neige. Groënland.

Ce peuple est très-mal propre à table, comme par-tout ailleurs. Rarement ils nettoient leurs chaudieres, mais les chiens leur en épargne la peine, avec la langue. Cependant ils ont soin de leur vaisselle de marbre bâtard. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois, après avoir bu le bouillon, ou mangé la soupe avec des cuilliers d'os ou de bois. Mais leurs viandes seches sont étalées par terre, ou sur un vieux cuir ; c'est-là leur nape : ils prennent le poisson dans le plat avec les mains, & le dépecent avec les dents ; pour la viande, c'est avec les dents qu'ils la hapent, comme ferait une meute. A la fin du repas, leur couteau leur tient lieu de serviette ; ils s'en raclent les dents & la bouche, léchent la lame, puis leurs doigts, & l'on sort de table. De même quand ils sont couverts de sueur ; ils la ramassent & la portent à la bouche pour n'en rien perdre. Lorsqu'ils veulent traiter un Européen avec toute la politesse

Groënland.

de leur pays, ils léchent d'abord le morceau qu'il doit manger, pour en nettoyer le sang & l'écume qui s'y étaient attachés dans la chaudiere; & si l'on refusait une offre si friande, ce serait manquer de civilité que de ne pas accepter la leur. Ce sont à cet égard les mœurs de tous les Sauvages.

Ceux du Groënland mangent, quand ils ont faim. Mais leur principal repas se fait le soir, au retour de la pêche; alors on invite les voisins qui n'ont rien pris, sinon on leur envoie une portion du butin. Les hommes mangent à part, mais les femmes n'y perdent rien; car tout devant passer par leurs mains, elles se régalent entr'elles en l'abscence & aux dépens de leurs maris. C'est leur grand plaisir alors de voir leurs enfans se remplir la panse, puis se rouler sur le plancher, afin de presser leurs intestins, & d'y faire encore de la place à la bonne chere.

Ce peuple est-il heureux ou malheureux? Il ne songe point au lendemain. Lorsqu'il est dans l'abondance, il ne quitte la table qu'à la fin de ses provisions, pour danser & se réjouir dans l'espérance que la mer fournira chaque jour à ses besoins renaissans. Mais quand les mauvais temps arrivent, que les veaux marins disparaissent au printemps pour deux ou trois mois, que la rigueur des saisons, ou quelque surcroit de calamités amenent la disette; alors on voit les tristes Groën-

landais passer ensemble les jours entiers sans manger, si ce n'est le peu de moules & d'algue qu'ils trouvent par hasard: réduits par degrés au cuir de leurs souliers, & même aux peaux de leurs tentes, qu'ils font bouillir dans l'huile destinée à leurs lampes, ils prolongent ainsi de misérables jours qui doivent bientôt s'éteindre par la famine. Groënland.

Ils aiment extrêmement certaines dentrées étrangeres, comme le pain, le gruau d'avoine, les pois & la morue seche, & plusieurs ne s'y font déjà que trop vîte accoutumés. Mais ils ont la plus forte aversion pour la viande de cochon, parce que cet animal mange toutes sortes d'ordures. Il est également singulier que la chair de cochon ait de tout temps déplû aux peuples les plus sales; & qu'elle soit encore recherchée des plus raffinés en propreté.

Les Groënlandais abhorraient autrefois les liqueurs fortes, qu'ils appellaient de *mauvaise eau*. Mais ceux qui commercent avec les Européens, en boivent très-volontiers, sur-tout quand elles ne leur coûtent rien. Ils feindront quelquefois de se trouver mal pour qu'on leur donne du brande-vin, & c'est en effet leur vie & leur salut dans les indigestions.

Ils aimeraient aussi le tabac à fumer, s'ils en avaient à discrétion; mais il leur manque souvent,

Groënland.

d'autant plus qu'ils en font sécher les feuilles sur un plat chaud, & les pilent ensuite dans un mortier de bois pour en prendre par le nez. Ils sont même tellement accoutumés à cet usage dès l'enfance qu'ils ne peuvent en quitter l'habitude, & ce serait peut-être un mal pour eux d'y renoncer, à cause de l'abondance des humeurs que la fumée des cabanes leur fait couler des yeux, qu'ils ont naturellement affaiblis par la neige.

Habillement.

Les Groënlandais sont à proportion mieux traités de la Nature pour le vêtement que pour la nourriture; & la peau des animaux leur manque moins que la chair. Ils ont des fourrures de toute espèce. Leur vêtement de dessus est une sorte de robe longue, cousue de tous les côtés, faite de façon à la passer comme une chemise pardessus la tête, en y fourrant en même-temps les deux bras. A cet habit long, tient un capuchon, dont on se couvre dans les temps froids ou humides. Cet habillement chez les hommes ne vient qu'à mi-cuisse, & ne serre pas de bien près; mais comme il est fermé pardevant, il garantit assez du froid. Ils ont pour chemise une fourrure de poule d'eau avec la plume en-dedans, ou plus souvent encore des peaux de renne; cependant ils gardaient autrefois les plus fines de cette espèce pour en faire des vestes, mais elles sont devenues si rares, qu'il n'y a plus que les femmes les



Benard Direx

HABILLEMENS DES GROENLANDOIS.

plus riches qui puissent prétendre à cette parure. Les Groënlandais s'habillent communément des peaux de veaux marins, dont ils tournent en dehors le côté le plus rude. Ces habits sont bordés & garnis sur les coutures, de cuir rouge ou blanc de chien marin, ce sont là leurs galons d'or & d'argent. Ils ont pourtant aujourd'hui des chemises de drap, & même de toile, soit de coton, soit de lin; mais toujours faites à la façon & sur la coupe du pays. Leurs culottes sont de veau, ou d'une peau de renne, mais très-courtes, tant de la ceinture que de la cuisse. Leurs bas sont faits avec la peau de jeunes veaux, trouvés dans le sein de la mere; & leurs souliers d'un cuir noir, doux & préparé. Cette chaussure est attachée aux pieds avec des courroies, qui passent pardessous la plante. Les semelles débordent de deux doigts, tant devant que derriere, un peu recourbées en dehors; elles sont faites avec beaucoup de propreté, mais sans talons. Les gens à qui le trafic donne une sorte de richesse, portent maintenant des capes, des culottes & des bas de laine. Groënland

Mais en mer, tous prennent pardessus l'habit ordinaire un manteau noir, de cuir de veau le plus uni, pour se garantir de l'eau; & pardessus la veste une chemise faite des boyaux de cet animal, pour conserver leur chaleur naturelle, & ne point contracter d'humidité. « La casaque de mer

Groënland.

» est une espèce de jaquette, où l'habit, la culotte, les bas & les souliers ne forment qu'une » pièce. Elle est faite de peau de chien marin, » unie & sans poil, & si bien cousue, que l'eau » ne saurait y pénétrer. Il y a devant la poitrine » un petit trou, par lequel ils soufflent autant » d'air qu'ils jugent à propos, pour se soutenir » sans aller au fond, & ils le bouchent ensuite » avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent » ou qu'ils diminuent l'air en-dedans de cet habit, » ils descendent & remontent comme bon leur » semble. Ce sont de vrais ballons, qui courent » sur l'eau sans s'y enfoncer ».

L'habillement des femmes diffère très-peu de celui des hommes. Leurs jaquettes ont les épaules & le capuchon plus hauts, & ne sont pas taillées horizontalement vers le bout; mais, en s'arrondissant depuis la cuisse jusqu'en bas, elles forment devant & derriere deux longues oreilles, dont la pointe ourlée de fil rouge, descend au-dessous du genou. Elles portent aussi la culotte avec des caleçons pardessous. Elles aiment à faire leurs culottes & leurs souliers de cuir rouge, ou blanc, avec une couture sur le devant, façonnée & travaillée très-proprement. Les meres & les nourrices ont une sorte d'habillement assez ample parderriere pour y porter un enfant; ce vêtement chaud & commode, tient lieu de berceau & de lange au

nouveau né, qu'on y enveloppe tout nu. Pour l'empêcher de tomber, les femmes relevent & rattachent cette robe autour de leur jaquette, avec un ceinturon de cuir, arrêté ſur le devant par un bouton ou une boucle. Les habits de tous les jours ſont dégoûtans de graiſſe & couverts de poux; vermine que les Groënlandais n'ont pas honte de croquer avec les dents: cependant ils tiennent aſſez propres leurs habits de parure.

Les hommes portent les cheveux courts. Quelques-uns les coupent raz du front, pour qu'ils ne leur tombent pas ſur les yeux, & ne les empêchent pas de vaquer à leurs travaux. Mais ce ſerait un déshonneur pour une femme de ſe raſer la tête, à moins que ce fût dans le deuil, ou pour renoncer au mariage. Elles relevent tous leurs cheveux en deux boucles au ſommet de la tête: l'une y forme une large touffe, & l'autre plus petite s'élève au-deſſus de la premiere; le tout eſt noué galamment, & brillant de grains de verre; ce ſont là les perles dont les Groënlandaiſes ſont des colliers, des pendans, des bracelets, & qui leur ſervent à décorer leurs habits & leurs ſouliers. Elles commencent à changer quelque choſe dans leur parure, & les plus riches ceignent leur front d'un ruban de fil ou de ſoie; mais de façon que les touffes de cheveux, qui ſont leur plus bel ornement, ne ſoient pas couvertes ou cachées.

Groënland.

Celles qui aspirent à la suprême beauté, doivent porter sur le visage une broderie faite avec un fil noirci de fumée; on leur passe ce fil entre cuir & chair sous le menton, le long des joues, autour des pieds & des mains. Quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe. Les meres font cette pénible opération à leurs filles dès la tendre enfance, afin qu'elles ne risquent pas de manquer de mari. M. Crantz dit que les Groënlandaises baptisées ont abandonné cette vanité mondaine, comme un sujet de tentation au péché. Peut-être qu'ailleurs les femmes devraient prendre cette mode, comme un préservatif contre les tentations. Enfin telle est la propreté du Groënland : les hommes ne se lavent jamais; cependant, quand ils reviennent de la mer, ils se léchent les doigts & se les passent, comme les chats, sur les yeux, pour adoucir ou corriger par leur salive l'âcreté des sels de la mer. Les femmes se lavent, mais dans leur urine, soit pour faire croître leurs cheveux, soit pour avoir une odeur plus suave, ou moins forte sans doute, que celle de poisson. C'est leur eau de senteur favorite. Quand une jeune fille s'en est parfumée, on dit d'elle, *niviarsiarsuarnerks*, elle sent la Demoiselle.

Logemens.

Les Groënlandais ont des tentes pour l'été; & des maisons pour l'hiver. Celles-ci, larges

Groënland.

de deux brasses, s'étendent depuis quatre jusqu'à douze brasses de longueur, & n'ont que la hauteur d'un homme. Ils ne bâtissent pas sous terre, comme on le croit communément; mais sur des endroits élevés, & préférablement sur un rocher escarpé, afin d'être moins incommodés, ou plutôt délivrés de la neige dans les dégels. C'est au voisinage de la mer que leurs maisons sont situées, à portée de la pêche, toujours ouvertes sur la côte qui leur fournit la subsistance. Ils font les murs de l'épaisseur d'une brasse, avec des pierres entassées l'une sur l'autre, cimentées ensemble de terre ou de gazon. Sur ces murailles, ils placent une poutre de la longueur du logement, ou si elle était trop courte, ils en joindraient jusqu'à trois ou quatre liées ensemble avec des bandes de cuir, & soutenues de poteaux. Ils mettent des solives en travers sur ces poutres, & des lattes minces entre les solives. Ils couvrent le tout de broussailles, puis de tourbe, & pardessus d'une terre fine, légere, qui fait le toit.

Tant qu'il gele, ces édifices se soutiennent assez bien; mais les pluies & les fontes de l'été ruinent tout l'ouvrage; &, dès l'automne suivant, il faut réparer le toit & les murailles. Leurs maisons n'ont ni porte, ni cheminée, mais, pour en tenir la place, ils pratiquent une entrée au milieu, de deux ou trois brasses de large. C'est une voûte faite de

Groënland.

pierres & de terre, qui sert à purifier & à renouveller l'air intérieur, sans être ouverte au vent ni au froid; car elle forme une espèce d'équerre ou de tambour, dont l'entrée est de côté parallélement au-devant de la maison : & de plus cette voûte est si basse qu'il ne suffit pas de se courber, mais qu'il faut marcher à quatre pattes pour entrer ou pour sortir. Les murailles sont tapissées ou garnies en-dedans de vieilles peaux qui ont servi à couvrir des tentes ou des bateaux, & qu'on attache avec des cloux faits des côtes de veau marin. Ces peaux garantissent de l'humidité; il y en a de pareilles sur le toit, pour la même raison. Depuis le milieu de la maison jusqu'au mur du fond, il y régne dans toute la longueur un plancher élevé d'un pied au-dessus de terre. Ce plancher est divisé en plusieurs pièces; par le moyen des peaux tendues le long des poteaux qui soutiennent le toit; ces divisions forment autant de chambres qui ressemblent à des écuries. Chaque famille a sa chambre, & chaque maison contient depuis trois jusqu'à dix familles. Elles dorment sur ces planchers couverts de fourrures; on y reste assis toute la journée, les hommes les jambes pendantes, & les femmes les jambes croisées, à la maniere des Turcs; ceux-là font des meubles ou des outils pour la pêche & le ménage; celles-ci s'occupent à la cuisine, ou à la couture. Sur le devant de la maison,

maiſon, ſont des fenêtres quarrées de deux pieds, avec des panneaux d'inteſtins de poiſſons de mer, ſi tranſparens, & ſi bien couſus, qu'ils laiſſent entrer la lumiere, ſans donner paſſage au vent ni à la neige. Sous ces fenêtres, on trouve en-dedans, le long de la muraille, un banc où l'on fait aſſeoir & dormir les étrangers. Groënland.

Chaque ménage a ſon feu ; voici comment : on place d'abord contre le poteau de ſéparation, un gros billot à terre, ſur cette ſouche une pierre plate, & ſur cette pierre un trépied, qui ſoutient une lampe de marbre bâtard, large d'un pied, & faite en demi-lune ; elle eſt comme enchaſſée dans un vaſe de bois en ovale, fait pour recevoir l'huile qui dégoutte de la lampe. Celle-ci n'a pour toute meche qu'une mouſſe fine, mais qui brûle ſi bien, que la maiſon eſt éclairée, & même échauffée par la lumiere de toutes ces lampes. C'eſt-là pourtant leur moindre utilité ; car au-deſſus de chaque lampe eſt une chaudiere de marbre ou de pierre à chaux, ſuſpendue au toit par quatre cordes. Cette chaudiere, longue d'un pied, eſt large de ſix pouces ; c'eſt-là qu'on fait bouillir le dîner ou le ſouper de chaque famille. Le feu de la lampe ſert encore à ſécher les habits & les bottes qu'on étend ſur une eſpèce de ratelier ou de claie attachée au plafond. Ces lampes toujours allumées, donnent une chaleur

Groënland.

moins vive, mais plus égale que celle des poëles d'Allemagne, avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée, & jamais aucun danger d'incendie. D'un autre côté, l'odeur forte des lampes, des poissons & des viandes de la chaudiere, des pelleteries qui servent de tentures & de vêtemens, & pardessus tout, de l'urine qu'on laisse croupir dans ces maisons, en fait un domicile très-incommode pour des étrangers. Cependant, comme les odeurs les plus désagréables ne sont pas toujours mal saines, on s'y habitue à la longue. Les Groënlandais vivent même assez long-temps dans ces cabanes étroites, où ils ont su renfermer tous leurs desirs, & satisfaire à tous leurs besoins, avec un ordre & une tranquillité admirables; contents d'une pauvreté dans laquelle ils se croient plus riches, & sont réellement plus heureux que nous avec nos palais, nos mets, nos vins & nos parfums exquis.

Au-dehors de l'appartement, ils ont une espèce de dépense où ils mettent, pour les besoins du jour, soit de la viande, soit du poisson & des harengs séchés, tandis que leurs grandes provisions se conservent sous la neige. Près de-là, se voient leurs canots renversés & suspendus à ces mêmes poteaux où sont attachés leurs ustensiles & leurs armes pour la chasse & la pêche. C'est dans ces maisons qu'on se retire à la fin de Sep-

Groënland.

tembre, jusqu'au mois d'Avril & de Mai; temps où la fonte des neiges, qui menace le toit & les fondemens de ces édifices, oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Voici le plan de la construction de ces logemens d'été.

Les Groënlandais en pavent d'abord le sol ou l'emplacement, de pierres plates, sur un quarré oblong. Entre ces pierres, ils fichent depuis dix jusqu'à quarante pieux ou longues perches, qu'ils appuient à la hauteur d'un homme, contre une espèce de chassis auquel on les attache en forme de baldaquin, dont le sommet se termine en pyramide. Ils enveloppent cette palissade d'une double couverture de cuirs de veau marin; & les gens riches tapissent l'intérieur de leurs tentes de belles peaux de rennes, dont le poil fait la décoration. Les pelleteries de la couverture, qui descendent jusqu'à terre, y sont fixées avec de la mousse surchargée de pierres, afin que le vent ne renverse point la tente. Ils attachent à l'entrée, au lieu de porte, une courtine. Ce rideau fait de boyaux les plus minces & diaphanes, proprement cousus, est bordé de fil rouge ou bleu, & suspendu par des anneaux de cuir blanc. Il sert à donner du jour, & à garantir de l'air. Cette entrée donne dans une espèce de vestibule fermé par une tenture de peaux, & dans lequel se trouvent les provisions de bouche & les baquets

Groënland.

d'urine. La cuiſine ne ſe fait point ſous les tentes, mais en plein air, dans des chaudieres de cuivre, qu'on fait bouillir à force de bois. La maîtreſſe de la maiſon a ſa garderobe & ſa toilette dans un coin de la tente, où elle attache tous ſes habits, ſon miroir, ſa pelote & ſes rubans, ſous un grand rideau de cuir blanc, orné de figures brodées à l'aiguille.

Chaque famille a ſa tente; mais les plus aiſées logent quelquefois une ou deux familles des plus pauvres ou de leur parenté ; de ſorte que chaque tente peut contenir vingt perſonnes. Le foyer & le dortoir y ſont ſitués comme dans les maiſons d'hiver ; mais il régne beaucoup plus d'aiſance & de propreté dans les tentes. On n'y reſpire pas cette chaleur étouffée & cette puanteur, qui rebutent les Européens. Il faut bien que l'été dédommage un peu les Groënlandais des rigueurs de l'hiver, & que chaque climat ait, ſinon ſes délices, du-moins ſes douceurs. Peut-être ne ſouffre-t-on pas autant dans ces antres du Nord, je ne dirai pas que ſur les rochers brûlans de la Libie, mais que dans les beaux climats de l'Aſie. Si, d'un côté, les entrailles de la terre, endurcies par une glace éternelle, n'engendrent pas une nombreuſe population, de l'autre, la chaleur moiſſonne par la peſte, la moitié des habitans qu'elle enfante. Là, peu de ces plaiſirs dont l'i-

Groënland.

vreſſe même eſt douloureuſe ; ici, beaucoup moins de jouiſſances que de ſatiété ; là, des travaux inſpirés par le beſoin preſſant, & payés d'un prompt ſalaire qui l'appaiſe ; ici des arts d'imagination qui ne ſatisfont jamais les paſſions & les deſirs qu'ils excitent. Enfin les Groënlandais ont peu de choſe, mais tous en jouiſſent ; & nous, dans l'abondance de tous les biens, nous périſſons, les uns d'une faim réelle, & les autres de voracité. S'il n'eſt aucun de nos efféminés qui voulût être tranſporté dans les neiges du Groënland, combien de nos ouvriers, de nos ſoldats & de nos payſans, qui devraient peut-être ſouhaiter d'y être nés !

Outils, Armes, Inſtrumens, Bateaux.

Ce ſont les beſoins de ſe nourrir, de ſe vêtir & de ſe loger, qui ont inventé les premiers arts ; & ceux-ci reſtent dans l'enfance, ou font des progrès, à proportion des facilités ou des obſtacles qu'ils trouvent dans la Nature. Trop féconde, elle abandonne l'homme à l'inſtinct de ſa pareſſe ; trop avare, elle retarde & captive ſon induſtrie. C'eſt par une raiſon priſe dans les extrémités du climat, c'eſt par un même effet des deux excès contraires de la chaleur & du froid, que les Africains & les Groënlandais ſont bornés aux plus groſſiers élémens de l'invention ; les uns n'ont pas aſſez beſoin de travailler, & les autres ont trop de peine, pour ſortir de leur ignorance &

Groënland. de l'imperfection de leur état social. Il n'est donc pas étonnant que les arts les plus simples, soient encore dans leur enfance au Groënland. Le premier instrument que la main de l'homme y ait fabriqué, c'est sans doute l'arc. D'abord cette arme fut d'un sapin courbé à force de bras, ensuite on revêtit ce bois, pour rendre l'arc plus roide & plus fort, de tout ce qu'il y avait de plus élastique dans la dépouille des animaux. La baleine fournit le nerf de sa queue pour le ressort de l'arc; ses barbes pour la corde, & ses côtes pour donner une pointe plus tranchante aux fleches de bois, qui volerent avec les ailes ou les plumes du corbeau. Mais, depuis que les Européens ont vendu des fusils aux Groënlandais, ils ont méprisé l'arc & les fleches à la chasse.

Ce Peuple a cinq sortes d'armes ou d'instrumens pour la pêche. Le premier est le grand harpon, que les Groënlandais appellent *erneinek*. Il y a d'abord un fût long de six pieds, sur un pouce & demi de grosseur. A la pointe du fût, est une pièce amovible de baleine, d'un empan de longueur. Cette pièce est armée d'un dard d'os de la baleine, terminé par une pointe de fer large d'un pouce. Le dard a, vers la moitié de sa longueur, des barbes disposées en angles, pour l'empêcher de sortir de la blessure qu'il a faite. Au gros bout du fût, sont deux pièces plates de côte de ba-

leine, longues d'un empan, larges de deux doigts en forme du navette, & terminées comme les ailes ou plumes d'une fleche, pour rendre le coup plus sûr & plus droit. Entre ces deux pièces de baleine, on emboîte un manche long de deux pieds, & dont la largeur va toujours en diminuant de haut en bas depuis quatre pouces jusqu'à un. On fait au gros bout du manche deux coches ou échancrures de côté & d'autre, pour le saisir plus ferme avec le pouce & l'index; de sorte que l'instrument porte sur la paume de la main tournée en haut horizontalement. On attache fortement vers la pointe du harpon, une corde d'environ huit brasses, qui passe & coule dans un anneau de baleine, fixé par une cheville au milieu du fût. Cette corde est roulée en cercle sur le tillac du canot de pêcheur, & par un des bouts attachée à une vessie, ou poche boursoufflée. Le harpon, très-difficile à décrire, dit M. Crantz, ne doit pas être d'une seule pièce, parce que les veaux de mer le briseraient aisément; il faut que la fleche ou le dard puisse se séparer du fût, qui doit flotter sur l'eau, tandis que l'animal blessé, plonge avec le harpon dans les flancs. La vessie qui surnage, sert à marquer l'endroit où le poisson fuit sous l'eau, en se débattant. Le manche qui contribue à augmenter la force du coup, doit

Groënland.

Groënland.

rester entre les mains du pêcheur qui a lancé le harpon.

La seconde espèce d'arme est l'*angovikak*, ou la grande lance, faite à-peu-près comme le harpon, si ce n'est que la pièce de baleine amovible, où tient la pique de fer, n'a point de barbes, afin qu'on puisse la retirer de la peau de l'animal.

Le troisieme instrument est le *kapot*, ou petite lance, armée par le bout, d'une longue pointe d'épée.

L'*aglikak*, ou le quatrieme instrument, est la fleche volante, d'un pied & demi de long, armée d'une pointe de fer oblongue d'un pied, épaisse d'un doigt. Cette pointe, au-lieu de barbes, a des coches taillées en deux endroits. Elle est amovible ; mais en se détachant, elle reste suspendue au bâton par une corde.

Les vessies portent un petit tuyau fait d'un os creux, au moyen duquel on peut les enfler, ou les laisser vides en le bouchant ou le débouchant.

Pour la chasse aux oiseaux aquatiques, on a des piques ou javelines de six pieds, dont le bois est armé d'un fer long de douze pouces, arrondi vers la pointe avec une seule barbe. Mais comme l'oiseau peut esquiver le coup, soit en

plongeant, ſoit en volant, on attache au milieu du fût de la pique, dont il faut obſerver que les pièces ne ſe ſéparent point de leur enſemble, trois ou quatre os courbés & façonnés comme les pointes d'une ancre, avec deux ou trois crochets chacun. Il eſt rare que la proie échappe à tous ces dards réunis dans une ſeule arme. Quelques chaſſeurs ont des bâtons pour lancer ces javelines avec plus de force. Groënland.

Paſſons maintenant à la deſcription des bateaux, qui ſervent également à la pêche & à la chaſſe des Groënlandais.

Les grands bateaux, qu'ils appellent *umiak*, ont environ quarante pieds de longueur, ſur quatre ou cinq de large, & trois de profondeur, effilés ou pointus devant & derriere, avec le fond plat. Ce fond eſt compoſé de trois pièces, qui vont ſe réunir aux deux bouts du bateau. Ces trois madriers ſont traverſés, de diſtance en diſtance, de ſolives qui s'y enchaſſent par des mortaiſes: on emboîte enſuite ſur les deux madriers des côtés, de courts poteaux ſur leſquels on élève le plat-bord. Mais, comme ces poteaux ſeroient pouſſés en-dehors par les bancs des rameurs, qu'on appuie juſqu'au nombre de dix ou douze, ſur les deux madriers des côtés, on les retient par deux autres grandes pièces, qui ſervent en même-temps à affermir le plat-bord.

Groënland.

Cette carcasse, formée de cinq grosses pièces; qui se joignent aux deux extrémités du bateau, se garnit de lattes minces, larges de trois doigts, avec des côtes de baleine. Toute cette charpente est revêtue en-dedans & en-dehors, de cuirs tannés, de veau marin. Mais au-lieu de clous de fer, qui pourraient se rouiller & faire des trous dans les peaux de la couverture, on emploie des chevilles de bois, & des courroies de baleine. Les Groënlandais construisent ces bateaux avec beaucoup d'adresse & de justesse, sans équerre, ni régle, ni compas. Leur mesure des proportions, est dans la main & le coup-d'œil. Tous leurs outils consistent dans une scie, un ciseau qui sert de hache quand on l'emmanche, une petite vrille, un couteau de poche bien pointu. Lorsque le constructeur a fait la charpente de son bateau, sa femme la revêt de cuirs fraîchement préparés & ramollis, dont elle calfate les coutures avec de la vieille graisse. Ainsi, ces bateaux font bien moins eau, que s'ils étaient entierement de bois, parce que leurs jointures s'enflent & se serrent davantage. S'il venait à s'y faire un trou contre la pointe d'un rocher, une pièce y est bientôt cousue. D'ailleurs on les radoube & les recouvre à neuf tous les ans. Ces bateaux sont conduits par des femmes, qui rament au nombre de quatre, avec une cinquieme à la poupe,

Groënland.

tenant un aviron pour gouvernail. Ce ferait un fcandale qu'un homme fe mêlât de mener ces bateaux, à moins qu'un danger évident n'exigeât le fecours de fa main. Les rames font courtes & larges en façon de pele, mais plus longues, attachées & fixées à leur place fur le plat-bord, avec une bande de cuir. Vers la proue on dreffe un pieu pour mât, qu'on charge d'une voile faite de boyaux coufus enfemble; elle eft d'une braffe de hauteur, fur une & demie de large. Les gens riches ont des voiles de lin, blanches, à raies rouges. Mais les Groënlandais ne font voile que le vent en poupe, & ne peuvent fuivre un canot Européen à la voile; en revanche, dans un vent contraire, ou dans un temps calme, ils vont à la rame bien plus vîte que nous. Avec ces bateaux, ils font des voyages de trois ou quatre cens lieues le long des côtes, allant d'un port à l'autre, au Nord & au Sud, dix ou vingt perfonnes enfemble avec leurs tentes, leur bagage & leurs provifions de bouche. Ces voyages font de douze lieues par jour. La nuit, ils débarquent, plantent leurs tentes, tirent leurs bateaux à terre, la quille renverfée & chargée de groffes pierres devant & derriere, de peur que le vent n'emporte le canot. Si la côte n'eft pas tenable, fix ou huit perfonnes prennent le bateau fur leur tête,

& le transportent par terre, dans quelque meilleur parage.

Les petits bateaux, ou bateaux d'hommes, appellés *kaiak*, n'ont que dix-huit pieds dans toute leur longueur, qui finit en pointe aux deux bouts, comme une navette de tisserand, avec un pied tout au plus de profondeur, & dix-huit pouces dans la plus grande largeur. La quille est construite de longues lattes, traversées de cerceaux oblongs, qu'on lie avec de la baleine. Le tout est revêtu de peaux, de même que l'*umiak*, avec cette différence que le kaiak en est enveloppé dessus & dessous, comme s'il était dans un sac de cuir. La poupe & la proue sont fortifiées d'un rebord de baleine relevé en bosse, pour mieux parer les coups que le bateau se donne contre les pierres & les rochers. Au milieu du *kaiak*, on ménage dans la quille, un trou rond bordé d'un cerceau de bois ou de baleine, large de deux doigts. C'est-là que le pêcheur met ses pieds, & qu'il s'enfonce jusqu'aux genoux, assis sur une planche couverte de cuir. Ensuite il retrousse sur le rebord de ce tambour son habit de pêche autour de ses cuisses, avec la précaution d'avoir le visage & les épaules bien enveloppés de sa cape & de son capuchon, qu'il a soin de boutonner. A ses côtés, il a sa lance arrêtée par des

Groënland.

courroies, le long du bateau ; devant lui son faisceau de cordes roulées autour d'une roue faite exprès, & derriere lui la vessie qui doit servir de bouée. Sa rame est également large & plate aux deux bouts ; il la prend des deux mains, & fend l'eau à droite & à gauche, avec un mouvement aussi régulier que s'il battait la mesure. C'est un plaisir de voir un Groënlandais avec son habit de pêche, de couleur grise, garni de boutons blancs, voguer sur un frêle esquif, à la merci des flots & des tempêtes que son courage brave, & fendre les ondes avec une légereté à faire vingt-quatre heures par jour, quand il s'agit de porter quelques lettres d'une colonie à l'autre. Tant que la fureur des vents lui permet d'arborer une voile de perroquet, loin de redouter les grandes lames, il semble les chercher, & voler comme un trait sur leur cime roulante. Quand même les vagues viendraient fondre & se briser sur lui, il n'en reste pas moins immobile à sa place. Si les flots l'attaquent de front, prêts à le submerger, il ramasse ses forces, & lutte avec sa rame contre toute leur impétuosité. Tant qu'il a son aviron à la main, fût-il renversé la tête sous l'eau, d'un coup de rame, il remonte & se releve tout droit. Mais s'il perd cette arme, c'en est fait de sa vie, à moins qu'une main secourable ne vienne le sauver. Il n'y a point d'Eu-

Groënland. ropéen qui osât se hasarder sur un *kaiak*, au moindre souffle de vent. Aussi ne peut-on qu'admirer avec une sorte de frayeur, l'audace & la dextérité de ces intrépides Groënlandais, qui domptent la mer & ses monstres. Mais, comme ils ne sauraient arriver à ce degré de courage & d'habileté, que par des épreuves constantes & réitérées, on ne sera pas fâché de voir par quelle suite & quelle variété d'exercices ils s'accoutument dès l'enfance, à surmonter tant de périls & d'obstacles que la Nature semble avoir entassés & multipliés autour d'eux, sur le plus redoutable des élémens.

Exercice. Les enfans apprennent d'abord à nager tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame à la main, qui leur sert de balancier, & les aide à se relever sur l'eau, pour peu que leur corps y enfonce. Ensuite ils plongent d'eux-mêmes la tête en-bas, & d'un coup d'aviron, se redressent sur le côté qu'ils veulent. Ces premiers exercices les aguerrissent aux dangers qui sont les plus ordinaires dans le gros temps; mais il peut arriver à la pêche des veaux, que la rame se trouve engagée dans les courroies, ou que l'homme vienne à la perdre, ou qu'il soit lui-même embarrassé dans les cordes de sa ligne.

Pour se prémunir contre ces accidens, les enfans s'amusent en jouant sur l'eau, à dégager,

par de certains mouvemens adroits, la rame qu'ils ont laiſſée exprès arrêtée au bateau. Tantôt ils en prennent un bout entre les dents, & de l'autre bout qu'ils tiennent dans les mains, ils pouſſent l'eau en avant ou en arriere, pour ſurnager, tout droits ou renverſés ſur le ventre. Tantôt ils paſſent la rame derriere le dos ou le cou, & l'agitent ſi bien des deux mains, à droite & à gauche, qu'ils remontent ſur l'eau. Tantôt la mettant ſur une épaule, & la prenant d'une main pardevant & de l'autre parderriere, ils ſe relevent du fond des eaux comme avec un balancier, dont ils font monter le centre de gravité.

Mais, pour prévenir les cas où la rame leur échapperait au moment que le canot viendrait à pirouetter, ils la laiſſent exprès aller ſous le *kaiak*, & tâchent de la ratraper avec les deux mains, & de s'y ſuſpendre en l'agitant de côté & d'autre, pour remonter avec cet aviron, qui leur ſert de planche dans le naufrage. Dautres fois ils jettent leur rame, s'élancent hors du bateau pour la reprendre, la ſaiſiſſent & l'entraînent avec tant de force au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre le ſable ou le roc, elle rebondit & revient ſur l'eau avec eux. Mais s'ils ne peuvent l'attraper, ils prennent le manche du harpon pour ramer; ſinon ils ſe ſervent de la paume de la main, pour battre l'eau, & regagner

Groënland.

le dessus; mais c'est à quoi ils ont rarement le bonheur de réussir.

La jeunesse s'exerce aussi parmi les écueils cachés sous les flots, dans les endroits où les vagues sont le plus agitées, & où l'homme nageant entre deux courans opposés, peut être submergé par l'un, ou balotté des deux à-la-fois, & périr dans cette lutte. Toute la ressource consiste alors à se tenir en équilibre, en balançant soi-même le bateau sur les vagues, de façon à seconder le mouvement, & à gagner ainsi peu-à-peu le rivage, par le secours de la tempête.

Mais, quand ils ne peuvent plus s'aider eux-mêmes, ils apprennent à sortir la tête de dessous le *kaiak* renversé, & à crier au secours, & s'ils ne voient personne qui puisse les assister, ils s'attachent & se lient, pour ainsi dire, au *kaiak*, afin que si l'on trouve leur corps, il ne soit pas privé de la sépulture.

Lorsque les Groënlandais sont parvenus à l'âge d'endosser le harnois ou l'habit de mer; c'est-à-dire, quand ils ont assez de force, d'adresse & d'habileté pour commencer le métier de toute leur vie, ils vont à la pêche du veau marin, qui se fait de trois façons, ou dans le kaiak d'un homme seul, ou à la battue en campagne, ou l'hiver sur la glace. La premiere façon est la meilleure & la plus commune. Aussi-tôt qu'un pêcheur, embar-

qué

qué avec tout son attirail, apperçoit un veau marin, il tente de le surprendre à l'improviste, pendant que l'animal, allant contre le vent & le soleil, ne peut entendre ni voir l'homme qui l'attaque pardevant. Celui-ci se cache même derriere une grosse lame, & s'avance vîte & sans bruit, jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant son harpon, sa corde & sa vessie tout prêts à lancer. Il prend sa rame de la main gauche, & le harpon de la droite par le manche. Si le harpon frappe droit au but, & s'enfonce dans les flancs de l'animal, jusqu'au bout des barbes de l'os de baleine où le fer est enchassé, il se détache du fût qui reste flottant sur les eaux. Dès que le coup a porté, le pêcheur jette la vessie dans la mer, du côté où la proie a plongé; puis il recueille & remet dans son bateau le fût de son harpon, & l'animal tire à lui la vessie, & l'entraîne souvent sous l'eau; mais c'est avec peine, parce qu'elle est fort grosse; aussi ne tarde-t-elle pas à reparaître, suivie du veau qui vient reprendre haleine. Le Groënlandais observe la place où la vessie se montre, pour attendre l'animal, & le percer avec la grande lance qu'on a déjà décrite. Toutes les fois que le veau revient, on lui enfonce ce dard, jusqu'à ce que ses forces soient équisées. Alors on va droit à lui la petite lance à la main, & l'on acheve de le tuer. Dès qu'il est

Groënland.

mort, on a ſoin de boucher ſes bleſſures, & d'arrêter la perte du ſang; enſuite on le ſouffle pour l'enfler & le faire ſurnager plus aiſément, attaché par une corde à la gauche du kaiak.

Cette façon de pêcher eſt la plus dangereuſe, quoique la plus uſitée, & les Groënlandais l'appellent *kamavok*, *pêche à extinction*, parce qu'il y va quelquefois de la vie de l'homme. Car la corde peut ſe nouer d'elle-même en filant, ou s'embarraſſer autour du kaiak, & l'entraîner dans ces deux cas, au fond de la mer : elle peut, dans le développement de ſes replis, accrocher la rame, ou même le pêcheur, en s'entortillant autour de ſa main & de ſon cou; ce qui arrive quand la mer eſt groſſe au point que ſes lames fondent ſur le Pilote avec les braſſes de corde dont elles s'enveloppent. Le veau marin peut lui-même, revenant ſur le kaiak, s'engager dans la ligne, & traîner le canot au fond avec le pêcheur occupé à la lâcher. Si, par malheur, l'homme ſe trouve pris, il n'a que les reſſources dont on a parlé, pour ſe débarraſſer de ſes propres filets, quelquefois au moment de s'en dégager, il ſe ſent mordre à la main ou au viſage par l'animal furieux que la vengeance pouſſe à attaquer ſon ennemi, quand il ne peut plus ſe défendre lui-même; car cette eſpèce a appris de la Nature à vendre cher ſa vie. Cet inſtinct de vengeance

est sur-tout la passion des femelles qui courent à l'agresseur, & quand elles ne peuvent lui faire d'autre mal, assouvissent leur rage en vomissant de grosses lames de mer contre le bateau, pour noyer le pêcheur. Groënland.

Aussi dans cette pêche, où l'homme est seul aux prises avec le monstre, ne peut-il attraper que l'espèce de veau la plus stupide. Pour chasser les autres sortes, ou pour prendre plusieurs veaux à-la-fois, il faut être en troupe. On va les attendre en automne au détroit de *Nepisét*, dans la baie de *Bals'river*, entre le continent & l'Isle de *Kangek*. Les Groënlandais les forcent à sortir de leur retraite, en les effrayant avec de grands cris, & des coups de pierre qu'ils lancent dans l'eau. Quand ces bêtes paraissent, on les poursuit jusqu'à les mettre hors d'haleine, & les obliger à rester long-temps sur l'eau, pour respirer l'air. Alors ils les environnent, & les tuent avec les petits dards de la quatrième espèce. Rien n'est plus curieux à voir, que cette chasse, où les Groënlandais font la même manœuvre que les Hussards à la guerre. Dès que l'animal se montre, tous les pêcheurs fondent sur lui, comme s'ils avaient des ailes, faisant un bruit affreux ; le veau plonge, les hommes se dispersent sur ses traces, attentifs à observer l'endroit où ils imaginent qu'il reviendra sur l'eau, c'est pour l'ordinaire, à près

Groënland.

d'un mille du lieu de sa premiere apparition. Si la bête avait une enceinte à parcourir de trois ou quatre lieues, elle occuperait ses ennemis l'espace de deux heures, avant d'être rendue. Quand l'animal effaré, cherche la terre pour réfuge, il y est accueilli à coups de pierre & de bâton par les femmes & les enfans qui l'attaquent de front, & percé de dards & de lances par les hommes qui sont à ses trousses. Cette chasse est d'autant plus attrayante & récréative pour les Groënlandais, qu'ils y prennent souvent, chacun huit ou dix veaux pour sa part.

La chasse d'hiver se fait à la baie de Disko. Comme les veaux pratiquent alors des trous dans la glace, pour y venir respirer l'air, un Groënlandais vient s'asseoir à côté sur une petite sellette, mettant ses pieds sur une autre pour les garantir du froid; dès que l'animal avance le museau, l'homme le perce d'un harpon, rompt aussi-tôt la glace tout autour, tire la bête accrochée, & la tue à coups redoublés. Quelquefois un homme s'étend ventre à terre sur une espèce de traîneau, le long des trous par où les veaux montent sur la glace pour se chauffer au soleil. Près d'un de ces grands trous; on en fait un petit, c'est par-là qu'un Groënlandais passe un harpon qui est au bout d'un grand bâton. Celui qui veille au bord du grand trou, voit l'animal passer sous le har-

pon, fait ſigne à ſon camarade, & celui-ci enfonce le fer dans l'amphibie, de toutes ſes forces. Si le chaſſeur apperçoit un veau ſur la glace, il imitera quelquefois ſon grognement, de façon que l'animal le prenant pour un être de ſon eſpèce, le laiſſe approcher juſqu'à la portée du harpon, & ſe trouve ſurpris & tué; ſans avoir le tems de fuir.

Groënland.

C'eſt ici le lieu de rendre compte de l'uſage que font les Groënlandais des peaux des animaux qu'ils prennent, ou plutôt de leur maniere de préparer ces peaux pour en faire des habits, des ſouliers & des bottes; ouvrages réſervés aux femmes.

La peau de veau marin eſt d'abord ratiſſée pour en ôter le poil, puis trempée vingt-quatre heures dans l'urine, afin d'en détacher l'huile ou la graiſſe, enſuite fortement tendue, avec des chevilles, ſur le gazon, où on la fait ſécher; enfin pour la mettre en œuvre, on l'arroſe d'urine, on la frotte avec la pierre ponce, & on l'aſſouplit en la roulant entre les mains.

Le cuir de femelle eſt d'abord mis dans l'urine deux ou trois jours; on le retire pour en arracher le poil avec un couteau, ou avec les dents, puis on le remet trois jours dans l'eau fraîche, & on le fait ſécher bien tendu.

On prépare, à-peu-près de la même façon, le

Groënland.

cuir destiné pour la jambe des bottes, & pour le dessus ou l'empeigne des souliers, si ce n'est qu'on en racle d'abord le poil pour rendre le cuir plus souple. On en fait enfin les casaques de mer, qui garantissent de l'humidité. Cependant ce cuir s'imbibe à l'eau de mer & de pluie; mais il préserve les habits de dessous, & c'est pour cela que les Navigateurs Européens en font usage.

C'est la même méthode pour le cuir dont on fait des pelisses molles qui se portent sur terre, excepté qu'on le frotte entre les mains; car il n'est pas si roide que les autres cuirs; mais aussi ne préserve-t-il gueres de l'eau.

Les cuirs de bateau, sont pris de la peau des veaux les plus monstrueux, dont la graisse n'est pas tout-à-fait détachée. On les roule, on s'y asseoit, dessus; on les laisse au soleil, couverts de gazon durant quelques semaines, jusqu'à ce que le poil en soit tombé. Alors on les met tremper dans l'eau de mer quelques jours, pour les assouplir; ensuite on tire fortement les bords de ces peaux avec les dents, on les coud ensemble, on enduit les coutures & les points avec de la vieille graisse de veau marin, au-lieu de poix, de peur que l'eau ne vienne à pénétrer les cuirs. Mais on a grand soin de ne pas endommager le grain de la peau, car l'eau de mer, naturellement

corrosive, ne manquerait pas d'user bientôt le cuir. Groënland.

Les restes de toutes ces espèces de peaux sont ratissés de près, étendus sur la neige, & suspendus à l'air, pour devenir blancs ; & si on veut les teindre en rouge, on mâche le cuir avec les dents, en y mêlant l'écorce des racines de pin, qu'on ramasse de ces débris de bois qui flottent sur la mer.

Quant à la peau des sarcelles, ou poules d'eau ; on l'enlève presqu'entiere, à la réserve de celle de la tête qu'on néglige. On en racle la graisse avec une coquille de moule. Ensuite on présente ces peaux aux hommes, & sur-tout aux étrangers, pour les mâcher avec de la farine ; c'est même une politesse. Au sortir de la bouche, on les macere dans l'urine, puis on les séche à l'air, & pour la perfection, on les polit finement entre les dents.

« Nous n'avons jamais vu, c'est M. Crantz qui » parle, nous n'avons vu, dit-il, aucune action » indécente, ni entendu aucune parole déshon- » nête, chez les Groënlandais. Rarement les » femmes produisent, encore moins y cachent- » elles des enfans illégitimes. C'est ce qui ne peut » arriver qu'à une femme répudiée, ou à quelque » jeune veuve ; & cette personne, quoique mé- » prisée, tâche de réparer le tort & la honte Mœurs.

Groënland.

» attachés à ses enfans, en les vendant à un homme » qui n'en aurait point, ou du-moins en se faisant » adopter avec eux dans la famille d'un homme » qui ne voudrait pas l'épouser. Dans un pays » où le climat n'invite pas au libertinage, telle » est pourtant la retenue du sexe foible, qu'une » femme n'a jamais de conversation particuliere » avec un homme, & qu'une jeune personne re» garderait comme un affront, l'offre que lui fe» rait un garçon d'une prise de tabac. »

Quand un jeune homme veut se marier, & ce n'est jamais avant sa vingtieme année, il prend une fille de son âge, & déclare à sa famille quel est l'objet de son choix, sans craindre qu'on lui donne une épouse qu'il n'aimeroit pas. Il n'attend ni ne cherche une grosse dot, & n'ayant rien à porter lui-même en mariage que ses habits, son couteau, sa lampe, & tout-au-plus une marmite de pierre, il n'exige de sa femme, que le talent de tenir en ordre ce petit ménage : elle, de son côté, ne regarde dans l'homme que le mérite d'un bon chasseur. Les parens réciproques des deux époux consentent à ce que leurs enfans veulent ; car ils n'ont jamais ni l'intérêt, ni l'envie de les gêner. Deux vieilles femmes sont chargées de négocier le mariage auprès des parens de la fille, & c'est par l'éloge du jeune homme qui la recherche, qu'elles entament indirectement la né-

gociation. Au nom de mariage, la fille se retire, n'y voulant point entendre, & met en pièces l'anneau de ses cheveux, car c'est toujours le rôle de ce sexe, de rougir & de résister par une bienséance d'usage, même lorsqu'un homme est assuré d'avance, qu'on se rendra. Cependant ce n'est pas toujours une feinte que ces refus, mais l'effet d'une répugnance qui pousse quelquefois une fille à des excès si violens, qu'elle tombe en pamoison, se sauve dans les montagnes désertes, ou se coupe les cheveux; dernier acte de désespoir, après lequel il n'est plus permis de la solliciter au mariage. Peut-être cette aversion vient-elle de la répudiation, dont les exemples sont assez fréquens au Groënland, ou de la liberté que les hommes se sont réservée d'introduire une seconde femme dans leur lit. Quelle que soit la cause de cet éloignement pour le mariage, les parens ne donnent point leur consentement malgré la fille; mais ils la laissent faire. Alors les deux femmes qui sont dans les intérêts du garçon, vont chercher celle qu'il aime, & l'entraînent chez lui de gré ou de force. Après quelques jours qu'elle passe dans l'abattement, les cheveux épars, sans vouloir rien prendre, si elle résiste encore aux semonces de la persuasion, on emploie la violence, & même les coups, dès qu'il le faut, pour la soumettre au joug du mariage. S'échappe-

Groënland.

Groënland.

t-elle une ſeconde fois, on la ramene ; & c'eſt pour l'attacher par des nœuds qu'elle ne voudra plus rompre. En effet, quoique rien ne paraiſſe plus bizarre, ni plus injuſte, & plus contraire à l'amour, que ces voies de contrainte dans l'action la plus libre & la plus volontaire par ſa nature, il n'eſt peut-être point de violence & d'injuſtice plus excuſable, & qui ſoit plutôt pardonnée ; car on ne voit gueres de Groënlandaiſe fuir le lit nuptial, après qu'elle y eſt entrée.

Quelquefois les parens préviennent entr'eux par un accord mutuel, l'inclination de leurs enfans, mais ſans les forcer ; & ceux-ci, dès que les gages ſont donnés réciproquement, ratifient cette eſpèce de contrat de mariage, ſans autre cérémonie que la cohabitation.

Rarement voit-on un mariage entre couſins ; ou même entre des perſonnes qui ont été élevées enſemble, ſoit que la Nature ou l'adoption ait cimenté leur parenté. Cependant quelquefois un homme épouſe les deux ſœurs en même-temps, ou la mere & ſa fille ; mais ces exemples ſont extraordinaires, & même odieux.

Polygamie.

La polygamie, quoique tolérée au Groënland, n'y eſt point commune : ſur vingt maris, il n'y a gueres qu'un polygame. Cependant l'uſage de pluſieurs femmes, loin d'être un crime, fait honneur au mari, qui peut en entretenir plus d'une,

Groënland.

Comme il ſerait honteux à un homme de n'avoir point d'enfans, & ſur-tout point de garçon pour être le ſoutien de ſa vieilleſſe, quiconque eſt aſſez riche pour en nourrir un grand nombre, a droit à la pluralité des femmes; mais la critique ne l'épargnerait pas, s'il accordait à l'incontinence une liberté reſtreinte au ſimple deſir d'une poſtérité. C'eſt pourquoi l'on regarde comme un abus de la polygamie, qu'un homme ait trois ou quatre femmes, & qu'une femme ait deux maris. « Avant l'arrivée des Miſſionnaires, dit M. Egède, » les femmes ne connaiſſaient point la jalouſie : » elles vivaient enſemble en paix; mais depuis » qu'elles ſavent que le Chriſtianiſme défend la » polygamie, elles ne ſouffrent plus ſi patiem- » ment cette infidélité de leurs maris. » Du reſte la fidélité conjugale eſſuie peu de brêches, ou du-moins de ſcandales chez ce peuple ſimple & patient. Rarement des querelles bruyantes dans le ménage, ou de ces éclats fâcheux qui vont juſqu'aux coups, non que les mœurs autoriſent le dérangement des femmes, mais la répudiation. Le mariage n'y connaît point de ferment, ſurtout irrévocable. Quand un mari n'a point d'enfans, ou qu'il n'eſt pas content de ſa femme, il lui jette un coup-d'œil ſiniſtre, ſort de ſa maiſon, & n'y reparaît point durant quelques jours. La femme entend ce que cela veut dire, fait un

Groënland.

paquet de ses habits, & se retire chez des amis ; menant une conduite sage & circonspecte, pour rejetter l'odieux de son traitement sur le mari qui l'a chassée.

Quelquefois une femme rompt d'elle-même la société conjugale, quand elle ne peut point s'accorder avec les autres femmes de la maison où elle est entrée ; ce qui arrive d'autant plus aisément, que les belles-meres se prévalent de leur supériorité, pour traiter leurs brus comme des servantes. Mais, en cas de séparation, les enfans mâles suivent leur mere, & même, après sa mort, ne retournent plus chez leur pere, pour l'aider dans ses vieux jours ; admirable police, qui donne à chacun des époux les meilleurs motifs de vivre toujours bien ensemble. Aussi voit-on peu de divorces. Souvent le mari désespéré, n'a pas plutôt quitté sa femme, qu'il s'enfonce dans un désert pour fuir la société des hommes, retiré sous le toit d'une caverne, & vivant de la chasse, ou réduit à piller & voler les passans. Mais ces sauvages fugitifs sont pour l'ordinaire des jeunes gens qui, mariés sans prévoyance, se repentent bientôt d'un choix précipité. Plus l'union conjugale vieillit, & plus les époux s'aiment.

Dès qu'un homme est veuf, il cherche à réparer sa perte, & peu de jours après la mort de sa femme, il étale tout ce qu'il a de plus beau :

sa personne, ses enfans, sa maison, son équipage de pêche & de chasse; loin d'annoncer le deuil, tout chez lui semble inviter à de secondes noces. Cependant il n'y passe qu'après un an de veuvage, à moins qu'il n'ait de petits enfans, & personne dans la famille pour en avoir soin. Si le mari veuf est polygame, sa seconde femme remplace la premiere; mais avec toutes les apparences d'une affliction qui ne peut être sincere. C'est elle qui mene le cortège des funérailles de sa rivale, & qui verse des larmes avec d'autant plus d'affectation, qu'elle a moins sujet de pleurer. Elle caresse les premiers enfans de son mari plus que les siens propres, en les plaignant de ce qu'ils ont été négligés de leur mere, & leur promettant bien plus de soins & de douceurs qu'ils n'en ont encore éprouvés: on n'imaginerait pas jusqu'où va l'artifice de ces femmes sauvages, si l'on ne savait qu'il se trouve dans la nature même du sexe le plus foible.

Groënland.

Les Groënlandais n'ont pas un sang très-prolifique. Une femme n'a gueres que trois ou quatre enfans, & tout au plus six, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque grossesse. Lorsque les femmes entendent parler de la fécondité de celles des autres pays, elles les comparent avec mépris à leurs chiennes. Rarement elles ont deux jumeaux; encore moins les voit-on mourir en

Groënland.

couches. Elles travaillent le moment d'avant & d'après ; se délivrer d'un enfant, n'est pour elles qu'une action de la journée. On donne au nouveau né le nom de son grand-pere ou de sa grand'mere, ou du parent dernier mort ; & ce nom est ordinairement emprunté des bêtes, des instrumens de chasse, ou de certaines parties du corps humain ; en sorte qu'ils auraient quelquefois des noms déshonnêtes, si leur langue ou leurs mœurs simples pouvaient attacher une idée de mal à ce que la Nature a fait pour le bien. Quand ils donnent aux enfans le nom d'un parent mort, c'est pour perpétuer sa mémoire ; mais si sa mort venait d'un accident funeste, on laisserait son nom dans l'oubli, de peur de réveiller la douleur de sa perte. Aussi quand un homme porte par hasard le nom d'un de ses amis qui vient de mourir, on lui donne un autre nom pendant quelque temps, pour ménager son affliction. Les Groënlandais peuvent donc avoir plusieurs noms, l'un à titre de mérite, pour quelque belle action, & l'autre de raillerie pour quelque défaut ; en sorte qu'on les voit quelquefois embarrassés de dire aux étrangers les noms qu'ils portent, obligés d'en rougir, soit de modestie, ou de honte.

Ils aiment passionnément leurs enfans. Les meres les portent par-tout où elles vont, & quelque chose qu'elles fassent. Elles chargent ce doux far-

deau entre leurs épaules, de la maniere la moins gênante pour la mere & l'enfant. On tette au Groënland, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, parce que ce pays ne fournit point de nourriture propre au premier âge. Un enfant risque de périr, quand on est obligé de le sevrer trop jeune, afin de donner le lait à un plus petit, ou si sa mere meurt, avant qu'il soit assez fort pour supporter les alimens durs & grossiers de la vie commune. Groënland.

Les enfans sont élevés sans violence ni châtiment. La sévérité n'est point nécessaire avec eux, parce qu'ils sont doux & paisibles comme des agneaux; elle serait d'ailleurs inutile : on les tuerait avant de leur faire entendre ou vouloir par force, ce que la raison & les caresses n'ont pu leur persuader. Les nourrices Groënlandaises n'ont gueres à souffrir des cris & des inquiétudes du bas-âge, qu'après la premiere année & jusqu'à la fin de la seconde; mais si, par impatience ou dureté, les meres battaient leurs enfans, elles s'exposeraient à tout le ressentiment du pere; sur-tout s'il s'agissait de son fils, qu'il prétend faire respecter dès sa naissance, comme l'est chez les peuples policés l'héritier d'un Royaume. A mesure que les enfans approchent de l'âge de la raison, & que la leur est plus développée par des occupations utiles & sérieuses, ils deviennent plus faciles à gouverner. On remarque en eux peu de Education.

Groënland.

mauvais naturel, de penchans vicieux, & ſur-tout de fauſſeté. Mais ils aiment à obéir par inclination, & que leurs parens les traitent en amis : s'ils n'ont pas envie de faire ce qu'on leur demande, ils diront ſans compliment, *je ne veux pas.* Les parens oublient ce refus, juſqu'à ce que les enfans reconnaiſſent d'eux-mêmes leur tort. En récompenſe de tant de douceur, un pere n'éprouve jamais dans ſa vieilleſſe l'ingratitude de ſes enfans : les mœurs de ce peuple ſont à cet égard, la cenſure ou du moins le contraſte des nôtres.

Chez les Groënlandais, auſſi-tôt qu'un enfant peut faire uſage de ſes mains & de ſes pieds, ſon pere lui donne un arc & des fleches, pour qu'il s'exerce à tirer au blanc. Il lui apprend à lancer des pierres contre un but planté ſur le bord de la mer ; il lui fait préſent d'un couteau qui ſert d'abord à ſon amuſement. A l'âge de dix ans, il le pourvoit d'un *kaiak*, où il ſe divertit à ramer, à chaſſer & à pêcher, à tenter enfin les travaux & les périls de la mer. A quinze ou ſeize ans, l'enfant ſuit ſon pere à la pêche du veau marin. Le premier monſtre qu'il a pris, doit ſervir à régaler toute ſa famille & le voiſinage. Durant ce feſtin, le jeune-homme raconte ſon exploit, & comment il s'eſt rendu maître de ſa proie. Tout le monde admire & loue ſa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée, & dès ce jour de gloire & de triómphe,

Groënland.

triomphe, les femmes songent à trouver une compagne au vainqueur du monstre. Mais si le jeune-homme n'avait rien pris, ou n'avait donné aucune preuve de talent, il serait méprisé des hommes, & réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire, de moules, de coquillages, ou de harengs secs. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au mérite de la grande pêche, & ceux-là sont obligés quelquefois de faire chez les autres l'office de servante. A vingt ans, un Groënlandais fait son *kaiak* & son équipage, & vogue de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parens, & sa mere garde le timon du ménage.

Les filles jusqu'à l'âge de quatorze ans, ne font rien que babiller, chanter & danser, à moins qu'elles ne servent à puiser de l'eau. A quinze ans, il faut qu'elles sachent soigner quelque enfant, faire la cuisine, préparer les peaux, & même, à mesure qu'elles avancent en âge, ramer sur les bateaux & bâtir les maisons.

Dans le ménage le mari va sur mer à la chasse, à la pêche; &, dès qu'il est à terre, il ne s'embarrasse plus de rien, croyant même au-dessous de sa dignité de tirer à bord l'animal qu'il a pris. Les femmes font tout le reste, depuis le métier de boucheres, jusqu'à celui de cordonnieres. Elles n'ont pour toutes sortes d'ouvrages qu'un couteau

Groënland.

fait en demi-lune, comme nos hachoirs de cuisine, une polissoire d'os ou d'ivoire, un dez à coudre, deux ou trois aiguilles. Dans la construction des cabanes, elles font tout l'ouvrage de la maçonnerie, & les hommes celui de la charpente. Du reste, ceux-ci regardent froidement passer les femmes avec des grosses pierres sur leur dos. En revanche, ils les laissent maîtresses de tout ce qu'ils prennent, ou qu'ils acquierent, excepté l'huile de baleine que les hommes se chargent de vendre. Quand il n'y a plus rien dans la maison, & que les provisions sont épuisées, on prend patience de bon accord entre mari & femme, & l'on meurt de faim ensemble, ou l'on mange ses vieux souliers, s'il en reste. Il n'y a que les souffrances de leurs enfans qui leur soient bien sensibles. Lorsqu'une famille n'a point d'enfans, le mari adopte un ou deux orphelins, la femme une fille sans pere ni mere, ou une veuve. Ces personnes adoptées doivent servir dans la maison où elles entrent, mais avec une liberté qui leur permet de se retirer quand elles veulent. Un Maître ne frappe jamais ses domestiques, sur-tout les mâles, & s'il battait une fille, ce serait un déshonneur pour lui.

En général, les femmes du Groënland ne sont point heureuses, si ce n'est dans leur premiere enfance, & tant qu'elles restent dans la maison

paternelle, où elles sont traitées avec assez de douceur. Mais, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à leur mort, ce n'est qu'un enchaînement de peines, d'indigence & de misere. Si leur pere meurt, les voilà sans ressource, obligées d'aller servir pour vivre. Elles ne manqueront pas de subsistance chez un maître, tant qu'il y en aura; mais n'y gagneront pas de quoi s'habiller. N'ont-elles point d'agrément dans la figure, ou d'adresse à l'ouvrage, elles restent seules. Se marient-elles, c'est rarement à leur gré; toute la premiere année, elles craignent d'être répudiées, s'il ne leur vient point d'enfans: sont-elles congédiées pour cause de stérilité; c'en est fait de leur réputation; elles n'ont plus qu'à servir ou qu'à se prostituer pour gagner leur vie. Si leur mari les garde, il leur faut souffrir & prendre en bonne part sa mauvaise humeur & les querelles d'une belle-mere. S'il vient à mourir, sa veuve n'a d'autre douaire que les hardes qu'elle avait apportées dans la maison, & quand il lui reste des enfans qu'il faut nourrir, elle doit chercher à se mettre en service, à moins qu'elle n'ait un fils; car alors sa condition de veuve vaudrait mieux que celle d'épouse. Une femme avance-t-elle en âge, sans enfans qui puissent lui attirer de la considération, toute sa ressource est le métier de sorciere, dont elle tire quelque profit, mais non sans risquer d'être lapidée, ou

Groënland.

Groënland. précipitée dans la mer, ou poignardée & mise en pièces, sur le moindre soupçon d'avoir ensorcelé quelqu'un. Echappe-t-elle à ces dangers, comme elle n'est qu'un fardeau pour elle & pour les autres, on l'ensévelit toute vive, ou bien on la noyera par compassion. Quel plaisir reste-t-il donc aux hommes dont les femmes ont si peu de bonheur!

Cependant, malgré toutes ces peines attachées à leur condition, elles vivent communément plus long-temps que les hommes. Ceux-ci passent la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux & des glaces, entre la neige & la pluie, toujours dans les travaux & les dangers, poussés des extrémités de la faim à des excès d'intempérance, ne mangeant qu'une fois par jour, mais avec une voracité pire que la diète. Aussi ne parviennent-ils rarement à cinquante ans, & sont-ils bien moins nombreux que les femmes; ce qui sans doute occasionne, & peut-être autorise le plus l'usage de la polygamie. Celles-ci vont de soixante-dix à quatre-vingts ans & au-delà: mais ce surplus de vie est bien cherement acheté par les folles & hideuses pratiques de la superstition dont elles se font un art lucratif; car, chez tous les peuples grossiers, les vieilles femmes sont toujours en possession de faire peur aux enfans; & l'ignorance n'est-elle pas une enfance de tous les âges?

Groënland.

Le genre de vie des Groënlandais n'a certainement rien de séduisant pour un Européen. Cependant quand on est balotté par la tempête, une misérable cabane est un port assez doux; & dans un pays ou tous les élémens semblent conjurés contre l'espèce humaine, après bien des jours passés dans les horreurs de la faim, le plus chétif repas de ces pauvres sauvages devient un régal. C'est alors qu'on ne laisse pas d'admirer le bon ordre qui régne dans leurs maisons, & même une sorte de propreté qui leur est particuliere. Car, avec des mains toujours crasseuses ; un visage huileux, une odeur de poisson très-forte, ils tiennent leurs habits de fête soigneusement pliés dans une espèce de porte-manteau de cuir brodé à l'aiguille. Quoiqu'ils aient des seaux de cuir, qui ne sentent pas bon, toute l'eau qu'ils puisent, est conservée dans des fontaines de bois fort nettes & garnies de cuivre & d'os très-luisant. Enfin si l'on ne peut attendre d'un peuple, qui nage toujours dans l'huile ou dans le sang des veaux marins & des baleines, un extérieur aussi supportable même que celui du commun de nos ouvriers & de nos paysans; du-moins il régne au Groënland plus de concorde & de tranquillité dans une cabane qui contiendra plusieurs familles de différentes races, qu'on n'en trouve dans une de nos maisons composée de quelques personnes du même

Groënland.

sang. Quand un Groënlandais ne se croit pas vu de bon œil par les gens de la cabane qu'il habite, il s'en va chercher une autre maison sans murmurer ni se plaindre. Toujours prêts à s'assister mutuellement, personne ne repose sa paresse sur le travail d'un autre. Ils sont si forr empressés à offrir de leur pêche, qu'on ne s'avise pas même d'en demander; & dans ce pays pauvre, l'hospitalité prévient la mendicité. Sans cette générosité réciproque, comme on est obligé d'aller chercher sa subsistance à plusieurs lieues de chez soi, l'on risquerait souvent de mourir de faim dans la route.

Vie civile.

Le physique du clim t & du sol a tant d'influence sur les mœurs & le caractère des Nations en général & sur-tout des peuples Sauvages, qu'un Philosophe devrait, pour ainsi dire, deviner tout ce qu'ils font ou ce qu'ils disent, en conjecturant leurs actions & leurs discours d'après les besoins & les ressources que leur a donnés la nature du pays qu'ils habitent. Les occupations des hommes s'exercent sur les productions de leur terroir; toutes leurs relations de commerce & de société roulent sur leurs occupations. On vit de ce qu'on recueille, on parle de ce qu'on voit; il n'est donc pas difficile sur le tableau qu'on vient de faire du Groënland, de juger de la vie sociale de ses habitans, de leur maniere de commercer & de traiter ensemble, des visites, des repas, des conversations, des fêtes,

Groënland.

des jeux & de tous les plaisirs qui les lient. Mais comme l'Histoire des Voyages n'est pas uniquement faite pour des Philosophes, quoique ce soient ceux qui y trouvent le plus à profiter, on ne peut refuser à la curiosité du plus grand nombre des Lecteurs quelques détails sur des objets qui, paraissant frivoles ou légers au bel esprit, deviennent importans pour les plus graves Observateurs. Ecoutons encore une fois M. Crantz, cet Historien naïf & fidèle d'un peuple qui est malheureux sans être méchant.

« Les Groënlandais, dit-il, sont moins jaloux » entr'eux, de briller & de se faire valoir, que » soigneux d'éviter tout ce qui peut leur donner » du ridicule ou une mauvaise réputation : ils n'ont » point l'art des complimens, ni des révérences, » & ne peuvent s'empêcher de rire en voyant un » Européen qui se tient debout & la tête décou» verte devant celui qu'il appelle son supérieur, » ils ne savent pourquoi; s'indignant sur-tout quand » cette supériorité va jusqu'au point qu'un homme » en peut frapper impunément un autre. Ils sont » moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire, » exigeant plutôt de la tolérance que de la com» plaisance, & plus disposés à ne pas s'offenser » qu'à se venger. Ils seraient d'autant plus em» barrassés à s'insulter & à se quereller, qu'ils » n'ont gueres de termes injurieux dans leur langue,

Groënland.

» ou du moins de ces imprécations & de ces jure-» mens si familiers parmi nous. Ils ne rougissent » point de ce qui n'a rien de criminel ou d'offen-» sant en soi-même ; & se permettent certaines » libertés que la Nature leur demande comme » un effet du travail de la digestion, ne se scan-» dalisant point des sons que la politesse a déclarés » sales & malhonnêtes : cependant telle est à cet » égard leur circonspection, qu'ils s'interdisent » ces familiarités devant les Européens qu'ils en » voient rebutés ou choqués. »

Tous ces détails paraîtront puériles aux Lecteurs d'un certain rang : mais le gentilhomme Montagne n'aurait pas dédaigné de les recueillir. Cependant ce Philosophe, dès qu'il aurait vu sur la carte la latitude & la situation du Groënland, avec la perspective des montagnes & des eaux qui coupent ce pays glacial, aurait d'abord su, sans le lire, qu'il doit être aride, point cultivé, peu habité ; que les hommes y sont endurcis & froids comme la terre ; que ne vivant que de poissons huileux qu'ils pêchent, écorchent & préparent eux-mêmes, ils ne peuvent qu'être sales & dégoûtans ; qu'ayant peu de matériaux de bois & d'instrumens de fer, faute de mines & de forêts, ils sont mal logés, très à l'étroit, toujours ensemble & pacifiques ; qu'étant occupés la moitié de l'année, soit pour la chasse ou la pêche, à disputer leur

vie avec les tempêtes de l'Océan, les montagnes de flots glacés, & les monstres marins, ils n'ont pas le loisir de perfectionner les arts de premiere nécessité, ni d'en inventer de luxe & d'agrément; que par conséquent leur vie est misérable, leur caractere triste & sérieux, taciturne, & que toute leur société doit se ressentir de ces ténèbres humides, & de cet horizon sombre, qui laissent à peine au soleil quelques mois de régne, dans la longue nuit dont les Groënlandais sont enveloppés. Quoique le Philosophe eut prévu tous ces résultats, il en aurait lu volontiers la preuve & le développement dans les faits qui vont les confirmer. L'histoire d'un peuple, qui n'a fait encore aucun mal au monde, aurait intéressé l'Apologiste des mœurs des Cannibales. Elle aura sans doute les mêmes attraits pour ceux qui ne peuvent lire sans douleur l'histoire des peuples du Midi, conquérans ou conquis. Qu'ils détournent leurs yeux de ces pays de sang, pour les porter sur un tableau de mœurs grossieres, mais innocentes.

Groënland.

Quand les Groënlandais se font des visites pour remplir le vide de leurs hivers, elles sont accompagnées de présens. Aussi sont-ils reçus avec des chants de joie : on s'empresse de décharger leurs canots, & de les tirer à terre. Ces présens consistent en friandises comestibles, ou en parures de pelleterie; c'est-à-dire, toujours de la chair & du cuir

Groënland.

de veau marin. A ce prix chacun s'étudie, pour attirer du monde chez soi, à le bien recevoir. Mais, de part & d'autre, on garde d'abord le silence. Enfin le Maître de la maison invite l'étranger à quitter sa casaque de mer, & la met sécher près de la lampe. Il lui offre des habits & des peaux à changer, & le prie de s'asseoir sur le banc; c'est la place honorable, que les Européens évitent ordinairement, sans doute comme la moins commode; car presque toujours les honneurs sont faits aux dépens des plaisirs. On parle ensuite gravement du temps de la saison, de la pêche & de la chasse; & c'est tout l'entretien des hommes rassemblés à part dans le plus bel endroit de la chambre qui compose tout l'appartement, & sert, pour ainsi dire, à tous les besoins & les commodités de la vie. Les femmes dans leur coin, parlent entr'elles de leurs parens morts, mais avec des hurlemens lamentables, qui sont assez souvent suivis d'historiettes pour rire. Bientôt la tabatiere fait la ronde, & chacun y renifle du tabac avec le nez; usage moins sale peut-être pour des Groënlandais, que celui d'en prendre avec des doigts poissés & puans de graisse ou d'huile forte. La tabatiere est d'une corne de cerf, enrichie ou doublée d'étaim ou de cuivre. Cependant on prépare & l'on sert le repas; les étrangers se laissent presser plus d'une fois par leur hôte, gardant un

Groënland.

air indifférent, de peur de passer pour pauvres ou pour des affamés. La table est ordinairement couverte de trois ou quatre plats ; & dans les grandes fêtes, d'un plus grand nombre. Un Facteur des Colonies Danoises, dans un festin qu'il fit avec quelques Groënlandais de la plus haute classe, compta jusqu'à dix plats dans cet ordre : des harengs sorets ; du veau de mer séché ; un autre plat de ce veau bouilli, du *mikiak*, c'est de la chair de veau demi-pourrie, & qu'on appelle *venée* ; des *willoks* bouillis ; une pièce de queue de baleine, d'un fumet très-avancé ; c'est proprement le plat d'invitation ; du saumon sec ; du renne pour gibier ou venaison ; un dessert de mûtes sauvages avec une sauce faite du chyle de renne ; or ce chyle n'est point du tout blanc, & l'on devine aisément ce que c'est ; un autre plat du même fruit nageant dans l'huile de baleine, pour achever & couronner le dernier service. Le repas se prolonge pour le plaisir de la conversation ; c'est-à-dire, pour parler de la pêche du veau. Chacun pousse ses histoires prolixes sur cette matiere, jusqu'à ce que ses auditeurs baillent & s'endorment ; car ce repas est un souper.

Ce peuple froid est gesticulateur ; parce que le geste est le premier langage de l'homme, & que ce langage d'action domine d'autant plus dans la communication des idées, qu'il est moins

Groënland.

suppléé par une langue stérile, comme le sont celles des peuples sauvages. D'ailleurs il est très-naturel aux hommes qui agissent plus qu'ils ne parlent, de représenter leurs propres actions qu'ils racontent par des gestes imitatifs, qu'ils ont bien plus à la main que la parole. Aussi quand un Groënlandais compte ses histoires de la soirée aux voisins attroupés autour de sa lampe, & qu'il veut entretenir l'assemblée de la prise d'un veau marin, il représente le monstre avec sa main gauche, & le vainqueur, ou lui-même, de sa main droite. Le veau parait, c'est le bras gauche; l'homme s'avance, c'est le bras droit; il saisit le harpon, il le soulève, il l'incline, il le dirige, il le lance & le pousse avec toute la roideur imaginable; l'animal, (c'est la main gauche) saute & bondit sous le dard, plonge, revient sur l'eau, voit le pêcheur (c'est la main droite qui recule de peur); le monstre nage vers le kaiak pour le renverser; & le bras droit de tourner, de pirouetter, enfin de surnager; il se relève & se secoue; il prend une lance & frappe à coups redoublés dans le corps du monstre. C'est un plaisir de voir le Groënlandais mettre ainsi ses deux mains aux prises l'une contre l'autre, de sorte qu'elles s'attaquent, se repoussent, se terrassent tour-à-tour, jusqu'à ce que la victoire se décide enfin pour la droite: mais rien n'est si curieux que d'observer l'attention des enfans à ce récit qui

les agite perpétuellement des transes de la crainte, ou des transports d'une joie béante, & retrace alternativement dans leurs yeux & sur leur visage, tous les mouvemens de l'Orateur, aussi lourd & pesant que la baleine ou le monstre dont il peint les combats & la défaite.

Groënland.

Quand un étranger parle aux Groënlandais des productions ou des usages de l'Europe, il doit prendre leur langage, c'est-à-dire, leur expliquer des choses qui leur sont inconnues, en les comparant avec des objets qui leur sont familiers; les similitudes étant, pour ainsi dire, dans le commerce des idées, ce que sont les mesures & les poids dans le commerce des denrées. S'il s'agit d'une ville fort peuplée, on exprime aux Groënlandais le nombre de ses habitans, en leur disant combien il faudrait de baleines pour nourrir tous les gens de la ville, un seul jour. « Mais, comme ils » n'ont pas de baleines, (c'est l'Européen qui parle) » il faut qu'ils mangent du bled, espèce d'herbe » qui croît sur la terre, & la chair de divers » animaux, dont quelques-uns ont des cornes. » Ces gens-là, poursuit-on, se font porter, d'un » endroit à l'autre, sur le dos de grands animaux » extrêmement forts, ou bien dans des machines rou- » lantes, que ces bêtes traînent. » Alors les Groënlandais appellent notre bled du gazon, nos bœufs des rennes, & les chevaux de grands chiens. Ils

Groënland.

admirent tout ce qu'on leur raconte de l'Europe; & témoignent d'abord un grand desir de vivre dans un pays si fertile & si bien policé : mais quand on leur dit que le tonnerre y tombe quelquefois avec de grands ravages, & qu'on n'y trouve point de veaux marins, ils n'ont plus d'envie de venir en ces contrées, maudites du ciel & de la mer. Ils entendent parler volontiers de la Divinité, pourvu qu'on ne leur en dise pas des choses qui soient contraires à leur superstition; & doit-on s'étonner que ce peuple, qui n'a, pour ainsi dire, que ses préjugés à lui, soit aussi jaloux de les conserver, que tant d'autres Nations peuvent l'être d'étendre & de propager les leurs?

Commerce.

Le commerce des Groënlandais est très-simple; c'est un trafic de leur superflu, pour ce qui leur manque. Mais, à cet égard, ils sont souvent aussi capricieux que des enfans, parce qu'ils ne connaissent gueres mieux le prix des choses. Curieux de tout ce qu'ils voient de nouveau, ils feront vingt trocs, & perdront toujours sur chacun des effets qu'ils trafiquent; donnant un meuble utile, pour un jouet qui les amuse; préférant un colifichet à des outils, & ce qui leur plaît à ce qui peut servir.

Le trafic du Groënland se fait dans une espèce de foire, où est le rendez-vous général de la Nation. C'est en hiver qu'elle se tient tous les ans,

à la fête du ſoleil ; on la fera connaître. Les Groënlandais vont à cette foire, comme en pélerinage ; ils y expoſent leurs marchandiſes, & demandent celles qu'ils veulent en retour. Les habitans du Sud n'ont point de baleines, ceux du Nord point de bois. Il part des bateaux de la côte Méridionale, & même de l'Eſt du Groënland, qui font juſqu'à trois ou quatre cens lieues pour ſe rendre à la Baie de Disko ; c'eſt-là qu'ils échangent du bois & de la vaiſſelle de marbre bâtard, pour des cornes & des dents de poiſſon, des barbes, des côtes, des os & des queues de baleine ; ainſi, ce commerce ſe fait preſque tout entre les gens de la Nation.

Dans ces voyages, ou pélerinages maritimes, ils emportent avec eux toute leur famille & leur fortune. Soit inconſtance ou curioſité, ſoit indifférence pour des lieux également inhabitables & peu commodes, ils s'accoutument tellement à mener une vie errante, que s'ils ne ſont pas promptement expédiés dans un endroit, ils vont porter leurs marchandiſes dans un autre. Souvent il ſe paſſe des années, avant qu'ils retournent à leur pays natal ; car ſi l'hiver les ſurprend quelque part, ils s'y arrêtent, & bâtiſſent une cabane pour hiverner ; mais préférablement dans le voiſinage de quelque Colonie Danoiſe. La terre & la mer ſont par-tout à eux ; & comme ces familles errantes

Groënland. séjournent tantôt ici, tantôt là, elles sont sûres de trouver par-tout des amis & des connaissances.

Le commerce en peaux de renard, & de chien, ou veau marin, mais sur-tout le commerce d'huile de poisson, se fait entre les Nationaux & les étrangers; & c'est pour cet objet que les Européens ont établi des comptoirs. Les Groënlandais ne reçoivent jamais d'argent en paiement; car la monnoie n'a point de valeur chez eux, ni sa matiere point de prix : & peu leur importe d'avoir un collier d'or ou de laiton, des pendans de verre ou de diamans. Ils n'estiment les bijouteries de l'Europe, que parce qu'elles brillent, & ne regardent pas de si près à la solidité de cet éclat. Plus d'une fois ils ont donné une guinée, ou une piastre d'Espagne, qu'ils avaient dérobée à quelques Navigateurs étrangers, pour deux charges de poudre à fusil, ou pour une once de tabac. Moins curieux de l'or qu'avides de fer, ils recherchent en matiere d'échange, d'abord des lames de harpon, des couteaux, des ciseaux, des scies, des vrilles & des aiguilles; en second lieu, des toiles de lin ou de coton, de gros draps, des capes & des bas de laine; des mouchoirs, des boîtes, des écuelles de bois; des plats d'étaim, des chaudieres de cuivre; des miroirs, des peignes, des rubans & des jouets d'enfans; voilà leur luxe. Ils acquierent aussi volontiers des fusils, de la

poudre

poudre & du plomb; mais c'eſt un objet d'échange, qui ne leur ſert pas à grand'choſe & ſur lequel ils perdent beaucoup. Le tabac en poudre leur tient lieu de petite monnoie; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont & donnent beaucoup de choſes pour quelques priſes de tabac. Les tailleurs & les cordonniers ſe contenteront de cette monnoie; on vous apportera des poignées d'édredon, des œufs & des oiſeaux, un plat de poiſſon, pour un peu de tabac; ſouvent un Groënlandais ſe dépouillera de ſes habits, & mourra de faim avec ſa famille, plutôt que de refuſer à ſon nez de cette fatale pouſſiere, qui eſt auſſi funeſte, auſſi chere aux peuples ſauvages, que la poudre d'or l'eſt aux Européens: elle fait preſqu'autant de mal au Groënland, que l'eau-de-vie ailleurs; heureuſement les liqueurs fortes coûtent trop en un climat ſi pauvre, pour y nuire beaucoup à ſes habitans. Groënland.

Les triſtes Groënlandais ont pourtant des danſes; ils ont auſſi leurs fêtes. Celle du Soleil ſe fait au ſolſtice d'hiver pour célébrer le retour de cet aſtre, qui ramene, quoiqu'à pas lents, la ſaiſon de la chaſſe & de la pêche. Il eſt même ſingulier qu'on fête le ſoleil dans le temps où les nuits ſont le plus longues & le froid le plus rigoureux; lorſqu'on ne voit pas, pour ainſi dire, le moindre rayon du jour; lorſqu'enfin la Nature n'offre de toutes parts que le deuil, la triſteſſe, le ſilence & Divertiſſemens.

Groënland. l'engourdissement de la mort. Cependant c'est alors, c'est au sein des ténèbres & de ce néant, qu'une sorte de joie se réveille dans la plupart des contrées de la terre, où les hommes n'ont plus que de faibles lueurs de lumiere & d'espérance. On observe que tous les peuples ont eu, qu'ils ont encore des fêtes à la fin, ou plutôt au renouvellement de l'année, & que ces fêtes désignent communément une naissance. Chez les Orientaux, c'était la naissance du soleil qui remonte sur l'hémisphère. En Perse, à Rome, le solstice d'hiver était principalement célébré. Il faudrait savoir si les Hottentots, les peuples du Chili, si tous les habitans de la zone tempérée australe, ont de semblables fêtes au temps de notre solstice d'été. On verrait alors que le soleil a fait par-tout les mêmes impressions sur l'esprit des hommes. Mais, si les fêtes des Groënlandais, au retour de cet astre, ne sont pas un reste d'antiques superstitions qui auront voyagé vers les Pôles, ne doivent-elles pas être un effet naturel de l'inaction où se trouvent les humains, durant le repos de l'année ? Quand le froid & la nuit les rassemblent autour de leurs foyers, au défaut des travaux qui doivent entretenir la chaleur & le mouvement, ne font-ils pas obligés d'imaginer des jeux & des exercices, des festins & des danses, des moyens, en un mot, de faire circuler le sang dans leurs veines, jusqu'aux

extrémités du corps? C'est sans doute par une suite de ce besoin, que les Groënlandais s'assemblent & s'invitent de toutes parts, à manger ce qu'ils ont de meilleur, allant tour-à-tour, de cabane en cabane, chercher la bonne chere, en attendant la peine. S'ils n'ont pas, comme nous, le barbare & sot plaisir de s'enivrer, en revanche ils mangent d'autant plus qu'ils ne boivent que de l'eau.

Groënland.

Quand ils se sont gorgés à crever, ils se lèvent de table pour danser au bruit du tambour. Cet instrument est fait d'un cerceau de baleine ou de bois, large de deux doigts, courbé en ovale, où l'on a tendu un velin très-fort, quoiqu'assez mince. Ce velin est tiré de la peau d'une langue de baleine, & l'ellipse qu'il forme sur le tambour n'a guères qu'un pied & demi de longueur. Ce tambour, fait en forme de raquette, se tient par un manche, de la main gauche, tandis qu'on le frappe de la droite avec une baguette. A chaque coup, celui qui bat le tambour, fait un saut, sans sortir de sa place, avec des mouvemens de tête & de tout le corps. La mesure est juste, & les temps sont marqués à deux coups pour la valeur d'une croche. Le Meneſtrier accompagne sa musique & sa danse d'une chanson sur la pêche aux veaux, sur les exploits maritimes de la Nation, les hauts faits de ses ancêtres, & sur le retour du soleil à l'horizon du Groënland. L'assemblée ré-

Groënland.

pond au chantre par des sauts & des cris de joie, entrecoupant les couplets de sa chanson de ce refrain qu'on répète en chœur, *amna ajah, ajah-ah-ah!*

Quand ce Chantre a joué de cette façon à-peu-près un acte, ou plutôt une scène, qui dure un quart-d'heure; il se retire tout hors d'haleine, baigné de sueur & presque épuisé du chant, des cris, des sauts, des contorsions & des grimaces dont il a diverti l'assemblée. Un autre prend aussi-tôt sa place & son rôle. Le jeu dure ainsi toute la nuit; on dort le lendemain jusqu'au soir, où la fête recommence par le souper suivi du bal. Plusieurs jours se passent de même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de provisions de bouche au théâtre, ou que les acteurs aient entierement perdu les forces & la voix.

Jeux.

Ils ont aussi leur jeu de balle, qui se fait au clair de la lune. On se sépare en deux bandes; un des joueurs jette la balle à un homme de son parti, & c'est à ceux de l'autre bande à tâcher de l'attraper pour se la renvoyer & la ballotter entre eux, ou bien on pousse la balle jusqu'à un certain but fort éloigné, & c'est au plus leste de la troupe à l'atteindre.

Parmi les espèces de lutte qui servent à les endurcir à l'état de peine où la Nature les a condamnés, ils en ont une qui consiste à se donner de

grands coups de poing sur le dos ; celui des deux lutteurs qui soutient le mieux cet assaut est le vainqueur, & doit en aller défier d'autres, jusqu'à ce qu'il soit content des coups qu'il a reçus, & se retire en brave. Ils s'exercent également à différens tours des danseurs de corde, & n'y paroissent pas mal-adroits. Groënland.

Mais dans ces assemblées, qui se renouvellent plusieurs fois l'année, pendant qu'on abonde en provisions de bouche, & que la saison ne permettant point de tenter la mer, invite à trafiquer ; il y a des défis où l'on vide ses querelles par des danses & des chants, & ces jeux s'appellent *la joûte des Chantres.* Un Groënlandais qui se croit insulté par un autre, n'en témoigne, ni colere ni sensibilité, mais garde sa vengeance, & verse tout son fiel dans une satyre qu'il répète en dansant & chantant devant sa famille, & sur-tout en présence des femmes, jusqu'à ce qu'il la sache bien. Alors il donne un duel à son antagoniste pour le combattre, non à l'épée, mais de la voix ; celui-ci se rend à l'appel, & se présente dans une espèce de cirque sur un théâtre qui n'est qu'un banc. L'agresseur commence d'entonner ses couplets au son du tambour, & ceux de son parti, après chaque vers qu'ils répètent en chœur, ne manquent pas de chanter l'*amna-ajah* ; tandis que l'assemblée applaudit par de grands éclats de rire

Groënland.

à tous les traits malins que l'accusateur décoche contre son adversaire. Celui-ci parait à son tour sur la scene, & répond à la satyre par des railleries mordantes, soutenues des applaudissemens de sa bande, & les rieurs passent souvent de son côté. L'auteur du défi revient à la charge, & repousse le ridicule sur son ennemi; ce combat dure ainsi quelque temps, & la victoire est à celui qui porte le dernier assaut. Il a gagné son procès; les spectateurs, devenus juges, prononcent la sentence, & donnent la palme à celui qui garde le champ de bataille: ces duels finissent toujours par la réconciliation & l'amitié des combattans. Il est rare qu'il arrive du bruit, du scandale ou des éclats fâcheux dans ces assemblées, à moins qu'un homme, secondé de ses parens ou de ses amis, n'y enlève par force une femme qu'il a dessein d'épouser. Ces sortes de rapts ressemblent à l'enlèvement des Sabines, & peuvent devenir aussi pardonnables. Mais loin d'autoriser les violences & les excès contraires à l'ordre social, on profite du temps de ces assemblées pour inculquer la bonne morale, & les satyres des particuliers deviennent une instruction pour le public. On y apprend à rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger, à éviter le mensonge & la médisance; on y censure la fraude & l'injustice, sur-tout l'adultere, qui renferme l'une & l'autre; on y diffame les vices &

les crimes les plus nuisibles à la société, & la crainte de la diffamation est le plus grand frein qui retienne les Groënlandais. Cette espèce de vindicte publique prévient la vengeance particuliere, les trahisons & les meurtres. Cependant on peut dire en général que ces sortes de jeux & de combats satyriques sont plus propres à exercer la langue & la malignité des censeurs qu'à corriger les mœurs des gens vicieux. Les assemblées de bal chez les Groënlandais leur servent en même-temps de jeux Olympiques, d'Aréopage, de théâtre, d'Académie, de Foire, de Cour de justice & de Barreau. Toutes les affaires se traitent au milieu des plaisirs, qui laissent moins d'accès à la fourberie & à la méchanceté. Si les querelles y sont promptes, elles en sont plutôt étouffées, & jamais préméditées. C'est le rendez-vous de l'égalité & de la liberté, chaque pere y a de l'autorité sur sa famille, mais personne sur l'assemblée entiere. L'esprit public, qui regne dans ces marchés, se compose de l'esprit particulier qui gouverne l'intérieur des maisons. Chacune de celle-ci renferme plusieurs ménages, mais tous indépendans les uns des autres : aucun chef n'y domine; aucun n'y prend d'ascendant que par la considération attachée à l'âge, au bon sens, à l'expérience, à la réputation acquise dans la pêche, à la connoissance des temps & des lieux propres à cette occu-

Groënland.

Groënland.

pation. Un homme qui a ce mérite reçoit, sans l'exiger ni le rechercher, l'hommage volontaire de toute la maison, ou du cercle qui lui assigne on logement au Nord de la cabane, sans doute parce qu'elle n'est point ouverte de ce côté le plus froid ; on lui défere l'inspection sur le bon ordre & la propreté de l'habitation. Si quelqu'un ne veut pas suivre ses avis, l'inspecteur n'a point d'ordres à donner, ni de peines à décerner : mais toute la cabane arrête & décide en commun de ne point habiter l'hiver suivant avec le réfractaire, & qu'il sera fait mention de son indocilité dans les chansons de la premiere assemblée, si sa faute mérite cette censure publique.

Police.

Les Groënlandais n'ont que des mœurs & point de loix. Voici le précis de leurs mœurs, ou plutôt de leurs usages civils, tel que M. Crantz nous le donne d'après la relation de M. *Dalager*, Facteur des Colonies Danoises au Groënland. Chacun va où il veut, & vit comme il lui plaît. S'il trouve des habitans dans l'endroit où il cherchoit à s'établir, il ne s'y fixe pas, à moins qu'il n'y soit invité. La pêcherie & la chasse sont libres ; on prend ce qu'on trouve, même une pièce de gibier ou de poisson qui seroit dans les filets d'autrui, pourvu qu'il y en ait abondamment, & qu'on ne trouble point la piste & la voie des animaux & des Chasseurs : point de réserves, point de lieux ex-

Groënland.

clusifs, même pour les étrangers ; mais si ceux-ci vouloient former des prétentions inusitées, & s'arroger des droits & des priviléges à la façon de l'Europe commerçante, les naturels du pays leur céderoient la terre & la mer plutôt que d'avoir avec eux des altercations & des démêlés, & ils laisseroient, comme font les Sauvages du Canada, des Nations étrangeres se disputer & baigner de leur sang un sol qui n'appartient à personne, & qui ne vaut jamais les injustices & les cruautés dont on l'achete. Quiconque a trouvé du bois flottant sur la côte, ou les dépouilles & les débris d'un naufrage, s'en empare comme de son bien, quoiqu'il ne soit point habitant de ces bords. Mais il tire à terre cette prise, & met une pierre sur le monceau qu'il en a fait : c'est-là le signe & le sceau de sa propriété, personne n'y touche. Si quelque proie échappe à un Pêcheur avec le dard qu'il lui a plongé dans le dos, & qu'un autre homme vienne à tuer le monstre fugitif & blessé, la prise appartient de droit au premier coup, & non au dernier. Mais si le veau marin rompt la corde & la ligne où est attaché le harpon qu'il a dans les flancs, celui qui a mis le harpon sur la bête perd son droit ; & celui qui la prend encore vivante, ou la trouve morte, s'en empare en restituant le harpon au Pêcheur qui l'a jetté. Quand on tire un de ces monstres pour le dépecer, celui

Groënland.

qui le premier y enfonce le couteau doit en emporter la tête & la queue, & chacun enlève ce qu'il peut du reste. Quant au corps de la baleine, le spectateur y a le même droit que le harponneur; & comme c'est à qui pourra le plus en prendre, on ne voit guères des centaines de personnes se jetter le couteau à la main sur le corps d'une baleine sans qu'il en arrive bien des accidens, & que les coups de couteau ne portent à droite & à gauche sur les doigts de tant de gens acharnés à la curée; mais à cela point de malice, point d'offense: personne ne s'en plaint. Si plusieurs fleches à-la-fois pleuvent sur une renne, elle appartient à la main qui l'a percée au plus près du cœur, pourvu qu'il reste à tous les Chasseurs une part de la proie. Mais depuis que les Groënlandais ont eu des fusils, comme personne ne saurait reconnaitre sa balle, il y a souvent des démêlés entre les Chasseurs pour le droit & le partage du butin; & ce ne sera pas sans doute le plus grand tort que les armes à feu pourront causer à ce Peuple sauvage. Si quelqu'un fait une trape pour prendre les renards, & néglige de la tendre, celui qui l'aura tendue après un certain temps, emporte l'animal qu'il trouve pris au piége. Quand un homme prête son canot, ou quelque outil, s'il s'y fait quelque dommage, le propriétaire n'a pas droit d'en exiger la réparation: aussi

n'aiment-ils point à prêter ce qui s'use. Celui qui fait un troc, s'il n'est pas content de l'effet qu'on lui donne en échange, peut rompre le marché & reprendre ce qu'il a livré. L'acheteur qui ne paie pas sur-le-champ, peut prendre à crédit; mais s'il meurt avant d'avoir acquitté sa dette, le créancier du mort n'ira pas ajouter à l'affliction des parens qui le pleurent, en réclamant ses droits. Cependant après un certain temps, il peut en parler à la famille du débiteur, & reprendre son effet; s'il n'a pas été perdu parmi le trouble & le pillage, qui se font toujours dans la maison où meurt un Groënlandais. Bien plus, quand un homme perd ou brise une chose prise à crédit, personne n'en peut exiger la valeur & le paiement.

Groënland.

C'est la police d'une société bien imparfaite sans doute; mais où il se commet encore moins d'injustices, que dans les Etats les mieux civilisés; parce qu'il ne se trouve pas tant d'occasions, ni de tentations de crime. Au reste, quand on parle aux Groënlandais de ce qu'il peut y avoir de vicieux & de déraisonnable dans leurs usages, ils répondent comme les gens du monde le plus poli, c'est la coutume.

Vices & vertus.

Peut-on dire qu'un peuple, qui n'a ni religion, ni gouvernement, ni loix divines, ni loix humaines, ait proprement des vertus? C'est la question que se fait M. Crantz. Mais il semble la

Groënland. décider, en nous annonçant dans le caractere des Groënlandais, des qualités assez louables pour faire rougir même des Chrétiens. « Je sais, dit-» il, qu'on a reproché des vices abominables à » ce peuple stupide, & que bien des Voyageurs » en ont fait le portrait le plus hideux : mais » comme chaque objet a deux faces, j'ai eu le » bonheur d'être plus frappé de l'aspect avanta-» geux des mœurs de cette Nation, que de leur » côté le plus défavorable. Cependant j'en rap-» porterai le bien & le mal, avec la fidélité qui » convient à tout peintre qui ne veut que rendre » ses tableaux ressemblans : & tel est le but & le » devoir d'un homme qui raconte ses Voyages au » public. »

On dit que les Groënlandais sont un peuple sauvage ; mais ce serait se faire une fausse idée de ce terme, que d'y attacher celles de l'extravagance & de la cruauté. Ils ne sont, à notre égard, que ce qu'étaient, pour les Grecs & les Romains, les Nations qu'ils appellaient Barbares, quoique souvent il y en eût de ce nombre, dont les mœurs & les coutumes valaient peut-être, du moins pour le bonheur, les Loix grecques & romaines : car les mœurs sont les alimens de la société, dont la plupart des loix ne sont que les remèdes. Les Navigateurs ont toujours nommé sauvages, les peuples qui, n'ayant point une de-

meure fixe, errent dispersés dans les bois, mais en troupe, comme certaines espèces d'animaux. Ainsi, l'on a donné le nom de païens aux idolâtres qui avaient des temples, non dans les cités, mais dans les villages. Les Groënlandais, dit M. Crantz, loin d'être un peuple féroce, barbare, intraitable, sont plutôt doux, paisibles, d'un naturel accommodant, & très-propres à tous les arts civils, qui ne demandent qu'un corps robuste & de la patience. Ils vivent dans l'état de nature, ou du moins ils jouissent de la liberté qui en résulte : ils ne sont point en communauté, mais en société ; réunis par la rigueur du climat qui les rapproche & les rassemble, sans être liés par les conventions qui naissent de la propriété des terres. Ils doivent à la stérilité même d'un pays qu'ils parcourent, plutôt qu'ils ne l'habitent, la singularité de vivre, depuis plus de mille ans peut-être, en peuplade libre & volontaire, sans avoir eu besoin de ces constitutions qu'Athènes & Sparte durent imaginer pour secouer le joug de leurs propres tyrans, ou des peuples voisins. En un mot, les Groënlandais n'ont point de maître & n'en ont gueres à craindre, trop maltraités sans doute par la Nature, pour que personne soit tenté de les arracher à ce joug, & de leur en imposer un plus dur, sous prétexte d'adoucir leur vie.

Groënland.

Il eſt certain qu'ils vivent dans la plus étroite pauvreté ; ſi ce mot ne convient pas plutôt à la claſſe des malheureux qui manquent du néceſſaire dans les états riches & policés, qu'à un peuple entier, dont tous les individus jouiſſent également & ſans diſtinction, des biens communs qui ſatisfont aux beſoins preſſans de la vie. Rien ne leur apprend, ou ne leur rappelle leur indigence, non pas même la faim qu'ils éprouvent, parce qu'on s'accoutume à trouver juſte, ou néceſſaire, tout ce qui vient de la Nature. L'indépendance & la ſécurité réciproque font toute la félicité des Groënlandais ; ils n'en connaiſſent & n'en imaginent pas d'autre ſur la terre. A l'abri de la violence particuliere, ou de l'oppreſſion publique, de la chicane, & ſur-tout de la guerre, qui renferme elle-ſeule tous les maux de la nature réunis à ceux de la ſociété, ils dorment, dit M. Crantz, auſſi tranquillement ſous leurs tentes portatives, qu'un roi dans ſon palais fortifié. Mais, comme ce ſont des couleurs locales & des traits bruts & groſſiers que l'on demande dans l'Hiſtoire phyſique des peuples ſauvages, on gliſſera ſur les portraits étudiés que nous en font les Voyageurs Européens, pour ne recueillir que le peu de faits importans à ſavoir, laiſſant aux Moraliſtes & aux Phyſiciens le ſoin d'en tirer les réſultats propres au but particulier qu'ils ſe

proposent. On doit se souvenir que cette collection de Voyages est un magasin pour les connoissances de toute espèce, ouvert à toute sorte de Lecteurs, & qu'on n'y peut satisfaire l'avidité de quelques-uns, sans tromper la curiosité de tous les autres. Un Ecrivain est obligé lui-même de sacrifier son goût à cet intérêt général qui ramene chaque homme à ce qui lui convient. Ainsi, quand on aura dit que les Groënlandais n'ont point de terre en propriété, ni de ces biens qui assurent une subsistance permanente, ni de ces mets ou de ces boissons qui provoquent à l'intempérance, ni aucun des arts ingénieux qui font naître & croître la vanité, ni ce sang échauffé par les ardeurs de la zone torride, qui allume l'amour, la jalousie, la violence & la vengeance; on verra dès-lors que ce peuple engourdi, comme le climat qu'il habite, doit être peu sujet au viol, à l'adultere, au ressentiment & à la colere; rarement capable de tromper ou d'insulter; sans envie & sans avarice, n'ayant rien à garder & à convoiter; moins susceptible d'aversion que d'indifférence pour les hommes & les choses; point enclin aux querelles, & jamais aux combats, quoiqu'il ne vive que de chasse ou de monstres marins. Aussi sont-ils surpris de certains vices difformes & scandaleux qu'ils observent dans le petit nombre d'Européens qui vivent au milieu

Groënland.

d'eux ; & quand ils les voient s'abandonner à certains excès, comme les injures & les coups, ils attribuent tous ces désordres aux liqueurs fortes : « ces pauvres gens, disent-ils, ont perdu » l'esprit ; c'est la mauvaise eau qui les a rendus » fous. » Tels sont le sang-froid & la décence des Groënlandais, que, dans toutes leurs assemblées même de divertissement, sans le bruit du tambour & les contorsions des danseurs, on les croirait réunis dans un temple pour le culte divin, tandis qu'ils pourraient prendre les temples & les solemnités religieuses de certains peuples de l'Europe, pour des théâtres de décoration & de musique.

Ils ne disent gueres une fausseté reconnue ; c'est-à-dire, que leur ignorance & la simplicité de leurs mœurs les rendent d'autant moins enclins au mensonge, qu'ils sont plus sujets à l'erreur. Jamais ils ne tromperont un Voyageur qui leur demande la route d'un endroit ; ils feront plutôt une partie du chemin avec lui, que de l'exposer à s'égarer. Mais, d'un autre côté, quand on les accuse de quelque chose de honteux, on ne peut gueres savoir d'eux s'ils en sont coupables, tant ils craignent l'infamie. Ce sont des enfans ; il faudrait qu'ils crussent le mensonge plus flétrissant que le crime, pour qu'ils détestassent autant l'un que l'autre. Ce serait les tromper, que de leur donner

donner cette idée. Le mensonge est plus pernicieux que la violence, par la facilité de s'y livrer impunément ; mais il est moins odieux en lui-même, & l'utilité que la cour & le monde croient en retirer, permet à peu de gens de s'abstenir d'un vice dont on a fait une vertu de société, & un art de Gouvernement. On se sert du mensonge comme de l'épée ; les grands & les méchans emploient l'un & l'autre à s'élever & à s'avancer aux dépens d'autrui ; les gens modérés & prudens, à se défendre contre les forts & les ambitieux : mais les hommes éclairés & vertueux devroient renoncer à ces deux armes de l'injustice ou de la foiblesse.

Groënland.

Les Groënlandais ont pour maxime de sauver les apparences, & d'éviter le scandale. C'est beaucoup pour une Nation qui n'est pas civilisée. M. Crantz, en bon Missionnaire, leur reproche cette morale des sages du monde, & finit les éloges qu'il fait de ce Peuple sans culture & sans culte, en ne lui donnant pour vertus que l'exemption des vices. Tout est, dit-il, dicté chez eux par un amour-propre naturel à l'homme : s'ils exercent l'hospitalité, c'est pour la retrouver chez les autres ; s'ils prennent une fille orpheline, c'est pour en faire une servante ; ils n'ont guetes de compassion pour un homme qui meurt de froid & de faim ; sans doute trop malheureux eux-

Groënland.

mêmes, pour verser sur autrui cette pitié qui est la surabondance des sentimens & des secours qu'on se doit à soi-même; mais surabondance inconnue dans un état de nature pauvre, où l'individu peut à peine suffire au soin de sa conservation. M. Crantz rapporte ici des choses qui paroissent incompatibles en elles-mêmes, & contradictoires à ses propres récits. Si les Groënlandais, dit-il, voient en mer un Kaiak rouler dans les flots avec le Pilote qui s'y attache & se débat contre la mort, à moins que cet homme ne soit de leur famille, ou de leur petite flotte, ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de leur pêche pour le secourir. Si, dans la pêche même, les femmes ou les enfans les troubloient de leurs cris, ils les jetteroient dans la mer. Mais quand ils vont en compagnie, alors il régne entr'eux un commerce de travaux, de besoins, & d'utilité réciproque, qui va jusqu'à la commisération mutuelle. Les enfans, dit il encore, n'ont pas de pitié pour les oiseaux, ni les hommes pour les femmes; & toute espèce douce & tendre n'a point de droits ni d'empire sur ces cœurs endurcis & glacés par les horreurs de la Nature.

D'un autre côté, le même Missionnaire nous assure que l'amour entre les parens & les enfans, est plus fort chez ce Peuple que parmi les autres

Nations. Une mere ne peut perdre son fils de vue; & s'il se noie, elle se noie. Mais, pour rabattre de cet éloge, on dit qu'il n'y a rien dans cette affection que les animaux n'égalent ou ne surpassent; d'où l'on conclut que les Groënlandais sont entraînés par cet instinct & ce sentiment que la Nature a rendus communs à l'homme ainsi qu'aux bêtes, & qu'ils ne se conduisent gueres par les lumieres réfléchies de la raison. Ce sont des êtres inconsidérés, qui consument ce qu'ils ont, sans songer à ce qui pourra leur manquer. Tout ce qu'ils voient de nouveau leur plaît, avant qu'ils sachent l'usage qu'ils en peuvent faire. Enfin on les peint ingrats envers les Européens, &, sur-tout, fort obstinés; ce qui cause, dit-on, beaucoup de peine aux Missionnaires, qui ne peuvent leur persuader rien par le raisonnement & les voies douces, ni prendre le moindre ascendant sur leur esprit & leur volonté.

Groënland.

Cependant on avoue que ces qualités, qui forment le caractere national des Groënlandais, ne sont pas sans exception, & que tous les individus n'y participent pas également. Mais, dans ces exceptions, on cite plus d'exemples du mal que du bien; soit que le vice & la misere abondent par-tout, beaucoup plus que le bonheur & la vertu; soit que la Nature abandonne au crime ceux qu'elle expose à mourir de faim, car un

Groënland.

déſordre phyſique entraîne preſque toujours un déſordre moral. Les veuves & les orphelins y éprouvent tous les malheurs attachés à la foibleſſe du ſexe & de l'âge. Quand un homme meurt, ſon fils aîné doit hériter de tous les biens paternels, dont le fonds conſiſte dans une tente & un bateau ; mais il eſt chargé de ſoutenir ſa mere & les autres enfans, qui partagent entr'eux les meubles & les habits. S'il ne ſurvit point de fils d'un certain âge, le plus proche parent du pere devient ſon héritier, à la charge de nourrir la veuve & les enfans. Mais s'il avoit lui-même un état, c'eſt-à-dire, la tente & le bateau, qui ſont le patrimoine d'un Groënlandais, il devroit tranſporter celui du mort à un étranger, avec les charges, parce que perſonne ne peut poſſéder deux bateaux & deux tentes. Quand les enfans ſont devenus grands, ils n'ont pas droit de réclamer leur patrimoine, à moins que l'étranger, qui les a adoptés, ne meure lui-même ſans enfans, ou ne laiſſe de jeunes orphelins ; car, en ce dernier cas, les adoptifs prennent l'héritage des véritables enfans avec la tutèle, ou le ſoin de les nourrir. Juſques-là tout eſt dans l'ordre : mais voici, dit-on, le vice de la coutume, au défaut de légiſlation. Auſſi-tôt que les enfans ſont grands & reçus au rang des pêcheurs, la veuve qui les a nourris, peut diſpoſer à ſon gré de tout ce

qu'ils gagnent ; & cependant si elle avait abandonné ces enfans sans secours, on n'auroit pu la forcer à les élever : aussi beaucoup d'enfans & de veuves sont exposés à mourir de faim, quand leur situation n'offre pas un intérêt actuel ou prochain à l'attention de ceux qui pourraient en prendre soin.

Tandis qu'une pauvre veuve, sans parens, pleure la perte de son époux, couchée par terre avec ses enfans, ceux qui viennent pour la consoler, ne manquent gueres d'enlever furtivement les meubles du mari : toute sa ressource alors est de gagner le consolateur, qui a la plus grande part au pillage; celui-ci la gardera quelque temps, & puis il faudra qu'elle recherche encore la faveur d'un autre homme. Mais à la fin, elle est abandonnée avec ses enfans, à son cruel sort ; c'est-à-dire, obligée d'aller vivre d'herbe & de moules, jusqu'à ce que le froid & la faim la délivrent d'une si triste destinée. « C'est-là sans » doute, dit M. Crantz, la principale raison qui » fait diminuer la Nation des Groënlandais d'an» née en année, sur-tout depuis un certain temps » qu'ils semblent avoir augmenté leurs besoins » au-delà de leurs moyens. »

Point de crimes qui soient punis de mort, si ce n'est l'assassinat & le sortilége, dont l'art est quelquefois homicide. Un homme qui porte en-

Groënland.

vie à l'adresse & au bonheur d'un autre pêcheur plus riche que lui, sans toucher à son bien, ira l'attaquer sur mer, renverser son Kaiak pour le noyer, ou lui lancer un harpon dans le dos & le laisser périr à la merci des flots. Les amis du mort dissimuleront jusqu'au moment favorable à la vengeance, dussent-ils la couver durant trente ans. Mais s'ils rencontrent par hasard à terre le meurtrier, qui se tient ordinairement sur ses gardes, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, & le lapideront, ou le précipiteront d'une montagne, & delà dans la mer; ou si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en pièces & lui mangeront le cœur ou le foie, pour ôter, disent-ils, le courage à ses parens de venger sa mort sur eux. Car ces vengeances sont constamment héréditaires, & se perpétuent entre les familles, & même entre voisins, à moins que le premier auteur du crime qu'on poursuit, ne fût un scélérat désavoué de sa famille.

Avec les prétendus sorciers, les formalités sont encore plus abrégées. Quand une femme, qui n'a d'ailleurs que de la charlatannerie & de la ruse, a passé pour sorciere, quoiqu'elle s'en défende; si un homme a perdu son fils, ou n'a rien pris à la chasse, le jongleur qu'on va consulter, en rejette la faute sur cette pauvre femme; & si elle

n'a point quelque brave homme dans sa famille, qui prenne son parti, tout le canton se réunit pour la lapider, la jetter dans la mer, ou la hacher en pièces. La crainte & l'horreur des sorciers, sont quelquefois si furieuses, qu'un homme poignardera sa mere ou sa sœur, s'il les croit adonnées aux maléfices, & personne ne lui reprochera cet horrible attentat. Mais les malheureuses victimes de leur supercherie, ne pouvant plus éviter la mort, vont souvent d'elles-mêmes se plonger dans l'Océan, afin de se dérober aux lances qui les poursuivent, & pour ne pas devenir la proie des corbeaux affamés.

Après avoir ainsi présenté le tableau moral des peuples du Groënland, sous les points de vue où leurs qualités sont le mieux balancées, M Crantz avoue que ces payens méritent, à plusieurs égards, la préférence sur les chrétiens corrompus, qui sont cependant le plus grand nombre des Européens. « Il est vrai, dit-il, que s'il y a beaucoup de » vices qu'ils n'ont pas, c'est uniquement par le » défaut d'occasion ou d'exemple, ou parce que » le respect humain les retient : mais il est tou» jours honteux pour nous, ajoute ce pieux Mo» raliste, de voir que des hommes sauvages » obéissent mieux à la lumiere incertaine d'une » raison à peine ébauchée & se conduisent plus » sagement, que des chrétiens éclairés du flam-

Groënland.

» beau de l'Evangile. La Nature leur suffit pour » avoir des vertus dignes de l'homme, & pour » fuir certains vices scandaleux & déshonorans. » Mais, disons mieux, c'est la Nature elle-même qui fait leurs vertus & leurs vices, par le genre de vie laborieux & misérable, où elle les a condamnés, ou du moins leurs vices & leurs vertus ne sont gueres de leur choix, faute d'objets sur quels ils puissent exercer leurs passions & leur liberté.

Religion & superstition.

Un peuple ignorant & qui ne pense point, libre dans toutes ses actions & ses opinions, doit croire toutes sortes d'erreurs en fait de religion; ou ne rien croire. Tels sont les Groënlandais, qui n'ont ni dogme, ni culte d'aucune espèce. Des Voyageurs ignorans ont imaginé qu'ils adoraient le soleil, & faisaient des sacrifices au Diable. Mais cette méprise vient de ce qu'ils les voyaient, dès le matin, observer le soleil & l'horizon sur des hauteurs, pour juger du temps; & de ce qu'on a pris pour des traces d'autels & de sacrifices, des places quarrées couvertes de pierres, de restes de charbon & d'ossemens, tandis que ce n'était que l'emplacement des tentes où ce peuple campe l'été, pour y dormir & faire sa cuisine. Loin d'avoir des cérémonies & des pratiques religieuses, l'idée de Dieu semblait fort loin de leur esprit, quand les premiers Mission-

naires Danois sont allés leur parler de l'Être Suprême. Le nom de la Divinité n'était pas même dans leur langue. Leur demandait-on qui a fait le ciel & la terre ; ils répondaient, *nous n'en savons rien, ou nous ne le connoissons pas ; ou ce sera sans doute un être habile & puissant.* Ou bien ils disaient, *les choses ont toujours été ce ce qu'elles sont, & demeureront dans le même état.* Cependant les Missionnaires pensent que ce peuple avait au fond de l'ame une notion obscure de la Divinité ; notion fausse, erronée & ridicule, mais qui prouve toujours, disent-ils, qu'il doit y en avoir une vraie. Groënland.

« Quant à l'ame, dit M. Crantz, il y a des » Groënlandais qui ne croient pas que, dans » l'homme, elle soit autre chose que dans les ani- » maux, ni qu'elle survive à notre corps. Mais, » ajoute-t-il, ceux qui pensent ainsi, sont des gens » brutaux & stupides, dont le reste de la Na- » tion se moque, ou des libertins de mauvaise » foi, qui cherchent à tirer du profit de leur » doctrine. » Cependant on ne voit pas ce qu'ils peuvent y gagner chez un peuple qui n'a ni riches, ni grands, ni de ces tyrans intéressés à mépriser les remords. D'autres croient que l'ame est un second principe dans l'homme, mais matériel comme le corps, divisible, capable d'acquérir, de perdre & de recouvrer. Ils imaginent

Groënland.

même qu'elle quitte le corps, & vit à part; & cette idée leur vient sans doute de ce qu'ils pensent à leur pays natal, quand ils en sont éloignés; car alors, selon eux, leur ame doit être aux lieux dont elle s'occupe, & le corps dans ceux qu'il habite. D'autres matérialistes donnent à l'homme deux ames; c'est l'ombre & le souffle de chaque individu. Pendant la nuit, l'ombre s'envole du corps & va chasser, danser, & se réjouir: ils regardent donc les songes comme une absence de l'ame fugitive, qui va où il lui plaît, soit durant le sommeil, ou durant les maladies. Cette opinion est entretenue par les devins, ou enchanteurs, qui s'attribuent le pouvoir de rappeller une ame que la fièvre ou la folie tient absente de son corps, & de changer l'ame d'un homme malade avec celle d'un lièvre, d'un renne, d'un oiseau, d'un enfant. C'est ainsi qu'ils réparent les pertes ou les maladies des ames, par des échanges ou par la transmigration: car les Groënlandais ont aussi le dogme de la Métempsycose. Que cette opinion soit ancienne ou nouvelle chez eux, on a remarqué qu'elle était utile aux malheureux. Les pauvres veuves s'en servent pour attirer des secours à leurs enfans abandonnés. Quand un pere a perdu son fils, une veuve lui persuadera que l'ame de ce fils vient de passer à l'un de ses enfans, qu'elle a eu sans doute, après la mort de

Groënland.

celui qu'il s'agit de remplacer : & dès-lors le pere affligé se fait un devoir d'adopter cet étranger, & prend dans sa maison l'enfant & la mere dont il se croit parent, par la transmigration. De tous les dogmes inventés par les hommes, il n'en est point de plus ingénieux, de plus consolant, ni même de plus favorable à la société, que celui de la métempsycose. Heureux encore les peuples, qui n'ayant point vu la lumiere de la révélation, ont confiance à cette douce erreur !

Les Groënlandais les plus sensés, dit-on, mais qui ne sont pas, à beaucoup-près, le plus grand nombre, croient une ame spirituelle, qui ne se nourrit point des mêmes alimens que le corps, qui survit à la corruption de ce moule fragile, mais se soutient on ne sait comment. De cette idée d'immortalité naît la croyance d'une vie à venir, qui ne finira jamais ; & c'est sur ce genre de vie éternelle, que s'exercent la bizarrerie & la liberté des opinions.

Comme les Groënlandais tirent de la mer la meilleure partie de leur subsistance, ils placent leur Elisée au fond de l'Océan, ou dans les entrailles de la terre, sous ces voûtes & ces rochers qui servent de digues & de soutien aux eaux. Là, disent-ils, régne un été perpétuel, (car ils ne connoissent pas de printemps) le soleil n'y laisse pas entrer la nuit ; les eaux y sont toujours

Groënland.

claires ; tous les biens y abondent ; c'eſt-à-dire, les rennes, les poules d'eau, les poiſſons : mais ſur-tout les chiens & les veaux de mer s'y pêchent ſans aucune peine, & tombent tous vivans dans les chaudieres toujours bouillantes. Mais, pour arriver à ces demeures fortunées, il faut l'avoir mérité par l'adreſſe & la conſtance au travail ; c'eſt la premiere vertu des Groënlandais : il faut s'être ſignalé par des exploits à la pêche ; avoir dompté les baleines & les monſtres marins ; avoir ſouffert de grands maux ; avoir péri dans la mer, (car c'eſt le champ d'honneur) ou en travail d'enfans. Les ames n'abordent pas en danſant à cet Eliſée, mais doivent y gliſſer pendant cinq jours le long d'un rocher eſcarpé, tout hériſſé de pointes, & couvert de ſang. On doute ſi cette opinion n'eſt pas reſtée aux Groënlandais de quelque idée du purgatoire, que les Européens y apporterent il y a neuf ou dix ſiécles. Les ames qui doivent acheter l'Eliſée par un ſi rude voyage dans le cœur de l'hiver, portées ſur les ailes de la tempête qui les précipite, courent le riſque d'éprouver en route une ſeconde mort qui ferait ſuivie de l'anéantiſſement : c'eſt ce que les Groënlandais craignent le plus. Auſſi la commiſération pour ces ames ſouffrantes, fait que les parens d'un mort ſont pendant cinq jours obligés de s'abſtenir de certains alimens,

(sans doute par une espèce de jeûne) & de tout travail bruyant, si ce n'est celui qu'exige absolument la pêche, de peur de troubler, de fatiguer, ou même de faire périr l'ame qui est en route pour l'Elisée. Groënland.

D'autres placent leur paradis dans les cieux, au-dessus des nuages. Il est si facile à l'ame de voler aux astres, que, dès le premier soir de son voyage, elle arrive à la lune où elle danse & joue aux boules avec les autres ames. Car les phosphores du Nord ne sont, à l'imagination des Groënlandais, que la danse des ames. Elles ont leurs tentes autour d'un grand lac, où foisonnent le poisson & les poules d'eau. Quand ce lac déborde, la terre a des pluies ; & s'il rompait ses digues, elle éprouverait un déluge universel. On voit que tous les peuples ignorans & sauvages, sont prêts à imaginer les mêmes rêveries sur la cause des grandes catastrophes du monde. Cependant M. Crantz est porté à croire que ces fables ne sont qu'un reste défiguré de la religion Juive, que la tradition a fait circuler & voyager jusqu'aux Pôles.

Les partisans de l'Elisée souterrain, disent que le paradis céleste est fait pour les méchans & pour les sorciers, dont les ames maigriront ou mourront de faim dans les espaces vides de l'air, où qu'elles y seront perpétuellement infestées &

Groënland. harcelées par des corbeaux, ou qu'elles n'y auront ni paix ni trève, emportées dans les cieux comme par les ailes d'un moulin. Les partisans du paradis prétendent qu'ils n'y manqueront jamais de nourriture, parce qu'on y mange des têtes de veau marin, qui renaissent sans doute de la digestion, car elles ne se consument point. Les Sages du Groënland se moquent des deux sectes, & se contentent de dire qu'ils ne savent point quelle sera la nourriture, ni l'occupation des ames après cette vie, mais qu'elles habiteront certainement une demeure de paix. Ceux d'entr'eux qui croient un enfer, le placent dans les régions obscures de la terre, où la lumiere & la chaleur n'entrent jamais; séjour livré aux remords & aux inquiétudes. Ceux-là, retenus par la crainte de ces peines, menent une vie réguliere & irréprochable.

Ce sont à-peu-près les idées de religion, qu'on retrouve chez les peuples de l'Amérique & les Tartares de l'Asie. Les Groënlandais leur ressemblent par les mœurs, les usages & les opinions; ce qui prouverait que ce peuple sort anciennement de quelque horde, ou troupe errante des deux autres Nations. Mais on observe que plus on approche du Nord, & plus les opinions, ainsi que les traits du visage, se défigurent ou s'éloignent de leur origine primitive. On croit

Groënland.

aussi reconnaître quelques traces de la religion des Européens, dans les opinions des Groënlandais, sur la création & la fin du monde, & sur le déluge. Il est probable qu'ils les tiennent des Norwégiens. Le premier homme, disent-ils, sortit de la terre; la premiere femme, du pouce de l'homme; & de ces deux êtres, tout le genre humain. L'homme introduisit toutes les autres choses dans le monde, & la femme y fit entrer la mort, en disant de tous ses enfans: *il faut bien qu'ils meurent, pour faire place à leur postérité.* Un Groënlandais prit des copeaux d'un arbre, les jetta pardessous la jambe dans la mer, & les poissons remplirent l'Océan.

Dans la suite des temps, le monde fut noyé par le déluge; un seul homme sauvé des eaux, frappa la terre de son bâton, il en sortit une femme, & le monde fut repeuplé. Une des preuves existantes du déluge universel, ce sont, disent les Groënlandais, les débris de coquillages & de poissons, qu'on trouve bien avant dans la terre à une profondeur où l'homme n'habita jamais, & des os de baleine qui couvrent les montagnes les plus élevées. Si M. Crantz ne prête pas ici ses propres idées aux Groënlandais, ce Peuple qui ne voit, pour ainsi dire, que la mer, qui ne vit que sur cet élément & des productions de l'Océan, qui n'a jamais connu d'autre terre que la sienne

Groënland. dont il apperçoit aisément les bornes, un tel Peuple doit croire que la mer a couvert toute la terre.

Après une longue révolution de siécles entassés; le genre humain disparaîtra de la face du monde, le globe terrestre sera dissous & mis en pièces; mais enfin il sera purifié du sang des morts, par une vaste inondation. Un vent séchera cette poussiere bien lavée, la ramassera dans les airs, & la remettra dans une forme plus belle qu'auparavant. Dès-lors on ne verra plus de rochers nuds & décharnés, & toute la terre ne sera qu'une plaine riante, toujours couverte de verdure & de délices. Les animaux renaîtront pour peupler ces campagnes. Quant aux hommes, l'Etre d'*en-haut* soufflera sur eux, & ils revivront. Quel est cet Etre d'en-haut? Les Groënlandais n'en savent rien. Mais ce Peuple qui se croît le premier-né de la terre, dit que les Européens sont issus de petits chiens, dont une Groënlandaise accoucha, & qu'elle mit à la merci des flots dans un soulier. « Si l'on écoute ce Peuple ignorant, dit » M. Egède, c'est pour cela que nous aimons tant » la navigation, & que nous donnons à nos vais» seaux la forme d'un soulier. »

Quoique les fables des Nations soient en général fort absurdes, & ne prouvent, pour la plupart, que la folie ou la sottise de l'esprit humain, il est utile

il est utile cependant de rapporter ces erreurs dans l'histoire de l'homme, qui serait fort courte, si l'on en retranchait la liste de ses extravagances. Les rêveries de la superstition qui paraissent ridicules, ou même ennuyeuses, à ceux qui les considerent éparses & isolées, deviennent une source d'instructions pour l'homme éclairé. Car, en les comparant & les rapprochant, il y trouve une ressemblance & des rapports si frappans, qu'il ne peut manquer d'en découvrir l'origine, & de voir mille erreurs naître d'une seule, qui prend toutes les modifications que les variétés du climat, & la succession des temps & des événemens, doivent y apporter. Groënland.

Les Groënlandais imaginent des esprits supérieurs & inférieurs, qui ressemblent aux Dieux de la premiere & de la seconde classe, qu'adoraient les Peuples savans de l'antiquité. Parmi les esprits d'en-haut, il en est deux qui dominent dans le monde, l'un bon, l'autre méchant; le bon principe s'appelle *Torngarsuk*. C'est lui que les *Angekoks*, ou Devins du Groënland, vont consulter, disent-ils, dans son empirée souterrain, sur la température des saisons à venir. Sa figure est un problême; les uns disent qu'il n'a point de forme, d'autres qu'il est comme un grand ours; quelques-uns le font de la taille haute d'un

Groënland.

homme avec un seul bras; quelques autres aussi petit que le doigt. Il est immortel ; mais il peut être tué, si quelqu'un lâche un vent dans la maison où le magicien l'évoque. Cela, veut-il dire qu'il suffit de se moquer des sorciers, pour chasser les esprits ? Le mauvais principe est un esprit femelle, mais anonyme. C'est, disent les Groënlandais du Nord, la fille d'un puissant Angekok, qui sépara l'Isle de Disko, du Continent où elle était jointe, près de Bals'-river, & la poussa deux cens lieues plus loin vers le Pôle. Cette Proserpine habite sous la mer dans un vaste Palais, où sa puissance magique enchaîne tous les animaux de l'Océan. Dans la cuve d'huile, qui entretient sa lampe, nagent tous les oiseaux aquatiques. Les portes de son Palais sont gardées par de terribles chiens de mer qui rampent à l'entrée: mais le seuil en est encore défendu par une espèce de Cerbere qui ne dort que le temps d'un clin-d'œil, & ne peut être surpris. Quand les Groënlandais éprouvent la famine sur mer, ils députent & paient un *Angekok*, pour aller appaiser la malignité *femelle*. Son esprit familier le guide à travers le sein des mers & de la terre. Il passe par la région des ames heureuses qui vivent dans la gloire & les plaisirs. Ensuite il arrive aux bords du vaste abîme, à l'entrée duquel une petite roue, unie comme la glace, tourne avec

une incroyable viteſſe. Alors l'eſprit familier prend le Prophete par la main, & gliſſe avec lui le long d'une corde ſuſpendue dans l'abîme ; c'eſt ainſi qu'ils paſſent au milieu des veaux marins, dans le palais de la furie. Dès qu'elle voit ces intrus, elle s'agite, écume & frémit de colere, elle met le feu aux ailes de quelques poules d'eau. L'odeur de la fumée ſuffoque l'*Angekok* & ſon guide, qui ſe rendent priſonniers de la divinité. Mais bientôt ces héros la ſaiſiſſent, avant qu'elle ait vomi tous les poiſons de ſa rage, la tiennent par les cheveux, & lui arrachent tous les caracteres magiques dont le pouvoir caché retenait les habitans de la mer au fond de ſes abîmes. Dès que ce charme eſt rompu, les captifs remontent à la ſurface de l'Océan, & le champion retourne ſans peine & ſans danger vers la flotte des Pêcheurs, qui l'avaient député. Groënland.

Les Groënlandais n'aiment point l'eſprit femelle, parce qu'il leur fait plutôt du mal que du bien ; ils ne le craignent point, parce qu'ils ne le croient pas aſſez méchant pour ſe faire un plaiſir de tourmenter les hommes : mais, diſent-ils, il ſe plaît à garder la ſolitude dans ſon palais de délices, & l'environne de dangers, pour empêcher qu'on ne vienne l'y troubler. Cet eſprit femelle n'eſt qu'un eſprit mélancolique, qui fuit les hommes, au lieu que l'eſprit méchant les pourſuit. Le

Groënland.

bon principe ne les défend pas toujours: cependant les Groënlandais aiment le leur ; & quand les Européens leur parlent de Dieu, les Sauvages croient que c'est de leur *Torngarsuk*, quoiqu'ils n'attribuent pas à celui-ci la création & l'empire de toutes choses. Du reste, ils ne lui adressent ni culte, ni priere, pensant qu'il est trop bon pour attendre des vœux & des offrandes: mais par une inconséquence, que M. Crantz n'explique pas, ils ont la coutume dans leur chasse, ou leur pêche, de mettre auprès d'une grande pierre, un morceau de la graisse, ou de la peau de l'animal qu'ils prennent, & sur-tout de la chair du premier renne qu'ils auront tué; &, quand on leur demande la raison de cet usage, ils répondent, qu'ils le tiennent de leurs peres qui le pratiquaient pour être heureux dans leurs entreprises.

Les Groënlandais entraînés par cette faiblesse, qui semble être naturelle à l'homme de multiplier les êtres invisibles, ont peuplé d'esprits tous les élémens. Ils en ont dans l'air qui attendent les ames au passage, pour leur arracher les entrailles, & les dévorer: mais ces esprits sont maigres, tristes, noirs & ténébreux comme le Saturne des Grecs. Ils en ont dans l'Océan qui tuent & mangent les renards, quand ils viennent pour attraper du poisson sur les bords de l'eau. Ils ont des esprits ignés qu'ils voient voler dans les phos-

phores ou feux follets. Ces esprits habitaient la terre avant le déluge, & quand elle fut submergée, ils se métamorphoserent en flamme, & se retirent dans le creux des rochers. On les accuse de dérouter & d'égarer les hommes qui vont rejoindre leurs camarades; mais pourtant ces esprits ne sont point malfaisans. Il y a des génies pour les montagnes; les uns sont des Géans de douze pieds de taille; les autres, des Pygmées qui n'ont qu'un pied de haut, mais très-ingénieux, dit-on au Groënland; car ils ont appris aux Européens tous les arts qu'ils possèdent. Il y a des esprits d'eau douce: ainsi, quand les Groënlandais rencontrent une source ou fontaine inconnue, un *Angekok*, ou, en son absence, le plus ancien de la troupe doit boire le premier de cette eau nouvelle, pour la délivrer des esprits malins. Cette engeance est répandue par-tout: si les femmes qui ont de petits enfans, ou qui sont dans le deuil, tombent malades, après avoir mangé de certains mets, elles s'en prennent aux esprits des substances comestibles, qui les ont poussées à passer les bornes & les régles de l'abstinence. Les Groënlandais reconnaissent un sorte de Mars. Il a pour cortége les esprits de la guerre, qui sont ennemis du genre humain, & qui habitent, disent-ils, à l'Orient de leur pays; c'est de-là que les Norvégiens aborderent à la côte orientale du Groën-

Groënland.

Groënland.

land. Ce pays a ſon Eole qui préſide aux glaces ; & commande au beau temps. Le ſoleil & la lune ont auſſi leurs eſprits tutélaires, qui furent autrefois des hommes, ſi l'on en croit la vanité du peuple Groënlandais, ou plutôt la charlatannerie de ſes Devins. Ceux-ci font mille contes de ſpectres & de phantômes, qui ſemblent forgés pour nuire aux hommes en épouvantant les oiſeaux & les poiſſons. Il n'y a que les *Angekoks* qui les voient, &, pour les mieux voir, ils vont à la chaſſe les yeux bandés, prennent ces ſpectres, les mettent en pièces, ou les mangent. C'eſt ainſi que s'élève un empire fantaſtique dans la timide imagination des hommes, pour y créer & détruire des êtres au gré de l'intérêt, pere des crimes & des menſonges.

Angekoks, Devins, Sorciers, & Médecins du Groënland.

Les Magiciens du Groënland ſe diſpoſent par des épreuves à l'initiation ; c'eſt-à-dire, à converſer avec un des eſprits qui habitent les élémens : car il faut en avoir néceſſairement un à ſa diſpoſition pour être *Angekok*, ou réputé Magicien. Ils ſe retirent donc loin du commerce des hommes, dans quelque hermitage ou ſolitude, occupés à de profondes méditations, & demandant à *Torngarſuk* de leur envoyer un de ces eſprits ſubalternes. Enfin à force de jeûnes, de maigreur, & de contemplation, l'aſpirant parvient à ſe troubler l'eſprit juſqu'à voir des phantômes & des monſtres

bizarres qui lui apparaissent. Il croit que ses rêveries sont les esprits qu'il cherche, & dans l'effervescence de son imagination, son corps s'ébranle & s'excite à des convulsions qu'il chérit & qu'il travaille à fomenter de plus en plus. Ceux qui s'adonnent, dès leur jeunesse, à l'art des convulsions, sous la direction de quelque maître consommé dans ce métier lucratif, sont initiés à peu de frais & sans peines. Quand on veut invoquer *Torngarsuk*, il faut s'asseoir sur une pierre, & lui adresser sa priere. A son apparition, l'adepte effrayé tombe mort, & reste trois jours en cet état. Ensuite le grand esprit le ressuscite, & lui donne un génie familier, qui l'instruisant de la science & de la sagesse utiles à sa profession, le conduit dans les cieux & les enfers, en très-peu de temps. Groënland.

Mais ce voyage ne peut se faire avant l'automne : c'est la saison la plus favorable pour voyager au ciel ; parce qu'on y peut monter alors par la commodité des arcs-en-ciel. D'un autre côté, les nuits de l'hiver & ses longues ténèbres sembleraient bien propres à ce pélerinage, d'autant plus que la région des nuages qu'on compte pour le premier ciel, est alors fort voisine de la terre. Quoi qu'il en soit, le nouvel *Angekok* commence par battre du tambour, faisant toutes sortes de contorsions & de grimaces, pour arriver à l'en-

Groënland.

thousiasme par l'épuisement de ses forces. Ensuite il s'approche de la porte de la maison, prie quelqu'un de lui lier la tête entre les jambes, & les mains derriere le dos avec une corde ; ordonnant que toutes les lampes de la maison soient éteintes & les fenêtres fermées. Car l'œil de l'homme ne doit pas être témoin de son entrevue avec l'esprit ; personne ne doit se remuer, ni même se gratter la tête, de peur que l'esprit n'en soit troublé, c'est-à-dire, que la fripponnerie ne soit découverte. Après que l'inspiré a commencé à chanter, accompagné des voix de l'assemblée en chœur, il soupire, souffle, écume avec un grand bruit & des gémissemens, conjurant son esprit de descendre ou de monter à lui. Si l'esprit est sourd à ses cris, & ne vient point, l'ame de l'inspiré va le chercher. Pendant qu'elle s'envole, l'homme est tranquille quelque temps ; puis il s'anime & s'exhalte insensiblement jusqu'aux éclats de joie, qu'il accompagne pour l'ordinaire d'un certain sifflement qui, dit M. Crantz, d'après un témoin oculaire, est semblable au gazouillement des oiseaux qui voleraient en troupe sur un toit, & de-là dans la maison. Mais si l'esprit se rend aux vœux de l'inspiré, il s'arrête au seuil de la porte. L'*Angekok* s'entretient avec lui de tout ce que les Groënlandais veulent savoir. On entend distinctement les deux voix des interlocuteurs, l'une en

dehors & l'autre en dedans de la maiſon. La réponſe de l'eſprit eſt toujours obſcure. Les auditeurs tâchent de l'interpréter, & s'ils n'en peuvent venir à bout, ils prient l'eſprit d'en donner à ſon inſpiré une explication plus claire. Quelquefois un autre eſprit s'en mêle pour embrouiller l'oracle; de façon que ni l'*Angekok*, ni ſon auditoire, n'y comprennent rien. Mais la ſolution, ou le ſens de l'énigme, eſt alors ſi équivoque, que l'honneur de l'inſpiré reſte toujours à couvert, ſi la prédiction n'eſt pas accomplie. Groënland.

Que ſi la miſſion eſt d'une certaine importance, il s'envole avec ſon eſprit au royaume des ames, où il eſt admis à conférer avec un des ſages fameux, pour ſavoir quelle ſera la deſtinée du malade qui l'envoie chercher une nouvelle ame, ou la ſanté. Quelquefois l'inſpiré deſcend vers la divinité des enfers, où il met en liberté les animaux enchantés par la magie de cette Circé. Mais bientôt il remonte avec des cris terribles, & battant du tambour; car il a trouvé le moyen de ſe dégager de ſes liens: c'eſt alors, que prenant l'air d'un homme fatigué de ſon voyage, il débite une longue hiſtoire de tout ce qu'il y a vu & entendu; puis finiſſant par une chanſon, il fait le tour de l'aſſemblée, & donne ſa bénédiction avec un aſperſoir. C'eſt la fin du myſtère; on rallume les lampes, & l'on voit l'*Angekok* couché par

Groënland.

terre, & si harrassé, qu'il ne peut plus parler.

Au reste, tous les Groënlandais ne réussissent pas à cet art divin des inspirations : quand un homme a appellé dix fois son esprit au son du tambour, sans aucun succès, il doit renoncer au métier de prophete. S'il réussit un certain temps de suite, il peut aspirer au premier rang de cette espèce de sacerdoce. Alors il lui suffit de prophétiser dans une chambre noire, sans se faire lier le cou ni les pieds. Il adresse ses vœux à l'esprit par des chants & des coups de tambour : si l'esprit le juge digne d'être exaucé, ce qui n'arrive pas toujours, un ours blanc vient traîner l'inspiré par les pieds dans la mer, où ce bienheureux est dévoré par un autre ours & un lion marin. Mais peu de temps après, ces monstres le vomissent dans sa chambre obscure, & l'esprit monte du sein de la terre, pour ressusciter le corps de l'inspiré. Cet homme est alors Archi-magicien.

Un artifice aussi grossier se trahit de lui-même : les Missionnaires chrétiens voient la fraude trop à découvert, pour soupçonner que le Diable y puisse avoir quelque part. Ces Devins ne sont pas non plus de purs charlatans ; ce sont ou des gens d'une certaine habileté, ou des enthousiastes dupes de leur imagination, ou des imposteurs effrontés. Parmi ces *Angekoks*, il y a des espèces de sages qui ont quelques connaissances de la

Nature, soit qu'ils les tiennent des leçons de leurs prédécesseurs, ou de leurs propres réflexions: ils jugent assez sûrement du temps favorable ou contraire à la pêche, & savent prédire d'avance au Peuple le bonheur ou le malheur qui peut venir des circonstances locales & momentanées de ses entreprises. Avec les malades ils ont une routine assez sûre, ou bien l'art de les flatter & de les amuser par de vaines paroles, ou par des remèdes dont un peu de charlatannerie est le premier ingrédient. Tant qu'ils espèrent de les guérir, ils y procèdent par un régime, ou une diète qui n'est pas absolument ridicule. Quand le raisonnement & la pratique leur ont donné un certain crédit, on suit aveuglément leurs conseils. En un mot, les *Angekoks* sont les gens d'esprit, les Médecins, les Casuistes, les Philosophes & les Théologiens du Groënland; titres assez incompatibles en bien d'autres pays.

Quand un Européen entre sérieusement en conférence avec ces sortes de Devins, ils avouent qu'ils n'ont point eu d'apparitions, ni de conversation avec les esprits, & ne se vantent point de faire des miracles; mais ils alléguent, en faveur de leur profession, la tradition de leurs peres, qui certainement, disent-ils, ont eu des révélations, ont opéré des guérisons extraordinaires, & fait des choses prodigieuses. Pour nous, ajou-

Groënland.

tent-ils, nous devons recourir aux visions & aux convulsions, pour donner du poids à nos discours, & de la vogue à nos opérations parmi le Peuple simple & grossier.

Il y a cependant de ces Devins qui, même après avoir embrassé le Christianisme, ont assuré qu'ils étaient tombés de bonne-foi dans cette profession d'imposture, séduits par de fausses visions que la chaleur du sang & du cerveau leur présentait pour des révélations, & dont ils sortaient avec l'esprit frappé comme d'un songe violent. On sait que la force de l'imagination peut produire de semblables prestiges ; & que les peuples ignorans s'affectent vivement des songes auxquels ils sont d'ailleurs très-sujets : car la superstition enfante les songes qui nourrissent leur mere. Les Groënlandais nouvellement baptisés à qui l'on enseigne que le diable étend & exerce sa puissance jusque sur la terre, disent à la vérité qu'il peut se mêler des opérations de leurs Devins ; mais qu'en général il y entre bien plus de supercherie que de sortilége.

Maléfices & guérisons.

Ces prétendus Magiciens ne manquent pas de faire accroire qu'ils peuvent ôter ou laisser des maladies, enchanter & désenchanter les fleches des chasseurs, évoquer les esprits bienfaisans & chasser les spectres. C'est ainsi qu'ils se font craindre, respecter, & payer pour le bien ou pour le

mal qu'ils se prétendent capables d'attirer sur les hommes. Quand ils approchent d'un malade, s'il a la patience de les écouter, ils lui marmotent des paroles, ou lui soufflent au visage, pour le guérir ou lui donner une ame en santé. Pour savoir s'il doit se remettre ou mourir de sa maladie, ils lui attachent autour de la tête une corde à travers laquelle ils passent un bâton, puis ils lui soulèvent la tête & la laissent retomber: s'ils la trouvent légère, le malade guérira; pesante, il mourra. Veulent-ils deviner si un homme embarqué qui n'est pas revenu dans sa maison au temps où l'on s'attendait à l'y revoir, est mort ou vivant, ils soulèvent de la même façon la tête de son plus proche parent, & mettant un vase d'eau sous lui, ils regardent dans un miroir, & devinent si l'homme absent est submergé avec son kaiak, ou s'il y rame tranquillement assis & sans danger. De même ils citent l'ame d'un homme qu'ils veulent tourmenter d'un maléfice, à comparaître devant eux dans une chambre noire; ils la percent d'une pique, & l'homme doit périr d'une mort lente. Mais ces sortiléges malfaisans appartiennent de préférence aux vieilles femmes qui n'ont pas d'autre moyen de vivre. Une branche de leur art mensonger est de prétendre désenfler & guérir ceux qu'elles ont ensorcelés, en tirant de leurs jambes enflées des morceaux de chair ou

Groënland.

de cuir qu'elles ont soin de cacher dans leur bouche, avant de sucer la plaie ou l'enflure.

Ces mauvais jongleurs ont enfin décrédité leur profession, sur-tout depuis que les Missionnaires en ont dévoilé le grossier artifice, & quelques Groënlandais eux-mêmes en sont désabusés au point qu'un d'entr'eux prit une fois un Angekok durant son prétendu voyage aux enfers, & l'emporta dans sa maison comme un chat dérobé. Malgré cela, le peuple qui croit avoir observé l'accomplissement de plusieurs prophéties & la guérison de beaucoup de malades par l'entremise des Angekoks, s'obstine toujours à croire leur art divin & surnaturel. Mais ce qui l'endurcit le plus dans ce fol entêtement, c'est le courage de ces Devins, qui, plutôt que de s'avouer dupes ou trompeurs, ont mieux aimé mourir martyrs, disaient-ils, de l'inspiration & des vérités célestes. D'ailleurs ceux des Groënlandais qui rient de la confiance du peuple en ces illusions, ne laissent pas de suivre les ordonnances ridicules de ces sorciers Médecins, sous prétexte que si elles ne font aucun bien, elles ne peuvent faire du mal; raison de crédulité qui de tout temps donna du crédit aux plus folles erreurs.

Ces ordonnances ne consistent qu'en des régimes indifférens, ou bien en des amulettes. Le régime se prescrit aux gens en santé, comme aux

malades. Quand un homme meurt, ceux qui se portent bien, doivent s'abstenir de certains alimens & de certains travaux. S'ils ont touché le cadavre du mort, il faut qu'ils jettent les habits qu'ils avaient alors. Les femmes en couches, si l'on en croit les devins, ne doivent pas manger au grand air; personne ne peut boire dans leur coupe, ni allumer la mêche de leur lampe, ni elles-mêmes ne doivent rien faire cuire. Elles mangeront d'abord du poisson, puis de la viande; mais toujours de la chasse ou de la pêche de leur mari. Celui-ci ne doit travailler, ni rien faire durant quelques semaines, si ce n'est pour le besoin extrême; de peur que l'enfant ne meure. On prétend que ces ordonnnances sont d'utiles précautions pour la santé de la mere ou de l'enfant; mais les mœurs & le tempérament des Groënlandais ne permettent guères d'imaginer tous ces ménagemens, à moins qu'on ne les ait jugés nécessaires pour favoriser ou conserver la population trop peu secondée par le climat. Groënland.

Quant aux Amulettes, elles sont en si grand nombre, que chacun se moque de celles d'un autre. C'est ordinairement d'un morceau de bois, de pierre ou d'os, un bec ou un ongle d'oiseau, qu'on se pend au col; ou bien quelques pièces de cuir qu'on s'attache autour du front, du bras, ou sur la poitrine. Ces reliques sont faites pour préserver Amulettes

Groënland.

des esprits, des maladies ou de la mort, ou pour garantir les enfans de la peur, mal qui, s'ils ne l'avaient pas, leur viendrait du remède. Les Groënlandais prétendent encore que ces amulettes portent bonheur, & lorsqu'ils veulent attirer sur leurs enfans des talens & de l'industrie, ils prient un Européen de souffler sur eux l'esprit de son pays, ou de permettre qu'ils attachent à ces petites créatures un morceau de ses habits ou de ses vieux souliers. Quand on s'embarque pour la pêche de la baleine, non-seulement il faut éteindre toutes les lampes dans les tentes, de peur de blesser l'odorat fin & délicat de la baleine, mais les kaiaks sont aussi chargés d'amulettes, comme les pêcheurs, pour être préservés du naufrage. Cependant ils n'y sont que plus exposés par la folle confiance & la témérité que ces vaines sauve-gardes inspirent aux hommes.

Connaissances des Groënlandais.

On n'attend pas sans doute un article sur les sciences dans l'histoire d'un peuple qui doit être le plus ignorant de notre hémisphère. Le mot savoir suppose des études, des spéculations, des méthodes, en un mot des connaissances raisonnées. Si, dans nos Etats les plus policés de l'Europe, la plupart des hommes qui ont reçu quelque éducation, disons même des Grands & quelquefois des Ministres & des Princes, restent dans une sorte d'ignorance sur toutes les choses qu'on

leur

leur a enseignées, mais dont ils ne peuvent se rendre compte à eux-mêmes; comment oserait-on parler des sciences d'un peuple qui n'a seulement pas l'usage ni l'idée de l'écriture! Toute sa science est une langue qu'il parle sans étude & sans réflexion, comme elle a été faite, & comme l'ont été toutes les langues, avant d'avoir des Ecrivains, des Poëtes & des Orateurs qui les polissent en les maniant. Mais cette langue, toute imparfaite & sauvage qu'elle est, mérite l'attention de la plus habile classe des lecteurs. Ils y trouveront peut-être quelques idées propres à confirmer ou à développer les principes généraux de la Grammaire. Cette matiere est si bien discutée aujourd'hui, que tout ce qui s'y rapporte, reçoit & réfléchit une nouvelle clarté dans le cercle des connaissances humaines.

Groënland.

La langue Groënlandaise n'a, dit-on, aucune affinité avec les autres langues du Nord, soit de la Tartarie ou de l'Amérique; si vous en exceptez celle des Esquimaux qui semblent être de la même race que les Groënlandais. Cette langue est presque toute composée de polisyllabes; ce qui la rend embarrassante à prononcer, de sorte que celui qui saurait la lire, n'en aurait l'usage qu'à moitié: comme elle est encore moins écrite que parlée, c'est n'en rien savoir que de se borner à l'entendre dans les livres, telle que des Européens peuvent

Langue.

Groënland. l'écrire avec des caracteres qui lui ſont étrangers; car on imagine bien qu'un peuple, qui n'a jamais lu, ne fait pas des livres. Les Groënlandais ont une richeſſe de langage qui montre la diſette des idées : ils emploient un mot non-ſeulement pour chaque objet, mais pour chaque modification du même objet. Auſſi n'ont-ils pas de termes pour exprimer toutes les idées abſtraites ou morales de religion, de ſcience ou de ſociété. S'ils avaient autant d'idées que nous, on ſent combien une langue qui rendrait ces idées par autant d'expreſſions différentes, nuirait aux progrès de l'eſprit humain, en chargeant la mémoire aux dépens des autres facultés de l'entendement. Mais ce qui prouve, d'un autre côté, la pénurie des termes dans la langue des Groënlandais, c'eſt qu'on prétend qu'ils expriment beaucoup de choſes en peu de mots; ce qui ne ſe peut faire qu'en ſupprimant les ſignes de certaines idées intermédiaires d'un diſcours. Les peuples ſauvages ſont d'autant plus accoutumés à cette eſpèce d'abréviation, que les geſtes chez eux font la moitié des frais du langage, & que d'ailleurs ils n'ont gueres à peindre que des rapports & des circonſtances ſenſibles, dans les idées qu'ils ſe communiquent. Ainſi, quand on dit qu'ils repréſentent toutes les modifications d'un objet par autant de mots, on ne parle ſans doute que des objets phyſiques & de

leurs propriétés les plus frappantes & les plus fixes. En effet, il est bien difficile de créer une langue riche dans un pays pauvre, & de varier les couleurs & les traits d'une perspective uniforme. Du reste, comme il est peut-être douteux si les individus & les sociétés, dans l'enfance du langage, ne singularisent pas tous les objets divers par des mots différens, ou ne confondent pas dans un même mot tous les êtres qui se ressemblent; on ne peut conclure ni qu'une langue sauvage soit riche quand elle a beaucoup de mots pour exprimer peu de choses, ni qu'elle soit énergique & concise, parce qu'elle exprime beaucoup de choses avec très-peu de mots.

L'usage de joindre plusieurs mots ensemble, ou d'en composer un de plusieurs, cet usage qui quelquefois enrichit les langues savantes, & donne en certains cas plus d'expression au discours, peut ne faire qu'un embarras dans une langue naissante & sauvage, en compliquant des idées qu'il faudrait avoir séparées avant de les rejoindre. Car ces combinaisons de mots qu'un peuple grossier a faites par hasard & par ignorance pour composer une langue quelconque, ne doivent pas ressembler à cet esprit d'analyse & d'harmonie qui guide les peuples éloquens & les oreilles délicates dans l'embellissement & la perfection d'une langue déjà formée. La preuve en est que le langage des

Groënland.

Groënlandais devient si difficile à prononcer par la multiplication des polisyllables, que les étrangers passent bien des années avant de l'entendre, & ne peuvent jamais parvenir à le parler couramment. Il est vrai qu'ils n'ont peut-être pas les organes assez durs, ni cette voix de fer que la Nature a donnée à des hommes, nés entre les rochers & les glaces. Cependant, par une singularité bizarre, mais très-ordinaire, ces peuples du Nord, ainsi que ceux d'Asie, n'ont pas la lettre la plus rude qui semble caractériser les langues douces & polies; c'est-à-dire l'R, cette lettre qu'on appelle canine, sans doute parce qu'elle rend à l'oreille le bruit d'un chien qui gronde & montre les dents pour mordre. Cet élément, ou ce son, nécessaire, ce semble, pour exprimer toutes les idées de froissement, de déchirement & de destruction accompagnés d'un bruir qui racle, ou écorche les organes; ce son qui distingue & prononce fortement les syllabes qu'il sépare, ce son qui chez nous marque d'une maniere frappante le rebroussement de l'air refoulé par les dents, chez les Groënlandais non-seulement part du gosier, mais s'arrête & se perd dans la gorge. Leur langage est presque tout guttural; aussi n'y trouve-t-on gueres les consonnes labiales & dentales; ou du moins jamais ils ne commencent un mot par les lettres B, D, F, G, L, R, Z; c'est pourquoi ils

disent *Eppetah*, au lieu de Jephtha. De même ils appuient à la façon des enfans, chaque consonne sur une voyelle, & prononcent *Peterusse*, pour *Petrus*, ne pouvant s'accoutumer à joindre plusieurs consonnes de suite. Ils alterent souvent les sons pour l'Euphonie; & les femmes sur-tout ont une grace particuliere à adoucir le son nazal de l'*ng* qui se trouve dans plusieurs mots de leur langue. Elles ont encore l'art d'indiquer le sens des mots, & de donner à la langue l'expression significative qui lui manque, par l'accent, le ton, les mines & le clin d'œil. Il faut voir parler un Groënlandais, & non pas l'entendre : car il parle bien plus aux yeux qu'à l'oreille, & ses gestes sont plus éloquens que sa langue. Pour exprimer le consentement & l'approbation, ils aspirent l'air au fond du gosier avec un certain bruit : pour marquer la désapprobation & la négative, ils rident le nez accompagnant cette grimace d'un reniflement assez fort.

Groënland.

Ils ont peu d'adjectifs, encore ne sont-ce la plupart que des participes, toujours placés après les substantifs qui commencent ordinairement la phrase. Ils n'ont ni genres, ni articles. Leurs noms, ainsi que leurs verbes, outre les nombres singulier & pluriel, ont le duel; distinction que les Grecs ont conservée de l'enfance des langues; mais qui

Groënland. peut-être charge plus le langage qu'elle ne l'aide & ne l'embellit.

Dans les déclinaisons, ils n'ont de particulier que le génitif désigné par l'addition d'un *b* à la fin d'un mot, ou d'un *m* quand ce mot doit être suivi d'un autre qui commence par une voyelle. Tous les autres cas sont distingués chacun par une préposition. Tous les noms ont leurs diminutifs & leurs augmentatifs, auxquels on ajoute quelquefois des syllabes différentes pour exprimer le bien & le mal des objets que ces noms représentent. *Yglo* signifie maison; *Yglupiluk*, une mauvaise maison; *Yglopilursoak*, une grande vilaine maison.

La langue Groënlandaise n'a que cinq ou six prépositions; *mik*, avec; *mit* de; *mut* à; *me* dans ou sur; *kut* & *agut*, par & autour. Ces prépositions ne sont pas mises avant, mais après les noms. En général, les noms se combinent avec les prépositions & même avec les pronoms, de façon à ne faire qu'un mot composé de ces trois choses modifiées & altérées les unes par les autres. Ainsi, *nuna* signifie terre; *aga* signifie ma; *nunaga* ma terre; & *nunaunit* signifie de ma terre. « Les » pronoms possessifs, dit M. Egède, sont attachés » à leurs substances comme les suffixes des Hé» breux; & les Groënlandais n'ont pas seulement

» des ſuffixes de noms, mais encore des ſuffixes de » verbes. » Ils aiment mieux adapter ainſi des mots acceſſoires au principal, & en fondre pluſieurs en un ſeul, que d'alonger la langue par une ſuite de mots entiers & ſéparés. C'eſt pour cela qu'ils inſerent la négative *ng*, dans le corps des noms & des verbes où ils ont beſoin de l'exprimer. *Ermik* ſignifie laver; *ermikpok*, il ſe lave; *ermingilak* il ne ſe lave pas; cette terminaiſon *ngilak* doit entrer dans tous les temps & les modes du verbe, où l'on voudra mettre la négative. C'eſt par la variété des inflexions & des terminaiſons qu'on peut exprimer différentes idées avec un ſeul mot. Chaque verbe pour exprimer différens rapports, ſoit de temps ou de perſonnes, leſquels concourent à le modifier, aura juſqu'à cent quatre-vingt inflexions. Dans un ſeul mot, on exprime à-la-fois le verbe, le pronom perſonnel qui lui ſert de nominatif, celui qui ſert de cas avec la prépoſition qui déſigne ce cas, le nombre ſingulier, duel, ou pluriel du nominatif & du cas; le temps qui précède, accompagne, ou ſuit l'action déſignée par le verbe.

Ceux qui ont étudié la langue Groënlandaiſe avec le plus de ſoin, ont découvert cent façons de combiner un mot avec deux, trois, quatre, cinq ou ſix autres, qui n'en feront qu'un ſeul. On va donner un exemple de ces combinaiſons, plutôt

Groënland.

pour la curiosité des Lecteurs que pour l'instruction des Savans.

Aglek-pok, il écrit.

Aglek-iartor-pok, il va écrire incessamment.

Aglek-iartor-asüar-pok, il va se mettre vîte à écrire.

Aglek-kig-iartor-asüar-pok, il va se mettre encore promptement à écrire.

Aglek-kig-iartor-asüar-niar-pok, il va se mettre de nouveau promptement, & il est déjà à écrire.

Les Groënlandais coupent & façonnent leurs mots, comme on taille la pierre brute. Mais les matériaux de leur langue sont si durs & si raboteux, que l'édifice qu'ils en construisent, est toujours informe & mal cimenté. Ainsi, leurs discours ressemblent à leurs cabanes, & là, comme ailleurs, la langue est l'image des mœurs; ce peuple n'a rien d'élégant. La syntaxe des Groënlandais est simple & naturelle. Le mot qui désigne l'objet principal, est à la tête de la phrase, & les autres mots se placent à la suite, chacun selon le degré d'importance qu'il a dans l'ordre des idées. Quoique les leurs ne soient pas bien élevées ni abstraites, leur maniere de construire un mot de pièces de rapport, doit mettre quelquefois de la confusion dans leurs phrases: mais ils croient suppléer à la clarté des idées, par la répétition des paroles.

Groënland.

Leur ſtyle n'a point d'hyperbole ni d'emphaſe, comme celui des Orientaux & même des peuples Septentrionaux de l'Amérique. Cependant ils aiment les ſimilitudes & les allégories, ſur-tout depuis qu'ils connaiſſent l'Evangile. Ils ont auſſi des tours figurés, des proverbes; mais ce langage n'eſt familier qu'aux devins qui emploient quelquefois des expreſſions dans un ſens contraire à l'acception reçue; cet art leur donne l'air ſavant, & leur ſert à expliquer des oracles.

Leur Poéſie n'a ni rime, ni meſure, elle eſt pourtant compoſée de courtes périodes ou phraſes, qui peuvent ſe chanter en cadence.

Arithmétique.

Leur Arithmétique eſt très-bornée : car, quoiqu'ils puiſſent compter juſqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs mains & de leurs pieds, leur langue ne leur fournit de noms de calcul que juſqu'au nombre cinq; de ſorte qu'ils répètent quatre fois cette nomenclature pour arriver au nombre de vingt. Cependant ils ont des mots particuliers pour exprimer ſix, onze & ſeize. Mais comme ils ſavent que chaque homme a vingt doigts, quand ils veulent exprimer le nombre cent, ils diſent cinq hommes. En général, toute quantité au-deſſus de vingt, eſt innombrable pour un Groënlandais qui ne ſe piquera pas d'être Arithméticien.

Généalogie.

Ce qu'ils poſsèdent le mieux eſt leur Généa-

Groënland.

logie; ils peuvent compter jusqu'à dix de leurs ancêtres en ligne directe, avec les branches collatérales: ils ne négligent pas cette science, parce qu'elle leur est utile; un Groënlandais pauvre ne manquera point du nécessaire, s'il peut prouver qu'il est parent d'un homme aisé; car, chez ce peuple, personne ne rougit d'avoir des parens dans la pauvreté, ni ne refuse de les en tirer quand il le peut.

La sublime vertu parmi les Groënlandais, c'est l'art & le soin de faire sa fortune, c'est-à-dire, de pourvoir aux premiers besoins de la Nature. C'est-là leur noblesse qu'ils croient héréditaire, & non sans fondement : le fils d'un célèbre pêcheur, succède ordinairement au talent & à la réputation de son pere, même quand il l'aurait perdu dans l'enfance, & qu'il n'aurait pas été guidé par la main paternelle.

Ils avaient si peu d'idée de l'écriture, qu'au commencement de leur commerce avec les Européens, ils étaient effrayés de voir, disaient-ils, le papier parler : ils n'osaient porter une lettre d'un homme à un autre, ni toucher un livre, s'imaginant qu'il y avait du sortilège à peindre les pensées & les paroles de quelqu'un avec des caractères noirs sur du papier blanc. Quand un Ministre Luthérien leur lisait les Commandemens de Dieu, ils croyaient sérieusement qu'il devait y avoir une

voix hors du livre, qui les lui soufflait. Mais aujourd'hui ils se chargent volontiers des lettres qu'on leur donne pour les Colonies Danoises, parce qu'ils sont bien payés de leurs peines; il y a même de l'honneur, à leur avis, à porter ainsi la voix d'un homme à plusieurs lieues de distance. Quelques-uns d'entr'eux ont poussé l'art d'écrire jusqu'à envoyer leurs demandes & leurs promesses aux facteurs étrangers, tracées avec du charbon sur une pièce de cuir, ou de parchemin, marquant la quantité des marchandises qu'ils veulent, celles qu'ils rendront en échange, & le nombre des jours qui doivent s'écouler jusqu'au paiement, par autant de barres ou de lignes. Mais ce qui les étonne, c'est que les Européens qui sont si savans, ne puissent pas entendre les hiérogliphes du Groënland, aussi aisément que les caractères bien plus difficiles de notre écriture. Groënland.

Leur Chronologie est si peu de chose, qu'ils ne savent pas même leur âge. Ils comptent les années par hivers, & les jours par nuits; parce qu'en effet la nuit embrasse les deux tiers de leur vie. Quand ils ont dit qu'une personne a vécu vingt hivers, ils sont au bout de leur calcul. Cependant depuis un certain temps ils se sont fait des époques, comme l'établissement d'une Colonie, où l'arrivée d'un Missionnaire. C'est de ces grands événemens que chacun date l'histoire de sa vie. Chronologie.

Groënland.

Ils ont leur maniere de divifer l'année en faifons : ce n'eft point par les équinoxes, qu'ils n'ont pas encore appris à fixer; mais ils devinent le folftice d'hiver quelques jours d'avance, du-moins vers le Midi du Groënland, par un refte des rayons du foleil qu'ils voient briller un moment fur la cime des rochers, & c'eft alors qu'ils célèbrent le renouvellement de l'année. De cette époque ils comptent trois mois jufqu'au printemps, où ils s'apprêtent à changer leurs cabanes en tentes. Le quatrieme mois, c'eft-à-dire celui d'Avril, leur eft annoncé par l'apparition de petits oifeaux, & par la ponte des corbeaux. Au cinquieme, ils reçoivent la premiere vifite des veaux marins qui viennent avec toute la jeuneffe d'une nouvelle race, enrichir & réjouir leurs côtes. Le mois de Juin eft marqué par la naiffance des poules d'eau. Mais alors ils perdent de vue la lune, dont le foleil abforbe la lumiere dans l'éclat permanent de quelques jours fans nuits. Au défaut de lunaifons, les Groënlandais fe guident en été par la marche des ombres des rochers dont le fommet leur fert de cadran ou de ftyle, non pour marquer les heures mais les jours. Sans doute que dans le temps où le foleil ne quitte pas leur horizon, ils comptent chaque jour renaiffant au point de la plus grande projection des ombres qui tombent des rochers expofés à l'Orient. C'eft par la direction

& la progreſſion de ces ombres qu'ils prévoient le retour des veaux marins, l'arrivée ou le départ de certaines troupes de poiſſons ou d'oiſeaux; enfin le temps de plier leurs tentes & de rebâtir des maiſons. Groënland.

Ils diviſent le jour par le flux & le reflux de la mer, dont ils ſubordonnent les périodes aux phaſes de la lune, tant qu'ils apperçoivent cet aſtre. La nuit eſt encore plus facile à diviſer pour eux, par le lever & le coucher de certaines étoiles.

C'eſt-là tout ce qu'ils ſavent de la connoiſſance des temps. Quant à celle du monde en général, ils penſent que la terre eſt immobile ſur ſes gonds, mais que ſes pivots ſont tellement uſés de vieilleſſe, qu'ils ſe briſent ſouvent, & que tout le globe ſerait en pièces depuis long-temps, ſi les Angekoks n'étaient continuellement occupés à réparer ces ruines. Ces impoſteurs les entretiennent dans cette illuſion groſſiere, en apportant quelquefois au peuple des morceaux de bois rompu, qu'il prend pour les débris de la grande machine. Le ciel ou le firmament a ſon axe appuyé, diſent les Groënlandais, ſur le ſommet d'une grande montagne, placée au Nord, & fait ſes révolutions autour de ſon centre. Leur aſtronomie ne contient que des fables. Ils vous diront que tous les corps céleſtes ſont des Groënlandais, ou des animaux qui, par une fatalité ſin- Aſtronomie.

Groënland

guliere, ont été transportés au firmament; & qu'en conséquence de leur ancienne nourriture, les astres, dont ils ont pris la forme, sont pâles ou rouges. Les planètes en conjonction, sont deux femmes qui se visitent ou se querellent. Les étoiles tombantes sont des ames qui vont faire un tour aux enfers, pour voir ce qui s'y passe. La constellation de la grande Ourse, ils l'appellent *la Renne;* les sept étoiles de cette constellation sont autant de chiens de chasse aux trousses d'un ours; & ces étoiles servent aux Groënlandais pour connaître le retour de la nuit dans l'hiver. Les Gémeaux sont pour eux *la poitrine du ciel;* & le baudrier d'Orion leur représente *des hommes égarés* qui ne sachant plus retrouver leur chemin au retour de la pêche des veaux, furent transportés aux cieux.

Le soleil & la lune étaient frere & sœur. Ils jouaient un jour avec d'autres enfans dans les ténèbres, lorsque *Malina,* ennuyée des poursuites de son frere *Anninga,* frotta ses mains à la suie des lampes, & barbouilla le visage de celui qui la poursuivait, afin de le reconnaître au grand jour; & de-là viennent les taches de la lune. *Malina* voulut s'échapper, mais son frere la poursuivit jusqu'à ce que prenant son vol dans les cieux, elle y fut changée en soleil; & son frere restant en chemin, fut la lune qui poursuit encore

le ſoleil, & tourne autour de lui comme pour l'attraper. Lorſqu'il eſt haraſſé de fatigue & de faim, (c'eſt au dernier quartier), il met ſon équipage de chaſſe & de pêche ſur un traîneau tiré par quatre grands chiens, & reſte quelques jours à ſe refaire & s'engraiſſer, ce qui produit la pleine lune. Cet aſtre ſe réjouit de la mort des femmes, & le ſoleil de celle des hommes : ainſi, les uns ferment leurs portes aux éclypſes de ſoleil, & les autres aux éclypſes de lune. Car *Anninga* rode alors autour des maiſons pour piller les viandes & les peaux, & pour tuer ceux qui n'ont pas obſervé fidèlement l'abſtinence, ou la diète religieuſe que les devins ont preſcrite ſans doute. Auſſi cache-t-on alors ſes proviſions, & les hommes portant leurs effets & leurs chaudieres ſur le toit de la maiſon, parlent tous enſemble en frappant ſur ces meubles, pour effrayer la lune, & l'obliger de retourner à ſa place. Aux éclypſes de ſoleil, les femmes prennent les chiens par les oreilles; s'ils crient, c'eſt un ſigne certain que la fin du monde n'eſt pas encore prochaine; car les chiens qui exiſtaient avant les hommes, doivent avoir un plus ſûr preſſentiment de l'avenir; mais s'ils ne criaient pas, malheur qu'on a ſoin de prévenir par le mal qu'on leur fait, tout ſerait perdu, l'univers croulerait, il n'y aurait plus de Groënlandais.

Groënland.

Groënland.

Lorsqu'il tonne par hasard, ce sont deux vieilles femmes qui habitent une petite maison dans l'air, & s'y battent pour une peau de chien marin bien tendue. Dans la dispute la maison s'écroule, les lampes sont brisées, & le feu se disperse dans les airs. Voilà la cause du tonnerre & des éclairs. C'est avec de pareilles fables que les habitans du Groënland amusent les enfans, les gens crédules & les étrangers qui les veulent écouter. Du reste, s'ils ont peu d'astronomie, ils sont exempts d'astrologie, & ne se tourmentent pas à chercher dans le ciel, ni dans le vol ou le chant des oiseaux, ce qui doit arriver sur la terre; contens d'étudier & de prévoir les changemens des temps dans la température de l'air, & dans l'aspect de l'horizon nébuleux ou serein.

Maladies & remèdes.

La médecine n'a gueres fait plus de progrès au Groënland que les autres sciences. Voici en peu de mots l'histoire des maladies & des remèdes connus en ce pays.

Aux mois de Mai & de Juin, les Groënlandais ont les yeux rouges & larmoyans, ce qui vient des grands vents & de la réverbération des rayons du soleil réfléchis par les neiges & les glaces qui fondent. Ils tâchent de se garantir de cet éclat éblouissant avec une espèce de garde-vue; c'est un morceau de bois mince & large de trois doigts, qu'ils s'attachent au front, & qui fait

l'effet

l'effet des bonnets de courrier à l'Anglaise. D'autres portent devant les yeux une pièce de bois, où ils pratiquent des fentes pour voir à travers, sans être blessés par l'éclat de la neige. Si le mal aux yeux continue, ils se font une incision au front, pour que l'humeur s'écoule par cette issue. Quand ils ont des cataractes, une bonne femme les leur cerne tout autour avec une aiguille crochue, & les enlève avec un couteau, si proprement, qu'il est rare qu'elle échoue dans cette opération. Mais, depuis que les Groënlandais ont l'usage du tabac, ils sont moins sujets au mal des yeux ; ce qui prouve que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'autres pays, où elle est devenue une nouvelle source de besoins, de dépenses, de vexations, de crimes & de peines. Groënland.

Les Groënlandais saignent fréquemment du nez, par la trop grande abondance de sang que l'huile, la graisse & la chair de poisson leur occasionnent. Quand ces pertes vont trop loin, ils prient quelqu'un de les sucer à la nuque du cou ; ou bien ils se lient fortement les deux doigts annulaires ; ou prenant un morceau de glace dans leur bouche, ils respirent de l'eau de mer par le nez, & le saignement cesse.

Ils éprouvent aussi des maux de tête & de dents, des vertiges, des pamoisons, des paraly-

Groënland.

ſies, des hydropyſies, des épilepſies, & des attaques de folie : mais ces maladies ſont aſſez rares, pour qu'ils n'y faſſent aucun remède ; ce qui ne contribue pas à les multiplier.

Ils ſont ſujets à deux ſortes d'éruptions cutanées. L'une eſt une eſpèce de gale, ou de rogne, accompagnée de petits boutons qui leur couvrent tout le corps, à l'exception des mains ; mais cette maladie de peau n'eſt pas de durée, ni contagieuſe. L'autre eſt comme une lèpre, qui leur infectant tout le corps d'une teigne putride, ſuit le malade juſqu'au tombeau, & ſe communique. Mais auſſi ces ſortes de lépreux vivent à l'écart, & n'ont pour ſoulagement que la facilité de ſe racler, & de faire tomber avec des plumes de faucon, ces écailles & ces croûtes qui leur viennent, dit-on, de la quantité de poiſſon dont ils ſe nourriſſent, comme ſi la chair des animaux ne pouvait ſe convertir dans notre ſubſtance, ſans qu'il nous fallût leur reſſembler par quelqu'endroit. La petite-vérole était une peſte inconnue aux Groënlandais, lorſqu'en 1733, un jeune garçon la leur apportant de Copenhague, leur cauſa tout-à-coup une perte de trois mille habitans qui moururent de cet horrible fléau.

Ce peuple, dur & calleux, eſt quelquefois tourmenté de clous ou d'ulceres, qui s'étendent de la largeur d'une de leurs aſſiettes, dont la ma-

tiere, dit-on, contribue à leur donner de ces Groënland.
ſortes de maux. Mais ils s'en guériſſent par une large inciſion au travers de la plaie, qu'ils bandent enſuite avec un paquet de foin, ou quelque morceau de bois mince, pour que le frottement des habits n'envenime pas les chairs ; & ils ſe mettent à l'ouvrage, ſans diſcontinuer.

Quand ils ſe bleſſent, ſoit le pied, ſoit la main, ils les plongent dans l'urine, pour étancher le ſang. Enſuite ils y appliquent de la graiſſe de poiſſon, ou de cette mouſſe qui leur ſert de meche, bien imbibée d'huile, & ils lient la plaie avec une pièce & des courroies de cuir. Mais ſi la bleſſure eſt large, ils la couſent avant de la panſer.

Se caſſent-ils un bras ou une jambe, il tiennent le membre où eſt la fracture, étendu juſqu'à ce qu'il ſe replace de lui-même, après l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir de ſemelle, fort épais. On eſt étonné de voir en combien peu de temps les os rompus ſe rejoignent, quand même il y aurait eu des eſquilles dans la fracture.

Les Groënlandais n'ont gueres de remèdes que pour les maux extérieurs, & ils guériſſent promptement : mais ils n'en ont point pour les maladies internes, dont ils abandonnent le ſoin à la Nature. Ce ſont, pour l'ordinaire, des conſomptions

Groënland.

& des crachemens de sang, qu'ils tâchent pourtant d'arrêter, en mangeant d'une espèce de mousse noire qui croît sur les montagnes. Ils ont encore des diarrhées & des flux de sang qui leur prennent sur-tout au printemps, occasionnés par l'usage du poisson, & sur-tout par les mûres qu'ils mangent toutes vertes. Ce peuple est aussi sujet à des langueurs & des maladies de poitrine, qui finissent par des fluxions dont ils sont étouffés.

Ils ne connoissent point les fièvres. Mais s'ils sont attaqués d'un point au côté, maladie qui leur vient des flegmes arrêtés, ils en sont avertis par des frissons, suivis d'un peu de chaleur qui se soutient avec de violentes convulsions de poitrine. C'est la maladie la plus commune, la plus fréquente, & la plutôt guérie par les remèdes ou la mort. Leur unique recours est à la pierre d'amiante qu'ils mettent sur l'endroit où ils sentent la douleur; elle attire ou fond sans doute l'humeur, comme elle dissipe les enflures. Depuis l'arrivée des Européens, ils se font saigner pour ces sortes d'attaques, & quelquefois aussi par précaution, ce qui leur épargne bien des accidens & des maladies.

La plupart de ces maux leur viennent du genre de vie irrégulier, que la Nature avare les force de mener. Car, en hiver, un homme entre dans une étuve transi de froid, au point de ne sentir ni

ses mains, ni son visage. Ensuite, lorsqu'il sue, il passera de son poêle à la bise glacée, presque demi-nu. S'il n'a rien à manger, il reste deux ou trois jours à jeun; & quand les provisions abondent au logis, son ventre ne désemplit jamais. S'il a chaud & soif, l'eau ne sera point assez froide pour lui, qu'il ne la mette à la glace; & comme il ne boit que lorsqu'il est extrêmement altéré, il s'étouffe à force d'eau. Aussi la plupart des maladies, & sur-tout les points de côté, ne les attaquent gueres qu'au cœur de l'hiver, quand ils sont dépourvus de vivres. D'ailleurs on ne peut jamais leur persuader de suer dans ces sortes de fluxions; au contraire, ils s'efforcent de se rafraîchir, en buvant à la glace : ainsi, le mal les a promptement emportés. Groënland.

M. Crantz place les funérailles après la médecine; si ce n'est pas l'ordre des matieres, c'est du moins l'ordre des choses. Dès qu'un Groënlandais, dit-il, est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits & se bottes, & on lui attache les jambes contre les hanches, sans doute, afin que son tombeau soit plus court. Aussi-tôt qu'il est mort, on jette ce qui touchoit à sa personne, de peur d'en contracter une contagion de malheur. Tous les gens de la même maison doivent aussi mettre dehors tous leurs effets, jusqu'au soir, où l'odeur du cadavre sera évaporée. Ensuite on Funérailles.

Groënland.

pleure le mort en silence pendant une heure, & l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison, mais par la fenêtre; & si c'est dans une tente, on l'enlève par une ouverture qu'on fait parderriere, en tirant une des peaux qui ferment l'enceinte de la tente. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, disant: *Pikserrukpok*, c'est-à-dire, *il n'y a plus rien à faire ici pour toi.* Cependant le tombeau qui, pour l'ordinaire, est de pierre, se prépare au loin & dans un endroit élevé. On met un peu de mousse sur la terre, au fond de la fosse, & pardessus la mousse on étend une peau. Le corps enveloppé, & cousu dans la plus belle pelisse du mort, est porté par son plus proche parent qui le charge sur son dos, ou le traîne par terre. On le descend dans la tombe, puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon verd, & pardessus on entasse de grosses pierres larges, pour garantir le corps des oiseaux & des renards. On met à côté de son tombeau, son kaiak, ses fleches & ses outils; ou si c'est une femme, on lui laisse son couteau & ses aiguilles. Car les morts auraient beaucoup de chagrin d'être privés de ces attirails, & le chagrin ne fait pas de bien à leur ame. D'ailleurs bien des gens pensent qu'on a besoin de ces ressources pour vivre dans l'autre monde. Ces gens-là mettent la tête d'un

chien fur le tombeau d'un enfant ; car l'ame d'un chien, difent-ils, fait trouver fon chemin partout, & ne manquera pas de montrer au pauvre enfant, qui ne fait rien, le chemin des ames. Mais depuis qu'on s'eft apperçu que les effets, qu'on mettait fur les tombeaux, avaient été volés, fans crainte de la vengeance des fpectres, ou des mânes des morts, quelques Groënlandais ont fupprimé ces fortes de préfens, ou d'offrandes. Cependant ils ne fe fervent point de ces effets, mais ils les vendent à d'autres qui n'ont aucun fcrupule de ce marché.

Un enfant à la mammelle, qui ne peut encore digérer que le lait, ni trouver une nourrice, eft enterré vif avec fa mere morte, ou peu de temps après elle, quand le pere n'a pas le moyen de le conferver, ni le cœur de le voir fouffrir plus long-temps. Quel tourment & quel horrible office pour un pere, d'enterrer ainfi fon propre fils tout vivant ! Mais il faut avoir eu un fils, il faut l'avoir perdu, pour fentir cette affreufe fituation. Une veuve qui fera déjà vieille, affligée & malade, fans enfans ni parens qui foient en état de la foutenir, eft enfévelie dès fon vivant, & l'on vous dit encore que c'eft un acte de pitié que d'épargner ainfi à cette malheureufe créature la peine de languir dans un lit de douleur, d'où elle n'a point d'efpérance de fe relever ; que c'eft

Groënland. soulager sa famille d'un fardeau trop onéreux à la tendresse même. Mais, dit M. Crantz, c'est plutôt avarice, insensibilité ; car on n'enterre pas de même un vieillard inutile, à moins qu'il n'ait point de parens, encore aime-t-on mieux le conduire dans quelque Isle déserte, où on l'abandonne à sa cruelle destinée. Triste & malheureuse condition de la vie sauvage, où la Nature force la pitié même à devenir féroce !

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi, retournent à la maison du deuil. Les hommes y sont assis dans un morne silence, les coudes appuyés sur leurs genoux, & la tête sur leurs mains : les femmes prosternées la face contre terre, pleurent & sanglottent à petit bruit. Le plus proche parent du mort prononce son éloge funèbre, ou une élégie qui contient les bonnes qualités de celui qu'on regrette. A chaque période ou strophe de sa chanson, l'assemblée l'interrompt par des pleurs & des lamentations éclatantes qui redoublent à la fin de l'éloge. Le gémissement des femmes, sur-tout, est d'un ton vraiment lugubre & touchant. Une pleureuse mene ce concert funèbre, qu'elle entrecoupe de temps-en-temps par quelques mots échappés à la douleur ; mais les hommes ne se font entendre que par des sanglots. Enfin le reste des provisions comestibles que le défunt a laissées, est

étalé ſur le plancher, & les gens du deuil s'en régalent. Ils répètent leurs viſites de condoléance durant une ſemaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres chez le mort. Sa veuve doit toujours porter ſes habits les plus vieux, déchirés & ſales ; jamais elle ne ſe lave ; elle ſe coupe les cheveux ou ne paroît qu'échevelé ; & , quand elle ſort, elle a toujours une coëffure de deuil. La maîtreſſe de la maiſo[illegible]qui reçoit les viſites, dit à tous ceux qui entrent : *celui que vous cherchez n'y eſt plus ; hélas ! il eſt allé trop loin* , & les pleurs recommencent : ces lamentations ſe renouvellent pour une demi-heure chaque jour, durant des ſemaines & quelquefois un an entier, ſelon l'âge qu'avait le défunt, ou l'importance dont il était à ſa famille. Quelquefois on va le pleurer ſur ſa tombe, & ſur-tout les femmes aiment à lui réitérer ces triſtes devoirs. Les hommes moins ſenſibles, ne portent gueres d'autres marques de deuil, que les cicatrices des bleſſures qu'ils ſe font quelquefois dans les premiers tranſports de la douleur, comme une preuve d'une affliction profonde, qui pénètre l'ame & le corps tout-à-la-fois.

Groënland.

Rien ne convient mieux, à la fin de cet article des funérailles, qu'une chanſon funèbre rapportée par M. Dalager, & prononcée par un pere, qui pleurait la mort de ſon fils. Heureux encore les

Groënland. peres qui peuvent parler, dans ces sortes d'afflictions!

« Malheur à moi, qui vois ta place accoutumée, & qui la trouve vide! Elles sont donc » perdues les peines de ta mere, pour sécher tes » vêtemens! Hélas! ma joie est tombée en tristesse; elle est tombée dans les cavernes des » montagnes. Autrefois, lorsque je revenais le » soir, je rentrais content; j'ouvrais mes faibles » yeux pour te voir, j'attendais ton retour. Ah! » quand tu partais, tu voguais, tu ramais avec » une vigueur qui défiait les jeunes & les vieux. » Jamais tu ne revenais de la mer les mains vides, » & ton kaiak rapportait toujours sa charge de » poules, ou de veaux. Ta mere allumait le feu, » dressait la chaudiere, & faisait bouillir la pêche » de tes mains. Ta mere étalait ton butin à tous » les conviés du voisinage, & j'en prenais aussi » ma portion. Tu voyais de loin le pavillon d'écarlate de la chaloupe, & tu criais de joie, » voilà le marchand qui vient. Tu sautais aussitôt à son bord, & ta main s'emparait du gouvernail de sa chaloupe. Tu montrais ta pêche, » & ta mere en séparait la graisse. Tu recevais » des chemises de lin & des lames de fer, pour » le prix du fruit de tes harpons & de tes fleches. » Mais à présent, hélas! tout est perdu. Ah! quand » je pense à toi, mes entrailles s'émeuvent au-

» dedans de moi. Oh ! si je pouvais pleurer comme » les autres, du moins je soulagerais ma peine. » Eh ! qu'ai-je à souhaiter désormais en ce monde ? » La mort est ce qu'il y a de plus desirable pour » moi. Mais si je mourais, qui prendrait soin de » ma femme & de nos autres enfans ? Je vivrai » donc encore un peu de temps, mais privé de » tout ce qui réjouit & console l'homme sur la » terre. »





CHAPITRE IV.

Annales, ou Histoire civile du Groënland.

Groënland.

QUE PEUT-ON SAVOIR de l'histoire d'un pays où l'on ne trouve aucune tradition, soit orale, soit écrite, ni le moindre monument qui nous atteste les événemens qui s'y sont passés? Quand même un peuple, aussi sauvage que le sont les Groënlandais, aurait conservé quelque mémoire des temps reculés, devrait-on s'y fier, après les fables & les erreurs grossieres qui cachent l'origine & décèlent l'enfance des Nations les plus policées? Mais si les habitans d'un pays ignorent eux-mêmes leur propre histoire, peut-on écouter ce qu'en débitent des étrangers qui s'y sont établis par la conquête, & qui certainement dans des siécles de ténèbres & de guerre, n'ont eu ni le loisir, ni la pensée de recueillir des faits pour la postérité? Lorsque l'Europe, mais sur-tout la Norwège, n'a que du faux merveilleux à nous offrir sur ses commencemens, en sera-t-elle plus croyable, quand elle parlera d'un temps & d'un pays encore plus faits pour l'oubli? Cependant comme il est certain qu'on trouve au Groënland des ruines & des vestiges d'anciennes habitations, dont l'éta-

bliſſement & la chûte n'ont point d'époques fixes dans l'hiſtoire, & qu'il eſt néceſſaire de donner à ces monumens quelque origine, il faut toujours en admettre une traditionnelle, avant de découvrir la véritable. Ainſi, l'on peut ſuivre pour l'Hiſtoire du Groënland, ce qu'en rapporte M. Mallet dans ſon *Introduction à l'Hiſtoire du Danemarck*. C'eſt un Ecrivain judicieux, après lequel on ne doit pas rougir de marcher dans l'incertitude, juſqu'à ce que le temps ait fourni des moyens d'éclaircir ce qu'il nous a tranſmis, ſur la foi des meilleurs guides dans les antiquités du Nord.

Groënland.

« Environ un ſiécle après la découverte de » l'Iſlande, un Seigneur Norwégien, nommé *Tor-* » *wald*, étant exilé de ſon pays pour avoir tué » quelqu'un en duel, ſe retira en Iſlande avec » ſon fils *Eric*, ſurnommé le *Roux*. *Torwald* » étant mort dans cette iſle, ſon fils ne tarda » gueres à ſe voir obligé d'en ſortir, pour une » raiſon ſemblable à celle qui avait fait bannir ſon » pere de Norwège; ne ſachant donc où ſe ré- » fugier, la néceſſité le détermina à tenter la dé- » couverte d'une côte qu'un autre marinier Nor- » wégien avait apperçue au Nord de l'Iſlande. » Cette tentative fut heureuſe; il découvrit bien- » tôt le pays qu'il cherchait, & y aborda en 982. » Il s'établit d'abord dans une petite iſle que for-

Découverte du Groënland par les Norwégiens.

Groënland.

» mait un détroit qu'il appella de son nom *Eric-Sund*, & il y passa l'hiver. Au printemps, il » alla reconnaitre la terre ferme, & l'ayant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui » donna le nom de *Groënlande* ou de *Terre verte*, » qu'elle porte encore aujourd'hui. Après un séjour de quelques années, il repassa en Islande, » où il persuada à plusieurs personnes d'aller s'établir dans le pays qu'il avait découvert. Il leur » en parla comme d'une terre abondante en excellens pâturages, en côtes poissonneuses, en » pelleteries & en gibier. De retour avec ses Islandais, il s'appliqua à faire fleurir cette colonie » encore faible & naissante.

» Quelques années après, *Leif*, fils d'*Eric*, ayant » fait un voyage en Norwège, y fut reçu favorablement du Roi *Olaüs Tryggueson*, à qui il peignit la Groënlande des couleurs les plus avantageuses. *Olaüs* venait de se faire chrétien, & » était animé du zèle le plus ardent pour répandre dans le Nord la religion qu'il avait embrassée. Il retint *Leif* à sa cour pendant l'hiver, » & fit si bien qu'il lui persuada de se faire baptiser. Au printemps, il le renvoya en Groënlande accompagné d'un prêtre qui devait l'affermir dans la foi, & tâcher de la faire recevoir à » la nouvelle Nation. *Eric* fut d'abord très-offensé » de ce que son fils avait abjuré le culte de ses

» peres; mais il s'appaisa enfin, & le Missionnaire, » aidé de *Leif*, ne tarda pas même à l'amener » avec toute la colonie à la connoissance du vrai » Dieu. Avant la fin du dixieme siécle, il y eut » déjà des Eglises en Groëlande : on érigea » même un évêché dans la nouvelle ville de » *Garde*, la principale du pays, & où les Nor-» wégiens allerent long-temps commercer. Peu » de temps après, les Groënlandais se multipliant, » on fonda une autre petite ville nommée *Albe*, » & un cloître à l'honneur de saint Thomas. Les » Groënlandais reconnaissaient les Rois de Nor-» wège pour leurs Souverains, & leur payaient » un tribut annuel dont ils voulurent inutilement » s'affranchir en 1261. Cette colonie subsista dans » cet état jusques vers l'an 1348, époque d'une » contagion furieuse connue sous le nom de *mort* » *noire*, qui fit de grands ravages dans tout le » Nord. Depuis ce temps-là, la colonie de *Garde*, » celle d'*Albe*, & tous les établissemens formés par » les Norvwégiens sur la côte orientale de la » Groënlande, ont été si fort oubliés & négligés, » qu'on en ignore entièrement le sort actuel. » Tous les efforts qu'on a faits pour les retrou-» ver, n'ont abouti qu'à la découverte de la côte » de l'Ouest, où les Danois ont établi dans ce » siécle quatre nouvelles colonies. Les chroniques » Islandaises témoignent unanimement que les an-

Groënland.

Groënland.

» ciens Norwégiens avaient aussi formé des éta» blissemens sur cette côte de l'Ouest ; mais » comme on ne les retrouvait point, leur auto» rité paraissait suspecte à bien des gens. Enfin il » a fallu leur rendre toute la confiance qu'on » voulait leur ôter, & convenir de la bonne foi » & de l'exactitude de leurs auteurs. Il n'y a pas » long-temps que les Missionnaires Danois ont » retrouvé, le long de cette côte, des ruines » de grandes maisons de pierres, d'Eglises bâties » en forme de croix, de morceaux de cloches » cassées ; ils ont découvert que les Sauvages du » pays avaient conservé un souvenir très-distinct » de ces anciens Norwégiens, des lieux qu'ils » habitaient, de leurs coutumes, des démêlés de » leurs ancêtres avec eux, de la guerre qu'ils » leur firent, qui ne finit que par la destruction » de ces étrangers. »

Comme M. Mallet renvoie ici à la relation de M. Egède, la plus authentique que nous ayons sur le Groënland depuis un certain temps, il est juste de reprendre les traces de ce guide, pour reconnaitre les monumens de la découverte & de l'établissement des Norwégiens. Peu de temps après leur arrivée, nous dit ce Missionnaire, ils rencontrerent, dans la partie occidentale du Groënland, un peuple sauvage qui devait tirer son origine des Américains, comme on le con-

jecture

jecture par le caractere, la maniere de vivre & l'habillement des peuples situés au Nord de la baie d'Hudson. On suppose que ceux-ci, qui ne different en rien des Groënlandais, auront avancé du Nord au Sud, où ils ont dû rencontrer les Norwégiens. Ainsi, le Groënland aurait été peuplé successivement par les Américains & les Européens. Quoi qu'il en soit, on ignore les causes de la ruine des colonies de Norwège. On veut que la navigation ait été interrompue entre la Norwège & le Groënland, par les périls & les obstacles dont la mer a couvert l'espace qui sépare ces terres. On ajoute que Marguerite, qui fut à-la-fois reine de Danemarck & de Norwège, vers l'an 1380, gêna d'abord le commerce du Groënland; que, n'ayant pas reçu les tributs qu'elle en attendait, elle en arrêta la navigation par des peines rigoureuses contre ceux qui l'entreprendraient sans sa permission, & qu'enfin tous les voyages en cette terre, proscrite à tant de titres, cesserent insensiblement par les guerres qui s'éleverent entre le Danemack & la Suède, à la fin du quatorzieme siécle. Dans le quinzieme, les *Skrællingers*, ou Sauvages du Groënland, désolerent la colonie occidentale des Norwégiens, qui contenait, dit-on, quatre Eglises & près de cent villages ou habitations. Quand ceux de la colonie orientale vinrent pour repousser les Sau-

Groënland.

Groënland. vages, ils ne trouverent, dans le pays dépeuplé, que du bétail, c'eſt-à-dire, des bœufs & des brebis errans dans les campagnes, s'il eſt vrai que ces animaux aient pu vivre en un climat ſi froid, où l'on n'oſe pas en tranſporter aujourd'hui. Mais qu'eſt devenue cette colonie orientale, où l'on comptait juſqu'à douze Egliſes paroiſſiales & 190 habitations ou villages? Peut-être la mer aura-t-elle ſubmergé tout-à-coup ces édifices & ces plantations; ou bien détournant vers cette côte le cours des glaces, qui paſſent entre le Spitzberg & le Groënland, aura-t-elle rendu ce pays inabordable par l'orient. Il eſt probable que la Nature y a fait elle-même une révolution qui aura rompu tous les liens & les moyens politiques de communication entre ces colonies & leur métropole. Voici tout ce qu'on rapporte au ſujet de cette colonie orientale.

Un Evêque d'Iſlande, vers le milieu du ſeizieme ſiécle, pouſſé par la tempête à l'Eſt du Groënland, vit, dit-il, ſur le rivage, les habitans conduire leurs brebis & leurs agneaux. Mais comme c'était le ſoir, & que le vent le ramena tout-à-coup vers ſon iſle, on ne peut gueres compter ſur ce témoignage. Un négociant de Hambourg, qui, pour avoir été jetté trois fois ſur les côtes du Groënland, fut ſurnommé le Groënlandais, dit qu'une fois ayant ancré dans une iſle

déserte à la côte orientale de ce pays, il avait vu delà plusieurs isles habitées; & que, s'étant approché d'une habitation, il y avait trouvé l'attirail d'un bateau, & le cadavre d'un homme étendu la face contre terre, enveloppé dans ses habillemens, partie de drap & partie de cuir, avec un vieux couteau à ses côtés, que le Hambourgeois emporta en Islande par curiosité.

Groënland.

Ajoutons à ces notices, ce que M. Crantz a recueilli dans les meilleurs Auteurs qui aient parlé du Groënland. L'un des plus consultés est *Torfæus*, Historiographe du Roi de Danemarck. C'est un Islandais, auteur d'un ouvrage, intitulé: *l'ancienne Groënlande, Grælandia antiqua*. Quoiqu'il ne rapporte que des choses incertaines sur la côte orientale du Groënland, on doit les conserver, en attendant qu'elles soient démenties ou vérifiées par l'observation & par des mémoires plus authentiques des Voyageurs. Cet Historien a suivi, pour la description de cette côte inconnue, *Yvar-Beer*, qui fut grand justicier de l'Evêque du Groënland dans le quatorzieme siécle. Cet Auteur divise le vieux Groënland par le promontoire de *Herjolfs*, qui sépare cette côte orientale en deux parties. Ce Géographe place ce Cap au soixante-troisieme degré, & la carte de M. Crantz au soixante-cinquieme. Thorlak, Evêque d'Islande, au dix-septieme siécle, dit que, sous ce promontoire,

Côte orientale du Groënland.

Groënland.

on trouve au Nord la baie de *Skagá-Fiord*, dont l'entrée est comme fermée par un banc de sable, mais qui laisse passage aux vaisseaux, & même aux baleines dans les hautes marées. Plus au Nord-Est, on place la baie appellée *Ollum-Lengri*, si longue qu'on n'en connaît pas la fin : en sorte qu'on soupçonne que ce peut être un détroit qui rend à la baie de Disko. Celle d'*Ollum-Lengri* est parsemée de petites isles, ou de marais & de plaines couvertes de verdure. *Torfæus* dit qu'elle est située au soixante-sixieme degré. Au-delà sont des déserts qu'on appelle *Obygder*, précédés au Sud par la baie de *Funkabuder*. Derriere celle-ci, s'élèvent à l'Ouest dans les terres deux montagnes, dont l'une s'appelle *Blaaserken*, c'est-à-dire, *chemise bleue*, à cause de la couleur de ses glaces ; & l'autre *Huit-serken*, *chemise blanche*, parce que la glace en paraît moins foncée & plus claire ; soit que cette différence vienne de la réflexion de la lumiere, ou de ce qu'une de ces montagnes est couverte de glace, & l'autre de neige. Mais il faut bien constater leur existence, avant de discuter leurs propriétés accidentelles. Quand un vaisseau se trouve à moitié chemin, entre le Cap *Snæfels* sur la côte occidentale de l'Islande & le Promontoire de *Herjolfs* sur la côte Orientale du Groënland, séparés par une distance de cent vingt lieues, on peut voir en

même-temps les montagnes de glace de ces deux régions. Groënland.

En descendant du cap de Herjolfs à celui des Etats, on rencontre beaucoup d'isles, dont la plus considérable est celle de *Kétil*, remarquable autrefois, dit-on, par un cloître de moines de saint Augustin, & par deux paroisses. Ensuite vient l'*isle des Corbeaux*, où étaient des religieuses de saint Olaüs. Plus bas au Sud, on passe devant l'isle de *Rinsey*, où se trouvent quantité de rennes, & du marbre bâtard, dont les Groënlandais font des vases, ou cuves, qui contiennent jusqu'à dix ou douze tonnes; celles-ci sont d'une mesure, ou grandeur, qu'on ne définit pas. De cette description géographique, informe, incertaine, & fort contestée entre les Ecrivains qui traitent de l'ancien Groënland, il résulte que les habitations, ou colonies des Norwégiens, s'étendaient jusqu'au soixante-cinquieme degré de latitude, soit à l'Orient, soit à l'Occident.

Torfæus dit, d'après un ancien livre Islandais du douzieme siécle, que le froid n'est pas aussi vif au Groënland, du moins sur la côte Orientale, qu'en Islande & en Norwège; mais que les orages y sont plus violens, quoiqu'assez rares & peu dangereux. Cependant la Peyrere, qui fut Secrétaire d'un Ambassadeur de France dans les Cours du Nord, & qui adressa, en 1645, à M. de la

Groënland. Motte-le-Vayer une relation du Groënland, rapporte, d'après des annales Danoises, qu'en 1308, il y eut au Groënland un orage dans lequel une Eglise fut brûlée par le feu du ciel ; & que ce tonnerre fut suivi d'une tempête qui renversa les sommets de plusieurs rochers, d'où elle fit voler au loin, comme une pluie de cendre. A cet événement succéda l'hiver le plus froid qu'on eût encore vu, de sorte que la glace ne dégela point de toute l'année.

Du reste, il n'y a point d'accord dans les descriptions qu'on nous donne des productions & de la fécondité du vieux Groënland, ni de liaison & de suite dans les faits qui composent l'histoire des colonies de la Norwège, établies en ce pays. On y voit que la Religion chrétienne y eut un Évêque dès le douzieme siécle, & cet Évêque, des droits temporels, qui occasionnerent le meurtre d'un Seigneur tué par un autre dans un cimetiere : voici le fait en abrégé. Un Norwégien de considération, qui s'appellait *Arnbiœrn*, accompagnant le premier Evêque envoyé de la Norwège au Groënland, fut jetté par la tempête avec deux vaisseaux, fort loin de cette terre, & ne reparut plus. Quelque temps après, on trouva sur la côte, un vaisseau qui avait fait naufrage. L'Evêque en donna la cargaison à celui qui l'avait découvert, & appropria le vaisseau à l'Eglise.

Groënland.

Dans la ſuite, *Auſur*, neveu d'*Arnbiærn*, vint au Groënland, redemander les effets & le vaiſſeau de ſon oncle. *Einar*, arriere-petit-fils de *Leif*, fils de cet *Eric* qui avait découvert le Groënland; *Einar* qui avait juré de protéger le patrimoine de l'Egliſe, refuſa à *Auſur* l'héritage d'*Arnbiærn*. Le neveu ſe vengea de ce refus, en faiſant périr le vaiſſeau qu'il redemandait. *Einar*, provoqué par les reproches que lui faiſait l'Evêque, d'avoir trahi ſon ferment, en laiſſant violer les droits de l'Egliſe, un jour qu'il ſortait de l'Office Divin avec *Auſur*, qui ne ſe défiait de rien, l'aſſaſſina d'un coup de hache. Le meurtrier fut tué par les vengeurs d'*Auſur*. Guerre entre deux partis ſoulevés par la haine de deux familles; beaucoup de ſang verſé de part & d'autre, mais ſur-tout du côté de la faction d'*Auſur*. Enfin la paix fut faite, à condition que *Sok*, pere d'*Einar*, paierait en argent le ſurplus des hommes tués dans la faction oppoſée à ſon fils.

Torfæus, qui rapporte ce fait, donne enſuite une liſte de dix Evêques du Groënland, qui ſe ſuccéderent depuis l'an 1121, juſqu'à l'année 1345. Le Baron de Holberg, dans ſon *Hiſtoire du Danemarck*, en ajoute ſept autres, depuis cette derniere époque, juſqu'à l'an 1408.

Origine des *Skrællings*, ou des habitans actuels du Groënland.

M. Crantz abandonne ici les ramas informes des Hiſtoriens du Groënland, pour chercher l'ori-

Groënland.

gine des habitans actuels de cette région. Il va d'abord dans la *Winlande*, qui fut découverte par les Norvégiens, à-peu-près dans le même-temps que le Groënland, & cette Winlande, dit-il, ne peut être que la côte de Labrador, ou l'Isle de Terre-Neuve en Amérique. C'est de-là, vraisemblablement, ou du Canada, que les *Skrælings*, ou la race des Sauvages actuels, entrerent dans le Groënland, vers le quatorzieme siécle. Car ces Sauvages ne pouvaient venir de l'Europe, à moins que ce ne fût par la Nouvelle-Zemble, ou par le Spitzberg. Mais depuis les découvertes qu'on a faites sur la mer glaciale, on sait que ces terres ne sont point contigues avec le Groënland. Il aurait donc fallu, pour passer de la Zemble, ou du Spitzberg, à la côte orientale du Groënland, traverser un grand espace de la mer glaciale sur de petits canots, ou faire à pied, ce long chemin de glace. D'ailleurs il n'y a pas autant de ressemblance entre la Nation Groënlandaise & les Samoyèdes, ou les Ostiaques, qui habitent sur les côtes du Nord & du Nord-Est de la mer glaciale, qu'on en trouve entre ce même Peuple & les Kalmoucs, les Tonguses & les Kamschadales situés au Nord-Est de la Tartarie. C'est vraisemblablement de ces derniers pays, que les Peuples, de qui descendent les Groënlandais, seront entrés dans l'Amérique,

poussés les uns par les autres. Car l'Amérique est si voisine du Kamschatka, que vers le soixante-sixieme degré, l'on n'a qu'un très petit détroit à franchir de l'une à l'autre. En Amérique, ces Tartares auront couru d'Isle en Isle, jusqu'au détroit de Davis, d'où le hazard les aura portés au Groënland. M. Crantz cite, à l'appui de cette conjecture, le témoignage d'un Missionnaire de la Congrégation des Freres Moraves. Cet homme, très-instruit de la langue Groënlandaise, fit en 1764, un voyage à la terre de Labrador, sous la protection de M. Hugues *Pallisèr*, Gouverneur de Terre-Neuve. Il rencontra le 4 Septembre, environ deux cens Sauvages, dont un le reçut d'abord assez mal. Mais quand il se fut apperçu que le Missionnaire avait l'habillement du Pays, & qu'il en parlait la langue, il appella les autres Sauvages, en leur disant : *c'est un de nos amis*. Ils le conduisirent dans leurs cabanes, & le comblerent d'amitiés, quoique les Européens l'eussent averti qu'il y aurait du risque pour sa vie, à s'exposer seul parmi les Sauvages. L'année suivante, ce Missionnaire retourna chez eux avec M. *Drachart*, l'un de ses confreres, qui possédait encore mieux que lui la langue du Groënland. Ces deux Européens vérifierent que ce langage ne différait pas plus de celui des Américains, que les dialectes Groënlandais du Sud

Groënland.

Groënland.

& du Nord, ne different l'un de l'autre; or ce n'est pas une différence aussi grande qu'entre le haut & le bas Allemand.

M. Crantz ne dissimule pas qu'il y a de fortes objections à faire contre l'hypothèse, qui suppose que les Norwégiens auront été chassés du Groënland par les Sauvages *Skrœlings*, comme si cette petite Nation foible & timide, après avoir fui de l'Amérique devant tous ses ennemis, avait pu vaincre les Norwégiens, ces braves enfans des conquérans de l'Europe entiere. Mais il répond que les Colonies de la Norwège établies au Groënland, auront moins été dépeuplées par l'incursion des Sauvages du Nord, que par cette terrible *peste noire* qui ravagea toute l'Europe en 1350, & que les Norwégiens eux-mêmes porterent à leur Colonie du Groënland. Cette épidémie attaqua, dit-on, non-seulement les hommes & les animaux, mais jusqu'à la racine des plantes. Cependant prenons garde qu'on ne confonde ici le ravage de cette peste, avec le rude hiver de 1309, dont nous avons parlé plus haut, d'après la relation de la Peyrere, & qui dut faire périr tous les arbres. Quoi qu'il en soit des suites de ces deux fléaux séparés ou confondus, la mortalité diminua considérablement la population des Colonies Norwégiennes, & les affaiblit sans doute au point que le peu de monde qui leur restait,

fut obligé de céder le terrain aux Sauvages, & de se retirer des côtes de l'Ouest à celles de l'Orient. Car *Yvar-Beer*, cet homme de loi, qui écrivait au quatorzieme siécle, terminait sa relation du Groënland par ces mots: « toute la côte » occidentale est maintenant occupée par les » *Skrællings.* » Ainsi, les Colonies Norwégiennes, d'ailleurs abandonnées de leur Métropole, furent détruites par la famine & les Sauvages, ou réduites à s'incorporer avec des Nationaux, issus ou venus de l'Amérique. Peut-être aussi se réfugierent-elles dans des montagnes & des Isles, pour y repasser de l'état social des Peuples civilisés, à la misere & l'indépendance d'une vie sauvage. Groënland.

L'histoire ne peut suivre les traces de ces Colonies perdues ou dispersées, qu'à la foible lumiere, qu'on tire avec peine, des courses & des récits des Sauvages eux-mêmes. M. Crantz a recueilli quelques-unes de leurs relations, qui peuvent exercer l'esprit de conjecture, au défaut de matériaux plus authentiques.

Un Groënlandais, appellé *Kojake*, qui habitait à soixante lieues du *Cap-des-Etats*, sur la côte orientale, vint en 1752, voir quelques-uns de ses parens établis à *New-Hernhut*, maison des Freres Moraves, située à Balls'river. Cet homme raconta qu'il avait logé chez lui l'hiver précédent,

Groënland. deux Groënlandais, qui avaient fait, avec un troisieme, une excursion, ou un voyage de trois ans sur cette côte orientale. Ils s'étaient avancés jusqu'à un horizon que le soleil ne quittait point aux grands jours de l'été, éclairant même à minuit le sommet des montagnes; ce qui désigne le soixante-sixieme degré de latitude. En route, ils avaient été souvent obligés de mettre leur tente & leur canot sur un traîneau, qu'ils faisaient tirer par des chiens; ils côtoyaient toujours la terre, où la glace moins forte que sur mer, fondait plus vîte au soleil, & tombant dans les courans, allait former sur les eaux une barriere impénétrable. Les habitans de ces bords sont plus gros que ceux de l'Ouest; du reste ils ont les cheveux noirs, de longues barbes, & le teint à-peu-près comme les Groënlandais, dont ils parlent la langue, en l'articulant d'un ton voisin du chant. Ce Peuple est nombreux, & paraît doux. Mais les Voyageurs, dont on rapporte le récit, n'oserent pas entrer dans une baie assez belle, par la crainte des anthropophages qui l'habitaient. De tout temps les Groënlandais ont imaginé qu'il y avait de ces sortes d'hommes, sur la côte inconnue de leur pays. « Au commencement, dit Kojake, ils mangerent de la chair humaine, dans une famine » extraordinaire, occasionnée par un hiver ex» cessivement rigoureux. Quand ils en eurent goûté,

Groënland.

» bientôt ils s'en firent une habitude ; en sorte » qu'ils gardent de cette chair coupée en morceaux dans leurs provisions, & qu'ils la mangent comme la chair de veau marin, c'est-à-dire, crûe, & souvent corrompue par la gelée. » Mais ils ont l'attention de ne tuer, pour leur » nourriture, que des vieillards & de jeunes orphelins, parce qu'ils sont inutiles, épargnant » préférablement leurs chiens, dont ils tirent de » grands services. Ils sont vêtus de peaux, mais » grossierement jointes, faute d'aiguilles, car ils » n'ont pas de fer ; aussi sont-ils bien contens » quand ils trouvent quelques clous dans les planches & les bois flottans, que le naufrage ou les » courans jettent sur leurs rivages. Jamais ils n'ont » vu de vaisseaux, & leurs bateaux ne vont point » à la voile. »

Un Facteur des Colonies Danoises m'a fait, dit M. Crantz, le récit suivant, au sujet des habitans de la côte orientale. En 1757, un Groënlandais du Sud, nous rapporta qu'il tenait de quelques personnes du pays, qui avaient voyagé vers l'Orient, qu'on y trouvait dans une baie, entre des montagnes, un Peuple qui tous les printemps venait sur la côte. Il est si nombreux, & d'ailleurs si cruel, qu'à son approche, tous les Groënlandais fuient dans des Isles sur leurs canots. Ce peuple, qui ne peut les suivre, faute de

Groënland.

bateaux, leur décoche une grêle de fleches (car il marche toujours le carquois sur le dos) & ruinant leurs habitations, il emporte dans ses montagnes tout ce qu'il a pillé.

Si l'on pouvait ajouter quelque confiance à ces récits, qui sont évidemment exagérés par ces frayeurs populaires si naturelles à l'esprit humain, il y aurait lieu de conjecturer que tous ces Peuples sauvages, qu'on prétend avoir trouvés sur la côte orientale du Groënland, descendent des restes & des débris des Colonies Norwégiennes, qui ont conservé une haine héréditaire contre les Indigènes.

Un autre Facteur, très-curieux d'interroger les Groënlandais sur la nature de leur pays, & capable de réduire aux justes bornes de la vraisemblance, toutes les descriptions fabuleuses & contradictoires, m'a raconté, dit encore M. Crantz, les particularités qu'on va lire.

Les Groënlandais occidentaux qui doublent le Cap des Etats, sont arrêtés au bout de quelques jours de navigation, par un golfe si rempli de glaces, que, jointes au courant qui les entraîne dans la mer, elles empêchent les bateaux d'aller plus avant. « J'ai des raisons de croire, (c'est le » Facteur qui parle) que ce golfe rend dans le » Détroit de Frobisher, qui, après avoir été jadis » navigable, s'est trouvé depuis un temps immé-

» morial, entierement fermé par les glaces. Ce » détroit peut avoir environ cent ou cent vingt » lieues de longueur. » Au-dessus est le vieux Groënland, ce pays perdu, qui ne vaut peut-être pas la peine d'être retrouvé. En 1751, deux Groënlandais passerent le golfe des glaces, & le repasserent. Pendant les années 1756, 58, 60 & 61, quelques habitans de la côte orientale vinrent jusqu'au Cap des Etats, pour trafiquer avec ceux de l'Ouest. Ils sont trois mois à venir, & s'en retournent peu de jours après, pourvus de ce qui leur manquait. Les Groënlandais du Cap des Etats, disent que ce peuple doit venir de bien loin, & ils l'appellent *North-landais*, ou Septentrional, pour le distinguer d'eux-mêmes qui se nomment *Sud-landais*, ou Méridionaux. Ce sont des sauvages sans culture ni morale, auprès desquels les Groënlandais de l'Ouest se regardent comme un peuple policé. Mais ils n'ont jamais entendu parler des Norwégiens, ni de leurs Eglises, ni de leurs colonies; c'est qu'ils n'habitent que des Isles, où ils sont bloqués par les glaces. Cependant ils n'ont point vu de glaces flottantes depuis trois ou quatre ans. Ils en sont plus étonnés que nous, qui n'en avons point eu depuis 1756 jusqu'en 1762. Mais la mer leur a charié beaucoup plus de bois flottant qu'à l'ordinaire. Ce peuple ne demande que du fer &

Groënland.

des os. C'eſt pour en avoir qu'ils entreprennent depuis dix ans des voyages très-périlleux. Ils apportent des peaux de renard, de veau marin, des cuirs, des chaudieres de marbre, qu'ils donnent ſans compter, comme ils prennent ce qu'on leur rend en échange, regardant avec curioſité le linge, les étoffes de laine ou d'autres marchandiſes étrangeres; mais ſans paraître s'en ſoucier.

Voilà tout ce qu'on a pu recueillir de plus certain, ou de moins fabuleux ſur la côte orientale de Groënland. Que n'a-t-on pas fait pour la retrouver? Frédéric II, Roi de Danemarck, après un ſiécle d'interruption de toute eſpèce de commerce ou de voyage au Groënland, y envoya en 1758, le fameux navigateur *Heinſon*, qui découvrit à la vétité ce pays, mais de loin, & ſans y aborder, quoique la ſaiſon fût belle & le vent favorable. Un rocher magnétique, dit-il, caché ſous les eaux, d'autres diſent le *Remora*, arrêta ſon vaiſſeau tout-à-coup, & l'empêcha d'aller plus avant. Mais le véritable *Remora* fut la crainte des glaces, ou la force du courant qui le repouſſerent, & le deſir de revoir ſa patrie, fut ſans doute l'*Aimant*, qui l'attira en arriere.

Martin Frobisher, qui retourna pour la ſeconde fois au Groënland en 1578, n'y put, dit-on, retrouver le détroit qu'il y avait découvert deux ans

ans auparavant, & qui portait son nom. Cependant il en fut dédommagé par la découverte d'un autre. Mais ce nouveau détroit est-il dans la baie d'Hudson, ou bien entre l'Isle de Terre-Neuve & le continent de Labrador, ou dans le Groënland? C'est ce qu'on ne peut déterminer par la carte de sa route, où les latitudes sont très-confusément marquées. Ses relations d'ailleurs présentent des faits si peu compatibles & si mal liés, qu'elles jettent à tout moment le lecteur bien loin du Groënland, où elles prétendent l'attacher.

Groënland.

On a tenté, sous le regne de Christian IV, Roi de Danemarck, jusqu'à cinq voyages au Groënland. En 1605, l'Amiral Danois *Lindenow*, ayant fait voile vers cette terre perdue, ancra d'abord à la côte orientale, d'où il enleva deux habitans sur son bord. Jean *Knigth*, navigateur Anglais, parti sur un vuisseau Danois, monta jusqu'au détroit de Davis, où il trouva des hommes plus sauvages que ceux de l'Orient. Il en fit prendre quatre des mieux faits. L'un de ces malheureux devint si enragé de se voir pris, dit la Peyrere, que les Danois ne le pouvant traîner, l'assommerent à coups de crosse de mousquet, ce qui fit peur aux autres trois, qui se laisserent emmener. L'année suivante, *Lindenow*, retourna du Danemarck, au détroit de Davis,

Groënland. avec les trois sauvages qu'avait pris Jean *Knight*. Dans le premier endroit où il aborda, les habitans n'oserent pas s'aboucher avec les gens de son vaisseau. Dans un second mouillage, les sauvages se mirent en posture de défense. Il prit encore terre en un troisieme endroit de la même côte, & l'un de ses gens ayant tenté de descendre pour attirer les sauvages par des présens, ils le tuerent & le mirent en pièces à coups de couteau, pour se venger de la mort d'un des quatre qu'on avait enlevés l'année précédente.

Les Groënlandais amenés à Copenhague sur les deux vaisseaux expédiés en 1605, eurent le sort le plus déplorable. Deux y périrent de chagrin, après avoir tenté de s'enfuir sur des canots dans leur pays, vers lequel ils tournaient sans cesse des regards tristes & languissans, avec de profonds soupirs. Deux autres prirent aussi la fuite; on en rattrapa un qui fut ramené à Copenhague. On remarqua qu'il pleurait amèrement toutes les fois qu'il voyait un enfant dans les bras de sa mere; d'où l'on augura qu'il devait avoir lui-même une femme & des enfans, quand il fut enlevé de son pays. Deux de ces sauvages vécurent dix ou douze ans avec les Danois, qui les employérent à la pêche des perles dans le Jutland. L'un mourut de froid dans cet exercice, & l'autre de chagrin d'avoir perdu son compagnon.

Groënland.

En 1636, une Compagnie de Marchands de Copenhague, équipa deux vaisseaux pour le Groënland. Ils y enleverent encore deux sauvages. Quand on fut en pleine mer pour s'en retourner, on voulut les laisser aller sur le tillac; ces malheureux se jetterent dans l'eau, & probablement se noyerent, en voulant regagner les bords de leur terre natale. Ces mêmes vaisseaux revinrent chargés d'un sable qu'on avait pris pour de l'or, à la couleur & au poids. Mais ce sable mis au creuset par les Orfévres de Copenhague, n'étant trouvé bon à rien, fut jetté dans la mer; & le Capitaine qui en avait fait charger les vaisseaux, tomba dans la disgrace du Grand-Maître du Royaume, qui était à la tête de l'entreprise, & il mourut de chagrin. Après neuf ou dix voyages faits depuis le commencement du dix-septieme siécle, jusqu'en 1764, pour découvrir le Groënland, en tout ou en partie, & pour y former des établissemens, les Danois se dégoûterent de ces tentatives inutiles, & ne penserent plus à cette terre ingrate qui semblait se dérober à leurs poursuites.

Enfin M. Egède, Pasteur de Vogen, poussé par un zèle de religion, plus fort & plus puissant que la cupidité, ramena les vues du Ministere de Danemarck vers ce pays, qui présentait à la Couronne une branche de Commerce à établir,

Groenland.

& au Missionnaire des ames à conquérir. Il faut entendre parler ce religieux Pasteur, pour mieux juger du mérite de son entreprise, par les motifs, les obstacles & les moyens qui servirent à en rehausser le prix & l'importance.



CHAPITRE V.

Premiers Etablissemens DANOIS dans le Groënland.

Groënland.

« J'ÉCRIVIS, en 1709, dit M. Egède, à un » de mes parens de Berghen, qui avait navigé dans » le Groënland, pour lui demander des éclair- » cissemens sur ce pays. Il me répondit que dans » le Groënland qu'on appellait Méridional, & qui » était connu depuis le soixantieme degré de lati- » tude jusqu'au soixante-&-quatorzieme on voyait » des hommes sauvages ; & que pour la partie » Orientale, où s'était anciennement établies des » Colonies Norwégiennes, on ne pouvait plus » en avoir connaissance, à cause des glaces » flottantes qui défendaient l'approche des côtes. »

» Cette réponse me toucha. D'un côté, je » voyais des sauvages à éclairer, des Norwégiens » à conserver, soit au Christianisme, soit à la » patrie ; & de l'autre j'étais chargé non-seule- » ment du soin d'une Paroisse, mais d'une femme » & d'un enfant. Je ne savais à quoi me résoudre, » incertain & flottant entre le bien de la reli- » gion qui m'appellait au loin, & les cris de la

Groënland.

» Nature, qui me retenait au sein de ma famille. » Je restai dans cette perplexité jusqu'en 1710, » où je me déterminai à dresser un plan pour la » conversion & l'instruction des Groënlandais. Je » l'envoyai, dans un Mémoire, à l'Evêque de » Berghen, parce que c'était le port de Norwège » d'où partaient les navires destinés pour le Com- » merce du Groënland.

» Ce Prélat octogénaire, me répondit qu'il » avait envoyé mon Mémoire à la Cour. Du reste » en louant mon projet, il me disait: comme vous » voulez quitter votre Cure, pour aller vous- » même instruire dans la Religion Chrétienne les » peuples du Groënland, je ne vois pas comment » la chose pourrait réussir, puisque ces barbares » ont une langue particuliere que nous n'enten- » dons point, & qu'ils n'entendent point la nôtre. » Jesus-Christ n'envoya ses Apôtres dans tout le » monde pour instruire les peuples, qu'après » leur avoir communiqué le don des langues.

» L'Evêque de Drontheim, à qui j'avais aussi » communiqué mon plan, parce que j'étais son » diocésain, me répondit en 1711 : il y a eu au- » trefois des Evêques dans le Groënland, qui ont » été sacrés à Drontheim dont ils étaient suffra- » gans. Si quelque homme de Dieu voulait aller » examiner la qualité du pays & le naturel des » habitans, il n'y a pas de doute que le Roi,

» qui depuis quelques mois a destiné les revenus » des postes à des œuvres pies (*ad pias causas*), » ne favorisât un projet aussi Chrétien que le » vôtre, sur-tout si le commerce pouvait fleurir » par ce moyen. Le Groënland est, on n'en saurait douter, une partie de l'Amérique, & il » ne doit pas être fort éloigné de Cuba & d'Hispaniola, où se trouve une grande abondance » d'or. Mais personne n'est plus propre à aller » chercher ces trésors, que les navigateurs de » Berghen. Le seul que je sache, qui ait parcouru » ces pays-là, c'est Louis *Hennepin*, Missionnaire » Français, Religieux Recollet, qui a voyagé » long-temps dans des pays qui ne peuvent être » que le vieux Groënland, & qu'il nomme dans » sa Carte, *Nova-Dania.* »

Groënland.

On voit, dans cette réponse, que le bon Evêque de Drontheim ne connaissait pas trop la situation du Groënland, & son erreur paraît d'autant plus excusable, que ce pays n'était pas encore découvert. Mais si M. Egède était encouragé par des Prélats, il avait à combattre ses parens & ses amis qui tous blâmaient sa résolution. Les prieres & les pleurs de sa femme sur-tout lui firent tant d'impression, que son projet lui paraissant une folie, il promit de rester dans sa Cure. Il était tranquille, comme s'il eût été délivré d'une forte de tentation; « mais ce calme, dit-il, ne fut pas

Groënland. » long. J'avais toujours dans l'esprit ces paroles » de l'Evangile : *celui qui aime pere ou mere, » femme, enfans, freres & sœurs plus que moi, » n'est pas digne de moi.* Je ne pus réfléchir à cet » oracle sans trembler; j'y voyais ma condamna- » tion, & mon ame en était dans un trouble con- » tinuel. Ma femme à qui je ne pouvais cacher » mon inquiétude, après avoir tout fait pour me » tranquilliser, me dit un jour : Je suis bien mal- » heureuse d'avoir donné mon cœur & ma per- » sonne à un homme qui veut nous jetter lui » & moi dans les plus grands malheurs.

» Ces discours me désespéraient, & si cet état » avait duré, je crois que j'en serais mort. Enfin » le temps & quelques chagrins qui me furent » suscités par la haine & la calomnie, détermi- » nerent ma femme à quitter avec moi un séjour » qui nous était désagréable, pour aller dans le » Groënland. Dès que je fus assuré de sa résigna- » tion, je redoublai mes efforts & mes instances » auprès de ceux qui pouvaient appuyer ou secon- » der mon projet. Mais à l'opposition de mes amis » qui continuaient à m'en détourner, se joignit » celle de mes ennemis qui me prêtaient des vues » trop humaines pour ne pas m'arrêter dans mes » poursuites. Je publiai donc une Apologie, en » 1715, où je répondis à toutes les objections » qu'on me faisait. Elles consistaient dans la rigueur

»du climat; dans les difficultés & les périls de »la navigation; dans le danger évident auquel Groënland.
» j'exposais une femme & des enfans dont je devais »répondre devant Dieu; dans l'espèce de folie »qu'il y avait à quitter une Cure pour une chose »aussi incertaine, que l'était le fruit d'une Mission »au Groënland, on y ajoutait enfin quelques rai- »sons de mécontentement & l'ambition de me faire »un nom, comme autant de motifs secrets qui se »mêlaient à mon zèle.» M. Egède rapporte les objections & non pas les réponses qui sont, dit-il, trop étendues. Mais sa bonne-foi & ses succès le dispensent de toute autre justification.

«Pendant que je travaillais, poursuit-il, à sur- »monter tous ces obstacles, un bruit se répandit »qu'un navire marchand de Berghen ayant péri »dans les glaces voisines du Groënland, les gens »de l'équipage qui s'étaient sauvé sur la côte, »avaient été tués & mangés par les habitans. Mais »la fausseté de cette nouvelle se découvrit bientôt, »& dissipa la terreur passagère qui s'était emparée »de ma famille. Cependant le temps s'écoulait, »& la guerre durait en Danemarck. Personne ne »pensait plus au Groënland, j'étais le seul qui »ne pouvais l'oublier. J'écrivis donc, en 1717, à »l'Evêque de Drontheim & lui remis ma Cure, »dans laquelle il ne tarda pas à me nommer un »successeur. Ce fut alors que je sentis la plus forte

Groënland. » douleur de quitter mes Paroissiens & mes Amis; » la raison, la chair & le sang, tout semblait » m'attacher plus que jamais au séjour de mes peres » & redoubler à mes yeux les horreurs du pays » auquel je sacrifiais l'amour de la patrie. Mais » dans cet état critique, mon épouse me rendant » mes forces, me représenta, qu'il était trop tard » pour me repentir. Vous avez formé, vous avez » poursuivi votre entreprise au nom de Dieu, me » dit-elle, pourquoi perdez-vous courage au » moment de l'exécuter ? J'accomplis donc ce que » j'avais commencé. Après des adieux tendres & » douloureux que je fis à mes chers paroissiens, » à ma mere, à ma sœur & à mes amis, je me » mis en route au mois de Juin 1718, avec ma » femme & quatre enfans, dont le dernier n'avait » pas encore un an, & nous arrivâmes à Berghen.

» Là, dès qu'on fut informé du motif de » mon voyage, chacun en parla diversement: les » uns me traitaient de visionnaire, les autres » de fou, quelques-uns applaudissaient à mon » zèle dont les fruits pouvaient devenir utiles à » l'Etat.

» Mon premier soin fut de chercher des gens » capables d'entreprendre le commerce & la na- » vigation du Groënland. J'en trouvai qui, après » avoir envoyé des vaisseaux, étaient dégoûtés » de ce commerce, par la prépondérance de celui

» des Hollandais qui augmentait en ce pays-là » d'une année à l'autre. Cependant quelques-uns » promirent que si la paix se faisait, & que le » Roi voulût les protéger & les aider, ils tente- » raient d'équiper encore un vaisseau pour le » Groënland. J'attendis donc la fin de la guerre ; » que la mort de Charles XII, Roi de Suède, » éteignit tout-à-coup, en 1719. Dès le printemps » de cette année, je me rendis à Copenhague » où je restai jusqu'au retour du Roi qui était » encore en Norwège. A son arrivée on lui pré- » senta mon Mémoire, & j'eus l'honneur d'être » admis à son audience. Il approuva mon dessein, » & me parut dans les meilleures intentions sur » les moyens de porter l'Evangile aux Groënlan- » dais. J'appris bientôt après qu'il envoyait un » ordre aux Magistrats de Berghen, de proposer » aux Marchands de cette Ville l'entreprise du » commerce & de la navigation du Groënland, » avec des privilèges & sous la protection du » Gouvernement. Je retournai donc à Berghen. » Tous les Maîtres de navire & les Pilotes, qui » avaient déjà fait le voyage du Groënland, furent » appellés à l'Hôtel-de-Ville, afin d'y dire leur » avis sur la nature du pays & l'espèce de commerce » qu'on pouvait y faire. Mais ces gens de mer » craignant qu'on ne les forçât d'aller au Groën- » land, ou même d'y demeurer, répondirent que

Groënland.

Groënland.

» c'était le pays le plus mauvais de la terre, & le » moins abordable par les dangers de la navigation. » J'aurais passé pour un imposteur, si je n'avais » justifié l'exposé du Mémoire que j'avais présenté » sur ce sujet, par une lettre d'un de ces Marins qui » parlait assez avantageusement du commerce du » Groënland. Mais cette démarche de la Cour ne » produisit aucun effet, non plus que les instances » que je fis auprès d'un grand nombre des Mar- » chands de la Ville, pour seconder les avances » de la protection du Roi. Je passai tout l'hiver » de 1720, sans espérance de secours, ni de succès, » exposé même aux railleries de bien de gens qui » conseillaient à ma femme de me faire renoncer » à mon entreprise. Mais comme elle ne montrait » pas moins de résolution que j'en avais, on nous » dit nettement que nous étions des fous.

« Enfin à force de sollicitations, j'obtins de » quelques marchands qu'ils s'assembleraient avec » moi pour délibérer sur les moyens de former » une Compagnie de commerce & une entreprise » de navigation pour ce pays si redouté. Ils pri- » rent mon dessein à cœur, & s'engagerent à » m'assister, pourvu qu'on trouvât un assez grand » nombre d'intéressés, dans cette affaire. Nous » ouvrîmes une souscription. Je m'y engageai » pour 300 rixdales, & quelques autres pour de » moindres sommes. J'allai avec l'original de la

» souscription chez l'Evêque & les principaux du Groënland.
» Clergé de la ville, qui voulurent concourir à
» l'œuvre du Ciel : bientôt des marchands souscrivirent
» à l'exemple des Pasteurs, & je fus
» assuré d'un fonds de dix mille rixdales.

» Quoique cette somme ne fût pas suffisante
» pour achever l'entreprise, on commença par
» acheter un vaisseau nommé l'*Espérance*, qui
» devait nous transporter au Groënland, & même
» y passer l'hiver. La Compagnie fréta deux autres
» bâtimens, l'un pour la pêche de la baleine,
» & l'autre pour nous suivre & rapporter à Berghen
» des nouvelles de notre arrivée.

» Dans ce même temps on m'écrivit de Copenhague,
» le 15 Mars 1721, que le Roi m'allait
» nommer son Missionnaire pour le Groënland,
» avec une pension de trois cens rixdales, sans
» compter deux cens autres pour les préparatifs
» de mon voyage. Tout étant disposé pour le départ,
» l'équipage se rendit le 2 Mai suivant, à
» bord du vaisseau l'*Espérance*, & dès le lendemain
» nous mîmes à la voile au nombre de quarante-six
» personnes, en y comprenant ma famille.
» A peine fûmes-nous sortis du port, qu'un vent
» contraire nous força de mouiller jusqu'au 12 du
» mois, que nous eûmes un temps favorable : il
» se soutint jusqu'au 4 Juin où nous apperçûmes
» le *Statenhock*, ou Cap des Etats. Le pays était

Groënland.

» encore couvert de glace & de neige. La tem-» pête, & les glaces qui flottaient jusqu'à dix ou » douze milles loin des côtes, nous repoussaient » toujours des rives du Sud où nous voulions » aborder. Quand le vent & la mer le permet-» taient, nous avancions à la voile le long des » glaces, cherchant quelque passage pour gagner » la terre; mais elles étaient si fort pressées & » comme attachées les unes aux autres, que nous » essayâmes pour nous en éloigner, de tirer vers » l'Ouest en pleine mer. Tout nous rejettait con-» tre ces écueils flottans que nous voulions éviter. » Alors les Maîtres de navire parlerent de retour-» ner à Berghen, comme s'il n'y eût point eu » d'espérance d'aborder au Groënland. J'insistai » contre ce parti dicté par le découragement.

» Cependant nous courûmes le plus grand » danger. Un jour que nous étions entierement » renfermés dans les glaces, entre lesquelles il » n'y avait pas un espace libre au-delà de deux » portées de fusil, l'alarme s'empara de l'équi-» page: elle redoubla bientôt, quand on vit par » un signal que faisait la galiote qui nous avait » toujours suivi depuis Berghen, qu'elle avait » donné contre la glace qui l'avait percée. Cepen-» dant le dommage fut réparé; mais le Capitaine » de notre navire vint dire à ma femme & à mes » enfans qu'il fallait se préparer à la mort. Le

» péril était grand, le vent violent; un brouillard » épais couvrit l'air jusqu'à minuit : mais nous » nous trouvâmes insensiblement plus au large; » le vent tomba, le brouillard disparut, & nous » vîmes que nous étions entierement dégagés des » glaces. Le reste de la route se fit gaiement, & » le 3 de Juillet, nous abordâmes enfin à la terre » après laquelle nous avions tant soupiré. »

C'est à Balls'river que débarqua M. Egède, dit M. Crantz, qui continue ou répète l'histoire de ce zélé Missionnaire, d'après le journal que celui-ci donna lui-même de ses travaux; journal qui contient l'espace de quinze ans, & qui fut imprimé en 1738.

Aussi-tôt que le vaisseau fut arrivé, l'équipage se bâtit une maison de pierre & de terre, revêtue de planches. Ce fut dans une isle qu'on appella l'isle de l'*Espérance*, du nom du vaisseau. La maison fut occupée dès le dernier jour du mois d'Août.

Les Groënlandais virent d'abord leurs nouveaux hôtes d'assez bon œil, quoiqu'avec une sorte d'inquiétude de ce qu'ils étaient venus avec des femmes & des enfans. L'étonnement fit place à la frayeur, quand ils comprirent en les voyant bâtir un logement, que ce n'était pas pour un trafic de quelques mois, mais pour s'établir dans ce pays; & dès-lors ils ne voulurent plus recevoir ces

Groënland.

étrangers dans les tentes ou les cabanes. Cependant on vint à bout par des présens & des prévenances, de rendre les sauvages moins inaccessibles, & ils se laisserent voir, non pas d'abord chez eux, mais dans une maison isolée qu'ils vuiderent exprès, & où ils mirent un espion pour veiller toute la nuit. A la fin ils se familiariserent jusqu'à recevoir les visites des Européens, & à les leur rendre dans toutes les maisons.

M. Egède ne perdit pas une occasion d'apprendre leur langue, & dès qu'il sut que leur mot *Kina* signifiait *qu'est-ce*, il s'en servit pour leur demander le nom de tout ce qui frappait ses sens, & il écrivit tous ces mots à mesure qu'on les lui prononçait. S'étant apperçu qu'un Groënlandais, qui s'appellait *Arok*, avait pris pour un Européen nommé *Aaron*, cette affection que la seule ressemblance des noms peut inspirer à des gens qui n'ont que ce rapport entr'eux, il engagea celui-ci à s'insinuer chez ce peuple, pour tâcher de savoir la langue & les particularités du pays. Quelque temps après, il affecta de le laisser parmi eux; & comme ils vinrent aussi-tôt lui faire entendre qu'il avait oublié un des siens, il feignit de ne pas les comprendre. Mais ils ne tarderent pas à revenir dire qu'Aaron était chez eux, & qu'il fallait le rappeller, parce que les Groënlandais n'aimaient pas à demeurer avec un étranger.

On dissipa

On dissipa leur méfiance par de nouveaux présens, & ils consentirent à garder Aaron tout l'hiver. Il n'y trouvait pas grand avantage; on le tourmentait, on lui volait tantôt une chose & tantôt l'autre; de sorte qu'un jour, dans un emportement de colere en étant venu aux mains, il fut battu jusqu'au sang; cependant, après lui avoir pris son fusil, de peur qu'il ne se vengeât, les Sauvages tâcherent de l'appaiser par de bons traitemens, en le priant de ne pas se plaindre au Ministre, qui pourrait les punir. M. Egède fit semblant d'ignorer leur conduite à l'égard d'Aaron, & lorsqu'il alla les voir, il leur laissa encore un autre de ses gens.

Groënland.

Cependant les Groënlandais redoutaient si fort ce Pasteur, qu'ils chargerent leurs *Angekoks*, de le conjurer lui & son Peuple, comme un fléau dont la Nation ne pouvait trop tôt être délivrée. Ces Devins voyant aisément qu'ils n'y réussiraient pas, persuaderent aux Sauvages, qu'il était lui-même un puissant Angekok, mais de la bonne bonne espèce, ou de ceux qui ne faisaient point de mal. La crainte se changea donc en vénération pour un personnage qu'on voyait si respecté de sa Nation. M. Egède, qui brûlait du desir de faire connaître aux Groënlandais les mystères qu'il prêchait aux Danois, mit sous les yeux Sauvages quelques tableaux des principaux événemens de

Groënland.

la Bible, dessinés ou peints par son fils aîné. Ces tableaux leur donnant occasion de lui faire des questions, il apprenait insensiblement leur langage, & les préparait en même-temps aux dogmes dont il voulait les instruire. A propos de la résurrection d'un mort, qu'on leur présenta parmi les images ou tableaux des miracles du Christ, les Groënlandais prierent M. Egède, en qualité d'ambassadeur de son Dieu, de souffler sur leurs malades, afin de les guérir, comme faisaient les Angekoks. Le Pasteur Danois fut obligé, pour gagner le cœur de ce Peuple, de condescendre à ses demandes. Mais il ne se vante pas d'avoir exaucé tous leurs vœux, ni mérité leur confiance par des guérisons, en cela plus modeste que la plupart des Missionnaires.

Commerce des Allemands au Groënland.

Le commerce ne fit pas, dans les commencemens, beaucoup plus de progrès que la religion. Les Groënlandais étaient pauvres, & le peu de superflu qui leur restait à la fin de l'hiver, ils le réservaient pour les Allemands accoutumés depuis bien des années à trafiquer avec ce Peuple. Ainsi, dès le printemps de 1722, les Danois virent avec peine une petite flotte de vaisseaux Allemands aborder au Groënland, & acheter en une demi-heure plus de marchandises, qu'ils n'en avaient eux-mêmes pu avoir dans tout l'hiver.

Déjà les provisions menaçaient de leur man-

quet; car s'étant figuré la pêche & la chasse beaucoup plus abondantes au Groënland, qu'elles ne l'étaient réellement, ils avaient embarqué très-peu de viande & de poisson. Comme ils ne connaissaient pas le pays; que les rennes & les lièvres y étaient rares, & que la pêche aux filets ne leur rendait presque rien, la disette se fit sentir avant la fin de l'année, & plusieurs d'entr'eux furent attaqués du scorbut. Alors on commença de murmurer contre le Ministre qui était l'auteur ou la cause de ce malheureux voyage; & comme la galiote de munition était plus lente à revenir qu'on ne l'avait espéré, l'équipage résolut de repartir avec le vaisseau qui avait hiverné au Groënland. M. Egède était dans la plus grande perplexité, ne voulant ni quitter sa mission, ni rester seul avec sa femme & quatre enfans, pour les voir périr de misere. Il obtint qu'on attendrait jusqu'au mois de Juin le retour de la galiote, à condition que si elle n'était pas revenue avant la fin de ce mois, on se rembarquerait en lui laissant quelques provisions. Il avait même engagé six hommes à rester avec lui; mais quand ils virent que le peu de provisions qu'on leur offrait, ne suffirait qu'à peine pour six mois, ils lui dirent qu'en cas de disette, ou de besoin, ils passeraient sur quelques vaisseaux Allemands, pour retourner en Europe. Le Pasteur résolut donc de suivre le

Groënland.

Groënland. troupeau, & de s'embarquer avec l'équipage. Mais sa femme lui reprochant sa faiblesse, dit à ceux qui commençaient déjà à démolir l'habitation, qu'il ne fallait pas se défier ainsi de la Providence, & qu'elle avait une certitude positive que la galiote était en route pour arriver incessamment. En effet, tandis qu'on se moquait de la Prophéteſſe, on vit, dès le 27 de Juin, le vaisseau qu'on attendait. M. Egède reçut en même-temps les nouvelles les plus encourageantes, de la part des Marchands de Berghen, qui lui promettaient de continuer le commerce du Groënland, quelque désavantageux qu'il fût en commençant. Il apprit, d'un autre côté, que le Roi voulant soutenir la mission de tout son pouvoir, avait déjà établi une loterie en faveur de cet objet, & que comme ce moyen ne réussissait pas, il avait mis une légere contribution sur ses Royaumes de Danemarck & de Norwège, sous le nom de la *cotisation* du Groënland.

Le Missionnaire redoublant d'espérance & d'ardeur, fit de nouveaux efforts. Il prit avec lui deux de ses enfans pour aller passer l'hiver chez les Groënlandais, résolu de s'instruire lui-même de l'état du pays ; tandis que ses enfans en apprendraient la langue, en se mêlant avec des Nationaux de leur âge. C'est peut-être un des meilleurs moyens d'établir des Colonies, & des

missions chez les Sauvages; mais le seul que le Gouvernement, & le zèle religieux, aient négligé dans les Etats Catholiques. Groënland.

Il engagea de plus, par des caresses & des présens, deux petits orphelins abandonnés, à venir vivre avec lui. Cet exemple de bienfaisance, enhardit une famille de six personnes, à le prier de les recevoir dans sa maison. Mais il s'apperçut bien que ce n'était que faute de subsistance, & pour vivre à ses dépens. Car, dès que le printemps eut ouvert la mer aux Pêcheurs, tout ce monde qu'il avait logé & nourri durant l'hiver, prit congé du Pasteur, sans rien dire; & même les deux enfans qu'il croyait s'être attachés pour toujours, s'échapperent l'un après l'autre. Il avait d'abord obtenu d'eux, qu'ils renonceraient à cette vie errante, & qu'ils apprendraient à lire & à écrire; mais il se vit obligé de les laisser aller à la mer, ou voir les Sauvages, toutes les fois qu'il leur en prenait envie. Quant à leur instruction, les commencemens lui réussirent, tant qu'il eut un hameçon, ou quelque outil à leur donner pour chaque lettre qu'ils apprenaient à connaître: mais ils furent bientôt rebutés de ce travail, & lui dirent, qu'ils ne voyaient pas à quoi cela était bon de s'occuper toute une journée à regarder un papier, & crier A, B, C; que le Facteur & lui n'étaient que des paresseux, dont toute la vie se passait à

Groënland.

tenir les yeux sur un livre, & à gâter du papier avec une plume; tandis que les Groënlandais allaient pêcher des veaux, & tuer des oiseaux; exercice de gens braves & laborieux, qui trouvaient du profit dans leur amusement. Il voulut leur faire entendre l'utilité de savoir lire & écrire, pour apprendre les pensées d'un ami absent, & pour connaître la volonté de Dieu dans son livre: mais, en convenant de ces avantages, ils trouvaient que l'art qui leur donnait à vivre, était plus important, & que quand on possédait bien cette science, on n'avait guères besoin d'autres connaissances.

L'année 1723, M. Egède alla deux fois à la baie d'Amaralik ou de Balls'river, pour y voir un monument des anciennes colonies des Norwégiens. Il trouva dans un beau vallon, les restes d'un édifice quarré de pierre plate, environ de dix-huit pieds de long sur autant de largeur, & de douze pieds de hauteur avec la place d'une porte. Il crut que ce devait être la tour ou le clocher d'une Eglise; d'autant plus qu'il apperçut non loin de là, des ruines d'environ quatre-vingt-seize pieds de longueur & soixante-&-douze de large, mais qui n'étaient plus qu'à deux pieds au-dessus de terre; d'ailleurs cet ouvrage ne ressemblait en rien à l'architecture ou maçonnerie des Groënlandais.

Groënland.

Dans la même année, il arriva trois vaisseaux de la compagnie Danoise pour le Groënland. Le premier apportait des provisions à la colonie. Le second était destiné à la pêche de la baleine; il retourna l'année suivante à Berghen avec cent vingt barils d'huile de baleine, & une cargaison qui valait environ cinq cens quarante livres sterlings. Le troisieme vaisseau devait aller découvrir ou sonder les détroits. M. Egède reçut ordre, à cette occasion, de choisir des mariniers du pays qui fussent à toute épreuve, & de les envoyer à la découverte des côtes orientales du Groënland. Pour s'assurer de la fidélité qu'on devait apporter dans cette commission, il voulut la faire lui-même, & s'embarqua avec deux chaloupes, quoique l'été fût déjà bien avancé, dans l'espérance de s'ouvrir par le détroit de Frobisher le chemin le plus court des terres que l'on cherchait. Après s'être avancé quatre lieues dans le détroit, se voyant tout-à-coup investi des glaces que le vent du nord y poussait, il crut devoir attendre qu'elles eussent débouché dans la mer, pour lui laisser un passage libre, mais les Groënlandais lui ayant fait entendre qu'au lieu de venir de l'orient par le détroit, c'était la mer occidentale qui les poussait dans les terres, il désespéra de trouver une communication des deux mers à travers le Groënland. Il voulait se rendre à la côte orientale par le détroit

Groënland. du Cap *Farewel*, lorsque les Groënlandais lui représenterent que le chemin était long, le passage orageux, le courant très-fort, & sur-tout qu'il n'y avait rien de si cruel que les habitans de ces bords où il prétendait les mener. D'ailleurs il n'avait point fait de provisions pour l'hiver; il fut donc obligé de s'en retourner, & de refaire en dix-neuf jours un voyage de cent-vingt lieues, qu'il avait fait en quinze jours. Mais son temps ne fut pas perdu; car on lui fit remarquer en passant beaucoup d'Isles où les Norwégiens avaient laissé des traces & des monumens de leur séjour. Dans un endroit sur-tout appellé *Kakoktok*, entre le soixantieme & le soixante-unieme degré de latitude, il observa les ruines d'une Eglise, qui avait cinquante pieds de long sur vingt de largeur entre des murailles épaisses de six pieds, avec deux portes au Midi, & une plus grande à l'Ouest. On voyait une seule fenêtre au Nord, & quatre autres étaient ouvertes au Midi. Les murailles étaient assez bien travaillées pour l'architecture, mais sans aucune peinture ni sorte d'ornemens. Les murs du cimetiere étaient encore sur pied. On voyait tout auprès, une grande maison & beaucoup de petites. M. Egède enleva un morceau des décombres de l'Eglise, dans l'espérance d'y trouver quelque antiquité des Norwégiens. Les Groënlandais ne voulaient pas d'abord y con-

ſentir, de crainte que les ames des étrangers qu'on y avait enſevelis, ne ſe vengeaſſent ſur ceux qui venaient troubler les cendres des morts. Mais ce fut uniquement le manque d'outils, qui fit que le Paſteur Danois ne put emporter que des charbons, des oſſemens & des fragmens d'urnes de terre. Groënland.

Tentative pour découvrir un paſſage dans l'Amérique Septentrionale.

Il arriva cette même année au Groënland deux vaiſſeaux de la Norwège. L'un était allé juſqu'à la baie de Disko pour y trafiquer; mais n'avait mouillé qu'en deux endroits & ſans beaucoup de profit, parce qu'il avait été devancé par les vaiſſeaux Allemands. L'autre devait ſonder les côtes de l'Amérique entre le ſoixante-ſixieme & le ſoixante-ſeptieme degré, où le détroit de Davis avait le moins de largeur, & de-là revenir chargé de bois pour établir une ſeconde colonie au Groënland. Mais il retourna, dès le mois de Juillet, ſans avoir pu prendre terre à cauſe des glaces. A ſon retour il embarqua vingt perſonnes, avec un Miſſionnaire & un enfant Groënlandais, & des matériaux qu'il tranſporta à Nepisène. Ce fut-là le ſecond établiſſement de la compagnie de Berghen.

Si l'on voit M. Egède à la tête de toutes les entrepriſes, que formait ou tentait dans le Groënland ce corps de Marchands, il faut obſerver que ce Miſſionnaire avait accepté la direction des

Groënland. affaires de la Compagnie, avant de partir de Berghen. Car il n'avait pu intéresser des Commerçans au bien de la Religion, qui était son unique motif, sans entrer dans leurs vues temporelles; soit que les Chrétiens du Nord aient en général moins de Prosélytime que ceux du Midi, soit que dans les pays Protestans, le Clergé n'ait ni autant d'accès, ni autant de crédit dans les Cours, qu'en ont eu jusqu'à présent les Missionnaires Catholiques du Portugal & de l'Espagne. Mais il faut avouer que si ceux-ci ont montré plus de désintéressement dans les premiers temps de leur vocation, ils ont bien profité du succès de leur zèle en Amérique, pour l'avancement de leur pouvoir dans le monde entier; au lieu que M. Egède n'avait si fort à cœur les progrès du commerce de sa nation au Groënland, que pour y mieux assurer ceux de sa Religion.

Aussi quand il eut apprivoisé les Groënlandais à l'appas du gain, il crut devoir, à l'exemple des Apôtres, les prendre dans ses filets, & les familiariser avec la prédication de l'Evangile. Ils l'écouterent d'abord patiemment; mais lorsqu'il y revenait trop souvent, & qu'il leur faisait perdre au chant des Hymnes le temps de la pêche, ils ne voulaient plus l'entendre: sur-tout dès qu'un Angekok se présentait avec ses enchantemens, on voyait déserter l'auditoire du Missionnaire, & s'il

continuait à prêcher, on s'en moquait, & l'on contrefaisait les gestes du Prédicateur par des grimaces. On allait même jusqu'à le traiter de menteur, parce que les Angekoks, qui avaient été dans les cieux, n'y avaient point vu ce Fils de Dieu dont il parlait, ni le firmament assez fragile pour devoir écrouler & tomber en poudre, à cette fin du monde, dont il les menaçait. Enfin les Groënlandais poussaient la raillerie & l'insolence au point que les Danois furent obligés de leur faire entendre qu'ils viendraient avec des fusils, tuer leurs Angekoks, pour leur imposer silence.

Groënland.

Cependant moitié par caresses & moitié par menaces, on vint à bout d'engager les Sauvages d'abord à laisser parler le Missionnaire, sans se moquer de lui, ni l'interrompre avec le bruit du tambour; ensuite à l'écouter quelquefois patiemment; puis à ne pas s'enfuir quand il allait dans les assemblées, pourvu qu'il n'y troublât pas les divertissemens; enfin à l'entendre avec une sorte de curiosité & de satisfaction. Insensiblement il prit de l'ascendant & de l'empire sur les esprits. Un Angekok vint lui dire un jour de prier Dieu pour son fils malade. Le Missionnaire, après lui avoir reproché son métier d'imposteur, lui dit que son enfant mourrait, car il était à l'agonie; mais que si l'on voulait le laisser baptiser, il irait au ciel. Le pere y consentit, l'enfant reçut le

Groënland.

baptême & mourut. La famille du mort, après les gémiſſemens ordinaires, vint dire au Paſteur que c'était à lui d'enſevelir le corps; & perſuadée que l'ame était heureuſe, elle demanda avec inſtance d'être baptiſée. Mais le Miſſionnaire irrita ces pieux deſirs, par un ſage refus, diſant que les adultes devaient ſe faire inſtruire de la religion, avant d'y être initiés.

Parmi les dogmes dont M. Egède cherchait à prévenir les eſprits en faveur du chriſtianiſme, celui de la réſurrection des morts faiſait le plus d'impreſſion ſur les Groënlandais. Ils ſemblaient courir au-devant de la perſuaſion, qu'il pouvait y avoir un état où le corps ne ferait plus ſujet à la peine, ni aux maladies, & où les amis & les parens ſe retrouveraient pour ne plus ſe quitter. Mais, malgré la pente naturelle de l'eſprit humain, qui ſe livre plus à la crainte qu'à l'eſpérance, ils ne voulaient point entendre parler de peines éternelles. *S'il y avait tant de feu dans l'Enfer*, diſait un Groënlandais, *n'y a-t-il pas aſſez d'eau dans la mer pour l'éteindre? Ou bien, ſi c'eſt un lieu ſi chaud, nous y ſerons dédommagés du froid que nous éprouvons ſur la terre. D'ailleurs les Angekoks, qui vont par-tout, auraient bien vu cet Enfer.* Quand M. Egède leur répondait que leurs Angekoks étaient des impoſteurs, qui n'avaient rien vu de ce qu'ils leur débitaient; &

vous, lui répliquaient-ils, *avez-vous vu le Dieu dont vous nous parlez tant ?* « Il est extrêmement difficile » (dit M. Crantz, après M. Egède lui-même) de » détromper ce Peuple de ses préjugés, & d'em- » pêcher qu'il ne fasse un mauvais usage de cha- » que vérité qu'il entend : il ne veut pas croire, » par exemple, que Dieu soit présent par-tout, » ni tout-puissant, ni bon & bienfaisant, jusqu'à » prendre plaisir à secourir ceux qui l'invoquent » dans leurs peines & leurs besoins. » Ils semblent plutôt disposés à lui attribuer la cause de leurs disgraces. Car s'ils avaient du mauvais temps à la pêche, & qu'elle ne fût point heureuse, ils s'en prenaient aux prieres & aux sermons du Missionnaire, disant que l'air était irrité de la folle confiance qu'ils avaient en cet étranger, au préjudice de celle qu'ils devaient à leurs Angekoks. Que s'il voulait l'emporter sur ces Devins, dans l'esprit des Groënlandais, il n'avait qu'à leur procurer plus de poissons, d'oiseaux & de beaux jours. « Quand M. Egède leur disait de prier, » leur réponse était : *nous prions, mais cela n'a- » boutit à rien.* S'il ajoutait qu'ils ne devaient de- » mander à Dieu que les biens spirituels, & le » bonheur d'une vie avenir, ils répliquaient : *nous » ne la comprenons, ni ne la desirons, nous n'a- » vons besoin que de la santé du corps, & de veaux » pour manger.* »

Groënland.

Groënland.

Ces détails prouvent combien les Peuples sauvages sont difficiles à convertir. M. Egède s'en plaint très-fréquemment dans sa relation : il dit bien que s'il avait voulu loger & nourrir gratuitement des familles de Groënlandais, marier & doter des filles, ou faire des présens de noces ; il n'aurait pas manqué de gens à baptiser ; mais qu'il en avait été dissuadé par l'expérience qu'il avait faite, que le cœur de ces nouveaux convertis n'était point changé par le baptême, & qu'ils restaient dans l'endurcissement & l'insensibilité qui leur sont naturels. Il avait envoyé deux enfans sauvages à Copenhague, afin qu'à leur retour ils pussent donner à leurs compatriotes une haute opinion du Danemarck, & par-là sans doute, prévenir les esprits en faveur de la Religion qu'on y professait. En 1725, un de ces enfans, nommé *Poëh*, revint seul au Groënland, l'autre étant mort à Berghen. Il montra les présens qu'il avait reçus, & qu'on lui avait donnés vraisemblablement pour inspirer à plusieurs de ses compatriotes l'envie de faire le voyage du Danemarck. Il leur parla de la splendeur de ce Royaume ; de la magnificence de la Cour où il avait été présenté ; des beaux édifices de la Capitale, & sur-tout des Eglises. Ce Peuple ne se lassait point de lui faire des questions, & d'admirer ce qu'il disait au sujet de la puissance militaire du Roi, qu'ils croyaient

n'être qu'un Seigneur un peu plus riche que les autres hommes, parce qu'il prenait plus de veaux marins. M. Egède saisit cette occasion, pour leur dire que Dieu était le Roi de ces Rois, puisqu'ils lui obéissaient, & que, pour savoir & faire sa volonté, ils écoutaient la voix des Pasteurs qui n'étaient pourtant que leurs sujets. Alors les Sauvages conçurent une idée de Dieu très-grande, mais effrayante, par l'appareil des armes qu'ils joignoient sans cesse à la représentation de la Majesté Royale, qu'on leur peignait comme une faible image de la Toute puissance Divine.

Cependant, malgré cet éclat, & les caresses & les présens de la Cour, *Poëh* n'était pas si fort enchanté de l'Europe, qu'il ne voulut reprendre la vie sauvage, & se retirer vers les côtes méridionales du Groënland, avec une femme de la Colonie Danoise. Enfin on lui fit épouser une Groënlandaise, après bien des difficultés de la part de cette fille, pour se marier avec un homme qui s'était dégradé par un genre de vie étranger aux mœurs de son pays.

Tels étaient les obstacles que M. Egède rencontrait dans sa mission, & les moyens qu'il employait à planter la foi chez les Groënlandais. Après avoir pris beaucoup de peine à s'instruire de leur langue, il était obligé de chercher à nouveaux frais, le sens des phrases qu'il croyait mal-

Groënland. à-propos avoir bien entendu une semaine auparavant. Heureusement ses enfans suppléerent à son défaut, & ils apprirent si bien le langage & la prononciation du pays, qu'ils l'aiderent à commencer une Grammaire Groënlandaise, & à traduire quelques Evangiles du Dimanche, avec des questions & des explications.

L'année 1725 apporta de bonnes nouvelles à la Colonie : deux vaisseaux venus de Berghen, répandirent la joie, en apprenant que la *cotisation* avait déjà produit une somme de dix mille livres sterlings pour les nouveaux établissemens du Groënland. Mais ce plaisir fut troublé bientôt après, quand on vit revenir, au mois de Juin, un de ces vaisseaux avec tous les Colons de Népisène, qu'il avait été obligé de prendre sur son bord, parce qu'ils n'avaient pas assez de vivres pour attendre, une année entiere, le retour d'un autre vaisseau d'approvisionnement. Ils avaient donc abandonné des maisons bâties avec beaucoup de peine : & l'on apprit peu de temps après qu'elles avaient été brûlées par des Navigateurs étrangers.

Ce ne fut pas là l'unique disgrace ; un Angekok craignant, sans doute, que la Mission ne fît tort à son ministère, voulut employer la magie pour se défaire du Facteur de la Colonie & de sa troupe. Le Danois fut assez imprudent pour frapper l'Angekok

gekok au visage, pendant qu'il faisait ses enchantemens. Le Sauvage courut à son arc, le Danois à son fusil : heureusement les Groënlandais effrayés empêcherent le Devin de tirer sa fleche. C'était un Prêtre du Démon ; il cacha son ressentiment, mais jusqu'au moment de la vengeance. Peu de temps après, l'Angekok dit à ses Groënlandais, que les habitans des côtes du Sud avaient comploté d'assassiner le Commis du Facteur, lorsqu'il viendrait faire le commerce dans leur contrée : le Facteur lui-même, ajouta-t-il, est au Nord avec la plupart de ses Européens, pour son trafic : c'est le temps de tomber sur le Ministre & le peu de monde qui l'environne ; quand le Facteur reviendra, nous le tuerons, & nous partagerons entre nous toutes les marchandises de la Colonie. Ce complot fut rapporté à M. Egède, par un enfant Groënlandais, qui, après s'être enfui de chez le Pasteur, y était revenu dans la crainte d'être châtié, s'il était rattrapé. Le Missionnaire fit bonne garde en attendant le Facteur ; à son arrivée, il marche aux conjurés, & fait saisir l'auteur de la conspiration : mais content de l'avoir intimidé pour l'avenir, il lui fit grace, à la sollicitation de tous les Groënlandais.

Cette alarme fut suivie d'un danger qui jetta la Colonie dans la plus grande consternation. On était au commencement de Juin 1726, lorsqu'une

Groënland.

montagne de glace, poussée par les courans vers la côte, fit périr un vaisseau, à la vue de la Colonie. On ne douta point que ce ne fût celui qu'on attendait de la Norwège, pour les provisions de l'année. M. Egède, pour remédier à la disette dont on se voyait menacé, résolu d'aller avec deux chaloupes vers les baies du Sud, où se rendaient les Pêcheurs de baleine Allemands, & d'acheter de cette Nation les vivres qui manquaient à la Colonie Danoise. Il avait cent lieues à faire, & comme il craignait d'arriver trop tard, il alla jour & nuit, & dans cinq jours il arriva. Mais on ne voulut lui céder que peu de provisions, parce que les vaisseaux, avant de retourner en Allemagne, devaient aller sur la côte d'Amérique, à la pêche de la baleine. Cependant il obtint qu'un de ces navires recevrait sur son bord le Facteur & neuf hommes, pour décharger d'autant la Colonie. Celui qui le montait, promit qu'à son retour de la pêche, il passerait à la Colonie pour y prendre des marchandises. En l'attendant le Missionnaire y ménagea les vivres avec la plus grande économie. Car il n'avait pour nourrir vingt-une personnes durant un an, que trois barils de pois, autant de gruau d'avoine, onze sacs de drêche, & dix-sept cens biscuits de bord, y compris ce qu'il avait acheté des Allemands. On ne pouvait chasser faute de poudre & de plomb, & la pêche ne

réussissait point. On tenta d'avoir du veau marin des Groënlandais, pour le manger avec du *sperma-ceti*, au défaut de beurre. Mais plus on était dans le besoin, & plus ils se montraient difficiles à vendre de leurs provisions. On fut donc réduit à partager la ration d'un homme, entre huit personnes. La détresse redoubla, au récit que les Groënlandais vinrent faire d'un naufrage où ils disaient avoir vu périr un vaisseau sous les glaces; ajoutant que les gens de l'équipage dans l'eau jusqu'aux genoux, après avoir répété, à grand cris, le nom du Missionnaire, comme pour lui demander d'envoyer des canots à leur secours, avaient été emportés par les flots. Cette nouvelle inquiétait d'autant plus, que le vaisseau Allemand ne revenait point des côtes de l'Amérique, au temps où l'on devait l'attendre. Pour surcroît d'alarme, on vit le Facteur & ses gens qui s'y étaient embarqués, arriver seuls dans un canot. Mais quelle consolation ne fût-ce pas, d'apprendre d'eux-mêmes qu'ils avaient rencontré sur leur route l'approvisionnateur de Norwège, & qu'ayant passé sur ce navire, ils l'avaient laissé à vingt lieues de la Colonie, arrêté par les glaces! Heureusement quatre jours après il entra dans le Port, & délivra M. Egède & son troupeau des extrémités d'une famine prochaine; mais non pas de toute crainte. On apprit en même-temps que l'autre vaisseau d'approvi-

Groënland.

Groënland.

ſionnement, parti dès le printemps, avait fait naufrage; & celui qui venait d'arriver, ne pouvant ſe remettre en mer au mois d'Août à cauſe des glaces, devait paſſer l'hiver à la Colonie, ce qui ne manquerait pas de décourager la Compagnie de Berghen.

En effet, les deux vaiſſeaux, qui vinrent en 1727, apporterent pour nouvelle, que cette ſociété s'était entierement diſſoute, & ne voulait plus courir les riſques d'un commerce qui n'apportait aucun profit; quoique le Roi, par zèle pour ſes Miſſions, le ſoutînt toujours ſous main, & même ſe fût engagé, pour ainſi dire, à s'en charger ſeul, malgré le peu de ſuccès de ſes commencemens. M. Egède, de ſon côté, ne voulant point abandonner ſes projets de converſion, travaillait de toutes ſes forces à ſeconder les bonnes intentions du Monarque, en cherchant les moyens de ſuppléer à la ſtérilité de ce commerce ingrat. Il nous dit lui-même, que dans cette vûe, il avait fait divers eſſais de Chymie, mais qui ne lui réuſſirent pas. Le Chymiſte & le Miſſionnaire cherchaient des choſes trop oppoſées pour les rencontrer ſur la même route. M. Egède abandonna donc au temps & aux Hommes les intérêts de la terre, & ſe contenta de pourſuivre une entrepriſe dont le ſuccès ne devait appartenir qu'au Ciel; c'était la converſion des Groënlandais. Il y travailla

cinq ans entiers, avec ce peu de fruit qui rend la constance plus méritoire, & qui, lassant le courage des ames faibles, réserve toute la gloire à la persévérance des hommes intrépides. Groënland.

Enfin l'année 1728 dut lui promettre quelque récompense de ses travaux passés. Le Groënland vit arriver cinq vaisseaux du Danemarck, dont l'un était armé en guerre. Ils portaient des matériaux, du canon & des munitions pour établir un Fort dans une nouvelle Colonie, avec une garnison sous un Gouverneur & un Commandant, qui devaient protéger le commerce des Danois, & défendre les Groënlandais, contre les incursions de certains écumeurs qui leur volaient l'huile & les côtes de baleine. On envoyait de Copenhague, pour former, peupler & cultiver la Colonie, beaucoup de gens mariés, hommes & femmes, des maçons, charpentiers, artisans & ouvriers de toute espèce, les uns volontaires, & les autres tirés des prisons. On avait même embarqué des chevaux pour aller sur les montagnes, à la découverte des terres inconnues, ou des pays perdus. Enfin l'un des vaisseaux avait ordre de prendre terre, s'il était possible, sur la Côte Orientale.

1728. Expédition du Danemarck au Groënland.

Mais tous ces préparatifs furent à moitié ruinés par une contagion qui se mit parmi ces nouveaux Colons; comme il arrive presque toujours dans ces sortes de transplantations. M. Egède attribue

Groënland.

cette épidémie qu'il croyait différente du ſcorbut, au nouveau genre de vie que menaient ces gens expatriés, & au manque d'exercice; car il obſerva que les Matelots & les premiers Colons qui travaillaient toujours, n'en furent guères infectés. Cependant les artiſans & les gens les plus utiles en moururent; de même tous les chevaux périrent, faute des ſoins & de la nourriture qui conviennent à leur eſpèce. Ce n'eſt pas qu'ils euſſent été d'aucune utilité pour voyager ſur les montagnes comme ils y étaient deſtinés; mais on en aurait tiré de grands ſervices pour la culture des terres. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'eſt que tous ces gens, la plupart de mauvaiſe vie, dès qu'ils virent que le Groënland n'était pas une terre de promiſſion, & qu'ils n'y trouveraient point les délices ou la fortune dont on avait peut-être flatté leur eſpérance, firent éclater les plaintes & les murmures. Le mécontentement produiſit parmi les ſoldats une ſédition ſi violente, que la vie des Officiers fut en danger, mais ſur-tout celle des Miſſionnaires, ſur leſquels cette troupe de mutins rejettait la faute de leur exportation & de la miſere où ils ſe voyaient réduits. Chacun fut obligé de ſe tenir ſur ſes gardes, & M. Egède lui même, qui aurait pu, dit-il, dormir en ſûreté parmi les Sauvages, était forcé d'avoir des armes auprès de ſon lit, pour ſe défendre des Chrétiens de ſon pays.

La perte de ces séditieux, moissonnés par la contagion, fut donc un gain pour les Danois & les Groënlandais, qui se virent ainsi délivrés d'une populace dont les mœurs & le caractère ne pouvaient que troubler toute espèce de société, sauvage, ou policée. Mais ce ne fut pas moins une grande faute du Gouvernement d'avoir si mal pris ses mesures, & sacrifiés tant de victimes à la funeste ambition d'avoir des Colonies; espèce de manie politique, dont il ne parait pas que l'Europe soit guérie par la dépopulation que le changement de climat ne manque jamais d'occasionner, sans parler de l'altération sensible que produit, dans l'espèce humaine, le mêlange de races que la Nature semblait avoir voulu séparer par des barrieres insurmontables.

Cette mortalité des Danois au Groënland, dura jusqu'au printemps de 1719, où le reste des malades alla vivre avec les habitans du pays, qui en sauverent quelques-uns par l'usage du cochléaria qui commençait à reverdir à travers la neige. Cependant ce peuple ne voyait pas avec plaisir aborder tant d'étrangers sur ses Côtes, & sur-tout ces gens armés lui faisaient ombrage. Quoiqu'on attribuât la contagion qui les avait dévorés, à la colere des esprits aëriens du climat; quand on vit survivre encore de ces hôtes dangereux, en-

Groënland. tr'autres le Missionnaire, qu'on regardait comme le Maître & l'Angekok des Européens, les Groënlandais s'éloignerent insensiblement vers le Nord jusqu'à la Baie de Disko. Ce fut-là le premier fruit des Forteresses & de l'envoi des troupes, qui ne hâterent pas le succès des Missions ni du commerce.

M. Egède s'appercevant qu'il ne gagnait rien sur l'esprit des adultes, & que l'instruction, à la suite des présens, n'en faisait tout au plus que des hypocrites, assez grossiers pour ne pas en imposer par un Christianisme dont ils ne savaient pas même porter le masque, ce Missionnaire eut une conférence avec deux de ses Collègues nouvellement arrivés, & leur proposa s'il ne serait pas convenable de baptiser les enfans, avec les précautions les plus propres à les attacher à la Religion, dont on leur ouvrirait la porte par le Baptême. Son plan fut envoyé au Collège des Missions établi à Copenhague. Cette Société l'approuva, à des conditions que le Pasteur du Groënland avait déjà prévues : elles portaient qu'on donnerait le Baptême aux enfans du consentement des parens, pourvu que ceux-ci ne regardassent pas ce remède de l'ame comme un préservatif contre la mort ; qu'on s'assurât que les baptisés se feraient instruire à l'âge convenable ; & qu'on n'engageât personne au Baptême par des

moyens de séduction, encore moins par les voies de la force. La Cour & le Clergé du Danemarck ne pensaient pas comme ce Roi qui fit baptiser tous les Danois sous peine de mort, ni comme les premiers Conquérans du Mexique, qui pour en convertir les habitans, allumerent des bûchers qu'on ne pouvait éteindre qu'avec l'eau du Baptême. L'esprit de tolérance Chrétienne n'a pu être étouffé dans le cœur des Pasteurs Luthériens par le dogme cruel de la prédestination : ils ne croient pas devoir enchaîner au joug de la Religion ceux que leur grace victorieuse n'y a point appellés. Groënland.

M. Egède en conséquence de ces principes, conformes aux décisions des Pasteurs ses Collègues, dès le mois de Février 1729, baptisa seize enfans dont les parens demandaient cette faveur pour eux-mêmes; & il y prépara les adultes par des instructions quil chargea *Poëk*, baptisé sous le nom de *Frédéric-Christian*, de répandre dans les isles & les habitations du Groënland.

Mais le Ciel ne forçait point la Nature qui maîtrisait les hommes. La pêche de la baleine ne réussissait point aux Danois; ils ne tiraient presque rien des Groënlandais qui cachaient leurs marchandises pour les vendre plus cher à d'autres Nations de l'Allemagne. Les vaisseaux d'approvisionnement n'arrivaient à la Colonie que bien avant dans l'été, & ne pouvaient retourner à Berghen qu'a-

Groënland.

près l'hiver suivant ; de sorte que chaque voyage était d'un an, & le même vaisseau ne reparaissait à la Colonie que tous les deux ans. Rien n'y prospérait, quand Frédéric IV mourut, & tout fut détruit. Christian VI, son successeur, ne voyant point rentrer dans l'épargne le remboursement des avances considérables qu'avait déjà coûtées l'établissement du Groënland, & sachant que le Christianisme depuis près de dix ans, n'y avait pas fait plus de progrès que le commerce, envoya des ordres, en 1731, d'abandonner ces Colonies, & de ramener les Colons. On laissait le choix à M. Egède de s'en revenir avec eux, ou de rester dans le pays avec ceux qui ne voudraient pas le quitter ; &, dans ce cas, il pouvait prendre des vivres & des provisions pour un an, mais être bien assuré de ne plus recevoir aucune sorte de secours du Danemarck.

On juge aisément qu'il ne trouva pas beaucoup de monde qui ne préférât de partir. Les soldats qu'on offrait de lui laisser ne lui pouvaient être qu'à charge, & les matelots ne se souciaient point de rester avec eux. Quel chagrin pour cet homme si zélé de quitter, après tant de peines & de travaux, un établissement qu'il avait, pour ainsi dire, créé, & d'abandonner, sans instruction & sans religion, environ cent cinquante enfans baptisés de sa main ! Mais heureusement le vaisseau qui devait

Groënland.

tranſporter les deux Colonies ſe trouva trop petit pour embarquer tous les Colons avec leur bagage. Comme les maiſons & les effets allaient être la proie des nationaux ou des navigateurs étrangers, M. Egède obtint par grace, à force d'inſtances, qu'on lui laiſsât dix mariniers, avec des proviſions pour les nourrir durant un an. Il reſta ſeul de la miſſion, & ſes deux autres Collégues partirent avec le Gouverneur, les Officiers, les ſoldats, la plupart des colons, & ſix Groënlandais qui voulurent les ſuivre.

Au milieu de ce cruel abandon, il apprit que la colonie de Népisène avait été démolie une ſeconde fois par les Navigateurs étrangers, & qu'ils en avaient brûlé tous les matériaux & les effets. Après avoir tout entrepris pour la Religion, avec quelle douleur la vit-il ainſi perdue en naiſſant, dans un pays où la pauvreté des habitans semblait annoncer les mœurs des premiers ſiécles du Chriſtianiſme! Mais il eſt peut-être plus difficile de faire adopter un culte à ceux qui n'en ont point, que d'en voir changer ceux qui ſont une fois imbus de quelques dogmes religieux. Auſſi M. Egède, dégoûté des obſtacles inſurmontables dont le concours s'oppoſait à la converſion des Groënlandais, diſcontinua de baptiſer leurs enfans, dans la crainte de laiſſer périr au fond de leurs ames les germes de la grace.

Groënland.

D'ailleurs il s'apperçut bientôt du discrédit où le départ des Danois avait fait tomber sa Mission dans l'esprit des habitans. Ceux-ci ne comprenaient pas comment un Monarque aussi riche qu'on leur avait représenté le Roi de Danemarck avait pu laisser manquer ses sujets de subsistances dans un pays éloigné. Ainsi, malgré tout ce qu'on pouvait répondre à leurs objections, ils n'avaient plus de foi au Missionnaire, & quand il venait chez eux, ils cachaient leurs enfans pour les dérober à ses instructions, dont ils ne faisaient aucun cas. M. Egède, excédé par le travail, le chagrin & les amertumes qu'il avait essuyés, en contracta un mal de poitrine qui l'empêchait de voyager. Il fut donc obligé de laisser à son fils le soin de la Mission ou de l'instruction.

Quoiqu'on n'eût promis aucune assistance à la Colonie, cependant le Roi, touché des représentations du Missionnaire, envoya quelque secours encore l'année suivante; mais toujours avec l'assurance que ce serait le dernier. Heureusement la pêche & le commerce de la baleine avaient été moins infructueux cette année que les autres. Le produit aurait même abondamment défrayé des avances, si l'on n'avait pas perdu par un gros temps deux des plus grands bateaux au moment où le trafic était dans toute son activité; ce qui fit qu'au lieu de porter les marchandises aux ren-

dez-vous ordinaires de la Colonie, on fut obligé de les vendre aux vaisseaux étrangers. Groënland.

Après avoir été balotté deux ans entre la crainte & l'espérance, M. Egède reprit enfin courage, & sentit revivre sa joie en voyant arriver, le 20 Mai 1733, un vaisseau du Danemarck, avec la nouvelle qu'on allait suivre avec plus de constance que jamais l'objet du commerce & des Missions du Groënland, & que le Roi voulait bien assigner pour le maintien de cet établissement un don gratuit de quatre cens livres sterlings chaque année.

M. Egède reçut par ce même navire un renfort de trois autres Missionnaires. C'étoient des Membres de la Congrégation des *Freres Moraves*, instituée par le Comte de Zinzendorf. M. Crantz interrompt à cette époque l'histoire du commerce & des Missions des Danois au Groënland pour s'attacher uniquement à l'établissement & aux progrès de la Mission des *Herrenhuthers* ou *Freres Moraves*. Mais, comme l'histoire des Voyages n'est pas proprement celle des Missions étrangeres, il faut abandonner M. Crantz au penchant de son zèle dans la description des travaux apostoliques des Missionnaires pour recueillir dans tous les autres Voyageurs les particularités les plus intéressantes qui peuvent manquer à la parfaite connoissance du Groënland.

Groënland.

Avant d'aller plus loin, le Lecteur doit reprendre ici la suite des tentatives qui ont été faites pour la découverte de la côte orientale de ce pays & de tous les anciens monumens des colonies Norwégiennes. C'est encore M. Egède qui va les rapporter en peu de mots.

Le détroit de Forbisher ne conduisant point à la partie orientale du Groënland, ou du moins ce passage, s'il est en effet le plus court chemin de l'Ouest à l'Est de ce pays, étant impraticable, on voulut, en 1723, doubler le cap de Farewell pour aller du Couchant à l'Orient. Mais on s'y prit trop tard, & la violence des vents que ramene l'hiver m'obligea, dit le Pasteur, de retourner sur mes pas à la fin de Septembre.

Tentatives faites depuis 1723, pour reconnaître la Côte Orientale du Groënland.

En 1724, les Directeurs de la compagnie de Berghen firent partir par ordre du Roi de Danemarck un vaisseau tout exprès pour reconnaître la côte orientale. Il prit l'ancienne route du Groënland par l'Islande. Mais les glaces, qui flottaient entre ces deux terres, empêcherent d'aborder au terme du voyage, & l'on s'en retourna sans avoir rien exécuté.

En 1728, parmi les dépenses extraordinaires que le Roi fit pour la colonie du Groënland, les chevaux qu'il y envoya devaient servir à pénétrer par terre à la côte orientale; mais rien n'était plus mal concerté que ce projet, parce que le

Groënland est un pays hérissé de rochers d'une hauteur insurmontable, & couvert de neiges & de glaces, où les chevaux ne pourraient avoir le pied sûr. Groënland.

En 1729, M. *Richard*, Lieutenant du vaisseau qui avait passé l'hiver à la Colonie, reçut ordre de tenter à son retour d'aborder à la côte du Groënland qui fait face à l'Islande. Mais les glaces & les dangers lui rendirent impraticable l'exécution de ces ordres.

Le moyen ou le chemin le plus sûr pour arriver à ces bords si desirés & si souvent recherchés sans aucun succès, ce seroit de côtoyer le *Staten-hok*. Ce projet s'accorde avec les récits des Groënlandais, qui par cette voie se sont avancés assez loin du côté de l'Orient. Quoique les glaces qui débordent du Spitzberg gagnent le long de cette côte jusqu'à doubler le *Staten-hok*, & ferment le passage aux vaisseaux de façon à les empêcher d'aborder aux endroits où était la principale partie des colonies Norwégiennes; on trouve cependant entre ces glaces flottantes & la côte, des ouvertures, où les barques pourraient naviger en sûreté: car les courans repoussent les glaces loin des golphes vers le Sud-Ouest, & les tiennent à quelque distance des terres, où les Groënlandais vont & viennent sans crainte avec leurs *Umiaks* ou grands bateaux.

Groënland.

Les Hollandais qui navigent au Groënland m'ont raconté, poursuit M. Egède, comme une vérité constante & reconnue que leurs vaisseaux ont quelquefois trouvé cette côte orientale entierement libre & dégarnie de glaces jusques sous le soixante-deuxieme degré ; qu'ils y ont mouillé dans les bayes avancées, & fait un commerce considérable avec les sauvages.

Je m'en rapporterais à leur relation d'autant plus volontiers que moi-même, en 1736, à mon retour du Groënland en Danemark, après avoir doublé le *Staten-hok* & le cap *Farewel*, je ne vis pas la moindre glace, quoique je fusse fort près des terres. Mais comme je crois que c'est un hasard auquel on ne peut se fier, il est plus sage & moins dangereux de tenter cet abord avec des bateaux que sur des vaisseaux. Il faudrait donc établir une loge ou un comptoir sur la côte occidentale entre le soixantieme & le soixante-unieme degré, & s'il se pouvoit en bâtir un autre à la même hauteur sur la côte orientale, pour diminuer le danger avec la longueur du trajet.

Si l'on en croit les relations des plus anciens Auteurs qui parlent du Groënland, il ne devait y avoir que douze milles (mesure de Norwège) de terres inhabitées entre la colonie de l'Orient & celle de l'Occident, ou tout au plus, selon d'autres, un voyage de six jours par bateau. Mais, pour s'assurer

s'assurer de la communication que la Nature a laissée entre ces deux côtes opposées du Groënland, il n'y a pas de plus court moyen que de bâtir un comptoir à la pointe méridionale qui lie & sépare ces terres, & de multiplier ces postes de correspondance sur la côte orientale quand on l'aura découverte ; en sorte qu'ils soient assez voisins pour se prêter une mutuelle assistance, au cas que les vaisseaux ne puissent pas aborder, tous les ans, à l'Est du Groënland. Groënland.





CHAPITRE VI.

Etablissemens du Groënland, depuis l'année 1733, jusqu'à l'an 1740.

Groënland.

SI L'AVIDITÉ des hommes a pénétré dans les entrailles de la terre pour y chercher des trésors, il faut avouer qu'on doit en grande partie au zèle de la Religion, sinon la connoissance, au moins la découverte de la surface du globe. Le Prosélytisme s'est avancé dans les climats qui sembloient inaccessibles à l'avarice. L'or avait attiré les vaisseaux des Rois & des Marchands dans toutes les régions du nouveau monde, où le soleil fait germer les métaux précieux & les diamants sous ses pas: le Christianisme a conduit les Européens dans les forêts du Canada. Le commerce des Anglais s'est étendu le long des côtes de la mer, qui baigne l'Amérique septentrionale. Mais ce sont des Missionnaires Catholiques qui ont parcouru les deux bords du fleuve Saint-Laurent, presque jusqu'à sa source, & visité les lacs & les pays, plutôt infestés qu'habités par des Sauvages intraitables: ce sont des Missionnaires Jésuites qui ont découvert la Californie, & défriché le Para-

guai : enfin des Missionnaires Luthériens ont fait retrouver les traces effacées du Groënland ; ils remplacent d'anciennes Colonies perdues par de nouvelles, qui seront plus utiles & plus durables. Ceux qu'on y voit établis aujourd'hui, sont de cette institution singuliere d'hommes de tous les états, la plupart laïques & gens sans lettres, qui se réunirent en une espèce de congrégation religieuse, sous la direction du Comte de Zinzendorff. Ce Seigneur Allemand, à qui son enthousiasme fit une réputation fort étendue, mais équivoque, échauffé dans sa jeunesse par la lecture de la Bible, & sur-tout des Prophêtes, communiqua son esprit, eut des Prosélytes, & leur bâtit, en 1722, une maison à Bertholsdorff, dans la haute Lusace. Comme ce lieu s'appellait *Hernhut* (la garde du Seigneur) & que ceux qui s'y retirerent les premiers venaient de la Moravie, on leur a donné le nom d'*Herrenhutters* ou de *Freres Moraves.* Ces pieux ignorans ont toujours brûlé du zèle de la conversion des Idolâtres, se contentant, pour parler leur langage, de ne savoir & de n'enseigner que Jesus. Cette nouvelle Société de Jesus, semblable à la premiere, envoie ses Disciples dans les parties du monde les moins connues, jette sourdement ses racines dans les Colonies, & cache ses fondemens sous des terres incultes. Cette compagnie se glorifiant d'ailleurs de l'igno-

Groënland.

Missions des *Hernutes* ou Freres Moraves.

Groënland.

rance & de la grossiereté des premiers Apôtres du Christianisme, suit, à bien des égards, les traces de l'institution des Jésuites, débute comme eux par les missions & l'instruction des enfans; mais au lieu d'éblouir à leur exemple, par l'éclat des talens, elle étonne bien davantage par des succès aussi rapides, aussi grands, qu'elle ne doit, ce semble, qu'à la petitesse même & à l'obscurité de ses moyens. Cette Société de Jesus consacra les premiers travaux de son apostolat aux Nègres de Saint-Thomé, l'une des isles Caraïbes, qui sont dans la dépendance ou parmi les Colonies du Danemarck. Un de ces Nègres, baptisé sous le nom d'Antoine, s'étant lié avec les domestiques du Comte de Zinzendorff, qui se trouvait à Copenhague, en 1731, au couronnement du Roi Christian VI, suivit ce Fondateur à Hernhut, & fit entendre à sa Congrégation que les Nègres étaient trop surchargés d'occupations pour avoir le loisir d'assister à des instructions, & qu'un Prédicateur ne pouvait espérer de les convertir, à moins qu'il ne fût esclave lui-même, & qu'en partageant leurs corvées, il ne profitât des heures du travail pour leur parler de Religion. Peu de temps après, deux Freres Moraves écrivirent à la Congrégation qu'ils se vendroient s'il le fallait, & se feraient esclaves pour racheter les ames des Nègres. Mais les vœux d'une ferveur, qui surpassait

peut-être les forces humaines, ne furent exaucés qu'après avoir été éprouvés par le temps. Groënland.

Dans ces circonstances, on parlait beaucoup à Copenhague des mauvais succès du commerce & des missions du Groënland. Le comte de Zinzendorff avait vu dans la capitale du Danemarck, deux Groënlandais baptisés. Il venait d'envoyer, en 1732, de ses compagnons en Afrique ; il s'en offrit trois autres à lui, pour aller au secours de M. Egède, qui soutenait seul contre les obstacles réunis de la Nature & de la fortune, l'entreprise de la conversion du Groënland, qu'il avait seul formée & commencée.

La congrégation des Herrenhutters était composée de pauvres réfugiés, qui passaient de la Moravie en Lusace avec toute leur fortune sur le dos, c'est-à-dire, leurs habits. Les trois Missionnaires destinés au Groënland, s'embarquerent en cet équipage pour Copenhague, au mois de Janvier 1733. Là, se multiplierent devant eux toutes les difficultés qui devaient les empêcher d'aller plus loin. Car s'étant adressés à M. *Pless*, premier Gentilhomme de la Chambre, qui avait engagé un Négociant à équiper un vaisseau pour la baie de Disko, cet homme de cour reçut assez mal des gens qui, n'ayant ni le caractere, ni la science propres à l'apostolat, voulaient s'ingérer dans une mission où les talens & les travaux de

Groënland.

l'infatigable M. Egède avaient échoué jusqu'alors. Mais s'étant convaincu que la foi suffit pour coopérer efficacement aux progrès de la foi, M. Plefs sollicita lui-même les bontés du Roi, pour qu'il fût permis à ces nouveaux Missionnaires d'aller au Groënland. Le Monarque écrivit de sa propre main à M. Egède de les bien accueillir, & de favoriser les efforts de leur zèle pour la conversion des infidèles.

M. Plefs leur demanda cependant comment ils vivraient au Groënland : du travail de nos mains, de la bénédiction du ciel, répondirent-ils ; nous cultiverons la terre, & nous bâtirons une maison pour n'être à charge à personne. Mais il n'y a point de bois en ce pays-là, leur dit-on. Eh-bien ! nous y creuserons des fosses, & nous y logerons. Non, répliqua le courtisan, voilà cinquante écus d'Allemagne[1], pour commencer à vous pourvoir des matériaux & des outils nécessaires à la construction d'un logement. A l'exemple de ce Seigneur, les Grands de la Cour voulurent contribuer à l'approvisionnement de ces Missionnaires. Ceux-ci eurent bientôt un petit fonds d'argent, avec lequel ils acheterent dix douzaines de planches, des lattes, & quarante-six solives, des semences & des racines de plantes, des filets & des instrumens pour la chasse & la pêche ; enfin les provisions les plus

pressantes pour le vêtement & la nourriture. Groënland.
Jamais des Missionnaires ne furent plus dignes de la protection du Gouvernement, que ceux qui s'équipaient en colons, & qui voulaient commencer leur mission par l'agriculture & le commerce, objet le plus naturel des transmigrations & des populations nouvelles. C'est peut-être encore un des avantages temporels que le clergé luthérien peut avoir sur celui de la Religion catholique, d'inspirer à ses membres, en leur permettant le mariage, toutes les idées d'économie domestique relatives au bien-être des familles, & par conséquent à la police sociale.

Les trois freres Moraves, partis le 10 Avril 1733 de Copenhague, arriverent au Groënland le 20 du mois suivant. Leur premier soin fut de chercher sur la côte un séjour habitable & commode, pour y bâtir. Ils mirent aussi-tôt la main à l'œuvre, & dressant pierre sur pierre, avec de la mousse dans les intervalles, ils élèverent à la hâte un asyle contre la neige & la pluie, se procurant de la subsistance avec un vieux bateau qu'ils avaient acheté du capitaine Danois, qui les avait amenés. Ils passerent d'une tente, où ils gelaient de froid, dans cette hutte construite à la Groënlandaise; &, dès le 15 de Juin, ils commencerent une maison Danoise, où, dans cinq semaines, ils eurent du logement.

Groënland.

Aussi-tôt qu'elle fut achevée, ils songerent à faire leurs provisions de bouche pour l'hiver. Mais la chasse & la pêche leur réussirent d'abord assez mal, parce qu'ils n'y étaient gueres exercés, & qu'ils avaient sur-tout peu d'adresse à mener un kaiak. Quand ils allaient chercher du bois flottant entre les isles, s'ils étaient surpris par le mauvais temps, après avoir gagné la terre avec beaucoup de peine, le vent de la nuit éparpillait leur bois, & la tempête emportait leur bateau, que les Groënlandais venaient leur rendre tout fracassé, quelques jours après. Mais quand tout leur manquait, ils s'abandonnaient à la Providence ; &, s'ils n'avaient pas autre chose à faire, ils se mettaient à filer pour gagner leur vie, à l'exemple de leurs freres de Moravie & de Lusace.

Ces difficultés n'étaient pourtant rien, au prix de celles qu'ils avaient à surmonter, pour remplir l'objet de leur mission : car ils ignoraient même la langue Danoise, dont ils avaient besoin pour apprendre celle du Groënland, & il n'y avait que des Danois qui pussent les initier dans les élémens de celle-ci. Pour surcroît d'embarras, on leur volait tous leurs livres & leurs papiers, à mesure qu'ils écrivaient leurs leçons ; comme si le démon, disent ces bons Freres, avait voulu leur ôter tous les moyens de diminuer le nombre de

ſes vaſſaux. Mais la Nature faiſait tout pour les lui conſerver. Les Groënlandais, trop occupés de leur ſubſiſtance, n'avaient pas le loiſir d'aſſiſter à des catéchiſmes de Religion. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût autour de Balls'river, environ deux cens familles qui formaient près de deux mille ames; mais la plupart de ces habitans étaient diſperſés dans les iſles & les montagnes, à la pêche des veaux, à la chaſſe des rennes; &, quand l'hiver approchait, ils allaient faire des voyages de deux cens lieues, tantôt au Nord, & tantôt au Sud. Il n'y avait pas moyen de les joindre pour les inſtruire, & les Prédicateurs ne pouvant ſuivre leur auditoire à la courſe, ſe contentaient de ſemer de temps-en-temps quelques germes de la parole divine, lorſque la curioſité leur amenait par haſard des Groënlandais, qui venaient voir leur maiſon en paſſant, ou leur demander des clous, des hameçons, des couteaux, qu'ils ſavaient bien voler en cas de refus. C'était peine perdue que d'aller d'une iſle à l'autre chercher des auditeurs qu'on ne pouvait même avoir en les payant; car, dès qu'on leur parlait de Religion, ils diſaient aux Miſſionnaires, ne voulez-vous pas retourner chez vous?

Groënland.

Mais ce qui ſembla devoir renverſer toutes leurs eſpérances, ce fut une mortalité qui menaça de ruiner à jamais la population du Groënland.

Groënland. De six Groënlandais qu'on avait amenés en Danemarck, deux ans auparavant, il ne restait qu'un garçon & une fille. Comme le climat étranger leur était contraire, on voulut les renvoyer dans leur pays. La fille mourut durant la traversée, & le garçon arriva sain & sauf, du moins en apparence. Mais il apportait de l'Europe un venin caché dans ses veines, & qui ne tarda pas à se manifester par une éruption cutanée, où l'on n'apperçut d'abord aucun danger. Il continua de courir & de jouer avec ses camarades qu'il infectait cependant de sa contagion. Lui-même en mourut le premier au mois de Septembre; c'était l'année 1733. Celui qui le suivit de plus près au tombeau, fut le jeune Frédéric Christian, dont M. Egède avait fait un excellent Catéchiste, & qu'il regretta comme un sujet très-utile à la mission. Enfin on découvrit, par un malade de la Colonie, que cette peste était la petite-vérole. Aussi-tôt M. Egède dépêcha un exprès dans tout le pays, pour avertir les Groënlandais de ne pas sortir de leurs habitations, s'ils ne voulaient pas gagner & répandre la peste Européenne, & de n'y laisser entrer aucun vagabond du voisinage, qui ne manquerait pas de la leur apporter. Mais ces avis furent inutiles dans un pays ouvert & libre, où l'on ne peut empêcher personne d'aller & de venir à son gré.

La contagion fit les progrès les plus rapides, & d'autant plus violens, que le froid du climat & le peu de précaution des habitans, rendaient l'éruption du venin plus difficile. Les malades souffraient des tourmens incroyables, & la chaleur de leur tempérament, jointe à une soif brûlante qu'ils ne savaient appaiser qu'avec de l'eau à la glace, les emportait en trois jours. Dans l'excès de leurs souffrances, quelques-uns se poignardaient eux-mêmes, ou s'allaient jetter dans la mer, pour mettre fin à leurs maux. Un homme, dont le fils était mort de cette funeste épidémie, massacra sa belle-sœur, dans la persuasion qu'elle avait ensorcelé ce malheureux enfant. Les Danois craignaient avec raison un soulèvement de tout le pays contr'eux, par le bruit qui s'était répandu qu'ils y avaient apporté cette peste. La frayeur même étendit la rage & l'influence de la contagion. Loin d'y apporter du remède, il semblait qu'on allât au-devant de ce fléau. Les malades restaient sans secours, & les morts sans sépulture. Quelques-uns invoquaient d'abord le Dieu dont les Européens leur avaient appris à bénir le nom; mais, quand ils ne se sentaient point soulagés dans leurs prieres, ils le blasphémaient avec des imprécations horribles, ne voulant point croire à l'existence d'une Divinité qui leur semblait un être impuissant ou méchant.

Groënland.

M. Egède était dans la plus cruelle affliction; il allait de maison en maison, tantôt avec son fils, tantôt avec les freres Moraves, consoler les malades ou les préparer à la mort. Par-tout il ne trouvait que l'image de la désolation, des cabanes désertes ou pleines de deuil & de cris de douleur, des cadavres étendus sur le seuil des portes, ou qui n'étaient enterrés qu'à moitié, sous un tas de neige & de pierres. Dans une Isle entiere, ils ne virent qu'une pauvre fille toute couverte des pustules de la petite-vérole, avec trois de ses petits freres. Leur pere, après avoir enseveli tous les habitans, s'était mis lui-même dans un tombeau avec le plus jeune de ses enfans attaqué de l'épidémie, laissant l'ordre à sa fille de couvrir sa tombe de pierres & de peaux, pour mettre son corps à l'abri des renards & des corbeaux. Le reste de cette malheureuse famille vivait de quelque provision de harengs secs & de veau marin, jusqu'à ce que le mal, ou la famine, eût épuisé de tristes jours, plus douloureux à conserver qu'à finir. M. Egède, parmi les progrès d'une calamité qui dévorait les habitans, recevait les uns, allait chercher les autres, & les secourait tous de ses soins, de ses provisions, ou par des instructions consolantes. Ses œuvres de charité chrétienne & d'humanité, firent plus d'impression sur les ames pour les disposer à la Religion, que

n'en avaient pu faire ses discours depuis dix ans, tant les hommes ont de penchant à croire une Divinité bienfaisante que ses Apôtres sauront toujours faire aimer, en donnant l'exemple des vertus qu'ils prêchent. Groënland.

L'épidémie continua ses ravages durant près d'un an, & s'étendit l'espace de quarante lieues Nord, & pour le moins autant vers le Midi. Quand les facteurs Danois aborderent sur ces côtes, ils trouverent les maisons entièrement désertes le long de plus de trente lieues. Aux environs de la colonie, il périt en trois mois jusqu'à cinq cens personnes dans l'espace de huit lieues. On peut juger par-là du nombre des habitans qui furent moissonnés par la petite-vérole. M. Egède le fait monter à trois mille ames, car il en réchappa très-peu, & l'on n'en sauva que huit ou neuf dans le seul canton de Balls'river, qui était le plus peuplé.

Les Européens eux-mêmes se ressentirent, sinon des atteintes, du moins des suites de ce fléau, soit par les peines qu'ils avaient prises autour des malades, soit par la malignité que l'air avait contractée de l'infection des cadavres, soit enfin par le genre de vie qu'ils étaient obligés de mener, passant continuellement d'une étuve chaude à l'air excessivement froid. De quelque part que vînt le mal, M. Egède en perdit sa femme, qui mourut

Groënland.

après avoir contribué de toutes ses ressources au soulagement des malades, ne manquant jamais de leur envoyer les cordiaux & les remèdes qu'elle avait chez elle. Les Missionnaires furent attaqués à leur tour du scorbut, maladie du pays, occasionné, à ce qu'on croit, par les extrémités & les brusques vicissitudes du froid & du chaud, & par le changement trop subit d'une vie oisive ou sédentaire, en une suite de courses & de travaux pénibles & forcés.

Cependant ils se rétablirent avec le cochléaria du printemps, & recommencerent leurs visites dans les habitations que les ravages de la petite-vérole avaient changées en tombeaux. Ils avaient la consolation de soulager les malades, mais sans espérance de convertir les ames. Christian David, cet homme qui de charpentier était devenu l'une des premieres colonnes du Hernhutisme, qui, dès la naissance de cette société, comme par un esprit de prédiction, lui avait tracé, en 1722, le plan d'une cité où, dix ans après, on compta six cens habitans ; cet homme singulier avait été envoyé par le comte de Zinzendorff au Groënland, pour servir de guide aux autres freres Moraves, que son âge & son expérience le mettaient en état de diriger. Il trouva les Groëlandais tels que M. Egède les dépeint, & il en parle avec une franchise qui rend ses récits d'autant moins suspects, qu'ils ne sont pas toujours édifians.

Groënland.

« La vie que mene ce peuple, dit-il, eſt an-
» gélique en comparaiſon de celle de nos chré-
» tiens d'Europe. Cependant les Groënlandais vi-
» vent ſans connaitre la Divinité, car ils tournent
» en dériſion tout ce qu'on leur en dit. Qu'on
» leur en parle ou non, peu leur importe ; ils
» écoutent une hymne comme une chanſon ; ils
» ſont trop peu capables de réflexion, pour avoir
» aucune idée de Religion. On dirait même qu'ils
» n'ont pas de paſſions, tant ils paraiſſent inſen-
» ſibles. Ils ne penſent qu'à manger, du reſte auſſi
» ſtupides que les animaux dont ils ſe nourriſſent.
» Mais comme les bêtes, ils aiment beaucoup leur
» progéniture, ſans s'occuper d'ailleurs de l'éduca-
» tion de leurs enfans. Quant à la foi, Dieu ſeul
» voit & ſait s'ils en ſont capables. »

Ainſi, ce n'eſt jamais que l'intérêt qui les appri-voiſe avec les Miſſionnaires, qu'ils abordent ou qu'ils écoutent, quand ils en eſpèrent quelque choſe. Un jeune homme, par exemple, leur demanda de lui prêter main-forte pour ravoir ſa femme, & voici comment on la lui avait enlevée. Un pere de famille ayant épouſé une veuve, avait donné au fils de cette femme ſa fille en mariage, après l'avoir déjà fait épouſer à un autre homme. Au bout de ſix mois celui-ci rattrapa ſa femme par ruſe & par force, & le ſecond mari vint réclamer le ſecours des Européens pour l'enlever

Groënland.

encore au premier. Ce sont-là les mœurs de ce peuple sans police, ou sans loix. Du reste ils ne manquent pas d'un certain artifice, ni de caresses engageantes, pour exciter les Européens à la libéralité; car ils auraient honte d'en obtenir rien par des prieres. Mais, dès qu'on leur parle de conversion, ils s'endorment, ou s'en vont avec un ris moqueur. Un Missionnaire Danois leur racontait un jour l'histoire de la création jusqu'au temps d'Abraham. Ils dirent qu'ils croyaient tout cela, puis se mettant à débiter à leur tour les fables & les visions de leurs Angekoks, ils demanderent au Missionnaire s'il ne les croyait pas aussi-bien qu'eux. Le Danois leur ayant répondu que non; « si tu ne nous en crois pas sur notre parole, lui » dirent-ils, pourquoi veux-tu que sur ton simple » témoignage, nous croyions ce que nous ne pou- » vons comprendre ? »

Malgré le peu de fruit & d'occupation que donnait aux nouveaux Missionnaires l'entreprise de la conversion des Groënlandais, ils reçurent encore du Danemarck deux de leurs freres pour coopérateurs. Mais, comme ce n'étaient pas de ces Prédicateurs oiseux qui n'ont que le talent ou la manie de la parole, ils ne pouvaient arriver en trop grand nombre dans une terre qui ne demandait pas moins de cultivateurs que d'ouvriers évangéliques. Le Danemarck envoya donc trois vaisseaux,

vaiſſeaux, dont un fit voile à *Good'haab*, & les deux autres aborderent à l'iſle de Diſko, avec des matériaux & des proviſions pour y fonder une colonie. Christian David s'embarqua ſur le premier de ces trois navires, qui le tranſporta de *Good'haab* à Diſko, pour y travailler au nouvel établiſſement en qualité de charpentier. C'étoit un homme excellent pour le bras & le conſeil ; & comme il étoit trop âgé pour apprendre la langue du Groënland, il ſe chargeait plus volontiers des affaires temporelles de la Miſſion, que de la converſion des ames. Groënland.

L'année 1735 fut preſque toute employée à des préparatifs pour le grand ouvrage du ſalut des Groënlandais. Il fallait d'ailleurs laiſſer repeupler leurs familles moiſſonnées par le fléau de la petite-vérole. Les Miſſionnaires conſacrerent donc leur temps à l'étude de la langue, & à de petits voyages, pour s'initier de plus en plus dans la connoiſſance du pays & des mœurs de ſes habitans. Mais, au moment qu'ils allaient commencer leurs courſes apoſtoliques, leur grand bateau de voyage fut enlevé de terre par un ouragan qui, après l'avoir fait pirouetter dans les airs à quelques centaines de pas, le briſa contre un rocher. M. Egède eut la bonté de leur fournir un vieux bateau d'Europe, & des matériaux pour le radouber. 1735.

Groënland.

Deux des Missionnaires, Matthieu Stach & Christian Stach, freres à double titre par les nœuds de la nature & de la Religion, allerent voyager, le premier au Sud, & le second au Nord, tous deux en compagnie de marchands, auxquels ils ne furent point inutiles dans les dangers & le mauvais temps qu'ils eurent tous à souffrir. On ne trouva, de part & d'autre, que des maisons vides dont les habitans étaient morts, & quelques chiens, qui depuis deux ans avaient vécu malgré les plus grands froids, soit de coquillages, soit des vieilles peaux qui couvraient les tentes. Les Groënlandais ne faisaient pas d'abord grand cas des freres Moraves, parce que leur voyant mettre la main à l'œuvre dans toutes les occasions, ils les prenaient pour les domestiques des Facteurs. Ce n'est pas qu'ils méprisent chez eux les gens qu'ils appellent serviteurs, car tout le monde l'est, excepté le pere ou le chef de famille : mais, parmi les étrangers, ils appercevaient des distinctions si marquées entre les hommes, qu'ils s'informaient uniquement quel était le maître, & ne s'adressaient qu'à lui, jettant à peine un coup-d'œil sur les autres. Aussi les Hernutes, qui craignaient de voir rejaillir sur leur ministere le mépris qu'on aurait pour leur personne, répondaient aux Groënlandais, qui leur demandaient où était le maître : il n'y a point

entre nous de maître ou de serviteur, & nous sommes tous freres. On les distinguait en effet des autres Européens par cet esprit d'égalité, d'union & de douceur, qui caractérisa les premiers chrétiens & les nouvelles institutions religieuses. Groënland.

Cette conduite leur attira par degrés la considération & la confiance des Groënlandais, qui se familiariserent avec ces étrangers au point d'aller sans cérémonie passer la nuit chez eux, quand elle les surprenait en chemin, ou qu'ils étaient accueillis de la tempête. Ils étaient même si fort accoutumés à prendre l'hospitalité chez les Freres, ou à en recevoir des présens ou des vivres, qu'ils leur disaient franchement, nous ne viendrons pas vous écouter, si vous ne nous donnez rien, tant ils s'imaginaient qu'un Prédicateur devait payer ses auditeurs.

En effet, les bons freres Moraves ne pouvaient gueres renvoyer ces pauvres Sauvages, presque toujours attirés par la faim à l'instruction, sans leur donner à manger, sur-tout en hiver, où le froid excessif ne leur laissait aucune ressource pour vivre. Mais, quand l'été ramenait les provisions en abondance, ce n'étaient plus les mêmes importunités, & les Groënlandais ne venaient gueres à la Mission, que lorsqu'ils avaient passé toute la nuit à danser, comme si l'heure de l'ins-

truction leur eût paru la plus propre au sommeil.
Groënland. A cela près qu'ils s'endormaient à la priere du matin, ils l'écoutaient avec assez de gravité, quoiqu'on la fît en allemand, qu'ils n'entendaient pas. Mais il y avait des textes de la Bible, dont le sens faisait sur eux la plus grande impression, quand on le leur expliquait. Ils furent frappés en particulier de ce passage d'Ezéchiel, où le Prophète disait au peuple Hébreu : *les infidèles qui sont autour de vous, apprendront que je suis le Seigneur, moi qui rebâtis les maisons ruinées, & replante les terres désolées : je l'ai promis, & je le ferai.* Ce texte fit espérer aux Groënlandais que le Dieu des étrangers réparerait les ravages du fléau qui avait dévasté leurs cabanes. C'est ainsi que la Religion se fraie des voies dans les ames les moins disposées à la recevoir.

Mais rien ne la fait mieux triompher des esprits rébelles, que les obstacles dont le zèle de ses Apôtres est constamment traversé. Les freres Moraves, qui jusqu'alors s'étaient soutenus, dans un pays inhabitable, par les bienfaits de leur patrie, ou de la Cour de Danemarck, se virent tout-à-coup oubliés, & frustrés des secours qu'ils en attendaient. Ce délaissement les jetta dans la plus profonde détresse. Leurs provisions se réduisaient, pour toute l'année, à un baril & demi de gruau d'avoine, dont ils avaient échangé une partie pour

de la biere. Ajoutez à ce peu de ressources un demi-baril de pois, & du biscuit de bord en petite quantité. Encore fallait-il céder une portion de ces vivres à Christian David, qui repassait à Copenhague pour les affaires de la Mission, le Capitaine qui devait le prendre sur son bord ne voulant lui donner passage qu'à cette condition. La chasse & la pêche, dont l'art ne leur était pas encore familier, avoient moins rendu que jamais, par la disette & la rareté du poisson & du gibier. Ils n'avaient donc d'autre ressource que celle d'acheter du veau marin des Groënlandais. Mais les Missionnaires se plaignent d'avoir éprouvé l'ingratitude & la dureté de ces Sauvages, au point que ceux qui leur avaient le plus d'obligation, ne voulurent leur rien vendre, à quelque prix que ce fût.

Il fallait employer les instances & les prieres pour obtenir de temps-en-temps quelque quartier de veau marin, qu'ils achetaient encore fort chèrement; & quand cette provision était consommée, ils étaient réduits à vivre de coquillages ou d'algue marine, qu'ils aimaient mieux manger crûe que bouillie. Enfin, disent-ils, Dieu, qui envoya un corbeau porter de la nourriture au prophète Elie, suscita un Groënlandais nommé *Ypegau*, qui vint de quarante lieues au Sud offrir aux Missionnaires de leur vendre tout ce qu'il

Groënland.

pourrait épargner de ses provisions. Cet homme s'était pris d'affection pour eux, dans une occasion où égarés de leur chemin, le hasard les avait amenés chez lui. Il y avait près d'un an qu'ils l'avaient oublié, quand il se présenta devant eux, au moment de leur plus forte disette : il eut pitié de leur situation, & se chargea de pourvoir à leur subsistance durant ce temps critique. Ils s'accoutumerent donc à manger le poisson & le gruau d'avoine, à l'huile de veau marin ; ragoût détestable sans doute, mais délicieux au prix des vieilles chandelles de suif, dont ils avaient souvent été forcés d'assaisonner leurs mets.

La disette leur fut encore plus sensible par les périls qu'elle les obligea de courir ; car, pour aller chercher des vivres, ils s'exposerent souvent sur un misérable esquif, à la merci des courans & des orages. Une fois ils furent emportés loin de la côte & balottés par les brisans, qui les jetterent ensuite dans une isle où ils passerent trois ou quatre jours en plein air, & par le temps le plus froid, avec leurs habits mouillés. Une autre fois, après s'être épuisés à ramer toute la journée, ils s'arrêterent la nuit dans un endroit désert, où, faute de tente, ils furent réduits à se creuser un asyle dans la neige, jusqu'à ce que, pour éviter de mourir de froid & d'être ensevelis sous de nouveaux flocons qui s'entassaient sur leur tête,

ils sortirent de ce mauvais abri, & se réchaufferent à force de courir. C'est dans ces tribulations de toute espèce, qu'ils passerent la troisieme année de leur Mission. Groënland.

L'année suivante, mêmes travaux avec aussi peu de fruit. Une disette presque continuelle : on y remédia pourtant. Les bateliers, à la sollicitation de M. Egède, retrancherent de leurs provisions de la semaine, pour en vendre une légere portion aux Freres. Les Missionnaires Danois leur firent gagner aussi quelques vivres, à écrire ou copier pour eux ; mais, se trouvant eux-mêmes bientôt à l'étroit, ils furent obligés d'envoyer à la baie de Disko, dès le mois de Mai, pour renouveller leurs provisions. *Yppegau*, le bon ami des Freres, se trouvait souvent dépourvu : les autres Groënlandais gardaient tout ce qu'ils avaient pour leurs festins d'assemblée, & dans un seul repas, qui dura toute la nuit, les Hernhutes eurent la douleur de leur voir dévorer onze veaux, sans en vouloir céder la moindre partie pour de l'argent.

Cependant ces étrangers se soutinrent en assez bonne santé durant l'hiver : mais, au printemps, réduits à l'algue marine, leurs forces diminuerent au point que, n'étant plus en état de conduire leur bateau, ils devenaient le jouet des vents & des vagues. L'un d'entr'eux se serait

Groënland.

infailliblement noyé, si deux Groënlandais, qui se trouvaient à sa portée, ne l'eussent sauvé & conduit à terre, en remorquant son bateau entre leurs kaiaks. Ces accidens étaient heureusement entremêlés de quelque faveur de la Providence. Une fois on trouva une baleine morte, dont on leur donna de quoi faire deux repas. Une autre fois qu'ils avaient passé cinq jours à ne manger que des coquillages, un Groënlandais leur apporta un marsouin tiré du ventre de la mere, mais qui ne put leur suffire que pour un repas. Dans une autre occasion, forcés par le vent contraire à relâcher dans une isle déserte, en revenant de la pêche, sans avoir rien pris, ils virent une aigle sur son nid, & la tuerent d'un coup de fusil. Après avoir grimpé, non sans beaucoup de peine, à la hauteur du nid, ils y trouverent deux gros œufs, & l'oiseau mort qui pesait douze livres, & dont les ailes leur fournirent quatre vingt huit plumes à écrire, ce qui fut pour eux une espèce de fortune.

Enfin un Groënlandais vint annoncer à la colonie qu'il était arrivé à trente lieues au Sud un vaisseau Allemand, dont le capitaine avait des lettres pour les Européens. En effet, bientôt après, on vit une chaloupe qui apportait un tonneau de provisions avec une lettre d'Amsterdam. C'était un des freres Moraves établis en

Hollande, qui faisait cet envoi, pour essai, à ceux du Groënland, les priant de lui donner des nouvelles de leur Mission, & de marquer s'ils avaient reçu ce tonneau, & si la voie qu'on avait prise, pour l'envoyer, était propre à former une correspondance. Ils répondirent, par le Capitaine qu'ils allerent joindre avec leur bateau, que l'envoi était venu à bon port, qu'ils recevraient avec reconnaissance, par les vaisseaux Allemands, tous les vivres qu'on voudrait leur faire passer, &, qu'au défaut de provisions, ils priaient qu'on leur envoyât un bon canot, pour s'en procurer eux-mêmes par leur industrie. Groënland.

D'un autre côté, ces enfans de la Providence, qui se plaisait à les surprendre, ne reçurent pas, à beaucoup près, tous les secours qu'ils attendaient par les vaisseaux du Danemarck. Leur espérance à cet égard fut d'autant plus trompée, qu'on leur envoyait quatre personnes de plus avec la moitié moins de vivres. Ce surcroît de famille était la mere de Matthieu Stach, âgée de quarante-cinq ans, avec ses deux filles, dont l'aînée avait vingt-deux ans, & la seconde douze. Elles étaient venues sous la garde de George *Wiesner*, qui ayant le choix de rester au Groënland, ou de s'en retourner, prit ce dernier parti l'année suivante.

Cette famille était venue au secours des Freres,

Groënland.

pour les aider également dans les fonctions, soit spirituelles, soit temporelles de la Mission. Mais ce soulagement fut contrebalancé par une perte considérable. Le même vaisseau, qui avait débarqué ces trois femmes, ramena M. Egède en Danemarck. Cet homme vénérable par son zèle, son courage, ses travaux & ses peines, abandonné presque seul dans le Groënland aux traverses & aux disgraces de la Nature, avait eu la douleur de voir moissonner tous les fruits de son Apostolat par l'épidémie de 1733, qui fit périr les enfans qu'il avait baptisés : il avait perdu sa femme qui faisait sa consolation & son soutien dans les amertumes d'une Mission ingrate & stérile. Ses enfans croissaient, sans qu'il pût leur donner au Groënland l'éducation pour laquelle ils étaient nés. Tout dépérissait sous ses yeux : il était lui-même extrêmement affoibli de corps & d'esprit par les fatigues & les chagrins qu'il avait essuyés. Enfin il tomba malade du scorbut. Un an après avoir sollicité son retour en Danemarck, il obtint la permission qu'il demandait, & partit, le 9 Août 1736, avec son plus jeune fils, ses deux filles & le corps de sa femme, qu'il devait faire enterrer à Copenhague, où il arriva le 24 du mois suivant. Le premier objet de son empressement fut d'exposer au Roi, dont il eut une audience, l'état où il avait laissé la

Miffion du Groënland, & les moyens de la ranimer & la faire fleurir. On le nomma Directeur de ce pieux établiffement, avec une penfion annuelle de cent livres fterlings. En même-temps, il fut chargé d'ériger un Séminaire de jeunes orphelins qu'on éleverait dans la langue du Groënland, & dans les études propres à en faire des Miffionnaires & des Catéchiftes pour ce pays auffi dépourvu des idées de Religion, que dénué de tous les biens de la terre. Il régit long-temps les affaires de cette Miffion, & vers la fin de fa vie, il fe retira avec une de fes filles à l'ifle de Falfter, où il mourut le 5 de Novembre 1758, âgé de foixante-treize ans. Groënland.

Les Freres Moraves, qui reftaient feuls chargés du fardeau de la converfion des Groënlandais, travaillerent à défricher ce champ inculte & abandonné. Ils étaient au nombre de fept perfonnes qui ne compofaient qu'une famille, ou du-moins qu'un ménage. Les femmes prirent foin du détail économique de la maifon, fans renoncer pourtant aux fonctions fpirituelles, & les deux fœurs de Matthieu Stach, apprirent la langue du pays, pour catéchifer leur fexe. Mais les habitans n'avaient ni le loifir, ni l'envie d'écouter les inftructions ; &, quand on ne leur enfeignait rien de nouveau, ils faifaient comprendre qu'ils avaient affez entendu parler de merveilles à des gens qui

Groënland.

en savaient plus que les bons Freres, & qu'ils étaient las d'apprendre & de croire de ces sortes de choses. Loin de se laisser convertir dans les assemblées de plaisir, où l'on venait leur prêcher l'Evangile, ils tâchaient d'engager les Prédicateurs à s'y divertir comme eux ; & lorsque ceux-ci voulaient conserver la décence & la gravité de leur ministere, on contrefaisait leur chant, leurs lectures & leurs prédications ; on ridiculisait sur-tout leur pauvreté. Si les Missionnaires disaient qu'ils n'étaient pas venus au Groënland pour la bonne chère, mais pour le salut des ames, on leur répondait : *voilà de beaux Prêcheurs! Ne savons-nous pas que vous êtes des ignorans, qui feriez mieux d'étudier que d'enseigner?* Comme ils souffraient tous ces sarcasmes sans altération, les Sauvages abusaient de leur patience, & poussaient l'insulte & la dérision jusqu'à les poursuivre à coups de pierre, à leur sauter sur les épaules, à mettre en pièces tous leurs effets, à piller leur canot, ou le lancer à l'eau. Une nuit les Freres entendant du bruit autour de leur tente, sortirent & trouverent des gens le couteau à la main, qui avaient déjà entamé les pelleteries dont leur logement était revêtu, pour les emporter ; ces voleurs ne voulurent même se retirer, qu'après que les bons Freres les eurent menacés de leurs fusils.

Jusqu'ici l'histoire des Missionnaires du Groënland n'est que celle de leur misere. L'année 1737 fut pourtant un peu moins disetteuse que les précédentes. Quoique les Freres eussent plus de personnes à nourrir, & que leur bateau ne pût aller en mer, le jour de Pâque ils mangerent encore du pain, avec une perdrix chacun. Ils échangeaient de la biere pour des pois, & buvaient de l'eau. Quelquefois un Groënlandais venait leur vendre du pain qu'on lui avait donné à la Colonie; d'autres fois on leur apportait des œufs. Un jour qu'ils trouverent un veau mort avec le harpon dans les flancs, le Pêcheur qui avait tué le monstre, leur en offrit un autre pour ravoir son harpon. Ces soins de la Providence étaient mérités & secondés par leur industrie. Ils avaient été obligés de faire fondre la neige & la glace dans leur chambre pour boire durant tout l'hiver; ils essayerent de creuser un puits, & trouverent une source abondante qui ne les laissa plus manquer d'eau.

Groënland.

1737.

Christian Stach vint les rejoindre. Il était parti l'année précédente avec M. Egède, & ces deux Missionnaires avaient essuyé, dans leur retour en Danemarck, de rudes tempêtes; une entr'autres, qui les accueillit sur la cote de la Norwège, au milieu d'un brouillard épais, & qui, pour peu qu'elle eût duré, les aurait submergés sans ref-

Groënland

source. Il revint au Groënland avec deux autres Membres de sa Congrégation. Ces Freres qui s'étaient embarqués à Copenhague, le 11 Mai, n'aborderent que le 5 Juillet dans un Port du Groënland, à quatre lieues de la Colonie; ce qui prouve en passant que la traversée est souvent orageuse. Ils apporterent à leurs Confreres des nouvelles de la Hollande, d'où ils s'étaient rendus en Danemarck. Les Freres d'Amsterdam devaient envoyer incessamment à ceux du Groënland, un bateau neuf, par les vaisseaux destinés à la pêche de la baleine. Les Missionnaires allerent donc à deux reprises voir s'il n'en arrivait aucun, & ce n'était pas sans besoin; ils avaient si souvent radoubé leur vieux bateau, qu'ils ne pouvaient plus s'en servir. Mais, ne voyant point le vaisseau qu'ils attendaient, ils le crurent perdu. Leur crainte était d'autant plus fondée, que la saison avait été des plus fâcheuses; car même au mois de Mai, les boissons s'étaient glacées dans les chambres à poële, & l'on y avait eu le visage gelé. Les tempêtes avaient été si fréquentes, que le Capitaine, qui avait apporté aux Missionnaires le premier envoi de Hollande, avait perdu son vaisseau, dans un Port situé à cent vingt lieues au Sud de la Colonie. Heureusement l'équipage se sauva dans deux canots avec quelques provisions, mais il fut obligé d'aller à deux cens lieues au Nord chercher un navire Allemand.

Le mauvais temps avait commencé dès l'entrée de l'hiver, qui précéda ce printemps, & les bateliers de la Colonie en avaient fouffert plus d'une fois. Mais fur-tout au mois de Décembre qu'ils retournaient de leur trafic, un ouragan qui les faifit à quatre lieues de chez eux, les emporta tout-à-coup au milieu des glaces, ou ils furent balottés par les vagues durant quatre jours; à la fin, ils regagnerent la terre, mais ce fut à vingt-huit lieues de leur port; encore à peine furent-ils defcendus, que le vent mit leurs bateaux en pièces, & les fit dériver en haute mer. Par bonheur un Groënlandais recueillit les gens chez lui durant quelques jours, & les mena fur fon bateau jufqu'à moitié chemin, pour regagner la Colonie. Ils firent le refte de la route à pied, par un froid très-vif, dans un pays montagneux & fauvage, où ils fe feraient perdus, s'ils n'avaient rencontré des guides qui acheverent de les conduire à leur gîte.

Rien de plus rebutant fans doute, que l'hiftoire uniforme d'un pays fans production, & prefque fans habitans; des voyages fans fruit; des Colonies fans progrès, & des travaux fans fuccès. Mais il n'eft pas indifférent à la curiofité de l'efprit humain, de voir, peut-être pour la premiere fois, l'expofition fincere & naïve des obftacles qu'une Religion nouvelle trouve dans des ames qui fortent

Groënland.

des mains de la Nature, sans préjugés & sans science ; & tel est le tableau que nous présente M. Crantz dans la Mission des Freres Moraves.

Il y avait cinq ans que ces Apôtres Luthériens étaient allés porter l'Evangile aux Groënlandais. Mais que peuvent, disait-on à Copenhague, des ignorans sur l'esprit des Sauvages ? Aussi ne voulait-on plus leur envoyer ni vivres, ni secours. On se moquait du zèle de ces gens grossiers, qui ne devaient être comptés que pour le nombre & pour la dépense, & ne laissaient rien espérer de leur piété sans lumieres. Mais le Comte de Zinzendorff, d'ailleurs humilié des reproches qu'on faisait à ses Disciples, ne se lassait point d'attendre de leur persévérance, ce qu'on ne pouvait se promettre de leurs talens. Les Groënlandais, de leur côté, ne cessaient de repousser leurs instructions. Ce n'est pas qu'ils n'écoutassent avec quelques plaisirs les prodiges de l'Histoire des Juifs, & les miracles des Apôtres. Mais si les Missionnaires leur parlaient de l'essence & des attributs de Dieu, de la chûte de l'homme & de l'expiation du péché, de la grace & de la sanctification des ames, ils s'endormaient, répondaient toujours oui, pour ne pas entrer en dispute, & s'esquivaient dans l'instant. Encore était-ce les plus patiens & les plus complaisans ; car il y en avait

avait qui, témoignant ouvertement leur désapprobation, réfutaient la doctrine des Prédicateurs, & disaient : « montrez-nous le Dieu que vous » prêchez, & nous y croirons. Vous le repré- » sentez comme un être trop sublime; comment » se peut-il que nous allions à lui, ou qu'il descende » jusqu'à nous ? Il n'en prend aucun souci; nous » l'avons invoqué quand nous n'avions rien » à manger, ou que nous étions malades, mais » c'est comme s'il ne nous avait pas entendus. Nous » croyons que ce que vous dites de lui n'est pas » vrai; que si vous le connaissez mieux que nous, » obtenez de lui par vos prieres, qu'il nous donne » de quoi vivre, un corps sain, un temps serein » & tout ce qui nous manque. Notre ame n'est » point malade. Vous êtes bien autrement insensés » & corrompus que nous; dans votre pays, il peut » y avoir des ames gâtées, & nous le voyons » assez par les Européens qui viennent parmi » nous; sans doute ils ont besoin d'un Sauveur » & d'un Médecin pour l'ame. Votre Paradis, » & vos joies célestes, ne nous touchent point, » & n'ont rien que d'ennuyeux à notre gré. Il » ne nous faut que du poisson & des oiseaux; » sans ce soutien, notre ame ne saurait pas plus » subsister que nos corps. Il n'y a point de veaux » marins dans votre Paradis; ainsi, nous vous l'a- » bandonnons à vous & à tout ce qu'il y a de pis

Groënland.

Groënland.

» parmi les Groënlandais ; mais pour nous, qui
» devons aller dans le Palais de *Torngarsük*, nous
» y trouverons en abondance, & sans peine, tout
» ce qui manque à nos besoins.

» C'est ainsi, dit M. Crantz, qu'ils écartaient
» toutes les idées spirituelles, qui pouvaient in-
» téresser le salut de leurs ames. Je n'oserais rap-
» porter, poursuit-il les railleries indécentes
» qu'ils faisaient au seul nom du Mystere de la
» Sainte-Trinité & de l'Eucharistie. Lorsqu'ils
» étaient en humeur, & qu'on ne pouvait leur
» imposer silence, il n'y avait point de saintes
» vérités, dont ils ne fissent un jeu d'esprit, &
» un sujet de plaisanterie, car les plus stupides
» Groënlandais, peuvent abuser de leur raison. »

Ce récit est conforme au témoignage de tous les Missionnaires du Groënland ; & Matthieu Stach, en particulier, entre dans des détails qui servent à confirmer jusqu'à quel point les Groënlandais sont obstinés dans leur incrédulité. « Un jour, dit-il, qu'il pleuvait très-fortement,
» ils me presserent de prier le Fils de Dieu de
» leur donner du beau temps, afin que la pluie
» ne pénétrât pas dans leur maison par le toit. Je
» leur répondis, qu'avec de bonnes peaux, pour
» couvrir leurs tentes, ils n'avaient pas besoin de
» demander à Dieu de faire cesser la pluie, mais
» qu'il fallait le prier pour le salut de leurs ames. Ils

Groënland.

» se moquerent de moi, disant qu'ils ne compre-
» naient rien à ce langage... J'étais indigné quelque-
» fois de les entendre blasphêmer le Dieu que je leur
» prêchais. Les enfans ne laissaient pas de m'écouter
» de temps en temps, attirés par mes caresses :
» mais pour peu qu'ils vissent, ou qu'ils enten-
» dissent quelque chose de plus amusant, ils
» allaient bien vîte oublier tous mes discours. Je
» voulus parler un jour des choses célestes, de
» la vie éternelle, du jugement dernier, des ré-
» compenses du Paradis, & des peines de l'Enfer.
» Si votre Fils de Dieu est si terrible, me dit
» un Groënlandais, je ne veux point aller au
» Ciel avec lui. Voulez-vous donc aller en enfer,
» lui répliquai-je? Ni l'un, ni l'autre, répondit-il,
» mais rester sur la terre. Quand je lui dis qu'il
» fallait mourir, & après la mort aller dans un
» séjour de bonheur ou de malheur; il hésita un
» instant, puis me répondit, qu'il n'entendait rien
» à cela ni ne se souciait d'en savoir davantage.
» Un moment après, il ajouta qu'il devait aller à
» la pêche, que sa femme manquait de vivres, &
» qu'il n'avait point d'oreilles pour écouter des
» choses incompréhensibles. »

Les Freres Moraves n'éprouverent donc que les peines & les dégoûts du Ministere Apostolique, jusqu'à l'année 1738. Enfin, après six ans d'un travail infructueux, leur constance fut ré-

Groënland. compensée de quelques succès. Un jeune Groënlandais nommé *Mangek*, vint s'offrir de rester avec eux, s'ils voulaient se charger de son entretien à condition qu'il leur donnerait tout ce qu'il prendrait, soit à la chasse, soit à la pêche. Ils crûrent bien que cet engagement ne durerait, de sa part, que jusqu'à la belle saison : mais il tint parole, & ne voulut plus les quitter, malgré les tentatives de toute espèce, qu'employerent les Sauvages pour l'engager à déserter la Mission, ou pour le faire chasser par les Missionnaires, en l'accusant de larcins, dont il était innocent. L'exemple de ce jeune-homme fut bientôt imité par un pere de famille, qui s'appellait *Kajarnak*, & qui, de disciple des Freres, devint l'Apôtre de ses Compatriotes. Sa famille, attirée par ses discours, vint au nombre de neuf personnes, se loger avec sa tente & son bagage auprès des Missionnaires. Deux autres familles suivirent de près celle-là. Il y eut encore des Groënlandais qui vinrent passer l'hiver avec *Kajarnak*. Mais, au printemps, ils allerent à la chasse des rennes, promettant de retourner l'hiver suivant. Ils revinrent sans doute, mais aussi sauvages que les bêtes qu'ils avaient poursuivies, toujours prêts à déserter. *Kajarnak* resta seul fidèle aux bons Freres, abandonné lui-même de ses parens. Ceux-ci, voyant qu'il ne voulait pas les suivre, emporterent la tente & le bateau de la

famille. Mais il aima mieux se voir dépouillé trois fois de tous ses effets par les Sauvages, que de retourner vivre avec eux. Après avoir essuyé bien des persécutions, des railleries & des mépris, il fit à son tour des prosélytes, & quelques-uns de ses proches & de ses amis vinrent prier les Freres de leur accorder un emplacement dans leur voisinage, & de les aider à y bâtir une maison. Groënland.

Dès le commencement d'Octobre, quand la neige & la gelée ramenerent les Groënlandais de leurs tentes amovibles dans les habitations fixes de l'hiver, environ vingt personnes allerent se loger dans deux maisons qui furent construites près de la Mission. Dès-lors les Freres commencerent à élever une petite école de catéchisme, pour cinq enfans, à qui ils enseignerent à lire, non sans beaucoup de peine. Ensuite ils s'érigerent en Médecins de ces familles, & malgré leur ignorance, ils réussirent quelquefois à guérir des malades. Mais ce fut sur-tout, disent-ils, en leur inspirant de la confiance au Dieu qu'ils invoquaient, de sorte que si leurs remèdes étaient inutiles au corps, ils ne l'étaient pas toujours à l'ame. Cependant il était difficile d'opérer la conversion, sans la guérison. Comme les Missionnaires exhortaient les malades à la priere, deux Groënlandais, ne sachant que dire à Dieu, demanderent comment

Groënland. ils s'y prendraient pour implorer son assistance. Aussi-tôt les Freres firent venir les enfans de ces malades, & leur ayant dit de demander quelque chose à leurs peres, ceux-ci n'eurent pas besoin d'autre modèle de priere pour s'adresser au pere des hommes qui entend toutes les langues, & surtout la voix des affligés.

Quand les Missionnaires eurent formé ce petit troupeau de Néophytes, ils ne perdirent plus de vue leurs cheres brebis, les suivant par-tout, de peur qu'on ne les enlevât du bercail. Ils les accompagnerent soit à la pêche, soit dans les foires, profitant de ces voyages, pour attirer d'autres Groënlandais. Insensiblement leur troupeau grossit, au point que le nombre de quatre Pasteurs qu'ils étaient, ne suffisait pas pour le conduire. Ils appellerent donc encore deux de leurs Freres d'Allemagne, pour Coopérateurs, soit dans les travaux qui ne demandent que des bras, soit dans les fonctions spirituelles du ministere évangélique.

1739. L'année 1739 fut marquée par ces épreuves qui préparent les cœurs à la Religion. Dès l'entrée de l'hiver le froid fut si rigoureux, & la glace ferma tellement les baies du Sud, que les Groënlandais ne purent sortir pour aller chercher des provisions. Plusieurs d'entr'eux périrent de faim & de froid, faute de nourriture, & manquant d'huile pour entretenir leurs lampes, qui leur servent

en même-temps pour la cuisine & le chauffage. Dans cette double extrémité, les Groënlandais eurent recours aux Européens, leur ressource ordinaire. Quelques-uns furent obligés de faire six lieues sur les glaces, & d'autres de porter leur kaiak sur la tête des journées entieres, avant de trouver l'eau pour ramer. Ils prierent les Missionnaires de leur prêter un asyle, & de recueillir assez loin leurs femmes & leurs enfans qu'ils avaient laissés derriere eux, dans les glaces. Les Freres leur donnerent tous les secours de l'humanité, & l'on envoya de la Colonie un bateau pour sauver ces familles errantes. Mais comme la glace ne permit pas d'aborder à l'Isle où ces malheureux étaient arrêtés, on fut forcé de les laisser, durant une semaine entiere, exposés à toutes les rigueurs de la misere, jusqu'à ce que le temps plus doux ouvrît les passages de la mer, pour les transporter. Ces pauvres gens avaient été dix jours dans la neige, n'ayant pour se sustenter, que de vieilles peaux de tentes, le cuir de leurs souliers & de l'algue. Cependant un Groënlandais, plus hardi, ou plus heureux que les autres, avait pénétré dans l'Isle pour sauver sa femme & ses enfans dans deux kaiaks. Il mit dans l'un la mere qui portait le plus jeune de ses fils sur son dos, & prenant lui-même l'autre enfant sur ses épaules, il remorqua le premier kaiak au

Groënland.

Groënland. fecond qu'il conduifit tantôt fur la glace, tantôt fur l'eau, traînant & ramant tour-à-tour.

Les Freres eurent leurs deux maifons fi remplies de tout ce monde, qu'à peine leur reftait-il une chambre pour eux. Ce fut un moment favorable à la Miffion ; car la charité ouvre toujours le chemin à la Foi. Cependant M. Crantz ne veut pas qu'on imagine que fes Confreres aient employé les moyens temporels de la bienfaifance, comme un appât de féduction, pour attirer les Groënlandais au Chriftianifme. Autre chofe eft, dit-il, de faire des Profélytes par des préfens, ou de tendre les bras à la mifere humaine, fans avoir égard qu'à fes befoins, & fans autre motif que de la foulager. Auffi les Freres porterent-ils le défintéreffement, jufqu'à ne pas acheter le falut des ames par la fubfiftance qu'ils procuraient aux infidèles. Un de ces réfugiés avait laiffé fa femme en couche, pour chercher fa vie auprès des Miffionnaires, mais ils le renvoyerent avec des provifions, lui difant que s'il perfiftait dans le defir qu'il leur témoignait de fe convertir, il pouvait revenir avec fa femme ; il ne reparut plus. Quand la dureté de la faifon eut ceffé, ces réfugiés demanderent qu'on les ramenât chez eux, & les Freres exaucerent leurs vœux ; trop contens de garder une de ces familles, avec la promeffe que

leur firent la plupart de ces Sauvages, de retourner l'hiver suivant vivre avec eux, pour entendre la parole de Dieu. Groënland.

Mais lorſque le temps de la pêche diſperſait les Groënlandais, les Freres profitaient de la belle ſaiſon pour faire leurs courſes apoſtoliques. Ils les commencerent cette année dès le mois de Février, entraînant ou portant leurs bateaux à travers les glaces. Jean *Beck*, l'un de ces *Freres unis*, ſe rendit à Kangek, où la diſette avait raſſemblé pluſieurs familles. Il avait avec lui *Mangek* & *Kajarnak* qui l'aiderent à catéchiſer leurs Compatriotes; mais ils n'y réuſſirent pas aſſez, pour ne pas ſouhaiter de retourner à *New-Hernnuth*; c'était l'habitation des Freres.

De leur côté, les Miſſionnaires Danois voulaient continuer leurs viſites annuelles; mais ſouvent ils ne le pouvaient pas, faute de bateau & de matelots : ainſi, les Freres ſe firent un devoir de zèle & de reconnaiſſance de les conduire eux-mêmes, & de leur rendre une partie des bons offices qu'ils avaient reçus de M. Egède & de ſes Compagnons. M. Crantz, Membre de la Congrégation de *Herrenhuters*, dit que ſes Confreres étaient quelquefois mieux accueillis des Sauvages, que les Paſteurs du Danemarck, parce qu'ils ſe rendaient plus familiers, & que leur langage était plus à la portée de ce peuple groſſier. Cependant leurs inſtructions

Groënland. ne faisaient pas des progrès bien rapides, les Groënlandais ne pouvant élever leur raison au-delà de l'idée d'un Dieu. Les mysteres du péché originel & de la rédemption, n'entraient point dans leur faible intelligence. Quand on leur en parlait, ils redisaient toujours, *nous croyons tout;* & cette réponse signifiait, qu'on ne leur en parlât plus. Mais un d'entr'eux, donnant plus d'effet à ses réflexions, dit un jour aux Catéchistes : « Est-ce » que Dieu n'entendit pas le serpent, quand il » séduisit Eve par ses discours ; & s'il l'entendit, » pourquoi n'avertit-il pas la femme de s'en défier, » & ne prévint-il pas la chûte du premier hom- » me ? » Ainsi, la stupidité des uns, & le raisonnement des autres, retardaient les fruits de la prédication de l'Evangile.

Les mœurs des Groënlandais étaient encore bien éloignées de ce que les Hernutes appelaient le Royaume du Ciel. Une vieille femme était morte la nuit, ou du-moins l'avait paru. Son fils l'enveloppa d'abord dans une peau pour l'ensévelir. Mais une heure après, elle poussa des cris lamentables. Un Missionnaire obtint du fils qu'il découvrit le visage de sa mere, pour y chercher quelque signe de vie; mais, comme elle ne parla point, on la remit dans son enveloppe mortuaire. Peu de temps après, on entendit de nouveaux gémissemens, le fils découvre sa mere, & lui met

dans la bouche un peu de graiſſe de poiſſon qu'elle avala, mais ſans parler. On la recouvre encore; enfin, au troiſieme réveil, elle répondit à des queſtions, & le Miſſionnaire dit au fils de prendre ſoin de ſa mere. Mais ce malheureux, dès qu'il fut reſté ſeul, l'enveloppa de nouveau, la deſcendit par ſa fenêtre dans la mer; & de peur qu'on ne traverſât une ſeconde fois ſon deſſein, il alla l'enſévelir vivante dans une Iſle voiſine. Cependant on ſut ce qu'il avait fait, & quand on lui reprocha cette mauvaiſe action, il ſe défendit en diſant que ſa mere avait perdu l'uſage de ſes ſens & de ſa raiſon depuis quelques jours qu'elle avait paſſés ſans manger, & qu'il avait cru faire un acte de piété filiale, en mettant fin à ſes peines.

Cependant les deux Sauvages qui s'étaient particulierement attachés aux Miſſionnaires, demandaient le baptême qu'on leur avait appris à deſirer. Mais, ſoit qu'on eut remarqué de l'inconſtance dans le caractère de l'un d'entr'eux, c'était Mangek, ſoit qu'il ne fût pas encore aſſez inſtruit, on lui refuſa cette grace : ainſi, ce Proſélyte rebuté alla rejoindre les Sauvages & ne reparut plus à la Miſſion. Les Freres tournerent alors tous leurs ſoins ſur Kajarnak & ſa famille, qui, après une inſtruction ſuffiſante, furent baptiſés le jour de Pâque, au nombre de quatre, le mari, la femme, un fils & une fille.

Groënland.

Mais il n'y avait pas un mois qu'ils avaient reçu le baptême, quand une troupe d'assassins, venus du Nord, tuerent le beau-frere de Kajarnak, sous prétexte qu'il avait fait mourir, par ses maléfices, le fils du Chef de cette bande. D'abord ils l'avaient attiré, par adresse, auprès de Kangek, & l'avaient cruellement percé d'un harpon : il eut encore le bonheur d'arracher ce fer de son corps, & de s'échapper de leurs mains. Mais ils le rattraperent, & lui ayant donné treize coups de couteau, ils le précipiterent en bas d'un rocher, où il fut découvert après bien des recherches. Les meurtriers menaçaient encore d'assassiner Kajarnak lui-même, & son autre beau-frere, en dépit des Européens, & des gens du Sud. C'est ainsi qu'ils appellaient les Groënlandais qui habitaient ou commerçaient avec la Colonie Danoise & la Mission ; ceux-ci prirent l'alarme & voulaient s'enfuir : mais on les rassura. Les Officiers de la Colonie firent arrêter le Chef des assassins, & quelques-uns de sa bande. Ils furent conduits prisonniers en présence de plus de cent Groënlandais. Le Chef, interrogé, confessa qu'il avait commis trois meurtres de plus, & qu'il avait trempé dans trois autres. Comme il n'était pas sujet aux Loix humaines, dit M. Crantz, parce qu'il ignorait même les Loix divines, on lui lut le Décalogue, en le menaçant des peines

les plus séveres, s'il retombait dans l'homicide ; ensuite il fut élargi. Mais deux de ses complices, qui avaient été instruits de la Loi de Dieu, avant de la violer, furent punis du fouet. Quelque juste que fût cette différence de traitement, peut-être n'était-elle pas bien propre à favoriser la propagation de l'Evangile : mais elle montrait de la part des Juges & des Chrétiens, une impartialité qui faisait honneur à leur Religion. Cependant Kajarnak, cruellement effrayé de ces attentats, malgré le châtiment des deux coupables, voulut se dérober au danger, dans quelque retraite inconnue aux ennemis de sa famille & de sa vie. Envain on essaya de calmer ses alarmes, en lui promettant de la protection ; envain on lui rappella la promesse qu'il avait faite au baptême, de ne pas quitter les Missionnaires ; il fut touché jusqu'aux larmes de toutes leurs représentations, mais il ne put consentir à rester avec eux. A l'instant la Mission fut désertée, à l'exception de deux tentes ; toutes les espérances des Freres sur la conversion du Groënland, s'évanouirent, & il ne leur resta que la confusion d'avoir baptisé des Payens, sans faire des Chrétiens. Mais ce reproche qu'on ajoutait à leur affliction, ne fut pas solide, ni de durée. Car, avant la fin de l'année, ils virent arriver vingt-un bateaux de Groënlandais, parmi lesquels étaient quelques amis de *Simek*, l'un

des Sauvages qui avaient accompagné Kajarnak dans sa retraite. Simek revint lui-même avec sa famille; en sorte que l'hiver suivant les Freres eurent neuf familles dans leur voisinage. Ainsi les déserteurs, après avoir fait par-tout des recrues, vinrent insensiblement rejoindre les drapeaux de la Foi, amenant plus de prosélytes qu'il n'y avait eu de transfuges.

Jusqu'ici l'on n'a parcouru qu'un volume de M. Crantz, sur le Groënland. Il en reste un second, encore plus long, mais qui roule tout entier sur les progrès de la Religion Chrétienne & de la Mission des Freres Moraves, chez un peuple abandonné, ce semble, du Ciel & de la terre. Cet Ouvrage beaucoup moins curieux & moins intéressant que les Lettres édifiantes des Missionnaires Catholiques, respire un fanatisme que toutes les Religions devraient également désavouer. On n'y reconnait l'Evangile d'aucune Communion Chrétienne. Le langage extravagant d'un Piétisme mielleux, & pêtri d'ignorance & de fadeur, convient encore moins à la doctrine de Luther, qui sans doute ne voulut pas détruire le monachisme, pour lui substituer une bigoterie puérile & superstitieuse. Aussi ne pourrait-on exposer aux yeux du public ce fatras de mysticité gothique, sans compromettre le respect qui est dû à la Religion, établie sur de meilleurs fondemens que ceux de

Groënland.

ses Freres ignorans. Cependant l'histoire d'un peuple converti, même par des fanatiques errans, peut montrer par quels moyens on introduit une Religion dans un pays où elle n'a pas encore été prêchée. Si ce tableau seul intéresse par lui-même un grand nombre de Lecteurs, un précis des travaux apostoliques auxquels les Freres Moraves se sont livrés pendant l'espace de vingt ans, aura quelque chose de neuf, d'instructif & d'attrayant tout ensemble. On y prendra du moins une idée juste de la marche que doit suivre une Religion même erronée, quand on veut la faire entrer dans les esprits par la voie douce & lente de la persuasion. Car on ne verra point ici ce que le Christianisme abhorre, la croix multiplier les gibets; le flambeau de l'Evangile allumer des bûchers; des Princes Idolâtres étendus, par des Chrétiens, sur des grils ardens; les armes & les chaînes frayer un chemin de sang & de larmes aux Missionnaires. Les Danois, quoique Luthériens, quoiqu'entêtés du systême dur & tranchant de la prédestination, n'ont pas traité les Groënlandais, comme les Russes traitent les Kamschadales & les autres Peuples Idolâtres. Enfin ils ont voulu convertir avant de soumettre, & non pas conquérir avant de convertir.

Les Freres Moraves, gens sans étude & sans capacité, n'avaient d'autre Mission & d'autres talens pour

Groënland.

l'apostolat, que leur enthousiasme. Ils se croyaient inspirés; c'était leur unique moyen de convertir: le tems & les circonstances firent le reste. Car nous est-il permis à nous Catholiques de penser qu'ils fussent aidés de la grace, pour changer des Idolâtres, ou des Athées, en Luthériens? Le Ciel ne voulait point sans doute qu'on fermât une porte de l'enfer aux Groënlandais, pour leur en ouvrir une autre: aussi verra-t-on souvent, dans la conduite de ces Missionnaires, la main de l'homme, au-lieu du doigt de Dieu. Mais il faut convenir qu'ils ont employé d'ailleurs tous les moyens naturels que la vertu morale, & la prudence humaine, peuvent suggérer. D'abord ils vécurent en bonne intelligence avec ce qui restait de Missionnaires Danois, qui professant la même Religion qu'eux, avaient plus de lumieres, & joignaient la science au zèle. Cet accord prévint les schismes, les disputes & les scandales, qui plus d'une fois ont fait avorter les progrès de l'Evangile, à la Chine ou dans l'Inde. Si d'une part les institutions du monachisme, inspirent plus vivement cet esprit de corps qui, augmentant la chaleur du zèle religieux, donne plus d'activité, de force & de succès aux travaux de l'apostolat; d'un autre côté, ce même esprit de corps est un germe de dissension & de zizanie, qui détruit ce qu'il édifie, en divisant par des rivalités

valités & des jalousies funestes, ceux qui combattent pour la même Religion sous des drapeaux de diverses couleurs. Combien de fois a-t-on vu ces légions manquer ou perdre des conquêtes; dont chacune d'elles voulait seule avoir toute la gloire, sans parler de l'utilité? Heureusement le Groënland n'offrait point de trésors, ni de puissance à partager entre les Prêtres Luthériens du Danemarck, & les Freres ignorans de la Moravie. Aussi se rendaient-ils tous les devoirs mutuels de la charité chrétienne; & ce concours de vues, & de bons offices, avançait ou préparait la conversion des Sauvages. D'ailleurs on ne perdait rien de ce qui pouvait faire une impression salutaire sur ces esprits simples. Ils étaient sur-tout édifiés & touchés de l'attention qu'avaient les Freres à ensevelir tous les morts; tandis que les Groënlandais, qui ne rendent ce dernier devoir qu'à leurs plus proches parens, laissaient les autres morts sans sépulture. Tous les événemens concouraient à l'œuvre du salut. Un Groënlandais, qui se noyait, ayant appellé à son secours l'Etre qui est au-dessus des mers, deux hommes de sa Nation vinrent le sauver des eaux, & il se convertit au Christianisme. Un autre Sauvage, qui avait souvent entendu prêcher les Freres, sans se convertir, tombe & meurt subitement en jouant à la balle,

Groënland.

Sa mort pouvait être naturelle, disent les Missionnaires, mais ils en prirent occasion d'exhorter les Chrétiens à ne pas se mêler avec les Payens, sur-tout dans les jeux & dans les divertissemens.

A Kookernen, la mer jetta sur le rivage une baleine morte. Aussi-tôt grand festin chez les Groënlandais, & la fête se termine par les danses. Deux Chrétiens avertissent les Idolâtres de ne pas se livrer à cette folle joie, mais de remercier Dieu de ses dons. Les Sauvages se moquent de ses remontrances. Avant la fin de l'assemblée, un des assistans tombe mort; bientôt après, deux autres expirent aux yeux de tout le monde. Le lendemain, il en meurt encore d'autres. Tous ceux qui avaient mangé de la baleine, sont malades. Les Freres Moraves les assistent, & leur font avaler des gouttes d'antidote. On leur avait dit que la baleine était verte & bleue, du côté où le harpon l'avait blessée. Ils en conclurent qu'elle devait être empoisonnée. En effet, les malades avaient d'abord les yeux fixes, puis la langue blanche. Peu de temps après, ils perdaient la connaissance & le sentiment; ils enflaient considérablement, & mouraient sans aucun signe de souffrance. Mais ceux qui résistaient quarante-huit heures, & pouvaient vomir, en revenaient. Ceux qui avaient mangé de la chair verte, où était le harpon,

moururent ; quelques-uns des autres guérirent par les remèdes & les secours des Missionnaires. C'est ainsi que ceux-ci travaillaient à leur grand objet de la conversion des ames. M. Crantz pense que ceux qui avaient blessé cette baleine d'un fer empoisonné, devaient être des Espagnols, dont il était venu cette année deux vaisseaux à la pêche. L'un des deux, dit-il, avait fait naufrage à quarante lieues de *Good-Shaab*. L'équipage tenta de se sauver à terre dans la chaloupe. Mais on croit qu'il fut tué à coups de fleches, par les Groënlandais qui voulaient profiter des débris du naufrage. Cependant ceux-ci soutinrent qu'ils avaient trouvé ces malheureux morts de faim & de froid sur le rivage. Au reste, l'avidité des Européens a jetté tant d'alarmes sur toutes les côtes des trois autres parties du monde, qu'ils doivent s'attendre à essuyer des hostilités & des trahisons par-tout où ils portent un appareil de guerre, de violence, d'avarice & de domination. Encore est-ce une espèce de bonheur pour eux, que cette même Religion, qui, loin de réprimer leur injustice, semble irriter le feu de leur cupidité par un souffle de zèle souvent faux, & toujours excessif, ait inspiré à des ames compatissantes & vertueuses, les œuvres de charité qui peuvent gagner & persuader. Si le Danemarck vient à bout, avec le temps, de civiliser le Groënland, il devra sans doute une

Groënland.

Groënland.

partie de ses établissemens en ce pays sauvage; à la patience des Freres Moraves qui jusqu'ici n'ont eu que des mœurs & de la piété, pour soutien de leur prosélytisme.

Le bon exemple donne tant d'empire à la parole, que tout réussit à ceux qui prêchent une morale qu'ils pratiquent. Les songes même coopéraient aux succès des Missionnaires.

Un Angekok vit en songe un enfant qui lui montra d'abord un lieu de délices, puis un séjour de ténèbres. Cet homme se convertit. M. Crantz avoue que ce songe pouvait lui venir de ce qu'il avait entendu parler souvent de l'Enfant Jesus, du Paradis & de l'Enfer. « Mais quoique la Divinité, » dit-il, puisse se manifester par des voies invisibles, » ces songes ne méritent pas une grande confiance. » Ceux qui se convertissent à la Religion, après » ces sortes de visions nocturnes de l'imagination, » n'ont jamais eu des idées saines du Christianisme. » Cet Angekok lui-même, qui d'ailleurs menait » une vie irréprochable, ne connaissait pas la véri- » table nourriture qui fait la vie de l'ame. »

Les Groënlandais, qui écoutaient la Prédication, étaient fort sujets à faire des songes sur des matieres de Religion. Comme ils en abusaient, les Missionnaires leur défendirent de se les raconter les uns aux autres. En général, les histoires effrayantes, soit vraies ou fausses, agitent l'imagination

durant le sommeil, & les rêves de la nuit troublent la raison des enfans durant le jour. Quelle avance y a-t-il à effrayer ainsi les esprits, sous prétexte de les instruire? On est dévot, tant qu'on a peur; & quand l'âge des passions rend le courage, on reste sans religion & sans morale.

Cependant les Missionnaires ne repoussaient point les ames qui recherchaient le Christianisme, quel que fût le motif qui les y amenât. Un Angekok rêva qu'il était dans l'Enfer. Réveillé de ce songe, il pleura deux jours, & se convertit. C'était toujours un triomphe pour les freres Moraves. Quoiqu'il soit rare de voir un ministre de la superstition, y renoncer; parce que les motifs qui l'attachent à ses dogmes, ou les raisons qui l'en ont détrompé, doivent également le prévenir contre la plupart des autres croyances; cependant, s'il a du penchant pour la Religion, il en changera d'autant plus aisément qu'il ne voit que les abus de celle qu'il quitte, & le merveilleux de celle qu'on lui propose. C'est du moins le faible de tous les caracteres ardens & inconstans, quand ils n'ont pas assez de courage, ou de lumieres pour voir la vérité, de changer d'erreurs: & le Luthéranisme n'est-il pas une erreur?

Aussi les Apôtres de cette Doctrine conviennent-ils, à chaque page, des obstacles qu'ils trouvaient à l'établi. Parmi les raisons qui détour-

Groënland.

naient les Angekoks du Christianisme, un d'entr'eux avoua que celle qui balançait le plus les semonces de conversion qu'il sentait quelquefois au fond de son ame, était l'amour qu'il avait pour ses parens & ses enfans. Je ne pourrais, disait-il, goûter les joies du Paradis, tandis que ma famille serait en Enfer. Cette objection que tous les Missionnaires Chrétiens ont eue à résoudre, dans toutes les Parties du monde, méritait, ce semble, une réponse. Mais les freres Moraves qui ne se vantent pas d'être Théologiens, ne trouvaient pas, sans doute, dans la Doctrine de Luther, des armes défensives contre un si terrible assaut.

Un scandale plus grand encore que le raisonnement de cet Angekok, fut l'exemple d'un Groënlandais qui, lassé d'assister aux conférences de Religion, dit nettement « qu'il ne croyait rien » de ce qu'on y débitait; qu'il n'y avait point de » Dieu; que tout était de soi-même, & serait » toujours comme il est; qu'enfin il voulait suivre, à cet égard, l'opinion & l'exemple de ses » peres » qui n'avaient jamais entendu parler de Religion. Mais, répondent les Missionnaires, ce langage frénétique venait du trouble de son ame tourmentée par les impulsions de la grace. La preuve en est, qu'ayant entendu prêcher sur la mort dans une de nos Assemblées, il se leva, après bien des

contorsions qui témoignaient son impatience, & sortit enfin, sans y reparaître depuis. Groënland.

Un des moyens de Prosélytisme que les *Herrenhutters* ont imaginé, pour suppléer à la science; c'est le chant. Les Lacédémoniens employaient la musique dans les combats, comme un instrument de victoire. Les Hébreux marcherent à la conquête de la Palestine, en chantant des vers sacrés, & les Luthériens se servent encore de Cantiques pour le maintien & la propagation de la Religion. Mais les Freres Moraves ont établi des Ecoles de chant au Groënland, sur-tout pour les enfans & les jeunes filles. Les hommes qui n'ont pas le temps d'assister aux instructions, apprennent l'Evangile par les Hymnes qu'on leur chante dans les Cabanes. Les enfans ont la mémoire facile, & les filles la voix douce. Le chant est tendre, mélodieux, distinct & posé, sans éclats, sans efforts. Les Payens, dit M. Crantz, s'arrêtent souvent pour écouter le chant des femmes; & ils entendent, en passant, le Catéchisme & la Prédication. Quand les Cantiques ont préparé les ames à l'attendrissement, l'Orateur profite de ces heureux instans, où l'Auditoire se laisse plus aisément persuader que convaincre. C'est alors qu'on écoute avec avidité les histoires tragiques & touchantes qui ont fait triompher la Religion Chrétienne, chez tous les Peuples simples,

Groënland.

& disposés par les disgraces de la nature, ou les injures de la fortune, à se passionner pour la doctrine la plus propre à consoler des malheureux. Le nom de Jesus souffrant, ami des pauvres, ennemi du riche, réparateur des maux, & victime de ses vertus, fait sur les Groënlandais cette impression d'enthousiasme qu'on retrouve chez les Ecossais qui firent la guerre à Charles premier, & le livrerent ou le vendirent à Cromwel. L'Orateur qui ne parle jamais, sans se croire inspiré, dit avec confiance tout ce qui se présente plutôt à sa bouche qu'à son esprit, & quand la parole vient à lui manquer, il a recours aux larmes qui ont tant d'influence sur les ames les moins sensibles. Ces pleurs ont bien plus d'éloquence que les discours, & c'est-là que le Missionnaire des Sauvages est au-dessus de l'Orateur des Rois. C'est cet empire de la parole & des larmes sur les sens & le cœur des hommes assemblés, qui, sans doute, a si rapidement étendu les progrès de l'Evangile, chez les nations errantes de l'Amérique; qui a civilisé les habitans du Paraguai; qui les a mis sous le joug d'une Société trop répandue & trop puissante, pour n'avoir pas mêlé quelques artifices à de grandes vertus.

Les Freres Moraves semblent avoir étudié l'histoire & la marche des Jésuites dans leur établissement. Nés dans une plus grande obscurité, ils se

font multipliés en aussi peu de temps. C'est le même enthousiasme, la même ferveur, le même esprit d'union & de fraternité. Si ces Missionnaires Luthériens, plus ignorans, n'ont pas eu l'oreille des Rois, & ne se sont pas attachés spécialement à une Cour, pour s'insinuer dans toutes les autres, avec une adresse plus souterraine encore, ils commencent, en gagnant le bas-peuple, à se glisser dans toutes sortes d'états & de conditions, à se faire en même-temps Commerçans, Ouvriers & Cultivateurs. Sous la direction de quelques Grands qui fondent des Châteaux au lieu de Monasteres, ils forment des Peuplades, des Colonies & des Cités, dont ils sont à-la-fois les Apôtres, les Peres & les Propagateurs par toutes les voies de la nature & de l'art, joignant les douceurs du mariage aux consolations de la piété, bâtissant l'Edifice d'une grande Société avec tous les leviers de la Religion. A la vérité, les attachemens naturels & les soins domestiques inséparables de la vie conjugale, relâchent ces nœuds factices qui lient & composent les Sociétés monastiques & célibataires. Mais ce qu'on perd de l'esprit de fermentation & de vigueur, qui donne, tour-à-coup, un grand éclat, & toute la célébrité de la renommée à un Corps religieux, on le compense par le genre, le nombre & la solidité des établissemens qu'un peuple choisi, qui se mêle dans tous les

Groënland.

autres, peut cimenter avec le temps. Peut-être les Freres Moraves seront-ils dans la Religion Luthérienne, ce que les Quakers ont été dans la Communion Anglicane. Du moins plus Citoyens & plus Patriotes que les Jésuites, enfans de la Métropole, & Peres de la Colonie, ils seront plus attachés par les liens du sang, & par l'intérêt social à la patrie commune. Mais voyons avec quelle industrie ils jettent d'avance les germes de leur agrandissement, & de cette félicité que tous les hommes ont le droit & même l'obligation de se procurer sur la terre. Quand leur enthousiasme opérera ce bien, sans aucun trouble, il sera toujours utile; mais l'enthousiasme entraîne souvent l'intolérance. Les Missionnaires eux-mêmes s'en plaignent.

Un Groënlandais converti se trouvant logé près d'une cabane où il y avait une assemblée de danse, & ne sachant comment éviter les tentations que lui donnait le bruit, se mit à genoux pour prier. Ensuite se levant, il entre dans l'assemblée, impose silence, ordonne qu'on l'écoute parler de Dieu, menaçant de briser le tambour sous ses pieds. Une femme, appellée *Sara*, ne s'arrêta pas aux menaces. dans une pareille assemblée, elle prit le tambour du bal & le mit en pièces. Mais nous l'avertîmes, disent les Missionnaires, de ne pas troubler les jeux des inconvertis, & de se

contenter d'instruire ceux qui voudraient l'écouter. Nous avons remarqué depuis, avouent ces bons Freres, que notre *Sara* était pétulante, indocile & dédaigneuse. Ces défauts lui venaient des succès de sa prédication; mais elle a reconnu ses fautes & sa faiblesse. En général, ils se sont apperçus que, dès qu'un Groënlandais était chrétien, il voulait être apôtre. Cependant ils bénissent les heureux fruits de cette ferveur, & tâchent de la répandre, quoiqu'en y mettant les bornes de la prudence. Groënland.

L'hiver était la bonne saison pour les Missionnaires. C'était alors qu'ils se faisaient, à loisir, pêcheurs d'hommes. Mais, comme le temps de la véritable pêche dispersait au loin les Groënlandais, & qu'ils oubliaient en été tout ce qu'ils avaient appris de religion en hiver, on fit un arrangement, par lequel les femmes & les enfans orphelins demeurerent dans des tentes auprès de la Mission, sous la conduite d'un Chrétien à qui l'on donna les moyens de pourvoir à leur subsistance, avec la charge de veiller à leur instruction. Cependant une femme chrétienne qui, sans être mariée, avait des liaisons trop charnelles avec un Groënlandais inconverti, se plaignit de cette innovation des Missionnaires, comme d'une gêne imposée sur les consciences, & d'une violence faite à la liberté. Ses murmures pouvaient

Groënland.

exciter le mécontentement & la désertion dans le bercail. On y porta remède, en séquestrant cette néophyte discole de la société des fidèles, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans son devoir.

Mais, outre le soin qu'on prit de ce petit troupeau, l'un des Missionnaires suivit les hommes à la pêche & à la chasse, & il n'y perdit pas son temps. Sans parler de la priere qu'il faisait soir & matin à ses catéchumenes, il prit beaucoup de perdrix, & emporta plusieurs sacs de hareng, donnant l'exemple du travail, & gagnant en même temps de quoi subvenir à la disette. C'était un nouveau moyen de faire des prosélytes : on ne peut lire, sans quelqu'intérêt, certains endroits du journal que ces Missionnaires donnent des voyages qu'ils font à la suite des pêcheurs & des chasseurs. Ecoutons un moment Frédéric Boëhnish. C'est un des trois premiers Freres Moraves qui allerent au Groënland. Il s'y maria, en 1740, avec une fille de Matthieu *Stach*, son confrere. Il fit un voyage, quatre ans après, en Allemagne, pour aller rendre compte au synode de Hernhut des succès de la Mission du Groënland. En chemin, il fut arrêté par des soldats (Prussiens sans doute) qui le prenant pour un vagabond, voulurent l'enrôler par force, & le baloterent d'une place à l'autre. Mais il s'en défendit toujours, & fut enfin relâché par la mé-

diation d'un Abbé Luthérien. Sa femme l'avait suivi par-tout avec deux enfans qu'elle portait au séminaire de Marienborn, pour y être élevés & nourris par les soins & dans les principes de la société des Hernhutes. Avant de repartir pour le Groënland, il reçut le sacerdoce qui devait le mettre en état de remplir, avec plus de fruit, les fonctions de son apostolat. Voici le compte qu'il rend d'un voyage qu'il fit au mois de Mai 1745, à la pêche du hareng. Groënland.

« Le 19, dit-il, nous partîmes au chant des » cantiques, sur quatorze *Umiaks* & plusieurs » *kaiaks*. Nous fîmes quatre lieues. Le soir, j'as- » sistai à l'heure du chant. Ensuite quelques Groën- » landais vinrent dans ma tente, où nous eûmes » un entretien, dont je ne puis rendre l'onction » & la douceur ineffables. *Mais dans ces momens* » *de la grace.... quelle paupiere pourrait retenir....* » *les larmes de joie ?.... Elles brisent leur écluse,* » *& se débordent sur les joues.... comme un daim* » *qui s'échappe & bondit à travers champs....*

» Le 20, nous arrivâmes à Pissiksarbik. Il y » avait sur le rivage six tentes de Groënlandais » sauvages. Nous plantâmes les nôtres plus loin.

» Le 21, nos hommes allerent à la pêche du » veau marin, & m'apporterent quelques mor- » ceaux de chair de cet amphibie, dont je mangeai

Groënland.

» avec autant de plaisir qu'ils en témoignaient à » me faire ce présent.

» Le 22, qui était le dimanche, je fis le matin » l'office du jour. L'après-midi, j'allai visiter les » tentes des Sauvages. Le soir mon Catéchiste » présida à l'heure du chant, & moi à l'instruc- » tion des baptisés.

» Le 23, le 24 & le 25, notre troupe fit la » plus heureuse pêche de harengs, & moi aussi. » Le temps était si chaud, que nous avions de la » peine à porter nos habits. Mais le 26, le 27 » & le 28, la neige amena un froid si vif, que » je ne pouvais presque pas écrire.

» Le 29, je prêchai en plein air, & je lus en- » suite à ma troupe, des lettres de nos Freres » d'Europe.

» Le premier Juin, j'allai à la chasse, & je tuai » un gros renne. Le lendemain, j'en fis un régal » à ma troupe, chez laquelle le Démon, pendant » ma courte absence, avait déjà semé de la ziza- » nie; mais je la dissipai. J'envoyai de nos nou- » velles, avec de la viande fraîche, à New-Hern- » hut. On m'en rapporta des lettres qui me firent » grand plaisir. Nous étions dans la saison où il » fait jour tout le temps de la nuit : j'en profitai » pour aller, à minuit, pêcher du hareng dans un » autre canton.

» Le 3, je fis une admonition à deux filles qui » étaient allé chasser, à mon insu, avec d'autres » hommes que leur chef de famille. Elles recon- » nurent leur faute, & n'y retomberent plus. » L'après-midi, je fis la *Fête d'Amour*, & le ca- » téchisme à vingt-deux enfans. Je parlai à un » homme veuf qui voulait se remarier à la façon » de son pays, c'est-à dire, vivre en concubinage. » C'était un catéchumene; je lui fis sentir l'indé- » cence de cette conduite, &, pour le sauver de » la tentation, je l'engageai à retourner chez » lui....

» Le 5, je prêchai. Le 6, j'allai à la chasse. » Simon (c'est un Groënlandais baptisé) prit un » daim dont il régala toute la troupe. Durant le » repas, il dit, je n'ai plus honte de me laisser » guider comme un enfant, par nos Prédicateurs; » je sais par expérience que leur société est bonne; » ils n'ont point envie de nous dominer, comme » quelques-uns d'entre nous le pensent & le dé- » bitent. »

A ce journal de la pêche, M. Crantz demande la permission d'en joindre un autre de la chasse. C'est Matthieu Stach qui va nous le donner.

« Le 3 Septembre, dit-il, quelques Groën- » landais allerent à la chasse des rennes, & comme » nous n'aimons pas à les laisser aller sans instruc- » tion, je les suivis. Dans une baie nous fûmes

Groënland.

» accueillis d'un grain qui sépara nos bateaux.
» Je fus obligé de courir sur le vent dans la
» baie, ne pouvant aborder à cause de la hau-
» teur du rivage hérissé de rochers. Le cou-
» rant était rapide, & les lames menaçaient de
» nous submerger. Le bateau des femmes rou-
» lait sur les vagues qui se repliaient comme un
» ver. A cette occasion je me souvins d'un verset
» de nos cantiques : *Agneau, tu as fait l'Univers ;*
» *mais souviens-toi que nous sommes tes petites*
» *créatures.* Dans un quart-d'heure tout fut calme,
» & nous étant mis à ramer deux lieues, nous
» allâmes planter nos tentes à Okeitsuk, pour
» attendre les deux autres bateaux que l'orage
» avait écartés. » Mais ils ne purent nous rejoin-
dre que deux jours après. Ils avaient couru le plus grand danger, sur-tout un jeune Groënlandais, dont le kaiak n'avait pu suivre les bateaux, les vagues lui ayant emporté sa bouée, ou vessie de pêche ; tandis qu'il voulait la rattraper, il avait perdu sa rame, ce qui l'obligea de ramer avec ses deux mains, qui lui en tinrent lieu, jusqu'à ce qu'il l'eût recouvrée. Le mauvais temps nous empêcha de chasser durant six à sept jours.

« Le 12, j'allai à la chasse, & je tuai deux
» rennes ; les Groënlandais ne prirent rien, je
» leur donnai la moitié de ma chasse.

» Le 13, je pris encore un autre renne. Le
» matin,

Groënland.

» matin, à l'heure de la priere, un Groënlandais vint me dire qu'il avait eu la pensée de » prendre une verge & de battre sa femme, » parce qu'elle ne voulait pas lui obéir. Je lui dis, » qu'on pouvait châtier ainsi les enfans, mais non » les grandes personnes. Je parlerai, lui dis-je, à » votre femme, elle se corrigera. Eh-bien ! ré» pondit-il, je ne la battrai pas, mais je t'aver» tirai, quand elle retombera dans la même » faute. »

C'en est assez pour faire connaître le plan de direction spirituelle, que suivent les Freres Moraves avec les Groënlandais. On voit, dans ce court extrait, leur langage, leur genre de vie, le courage qu'ils puisent dans leur enthousiasme, l'empire que le fanatisme qui s'exhale de leur ame dans celle des Sauvages, doit leur assurer à la longue sur ces Peuples simples & de bonne foi. C'est la même méthode, le même esprit, dans l'histoire de vingt ans de missions. Ces heureux insensés se sont fait un art de l'inspiration, pour étendre leurs dogmes & leur culte. Tous les moyens humains, mais les plus doux, ont été dans leurs mains des instrumens de prosélytisme; & le prosélytisme à son tour deviendra peut-être un jour pour eux un instrument de puissance. Pourquoi faut-il qu'on soit obligé de louer & d'admirer la conduite de ces Missionnaires Luthé-

Groënland.

riens qui, voulant policer des Sauvages, corrompent leur raison pour les unir en société? Ne peut-on donner des loix & des mœurs aux hommes, sans leur inspirer des erreurs? N'y a-t-il que la force ou la ruse, & toujours la crainte, qui nous puisse mener, même au bien? Ne verra-t-on jamais une ligue formée par la raison & l'humanité, pour la propagation des vérités utiles au bonheur du monde, pour l'accroissement & la perfection de la société, pour la paix des Etats, & le soulagement des Peuples? Cette association, composée de gens sans parti, qui n'auraient que du courage, des lumieres, de la vertu, du désintéressement, pourrait opérer avec le temps une révolution dans les opinions & les mœurs. Elle prendrait la place de ces sociétés, qui jusqu'à présent n'ont été dirigées que par un fanatisme particulier de Religion souvent mal-entendue, & qui, sous prétexte de former de nouveaux établissemens, ne rassemblent que de nouvelles bandes de combattans. Car si l'état de nature est la guerre d'un seul contre un seul, l'état actuel de société est la guerre de tous contre tous. Qu'est-ce, en effet, qu'un Sauvage que des Missionnaires hérétiques attirent dans une peuplade catéchisée? C'est un homme à qui l'on donne, tantôt une boisson qui redouble sa soif, au-lieu de l'appaiser, tantôt un remède qui n'adoucit la

mort, qu'en aigrissant la vie. Sans parler ici des Nations du Paraguai, qui sans doute sont catholiques à la maniere de leurs Apôtres, mais qu'on ne connaît pas assez pour avoir le droit de préconiser ou de diffamer la société qui les a civilisées & dirigées, voyons par quelle suite & quelle combinaison de moyens les Freres Moraves sont venus à bout de former au Groënland deux peuplades assez considérables d'hommes à demi-policés, sous le nom de Chrétiens.

Groënland.

M. Crantz dit d'abord qu'on fut plusieurs années avant de faire part aux Groënlandais, même baptisés, du mystere de la transubstantiation. Les Freres Moraves se faisaient un scrupule de leur en parler, par une sorte de défiance. « Je n'examine point ici, dit-il, si elle était bien ou mal » fondée, mais il est certain que les Chrétiens du » Groënland ne sentaient pas assez leur faiblesse » & leur corruption, pour participer à ce mystere. » On attendit qu'ils eussent une résignation de cœur à l'obéissance aveugle, avant de les admettre à la Communion. Aussi ce Missionnaire ne date-t-il la Congrégation, ou l'Eglise du Groënland que de l'année 1757, où l'on put bâtir une Chapelle. Auparavant, dit-il, on avait catéchisé les Groënlandais en plein air, ce qui n'était commode ni pour l'auditoire, ni pour le Prédicateur. Depuis trois ans cependant, on leur prêchait à couvert;

Groënland. mais la chambre d'assemblée était trop petite. Les Missionnaires du Groënland en firent de fréquentes plaintes à leur Congrégation d'Europe. Au Synode, qu'elle tint à Zeyst, Jean Beck, l'un de ces ouvriers évangéliques, fit acheter, par les libéralités des *Freres unis*, du bois de charpente, & l'on frêta exprès un vaisseau pour transporter ces matériaux à la nouvelle Confrérie. Christian David, cet infatigable Charpentier qui avait bâti au Groënland la premiere hutte des Herrenhuters, & la premiere école des enfans du pays, voulut aussi construire la premiere maison de la Mission. Elle fut commencée le 5 de Juillet,

1747. & malgré la neige qui tomba dans ce mois d'un soleil continuel, & qui augmenta le suivant, cet édifice fut assez avancé, pour qu'on pût y tenir à couvert les assemblées de Religion, dès le 16 de Septembre. Un mois après, on fit la consécration de la nouvelle Eglise. Ce fut une joie inexprimable parmi les Groënlandais, que d'avoir, pour la premiere fois, une maison de priere. L'Eglise attira bientôt autour de ses murs une espèce de bourgade, composée de six grandes maisons, qui contenaient environ cent quatre-vingt personnes; de sorte qu'avec celles de la Colonie voisine, on rassemblait à l'Eglise près de trois cens personnes.

La peuplade de *New-Herrnhut*, (ainsi s'appella

la nouvelle maison des Freres Moraves, fut partagée en trente bandes, neuf d'un sexe, & quinze de l'autre; les premieres dirigées chacune par un homme, & les autres par autant de femmes. Ensuite on établit une école de chant. Deux Freres qui savaient un peu de musique, instruisirent des enfans à chanter par routine ; c'est-à-dire, avec la seule attention de l'oreille, sans employer l'étude des yeux. C'est à-peu-près ainsi qu'on devrait peut-être enseigner la musique & toutes les autres choses aux enfans, jusqu'à ce que l'âge des forces du corps & de l'esprit, les mît en état d'appliquer la théorie à la pratique, & de chercher dans la réflexion les principes de tout ce qu'ils ont appris par les sens. Groënland.

Quand on eut une Eglise, on célébra des Fêtes, entr'autres celle de la Congrégation. Elle se tint tous les mois; on y baptisait les Catéchumenes ; on prêchait, on faisait les offices; on y lisait les lettres des Confreres d'Europe, & sur-tout celles des élèves de tous les Séminaires de l'unité, adressées aux jeunes Chrétiens du Groënland. Ces lectures étaient interrompues par le chant de quelques versets, où le *sang de l'Agneau* (mot de mysticité fréquemment répété) faisait couler les larmes. Toutes ces pieuses inventions attiraient insensiblement le concours à la nouvelle Eglise, & la Congrégation, augmentée de cinquante-deux

Groënland.

perſonnes préparées depuis long-temps au baptême, ſe trouva compoſée, en 1747, de cent trente-quatre Groënlandais baptiſés. Dès-lors, on commença de faire à l'Egliſe des mariages, des funérailles, & toutes les cérémonies qui, conſacrant les actes & les engagemens les plus ſolemnels de la vie civile, par le ſceau de la Religion, donnent de la conſiſtance au culte public, de l'autorité, puis du pouvoir & des richeſſes à ſes Miniſtres. Mais une obſervation ſinguliere, faite par M. Crantz, « c'eſt, dit-il, que depuis qu'on a bâti une Egliſe » au Groënland, les coups extraordinaires de la » grace y ſont moins fréquens. Elle y agit avec » moins d'éclat que dans les premiers temps de » l'arrivée des Miſſionnaires. Je fus d'abord étonné, » poursuit-il, de ce changement, qui ne me » paraiſſait pas favorable à la Religion. Mais, en » y regardant de plus près, je trouvai que les » converſions miraculeuſes, loin d'être néceſſaires, » auraient pu avoir de fâcheuſes conſéquences. La » grace n'avait plus beſoin de ſuſciter des témoins » à l'Evangile, lorſque la cité ſainte brillait ſur la » montagne, & que le chandelier y éclairait au » loin & auprès. Une nuée de témoins donnait plus » d'éclat à cette lumiere victorieuſe, que des flambeaux épars & iſolés. »

C'eſt avec ce langage myſtique & ces bénignes interprétations, que les Freres Moraves croient

voit & montrer par-tout le doigt de Dieu, dans leur propre ouvrage. Si la famine afflige les Groënlandais; c'est un châtiment du Ciel contre ces Infidèles. Si la disette les attire à la Congrégation, où la charité par une assistance gratuite, en attache, en retient quelques-uns à la nouvelle Eglise; c'est la grace qui les y appelle, les touche & les convertit. Si les Pasteurs & leurs troupeaux de baptisés, échappent aux dangers de la mer, aux glaces flottantes qui, dispersant leurs bateaux, les égarent & les balottent des mois entiers, tantôt sous les eaux & tantôt au-dessus; sauvés enfin à la nage & à la rame, ils remercient l'Agneau de ce miracle. Si, dans le rude mois de Décembre, quand tout leur manque, ils trouvent sur le rivage une baleine morte, de neuf brasses de longueur; trois cens personnes qui se mettent à la dépecer, après s'en être rassasiées & en avoir fait d'amples provisions, regardent cette heureuse rencontre comme un don du Ciel, & croient cette baleine aussi miraculeuse que celle de Jonas. Ces Luthériens enfin, ces Freres *illuminés*, *morts*, *réveillés*, *ignorans*, divisés en autant de classes, que l'Académie des Arcades avait jadis de Colonies, distinguées par des noms ridicules, ces Freres Moraves se voient toujours portés sur les ailes de l'amour divin, & se croient invincibles, invulnérables, tandis qu'ils nagent dans le sang qui coule

Groënland.

Groënland.

des plaies de l'Agneau. Cependant ils mêlent souvent au secours d'en-haut, des armes & des moyens qui tiennent trop de la faiblesse humaine, pour n'être pas suspects.

Un jour, après avoir admis dix-neuf Groënlandais *au Souper du Seigneur*, (c'est ainsi qu'ils appellent la Communion) ils baptiserent sept enfans du troupeau, parmi lesquels était une jeune fille qu'ils avaient sauvée quelques semaines auparavant du danger de la damnation; on va voir comment. Cette brebis était allée avec un homme de sa cabane, à Kangek. Un Sauvage Groënlandais l'enleva par force, & voulut en faire sa femme, à la façon violente du pays. L'hôte qui l'avait reçue, était trop faible contre des Payens qui prétendaient, en dépit des Européens, épouser les filles baptisées, de même que les autres, sans attendre leur consentement, & malgré leur résistance. Il la laissa donc à ces barbares, & le cœur rempli de chagrin, il vint avertir les Missionnaires de cette étrange aventure. Comme il y avait trois jours que la fille était entre les mains des Sauvages, on partit de la nuit même qu'on en fut informé, pour courir à sa délivrance. Un des libérateurs, entrant dans la cabane où elle était enfermée, lui dit : « comment es-tu venue ici ?
» Cet homme (dit-elle, en montrant son ravisseur),
» m'y a entraînée par force. Avais-tu du penchant

» pour lui ?.... Non, puisqu'il m'a tirée par les » cheveux..... Prens donc tes effets & suis nous; » car nous sommes venus exprès te chercher. » En même-temps, il entre un Frere, ou un député de la Mission, avec un fusil. Aussi-tôt les Sauvages dirent à la fille de se dépêcher de partir, de peur qu'on ne les tuât tous. On les assura qu'il ne leur ferait fait aucun mal, pourvu qu'ils ne s'avisassent pas une autre fois de mettre la main sur les brebis du bercail des Freres. Les Sauvages ne songerent plus, dit le Missionnaire, qu'à se voir délivrés de nous; & la pauvre fille en fut quitte pour avoir été battue par des vieilles femmes qui avaient employé, en vertu de leur ministere, les voies de rigueur usitées au Groënland, pour forcer la pudeur à se laisser ravir ce qu'elle n'ose accorder. C'est ainsi que les Freres secondaient quelquefois les impulsions de la grace. Ils firent cette année (1748), trente-cinq baptêmes, & huit enterremens dans leur Eglise, qui se peuplait & s'agrandissait en même temps de morts & de vivans. Tout leur réussit donc, & leurs travaux spirituels furent récompensés des bénédictions mêmes temporelles. Car la mer jetta, presqu'à leur porte, assez de bois flottant, non-seulement pour leur provision de chauffage, mais encore pour ajouter une aile à leur maison, & construire une salle d'école.

Groënland. L'année suivante, la sœur Judith bâtit une espèce de couvent pour les filles. Cette Groënlandaise était allée, il y avait deux ans, en Allemagne, avec quatre autres personnes de son pays, sous la conduite du Missionnaire Matthieu Stach. Deux de la troupe, mari & femme, moururent à la maison de Herrnuth en Lusace. Les trois autres suivirent le Frere *Stach* en Hollande, où le Capitaine Gerrison, qui les avait amenés du Groënland, sur le vaisseau l'Irene, les prit encore sur son bord pour aller à Londres. Les deux jeunes Groënlandais avaient traversé toute l'Allemagne à pied, sans se faire connaître. Ils garderent de même l'*incognitò* en Angleterre, de peur d'exciter une curiosité qui ne devait que leur être importune. Cependant ils furent présentées au Roi & à la Cour, dont les regards pouvaient être accompagnés d'une bienfaisance utile à la Mission.

De Londres, ils partirent sur l'Irene pour la Pensylvanie, où ils visiterent les Congrégations de *Bethléem* & de *Nazareth*, qui sont des établissemens du Hernhutisme. Ils trouverent là des Américains convertis, qui leur donnerent des lettres de dévotion pour leurs Freres Groënlandais. Christian David, qu'ils avaient pris en Allemagne, fit une bonne provision de lates de cèdre, & de bois de construction, pour bâtir un ma-

gasin de vivres, & la Congrégation de Pensylvanie envoya ce présent à celle du Groënland, en signe d'union & d'alliance spirituelle. Groënland.

L'Irene passa de la Nouvelle-Yorck à *Neuw-Herrnhuc*, en trois semaines, avec les deux Missionnaires & les trois Groënlendais. « Quand » on connaît, dit M. Crantz, la simplicité des » Sauvages & la dépravation des Chrétiens, on » doit regarder comme un miracle que ces trois » personnes n'aient pas été perverties dans un » voyage de deux ans. » Mais les mauvaises impressions que ces étrangers avaient reçues en Europe, s'effacerent si vîte de leur imagination, qu'ils coopérerent même de leurs travaux & de leurs soins aux progrès de l'Evangile. La Sœur Judith, en particulier, profita de tout ce qu'elle avait vu à Herrnhut en Lusace, pour former au Groënland des institutions utiles à son sexe. Elle proposa à toutes les filles nubiles, & aux servantes qui n'étaient pas mariées, de venir habiter avec elle dans une maison séparée, ou du-moins de s'y rassembler le soir, après avoir fait leur tâche dans leur famille. Elles passent ainsi la nuit dans un dortoir commun. Cette séparation les met à l'abri de voir & d'entendre des choses qui, dans des maisons faites & disposées, comme le sont celles des Groënlandais, peuvent occasionner des desirs & des actions

souvent peu conformes à la morale du Christianisme, & sur-tout à la régularité du Herrnhutisme.

C'est ainsi que l'arbre & le sauvageon croissaient & fleurissaient ensemble, par tous les moyens que fournit un zèle actif & industrieux. Tantôt on mariait un Missionnaire avec une Sœur du Herrnhutisme, pour travailler de concert, à la propagation des Chrétiens, par les voies de la nature & de la Religion. Tantôt on pensionnait un Allemand, qui avait appris le Groënlandais, pour être Catéchiste & Maître d'Ecole. Tantôt on apprenait l'Allemand à des enfans du Groënland, pour écrire, parler & chanter dans les deux langues des Missionnaires & des Néophytes. M. Crantz dit pourtant qu'aujourd'hui l'on n'enseigne point la Langue Allemande aux Groënlandais, parce qu'ils* n'ont pas le temps de l'apprendre, & qu'elle n'est d'aucune utilité pour eux, ni pour la Mission.

Si celle-ci produit quelques bons effets, ce n'est pas sans un mêlange de zizanie, dont elle a comme semé le germe, entre les habitans baptisés & les Sauvages inconvertis. En effet, on trouva parmi les Chrétiens que la Congrégation perdit cette année, un homme assassiné par un Sauvage, pour une injure qu'il prétendait avoir reçue d'un Chrétien. Il paraît que les Groënlan-

dais en veulent aux Missionnaires, parce qu'ils regardent comme enlevées à la Nation, des personnes qui quittent leur famille, pour aller vivre avec ces étrangers. On se plaint déjà dans le Groënland, que le Christianisme divise le pere d'avec son fils, & le frere d'avec sa sœur. C'est aux Herrnuthes de répondre à ce reproche. Groënland.

D'un autre côté, la police de ce Peuple se perfectionne dans leur Société. Une femme Chrétienne étant venue à mourir, un enfant qu'elle laissait, resta à l'homme chez qui elle habitait. Un Sauvage de Kangek vint réclamer cet enfant, parce qu'il était né chez lui, & qu'il l'avait adopté sous le nom d'un fils qui lui était mort. Mais comme l'autre Groënlandais avait, depuis ce temps-là, fait vivre l'enfant & la mere, le procès fut jugé en faveur du Chrétien chez qui la mere était morte, contre le Sauvage chez qui l'enfant était né. Ce n'est pas que ce Jugement ne fût susceptible de revision & d'appel dans la Jurisprudence de nos Tribunaux, où l'on verrait bientôt éclore des Mémoires, & des Factums, & des Plaidoyers, & des Consultations, & des Avis, & des Sentences contradictoires sur cette belle question.

L'hiver de 1750 fut plus rude qu'on n'en avait encore vu. Le havre de *New-Herrnuth*, qui a six milles d'étendue dans sa moindre largeur, fut tellement convert de glace, même dans le mois

Groënland.

d'Avril, qu'on n'y put avoir d'eau, malgré la force des courans & des hautes marées de l'équinoxe. La famine fut générale dans le Groënland. Cependant on s'en ressentit moins qu'ailleurs à la Mission, où l'on avait appris aux Fideles non-seulement à prier, mais à travailler, à faire des provisions, à vivre avec économie. Les inconvertis vinrent y chercher de l'assistance. On profita de leur détresse, pour leur prêcher l'Evangile; ce fut sans fruit. Ils admiraient le bon ordre & la sorte d'abondance qui regnaient à *Neuw-Herrnhut*; mais quand on leur demandait s'ils ne voulaient pas suivre l'exemple de leurs freres qui ne manquaient de rien, dans un endroit qui n'était pas le mieux situé du Groënland, ils répondaient, « *Sanieissegalloar pogun, kissien ajournakau*; c'est-» à-dire, nous nous covertirions volontiers, si ce » n'était pas si difficile. » Ensuite continuait-on à leur parler de Religion, ils s'enfuyaient, comme si c'eût été quelque sortilège, ou une maladie contagieuse.

Il paraît que ce qui choquait les Grënlandais, était de voir leurs mœurs contrariées par ces Missionnaires étrangers, dont la vie & la direction semblaient attenter à la liberté des Sauvages. Un de ces inconvertis vint à la Mission menacer les Freres de brûler leur maison, s'ils ne lui rendaient une femme qu'ils avaient prise

sous leur protection, après qu'elle s'était échappée de ses mains, pour se soustraire au mariage. On se mit en garde contre ses menaces; mais comme il rodoit toujours, dans l'intention d'enlever cette femme, celle-ci n'étant pas encore au rang des Catéchumenes, on la lui rendit, en le priant de ne pas l'épouser par violence. On apprit dans la suite qu'ils étaient d'accord l'un & l'autre; ainsi, la Mission ne se mêla plus de cette querelle de ménage. Groënland.

Le zèle de ces Prédicateurs est quelquefois sujet à troubler le repos des familles. Une Groënlandaise s'étant retirée chez les Chrétiens, pour y recevoir le Baptême, ses freres voulurent la ramener chez eux; mais comme elle ne se souciait pas d'y retourner, & qu'elle s'était mise sous la protection d'un Missionnaire, ils l'enleverent dans l'intention, dit-on, de la tuer. Pour obtenir grace de la vie, elle entra dans un canot, & consentit à partir avec ces Sauvages. Le Missionnaire écrivit à la Colonie de *Bonne-Espérance*, pour faire arrêter les ravisseurs, & relâcher la fille baptisée. On fit la garde à Kangek, où ils devaient passer, en allant au Sud. Mais on ne la vit point, parce que ses freres l'avaient obligée de se tapir dans le bateau sous des peaux, en la menaçant de l'égorger, si elle remuait, ou se montrait. A quatorze lieues plus loin, elle

Groënland.

pria ses freres de la descendre un moment à terre, pour aller cueillir des baies ou des fruits sauvages. Dès qu'elle fut débarquée, elle se cacha dans des rochers, où on la chercha pendant deux jours, sans la trouver. Enfin les Sauvages s'étant rembarqués, elle fit plusieurs lieues à pied dans les montagnes, jusqu'à ce qu'elle rencontra un Groënlandais qui la conduisit à son canot, & la remit à la Colonie. On ne peut excuser, ce semble, la conduite des Missionnaires qui, dans l'intention de sauver des ames, établissent une séparation entre les Groënlandais, élèvent des familles spirituelles aux dépens de celles que la Nature avait formées. Toute Religion qui dérobe un fils ou une fille à ses parens, sous prétexte de rendre ou d'attacher ces enfans à Dieu, est une Religion de discorde, de persécution, ennemie de la paix des Etats, & du bonheur de la Société générale. La conversion devient alors séduction ou violence. Rien ne rachete ce vice inhérent au Prosélytisme. Cependant, s'il était permis de conquérir & de subjuguer des Peuples sauvages, les voies insinuantes que le Christianisme inspire aux Missionnaires, pour étendre la domination des Princes de l'Europe, sont peut-être les plus humaines que l'on puisse employer. Les Freres Moraves ont pris au Groënland toutes les précautions, pour rendre leurs Chrétiens heureux.

Ils ont fait

Ils ont fait des ſtatuts de police extérieure, utiles au bon ordre, à la paix domeſtique, au bien du corps, lié de ſi près au bien de l'ame, dit M. Grantz; des réglemens, en un mot, qui tendent à former un peuple de mœurs réglées & sociales, également agréable à Dieu & aux hommes. Si quelqu'un manque à ces ſtatuts, on l'y ramene par des admonitions d'abord ſecretes, enſuite publiques; par les corrections de la charité fraternelle; par les loix pénales de la Religion, dont la plus ſévere eſt l'excommunication, toutefois paſſagere. C'eſt une loi convenable peut-être à des temps de ferveur, & ſalutaire, tant qu'elle eſt révérée; mais dans des ſiécles, où le relâchement des mœurs a gagné juſques dans le Sanctuaire, ébranlé les dogmes, & miné les fondemens de la Religion par les ſcandales de ſes Miniſtres, l'excommunication devient infructueuſe contre les particuliers, inſolente contre les Princes, & ridicule, quand elle n'eſt pas ſéditieuſe. Auſſi le Clergé Luthérien, toujours ſoumis à la puiſſance de l'Etat, ne haſarde une arme auſſi débile, que dans un pays où ſa nouveauté fait ſa force. Il ne prête à ce glaive ſpirituel aucun pouvoir tranchant, & ſatisfait de l'aſcendant de confiance que la vertu donna toujours au Sacerdoce, il ne compromet point imprudemment une autorité d'opinion, avec celle qui naît des Loix phyſiques.

Groënland.

Groënland.

C'eſt par de telles voies de douceur, que les Miſſionnaires du Groënland gouvernaient leur troupeau chéri de Chrétiens. Ils les comparent à des enfans bien nés, dont le bon exemple inſpirant l'émulation, a plus d'influence pour entraîner au bien & prévenir le mal, que les préceptes & les châtimens d'un maître ſévere. Les Groënlandais ne manquaient de rien ſous la direction des Freres Moraves, & c'était un des bons argumens que ceux-ci ſavaient employer en faveur de leur doctrine. Dans un endroit (diſaient-ils à leurs Néophytes), où deux familles pouvaient ſubſiſter, vous vivez au nombre de trois cens perſonnes, & quand on meurt de faim, même dans les lieux où regnait l'abondance, vous êtes en état de ſecourir les indigens de votre ſuperflu. Vous voyez donc que le Dieu qu'on vous prêche, eſt bien votre Pere, ou votre *Pourvoyeur.* C'eſt ſous ce dernier titre qu'on diſtingue au Groënland, un pere ou un mari. Cette abondance tournait preſque toujours au profit de la prédication, continue M. Crantz. Dans l'hiver de 1751, les Iſles d'alentour furent tellement couvertes de canards ſauvages, qu'on les prenait avec la main, en les chaſſant ſur la côte. Ces canards firent l'effet de la manne dans le déſert. Un ſamedi au ſoir les chaſſeurs revinrent avec leurs kaiaks, remplis chacun de quarante ou cinquante pièces

de gibier. Ceux qui voulurent aller le lendemain matin à la chasse, au-lieu d'assister à l'Office Divin, s'en retournerent les mains vides, & le corps bien fatigué. Les Missionnaires leur dirent alors que, si la chasse avait été heureuse le samedi, c'était afin qu'on pût sanctifier le Dimanche.

Ces pieux sophismes étaient soutenus par des œuvres de charité plus persuasives. Un Catéchiste de la Mission étant à la chasse, rencontra dans sa route un pauvre Groënlandais qui venait de perdre sa femme, & se préparait à enterrer avec elle une fille de six mois, parce qu'il n'avait pas de quoi la nourrir. Il dépêche aussi-tôt vers cet homme un Chrétien, qui lui demande sa fille, l'emporte, la fait baptiser, & la donne aux Sœurs de la Congrégation pour l'élever. Voilà le triomphe de la Religion & de l'humanité.

L'année 1752 est remarquable dans l'Histoire du Groënland, par la visite d'un Evêque; c'était M. de Watteville, gendre du Comte de Zinzendorff. Entré dans la famille & la congrégation de cet Instituteur, il fut promu à l'Episcopat dans l'Eglise Luthérienne, & à ce titre, nommé Visiteur général des Missions du Herrnhutisme. Le voyage qu'il fit au Groënland, est assez instructif, assez court, pour ne pas être omis dans l'Histoire des Voyages. Voici le précis de la relation qu'il

Groënland. envoya de cette course apoſtolique, au Comte, ſon beau-pere & ſon directeur.

« Le premier de Mai nous partîmes d'Elſenore, » d'où nous vîmes ſortir, en même-temps que » nous, une flotte de ſoixante-quatre bâtimens. » Nous longeâmes les côtes de Suède, & le 2, » nous paſſâmes du Cattegat dans la mer du Nord; » elle nous parut couverte de harengs qui bouil» lonnaient comme de petites vagues. Le 4, nous » vîmes la côte de Norwège qui diſparut le 6, » & le 9 nous dépaſſâmes les Iſles de Ketland, » pour entrer dans la mer occidentale. Ces trois » derniers jours, nous fîmes deux cens lieues par » un bon vent d'Eſt. Le mauvais temps nous » obligea de relâcher le 14, durant 24 heures. » Enſuite tout alla bien juſqu'au 21, que nous » eſſuyâmes du gros temps pendant les trois Fêtes » de la Pentecôte, mais ſans diſcontinuer d'avan» cer. Le 23, nous rencontrâmes deux vaiſſeaux » pour la Baie de Disko, partis huit jours avant » nous. On ſe parla des trois bords, & la nuit » nous ſépara. Le 24, nous dépaſſâmes le Cap » Farewel, pour entrer dans le détroit de Davis. » Le 25, nous commençâmes à naviger entre les » glaces. Le 27, le vent juſqu'alors favorable, » tourna contre nous; un brouillard continuel » nous déroba tout, même notre route, juſqu'au » premier Juin. Alors il ſe diſſipa, pour nous

Groënland.

» laisser une grande Isle de glaces flottantes, qu'il » fallut tourner. Le 3, on fut investi de ces glaces » par trois côtés, n'ayant la mer ouverte qu'à la » poupe, par le vent du Sud. Le lendemain, nous » fûmes entierement pris des glaces, & l'on ne » put que ramer au travers. Depuis le 4 jusqu'au » 10, on se trouva toujours entre des montagnes » & des plaines flottantes de glace. Le 12, nous » découvrîmes la terre, mais à 24 lieues de » distance, par la cime des montagnes couvertes » de neige. A dix heures du matin, le ciel offrit » à nos regards trois parhélies, couronnées cha» cune de deux cercles de lumiere. Aucun de » nos Navigateurs n'avait encore rien vu de pa» reil. Ce phénomene fut accompagné d'un léger » vent d'Ouest, bientôt remplacé par un bon vent » du Sud. Comme il nous portait trop avant au » Nord, nous carguâmes les voiles le 13 au matin. » A huit heures, on gagna vers la terre, & le » courant fut si favorable, qu'à dix heures nous » touchâmes aux Isles les plus voisines de la côte » où nous allions. Ce fut là que je vis, pour la » premiere fois, deux Groënlandais qui nageaient » avec leurs kaiaks, comme des canards, souvent » entre deux eaux, toujours devant notre vais» seau, malgré les vagues & le gros temps. Nous » embouchâmes entre Kangek & Kookernen, » dans le passage méridional de Balls'river. Le

Groënland.

» vent qui fraîchit toujours jusqu'au degré de la » tempête, nous obligea d'amener nos voiles l'une » après l'autre, & cependant avec une demi-» voile, nous rasions les Isles comme un trait. » Enfin je vis la maison de New-Herrnhut, & » une heure après midi nous ancrâmes. Je ne » savais encore si j'étais à terre ou sur mer, lors-» que je sentis dans mes bras le Frere Bech qui » m'arrosa de ses larmes; sa joie fut si vive, qu'il » se trouva subitement délivré d'un accès de fièvre » qui venait de le prendre. »

M. Crantz interrompt ici le Journal du pieux Evêque, pour faire une courte description du rude hiver qu'on avait éprouvé cette année au Groënland. Depuis Février jusqu'à Pâque, le froid fut si violent, qu'aucun kaiak ne trouva d'eau pour naviger. Un jeune Groënlandais, qui avait pu risquer le sien entre les glaces brisées, fut emporté par les vagues, & retrouvé trois mois après dans sa nacelle, à moitié rongé par les corbeaux & les renards. Personne ne sortit de sa cabane, sans y rentrer avec les mains & le visage perclus de froid. Un ouragan accompagné d'éclairs, fit craquer la maison & la Chapelle de New-Herrnhut, comme un vaisseau dans le naufrage, & faillit emporter ou renverser tout cet édifice. Les Missionnaires, hors d'état d'aller faire leurs visites dans les Bourgades chrétiennes, reçurent

tous les Groënlandais qui venaient chez eux par bandes, chercher un asyle contre le froid & la famine. Toutes les provisions de leur maison & des meilleures cabanes, furent distribuées entre les indigens les plus affamés, sans songer au lendemain. Le mois de Mars ouvrit quelque passage à travers les glaces, on se dispersa dans les baies, sur la côte, & parmi les Isles, pour attraper des oiseaux, des petits poissons, quelque veau marin. Mais les uns revinrent sans rien prendre, chassés & rebutés par le mauvais temps; les autres resterent emprisonnés dans les Isles par les glaces & les tempêtes. Groënland.

Telle était la situation d'où sortaient les Groënlandais, quand M. de Watteville arriva chez eux. Ce Prélat qui venait de visiter les Congrégations de la Pensylvanie, trouva des rapports entre les habitans du Groënland & ceux de l'Amérique septentrionale. « C'est la même couleur, dit-il : » si les Groënlandais viennent de l'Amérique, ce » doit être par la baie d'Hudson. Ils ressemblent » plus aux Indiens de ces bords, qu'à ceux du » Canada. Le caractere des Groënlandais est » phlegmatique & sanguin; celui de l'Iroquois, » mélancolique & colere, plus grave & moins » enfant que les Groënlandais.

» Le 14 Juin, poursuivit l'Evêque, je visitai » le paysage de *New-Herrnhut*. Rien de plus sau-

Groënland.

» vage, au premier aspect; des rochers escarpés » & rompus, rarement parsemés de quelques » couches ou veines d'une terre qui n'est que du » sable. Au milieu de cette horrible perspective » s'élève une maison commode & riante, ornée » d'un jardin, environnée de culture, & jouissant » du plus beau feuillage sur un roc où l'herbe » n'avait jamais percé. C'est le jardin du Seigneur, » planté dans le désert.

» Le 22, je vis l'exercice des kaiaks, où la » jeunesse du Groënland fait les évolutions les » plus surprenantes sur l'eau, & s'aguerrit de » bonne heure aux tempêtes, par les jeux de » l'enfance. Les Missionnaires ont soin d'exercer » leurs jeunes Néophytes à gouverner un kaiak, » à manier la rame, pour en faire de bons » pêcheurs. C'est dans la même vue qu'ils les » détournent de chasser aux rennes, & les en- » couragent à la pêche aux veaux, bien plus utile » à la Nation. »

Dans un long journal de toutes les fonctions d'une visite pastorale, on voit M. de Watteville prêcher, catéchiser, célébrer tous les Offices de son ministere en Langue Allemande, assisté d'un Missionnaire qui explique en Groënlandais, tout ce que dit & fait le Prélat. Heureusement, dans ces sortes d'instructions, c'est moins le sens que le bruit de la parole, qui fait impression sur un peuple sauvage.

« Le 27, dit l'Evêque Luthérien, j'allai me » promener ſur la montagne aux perdrix, où les » Freres font durant l'hiver une chaſſe qui leur » coûte trop de peine, pour qu'ils y ſoient attirés » par un autre motif que la néceſſité. Groënland.

» Le 28, ils commencerent leur proviſion de » tourbe. Le ſoin de ſe poûrvoir de bois & de » tourbe, eſt leur plus forte occupation de l'été. » Dans les premieres années, ils en trouvaient » autour de leur maiſon. Ils ſont obligés aujour- » d'hui de faire deux lieues & plus, pour en avoir. » J'y allai avec eux.

» Le 30, ils y retournerent avec onze bateaux » Groënlandais, pour charger leur tourbe. Ils » acheterent auſſi du bois & des œufs d'oiſeaux. » Les œufs font leur principale nourriture en » été.

» Le 3 Juillet, on acheva la proviſion de » tourbe. C'eſt un travail fatigant, & ſouvent » dangereux, que celui de décharger les bateaux, » & de tranſporter cette terre le long des ro- » chers, où l'on eſt quelquefois ſurpris par des » torrens de neige fondue qui groſſiſſent tout-à- » coup. Les Freres avaient fait venir vingt bateaux » de tourbe. Il leur fallut enſuite l'étaler ſur les » rochers, pour la faire ſécher.

» Le 4, j'allai, par curioſité, voir les Sau- » vages du Groënland, pour m'inſtruire & parler

Groënland.

» de leurs mœurs, en témoin oculaire. Nous » passâmes la nuit dans une de leurs tentes. Elles » sont incomparablement mieux entendues & plus » commodes que celles qu'on trouve dans les bois » de la Pensylvanie.

» Le 11, j'allai à *Kanneisut*, de l'autre côté » de *Balls'river*, c'est-à-dire sur la presqu'Isle » septentrionale de ce golfe. Cette langue de » terre est surmontée de tertres rocailleux, qui » ont pour base d'assez grandes plaines, coupées » de ruisseaux & d'étangs, bordés de gazon. C'est » une perspective charmante dans l'été, qui for- » merait un séjour très-agréable, si toutes ces » eaux ne produisaient pas des essaims de mous- » tics ou moucherons, beaucoup plus insuppor- » tables que ceux de Saint-Thomé en Afrique, » & de la riviere Delaware dans la Nouvelle- » Jersey. C'était un excellent quartier pour la » chasse aux rennes, & nos Freres, dit le Prélat, » en faisaient bonne chere; mais, depuis que les » fusils sont devenus communs chez les Groën- » landais, une renne y est une rareté. La pêche » du saumon supplée à cette disette. Les Freres » prennent quatre cens, ou six cens truites sau- » monnées, dans un coup de filet.

Le 18, je fis une autre excursion pour voir le » pays. Nous allâmes à *Kangek*, où les Groën- » landais du Sud vont hiverner quelquefois par

» centaines ; ce qui est très-commode pour la Mission de New-Herrnhut qui n'en est qu'à quatre lieues. Je comptai dans cet endroit quatorze grandes habitations, ou maisons d'hiver. » De-là nous allâmes au détroit de Népisène. C'est » un canal qui s'avance entre le continent & les » Isles : le courant & le flux y poussent une quan» tité de veaux marins, d'autant plus aisés à pren» dre, que l'eau n'y est pas profonde : aussi cet » endroit est-il fort fréquenté durant les étés & » les automnes ; le concours des Groënlandais & » la pêche, contribuant à rendre cette situation » agréable & florissante. »

Groënland.

M. de Watteville parle ensuite de baptêmes, d'enterremens & de mariages, dont il rendit les cérémonies plus solemnelles par son ministere, ou sa présence. Il eut des conférences avec les Groënlandais, Coadjuteurs de la Mission. Ils étaient au nombre de onze Freres & douze Sœurs. Tantôt il prêchait aux assemblées, tantôt il donnait des audiences particulieres. Il allait d'un dortoir à l'autre, chez les garçons, chez les jeunes filles, chez les gens mariés, chez les veuves ; tous ces états forment autant de quartiers séparés. Celui des mariés était composé de quarante-huit ménages ; il n'y avait que deux hommes veufs, mais quarante veuves. La plupart sont assez belles, dit le Prélat Herrnhute, quoiqu'il leur reste en-

Groënland.

core une certaine rudesse sauvage. Les filles, au nombre de quarante, ont aussi quelque chose de mâle & de dur qu'elles tiennent, sans doute, de leurs travaux, plus convenables à l'homme qu'à leur sexe. Mais du reste, elles ont du talent & du goût pour gagner des Prosélites, & il n'y a gueres de femme qui ne fasse son mari Chrétien.

« Le 30, continue M. de Watteville, la pluie » nous empêcha de tenir le chœur, c'est-à-dire » d'assembler les classes à l'Eglise. Je me contentai » donc de prononcer dans ma chambre, un dis» cours sur les devoirs particuliers de chaque classe » de la Congrégation. Je fis voir comment cha» cune de ces classes pouvait s'appliquer les diffé» rens noms sous lesquels le Sauveur est désigné » dans l'Ecriture; tels sont les doux noms de » *frere*, d'*ami*, de *bien-aimé*, d'*époux* & de » *mari*.

» Le 7 Août, on entreprit de clore un ci» metiere, convenable aux idées religieuses que » le Christianisme ajoute à la vénération naturelle » des hommes pour les cendres des morts. Les » tombeaux furent couverts de terre & de gazon. » Je pris plaisir à voir l'ardeur & l'activité avec » laquelle les femmes Groënlandaises se porterent » à cet ouvrage; car les hommes ne travaillent » jamais à la terre; ils n'ont même aucune dex-

» térité pour ce genre d'occupation. L'objet du » travail amena l'entretien sur le mystere de la » résurrection, qui fait envisager la mort avec » moins d'effroi, que les Groënlandais n'en ont » ordinairement pour ce dernier terme. Il n'y a » peut-être pas de peuple au monde pour qui » la vie soit plus dure, & la mort plus re- » doutable. » Groënland.

Après avoir visité la Colonie, & recommandé ses Freres au Missionnaire Danois & au Facteur, le Prélat fit encore quelques fonctions de son ministere pastoral, revit le rituel qui contenait la liturgie & les hymnes, prit congé des familles chrétiennes du Groënland, & se proposa de repartir au bout d'un séjour de deux mois. Mais, le 11 d'Août, les glaces entrerent dans la baie de *Balls'river*, & l'on apprit de quelques habitans des Isles voisines, que la mer en était toute couverte. Si le vent de Sud qui les amenait, eût duré quelques jours de plus, il fallait renoncer à se rembarquer; mais il tourna, dès ce même jour, à l'Ouest, & le soir au Nord, ce qui nettoya la baie.

« Le 12, reprend le Pasteur, nous montâmes » à bord du vaisseau, dès les cinq heures du matin. » En y allant, je trouvai sur mon chemin les » rochers couverts de femmes & d'enfans, tandis » que les hommes venaient nous escorter dans

Groënland.
» leurs kaiaks. A huit heures, nous sortîmes du » havre, & sur les dix heures, nos Freres & les » Groënlandais prirent congé de nous à Kangek. » Le nombre des habitans baptisés montait, quand » je partis, à trois cens. Il était mort cinquante- » trois Chrétiens depuis le commencement de la » Mission. C'était le fruit de vingt ans. Mais la » semence de la parole divine donnait l'espérance » de la plus abondante récolte. Je m'éloignai du » Groënland, avec cette consolation.

» Un vent assez fort nous mit promptement au » large; mais nous rencontrâmes bientôt les glaces » qui nous forcerent de gouverner toute la nuit, » entre les écueils flottans & les terres. Le 13 au » matin, nous trouvâmes une ouverture au Sud- » Ouest. Nous passâmes & perdîmes la terre de » vue, mais toujours ayant à côtoyer de grandes » montagnes de glace. Jusqu'au 21, rien de fâ- » cheux. Mais du 22 au 27, ce fut jour & nuit » une tempête continuelle qui nous porta l'espace » de cent quarante lieues vers l'Amérique, sans » qu'il fût possible de virer de bord, qu'au risque » d'être submergé par la grosse lame. Il fallut » donc se laisser dériver au gré des courans & » de l'orage, dans le danger d'être jetté sur quel- » que plage inconnue de l'Amérique. Enfin le 27 » à midi, la tempête diminua; le 28, le temps » se calma, & nous vîmes un bel arc-en-ciel,

Groënland.

» Le 29, on se trouva sous le cinquante-cinquieme degré cinquante-trois minutes de latitude, c'est-à-dire, à cent vingt lieues plus au Sud, que nous ne devions être. Le 4 Septembre, nous rencontrâmes un vaisseau qui venait de la Colònie du Nord, ou de la baie de Disko. Le 8, un second vaisseau parut; nous apprîmes par cette rencontre, que l'hiver de cette année avait fait de grands ravages dans la Colonie du Nord, qu'il y avait eu beaucoup de Groënlandais morts de faim, & d'Européens malades du scorbut. Le 15, une tempête nous sépara de ces deux vaisseaux. Elle fut suivie le lendemain d'un calme soudain, mais accompagné d'une grosse lame plus dangereuse encore que la tempête. Enfin, le 2 Octobre, nous ancrâmes à Elsenore, où nous vîmes le lendemain cent voiles sortir du Sund, & le 4, nous arrivâmes heureusement à Copenhague. »

M. Crantz ajoute à ce Journal, une courte notice de ce qui se passa durant le reste de cette année. Aussi-tôt après le départ du vaisseau qui ramena dans le Danemarck le Visiteur des Missions du Groënland, ce pays fut désolé par une maladie épidémique. C'était des espèces de pleurésies, accompagnées de maux de tête aigus. Les convertis sur-tout s'en ressentirent vivement. Trente baptisés en moururent. La plus grande

Groënland.

mortalité régna depuis la mi-Août jusqu'au milieu d'Octobre. Les Freres n'eurent point de relâche dans leurs peines, partagés entre les fonctions de Médecins & de Pasteurs. Quelques-uns en furent malades.

Les inconvertis remarquerent très-bien que le mal était tombé singulierement sur les Chrétiens. Les *Nookleets*, disaient-ils, les gens de la pointe, (car la Mission de *New-Herrnhut* est sur une langue de terre), aiment trop le Sauveur; ils périssent d'amour. Nous voyons bien, dit une femme avec malignité, que ces gens-là sont les victimes de *leur cher agneau.* M. Crantz observe que l'esprit de dérision s'empare aisément des Groënlandais qui résistent au Saint Esprit, & qui se piquent plus de raisonner que de croire. Cependant ils eurent leur tour, & l'épidémie n'épargna pas plus les incrédules que les fidèles. Mais la contagion fut plus sensible, peut-être, à la Mission, qu'ailleurs, parce que les hommes y étaient plus rassemblés. Cela n'empêcha point les ames bien disposées d'y venir, & même de vivre avec les Freres, quoique les Groënlandais fuient comme la peste, tout endroit où il est mort seulement deux ou trois personnes.

Parmi douze Chrétiens qui furent emportés par ce fléau, & que M. Crantz a insérés dans une espèce de Ménologe, on en trouve un dont la maladie

maladie est caractérisée par un délire qui marque bien l'enthousiasme & le fanatisme, dont les Freres Moraves enivrent les Groënlandais. Ce malade vit, dans un songe, une multitude de petits poissons, qui, fuyant les monstres marins, dont ils devaient être la proie, avaient trouvé sur une côte une retraite assez grande pour les recevoir; eux & tous ceux qui viendraient s'y réfugier. Au sortir de ce songe, revenu de son délire, il dit que cette côte était l'image du côté de Jesus, dont la plaie ouvrait un asyle à tous les pécheurs. Les Herrnhutes ne parlent jamais à ce Peuple, que des blessures de l'Agneau. Mais l'impression qu'un tel langage fait sur l'imagination de ces nouveaux Chrétiens, leur donne une joie dans la vie, une patience dans les maux, un courage à mourir, qui semble multiplier les Prosélites. On dirait que chaque enterrement produit deux baptêmes, & que la mort même engendre des Chrétiens. Cela prouve bien, dit M. Crantz, la vérité de ces vers d'un Cantique. *Le Royaume du Christ n'est pas bâti dans les espaces imaginaires; ce n'est pas un songe imposteur, enfanté par les ombres de la nuit, comme l'a dit un Poëte profane.* Quel est ce Poëte? Est-il Anglais, ou Suisse? Mais les Groënlandais eux-mêmes, ont quelquefois *une raison qui résiste à la foi*, selon l'expression d'un vieux Cantique Alle-

Groënland.

Groënland.

mand. « Quand je leur parlais, dit un Mission- » naire, du Créateur qui s'était fait homme, » pour racheter leurs ames, j'en ai trouvé qui » traitaient mes sermons de romans. » Mais si je leur disais de rentrer en eux-mêmes, ils confessaient la vérité, & leur cœur se rendait malgré les révoltes de leur raison. Tant la charité des Freres Moraves, leur union, l'onction de leurs discours, & sur-tout le don des larmes qui suppléait en eux au don de la parole, devaient faire impression sur ces ames simples, qui ne pouvaient d'ailleurs reprocher aux Prédicateurs le contraste choquant d'une vie molle, & d'un faste audacieux, avec la doctrine évangelique de la pauvreté & de l'humilité!

M. Crantz, poursuivant l'histoire des conquêtes apostoliques de ses Freres, nous a menés à l'année 1753. Au mois de Janvier, dit-il, on vit arriver à la Mission un sauvage, avec toute sa famille. L'aspect de ces voyageurs avait quelque chose d'effrayant. Ils étaient, pour ainsi dire, cuirassés de glace par le brouillard gelé qu'ils avaient traversé au milieu de la mer. On eût dit une côte de maille, de l'acier le plus affiné. Ce Sauvage s'appellait *Kainæk*. C'était un grand du pays, c'est-à-dire, un homme issu d'un pere, d'un grand-pere & d'un bisayeul, renommés dans la pêche aux veaux. Les Missionnaires l'avaient

connu en 1739, & leur doctrine avait touché son cœur. Le nom de ses ayeux & l'éclat de son rang s'opposaient à sa conversion; il craignait, disent les Freres, la dérision que l'on doit affronter à la suite de la Croix, chez les Groënlandais, comme chez les autres Nations. Pour éviter les poursuites de la grace, il avait fait deux voyages, l'un au Sud, l'autre au Nord; mais ses inquiétudes augmentaient, à proportion qu'il s'éloignait de la Mission. Ce même homme, qui avait menacé de brûler la maison des Freres, pour ravoir une femme qui s'était réfugiée chez eux, fut converti par cette femme qu'on lui avait rendue. On les baptisa tous les deux ensemble. Ils allerent, dès ce moment, s'établir à *New-Herrnhut* avec toute leur famille, au nombre de vingt personnes qui reçurent le baptême, l'une après l'autre. Cette conversion fit du bruit dans le Groënland, & grossit le concours des Auditeurs à la Mission. Les courses des baptisés, les visites des inconvertis, le commerce & l'industrie qui augmentaient à New-Herrnhut avec la population, l'abondance des uns, la disette des autres, le bien & le mal, tout servait au progrès du Christianisme. Tous les événemens étaient mis à profit par les *Herrnhutes*, qui ne manquaient pas de subordonner le cours de la Nature, aux vues & aux intérêts de leur zèle. Si quelque Chrétien se noyait ou se sauvait

Groënland.

Groënland.

à la pêche, le Ciel l'avait pris ou laissé pour le salut de son ame. Dans une course que les Missionnaires avaient faite sur mer, pour des provisions de bouche, à peine eurent-ils mis le pied sur le rivage, que le bateau d'où ils venaient de débarquer, creva sous le poids des veaux marins, dont il était chargé. Tout le monde fut dès-lors convaincu, que l'Ange du Seigneur avait veillé sur les fidèles. On verra, dans l'histoire suivante, comment les Herrnhutes ont l'art d'interpréter, en leur faveur, les choses les plus contraires au succès de leur prédication.

Un certain Jacob, Groënlandais baptisé, s'étant trouvé impliqué dans une querelle, à la Colonie de *Fridéric-Shaah*, avait résolu de se réfugier chez les inconvertis du Nord. Mais lorsqu'il se disposait à suivre ce projet dicté par le mécontentement, les gens d'un vaisseau Allemand lui persuaderent de venir en Europe avec eux. Il se livre à cette idée, & charge quelqu'un d'aller recommander aux Missionnaires le soin de sa femme & de ses enfans pendant son absence. On se hâte de renvoyer au vaisseau pour arrêter le départ de cet homme, mais il était trop tard. Ce malheureux Sauvage fut emmené en Hollande. Comme on l'y faisait voir pour de l'argent, on s'apperçut, à certains signes, qu'il était Chrétien, & l'on conjectura qu'il avait été attiré au Baptême, par

adreſſe ou par force. On lui répéta d'abord le nom de famille des Freres Moraves qui étaient au Groënland; mais, ne les connaiſſant que ſous leur nom de baptême, il ne comprit rien à ce qu'on lui diſait. On lui chanta enſuite quelques verſets d'un hymne. Auſſi-tôt il ſe mit à chanter. Pour ſavoir s'il était de la Miſſion des Danois, ou de celle des Herrnhutes Allemans, on entonna quelques paroſes ſur un ton qui n'était pas celui du Rituel ordinaire. Il continua ſur ce même ton. Enſuite le même monde s'attroupant autour de lui, ce Groënlandais répéta ſouvent le nom de Jeſus. Puis regardant les meubles de ſa chambre, avec un air de mépris, il frappa ſur ſa poitrine, & ſe mit à genoux. On comprit alors qu'il voulait parler du mépris du monde, & prêcher l'amour de Jeſus, s'imaginant avoir devant les yeux une troupe de payens à convertir. Cette ſingularité fit du bruit à Amſterdam, où ce Sauvage avait excité la curioſité du public. Les matelots, qui craignaient les enquêtes du Magiſtrat ſur l'enlèvement de ce malheureux, le ramenerent à bord de leur vaiſſeau. Matthieu Stach, qui était alors à Herrnhut, ayant été inſtruit de cette aventure, ſe dépêcha d'aller à Amſterdam, pour délivrer ce Sauvage du rôle pitoyable que l'avarice des Chrétiens lui faiſait jouer. Mais, pendant que le Miſſionnaire était en chemin, ce miſérable mou-

Groënland.

Groënland.

rut. Le Frere Srach s'en consola dans la persuasion que c'était un bonheur pour ce Groënlandais, d'avoir été enterré dans un cimetiere de Chrétiens, plutôt que d'être allé vivre avec les Sauvages du Nord, comme fit sa famille, qui déserta la Mission, & reprit les mœurs & les erreurs de sa Nation.

Cette perte fut bientôt réparée, poursuit l'historien, par un concours de soixante-sept Groënlandais, qui vinrent se joindre aux habitans de New-Herrnhut. Ce furent autant de nouveaux candidats pour le baptême. On distribua toute l'habitation en cinquante-deux classes, dont trente-une furent composées du sexe le plus enclin à l'amour de Jesus. Un Catéchiste fut chargé de présider à l'instruction des garçons, & de les pourvoir chacun d'un kaiak équipé pour la pêche, aux frais du magasin des orphelins. Comme les assemblées se tenaient soir & matin à la lumiere, pour laisser le jour, extrêmement court, au travail que demandaient les subsistances, on représenta aux Sauvages la nécessité de contribuer à l'entretien des lampes, dont l'huile jusqu'alors avait été fournie aux dépens des Freres Moraves. Tout le monde consentit à la collecte. Elle fut abondante, & le surplus de l'huile, qui revint de cette contribution, fut donné à ceux qui n'en avaient point. C'est ainsi que la Religion prenait des

accroissemens insensibles d'une année à l'autre.

Groënland.

En 1754, on comptait quatre cens Groënlandais baptisés depuis 1739, &, dans cet espace de quinze ans, il en était mort cent. Le froid qui fut excessif cette année, amena la famine, en couvrant la terre de neige, & la mer de glace. On alla de la Colonie de Balls'river, & des Isles voisines, à pied, par des intervalles de six lieues de mer. Dès que la communication fut libre par eau, les inconvertis vinrent de tous les côtés à la Mission, attirés par la faim. Les Chrétiens partagerent leurs vivres avec eux, tant qu'il leur en resta. Malgré ces largesses de la charité chrétienne, ils ne manquerent de rien jusqu'au mois d'Avril, que les glaces fondirent. La terre s'en déchargea dans la mer au printemps, comme la mer l'en avait bloquée en hiver. Ainsi, ces deux élémens semblent se livrer une guerre perpétuelle avec les glaces dont ils se couvrent, & qu'ils se renvoient tour-à-tour. Les Missionnaires profiterent des chemins ouverts, pour faire leurs visites & leurs excursions apostoliques chez les inconvertis. On les recevait avec quelque amitié, mais sans faire beaucoup d'attention à leurs sermons. Les jeunes gens, & ceux qui ne les avaient jamais entendu prêcher, étaient, disent-ils, plus frappés de leur doctrine, que les personnes d'ancienne connaissance.

Groënland.

Ils célébrerent, cette année, plusieurs Fêtes chrétiennes, nouvelles pour le Groënland, entr'autres celles de l'*Epiphanie*, de la *Purification* & de l'*Annonciation*; mais toutes sous le nom de Jesus, & non sous celui de la Vierge, appellant la seconde de ces Fêtes la *Présentation de Jesus*, & la troisieme l'*Humanité de Jesus*. Peu de jours après, ils célébrerent sa Passion & tous ses autres mysteres, avec une partie des cérémonies touchantes que le Clergé Luthérien a retenues des rites de l'Eglise Romaine. Elles firent beaucoup d'impression sur les Groënlandais, soit baptisés, soit catéchumenes, soit même inconvertis. Les larmes des Chrétiens attiraient celles des Payens; le chant & le sermon de la Passion faisaient également pleurer l'Orateur, les Ministres & l'assemblée. Tel est le pouvoir de l'harmonie, de l'éloquence, des représentations & de tout ce qui parle aux sens; si l'on n'aime mieux attribuer à la grace la conversion des Idolâtres au Luthéranisme.

Toutes ces impressions de piété furent détruites ou balancées par des Chrétiens mêmes; c'étaient des matelots Hollandais qui étaient venus à la prédication. S'ils furent fort édifiés d'y voir une si nombreuse assemblée de Groënlandais, ils ne leur donnerent pas lieu de se féliciter de leur abord. Ces Européens étaient de l'équipage d'une flotte de quatorze vaisseaux envoyés à la pêche de la bas

leine. Six de ces bâtimens, pour éviter les glaces, avaient été forcés d'entrer dans la baie de Balls'river, & d'y mouiller une quinzaine de jours à deux lieues de la Colonie Danoise. Les autres huit vaisseaux étoient restés comme emprisonnés dans les glaces. Cet accident fut par contre-coup funeste aux Groënlandais. Attirés par les provisions des Hollandais, ils se lierent avec eux, mangerent de tout ce qu'ils trouverent à bord des vaisseaux, sur-tout des pois, avec une voracité qui pouvait être irritée par la nouveauté des mets & par une famine de quelques mois. Outre le dérangement de conduite, les querelles & les désordres que produisirent ces excès de bouche parmi des Sauvages excités à l'intempérance par l'exemple & l'invitation des matelots, les Groënlandais en contracterent une espèce d'épidémie, qui fit beaucoup de ravage dans le pays. La contagion était dans les vaisseaux. On s'en apperçut sur un cadavre que les Groënlandais porterent à terre pour le faire ensevelir dans le cimetiere de New-Herrnhut. Elle se répandit bientôt à quatorze lieues des environs, & plusieurs Chrétiens en moururent.

Les Sauvages qui venaient, selon leur coutume, tous les ans à la Mission, voyant que la maladie caractérisée par des toux, des maux d'oreille, des pleurésies emportait tous les jours quelque Chré-

Groënland.

tien au tombeau, s'enfuirent avec toutes les frayeurs de la mort, & n'oserent plus reparaître. Mais ceux des inconvertis qui avaient passé l'hiver & le printemps à New-Herrnhut resterent tranquillement exposés au danger. La contagion sembla ne tomber que sur les baptisés ; & les coadjuteurs de la Mission en furent les premieres victimes. La joie qu'ils témoignoient à mourir Chrétiens balança le regret de leur perte. Mais la mort des meilleurs peres de famille augmentant le nombre des veuves & des orphelins, fit un vide difficile & long à réparer. Cette calamité fut suivie de l'espèce d'anarchie & de licence qu'entraînent toujours les fléaux publics dans une société nouvellement formée. Ainsi, dit M. Crantz, les Missionnaires ne savaient trop s'ils devaient prendre pour sujet de leurs discours funèbres, dans la déroute générale des esprits, ce texte de l'Ecriture : *Son ame plaisait au Seigneur ; il s'est hâté de l'enlever*, ou ces autres paroles : *Le temps est venu que le Jugement doit commencer dans la maison du Seigneur.* Les Prêtres préférerent ce dernier texte, pour jetter, disent-ils, de salutaires alarmes dans les cœurs ; & ils virent mourir leurs fidèles dans des sentimens de résignation. Ces pieux Luthériens ne cessent d'admirer les textes heureux qu'ils trouvaient dans l'office du jour quand ils avaient quelqu'un à enterrer. « Un jour ce furent ces paroles de Saint

» Jean : *Encore un peu de temps, & vous me verrez*. Groënland.
» Un autre jour, par la plus heureuse allusion, on » tomba sur ce verset du Cantique des Cantiques : » *Lorsque le Roi s'est tourné vers moi, l'odeur de* » *mes parfums est montée jusqu'à lui.* » Quel abus du sens de la Bible que de comparer les eaux de senteur dont se parfumait l'épouse de Salomon avec l'odeur d'un cadavre ! Est-ce là ce qu'on appelle prêcher la Religion & convertir des ames ? Quoi ! le Dieu de l'Univers a créé les hommes, établi les Rois, révélé ses oracles, institué ses ministres, pour qu'on lui fît parler un semblable langage ? Anathême & dérision à tous ceux qui prêtent à l'Eternel des vues si peu dignes de sa sagesse ! La raison universelle, la vérité n'est pas dans le cœur des hypocrites ni dans l'esprit des Enthousiastes. Les Herrnhutes ne peuvent être que l'un des deux. Il faut arracher cette ivraie qu'ils sement dans la parole divine ; &, pour la faire sécher, il n'y a qu'à la montrer. Ne haïssons pas, ne méprisons pas les hommes jusqu'à les laisser dupes de ce fanatisme inspiré par l'ignorance, & toléré par une aveugle politique. Ce serait se jouer de la Divinité même, de l'immortalité de l'ame, de tous les dogmes utiles que la raison & la saine Religion embrassent avec joie, que de les faire recevoir avec ce mêlange insensé d'erreurs & de puérilités mystiques.

Groënland. Les Groënlandais sont heureux, dira-t-on, par les pieuses chimeres dont on repaît leur crédulité. Leur dévotion est la consolation de leur misere. Mais quel remède que celui qui donne un mal aussi dangereux que l'est le fanatisme ! Semblable à l'opium, c'est un calmant qui finit par le délire. Ecoutons le langage des Chrétiens du Groënland. Une femme avait perdu son mari. Cet homme était un oracle, un modèle pour les Groënlandais. Ses exemples leur servaient de régle, & ses reproches de frein. Jour & nuit il leur parlait des souffrances de Jesus, & ce qu'il leur disait allait du cœur au cœur. Quand il fut mort, sa femme écrivit : « Le Sauveur est mon » époux ; je soupire pour lui ; je l'attends avec la » même ardeur que je sentais pour mon mari » Pierre quand il tardait trop long-temps à reve- » nir de la mer. J'aime mon Sauveur, parce qu'il » m'a aimée le premier. Je l'ai toujours devant les » yeux, & ne puis l'oublier. Mes fautes sont sans » nombre, mais je les cache dans ses blessures. » Mon cœur est à l'Agneau pour qu'il le rem- » plisse de son sang. Comme les enfans croissent » dans le sein de leur mere, je croîtrai dans le » sang de l'Agneau. J'écris ces paroles pour nos » Freres & nos Sœurs de la Congrégation ». Tel est le langage que les Herrnhutes parlent aux Sauvages. C'est ainsi que ces illuminés font entrer

des hommes égarés dans la maison du salut par la porte de l'erreur.

Groënland.

Ils se justifient sans doute en pensant que dans la mortalité presque annuelle, dont la famine des hivers afflige le Groënland, ils n'ont pu trouver que ces heureuses illusions pour consoler les mourans. En effet, il y eut tant de morts, en 1754, qu'on fut obligé de consacrer un nouveau cimetiere à Pissiksarbik, &, le 12 Juin, on y enterra trois corps à-la-fois. Pissiksarbik est un lieu commode & fréquenté pour la pêche du hareng. Mais plusieurs des Groënlandais qui étaient venus cette année y chercher de la nourriture y trouverent la mort. Presque tout le monde y fut malade, entr'autres le Missionnaire Beck; mais il fut secouru dans ses maux, & remplacé dans ses fonctions par son Confrere Matthieu Stach, qui venait de Moravie, après avoir été dans le Labrador en Amérique. On voit que les voyages les plus longs & les plus périlleux ne coûtent rien à ces hommes de feu. Ils bravent toutes les glaces des mers & des terres du Nord, tant ils ont le cœur échauffé, disent-ils, par le sang de l'Agneau. Ils vivent sans crainte au milieu des horreurs de la famine & de la contagion. Cette année, ils ensevelirent en trois mois trente-sept personnes dans une peuplade de deux ou trois cens, & parmi ce nombre de victimes il n'y eut que deux en-

Groënland.

fans. Ce fut une grande brêche dans le troupeau de Herrnhur.

La pêche du hareng ne fut pas abondante. Celle des plyes, qui se fait dans le mois d'Août à Kookernen, rendit aussi très-peu de chose. Les Missionnaires en acheterent pour en faire sécher & saler environ le tiers de leur provision d'hiver. La pêche du saumon, qui se fait en Septembre, ne donna presque rien; mais elle fut compensée par celle des veaux marins, que la saison orageuse poussa en nombreuse quantité sous l'abri des isles. On en prit beaucoup, & l'on n'oublia pas d'en faire une forte provision pour nourrir les veuves & les orphelins que la mortalité de cette année avait laissés sans appui, sans soutien. Ainsi, l'on ne put en vendre au Facteur de la Colonie que trente-six barils, ce qui faisait à peine la moitié de la vente ordinaire.

Au mois d'Octobre, on rentra dans les cabanes ou maisons d'hiver, & le premier soin des Missionnaires fut de pourvoir au dérangement que la contagion avait causé dans la Peuplade de New-Herrnhut. On songea d'abord aux familles, qui avaient perdu leur chef. Les adultes en état de travailler furent chargés de l'entretien de leurs meres & de leurs freres ou sœurs. Les jeunes enfans sans tuteur furent distribués dans différentes familles, pour y être élevés dans l'unique profes-

ſion du pays, ou pour y rendre les ſervices domeſtiques qu'on pouvait attendre de leurs forces. Groënland. Ceux du plus bas-âge reſtaient avec leur mere ; ou s'ils n'en avaient pas, on les confiait aux Sœurs de la Congrégation, qui leur donnaient même le lait s'ils étaient à la mamelle. C'eſt un grand ſacrifice chez les Groënlandaiſes. Elles ſont jalouſes de n'allaiter que leurs propres enfans. Plutôt que de donner à leur fils un rival étranger, diſent-elles, qui partage le ſuc de leurs mamelles, elles laiſſeront périr un orphelin ſans la moindre pitié. Le Chriſtianiſme a rectifié ce préjugé de l'amour maternel. Ces femmes font aujourd'hui par charité ce qu'elles ne faiſaient pas autrefois par humanité. Mais on ne les voit pas accorder au vil intérêt ce qu'elles refuſaient à la commiſération naturelle ; arracher leur propre fils de leur ſein pour y ſubſtituer le fils du riche ; vendre cherement leur lait pour un nourriſſon étranger, & racheter à bas prix une mamelle étrangere pour l'enfant de leurs entrailles ; trafic inhumain & ſordide qui décèle une ſociété dégénérée, où les meres ſemblent rompre à jamais tous les nœuds de la Nature au moment que ſe déchire le viſcere qui les uniſſait à leurs enfans. O ſentiment délicieux de la tendreſſe maternelle ! Par combien de vices & peut-être de crimes il faudra remplacer tes douceurs & tes conſolations !

Groënland.

. Heureux encore les Sauvages Groënlandais au milieu de leurs frimats, si l'on compare leur vie aux peines que le luxe nous cause. La famine ne leur donne que la mort, & l'abondance nous procure mille maladies. On peut du moins remédier à leur disette. Si l'on en croit M. Crantz, toute l'attention des Missionnaires se porte à les soulager de ce fléau, vice de leur climat. Mais en nourrissant les enfans abandonnés, on leur enseigne en même temps à se nourrir eux-mêmes. « Car nos Freres, dit-il, n'ont ni l'intention ni » le talent d'entretenir l'oisiveté des indigens, qui » n'ont pas appris de bonne heure à pourvoir à » leur subsistance. Ils aiment mieux prodiguer » leurs soins & toutes leurs ressources à l'éduca» tion des enfans pour les mettre en état de tra» vailler de leurs propres mains. »

Cette année finit à l'ordinaire par la fête du retour du soleil. Les Freres Moraves permirent qu'on imitât cette réjouissance profane en donnant des festins dans quatre maisons principales. Mais, à l'exemple de la primitive Eglise, ils ont épuré cette solemnité du paganisme par des espèces d'Agapes chrétiennes, où les convives allient une joie innocente avec la décence qu'inspire la Religion. Quand les Inconvertis invitent un Fidèle à leurs festins; « vous savez bien, répond celui» ci, que nous avons des plaisirs qui ne sont pas » les vôtres;

» les vôtres; c'eſt le Sauveur & ſa Paſſion. Voilà » ce qui nous plaît : ſuivez vos goûts, & ne » troublez pas nos délices par un mêlange profane » de vos uſages avec nos inſtitutions. » Ainſi, la ſociété nationale eſt déjà rompue entre les Groënlandais par la ſociété particuliere que les Freres Moraves y ont introduite. Groënland.

L'année 1755 n'eut rien de remarquable au Groënland que pour les Météorologiſtes ou les Obſervateurs de la température des ſaiſons. L'hiver fut extrêmement doux, & la pluie ne fut pas plus froide au mois de Janvier qu'en été. Un temps ſi modéré n'était pas favorable aux oiſeaux de mer; ils chercherent le froid entre les Iſles. Mais il attira, d'un autre côté, beaucoup de veaux marins qui ſont rares dans cette ſaiſon. Une ſi douce température ſe ſoutint juſqu'au mois de Mars, où elle fut troublée par de furieuſes tempêtes, qui rendirent la mer impraticable, & ſouleverent les vagues au point d'arracher du rivage les bateaux ancrés ou attachés. Au mois d'Avril ſurvint une fonte de neiges, accompagnée d'une pluie ſi abondante que la nouvelle Egliſe de la Colonie faillit à en être emportée. Les torrens s'y précipiterent avec une impétuoſité dont rien ne ſe ſauva que les murailles de l'édifice. Heureuſement les Egliſes ne ſont pas riches au Groënland; auſſi la piété n'y eſt que plus pure, & la Di-

Groënland.

vinité n'en est que mieux adorée. Des ames innocentes en font tout l'ornement. Les Ministres y pratiquent les devoirs qu'ils prêchent. Un Clergé, d'ailleurs peu nombreux, n'y professe point un célibat qu'il ne peut garder. Cette même année il arriva de la Moravie un Herrnhute, qui venait d'y prendre en même temps une femme & le Diaconat. Les Sacremens de l'Ordre & du Mariage ne sont pas incompatibles chez les Luthériens. Les Pasteurs & les brebis en vivent plus tranquilles. Chez les Herrnhutes, la femme d'un Prêtre, devenue Sœur de l'*Unité*, participe en quelque sorte aux fonctions du Sacerdoce. Elle peut veiller à l'éducation des filles, ou du moins à leur instruction. Il y a de l'analogie dans les devoirs & les occupations des deux époux. L'esprit intérieur de leur vie monastique & l'esprit public de leurs emplois ne sont pas opposés ni séparés. C'est peut-être un grand bien politique; &, quand la Religion le permet, c'est une sage économie dans la discipline Ecclésiastique. Au reste, les devoirs du Sacerdoce sont d'autant plus faciles à remplir chez les Herrnhutes, qu'ils laissent volontiers aux simples Fidèles le soin d'instruire & de parler dans les Eglises. Chacun y peut dire ce que l'esprit de dévotion lui dicte. Les Groënlandais eux-mêmes, sans être Catéchistes, prêchent dans les Assemblées, & sont quelquefois mieux écoutés de leurs com-

patriotes que des Missionnaires étrangers. C'est qu'ils parlent avec ingénuité, dit M. Crantz, plutôt de leurs propres foiblesses que des défauts des autres. Ils prient pour les Fidèles, & n'invectivent pas contre les mécréans. Ils n'ont point l'art de dénaturer le sens des Ecritures par des explications forcées ou par des allusions souvent téméraires & ridicules, comme le font quelquefois les Herrnhutes eux-mêmes. Sans travail étudié, sans recherche d'esprit, sans air de suffisance & de capacité, ils font plus d'impression sur les ames que s'ils leur reprochoient des vices & des scandales qu'une juste récrimination fait souvent rejaillir de l'Auditoire sur le Prédicateur. Il faut pourtant avouer que le langage de ces Prêcheurs du Groënland n'est pas toujours bien digne de la Divinité dont ils se disent inspirés; mais il est à la portée des Groënlandais, & conforme à leur génie. Comme tous les Peuples simples & les nations originales, ils aiment les figures du langage; mais il faut qu'on prenne ces images dans la nature & dans les mœurs de leur pays. « Vous » savez, dit un de ces Sauvages baptisés, combien » nous abhorrons le sang de la baleine, & que » pour peu qu'il en tombe sur nos habits nous les » quittons aussi-tôt pour les laver. Il n'en est pas » de même du sang de l'Agneau. Chaque goutte » qui s'en répand est un ornement. Oh! si vous en

Groënland.

Groënland.

» aviez goûté une fois, vous ne pourriez vous en » rassasier. »

Le même orateur Sauvage écrivait dans une lettre : « Lorsque je pense à mes péchés, mes » larmes coulent de mes yeux ; mais lorsque je » vois l'Agneau sur la croix, je me sauve dans la » blessure de son côté, comme le poisson de Né- » piset se cache dans le trou d'un rocher. »

Ces Peuples échauffés par des enthousiastes brûlent de soif pour le sang de l'Agneau. « Ils en » sont altérés, disent-ils, tantôt comme la terre, » qui, desséchée par le soleil continuel de l'été, » redemande la pluie, tantôt comme les mouche- » rons ou les cousins qui s'abreuvent du sang de » l'homme, tantôt comme les enfans à la mamelle, » qui, dès qu'ils s'éveillent, crient après le lait. » Les Freres Moraves se félicitent de faire desirer l'eau du baptême avec la même ardeur par les jeunes enfans qui peuvent chanter les hymnes de la Mission. Ce desir passe quelquefois des enfans aux vieillards. Une veuve, disent-ils, très-avancée en âge vint à *New-Herrnhut*. Elle nous fit entendre par des gestes fort expressifs, & curieux à voir, qu'elle était restée ensevelie pendant deux jours, au bout desquels elle avait repris ses sens, & assez de force pour sortir du tombeau. Les Missionnaires lui répondirent « que c'était le bon » Pasteur qui avait retiré sa brebis des serres de la

» mort. Elle fut étonnée d'apprendre que Dieu » aimât les hommes à cet excès, & promit de revenir, ou du moins d'envoyer ses enfans à l'instruction. »

Groënland.

C'est avec ce langage, soutenu de tous les autres moyens de propagation qui viennent de la Religion ou de ses Ministres, que les Herrnhutistes baptiserent en très-peu de temps vingt-huit catéchumenes, sans compter onze enfans. Cette année fut donc heureuse. Les Groënlandais eurent des vivres, jusqu'à être surchargés de leur abondance. La prospérité attira la foule à la Mission, & la mort n'y moissonna que treize baptisés.

Mais elle se dédommagea cruellement dans le printemps de l'année suivante. M. Dalager, Facteur Danois, étant allé à *Kellingeit*, pour le commerce des huiles de poisson, en rapporta les plus tristes nouvelles. La famine y était extrême. Une jeune fille qu'il en avait amenée en était la preuve. Ses parens, réduits à ne pouvoir la nourrir, l'avaient laissée dans une caverne déserte, pour s'épargner la douleur de la voir mourir de faim. Deux jours après, l'ayant retrouvée encore en vie, ils la jetterent toute nue dans la mer. Comme elle ne put se noyer, un Sauvage qui la rencontra sur le rivage en eut compassion, & n'ayant rien à lui donner, la mit dans un magasin de vivres, mais déjà vide de provisions. Le Facteur

Groënland.

arriva dans cette conjecture à *Kellingeit.* Touché de pitié, il prit cet enfant, qui n'était plus qu'un squelette desséché par le froid & la faim, la substanta, l'habilla, la réchauffa de ses propres mains. Puis lui ayant rendu insensiblement la vie, il l'envoya dans un sac de fourrure aux Freres de New-Herrnhut, offrant de fournir à l'entretien d'une pauvre veuve qui voudrait prendre soin de cette fille. Elle est encore vivante pour la gloire & la satisfaction de son bienfaiteur. *Puissent les bénédictions de celle qu'il a sauvée répandre la prospérité sur les jours de cet homme sensible !* C'est la priere que fait M. Crantz à la fin de ce récit. De pareils tableaux raniment l'Histoire des Voyages. Elle offre souvent des déserts si tristes & si arides, que l'Ecrivain & le Lecteur se rebuteraient au milieu de leur course, si le cœur n'y trouvait pas quelquefois des sites & des momens de repos qui lui permettent de s'épanouir, respirer & s'attendrir.

La rigueur de la saison, disent les Missionnaires, y ferma cette année tous les cœurs à la grace. La faim rendait les esprits sourds à la prédication. On n'y vint point. Il n'y eut même que deux familles qui voulurent hiverner à Kangek, place communément très-fréquentée. Cependant le froid amena beaucoup de poules d'eau. Car il paraît que la Nature a des équivalens dans toutes ses

vicissitudes, soit d'inclémence, ou de bénignité. Le froid qui chasse les veaux de mer, attire les oiseaux; & le temps doux, qui n'est pas un attrait pour les oiseaux aquatiques, laisse entrer les veaux marins dans les baies. Quelle que fût l'âpreté de la saison, il fallut, dès le mois de Mars, sortir des cabanes, pour chercher de place en place, quelques ressources contre la famine. A cette calamité des hivers, se joignit l'incursion d'un Pirate, qui vint des côtes de l'Amérique, infester celles du Groënland, sous prétexte que les glaces l'y poussaient. Ce même écumeur avait, dix ans auparavant, pillé les pauvres Groënlandais. Mais, en ce moment, il y avait de la mésintelligence entre le Capitaine & l'équipage de ce navire. Cependant on se tint en garde sur les côtes, parce qu'il avait ses canons chargés. D'ailleurs, comme on avait emmené un Groënlandais à bord de ce vaisseau, le Facteur de la Colonie fit arrêter quelques gens de l'équipage qui étaient venus à terre, & on les y retint jusqu'à ce que le Groënlandais eût été renvoyé.

Le printemps amena, par hasard, quelques baleines sur les côtes de *Balls'river*, mais les habitans de cette Baie, n'étant pas exercés à la pêche de ce poisson, ils n'en prirent aucun. L'été leur fournit une baleine morte; & l'automne fit tomber dans leur pêche, une sorte d'espadon

Groënland.

(connu ſous le nom d'*Ardluit*) qui fait la guerre aux veaux marins pour s'en nourrir. Ce monſtre agreſſeur eſt ſi redoutable, qu'à ſon approche tous les veaux diſparaiſſent. Il a tant de force & d'adreſſe, qu'il en prend quatre ou cinq à-la-fois, un dans la gueule, deux ſous les nageoires & un ſous ſa queue. Mais l'homme attaque, à ſon tour, prend & mange ce poiſſon dévorant.

La Miſſion n'offre rien de curieux cette année, ſi ce n'eſt quelques mots ſinguliers des Groënlandais, ſoit convertis, ſoit inconvertis. Un de ceux-ci diſait au ſujet du Chriſtianiſme : « j'ai deux vo» lontés ; l'une qui cède, & l'autre qui réſiſte. » Elles ſont ſouvent aux priſes, mais la derniere » l'emporte toujours. » C'était celle de la chair, dit M. Crantz : dans tous les temps elle a été l'ennemie de l'Evangile. Cependant il admire la vivacité de la Foi, chez les Groënlandais. Cette Foi n'eſt plus, dit-il, en Iſraël ; c'eſt-à-dire, en Europe. Il ſemble qu'elle ſe réfugie dans le Nord, chez les peuples barbares & ſauvages. Le caractère ſimple de ces peuples y eſt ſans doute plus propre. On ſait que née en Aſie & dans l'Egypte, quand elle vint dans l'Empire Romain, elle jetta ſes premieres racines dans l'eſprit des Nations barbares qui conquirent l'Europe. Après la décadence de Rome, les beaux génies de l'Orient & de l'A-

frique, éteignant par leur ſavoir, ou par leur doctrine, les reſtes du goût de la littérature grecque & latine, s'emparerent de la Religion, comme de leur domaine, & la firent germer & fleurir par leurs écrits au milieu de l'ignorance, que l'invaſion des Goths, des Francs & des Germains avait répandue avec les flots de ſang, la ruine des villes, & l'eſclavage des Nations policées. Mais ſans doute alors, comme aujourd'hui, les Prêtres du Paganiſme, furent les derniers à ſe rendre. Soit eſprit d'intérêt ou dureté de cœur, ils ne veulent pas reconnaitre la révélation de l'Evangile. Ceux du Groënland ont toujours des objections à faire contre ſes dogmes. Un Angekok diſait un jour à un Groënlandais qui l'exhortait à ſe convertir : « je ne vois » pas quel avantage ont les croyans ſur les mé» créans. Car je vous avouerai de bonne-foi, que » je ne me vante pas comme les Angekoks mes » Confreres, de voyager dans l'autre monde, » d'y apporter, & d'en rapporter des nou» velles. »

Le Chrétien lui répondit : « quant à nous, » ſoyez sûr que nous devons aller dans un ſéjour » de gloire, dont nous ne pouvons pas faire la » deſcription, parce que nous ne l'avons jamais » vu. Mais cette gloire conſiſte à voir Dieu de » nos propres yeux. Cependant l'ame ſeule doit » jouir de cette viſion, pendant que le corps

Groënland.

» retourne en poussiere. Au reste, le Sauveur nous » donnera sans doute un nouveau corps, parfait » à tous égards, pour nous faire participer à sa » gloire. »

Quoique M. Crantz paraisse très-édifié de cette explication des dogmes du Christianisme; on peut douter qu'elle soit assez orthodoxe pour satisfaire les Chrétiens qui ne sont pas de sa Commuion. Mais unGroënlandais n'est pas tenu sans doute d'en savoir plus qu'on ne lui en a enseigné sur une doctrine qui a besoin d'une révélation expresse & d'une Foi bien vive pour soumettre la raison. Une preuve que la Foi seule opère les effets de la Foi; c'est qu'une Groënlandaise qui n'avait pas reçu le baptême qu'elle demandait depuis long-temps, choquée de ce qu'on la renvoyait toujours à la fin du sermon, avec ces paroles lithurgiques, *ite, missa est*, s'en alla si bien, qu'elle ne revint plus parmi les Catéchumenes. Mais, pour une brebis perdue, il en resta plus de soixante dans le bercail, dont trente-six furent admises au bain sacré du baptême.

La moisson spirituelle se ressentit, l'année suivante, de la disette de l'hiver, & des ravages de la famine. Les Européens n'en avaient pas encore vu de si cruelle. L'alternative des vents orageux & des temps de neige, jointe aux brouillards gelés qui semblaient exhaler dans les airs, comme une athmosphère de glace; ces fri-

mats, & ces périls réunis, fermerent la communication des isles, soit entr'elles, soit avec le Continent. Il ne fut pas possible, jusqu'au mois de Mars, d'aller chercher de la nourriture. Les enfans périssaient d'un côté sans sépulture; de l'autre, on les enterrait encore vivans. Le sort de ces victimes perçait chaque jour le cœur des Missionnaires. Enfin ils se hasarderent à profiter des premieres trèves du froid, pour arrêter ou diminuer le cours de cette calamité. Deux de ces Freres charitables allerent à Kangek. Groënland.

« Le 23 Mars (disent-ils dans leur Journal), » nous nous mîmes en route. La brume de la » mer était encore bien froide; mais, à la faveur » du vent, nous passâmes à Kangek. En parcou- » rant cette Isle, nous vîmes une maison qu'on » avait abandonnée faute d'huile à brûler pour le » chauffage. Près de-là nous trouvâmes quinze » personnes à demi-mortes de faim, étendues » dans une espèce de magasin creusé en terre, & » si bas, que nous fûmes obligés d'y entrer en » rampant sur le ventre, sans pouvoir y rester » debout. Ces malheureux étaient couchés les uns » sur les autres, pour s'échauffar mutuellement, » sans feu, sans rien. De faiblesse, ils ne purent » ni se remuer, ni parler. Un de nos gens alla » leur chercher deux poissons à la mer. Une petite

Groënland.

» fille, image de la mort dévorante, en prit un ; » le déchira tout crû avec les dents, & l'avala » fans le mâcher. Quatre enfans de cette famille » étaient déjà morts. Nous diftribuâmes à ces mi- » férables affamés, une partie de nos provifions, » en les exhortant à venir à la Miffion, ce dont » ils n'avaient pas grande envie, par éloignement » pour l'Evangile & les Chrétiens. »

« Le 26, nous retournâmes à New-Herrnhut. » Mais le vent & la mer contraires, nous oblige- » rent de relâcher dans un endroit où nous trou- » vâmes encore des gens qui n'avaient rien à man- » ger. Les enfans criaient la faim, nous leur don- » nâmes un peu de farine, qu'ils avalerent froide » & crûe. Enfin le foir nous arrivâmes chez nous. »

Ces deux Miniftres furent bientôt fuivis de la famille qu'ils venaient d'arracher à la mort. On diftribua ces triftes créatures dans les maifons des Groënlandais. D'abord elles n'y trouverent pas grande reffource : mais à force de chercher, elles ramafferent dans les balayures des arêtes de poif- fon, fucées & rongées, ou quelques pièces de vieux fouliers. On les fecourut du refte, autant que le permit la difette des provifions au-dedans, l'inutilité des courfes pour la chaffe, & l'impoffi- bilité d'aller à la pêche, par les mauvais temps. Cependant, malgré la rigueur de la faifon, on attrapa quelques veaux marins, & l'on tua dans

les isles un grand ours blanc, animal très-rare dans ces cantons. Groënland.

Il fallut subsister de ces faibles ressources jusqu'à Pâques, où commença la pêche du hareng qui finit à la Pentecôte. Cette pêche fut suivie de la chasse aux rennes, puis de la grande pêche aux veaux. On en prit jusqu'à cent dans un jour, & l'on fut en état d'en tirer pour le commerce, cent soixante barils de graisse ou d'huile, tant la belle saison remplaça les vides de l'hiver!

La Mission ne retira cette année aucun profit de la famine. L'adversité même, qui ramene à la Religion, semblait en éloigner les Groënlandais. Non-seulement ceux qui vinrent réclamer la charité des Freres, avec le desir apparent, ou le prétexte de se convertir, s'en allerent dès qu'ils n'eurent plus besoin d'assistance; mais il y en eut même qui témoignerent la plus grande répugnance à recevoir les secours de l'humanité des mains des Chrétiens; comme s'ils n'eussent vu dans la conversion de ceux-ci, qu'une espèce de parjure envers la patrie. Ces sentimens, dit M. Crantz, prouvent bien que le salut n'est que l'ouvrage de la grace. Ni les fléaux du Ciel, ni les prodigalités de la mer, ne pouvaient fléchir l'incrédulité des Groënlandais, jusqu'à ce que l'Esprit Saint eût touché leur ame. On a même vu ceux qui, malgré leur conviction intérieure, s'étaient

Groënland. roidis contre les assauts de l'indigence, se rendre dans la liberté de l'aisance, aux douces semonces de la parole Divine qui les appellait au Christianisme. Ainsi, tandis que, dans les hivers précédens, la peuplade de New-Herrnhut s'était accrûe de trente à soixante personnes, cette année elle n'augmenta que de sept. Cependant à la fin de l'automne, le nombre des habitans monta jusqu'à quatre-vingt douze.

Tout y était dans le meilleur état. L'abondance y ramena la joie & la santé. On ne perdit pas un seul homme à la pêche. Il y eut pourtant des accidens. Un Pêcheur enfermé dans les glaces, fut obligé de sauter sur un glaçon, & d'y suivre le courant, en traînant son kaiak où était pris un veau marin. Il fut emporté avec sa pêche l'espace de trois milles; après quoi son radeau de glace se rompit, ou se déroba sous ses pieds, & le laissa, plongé dans l'eau jusqu'au aisselles, gagner le bord comme il put. Un Missionnaire aussi faillit à se noyer dans un *Umiak* qui fit eau par le fond. Mais, ayant été recueilli par un autre bateau, on recousut une pièce de cuir à son *Umiak*, & les femmes se remirent à ramer.

La petite Eglise de New-Herrnhut, fut troublée par quelques scandales. Les courses avaient mis la dissipation dans le troupeau. Il fallut excommunier six Chrétiens que le serpent avait dé-

bauchés, dit M. Crantz. Ces brebis chassées se perdirent tout-à-fait; il leur arriva des malheurs loin du bercail, & les disgraces qui suivirent leur punition, aiderent à contenir les fidèles dans l'obéissance. Mais les voies de la Religion doivent être douces & persuasives. Pour gagner les cœurs, il faut les toucher. Rien ne faisait plus d'impression sur les Groënlandais, que les lectures dont on les entretenait dans les assemblées de la Congrégation. La longue nuit des jours d'hiver, se passait à lire des lettres édifiantes; tantôt c'était la vie de quelques enfans du Herrnhutisme, morts en Europe, avec ces sentimens d'enthousiasme dont il est si facile, mais si dangereux, de prévenir la raison dans le premier âge; tantôt c'était une peinture de la misérable condition des Nègres, condamnés par leur naissance, leur faiblesse, ou leur férocité même, à vivre dans un esclavage éternel. On leur représentait ces malheureux vendus à des Maîtres impitoyables, par des brigands d'Afrique ou d'Europe, qui vont à la poursuite des Nègres, comme les Nègres vont à la chasse des Tigres. Les Groënlandais frémissaient de rage à ce récit, & bénissaient les horreurs de leur climat, qui les défendait de l'inhumanité des avides Européens. Car tous les fléaux de la Nature, ne révoltent pas le cœur humain, comme les injures de l'homme. Ces Sauvages, heureux sous le

Groënland.

Groënland.

joug volontaire de la Religion, trouvaient les tempêtes, les glaces, la disette & la famine, douces & légeres, au prix de la servitude personnelle, des travaux forcés, & des outrages de toute espèce, où la race des hommes blancs a soumis celle des hommes noirs. De l'Afrique on transportait l'attention des nouveaux Chrétiens, sur l'Amérique, où les Herrnhutes avaient aussi des Freres & des Sœurs. Quand on lût aux Groënlandais, la perte de la Congrégation de *Gnadenhutten*, en Pensylvanie, ils en furent touchés jusqu'aux larmes. Cette catastrophe avait consumé dans les flammes quelques Herrnhutes Européens des deux sexes : mais les Sauvages Américains n'avaient perdu que leurs effets & s'étaient sauvés à *Bethléem*, où la commisération leur fit trouver des ressources pour le vêtement & la nourriture. La Religion qui, dans des temps de ferveur, étend & resserre les liens de l'humanité, fit la même impression de charité sur les Groënlandais que sur les Pensylvains. Ceux-là voulaient tous contribuer au soulagement de leurs freres de l'Amérique. « L'un dit, j'ai une belle peau de » renne, que je donnerai : l'autre, j'ai une paire » de bottes neuves, que je veux envoyer : un » autre, il faut que je donne un veau marin, » pour la nourriture & le chauffage de ces pau- » vres gens. » Ces offres, accompagnées de larmes de joie,

de joie, douce effusion d'une pitié secourable, ne furent point rejettées; & quelle que fût la valeur de la contribution, on en convertit les effets en argent, qu'on fit passer aux Herrnhutes d'Europe, pour l'employer en Amérique. Groënland.

Ce seul trait dédommage de la stérilité d'événemens, qui fait languir la curiosité dans les annales du Groënland. Les Missionnaires remplissent ce vide de lambeaux de discours, édifians, si l'on veut, mais décousus, que l'imagination des sauvages enthousiastes leur dicte dans les accès de dévotion. Ce sont des comparaisons entre les brouillards de l'hiver, & les ténèbres de l'incrédulité; entre le courant du flux, qui jette sur le rivage l'algue, ou l'herbe de mer, & le sang de l'Agneau, où les ames chrétiennes nagent entraînées par les torrens de la grace, jusqu'au port du salut. Ensuite, c'est le regiſtre mortuaire de l'année. On y trouve la mort d'un enfant de neuf ans, qui avait beaucoup de mémoire, & sur-tout de piété. On loue son assiduité à l'école, son goût pour le chant, & même pour la poësie, joint à une vivacité d'esprit qui se montrait quelquefois par un peu de folie.

Tous ces sentimens étaient autant de pas & de préparatifs pour la conversion du Groënland. L'année 1758 fait époque dans les annales du Herrnhutisme, par la fondation d'une seconde

église, ou mission, qui fut érigée à *Litchtenfels.* Cet événement demande un récit préliminaire, qu'il faut reprendre d'après M. Crantz.

La Congrégation du Groënland, dit-il, s'était accrûe jusqu'au nombre de quatre cens Néophytes baptisés, sans en compter deux cens, passés au rang des élus dans l'éternité. C'était avoir beaucoup fait dans l'espace de vingt ans, pour un pays très-mal peuplé. La mission de *Neuw-Herrnhut* ne devait gueres en attendre davantage, surtout du Nord; parce que les Colonies Danoises qui s'y étaient établies dans cet intervalle, avaient toutes un Missionnaire de la Métropole. Elle ne pouvait donc gagner des ames que du côté du Sud, où le Danemarck n'avait point de Colonies.

La baie de *Balls'river*, les isles de Kangek & de Kookernen, fournissaient du monde à la nouvelle peuplade, parce qu'elles offraient une station en hiver aux voyageurs du Nord & du Sud, qui allaient commercer les uns chez les autres. C'est là que les Missionnaires faisaient leurs excursions & leurs recrues apostoliques, mais d'une maniere peu suivie & précaire, comme chez des passans qui n'y avaient point d'établissemens. Quelque avantageuse que soit en effet la position de *Balls'river*, la meilleure peut-être de tout le Groënland, les Groënlandais ne s'y fixaient point, soit par attachement pour le lieu de leur naissance,

Groënland.

les insulaires n'aimant point le continent, & les habitans de la terre ferme, ne pouvant s'habituer dans des isles; soit parce que la pêche du veau marin étant différente, selon les endroits que ces animaux fréquentent, on risquerait de mourir de faim un an ou deux, avant de se former aux différentes méthodes de cette pêche. Aussi n'y avait-il que l'empire de la Religion sur les esprits, qui pût accoutumer ces Sauvages étrangers au séjour de *New-Herrnhut*, qui est à cinq ou six lieues de la pleine mer. D'un autre côté, les Missionnaires ne souhaitaient pas que leur peuplade se multipliât au-delà de certaines limites. Les établissemens qu'embrasse leur Institut, ne se bornent pas à la prédication & aux fonctions purement spirituelles du zèle religieux; mais elles comprennent l'éducation & le gouvernement des hommes, depuis la naissance, jusqu'au dernier âge. Une maison de nourricerie, les écoles, les assemblées de conférence & d'instruction de toute espèce, exigent un emplacement & un entretien qui ne comportent pas une population fort nombreuse. Le Groënland n'est pas comme de certaines terres en friche, qui ne demandent que de la culture pour nourrir beaucoup d'habitans. Le sol & le climat y repoussent les hommes; ses rochers ne sont pas de ces pierres que Deucalion & Pyrrha n'avaient qu'à jetter sous la jambe, ou

par-dessus la tête, pour repeupler l'espèce humaine.

Groënland.

Aussi les Herrnhutes délibérerent, en 1752, s'ils n'établiraient pas à Kangek, ou à Kariak, qui est à six lieues de *New-Herrnhut*, une Paroisse succursale, pour le soulagement de cette Eglise. Mais leur délibération n'eut pas de suites. Deux ans après, le Danemarck ayant établi un comptoir à *Fisher-Bay*, les Groënlandais, qui étaient venus de cette côte à *Balls'river*, durant l'été, s'en retournerent chez eux; & quelques-uns de ceux qui s'étaient fixés à *New-Herrnhut*, dirent aux Freres qu'ils ne pouvaient y rester, & que si l'on voulait les convertir, il fallait venir demeurer avec eux dans un séjour plus méridional. Deux Herrnhutes ayant pris connaissance du local, instruisirent la Congrégation de l'état des choses, & du desir que témoignaient les Groënlandais de *Fisher-Bay*. On présenta un Mémoire au Comte de Berkentin, alors Président de la Chambre du Commerce du Groënland. La Société apostolique offrait à la Compagnie Marchande d'aller s'établir dans ce comptoir, si elle pouvait y être utile au commerce. Cette proposition fut agréable, mais l'exécution en fut différée.

Enfin, en 1758, le temps vint de mettre la main à l'œuvre. Matthieu Stach, qui avait toujours montré la plus forte envie de porter l'Evangile

Groënland.

aux Sud-Landais, en obtint la permiſſion à Herrnhut, où il était ; il en partit avec deux Freres, qu'il y avait recrutés, pour aſſiſtans. Ils traverſerent le théâtre de la guerre en Allemagne, & ſe rendirent à Copenhague par Hambourg. Ils s'embarquerent le 4 Mai. Dans la traverſée, ils n'eſſuyerent ni tempête, ni preſque point de mauvais temps. Ce bonheur ſingulier fut accompagné des meilleurs traitemens, de la part des gens du vaiſſeau. La ſituation des Freres Moraves avait bien changé depuis vingt ans. Dans les premiers voyages qu'ils firent au Groënland, comme on ne voyait en eux que des hommes groſſiers, ſans naiſſance, ſans bien, ſans éducation, qui obtenaient de la Cour un paſſage gratuit ſur les vaiſſeaux marchands, ſans qu'on ſût à quel titre & pour quel objet, ces mendians étaient accueillis avec très-peu d'égards, & beaucoup de mépris. On les raillait, on les inſultait, & les ſarcaſmes, diſent-ils, réjailliſſaient juſques ſur la Religion qu'ils allaient prêcher. Mais, en 1750, le commerce du Groënland ayant été donné à une Compagnie Royale, il fut réglé, pour ce qui concernait les Miſſionnaires, que déſormais, au lieu des franchiſes dont ils avaient joui juſqu'alors, ils paieraient un fret modéré. A cette condition, les Armateurs rechercherent des Paſſagers, dont l'apoſtolat, loin d'être à la charge des Naviga-

Groënland.

teurs, pouvait favoriser le commerce dans un pays où ils avaient beaucoup d'influence sur l'esprit des habitans. Aussi les trois Freres reçurent toute sorte de politesses & de marques d'attention, soit des Officiers, soit de l'Equipage du vaisseau sur lequel ils passerent à la Mission de *New Herrnhut*. A peine y furent-ils arrivés, le 27 Juin, que, dès le 19 Juillet suivant, ils partirent avec quatre familles de Groënlandais, au nombre d'environ trente-six personnes, pour aller fonder une nouvelle Eglise à la baie de *Fisher*, près du comptoir de la Colonie Danoise. Leur guide, qui était né dans ce canton, les mena dans une isle assez grande. Après l'avoir parcourue, on reconnut un endroit appellé *Akonamiok*, à trois milles de la pleine mer. Cette situation avait l'inconvénient d'être fermée au Midi par une haute montagne qui lui interceptait, durant trois mois de l'année, les rayons du soleil, si rares & si chers au Groënland. Mais on y avait de l'eau courante qui ne gelait pas même en hiver, un bon abri pour les canots; un chemin toujours sec du côté de la mer: c'étaient autant d'avantages pour attacher, pour attirer les Groënlandais à la Mission. On planta donc les tentes dans cet endroit, où était encore une vieille maison du pays.

Le premier soin fut d'en bâtir de semblables, avec des pierres & des mottes. Comme chacun

travaillait pour ſoi, les Miſſionnaires, ne tirant pas de grands ſecours des Groënlandais, n'avancerent pas beaucoup leur maiſon. L'un d'eux était obligé de faire la cuiſine; d'ailleurs ils n'avaient pu ſe procurer beaucoup d'outils, ni d'uſtenſiles, ſoit de Copenhague, ou de *New-Herrnhut.* Ils étaient obligés de rouler les pierres à force de bras, de porter la terre dans des ſacs, d'aller chercher des mottes par eau. Pour le toit, ils n'avaient que quelques lattes, ſans ſoliveaux. Heureuſement, à peine avaient-ils fini la maçonnerie, que le flux jetta ſur les bords de leur iſle, deux groſſes pièces de bois de charpente. Ils les recueillirent, comme ſi ç'eût été un préſent du Ciel, apporté par les Anges.

Leur maiſon fut compoſée d'une chambre de quinze pieds en quarré, & d'une autre pièce, qui ſervait de dépenſe & de cuiſine. Le toit, à la hauteur de ſix pieds, plat & ſans talus, fut appuyé ſur deux piliers. Les lattes furent revêtues d'une double couche de mottes, & le tout couvert de vieilles peaux, de même que l'intérieur des murailles en était tapiſſé.

Les Groënlandais bâtirent pour eux une maiſon, où ils entrerent le 14 d'Octobre. Mais les proviſions commençaient à leur manquer, lorſqu'ils découvrirent, aſſez près de chez eux, une petite baie, où il était entré des veaux de mer.

Après les avoir enfermés dans ce golfe, ils en tuerent assez pour en fournir au Facteur de la Colonie voisine, trois ou quatre barils d'huile. Comme les Naturels du pays n'y avaient jamais vu venir de ces animaux, on ne manqua pas d'attribuer cet effet du hasard, aux vues d'une providence miraculeuse.

Bientôt on vint de tous les environs, les uns pour voir, les autres pour entendre les Missionnaires. Le comptoir Danois était séparé de la Mission par un chemin de six milles, coupé de rochers & de vallées. Les hommes venaient par eau, les femmes par terre: de leur côté, les Missionnaires allaient chez les inconvertis; mais le chemin était si dangereux, qu'un d'entr'eux ayant glissé, se serait brisé la tête, s'il ne fût heureusement tombé dans un abîme comblé de neige. Ainsi commença cette nouvelle fondation. On y établit le même ordre qu'à *New-Herrnhut*, pour les exercices de la Mission. Elle fut fréquentée, beaucoup par les femmes, & très-peu par les hommes. Dès l'année suivante, dit M. Crantz, les maris oublierent les Prédicateurs, & renoncerent au privilége inestimable, d'être les premiers fruits de cette nouvelle plantation de la Foi.

C'était la même disposition d'esprit dans les Sauvages qui allaient à *New-Herrnhut*. Quelques-uns

y rendaient visite à leurs parens ; mais avec la précaution de ne pas trop écouter les Prédicateurs. « Car ils s'étaient apperçu, disaient-ils, que plu- » sieurs de leur Nation, & sur-tout des jeunes » gens, après avoir entendu seulement, une ou » deux fois, parler de la mort & de la croix de » Jesus, s'en étaient laissé enticher, ou même » ensorceler, au point de n'avoir plus eu de » repos, jusqu'à ce qu'ils fussent venus vivre avec » les croyans, au grand regret de leurs parens, » & de leurs amis. Est-il bien étonnant, ajoute » M. Crantz, sur le mot *ensorceler*, que des Payens » regardent le Christianisme comme un sortilége, » quand des Chrétiens éclairés attribuent à la » magie, des effets naturels, qu'ils ne peuvent » nier, ni comprendre ? » Groënland.

Ce Missionnaire, achevant l'histoire de cette année, dit qu'elle fut très-douce, & presque sans hiver, eu égard au climat. Janvier donna plus de pluie que de neige ; mais il neigea si fort & si long-temps, en Avril, qu'on fut obligé d'aller en raquettes, ou souliers de neige, jusqu'à la fin de Mai. La pêche fut abondante, & la mer, toujours ouverte, parut enceinte, ou grosse de harengs.

Dans le nécrologe qui termine les Annales de 1758, on parle d'une Chrétienne, dont la vie eut quelque singularité. Présentée au baptême à

Groënland.

l'âge de douze ans, par ſes parens, ils voulurent la ramener, quelque-temps après, dans leur canton du Sud, parmi les Sauvages inconvertis. Elle implora le ſecours des Herrnhutes, qui la retinrent à la Miſſion malgré ſa famille. Deux ans après, ſon pere & ſa ſœur revinrent pour l'enlever; mais elle fut délivrée de leur perſécution, par leur mort qui ſuivit de près leur arrivée. Un de ſes parens eſſaya de nouveau de la faire revenir au lieu de ſa naiſſance, mais ſans ſuccès. La Chrétienne fut inébranlable. Trois ans après, elle ſe caſſa la jambe, devint boiteuſe ou percluſe, tomba dans la conſomption & mourut au bout d'un an, avec réſignation.

La Miſſion perdit encore un enfant de quatre ans, qui fut jetté par un coup de vent contre un rocher, & ſe briſa l'épine du dos. « Durant ſa » maladie il diſait, je veux m'en aller : où, mon » cher enfant, lui demandait ſon pere ? Trouver » le cher Agneau, répondait-il, parlant ſans ceſſe » du ſang & des plaies de l'Agneau. »

Après cet enfant, mourut cette même Judith, dont on a déjà parlé. Elle était d'abord de la plus profonde ſtupidité. Mais dès qu'elle fut Chrétienne, & qu'elle eut voyagé avec les Freres Moraves en Allemagne, elle fit tant de progrès, qu'on la mit à la tête du bercail des Sœurs du Groënland. Elle catéchiſait, prêchait, enſeignait. Elle écrivit plu-

ſieurs lettres, dont M. Crantz donne un léger extrait. Entr'autres, avant que de mourir, elle dicta ces mots, pour une de ſes ſœurs ſpirituelles, avec qui elle s'était intimement liée à Herrnhut. « Ma chere amie, je vous envoie le dernier baiſer » de mon cœur. Mon tabernacle tombe de faibleſſe. » Mais je verrai bientôt les bleſſures de l'Agneau. » Je ſalue encore une fois toutes les Sœurs qui » ſont avec vous. Je me ſens trop épuiſée, pour » en dire davantage. Votre chere Judith. » Ainſi, meurent les inſpirés du Groënland, avec le langage des premiers Apôtres du Chriſtianiſme, répétant dans leurs lettres les Epitres de Saint Paul, & ſe croyant auſſi remplis que lui des dons de l'Eſprit Saint. Ils vivent dans l'erreur; mais ils meurent contens.

Groënland.

La ſuite des annales du Groënland, reſſemble au commencement. Ce ſont toujours des prêcheurs illuminés, qui, par des diſcours inintelligibles, attirent des Sauvages ſtupides à des cérémonies, ridicules ſans doute, puiſqu'elles ne ſont pas conſacrées au culte de la véritable Egliſe. Car en ce genre, tout ce qui n'eſt pas révélé, devient abſurde, & ne peut qu'indigner la raiſon. Ainſi, l'on doit faire grace au Lecteur de toutes les oraiſons jaculatoires, dont M. Crantz a rempli les trois quarts d'un aſſez gros volume. S'il eſpère, par cette pieuſe adreſſe, augmenter en Europe le

Groënland.

nombre des prosélytes du Herrnhutisme, il doit craindre de diminuer encore davantage celui des vrais croyans. Que fait-il, si ce n'est démolir le temple auguste de la Religion, pour bâtir des Autels aux Idoles de son imagination? Foulons en passant toutes les chimères des Herrnhutes, & ne recueillons, dans les légendes de leurs Missions, que ce qui s'y trouvera d'instructif ou de curieux pour l'esprit humain.

On y verra cette année une terreur panique. Elle fut répandue par un Groënlandais de la baie de Disko, qui avait fait un voyage en Hollande avec un pêcheur de baleine. Revenu de son pays, il y sema le bruit qu'au printemps suivant, il devait y venir une flotte pour exterminer les Européens, & les Nationaux qui se trouveraient mêlés avec eux. Cette fausse alarme fit déserter les Groënlandais du voisinage des Missions. Vingt bateaux des habitans du Sud, retournerent aussitôt vers la côte, avec tous les Pêcheurs établis à Kangek. Ainsi, ce peuple était le jouet de toutes les erreurs qu'on lui débitait.

Les Angekoks profitaient de ces désertions pour rétablir leur empire, & quand ils ne pouvaient pas désabuser les esprits des prestiges du Herrnhutisme, ils venaient étudier cet art de séduction, pour en renforcer leurs artifices. Un Angekok, chaque peuplade a le sien, celles qui

ne font pas assez riches, ou assez nombreuses pour entretenir un de ces Devins, sont méprisées de toutes les autres; un Angekok vint avec sa femme à *Lichtenfels* dire qu'il voulait se convertir. Mais il avait l'intention, dit-on, en formant des liaisons avec les Chrétiens, d'en être protégé contre des ennemis qui le poursuivaient pour un meurtre; comme si le Christianisme pouvait être un asyle d'impunité pour les assassins. Ces imposteurs ont encore un autre dessein : c'est d'acquérir, en fréquentant les Missionnaires, quelque nouveau charme pour fasciner la crédulité d'un Peuple grossier. L'association qu'ils font des saines idées de la Religion avec leurs impostures, est un appas de plus, qui sert à établir leur crédit & leur réputation. Aussi les coadjuteurs Groënlandais de la Mission, n'aiment point à parler de l'Evangile avec les Angekoks; parce que ceux-ci mêlent cet antidote à leur poison, dont ils espèrent augmenter le débit par cette supercherie. Enfin, s'ils n'ont pas le talent de grossir le nombre de leurs dupes, ils cherchent du moins à débaucher des Chrétiens. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les femmes se mêlent toujours de la perversion, comme de la conversion des hommes. Deux ou trois familles déserterent la Mission de *New-Herrnhut*, à l'instigation, ou par l'obstination de méchantes femmes, qui, dit M. Crantz, n'y trou-

Groënland. vaient pas à satisfaire la double intempérance dont elles étaient tourmentées.

Cette année ne fournit rien de plus curieux à l'Histoire, si ce n'est quelques effets du mauvais temps. Deux Groënlandais envoyés à la Colonie de *Frideriks-haab*, pour y porter des lettres, furent au retour assaillis par les glaces qui baloterent leurs kaiaks deux jours entiers. Dans les fatigues qu'ils se donnerent pour s'en débarrasser, la sueur qui perçait de leur corps, se glaça sur leurs habits. Un de ces Messagers eut une main gelée. Ils seraient morts de soif tous les deux, s'ils n'étaient arrivés la troisieme nuit à leurs cabanes, où ils trouverent enfin de l'eau.

Au mois de Septembre, la nouvelle maison de *Lichtenfels*, essuya des secousses, comme d'un tremblement de terre; quoiqu'elle fût très-basse, & qu'elle eût des murailles épaisses de quatre pieds. Les maisons d'alentour eurent leur toit fendu, les bateaux à sec furent emportés par l'ouragan; huit hommes se noyerent en pleine mer. Cette tempête se fit sentir au loin. Car dans le même-temps, la Baltique & le Cattegat, eurent plusieurs vaisseaux perdus. Cet ouragan fut précédé & suivi de tourbillons de feu qui parurent dans les airs. Un de ces météores tomba près d'une maison, l'incendie y prit, mais fut éteint. Un semblable phénomene arriva la veille de Noël, à midi.

Quelque extraordinaires que paraissent ces effets de la Nature, M. Crantz parle encore d'une tempête arrivée deux ans auparavant. Elle éclata le 22 Septembre 1757, avec un vent de Sud accompagné de pluies & de neige. On vit des éclairs d'une force inouie au Groënland, & rare en Europe; mais sans aucune suite de feu, ni le moindre bruit du tonnerre. On crut sentir en même-temps un tremblement de terre.

Groënland.

L'année 1760 ne fut pas fertile en événemens, non plus qu'en provisions. L'hiver enchaîna le Groënland dans une profonde inertie. Le froid excessif y fit sentir la disette de très-bonne heure. Les glaces y régnerent en si grande quantité, jusqu'à la fin de Mai, que même à Pâque on ne put appercevoir, de la cime des plus hautes montagnes, le moindre espace ouvert à la navigation, sur une étendue de mer très-considérable. Cependant la dureté de la Nature n'alla pas jusqu'à la famine; & si la charité se trouva dépourvue de ressources, les besoins de l'indigence ne furent pas extrêmes.

Mais la Mission se ressentit de cet engourdissement général, & la ferveur des Chrétiens en parut réfroidie. On vit, selon le proverbe Allemand, *le plus près de l'Eglise, & le dernier dedans*; c'est-à dire, que les Sauvages, qui venaient de loin, montraient plus d'ardeur pour la parole

Groënland.

divine, que ceux qui vivaient dans le voisinage des Chrétiens, & sur-tout des Européens. « On » peut comparer, dit M. Crantz, les Sauvages » de la Nature, à une terre inculte qui ne produit » rien, mais qui n'attend que de la semence, » pour être fécondée; & les Groënlandais qui » ont été gâtés par le commerce des Européens, » à une terre qui, donnant d'elle-même des ron- » ces & des chardons, n'en est que plus difficile » à défricher & à cultiver. » En général, les Européens sont plus édifiés de la dévotion des Groënlandais, que ceux-ci ne le sont du Christianisme des Européens. La doctrine est plus pure en Europe, & la morale au Groënland. C'est qu'il est plus aisé d'inspirer des opinions que des mœurs: celles-ci tiennent aux besoins qui ne reçoivent guères de Loi, que de la Nature; celles-là dépendent beaucoup de l'ignorance de l'esprit humain, qui, dans son incertitude, reçoit indifféremment toutes les erreurs ou les vérités qu'on lui présente. Il n'appartient pas toujours aux Rois de donner des mœurs à leurs Peuples: mais tout homme de génie, s'il est éloquent, peut donner des opinions à son siècle. Souvent même l'enthousiasme suffit aux ignorans, pour répandre leurs idées. On le voit par les progrès que l'hétérodoxie du Herrnhutisme a faits dans le Groënland.

La petite Congrégation

La petite Congrégation de *Lichtenfels* s'agrandit tout-à-coup cette année de neuf familles, qui composaient cinquante-cinq personnes. « Ce fut » une grande joie, dit M. Crantz, de voir entrer » dans le parc toutes ces brebis noires, ou Sau- » vages. » C'était au mois d'Août; comme la saison d'hiverner approchait, il fallut profiter du beau temps pour préparer un abri à ce petit troupeau. Les Groënlandais agrandirent leur habitation ou maison d'hiver, jusqu'à soixante-quinze pieds de longueur, sur quinze de largeur. Les filles & les veuves furent mises dans deux logemens séparés. Mais la grande maison logea soixante-quatre personnes, & servit à tenir les assemblées de Religion. C'est-là qu'on retrouvait l'esprit de l'Evangile dans la paix & la concorde des familles; mais non dans le langage de néophytes, trop étranger à la raison pour être celui de la vérité. Groënland.

« Comme Eve fut formée de la côte d'Adam, » dit un de ces Sauvages enthousiastes; ainsi, le Chré- » tien formé du côté de l'Agneau, devient chair » de sa chair, os de ses os. Vous savez, dit un » autre, comment les moucherons (ce sont les » cousins) se nourrissent dans l'été de notre sang, » mais que nous les tuons, ou les chassons. Jesus » ne fait pas de même. Il se plaît à nous voir en-

Groënland.

» trer dans ses blessures, pour y rassasier notre » ame de son sang. »

Voilà les comparaisons avec lesquelles on édifie peut-être des Groënlandais, ou des Freres Moraves, mais on scandalise infailliblement les vrais Chrétiens, qui se repaissent des vérités sublimes de l'Evangile, & non pas d'allusions & de similitudes; honteux abus, jeux indécens de l'esprit humain. Hâtons-nous d'abrégrer sur ces puérilités.

1761.

Voyage de M. Crantz au Groënland.

Ce fut l'année suivante que M. Crantz, avec un de ses Confreres, s'embarqua pour le Groënland, dans l'intention de voir ce pays par lui-même, & d'y prendre des notions exactes, pour en faire une histoire fidèle. « Je partis, dit-il, » le 17 Mai de Copenhague. Je ne pouvais être » ni mieux traité par les hommes, ni plus mal par » le temps. Les gens du vaisseau me comblerent » de prévenances. Mais, outre que nous fûmes » trois semaines auprès des bas-fonds de *Bus*, sans » pouvoir faire plus de six lieues, j'eus cinq tem» pêtes à essuyer, dont la derniere qui m'accueil» lit à la pointe du Groënland, fut la plus dan» gereuse. Cependant les vents de Nord & d'Ouest, » qui nous retarderent, avaient éclairci les glaces » flottantes; de façon qu'à quelques montagnes » près, que nous en vîmes, même d'assez loin, » la mer fut libre, & sembla nous ouvrir l'entrée » de *Balls'river*. Mais, avant d'y emboucher, un

» calme soudain nous prit, & nous laissant à la merci du courant, faillit à faire échouer notre vaisseau contre les rochers de Kookernen. Heureusement, comme nous n'étions plus qu'à deux portées de fusil de cet écueil, un vent nous éloigna de la côte, & nous remit en pleine mer. Enfin nous arrivâmes à *New-Herrnhut*, onze semaines après être partis de Copenhague. Groënland.

» Dès le 3 & le 4 d'Août, nous vîmes arriver à la Mission beaucoup de *Sud-Landais*, ou Sauvages méridionaux. Mais ils n'avaient pas la moindre idée de Religion. Ils venaient dans nos chambres, nous parler de la beauté de leur pays, en nous invitant à les y suivre. Voulions-nous les entretenir du bonheur des croyans, ils répondaient qu'ils n'entendaient rien aux discours des Européens, & que l'immortalité de l'ame, les noms de Créateur & de Sauveur, étaient pour eux des mots incompréhensibles. Alors nous appellâmes un Groënlandais qui leur fit une explication très-claire de cette doctrine. Ils en furent frappés & agités. »

C'était le premier effet de la prédication, de porter l'inquiétude dans l'ame des Sauvages. Ils desiraient la vérité des dogmes du Christianisme ; ils espéraient, ils craignaient, ils doutaient. Cette perplexité les suivait par-tout, jusqu'à ce qu'ils eussent ou rompu toute liaison, ou fait une

Groënland.

alliance éternelle avec les Chrétiens. Mais la jeunesse se rendait, le plus souvent, sans combattre. On voit une fille s'arracher de sa famille, & venir hiverner à la Mission. Son pere & sa mere vont l'y chercher. Elle pleure & demande à se convertir. Rien ne peut la ramener à la cabane paternelle, ni la parole que lui donne son pere de la laisser revenir au printemps, ni la tentation de beaux habits que lui promettent ses freres. Cependant son cœur se brise entre les mouvemens de la Nature & les impulsions de la grace. Elle tombe dans l'espèce de convulsion, que de tels combats font toujours éprouver à la sensibilité du sexe & de l'âge les plus prompts à s'attendrir. Ce spectacle porte le trouble & la douleur dans les entrailles du pere. Il ne peut quitter sa fille; il reste avec elle à *New-Herrnhut*, tandis que ses fils désolés vont rejoindre à Kangek leur frere aîné. La grace n'est victorieuse qu'à demi. La Nature souffre; une famille est mutilée, & ses membres déchirés palpitent dans l'angoisse. Telles sont les scènes touchantes & cruelles que donne une Religion qui porte le glaive dans la chair & le sang; lorsque, pour se faire suivre, elle veut qu'on brise les nœuds les plus chers & les plus sacrés, les liens éternels qui unirent les familles avant les sociétés, & les sociétés avant les sectes. Est-ce, encore une fois, aux Propagateurs de la

doctrine de ce Luther qui rompit les barrieres du cloître & du célibat monastique; est-ce à ses disciples de séparer, pour ainsi dire, ce qu'il avait rejoint, les peres & les enfans? Aussi n'est-il pas étonnant qu'un Groënlandais, à qui l'on demande s'il ne veut pas assister à la prédication des Freres Moraves, réponde, « non je ne veux pas y aller, » cela me rendrait malade. » M. Crantz dit que ces mots signifiaient, que la prédication le mettrait mal avec lui-même. Mais on pourrait croire qu'un Groënlandais prenait ce mot à la lettre, quand on voit, en effet, la Mission fréquentée sur-tout par des infirmes, des paralytiques, & des estropiés. Un homme, entr'autres, après avoir eu les pieds gelés par le froid, se les était laissé couper, & cependant, ainsi mutilé, ce Chrétien gouvernait un kaiak avec tant d'habilité, qu'il n'y avait pas de Pêcheur Groënlandais qui vécût de son travail avec plus d'aisance.

Du reste, la Congrégation de *New-Herrnhut* augmenta cette année, mais de quinze enfans sur vingt-cinq baptêmes. Elle perdit d'un autre côté, seize néophytes qui moururent; un seul périt d'un accident. Ce fut, dit M. Crantz, le petit Jonas, enfant de trois ans, qui ravissait les Missionnaires par son chant. Il était assis au soleil pour y respirer une douce chaleur, & pendant que sa mere allait lui chercher à boire, une pièce de glace

Groënland.

fondue au dégel, tomba sur le corps de cet enfant, & l'écrasa. Telle est la vie que l'on mene au Groënland : le dégel du printemps n'y est pas moins funeste que les glaces de l'hiver. Puisque l'Evangile est fait sur tout pour les malheureux, il ne manquera jamais de disciples; car il y aura toujours des victimes à consoler : celles de la société chez les Européens, celles de la Nature chez les Groënlandais. Un d'entr'eux disait à une vieille femme, qui sentait avec effroi les approches de la mort; « nous craignions, comme » toi, la peine de mourir; mais depuis que nous » espérons d'aller vivre avec le Sauveur, cette » crainte s'est évanouie. Ah! dit la mourante, que » vous êtes heureux! » C'est dans ce moment où l'homme soupire pour l'immortalité, que la Religion inspire ses terreurs, ou ses espérances. Mais alors le juste n'a rien à craindre.

Le petit troupeau de Lichtenfels, s'était accru de trente Catéchumenes dans une année. Les Missionnaires avaient besoin d'assistans ; mais comment pouvoir les loger ? Leur grande maison était trop petite, & d'ailleurs presque en ruine. Un pan de muraille était tombé deux fois ; les corbeaux en avaient rongé la couverture de cuir, & la pluie tombait à travers le toit par mille trous. Enfin il s'y était amoncelé tant de neige de toutes parts, qu'on passait sur la maison sans s'en apper-

ceevoir. La Miſſion attendait une charpente d'Europe. Mais la ſaiſon était avancée, & l'on ſe diſpoſait à réparer le vieil édifice, quand on apprit, le 8 Juillet, qu'un vaiſſeau venait d'arriver à *Fridérics-haab*, chargé de toutes les pièces de charpenterie, prêtes à mettre une maiſon ſur pied. Groënland.

Quelle joie, mais auſſi quel embarras ! Il n'y avait que trois ouvriers, dont un était malade. Le reſte de l'été ne laiſſait pas aſſez de temps pour achever cet édifice. On était même indécis ſur l'emplacement. Mais un texte de l'Ecriture qu'on trouva dans l'Office du jour, détermina les Freres à mettre la main à l'œuvre; car c'eſt l'eſpèce de ſort qui les guide, quand ils ſont irréſolus. Une alluſion, un rapport de leur lecture à leur ſituation, eſt pour eux une inſpiration. Il ſemble que l'Eſprit Saint ait moins parlé aux Juifs qu'aux Hernhutes, ou que ceux-ci ſoient les ſeuls héritiers de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

Par un ſurcroît d'attention de la Providence ſur eux, il était ſurvenu cinq des Confreres de *New-Hernhut*, à *Lichtenfels*. Tous ſe firent Maçons ou Charpentiers. Mais l'ouvrage allait lentement à cauſe de la pente du terrain; ils bâtiſſaient ſur la croupe d'une colline. Il leur fallut donc élever un mur de dix pieds d'un côté, pour égaliſer le plan de la maiſon. Ce travail coûta beaucoup de

Groënland.

temps à peu d'ouvriers. Enfin il leur arriva du secours. Au retour de la pêche du hareng, les Groënlandais se mirent à porter des pierres sur leur dos, & de la terre dans leurs vieux habits d'hiver, faute de sacs. Le Capitaine du vaisseau se prêta même au besoin des Freres, en venant décharger son bois de charpente dans un endroit assez voisin de leur habitation, au-lieu de le débarquer au comptoir de la Colonie, qui était à trois milles plus loin. Ces attentions, la bonne volonté des gens de l'équipage, l'empressement des Groënlandais, tout concourut si bien à hâter l'ouvrage que, malgré le mauvais temps, l'édifice fut mis sur pied dans le court espace de trois semaines.

On poussa l'intérieur du logement, avec la même activité. Dès le commencement d'Octobre, il y eut deux chambres en état d'être habitées. Tous ces travaux furent précédés & accompagnés de prieres & de sermons relatifs au but de cette pieuse fondation, & la ferveur de la dévotion ne faisait qu'échauffer l'ardeur des ouvriers.

Cependant l'année avait été fort rigoureuse. L'éternel ennemi de cè climat inhabitable, le froid avait affamé les Groënlandais jusqu'à la fin de Mai. La terre couverte de neige, & la mer de glaces, les avaient tenus bloqués dans leurs cabanes, après la consommation de toutes les provisions,

On avait extrêmement souffert sur les côtes du Sud. Quoique les plus voisines du Soleil, elles sont les plus exposées aux glaces flottantes, que le Nord y débouche par la mer Orientale. Dès que ces obstacles cesserent, on se répandit dans la Baie de *Fisher-Fiord*, pour attraper du poisson. Mais un coup de vent emporta les Pêcheurs si loin, qu'ils eurent de la peine à regagner la terre. Sans tente & sans abri, ces malheureux échappés du naufrage, resterent deux jours & deux nuits, exposés à toutes les rigueurs d'un Ciel nébuleux, dont la rosée n'était que glace. Quelques-uns en eurent les membres gelés; & ce ne fut qu'à force de se battre, & de se traîner les uns les autres, comme c'est l'usage au Groënland, par les grands froids, qu'ils se garantirent de périr sur la glace.

Groënland.

A *Lichtenfels*, le commencement de l'hiver fut assez doux, pour donner la facilité de prendre quelquefois jusqu'à dix veaux de mer dans un jour : mais la neige & la glace reprirent au printemps. La mer devint impraticable. Heureusement les poules d'eau, ne pouvant respirer sous les glaces, venaient à terre; & comme elles avaient la vue éblouie par la blancheur de la neige, on les prenait en vie avec la main. Ainsi, les glaces qui refusaient la pêche, donnaient les ressources de la chasse.

Groënland.

« Je passais un soir, dit un Missionnaire dans » son Journal, c'était le 8 Avril; je passais dans » une maison à l'heure du souper. Je vis deux » veuves, avec leurs enfans, tenant à la main » une poignée d'algue, qu'ils allaient manger, » avant de se coucher. C'était leur nourriture or- » dinaire, à laquelle ils ajoutaient quelques moules, » quand ils en trouvaient sur le sable, à la basse » marée. Cependant ils étaient contens, & ne se » plaignaient jamais. Il est vrai qu'il régnait, parmi » tous ces malheureux, une prévenance mutuelle! » Si l'on prenait un veau, toute la maison y avait » part. Mais quand il fallait le dépecer entre soixante » personnes, les portions étaient petites d'autant » plus qu'on n'attrapait gueres, dans cette saison, » que de jeunes veaux. Le jour suivant nous par- » tageâmes, entre les indigens, le peu de harengs » qui s'était conservé de la pêche de l'été, pour » les besoins de l'hiver. On ne pouvait en faire » une grande provision, il se gâtait à l'humi- » dité; car on n'avait point de magasin à *Lich-* » *tenfels.* »

Du reste la belle saison y fut très-heureuse pour la pêche. Le Facteur de la Colonie voisine, employa tout l'hiver à faire transporter & encaisser les huiles qu'il avait achetées en automne. Depuis que les Herrnhutes se sont établis dans le Groënland, le commerce s'y est accrû d'une année à

Groënland.

l'autre, au point que leurs petites peuplades fournissent seules autant de cargaison qu'on en tirait auparavant de tout les pays. C'est un objet d'environ cent cinquante tonneaux, ou barils de marchandises.

Parmi les particularités de cette année, M. Crantz remarque un effet, ou du hasard, ou de l'imagination, sur une maladie très aigue. C'était la goutte dont un Groënlandais fut si tourmenté, qu'il voulait se fendre le pied où il en souffrait. Sa femme alla demander un remède aux Missionnaires. On lui donna la premiere phiole de Pharmacie, qui se trouva sous la main. Le malade y prit confiance, & bientôt il se sentit non-seulement soulagé de sa douleur, mais guéri de l'enflure de la goutte. Le moindre changement de remède, ou de régime, est capable de rétablir un Groënlandais malade. Un morceau de pain noir, un plat de gruau d'avoine, quand ils en ont une forte envie, vaut une médecine pour ces Sauvages, sur qui les sensations nouvelles, ont d'autant plus d'activité qu'elles sont moins partagées & combattues.

Un phénomene, qui n'a rien de singulier que d'avoir été observé au Groënland, avec des yeux philosophiques, ce fut une éclipse totale de Lune, qui parut le 12 Novembre à sept heures & demie du matin. Le Calendrier de Copenhague n'en fit

Groënland.

pas mention ; mais elle fut annoncée dans celui de Berlin , comme invisible, environ pour une heure & demie de l'après-midi. On peut juger, par cette différence, de la distance qu'il y a entre le Méridien de Berlin, & celui du Groënland à Balls'river.

M. Crantz, dont les annales finissent à 1762, entame l'Histoire des Missions de cette année, par de longues plaintes sur le peu de disposition que témoignaient les Groënlandais du Sud à se convertir. Leurs cœurs , dit-il , sont impénétrables comme leurs rochers. Quand on leur parle du Créateur & du Sauveur, ils répondent qu'ils n'entendent pas ce langage ; & cela veut dire, qu'ils ne veulent pas même l'entendre. Ils ont toujours des raisons pour ne pas écouter les Catéchistes & les Prédicateurs ; l'un veut aller chercher de la poudre & du plomb pour chasser aux rennes ; l'autre , manger de l'ours ; l'autre construire un canot. « Enfin, continuent les Missionnaires, nous » voyons passer beaucoup de ces Méridionaux qui » vont au Nord, ou qui en reviennent ; mais le » commerce qu'ils y font avec les Européens, » les rend en même-temps, & plus policés, & plus » prévenus contre le Christianisme. » De tout temps les Missionnaires du Nouveau-Monde, ont avoué que la fréquentation des Navigateurs & des Marchands d'Europe, détruisait auprès des Américains,

Groënland.

tous les fruits de la prédication de l'Evangile. C'eſt pour cela, ſans doute, que les Jéſuites du Paraguai, avaient obtenu que les vaiſſeaux de l'Eſpagne & du Portugal ne ſéjourneraient pas dans les Ports voiſins de leurs peuplades. Mais leur prétexte de Religion, cachait, dit-on, un projet d'ambition: Rien n'eſt pur ſur la terre, & le nom du Ciel même s'y corrompt dans la bouche des hommes: les uns prêchent une Religion d'obéiſſance & veulent dominer; les autres profeſſent une morale ſainte, & vivent dans la débauche. Les Sauvages qui voient les œuvres, & n'entendent pas les diſcours, mépriſent la parole, & ſuivent l'exemple. Cette conduite très-conſéquente, n'accélere pas les progrès du Chriſtianiſme au Groënland. On s'y plaint que les habitans du Midi ſont quelquefois auſſi libertins que les Européens, avec cette différence, qu'ils ne connaiſſent pas les devoirs de Morale & de Religion, que ceux-ci croient naturels, & révélés à l'homme. On voit les Herrnhutes aux priſes avec un Groënlandais, qui veut faire ſa concubine d'une de leurs épouſes du Seigneur; l'un la pourſuivre, les autres la cacher; celui-là réclamer le droit de ſon pays, qui donnent une femme à qui peut la ravir; ceux-ci, couvrir la pudeur du manteau de la Religion. « Il » ſemble que ſatan, diſent les Freres Moraves, ait » envoyé dans ces cantons, l'écume de ſes ſujets

Groënland.

» tant ils font gloire d'employer leurs jours & » leurs nuits à fon fervice, dans les feftins, les » danfes, les jongleries, la débauche & le for- » tilége. C'eft un torrent qui entraîne même les » plus fenfés des Infidèles. » Cependant l'Auteur de ces complaintes, fe félicite de ce que le petit troupeau de Chrétiens n'eft point infecté de la contagion. Les enfans même, dès qu'ils entendent le bruit d'un bal de Sauvages, fuient & fement l'alarme, comme les coureurs d'une armée, à l'approche de l'ennemi.

On fera moins étonné du peu de facilité que les Herrnhutes ont à multiplier le nombre des Chrétiens, quand on fera réflexion que l'ignorance même des Sauvages, eft un obftacle à leur converfion. L'équivoque des langues, fuffit pour arrêter les fruits de la prédication. Au commencement, quand les Danois parlaient de l'exiftence de Dieu, leur mot *Gud*, embarraffait les Groënlandais qui, confondant le fens avec le fon, s'imaginaient qu'on voulait leur parler d'une riviere. Car *Gud*, qui chez les Danois fignifie *Dieu*, ne veut dire que *fleuve* chez les Groënlandais. « Eh ! qui doute, difaient ceux-ci, que la riviere » exifte ! Comment ne croirais-je pas à *Gud*, ré- » pondait un de ces Sauvages ! N'entens-je pas » fa voix ? » C'était du bruit d'une riviere qu'il voulait parler. Les chofes fublimes & inouies

qu'on leur racontait de la Divinité, ne rapprochaient pas leurs esprits grossiers de la vérité. Les plus intelligens convenaient que Dieu avait pu créer l'homme. Mais que le Créateur se fût fait homme, & que l'auteur de la vie & de l'existence, eût pu mourir; c'est ce qu'ils ne pouvaient croire. Il fallait donc suppléer aux raisonnemens théologiques qui n'ont d'empire que sur l'esprit, par des moyens qui pussent agir sur les sens. Le chant était la ressource des Missionnaires.

« Le chant des Hymnes, disent-ils, quand il » est doux, mélodieux, accompagné de l'onc- » tion du cœur, n'est pas la moindre partie d'un » culte raisonnable. Cette espèce de Théologie a » toujours un heureux effet. Les Hymnes s'ap- » prennent aisément; les enfans les chantent avec » un son de voix qui pénètre. Les vérités les plus » profondes s'insinuent par le charme de l'har- » monie, & gravent dans les ames une impres- » sion ineffaçable. » Dans les écoles de chant, ceux qui ne savent pas lire, assis sur un banc, apprennent à chanter de l'un de l'autre. Les Sœurs, qui lisent presque toutes, savent encore mieux chanter. Elles n'ont pas autre chose à faire; tandis que les hommes, qui passent toute la journée à la pêche ou à la chasse, revenant le soir bien fatigués, n'ont envie que de manger & de dormir. Mais Dieu supplée, en leur faveur, à ce moyen

Croënland.

d'instruction. Tantôt il envoie des maladies, & tantôt des visions. C'est du moins ce que les Herrnhutes appellent les voies de Dieu, lorsqu'ils veulent s'autoriser dans leur Apostolat. Dans tout ce qu'ils disent, ou qu'ils font; dans tous les événemens dont ils sont témoins, ils voient un dessein de la grace, un moyen divin, pour opérer la conversion des Groënlandais. On les trouve partout sur les traces des Jésuites. Ils ont déjà l'usage des Cantiques, introduit par cette Société dans les Missions. Bientôt ils emploieront, comme elle, les Retraites, les Congrégations, & tous ces moyens qui, dans la véritable Eglise, devraient produire des fruits permanens, mais qui, dans une Communion hétérodoxe, n'auront que des effets subits & passagers. Laissons encore une fois les exercices spirituels des Herrnhutes, pour jeter un coup-d'œil sur des travaux plus rélatifs à l'Histoire des Voyages.

Les Missionnaires avaient à peine achevé de bâtir leur maison de Lichtenfels, qu'ils furent obligés de la réparer; il leur fallut relever une cheminée détruite par la gelée; calfater le toit avec de la mousse; goudronner l'enceinte, & faire le parquet avec quatre douzaines de planches, qu'ils avaient fait venir de Good-Haab. Enfin ils bâtirent une tour, pour une cloche qu'on leur avait apportée de Copenhague. Ensuite

Ensuite ils radouberent leur vieux bateau, creuserent un puits, tracerent un jardin sur un terrain humide, & l'entourerent d'une muraille de dix pieds de hauteur. Tous ces travaux exigeaient des courses. On alla dans les isles chercher de la mousse, du bois flottant sur les bords de la mer, des taillis & des arbrisseaux dans les vallées. Ce ne fut pas sans péril, quoiqu'au milieu de l'été. La neige & la glace arrêterent, ou retarderent plus d'une fois le transport de ces matériaux. D'ailleurs il y a moins de ressource pour le chauffage & la subsistance, dans ce canton, qu'à *Balls'river.* Les rennes y sont rares, ainsi que les poules d'eau. Il y manque plusieurs sortes de poissons. Aussi les Groënlandais n'eurent pas autant de provisions de bouche cette année que la précédente, & ils ne purent fournir que la moitié des huiles qu'il en tirait ordinairement. Groënland.

M. Crantz répète encore ses lamentations, sur l'endurcissement des Groënlandais inconvertis. « Ceux qui viennent du Nord & du Sud, dit-il, » & qui s'arrêtent à Kangek, ne veulent pas écouter » la prédication, craignant les syndéreses de leur » conscience. Presque tous ont maintenant une » notion de Dieu; mais ils s'obstinent à ne pas » changer de mœurs. La comparaison qu'ils font » de leur vie, avec celle des autres, les tranquil- » lise. Ils écoutent prêcher la morale de l'Evan-

Groënland.

» gile avec indifférence. Mais quand on veut leur » parler de Jesus, & de ses mérites, ils fuient » comme si le feu les poursuivait. Les enfans ont » une autre espèce de sensibilité. Rarement on les » entretient des souffrances du Sauveur, sans leur » arracher des soupirs, & quelquefois des larmes. » Les vieillards, au contraire, s'irritent de ce » langage. J'en ai vu, dit M. Crantz, touchés au » point de trembler & de frissonner comme un » daim, faire des contorsions, frapper du pied, » secouer leurs habits, écouter enfin avec tous » les signes d'impatience, & quand le sermon » était fini, courir avec précipitation, de peur que » la parole Divine ne s'attachât à leur ame. » Aussi, de trente bateaux qui passerent à New-Herrnhut, ne resta-t-il à la Mission, que deux jeunes filles.

Mais le Missionnaire se console de ce peu de succès auprès des inconvertis, par la prospérité du petit bercail des Chrétiens. Dans les voyages & les travaux de la belle saison, il ne s'en perdit aucun. On prit beaucoup de poules d'eau, de veaux marins. Dès les premiers jours d'Avril on attrapa même une vache marine : c'était la seconde qu'on eût vue en ces parages, depuis trente ans. Ainsi, l'année fut abondante pour la pêche; mais elle finit par une sorte d'épidémie, qui n'enleva cependant que dix-neuf Chrétiens. M. Crantz finit cet Article, par un précis de la vie de ces

Groënland.

justes. Elle est sans doute édifiante pour la Congrégation des Herrnhutistes. Ces pieuses Histoires ne manqueront pas d'exciter la ferveur des uns, la charité des autres, & de hâter, par ces heureuses impressions, l'avancement des Missions du Groënland. Mais elles doivent être au-moins indifférentes à tous les Chrétiens qui ne sont pas de sa secte, & ne peuvent qu'inspirer à tous les hommes raisonnables une sorte de pitié pour les victimes de l'enthousiasme. Si les mensonges, ou plutôt si l'erreur des Herrnhutes, console quelques Sauvages mourans, on voit qu'elle afflige les vivans; car la raison grossiere de ce peuple stupide, se scandalise souvent d'une doctrine prêchée sans la Mission de l'Esprit Saint, qui n'appelle point des Luthériens à la propagation de l'Evangile, mais les invite plutôt à rentrer dans le sein de l'Eglise universelle.

M. Crantz a cru devoir donner à la fin de son Histoire du Groënland, une description racourcie de tous les établissemens que sa Congrégation a formés. On y trouvera tous les détails de situation économique, de police civile, & de discipline Ecclésiastique, qui concernent la Mission des Herrnhutes. Quoiqu'il n'ait fait, ce semble, son ouvrage, que pour ses Confreres, il devient essentiel, même aux Savans, pour la connaissance du Groënland. La Religion y ébauche la police

Groënland. d'un peuple sauvage. Les Herrnhutes y jettent les fondemens de la société. La premiere Eglise y forme la premiere bourgade. C'est un spectacle curieux, de voir comment des étrangers, sans science & sans richesses, parviennent à rendre habitable, un pays où les Indigènes n'ont jamais su qu'errer, sans cesse balottés entre la mer & la terre qui les repoussent tour-à-tour, & semblent se faire un jouet de l'espèce humaine. L'Ouvrage de M. Crantz, ennuyeux à parcourir au premier coup-d'œil, attache, à mesure qu'on y avance. Semblable à ces déserts sablonneux où, quand on a marché quelque temps, on est forcé d'achever sa route, de peur de perdre ses fatigues, sans les abréger, en revenant sur ses pas; cette Histoire du Groënland, aride, effrayante, comme le pays même dont elle est le tableau, rebute, ou fait languir l'attention & la curiosité du Lecteur : mais, quand on a franchi tant de glaces, il est triste d'avoir fait un si long voyage, sans avoir rien vu, & de ne pas rapporter au-moins des cailloux d'un rivage sans culture. Il faut donc recevoir le précis qu'on va lire, comme une collection de tout ce qu'il y a de curieux dans un pays où la Nature est morte. Les hommes qui cherchent à la ranimer, deviennent intéressans. Deux peuplades élevées au Groënland, par six hommes obscurs, soulagent un moment l'ame accablée de la dévas-

tation de deux Empires, ruinés en Amérique, par deux Nations Chrétiennes. L'humanité, la vertu, ne font pas encore éteintes au fond de tous les cœurs. Groënland.

Au Sud-Oueſt de la Preſqu'iſle de *Balls'river*, eſt ſituée la maiſon de *New-Herrnhut*, à trois milles de la mer, entre le Havre de la Baie, & de la Colonie de *Good-Haab*. La côte y préſente trois grandes plates-formes, ſéparées par des rochers qui s'avancent dans la mer. Le rivage y eſt couvert de cailloux, que cet élément ſemble y jetter comme une digue qu'il oppoſe à ſes propres fureurs. La côte monte inſenſiblement entre les rochers, dans un vallon creuſé par un ruiſſeau qui n'eſt qu'un chemin de glace en hiver. A quelques pas de ce ruiſſeau, ſur la plate-forme du milieu, s'élève la maiſon de la Miſſion, ou de la Congrégation. Son grand corps de logis, flanqué de deux ailes, lui donne l'air d'un Palais. C'en eſt un du moins pour le Groënland; quoique cet édifice ne ſoit que d'un étage, conſtruit de bois, couvert de planches & de joncs, avec un enduit de poix. Au milieu du faîte, s'offre de loin une petite tour, qui renferme une cloche. La maiſon n'a que ſoixante-dix pieds de long, ſur trente de large. La plus grande pièce eſt l'Egliſe. Dans ce même corps de bâtiment, ſont quatre chambres, & deux anti-chambres, dont l'une ſert de ſallon à manger,

Groënland.

& l'autre d'école pour les filles. L'aile droite, au Nord, est composée d'une chambre pour le Catéchiste, d'une antichambre, & d'une école pour les garçons. L'aile gauche, au Midi, ne comprend que deux magasins, l'un pour les provisions, l'autre pour le bois. A quelques pas de-là, est un étable de brebis. Dans les souterrains on a bâti la cuisine, la boulangerie & le four; & dans la cuisine on a creusé un puits. Sur le devant de la maison, à l'Ouest, on a planté un jardin, qui ne fournit à la table que des laitues, des navets, des raves, des choux, des porreaux. Un chemin mene du jardin au rivage, où l'on a bâti un hangard à la Groënlandaise, pour y mettre deux grands bateaux & le bois de charpente, à couvert des ouragans & de la neige.

A droite & à gauche du grand édifice, les Groënlandais ont construit sur la croupe des rochers qui descendent à la mer, leurs habitations d'hiver; & derriere ces maisons, leurs magasins de vivres ou de provisions de chairs, de graisses & d'huiles de poisson. Les caisses de harengs-sores, qui sont leur nourriture ordinaire; les pelleteries pour les tentes, & les autres ustensiles, sont dans un grand magasin fait de lates de cèdres. Au-dessus est le grenier à foin, pour les brebis. Les tentes, en été, sont plantées entre les deux rangées de maisons, sur un terrain uni. En hiver, les *Umiaks*

ſont le long de la côte la quille renverſée, & ſoutenus ſur des pieux; ils ſervent de couvert aux Kaiaks, aux tentes ployées, & aux uſtenſiles de la pêche. Du côté du Nord, derriere les cabanes, ſont deux cimetieres; l'un, pour les baptiſés; l'autre, pour les inconvertis. Les tombes ſont faites de pierres taillées dans le roc, & ſont couvertes de mottes de terre, qui verdiſſent & reſſemblent de loin à des couches de jardinage; comme ſi les Groënlandais ne pouvaient engraiſſer & féconder la terre où ils ſont nés, que de leurs cendres mêmes. Cependant en été, l'on voit le gazon & le cochléaria étendre des paliſſades de verdure autour de leurs cabanes, & ſur leurs toits. Dans l'hiver, ce coup-d'œil eſt remplacé par une illumination preſque continuelle des feux de chaque cabane, qui forment une perſpective réguliere & ſymmétrique, comme les maiſons, qui bâties toutes à la même hauteur, ont des ouvertures ou fenêtres uniformes, à des diſtances égales. Groënland.

Lichtenfels, à trente-ſix lieues au Sud de *New-Herrnhut*, dans une Iſle d'environ huit lieues de circuit, domine ſur le voiſinage de la mer, qui s'enfonce dans une Baie entourée de rochers arides & pelés. Le bâtiment n'a qu'un étage, mais deux entrées. L'Egliſe eſt ſans piliers, plus belle, plus ſolide, & même un peu plus large que celle de *New-Herrnhut*. Mais cet édifice eſt perché ſur

Groënland.

un roc où l'on n'imaginerait pas de trouver des hommes. Le corps de logis contient trois chambres à coucher, deux autres petites chambres & une cuisine : on y a joint une étable de brebis, & un chantier de bois. Derriere la maison, était une espèce de frondriere, où l'on a fait un jardin. Devant ce logement, il n'y a de la place que pour quatre maisons de Groënlandais. Mais de l'autre côté, où la mer laisse plus de terrain habitable; on est assez au large pour bâtir.

New-Herrnhut a seize maisons. Trois de ces logemens sont des cloîtres ou dortoirs. Le premier renferme cinquante-cinq jeunes gens ou petits garçons; un autre, soixante-huit filles, soit en bas-âge, soit nubiles; & le troisieme, soixante-deux veuves. La plupart de celles-ci vivent ensemble; mais les autres, qui ont des enfans, mangent avec leurs familles.

Treize maisons contiennent soixante-quatre familles, qui se réunissent sous un même toit, au-moins deux, & sept au plus. Ce n'est pas autant par détresse, ou par économie, qu'on vit ainsi plusieurs ensemble, que pour se réchauffer mutuellement par la co-habitation. Chaque famille est composée de huit à dix personnes. Les unes en ont moins, mais telle en aura seize. Elles ont chacune leur lampe, ou foyer en hiver, comme leur tente en été. Chaque famille devrait aussi

avoir son *Umiak ;* mais il n'y en a que trente-deux qui possèdent un grand bateau. Du reste, chaque homme a son kaiak, pour vivre de la petite pêche. Groënland.

Les Chrétiens suivent, à cet égard, le même arrangement que les Sauvages, si ce n'est qu'ils n'ont pas la liberté d'errer & de se débander pour la subsistance. On croirait d'abord que cette gêne nuit à l'abondance des provisions, & à la propagation de l'Evangile : mais l'expérience a prouvé, dit M. Crantz, que si d'une part la dispersion donne plus d'avantage pour la pêche & la chasse; de l'autre la régle & l'économie dans la distribution & le soin des vivres, l'emportent sur la facilité de s'en procurer. Les Sauvages qui pêchent par-tout, manquent souvent de subsistance; tandis que les Chrétiens, bornés à certaines côtes de pêcherie, ont un superflu qui supplée à la disette des autres. Quant à l'Evangile, c'est un flambeau qui a besoin de nourriture; il s'éteint loin du foyer de la Mission, & si les Néophytes vivaient séparés, chacun dans le lieu de sa naissance, on verrait plus de Chrétiens retomber dans les ténèbres, que de Sauvages attirés à la lumiere.

Malgré ces bornes que l'on met aux courses des Chrétiens, chaque pere de famille est le maître d'aller planter sa tente où il veut. Mais avant de partir, il avertit du lieu qu'il choisit,

Groënland.

afin que les Missionnaires, ou les Coadjuteurs, puissent le trouver dans leurs visites. On a de plus l'attention de ne pas laisser partir les Néophytes avant Pâque. C'est un devoir qu'on a su leur imposer, pour les faire participer aux graces du mystere qu'on solemnise dans cette fête. Mais comme on veut leur ôter tout besoin, ou prétexte, de s'absenter avant la célébration de la Pâque; quoique chacun soit libre de disposer de ses provisions, les Pasteurs ont l'œil sur l'usage qui s'en fait, de peur que la dissipation, ou la mauvaise économie, ne les épuise avant la saison de les renouveller. C'est dans ce dessein qu'on a bâti un magasin, où chacun apporte sa provision de harengs & de poissons séchés, dont il va prendre deux ou trois fois par semaine, la quantité nécessaire pour la subsistance de chaque jour.

Au mois de Mai, les Freres ont soin qu'on aille de bonne heure à la pêche du veau marin, pour renvoyer les *Umiaks* aux gens qui n'en ont point, & leur donner le moyen de faire leurs provisions. Un Missionnaire suit chaque bande, dans les différentes pêches, qui ont toutes leurs saisons. Celle du hareng dure un mois. C'est le temps où les Payens font le plus de folies, & le Pasteur alors doit veiller sur son troupeau. Il prend garde qu'aucune brebis ne reste en arriere, ou ne s'égare. Les Groënlandais ont toujours conservé le

goût le plus vif, pour la chasse aux rennes, & comme il est difficile de les y suivre, les Missionnaires tâchent de les en détourner. Ces courses dérobent des mois entiers à l'instruction; elles exposent une famille à traverser de grands déserts, où l'on ne trouve que des dangers & des tentations. Les peaux qu'on retire de cette chasse, ne servent qu'au luxe des fourrures, qui ne vaut pas les provisions de bouche. Ce sont les veaux de mer qui doivent tout fournir aux Groënlandais; tentes, bateaux, salaisons, chauffage, tous les besoins & les commodités de la vie en dépendent uniquement. Quiconque perd son temps à courir après les rennes, risque évidemment de tomber dans la disette, & devient non-seulement inutile, mais onéreux au commerce, qui perd en profits tout ce que les oisifs consomment sans gagner. Telles sont les raisons que les Missionnaires emploient en faveur de la pêche, contre la chasse.

Groënland.

Comme il n'y a point de Groënlandais, si riche qu'il ne puisse mourir de faim d'une année à l'autre & comme les veuves sur-tout, & les orphelins, y sont les plus exposés; le soin particulier que la Mission prend de ces femmes & de ces enfans, sans parler des autres indigens, est un des motifs de conversion les plus attrayans. La monogamie, & la liberté de choisir un mari,

Groënland.

fait aussi beaucoup de prosélytes parmi les femmes. D'un autre côté, les Sauvages méprisent beaucoup ceux des nouveaux convertis, qu'ils voient nourris de la charité publique. Mais l'industrie, loin d'avoir diminué chez les baptisés s'étant accrûe par l'assistance mutuelle qui régne entr'eux, les peuplades Chrétiennes sont en vénération.

Quand il se présente une famille nécessiteuse à la Congrégation, on tient conseil dans la Sacristie, sur les moyens de la secourir. C'est ordinairement à qui s'offrira pour recevoir les réfugiés. Les enfans abandonnés trouvent un pere qui les adopte, ou une nourrice qui les ajoute à sa famille. Les Néophytes pourvoient à la subsistance; mais les Missionnaires se chargent du reste, comme le vêtement & le kaiak.

Les vieillards & les infirmes des deux sexes, ont un asyle ouvert à *New-Herrnhut*. Dans la famine de 1752, cette peuplade ne fut, pour ainsi dire, composée que de pauvres que la misere générale y fit réfugier de toutes parts. Depuis on a si bien veillé à l'éducation des enfans, qu'ils sont en état, non-seulement de gagner leur vie, mais de soulager ceux qui tombent dans l'indigence, dont la charité les avait retirés eux-mêmes. Les meres de famille ont entr'elles une émulation secrette pour secourir les malades, sans aucune ostentation, & même à l'insu les unes des autres. Ce n'est qu'à

Groënland.

la fin de l'hiver, qu'on fait par les indigens, comment, & par quelles mains, ils ont été généreusement assistés. Un Diacre de la Congrégation, est chargé de s'informer des besoins cachés, & de partager entre les familles les mieux pourvues, celles qui sont sans ressource. Ainsi, les Freres Moraves se regardent plutôt, dit M. Crantz, comme les serviteurs des nouveaux Chrétiens, que comme des Législateurs. Ce n'est point en maîtres qu'ils gouvernent leurs peuplades, mais c'est par la voie de la priere & de l'exemple, qu'ils les dirigent: car, ils craindraient de fortifier le soupçon, où panchent les Groënlandais, que, sous prétexte de les attacher au Christianisme, on veut les priver de leur liberté. Le moindre attentat sur leur indépendance, formerait un obstacle invincible au but de prosélytisme qu'on se propose.

De la police civile & domestique, M. Crantz passe au gouvernement Ecclésiastique. Chaque peuplade, dit-il, a son Missionnaire & deux Diacres, tous gens mariés. Leurs femmes soignent le ménage, & dirigent les Néophytes de leur sexe. Car les Groënlandais sont d'un caractere assez jaloux, pour ne pas confier l'instruction de leurs femmes à des hommes, même sacrés. Il y a de plus, un Catéchiste pour tenir l'école des enfans, & un assistant ou Coadjuteur de la Mission, chargé des soins économiques, & de la réparation des bâtimens;

Groënland.

c'est un homme de main qui doit tout faire; maçonnerie, charpenterie, ouvrages & travaux, quels qu'ils soient.

Chaque Mission est composée de cinq ouvriers Evangéliques. Les voyages qu'il faut faire en été; les travaux de la pêche & de la chasse, qui ne sont point des amusemens; les peines de corps qu'exige la charge de veiller au salut des ames; le besoin de pourvoir à l'entretien de la vie, dans un pays où le Clergé n'a point encore de salaire; tant de soins demandent le concours de quelques hommes.

De plus, il a fallu du temps aux Missionnaires, pour apprendre la langue du Groënland. Un homme qui, dans trois ans d'étude, vient à bout d'entendre les Sauvages de ce pays, & d'en être entendu, ne doit pas avoir un médiocre talent. Qu'on imagine donc l'extrême difficulté qu'eurent les trois premiers Herrnhutes, qui n'ayant jamais vu de Grammaire, furent obligés d'apprendre le Latin, pour entendre les principes raisonnés de toute langue; & qui ne comprirent les termes Latins, qu'au moyen d'une version Danoise, qu'ils n'entendaient que par l'analogie du dialecte Danois avec la Langue Allemande. D'ailleurs ils furent six ans sans avoir de commerce avec les Groënlandais, faute d'un idiome commun pour la conversation. Cependant, à force

Groënland.

d'application, ces hommes, sans lettres, ont fait assez de progrès pour prêcher en Groënlandais, & traduire dans cette langue, des Hymnes & des passages très-difficiles de la Bible. Le Lecteur conçoit aisément ce que devient un sens très-obscur en lui-même, quand il passe par le canal de ces Freres ignorans, dans une langue étrangere à toutes les idées de Religion, d'Histoire & de mœurs Asiatiques. Quelle serait l'indignation de Moïse, s'il revenait sur la terre avec Enoch, de voir ses Livres sacrés, mutilés, défigurés & travestis dans toutes les versions hétérodoxes, qui en ont paru depuis trente siécles! Si tel est le sort des choses divines, quel doit être celui des choses humaines!

Malgré les peines de toute espèce, que les Freres Moraves ont dû dévorer dans le Groënland, il est assez singulier qu'il n'en soit pas mort un seul, dans l'espace de près de trente ans. Ils n'ont pas même essuyé de maladie aigue, quoiqu'ils aient eu perpétuellement à lutter contre la faim, la soif, les frimats, les tempêtes, la fatigue des Voyages aussi périlleux sur terre que sur mer. L'étonnement redouble, en apprenant que dans les autres Missions, & sur-tout dans les Isles Caraïbes, les Herrnhutes ont perdu presque tous leurs confreres. M. Crantz ne veut pas qu'on attribue uniquement cette différence à celle d'un

Groënland.

Pour fournir à toutes les dépenses des Missions, l'*Unité* n'a d'autre ressource que dans les Freres. Le travail des uns, & la charité des autres, pourvoient aux besoins de tous. Le salut des Payens coûte cher aux Chrétiens; mais chaque Herrnhute y contribue de ses facultés. Les enfans eux-mêmes sont jaloux de concourir à la propagation de la Foi, par le travail de leurs mains. Les plus pauvres ouvriers de journée, aiment mieux retrancher sur leur nourriture, que de ne pas coopérer à l'œuvre de Dieu chez les Payens. Il y a des Diacres chargés de faire la collecte de ces aumônes, & d'en employer le produit au bien des Missions, sans aucune rétribution personnelle. M. Crantz remercie la Providence de ce que la libéralité des bienfaiteurs a rempli, jusqu'à présent, tous les engagemens contractés au nom des propagateurs de la Foi. Ainsi, tandis que les Missions de l'Amérique ont hâté la ruine d'une Société Religieuse en Europe, une nouvelle Société Chrétienne entretient & fonde des Missions au Groënland. Il semble que les Freres Moraves voudraient remplacer les Jésuites, dans la propagation de l'Evangile.

Les Missionnaires du Groënland se sont associés vingt Coadjuteurs nationaux des deux sexes. Ils ont, avec ces Coopérateurs, deux conférences par semaine, sur l'état spirituel & temporel des

Néophytes. Il y a de plus, des Servans, ou Clercs, de l'un & de l'autre sexe, sont chargés de la propreté de l'Eglise, de la lumiere des lampes, de l'eau baptismale. Mais il n'y a point d'autres offices en titre, & personne n'est gagé, ou payé pour remplir le sien. Le salaire, dit M. Crantz, ouvrirait l'entrée du Sanctuaire à la corruption.

Chaque jour on s'assemble, à six heures, pour la priere du matin. Elle est courte ; & seulement pour les baptisés. Les catéchumenes ont aussi leur assemblée, à huit heures, pour la lecture & le chant, mais d'une demi-heure. Ensuite les hommes vont à la mer. Après cette assemblée, vient celle des enfans qui sont catéchisés, puis menés à l'école, les filles, sous un Missionnaire, ou un Diacre marié, les garçons, sous un Catéchiste. On y apprend à lire & à écrire. Le soir, au retour de la mer, vient l'heure du chant, où tout le monde assiste. Après le souper, on fait la priere du soir.

Les Dimanches, après la priere du matin, on tient le *chœur :* c'est-à-dire, que les différentes classes de Chrétiens, séparés par le sexe, l'âge & l'état, ont une courte assemblée. Quand le temps est mauvais, ou qu'il y a peu de monde, cette assemblée devient générale, & l'on y prêche. Elle se tient l'après-midi. On y fait une homélie sur l'Evangile du jour, & ce discours dure

Groënland.

quelquefois une heure entiere. Le Prédicateur est devant une table, car il n'y a pas de chaire : il se tient debout, pour être mieux entendu de toute la salle, & des chambres attenantes, qui sont pleines de monde. Le soir, on chante les Litanies en chœur, ensuite on administre la communion & le baptême avec une onction qui fait couler les larmes. Aussi les enfans sont très-empressés de se trouver à cette cérémonie, & demandent à chanter les Litanies, pour y assister.

M. Crantz donne ensuite une courte description de la solemnité des grandes Fêtes. On ne doit point omettre ici ce qu'il rapporte ailleurs de la célébration de la Nativité de Jesus. « On chanta » toute la nuit (c'était en 1747), des Noëls Alle» mands & Groënlandais. A trois heures & de» mie du matin, on assembla le Peuple au son » des trompettes. On prêcha sur l'humiliation du » Sauveur qui s'est fait homme. Ensuite on donna » aux Groënlandais des aiguilles & des couteaux, » que les enfans de Herrnhut en Allemagne, en» voyaient en présent d'étrennes aux Chrétiens » des Missions. La musique & le chant attirerent » tous les Payens d'alentour. L'Eglise avait été » illuminée, & les fenêtres étaient garnies de » lampions faits de coquilles de moule, & rangés » en symmétrie. La Fête des Innocens fut célébrée » avec les enfans, auxquels on donna une *Fête*

Groënland.

» *d'Amour*, c'est à-dire, une espèce d'agape, ou » de repas, qui fut composé de harengs sores. » Jamais, dit l'Auteur de ce récit, on ne vit » tant de dévotion que dans ces Fêtes. Jamais on » ne vit couler tant de larmes, que dans ce petit » troupeau de Sauvages, que l'Agneau du Seigneur » avait rassemblé sous le pôle du Nord, & qu'il » avait baigné de ses sueurs & de son sang. »

M. Crantz ne cesse de s'extasier du chant des Groënlandaises. Elles l'emportent, dit-il, pour la douceur, l'harmonie & l'accord, sur certaines Congrégations du Herrnhutisme en Europe. On croirait de loin n'entendre qu'une seule voix, tant elles y mettent de justesse & de concert. Elles n'ont qu'un défaut, c'est que traînant lentement sur chaque syllabe, l'haleine leur manque souvent pour finir la phrase du chant, ou du vers, quand elle est un peu longue. On remédie à ce défaut, en soutenant le chœur avec des instrumens. L'orchestre est composé de deux ou trois violons, deux flûtes, & quelques guitares. Les Groënlandais ont de l'aptitude pour la musique. Il y en a qui savent sonner de la trompette & du cor.

Quant à l'instruction, qui ne réussit pas aussi bien que le chant, M. Crantz s'étend, avec complaisance, sur une nouvelle méthode, familiere aux Herrnhutes. « Ils ont éprouvé, dit-il, que

Groënland.

» rien n'était plus inutile que de parler aux Groën-
» landais de l'existence & des attributs de Dieu,
» pour les préparer à la doctrine de l'expiation
» du péché. » Après six ans d'un travail infructueux,
pour faire entrer la Religion dans les esprits,
par la voie du raisonnement, ils s'aviserent de
débuter par la passion & la mort de Jesus. « C'est,
» dit l'Historien Herrnhute, le plus sûr moyen
» d'éclaircir l'esprit épais & grossier des Sauvages
» payens. Presque tous les Missionnaires des Indes
» orientales & occidentales, ont fait la même ex-
» périence. On ne gagne rien auprès des idolâ-
» tres, à leur représenter les perfections de la
» Divinité, & les devoirs de la vertu, » dit un
Missionnaire Luthérien de l'Inde. Un Presby-
térien d'Ecosse, qui avait vécu long-temps en
Pensylvanie, dans la Nouvelle-Jersey, dit qu'il
avait passé bien des années, avant d'introduire
les plus simples notions de Dieu chez les Sau-
vages Américains; mais, qu'à l'exemple des Mis-
sionnaires voisins, s'étant hasardé à parler du
mystere de la Croix, tous les esprits s'étaient
éveillés de leur sommeil, au grand étonnement
du Prédicateur. « Ce réveil, dit-il, ne s'est ja-
» mais manifesté, au bruit des vérités effrayantes
» de la Religion; mais toutes les fois que je
» m'attachais aux scènes pathétiques de la mort &
» de la Croix du Sauveur, à son amour pour les

Groënland.

» hommes, à sa vie exemplaire & pleine de » bienfaisance, aux richesses de sa grace & de sa » miséricorde, j'ai senti, parmi mes Auditeurs, » une vive agitation, qui passait de la com- » ponction du cœur à la lumiere de l'esprit. » M. Crantz dit qu'il a observé les mêmes effets chez les Groënlandais. Les grandes questions de raisonnement laissaient le cœur vide, & remplissaient l'esprit d'une curiosité souvent funeste. On ne s'avise pas même d'apprendre le catéchisme aux Groënlandais par routine, parce que la répugnance qu'ils ont pour tout exercice forcé de la mémoire, les éloignerait de la vérité. L'émulation du savoir, même en matiere de Religion, n'a pas encore troublé ni remué l'ignorance & l'*incuriosité* naturelle de ce Peuple. Il n'y a que les enfans qui, apprenant à lire, savent bien des choses par cœur. Mais les adultes se contentent de croire, sans réfléchir. Le sentiment leur tient lieu de connaissance. C'est par le cœur que la Foi vit en eux. Celui qui pleure sur sa misere, qui soupire pour la grace, est admis au baptême, avant celui qui sait & ne sent pas les vérités de la Religion. Mais n'est-ce pas abuser à-la-fois de la révélation & de la raison, que d'insinuer l'une dans l'esprit humain, à l'insu de l'autre ? L'enthousiasme, inspiré par la séduction des sens, n'a qu'un moment; la conviction intime est de tous les temps. Cent

Groënland.

Orateurs, de toutes les ſectes du monde, qui ſe ſuccéderaient dans un même Auditoire, le ſouleveraient tour-à-tour, chacun pour la ſienne, contre toutes les autres. Un peuple ſauvage verſerait ſon ſang pour Amida, ou celui des autres pour Mahomet; ſi l'on venait lui mettre à la main des armes homicides, ou des inſtrumens de macération. Dieu veut régner par la raiſon. Il l'a donnée à l'homme pour ſon bonheur. Elle doit le mener par cette vie à l'autre. L'Etre ſuprême s'eſt manifeſté d'abord aux ſens par la Nature, & par les ſens à la raiſon. Les cieux ſont ſes témoins; c'eſt là ſa grande révélation. La grace elle-même entre dans l'ame, par la route des ſens. La Foi vient de l'ouïe : mais le témoignage de l'ouïe, eſt ſubordonné au jugement des autres ſens. Qui n'en ſurprend qu'un ſeul, ſera tôt ou tard démenti. N'eſt-ce pas même une profanation des vérités ſaintes, un renverſement de l'eſprit humain, de parler des merveilles d'un être, dont on laiſſe l'exiſtence incertaine? Ce n'eſt pas ainſi qu'on procède dans les écoles d'une Théologie Orthodoxe. La Philoſophie elle-même parle de Dieu ſeul, avant que celle-ci diviſe ſon eſſence. L'une & l'autre ne ſuppoſent pas; elles prouvent : mais l'une met d'abord en queſtion, ce que l'autre doit établir en aſſertion. On peut donc regarder comme inconvertis, des Chrétiens qui ne ſavent pas même

Groënland.

s'il eft un Dieu. Si jamais le Groënland tombait en d'autres mains que celles des Danois, combien le zèle religieux aurait à détruire d'erreurs, avant d'établir la premiere vérité ! Ne valait-il pas mieux laiſſer les Groënlandais dans les ténèbres & l'aſſoupiſſement d'une ignorance univerſelle, que de les réveiller avec le feu du Herrnhutiſme, qui brûle ſans éclairer? Non, l'eau du baptême, que les Freres Moraves conferent, n'eſt pas propre à éteindre l'incendie du Fanatiſme qu'ils allument dans les ames. Leur baptême! S'ils ne le croient pas eſſentiel au ſalut, pourquoi vont-ils le porter chez tous les Sauvages des quatre parties du monde? Ou s'ils le croient d'une néceſſité indiſpenſable, pourquoi ne baptiſent-ils pas les enfans des inconvertis? C'eſt pourtant leur méthode. Ils exigent le conſentement des parens, pour baptiſer un enfant. Mais que fait la promeſſe, ou le refus du pere, d'élever ſon enfant dans les dogmes des Herrnhutes? L'une donne-t-elle, l'autre ôte-t-il, la grace qui ſanctifie? Telles ſont les inconſéquences d'un proſélytiſme aveugle, erroné, ſans lumieres, ſans ſcience, qui prend la vocation de l'apoſtolat, ou dans le dégoût d'un métier obſcur, ou dans l'envie de voyager, ou dans la préſomption d'endoctriner, ou dans l'ambition de dominer ſur les ames, & de faire du bruit & du mouvement au loin. Un Charpentier, en effet, qui va

Groënland.

convertir des Pêcheurs au Groënland, ne peut être animé que par une de ces passions & de ces inquiétudes secrettes du cœur humain. Mais ces passions sembleront, peut-être excusables, si l'on considere que la peine & l'avilissement, où la multitude est condamnée par les loix de notre société, peuvent exciter toutes les ames fortes à secouer une injustice qu'elles sentent vivement, & à chercher quelquefois chez les Sauvages les plus maltraités de la Nature, une égalité, ou une indépendance, que la fortune refuse dans la police de nos climats. Or rien ne provoque à cette indépendance naturelle, comme les sentimens outrés du zèle religieux. Tel homme est Chrétien pour ne pas obéir; & tel se fait Apôtre pour commander.

Ce qu'il y a de singulier chez les Herrnhutes, c'est que ces mêmes Apôtres, qui ne veulent pas conférer le baptême aux enfans, sans la formalité d'un consentement bien inutile à la vertu du sacrement, y admettent les adultes au prix d'une légère instruction. « Pourvu que ces Sauvages » aient, dit M. Crantz, une idée claire des vérités » fondamentales de la doctrine chrétienne, & » qu'ils entendent le symbole de Luther, on les » baptise. Encore n'exige-t-on pas, sur-tout des » gens âgés, qu'ils sachent ce symbole par cœur, » & mot-à-mot... Mais on a plus d'égard à la

Groënland.

» droiture de leur ame, qu'à la promptitude de » leur conception, à la fidélité de leur mémoire, » ou à la flexibilité de leur langue. » La raison des Missionnaires, pour ne pas insister sur ces formulaires de doctrine, viennent peut-être, dit l'Historien, « de ce qu'ils ont vu avec douleur, » même au milieu de la chrétienté, des années » se passer à apprendre par cœur, & à répéter » les catéchismes, sans qu'on en réussît davan- » tage à éclairer les esprits, & à épurer les cœurs. » Aussi ces instructions préliminaires qu'on exige des catéchumenes au Groënland, les conduisent au baptême en quatre semaines; quoique tel Groënlandais pourrait être des années entieres, avant de bien digérer cette préparation.

On baptise les catéchumenes plusieurs à-la-fois, en certains jours solemnels. Le Missionnaire les exorcise par l'imposition des mains, & délivrant leurs ames de la puissance du Démon, il les réclame au nom du Christ. Mais n'est-ce pas l'histoire de ce Possédé de l'Evangile, dont l'ame fut à peine délivrée d'un Démon, qu'aussi-tôt il y en entra sept autres pires que le premier? En effet, les Missionnaires Herrnhutes semblent ne retirer les Groënlandais des ténèbres du Paganisme, que pour les infecter des erreurs du Luthéranisme.

Pour la communion, il faut, dit l'Auteur, non pas une connaissance spéculative, mais une con-

naissance pratique ou animée, qui consiste dans une vie de lumiere, un profond sentiment de la pauvreté d'esprit, une faim & une soif intérieures pour les choses divines; en un mot, dans un état de l'ame qui rend les mystiques Herrnhutes sublimes à leurs yeux, & ridicules aux yeux de tout le monde. Quand on est préparé par de fréquentes instructions au grand mystere, on est admis à voir administrer la communion. Jusqu'à ce moment, on n'en est pas même témoin, de peur de donner accès à des réflexions inutiles, & souvent dangereuses. On prévient ces doutes par des conférences secrettes. Deux époux qui veulent être admis au *Souper du Seigneur*, vont trouver le Missionnaire & sa femme, qui préparent d'avance le goût de cette manne céleste, en irritant la soif des desirs qu'ils inspirent. On sait que les Luthériens Allemands n'ont jamais voulu renoncer à la réalité du pain & du vin, dans le mystere de l'Eucharistie. Leurs sens grossiers veulent bien admettre un miracle qu'ils n'apperçoivent pas, mais ne consentent point à perdre ce qu'ils voient. Ils aiment mieux boire, à-la-fois, le sang du Christ, avec le vin de la consécration, que de ne pouvoir jouir que d'un bien surnaturel. Combien de sang humain a-t-on versé pour leur ôter l'Impanation? Combien en ont-ils perdu pour la garder? C'est dans cette erreur, que les Herrnhu-

Groënland.

Groënland.

tes élèvent les Groënlandais. Le pain est un double appât entre leurs mains, pour amorcer les Sauvages. Ils prennent ces Pêcheurs du Nord, comme nos Pêcheurs attrapent le poisson. Mais le pain Eucharistique du Luthéranisme, est un poison pour les ames. Malheur aux Groënlandais qui en goûtent; ils sont enivrés d'un délire mortel. C'est bien alors qu'ils auraient besoin d'être réveillés de leur assoupissement, s'il est permis d'emprunter le langage des freres Moraves. Mais ceux-ci n'oublient rien pour les y entretenir jusqu'au rombeau.

Le meilleur moyen qu'ils aient imaginé, de bercer & d'endormir les ames dans le songe de leurs erreurs, est l'établissement des *Chœurs*. Leur motif est pourtant louable en apparence. « C'est, » disent-ils, la déplorable expérience de la cor» ruption générale des hommes, soit qu'ils vivent » dans des pays froids ou chauds, en nations » policées, ou en peuplades sauvages; c'est la » corruption mutuelle des deux sexes, qui a engagé » les Freres de l'*Unité*, à les séparer... » Les Groënlandais, dit M. Crantz, malgré leur réserve, ou leur froideur extérieure, ne sont pas exempts de cette dépravation naturelle; on croyait même qu'il serait impossible de les en corriger. Mais depuis que les filles, n'étant pas fort heureuses avec des maris qui les épousaient par force, ont consenti à vivre ensemble à part, les jeunes

garçons ont suivi leur exemple ; & ces classes, ou bandes, se sont multipliées par le penchant à l'imitation. La Religion préside à ces séparations. Elle les entretient par des instructions. Il y en a pour chaque classe. Le Dimanche, on assemble les nourrices qui viennent à l'instruction, avec leurs enfans à la mamelle. Le Missionnaire leur fait chanter des Cantiques relatifs à leur fonction maternelle, & leur donne quelques leçons sur la maniere d'élever ou de préparer leurs nourrissons à la Religion. Groënland.

Ceux-ci, parvenus à l'âge de quatre ans, passent du sevrage à la classe de l'*Enfance*. Les garçons & les filles séparés, ont leur instruction à part chaque Dimanche, & le catéchisme tous les jours. Les plus jeunes apprennent à lire, & les plus grands à écrire. Leurs premiers livres d'école, sont les vies édifiantes de quelques enfans Chrétiens. Quand ils sont plus avancés, on leur donne le catéchisme de Luther, & l'histoire de la passion du Sauveur. Comme la langue Groënlandaise n'a point de caracteres particuliers, on lui a prêté ceux de la langue Latine. L'école se tient le matin. L'après-midi, les enfans vont travailler chez leurs parens, manier la rame & le harpon. En été, les écoles se ferment, pour la pêche & la chasse. Malgré ces longues vacances, les enfans apprennent assez bien à lire, quelques uns

Groënland.

dans un seul hiver; d'autres sans étude, savent par cœur tous les élémens & les prieres de la Religion, à force de les entendre réciter. Mais tous s'instruisent & s'élèvent sans aucune voie de contrainte & de rigueur, par les caresses, l'exemple & l'émulation.

A douze ans, on fait monter les enfans à la grande classe, garçons ou filles, mais toujours séparément. Les garçons vont manger chez leurs parens; mais les filles vont chercher leurs vivres & reviennent manger ensemble. Tout est bien jusqu'alors. Le bas-âge & l'adolescence ont besoin de guides; & la direction des Herrnhutes, ne peut qu'être utile, pourvu qu'elle soit bien entendue. Mais quand la raison a pris ses forces, il semble qu'ils devraient rendre l'homme à sa liberté naturelle, ou du moins à l'autorité paternelle, qui est la premiere & la plus légitime, parce qu'elle est établie sur les cœurs de ses bienfaits. Cependant les Freres Moraves semblent vouloir ici prendre la place des peres, du moins à l'égard des enfans qui n'en ont pas.

A l'âge de vingt ans, on songe au mariage. Chacun est libre de se choisir une femme. Mais quand un jeune homme ne paraît pas avoir fait de choix, ses parens lui proposent un parti; si ce n'est eux, ce sont les Missionnaires. On a, disent-ils, assez de confiance en leur zèle, pour

recevoir une épouse de leurs mains. Ils demandent donc à un jeune homme quel est l'objet de ses vœux. On approuve son choix, dès qu'il n'est pas contraire au bonheur & au salut de son ame; mais, si la Religion de l'époux devait en souffrir, les Freres ne lui donneraient pas la bénédiction nuptiale. Quand l'homme s'est expliqué, l'on consulte la fille. Elle refuse d'abord, mais avec moins de simagrées que ne le veut l'ancien usage du pays. Cependant si le refus est bien formel, on n'insiste plus, parce que les voies de force sont interdites, & que celles d'insinuation ne réussiraient point. On ne permet point le mariage entre les Chrétiens & les Payens, même dans l'espérance de faire un dévot Chrétien, d'un tendre amant; on y a trop souvent été trompé. La polygamie est défendue, & le divorce n'est pas permis, quoiqu'il ne soit pas sans exemple dans la communion de Luther. On ne reçoit pas même à la peuplade un Groënlandais qui a quitté sa femme, sous prétexte de se convertir: ce serait peut-être un secret amour pour une fille Chrétienne, qui ferait abandonner une femme payenne. On n'admet pas non plus, au petit bercail, une femme qui s'y réfugie, sans le consentement de son mari sauvage. Les Herrnhutes abhorrent, dit M. Crantz, cette propagation du Christianisme, qui se fait par des vues purement char-

Groënland.

Groënland.

nelles. S'il se peuplait de tous les maris ou les femmes, mécontens de leur union, que de baptêmes se feraient aux dépens du mariage ; le bien de la Religion veut que les sacremens soient d'accord. C'est pour cela sans doute que, dans l'Eglise Luthérienne, les Prêtres sont mariés, comme les simples fidèles. Si les Freres Moraves soignent ainsi les ames au Groënland, ils n'ont pas moins d'attention à la santé du corps.

Dès qu'il y a des malades, ils leur procurent des médecines; ils se chargent même de les saigner. Ce remède, qu'ils ont introduit, est très-utile, disent-ils, dans un pays froid, où les maladies viennent d'abondance de sang. Après les fonctions de Médecin, ils vaquent à l'une des plus utiles dans leur ministere, celle d'assister les mourans, & d'enterrer les morts. Ils mettent les corps dans une biere ; elle est couverte d'un drap blanc, où sont écrits, en rubans rouges, un texte de l'Ecriture, ou des vers de quelque hymne. Les funérailles ne sont plus accompagnées & suivies de tant de pleurs & de lamentations si longues, depuis que l'espérance de la résurrection a soulagé les mourans & consolé les vivans.

Enfin l'ouvrage de M. Crantz est terminé par une récapitulation dont voici le sommaire. Depuis 1739, jusqu'en 1762, les Herrnhutes ont baptisé

tifé fept cens Groënlandais. Il en eft mort deux cens cinquante. Ce qui refte à *New Herrnhut*, monte à quatre cens vingt-un baptifés, dont cent foixante-quatorze communians. Cette Congrégation a de plus trente-neuf catéchumènes. *Lichtenfels* a cent baptifés, trente-huit catéchumènes, & trente inconvertis. C'eft peu, dit M. Crantz, dans une Nation qui peut avoir dix mille ames; mais c'eft beaucoup eu égard à notre fiécle, où le nombre des Mécréans augmente confidérablement, & celui des Payens ne diminue gueres. « Je fais bien, dit ce pieux Hiftorien, qu'on ne » regarde pas comme une acquifition pour le » Chriftianifme, la converfion de quelques Sau» vages ftupides, qui ont à peine une lueur de » raifon, & qui n'entendent rien de ce qu'on » leur prêche. Mais le miracle n'en eft que plus » grand, lorfqu'on confidere que ces efpèces de » brutes qui fe foumettent au joug de l'Evangile, » font des hommes d'un caractère fi indocile, qu'ils » mourraient de faim, ou fe donneraient la mort, » plutôt que de fléchir devant un homme. Quel » étonnement ne doit-ce pas être, de voir ces » Sauvages farouches fe laiffer guider par des » hommes qu'ils regardaient d'abord, & que les » autres regardent encore comme des barbares! » N'eft-ce pas une merveille vifible de la grace? » C'eft la toute puiffance de la Croix qui pénètre

Groënland.

Groënland.

» les cœurs, qui brise les rochers. » M. Crantz finit son livre, comme beaucoup d'Orateurs Chrétiens commencent un Sermon. Il applique aux Freres Moraves un texte, que les Jésuites ont mis cent fois à la tête du Panégyrique de l'Apôtre des Indes & du Japon. *C'est l'ouvrage du Seigneur ; & nos yeux ne se lassent point de l'admirer.*

FIN DU LIVRE CINQUIEME & du dix-huitieme Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.







